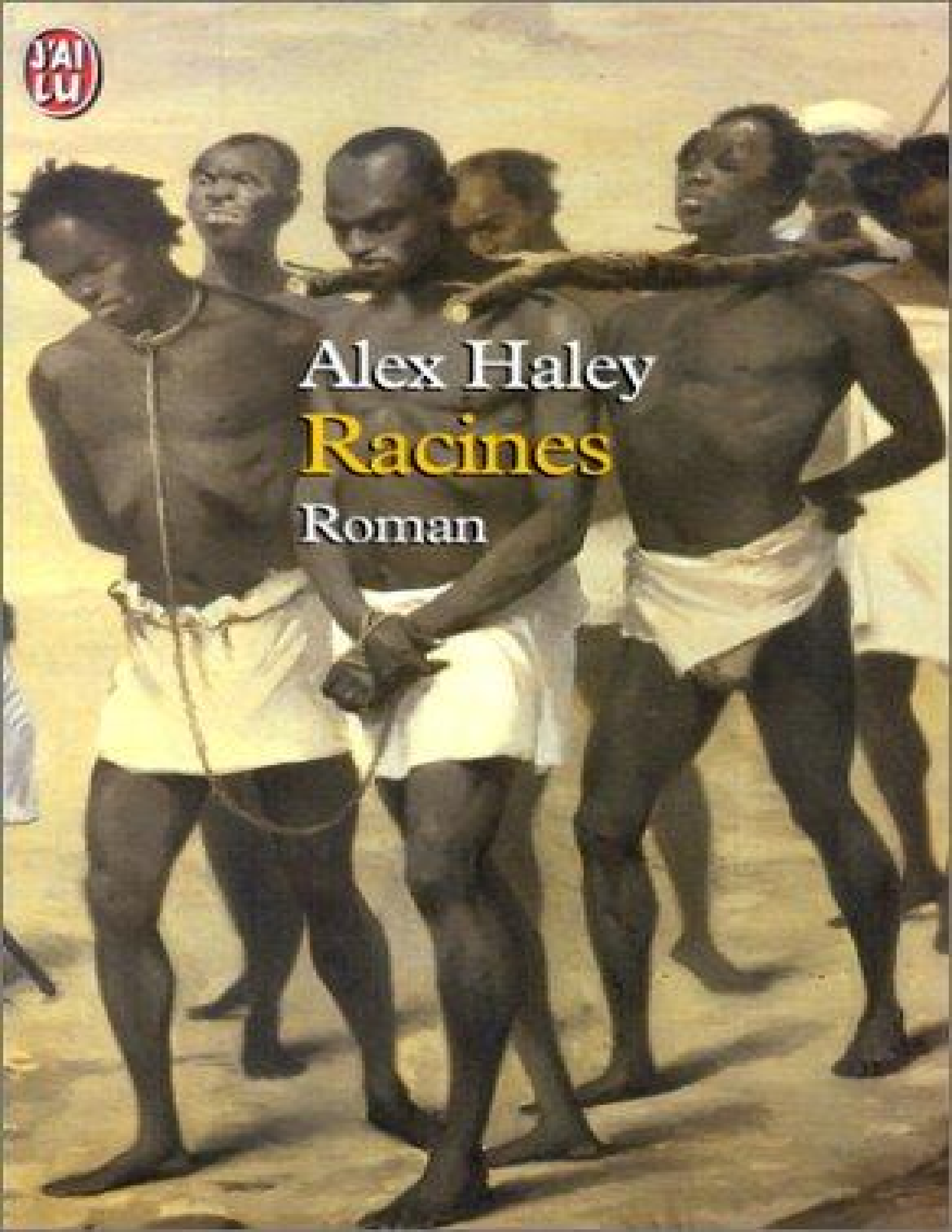

J'AI LU
Alex Haley
Racines
Roman

ALEX HALEY

RACINES

Traduit de l'américain

par

MAUD SISSUNG

Ce livre a été publié sous le titre original ROOTS

par les éditions Doubleday

C'est au début du printemps 1750 que naquit le fils d'Ornoro et de Binta Kinté. Cela se passait dans le village de Djouffouré, à quatre jours de pirogue de la côte de Gambie, en Afrique occidentale. Jailli du jeune corps souple et vigoureux de Binta, le nouveau-né était là, la peau aussi noire que celle de sa mère, encore tout visqueux du sang maternel, et il braillait.

En constatant que c'était un garçon, les visages ridés de la vieille Nyo

Boto et de la grand-mère du bébé, YaÔssa, qui avaient fait office de sages-femmes, s'illuminèrent. Car un premier-né m,le était le signe qu'Allah accordait une bénédiction particulière au père et à la mère, mais aussi à

leurs familles respectives; et à cela s'ajoutait la fierté de savoir que le nom

de Kinté allait être honoré et perpétué.

En cette heure matinale, les coqs ne chantaient pas encore, et, derrière

le caquetage de Nyo Boto et de grand-mère YaÔssa, les premiers bruits qui frappèrent l'oreille du nouveau-né furent les échos assourdis des pilons de bois heurtant en cadence les mortiers. Les femmes du village préparaient la

semoule pour la traditionnelle bouillie du premier déjeuner qu'elles allaient mettre à cuire, dans un pot de terre, sur un feu entretenu entre trois

pierres.

L',cre fumée des foyers dessinait déjà ses minces volutes bleues au-dessus des cases rondes de torchis lorsque s'éleva le chant nasillard de l'alimamo, appelant les hommes à la première des cinq prières quotidiennes à Allah qui rythmaient depuis toujours la vie des villageois. Abandonnant leurs couchettes de bambou et de peaux, les hommes, dans leur robe de grosse cotonnade, se h,tèrent de gagner le lieu de prière pour faire leur

acte de foi sous la conduite de l'alimamo : Allahou Akbar! Ashadou an laîlahaîlalai (Dieu est grand! J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu!) Et ce fut après la prière, au moment o˘ les hommes regagnaient leurs quartiers pour le premier déjeuner, qu'Omoro arriva en trombe, clamant sa joie d'avoir un premier-né m,le. Et tous, en se pressant pour le féliciter, redirent l'heureux présage attaché à la naissance du garçon.

Puis chacun rentra dans sa propre case. Les femmes portèrent à leur mari la calebasse de bouillie matinale et firent ensuite déjeuner les enfants

dans les cuisines à l'arrière des habitations, elles-mêmes mangeant en dernier. Leur repas terminé, les hommes partirent aux champs, munis de la courte houe au manche incurvé et à la lame de bois gainée de métal par le forgeron du village. Le travail de la journée commençait : il fallait préparer la terre pour la culture des arachides, du sorgho et du coton, domaine traditionnel des hommes dans cette grasse savane de Gambie, alors que celle du riz revenait, de droit, aux femmes.

Selon la coutume, Omoro n'aurait, pendant sept jours, qu'un unique devoir, occupant tous ses instants : trouver un nom pour son premier-né.

Ce devait être un nom évocateur d'histoire et, en même temps, porteur de promesses, car pour ceux de sa tribu - les Mandingues - l'enfant aurait sept des traits principaux de l'être ou de la chose qui lui prêterait son nom.

Pendant toute cette semaine de réflexion, Omoro passa d'une maisonnée à l'autre, invitant chacun, en son nom et en celui de Binta, à assister à l'imposition du nom traditionnellement fixée au huitième jour après la naissance de l'enfant. Ce jour-là, comme son père et comme le père de son père, ce fils à peine venu au monde deviendrait membre de la tribu.

A l'aube du huitième jour, tout le village se réunit devant la case d'Omoro et de Binta. Les femmes des deux familles apportaient, bien plantées sur leur tête, des calebasses cérémonielles emplies de lait aigre et de

g,teaux mounkos, faits de riz pilé et de miel. Karamo Silla, le djaliba du village, était là avec ses tam-tams; il y avait aussi l'alimamo et Brima Cesay, l'arafang, le futur maître du garçon; et puis encore, venus de loin, les deux frères d'Omoro, Djanneh et Saloum, qui, avertis par le tambour de brousse de la naissance de leur neveu, s'étaient aussitôt mis en route.

Comme le voulait le cérémonial d'une telle journée, l'on rasa une petite touffe de cheveux du bébé - fièrement exhibé par Binta - et les femmes renchérirent à l'envi sur la beauté du petit corps. Puis elles firent silence, car le djaliba commençait à frapper ses tambours. Tandis que l'alimamo priait au-dessus des calebasses de lait aigre et de g,teaux mounkos, les invités vinrent à tour de rôle effleurer de la main droite le bord d'un des récipients, en signe de respect pour la nourriture. Ensuite, l'alimamo se retourna et pria au-dessus de l'enfant, suppliant Allah de lui donner lon-

gue vie et nombreuse progéniture, d'en faire la fierté de sa famille, de son

village, de sa tribu - et enfin de lui conférer force et intelligence pour honorer le nom qu'il allait recevoir.

Puis Omoro sortit du cercle des villageois. Se plaçant à côté de sa femme, il éleva l'enfant et, tous les regards attachés à ses gestes, il lui murmura trois fois dans l'oreille le nom qu'il avait choisi pour lui. Celui-ci n'avait encore jamais été proféré, car, pour Omoro et les siens, le nouveau-né devait être le premier à entendre son nom.

A nouveau résonna le tam-tam; Omoro dit tout bas à Binta le nom du petit; et tous purent lire, sur le visage de la mère, la fierté et la satisfac-8

tion. Omoro fit alors connaître, dans un chuchotement, le nom du garçon à l'arafang, qui se tenait devant les villageois.

- Le premier enfant d'Omoro et de Binta Kinté s'appelle Kounta!

proclama Brima Cesay.

Chacun savait que c'était là le second nom du grand-père de l'enfant, KoCiraba Kounta Kinté, qui, natif de Mauritanie, était venu en Gambie, avait sauvé les habitants de Djouffouré de la famine, avait épousé grand-mère Ya7issa et, jusqu'à sa mort, avait été l'homme de Dieu du village, son secours et son honneur.

L'arafang récita les noms des ancêtres mauritaniens dont le grand-père du bébé, le vieux Kairaba Kinté, avait souvent parlé. La liste de ces noms fameux était si longue qu'elle remontait à plus de deux cents pluies.

Puis le djaliba fit résonner son tam-tam, et tous les assistants proclamèrent

bien haut l'admiration et le respect qu'ils éprouvaient devant ce prestigieux

lignage.

En cette huitième nuit, sous la lune et les étoiles, seul avec son fils,

Omoro procéda au dernier rite de l'imposition du nom. L'enfant bien calé

dans ses bras vigoureux, il marcha jusqu'aux confins du village et là, élevant le petit en lui tournant le visage vers le ciel, il lui murmura tout doucement : Fend kiling dorons leh ouarrata ka iteh tee. (Regarde - cela seul est plus grand que toi.)

2

Le temps des plantations était venu, car les premières pluies étaient proches. Sur leurs terres, les hommes de Djouffouré avaient rassemblé de grands tas d'herbes sèches auquels ils mettaient le feu, pour que les cendres, dispersées par la brise, engraissent le sol. Déjà les femmes s'activaient, dans leurs propres champs, à repiquer le riz.

Durant les relevailles de Binta, grand-mère YaÔssa s'était occupée de sa rizière, mais la jeune femme pouvait à présent retourner au travail.

Kounta bien arrimé sur son dos au moyen d'une écharpe, Binta partit en compagnie des autres femmes - certaines, comme elle-même et son amie Djankay Touray, portant, en plus de leur nourrisson, un baluchon sur la tête. Arrivées au bord du bolong, l'un des nombreux affluents serpentins du grand fleuve appelé Kamby Bolongo (la Gambie), elles montèrent à

cinq ou six dans des pirogues et suivirent le fil de l'eau, au rythme de leurs

courtes pagaies. Chaque fois qu'elle se penchait en avant pour tirer sur la large pelle, Binta sentait, pressé contre son dos, le petit corps doux et

chaud de Kounta.

Aux effluves lourds et musqués des palétuviers se mêlaient les senteurs

de l'épaisse végétation couvrant les rives. Sur le passage des pirogues, de grandes familles de babouins, dérangées dans leur sommeil, éclataient en hurlements, bondissant en tous sens et agitant des branches de palmier.

Grognant et ren,clant, les cochons sauvages couraient se mettre à couvert dans les herbes et les buissons. Massés sur les grèves boueuses, des milliers

d'oiseaux : pélicans, grues, aigrettes, hérons, cigognes, mouettes, sternes,

spatules, abandonnaient un instant leur quête de nourriture et, tout en émoi, regardaient filer les canots. Les plus petits : ramiers, becs-en-ciseaux,

r,les, anhingas et martins-pêcheurs, prenaient leur envol, tournoyant en l'air dans un concert de piaillements aigus jusqu'à la disparition des intrus.

Là o˘ les eaux étaient plus turbulentes, le passage des pirogues faisait

jaillir des bandes de vairons, zébrant l'air d'une danse argentée avant de rejoindre leur élément dans une gerbe d'éclaboussures. Souvent, des

poissons carnassiers pourchassaient les vairons avec une telle avidité qu'il leur

arrivait de retomber dans les bateaux, o˘ les femmes n'avaient plus qu'à

les assommer à coups de pagaie pour se ménager un succulent dîner. Ce matin-là, pourtant, les vairons frétillaient en toute quiétude.

Toujours pagayant, les femmes, à un détour du bolong, débouchèrent dans un chenal plus large et, à leur approche, un immense tapis vivant d'oiseaux marins se déploya - des centaines de milliers d'oiseaux de toutes les couleurs, montant vers le ciel dans l'ample vibration de leurs battements d'ailes. Sur le passage des femmes, les eaux, assombries et secouées par la nappe tumultueuse de cet envol, se mouchetaient de plumes.

En approchant des faros marécageux o˘ des générations de femmes de Djouffouré avaient cultivé le riz, les pirogues traversèrent des nuées de

moustiques avant de venir, l'une après l'autre, se ranger contre la chaussée

recouverte d'épaisses nattes d'herbes tressées. Les nattes délimitaient les parcelles o˘, déjà, les pousses vert émeraude émergeaient d'une bonne main au-dessus de l'eau.

Tous les ans, le Conseil des Anciens de Djouffouré décidait de la taille

des parcelles en fonction du nombre de bouches à nourrir dans chaque famille. Aussi Binta n'avait-elle encore qu'un assez petit champ à

cultiver.

Sortant de la pirogue avec précaution pour ne pas secouer le bébé, elle fit quelques pas et s'arrêta soudain, saisie de joie devant la toute petite hutte de bambou couverte de chaume et montée sur pilotis. Pendant qu'elle accouchait, Omoro était venu construire un abri pour leur fils. Et -

c'était

bien d'un homme - il n'en avait soufflé mot.

Binta allaita l'enfant, le coucha dans l'abri, enfila les vêtements de travail qu'elle avait apportés dans son baluchon et se mit à l'ouvrage. Ployée en deux au-dessus de l'eau, elle en extirpait les mauvaises herbes qui, en grandissant, auraient étouffé le riz. Et, dès qu'elle entendait Kounta pleu-10

rer, elle pataugeait aussitôt jusqu'à l'abri, ses vêtements mouillés collés au

corps, pour donner le sein au bébé.

Ainsi, jour après jour, le petit Kounta baignait dans la tendresse maternelle. Tous les soirs, au retour du faro, Binta préparait le dîner d'Omoro et allait le lui porter. Après cela, elle enduisait le bébé

de

beurre de karité, de la tête aux pieds, pour lui faire la peau douce;-et puis elle traversait fièrement le village pour rendre visite à grand-mère YaÔssa, et alors les baisers et les caresses pleuvaient sur Kounta. Les deux

femmes arrivaient même à le faire pleurnicher à force de lui pétrir le cr,ne, les narines, les oreilles, les lèvres pour en faire un beau

garçon.

Parfois, Omoro enlevait son fils aux femmes et l'emportait, bien emmitouflé, jusque chez lui - dans le village, maris et femmes habitaient à part. Combien d'objets plaisants s'offraient aux yeux et même aux petits doigts de Kounta dans la case paternelle, tels les talismans placés à la tête

du lit d'Omoro pour éloigner les esprits malfaisants. Tout ce qui était coloré attirait l'enfant, particulièrement la carnassière de cuir presque entièrement recouverte de cauris - un pour chaque animal tué à la chasse par Omoro, afin de nourrir le village. Et Kounta gazouillait devant le grand arc d'Omoro, avec son carquois pendu à côté. Il tendait sa menotte pour saisir le mince et sombre f˚t de la lance, poli par d'innombrables maniements. A l'exception du tapis de prière, qui est sacré pour son posses-seur, Omoro laissait Kounta toucher à tout. Et, dans l'intimité de sa case, le père parlait à son fils des hautes actions qui le distingueraient, quand il serait un homme.

Puis il ramenait Kounta à sa mère, pour la prochaine tétée. O˘ qu'il se trouve, la vie de Kounta était pratiquement une succession de moments agréables. Et Binta était toujours là pour l'endormir, le c,linant sur ses genoux ou veillant à son chevet en lui fredonnant une berceuse Mon enfant au doux sourire,

Ton nom te vient d'un noble ancêtres Lejour viendra oU tu seras

Grand chasseur ou grand guerrier, Faisant la fierté de ton père.

Mais, moi, je te verrai toujours Comme tu es aujourd'hui.

Malgré l'amour qu'elle portait à son fils et à son mari, Binta se laissait

gagner par l'inquiétude : il était coutumier, pour les époux musulmans, de choisir et d'épouser une seconde femme pendant la période o˘ leur première femme allaitait un bébé. Certes, Omoro n'avait pas encore pris de seconde femme, mais Binta, peu désireuse qu'il céd,t à la tentation, sentait

que plus tôt le petit Kounta marcherait, mieux cela vaudrait - car ce serait

alors le moment de le sevrer.

1 1

Ainsi, lorsque, à treize mois, Kounta commença à chanceler sur ses petites jambes, l'aide maternelle ne lui fut pas ménagée. Bientôt il put se passer de l'assistance d'une main secourable. Binta se sentit aussi soulagée

qu'Omoro était fier, et, quand Kounta réclama bien haut le sein, il reçut une bonne fessée avant d'être consolé par une gourde de lait.

3

Trois pluies étaient passées. Dans le village, c'était la période o˘

il

convenait de restreindre son appétit : les céréales et autres récoltes séchées

étaient pratiquement épuisées. Certes, les hommes étaient partis à la chasse, mais ils n'en avaient rapporté que des antilopes et des gazelles de petite taille, et quelques volatiles de brousse particulièrement stupides.

En

effet, durant cette saison br˚lée de soleil, les points d'eau de la savane n'étaient plus que des cuvettes boueuses, et le gros gibier se réfugiait dans

les profondeurs de la forêt. Pourtant, les villageois de Djouffouré avaient besoin d'être en pleine vigueur pour procéder aux plantations qui assureraient la prochaine récolte. Déjà, les femmes ajoutaient aux aliments de base - semoule et riz - les insipides graines de bambou et les amères feuilles de baobab séchées, afin de faire durer un peu plus longtemps les réserves. Les jours de disette avaient commencé si tôt que l'on avait d˚

sacrifier cinq chèvres et deux bouvillons - plus que la fois précédente -

pour renforcer les prières à Allah, afin qu'il épargne la famine au village.

Et puis, le ciel ardent s'emplit de nuages, les brises légères devinrent

des vents forts et, comme toujours, survinrent brutalement les petites pluies, chaudes et douces, sous lesquelles les villageois se h,tèrent de biner

la terre ameublie en y traçant les longs sillons destinés à la semence.

Cha-

cun savait que toutes les plantations devaient être terminées avant le déclenchement des grandes pluies.

Pendant quelques jours, au lieu d'aller matinalement travailler dans leurs rizières, les femmes, revêtues du costume de fertilité traditionnel fait

de grandes feuilles vertes symbolisant la croissance des végétaux, se dirigèrent vers les champs des hommes. Avant même qu'elles soient en vue, on entendait leurs voix modulant des prières ancestrales pour que le mil, les

arachides et les graines qu'elles apportaient, dans des récipients de terre bien plantés sur leur tête, prennent racine et fructifient.

12

Leurs pieds nus frappant le sol en cadence, la procession chantante des femmes se déroulait trois fois de suite autour de chaque champ. Puis elle se débandait, et chaque femme, se plaçant derrière un cultivateur, le suivait tout au long du sillon dans lequel, à intervalles réguliers, il enfon-

çait son gros orteil. Dans le trou ainsi ménagé, la femme déposait une graine et ramenait la terre par-dessus, également de son gros orteil. Et ils

avançaient ainsi, l'un derrière l'autre. Les femmes travaillaient encore plus

dur que les hommes, car elles devaient aider leur mari mais aussi continuer à cultiver le riz et le potager attenant à leur cuisine.

Pendant que Binta se livrait à ses plantations - oignons, ignames, courges, manioc et tomates amères, le petit Kounta s'ébattait sous le regard vigilant des grand-mères qui s'occupaient, à plusieurs, des enfants de Djouffouré appartenant au premier kafo, c'est-à-dire ceux qui avaient moins de cinq pluies. Filles et garçons, tous étaient nus -

certains

commençaient tout juste à parler. Ils grandissaient à vue d'oeil, et Kounta le premier. Avec des cris et des rires, ils se poursuivaient autour du tronc

géant du baobab du village, jouaient à cache-cache, faisaient débouler en tous sens les chiens et les poules.

Mais tous les enfants - même aussi petits que Kounta - étaient prompts à se calmer et à se tenir bien sages dès qu'une grand-mère s'apprêtait à raconter une histoire. La plupart des mots lui échappait encore, mais Kounta contemplait, les yeux écarquillés, la conteuse qui accompagnait son histoire de mimiques et de bruits si évocateurs qu'on aurait cru la voir se dérouler réellement.

En dépit de son ,ge tendre, Kounta avait déjà son trésor personnel d'histoires, celles que grand-mère YaÔssa lui racontait à lui tout seul, lorsqu'il allait la voir dans sa case. Mais, pour lui comme pour ses camarades du premier kafo, la meilleure de toutes les conteuses, c'était la mystérieuse,

l'étrange, la chère vieille Nyo Boto. Complètement chauve, toute plissée de rides, aussi noire qu'un fond de martnite, m,chonnant une longue racine de jonc odorant (les quelques dents qui lui restaient étaient devenues orange foncé à force de m,cher des noix de kola), la vieille Nyo Boto s'installait sur son tabouret bas avec bien des grognements. Malgré ses manières bourrues, les enfants savaient qu'elle les aimait comme les siens - ne disait-elle pas d'ailleurs qu'ils étaient tous à elle.

Elle grommelait aux enfants réunis en cercle autour d'elle : " Je vais vous raconter une histoire... - Oh! oui! " s'écriaient-ils en choeur, frétillants

d'impatience.

Et elle commençait, comme tous les conteurs mandingues : " En ce temps-là, dans ce village-là, vivait cette personne-là. " C'était, racontait-elle, un petit garçon à peu près de leur ,ge qui, un jour, en arrivant au bord du fleuve, vit un crocodile pris dans un filet.

- Aide-moi! cria le crocodile.

- Mais tu vas me tuer, répondit le garçon.

- Non! Approche-toi! dit le crocodile.

Alors l'enfant s'approcha du crocodile et aussitôt la longue gueule aux

longs crocs se referma sur lui.

- C'est comme ça que tu réponds à ma bonté - par la méchanceté?

s'écria le garçon.

- …videmment, rétorqua le crocodile. Ainsi va le monde.

Le garçon refusant de croire une aussi laide chose, le crocodile.

accepta, avant de l'engloutir, de demander aux trois premiers témoins qui viendraient à passer ce qu'ils en pensaient. Arriva d'abord un vieil ,ne.

Interrogé par l'enfant, il répondit :

- A présent que je suis vieux et que je ne peux plus travailler, mon maître m'a chassé pour que les léopards m'emportent!

- Tu vois? dit le crocodile.

Vint ensuite un vieux cheval, et son opinion était la même que celle de l',ne.

- Tu vois? dit le crocodile.

Puis ce fut le tour d'un lapin dodu, qui répondit

- Eh bien! je ne peux pas donner un avis sérieux si je ne vois pas comment tout cela s'est passé depuis le début.

En ronchonnant, le crocodile ouvrit sa gueule pour lui raconter - et le garçon, libéré, sauta sur la rive.

- Aimes-tu la viande de crocodile? demanda le lapin.

Le garçon répondit que oui.

- Et tes parents aussi?

- Oui, mes parents aussi.

- Eh bien! il y a là un crocodile tout prêt pour la marmite.

Le garçon courut chercher les hommes du village et ils vinrent l'aider à tuer le crocodile. Mais ils avaient amené avec eux un chien ouolo, et celui-ci attrapa le lapin et le tua. " Voilà, le crocodile avait raison, dit Nyo

Boto. C'est bien ainsi que va le monde, souvent une bonté est rendue par une méchanceté. Voilà ce que je vous ai montré dans cette histoire.

- A toi la bénédiction, la force et la prospérité! " s'écrièrent les enfants

pour la remercier.

Et puis les autres grand-mères circulèrent parmi les enfants avec des jattes de scarabées et de sauterelles fraîchement grillés. A un autre moment

de l'année, ce n'aurait été là qu'une gourmandise, mais aujourd'hui, à la veille des grandes pluies, alors que la saison maigre avait commencé, les insectes grillés devaient suffire au repas de midi, car les greniers familiaux

ne recelaient plus que quelques poignées de sorgho et de riz.

Il pleuvait à présent pratiquement tous les matins de fraîches et courtes ondées, dans les intervalles desquelles Kounta et ses compagnons s'ern-

pressaient de courir dehors. " A moi, à moi! " s'écriaient les enfants devant

les jolis arcs-en-ciel qui semblaient proches à pouvoir les toucher. Mais ils devaient bientôt battre en retraite dans les cases, car les averses amenaient également des nuées d'insectes volants, aux morsures et aux piq˚res redoutables.

Les grandes pluies débutèrent brutalement, en pleine nuit. Et les villageois, saisis par le froid, se pelotonnèrent dans leurs cases, écoutant l'eau

frapper le toit de paille, regardant les éclairs et rassurant les enfants tandis

que les roulements du tonnerre emplissaient la nuit de leur fracas. Entre deux bourrasques, seuls leur parvenaient les aboiements des chacals, les hurlements des hyènes et les coassements des grenouilles.

Les pluies survinrent à nouveau la nuit suivante, et la suivante, et la

suivante - la nuit seulement - inondant les basses terres près du fleuve, transformant les champs en marécages et le village en fondrière. Pourtant,

tous les matins avant le déjeuner, les villageois au grand complet patau-
geaient dans la boue pour gagner la petite mosquée de Djouffouré o˘ ils
imploraient Allah d'envoyer encore plus de pluie, car il fallait que la terre

s'imbibe très profondément d'eau avant la saison br˚lante, sans quoi le soleil
grillerait les plantes dont les racines ne trouveraient pas assez d'eau

pour survivre.

Dans la pénombre humide de la case o˘ étaient regroupés les tout-petits, et
que réchauffaient mal le petit bois et les galettes de bouse séchée

br˚lant dans une cavité du sol de terre battue, la vieille Nyo Boto évoquait

devant Kounta et les autres enfants le souvenir de cette terrible période o˘
les grandes pluies n'avaient pas été assez abondantes. Aussi mal que
puissent aller les choses, Nyo Boto se souvenait toujours d'un moment OU

ç'avait été encore pire. Il n'y avait eu de grandes pluies que pendant deux
jours, disait-elle, et puis le soleil ardent était apparu. On avait adressé

de

ferventes prières à Allah, et dansé l'ancestrale danse de pluie, et sacrifié

chaque jour deux chèvres et un bouvillon, mais tout ce qui pousse dans le
sol s'était desséché et était mort. Jusqu'aux mares de la forêt qui s'étaient

taries, racontait Nyo Boto, et l'on avait vu apparaître autour du puits du 15

village d'abord les bêtes à plume et puis tous les animaux de la forêt,
mourant de soif. La nuit, des milliers d'étoiles brillaient dans un ciel d'une
pureté cristalline, et il soufflait un vent froid, et il ne cessait d'y avoir de

plus en plus de gens malades. Il était évident que Djouffouré était la proie

d'esprits mauvais.

Ceux qui étaient encore valides persévéraient dans les prières et les danses, mais le moment était venu o˘ l'on avait sacrifié la dernière chèvre,

le dernier bouvillon. C'était comme si Allah avait tourné le dos à Djouffouré. Certains moururent - les vieux, les faibles, les malades. D'autres partirent, en quête de villages oU ceux qui avaient de la nourriture accepte-raient de les prendre pour esclaves, rien que pour avoir enfin le ventre plein. Ceux qui restaient, désespérés, demeuraient prostrés dans leur case.

Et c'est alors, racontait Nyo Boto, qu'Allah avait guidé les pas du marabout KaÔraba Kounta Kinté vers le famélique village de Djouffouré.

Voyant la détresse des villageois, il s'était agenouillé et avait imploré

Allah

pendant cinq jours entiers - pratiquement sans dormir et sans prendre autre chose que quelques gorgées d'eau. Et le soir du cinquième jour avait éclaté une grande pluie, un vrai déluge : Djouffouré était sauvé.

L'histoire finie, ce fut avec un nouveau respect que les enfants regardèrent Kounta, lui qui portait le nom de cet aÔeul prestigieux, le mari de sa grand-mère YaÔssa. Mais Kounta avait déjà eu l'occasion de remarquer l'attitude des parents de ses camarades à l'égard de YaÔssa, et il avait senti

qu'elle était une femme importante, tout comme Nyo Boto, qui ne l'était assurément pas moins.

Les grandes pluies continuèrent à tomber toutes les nuits, au point que Kounta et les autres enfants purent voir les adultes patauger dans le village avec de la boue jusqu'aux chevilles et même jusqu'aux genoux, au point parfois de devoir se servir des canots pour circuler d'un endroit à

un autre. Kounta avait entendu Binta dire à Omoro que le bolong avait inondé les rizières. Transis et affamés, les pères des enfants sacrifiaient presque tous les jours des chèvres et des bouvillons - leur richesse - à

Allah, ils réparaient les toits percés par l'eau, ils étayaient les cases crou-lantes. Et, en voyant s'amenuiser leurs réserves de riz et de sorgho, ils priaient pour qu'elles durent jusqu'à la prochaine récolte.

Mais Kounta et les autres étaient encore si jeunes qu'ils ne se préoccupaient guère de leur ventre creux, tout entiers à leurs jeux dans la boue, luttant au corps à corps ou se laissant glisser sur leur petit derrière nu.

Pourtant, il leur tardait de voir à nouveau le soleil et ils imitaient leurs

parents en agitant le bras vers le ciel d'ardoise et en criant : " Brille, brille,

soleil, et je tuerai pour toi une chèvre! "

Sous la pluie vivifiante, toute végétation s'était épanouie, verte et pro-fuse. Partout les oiseaux chantaient. Arbres et plantes explosaient en une odorante floraison. L'on découvrait au matin, sur la couche de boue brun-rouge et collante au pied, un somptueux tapis multicolore de pétales et de feuilles arrachés par la pluie nocturne. Mais, au milieu de toute cette 16

luxuriance, la souffrance s'installait chez ceux de Djouffouré, car tout n'était encore que promesses dans leurs plantations, rien n'était assez m˚r pour être récolté. Adultes et enfants contemplaient avec envie les milliers de fruits rebondis des manguiers et des mangliers, mais ils étaient encore verts et durs comme des pierres, et celui qui se hasardait à y mordre était pris de vomissements.

Chaque fois qu'elle voyait Kounta, grand-mère YaÔssa s'écriait

" Il

n'a que la peau et les os! " en accompagnant son exclamation d'un claquement de langue. Mais elle-même était aussi maigre que lui, car tous les greniers de Djouffouré étaient vides. Les quelques têtes de bétail, chèvres,

poules qui n'avaient pas été consommées ou sacrifiées devaient absolument être maintenues en vie - et nourries - si l'on voulait avoir, l'année suivante,

chevreaux, veaux et poussins. Alors, du lever au coucher du soleil, les villageois partaient en quête de tout ce qui pouvait se manger : rongeurs, racines, feuilles.

Les hommes auraient pu aller chasser dans la forêt, comme ils le faisaient souvent en d'autres périodes de l'année, mais ils n'auraient pas eu la force de rapporter leurs proies au village. Il y avait, certes, des foules

de singes et de babouins, mais des tabous tribaux interdisaient aux Mandingues de manger leur chair; de même ne pouvaient-ils consommer les oeufs que les poules déposaient un peu partout, pas plus que les grosses grenouilles vertes qui pullulaient dans les alentours - nourriture empoisonnée pour ceux de leur tribu. Et ces musulmans pieux auraient préféré mourir que de manger la chair des cochons sauvages, qui venaient souvent en bandes fouir le sol du village.

Depuis toujours, des familles de grues avaient installé leurs nids au faîte du fromager du village; dès la naissance des petits, les gros oiseaux,

pour les nourrir, allaient attraper des poissons dans le bolong, en une navette incessante. Alors, choisissant bien leur moment, les grand-mères et les enfants se précipitaient sous l'arbre, poussant des hurlements et jetant

des b,tons et des pierres en direction du nid. Et souvent, au milieu du charivari, le poisson, au lieu de tomber dans le bec ouvert de l'oiseau, dégringolait jusqu'au sol. Il s'ensuivait une mêlée parmi les enfants, et, pour la

famille du vainqueur, un bon dîner. Il arrivait qu'une pierre lancée par les

enfants atteignît un bébé grue, encore passablement maladroit et déplumé; dans ce cas-là, l'oiseau tombait avec le poisson, se tuant ou se blessant en heurtant le sol; il y avait alors quelques familles qui mangeraient de la soupe de grue. Mais c'étaient là de rares festins.

Tard dans la soirée, tous les membres d'une famille se retrouvaient dans leur case, chacun apportant ce qu'il avait déniché - parfois, s'ils avaient eu de la

chance, fine taupe ou une poignée de gros vers. Ainsi pouvait-on faire cuire la soupe, libéralement poivrée et épicée pour en relever

le go˚t. Mais cela leur lestait l'estomac sans être nourrissant. Et ceux de Djouffouré commencèrent à mourir.

De plus en plus souvent résonnait dans le village le hurlement aigu d'une femme. Seuls les nourrissons et les tout-petits échappaient à cette atmosphère, car même Kounta était déjà assez grand pour savoir que le hurlement annonçait la mort d'un être aimé. C'était surtout l'après-midi que l'on voyait ramener du champ qu'il était allé désherber un villageois, porté dans une litière de cuir, tout calme.

Et quelques adultes avaient déjà les jambes enflées. D'autres étaient atteints d'une fièvre qui les couvrait d'une abondante transpiration tandis qu'ils grelottaient. Chez les enfants, une petite zone se mettait à gonfler sur le bras ou sur la jambe, et puis cela grandissait très vite et faisait très

mal; quand enfin le gonflement éclatait, il en sortait un liquide ros‚tre qui

devenait bientôt du pus jaune et épais, malodorant, attirant les mouches.

Un jour, la plaie ouverte de la jambe de Kounta lui fit si mal qu'en voulant courir il trébucha et tomba comme une masse. Ses camarades le relevèrent, abruti par sa chute et hurlant, le front ouvert. Comme Binta et Omoro étaient aux champs, ils l'emmenèrent aussitôt chez grand-mère YaÔssa, qui n'avait pas paru depuis plusieurs jours dans la case de garde des enfants.

Elle paraissait très faible, la peau parcheminée, les os saillants, et,

allongée sur sa couchette de bambou, elle transpirait sous sa couverture de peau de boeuf. Mais, dès qu'elle aperçut Kounta, elle se précipita pour étancher le sang qui coulait de son front. Le serrant contre elle, elle ordonna aux autres enfants d'aller vite chercher des fourmis kélélalou.

quand ils revinrent, grand-mère YaÔssa rapprocha fortement les lèvres de la blessure et pressa dessus les insectes en file. Les pinces des fourmis péné-

traient alors profondément dans la chair, et aussitôt YaÔssa leur sectionnait

le corps, ne laissant que la tête et les pinces.

Elle renvoya les autres enfants et fit s'étendre Kounta sur le lit à

côté

d'elle, pour qu'il se repose. Demeurant là, bien sage, il entendait sa grand-mère respirer avec peine. Puis YaÔssa lui désigna de la main une pile de livres rangés sur une planche, à côté du lit. D'une voix douce et lente, elle

raconta à Kounta qui était son grand-père, l'homme à qui avaient appar-tenu ces livres.

KaÔraba Kounta Kinté était né en Mauritanie. Il avait trente-cinq pluies lorsque son maître, un éminent marabout, lui avait donné la bénédic-18

tion qui en faisait un homme de Dieu. L'on trouvait déjà des hommes de Dieu dans la famille du grand-père de Kounta, au temps de l'empire du Mali, il y avait des centaines de pluies de cela, et la lignée s'en était perpétuée jusqu'à lui. Après être entré dans le quatrième kafo, il avait sollicité

du vieux marabout qu'il le prenne comme élève. Et pendant quinze pluies il l'avait suivi, lui et sa maison : femmes, esclaves, élèves, bétail et chèvres,

dans ses déambulations de village en village, au service d'Allah et de ses fidèles. Et grand-mère YaÔssa racontait leur descente vers le sud, depuis la Mauritanie, par les pistes poussiéreuses et les ruisseaux bourbeux, sous l'ardent soleil et les froides pluies, par les vertes vallées et les déserts battus

de vents.

Devenu marabout, Kairaba Kounta Kinté s'était à son tour mis en chemin., voyageant solitaire pendant de nombreuses lunes, allant au Mali de ville en ville : Keyla, Djeela, Kangaba, Tombouctou, se prosternant humblement devant des hommes de Dieu de haute éminence et de grand

,ge, qui avaient béni son entreprise. Et puis Allah avait guidé les pas du jeune homme de Dieu vers le sud, jusqu'en Gambie, o˘ il s'était d'abord arrêté au village de Pakali N'Ding.

Les villageois eurent bientôt compris, tant ses prières avaient vite porté leur fruit, qu'Allah avait une bienveillance particulière envers ce jeune marabout. Le tambour de brousse en avait répandu la nouvelle et d'autres villages s'étaient empressés d'essayer de l'attirer, lui envoyant des

messagers pour lui offrir en épouses de jeunes vierges, et des esclaves, et du bétail, et des chè%>res. Avant peu il était reparti, cette fois pour le village

de Djiffarong, mais c'était Allah qui l'y avait conduit, car les gens de Djiffarong n'avaient guère à lui offrir que leur gratitude pour ses prières. Et c'est là qu'il apprit que la maladie et la mort frappaient ceux de Djouffouré

parce que la grande pluie ne venait pas. Ainsi, raconta grand-mère YaÔssa, était-il enfin arrivé à Djouffouré o˘, pendant cinq jours, il n'avait cessé

de prier, et Allah avait envoyé la grande pluie qui avait sauvé le village.

Ayant appris l'éminente action du grand-père de Kounta, le roi de Barra lui-même, souverain de cette partie de la Gambie, lui avait personnellement fait cadeau d'une vierge sans défaut. Elle s'appelait Sireng et avait été la première épouse du jeune marabout. Kairaba Kounta Kinté

avait eu deux fils de Sireng : Djanneh et Saloum.

Grand-mère Yàissa s'était dressée sur sa couchette de bambou.

Le visage rayonnant, elle dit : " Et c'est alors qu'il vit YaÔssa, pendant qu'elle dansait la séorouba! J'avais quinze pluies! " Et, avec un grand sourire qui découvrit ses gencives édentées : " Il n'a pas eu besoin d'un roi pour choisir son autre épouse! " Puis, regardant Kounta : " C'est de mon ventre qu'est sorti son fils Omoro, ton papa. "

Cette nuit-là, dans la case maternelle, Kounta fut long à trouver le sommeil, repassant dans sa tête tout ce que lui avait raconté grand-mère YaÔssa. Il

avait souvent entendu évoquer son grand-père, l'homme de Dieu dont les prières avaient sauvé le village et qu'Allah avait rappelé auprès 19

de lui. Mais il venait seulement de comprendre que cet homme était le père de son père, qu'Omoro l'avait connu comme lui-même, Kounta, connaissait Omoro, que grand-mère YaÔssa était la mère d'Omoro comme Binta était sa mère à lui. Un jour, il trouverait une femme comme Binta qui lui donnerait un fils. Et à son tour, ce fils...

Kounta se retourna, ferma les yeux et, en suivant le fil de ses pensées,

sombra dans le sommeil.

Les jours qui suivirent, Binta, en revenant de la rizière, envoyait Kounta chercher une calebasse d'eau fraîche au puits du village, juste avant la tombée du jour. Elle s'en servait pour faire une soupe avec ce qu'elle avait pu dénicher. Puis, accompagnée de Kounta, elle traversait le village pour aller porter un peu de soupe à grand-mère YaÔssa. Il semblait à Kounta qu'elle se déplaçait plus lentement que d'habitude, et il remarqua qu'elle avait le ventre tout gonflé.

Tandis que grand-mère YaÔssa protestait d'une voix faible qu'elle serait bientôt rétablie, Binta nettoyait et rangeait la case. Et ils repartaient,

laissant YaÔssa bien calée dans son lit, en train de manger sa soupe et un peu de ce pain des mauvais jours que Binta confectionnait avec la poudre jaune enrobant les noires graines séchées du robinier.

Et puis, une nuit, Kounta fut réveillé sans ménagement par son père.

Des gémis . sements étouffés venaient du lit de Binta et, dans la case, Nyo Boto et Diankay Touray, l'amie de Binta, s'agitaient en tous sens. Omoro emmena très vite Kounta et, tout en se demandant ce qui arrivait, l'enfant se rendormit bientôt dans le lit de son père.

Au matin, Omoro réveilla Kounta en lui disant : " Tu as un petit frère. " Encore ensommeillé, Kounta se redressa sur ses genoux et se frotta les

yeux, en pensant qu'il y avait là quelque chose de particulier pour que son papa, à la mine habituellement sévère, ait l'air si content. L'après-midi,

tandis que Kounta furetait avec les garçons de son ,ge, en quête de choses à manger, Nyo Boto l'appela et l'emmena voir Binta. Elle était assise au bord du lit, l'air épuisé, caressant doucement le bébé sur ses genoux.

Kounta scruta pendant un moment la petite chose noire et ridée, et puis il vit que les deux femmes lui souriaient et remarqua que le gros ventre de Binta s'était soudainement dégonflé. Sorti de la case sans dire un mot, 20

Kounta demeura un long moment pensif; et, au lieu d'aller rejoindre ses camarades, il alla s'asseoir tout seul derrière la case de son père, pour réfléchir à ce qu'il venait de voir.

Pendant sept nuits, Kounta dormit dans la case d'Omoro - mais personne ne paraissait s'en soucier, car il n'y en avait plus que pour le bébé.

Il commençait à croire que sa maman ne voulait plus de lui - la chose valait d'ailleurs aussi pour son papa. Mais, le soir du huitième jour, Omoro

le convoqua devant la case de Binta, avec tous les villageois valides, pour l'imposition du nom au nouveau-né : il s'appellerait Lamine.

Cette nuit-là, Kounta dormit en paix, d'un bon sommeil, ayant retrouvé son lit, à côté de sa mère et du petit frère. Mais quelques jours ne s'étaient pas écoulés que Binta, ayant recouvré ses forces, prit l'habitude, après avoir préparé le premier déjeuner et servi Omoro puis Kounta, d'emmener le bébé chez grand-mère YaÔssa, o˘ elle demeurait presque toute la journée. Kounta comprit, en voyant l'air soucieux de Binta et d'Omoro, que grand-mère YaÔssa était très malade.

A peu de temps de là, en fin d'après-midi, il était allé manger des mangues, enfin arrivées à maturité, avec les camarades de son kafo. Les enfants

écrasaient la dure écorce jaune orangé du fruit contre une pierre puis, l'entamant d'un coup de dents, suçaient la douce pulpe sucrée. Ils étaient en

train de ramasser à pleines corbeilles des mangles et des noix de cajous sauvages, lorsqu'ils entendirent un hurlement. La voix était familière à

Kounta, et elle provenait de la case de sa grand-mère. Il frissonna, car c'était la voix de Binta, lançant une lamentation de mort comme il en avait tant entendu depuis quelques semaines. Aussitôt, d'autres voix de femmes s'élevèrent, s'enflant en un cri perçant qui montait à l'unisson du village.

Il partit comme un fou vers la case de YaÔssa.

Au milieu des villageois qui se pressaient, Kounta put apercevoir le visage douloureux d'Omoro et la vieille Nyo Boto, sanglotante. Et puis s'élevèrent les coups frappés sur le tobalo, tandis que le djaliba récitait bien

haut toutes les bonnes actions qui avaient ponctué la longue vie de grand-mère YaÔssa à Djouffouré. Kounta demeurait pétrifié, regardant sans les voir les jeunes filles du village qui, avec de grands éventails d'herbes tressées, soulevaient la poussière du sol, façon coutumière de saluer la mort.

Personne ne semblait remarquer Kounta.

Tandis que Binta, Nyo Boto et deux autres femmes hurlantes pénétraient dans la case, la foule des villageois s'agenouilla, tête baissée.

Tout

autant de peur que de chagrin, Kounta éclata en sanglots. Des hommes apportèrent un madrier fraîchement débité et le placèrent devant la case.

Les femmes vinrent déposer dessus le corps de YaÔssa, enroulé de la tête aux pieds dans un tissu de coton blanc.

A travers ses larmes, Kounta vit le cortège funèbre déambuler sept fois en cercle autour de sa grand-mère, priant et psalmodiant, tandis que l'alimamo chantait d'une voix plaintive qu'elle était en chemin pour aller vivre éternellement avec Allah et avec ses ancêtres. Pour lui donner des 21

forces dans ce voyage, des jeunes hommes non encore mariés disposèrent tout autour du corps des comes emplies de cendres fraîches.

Ce fut ensuite au tour de Nyo Boto et des autres vieilles femmes de se poster tout autour de YaÔssa, ramassées sur elles-mêmes et pleurant en se tenant la tête. Bientôt les jeunes femmes apportèrent les plus grandes feuilles de ciboa qu'elles avaient pu trouver, pour protéger les vieilles femmes de la pluie pendant la veillée funéraire. Et, tandis que celles-ci prenaient leur faction, les tambours du village transmettaient au loin, dans la nuit, les tristes nouvelles de grand-mère YaÔssa.

Dans le matin brumeux, il n'y eut, selon la coutume ancestrale, que les hommes de Djouffouré - ceux qui étaient valides - pour partir en cortège jusqu'au lieu d'inhumation, proche du village, o˘ nul ne se serait hasardé en d'autres circonstances, car les Mandingues craignent et respec-tent les esprits des morts. Derrière ceux qui portaient grand-mère YaÔssa sur l'épais madrier marchait Omoro, avec le tout petit Lamine dans ses bras et tenant par la main Kounta, si apeuré qu'il ne pleurait pas.

Venaient

ensuite les hommes du village. Le cadavre raidi, dans son blanc linceul, fut déposé au fond d'une fosse fraîchement creusée, et l'on plaça par-dessus

une grosse natte tressée. On la joncha de branches d'épineux, afin de tenir en respect les hyènes fouisseuses, et l'on combla le trou avec des pierres bien tassées, surmontées d'un monticule de terre.

Pendant de longs jours, Kounta ne put ni manger, ni dormir, ni se joindre aux camarades de son kafo. Il avait tant de chagrin qu'un soir Omoro l'emmena dans sa case, lui parlant plus doucement qu'il ne l'avait jamais fait; il lui dit des choses qui aidèrent à soulager sa peine.

Il lui dit qu'il y avait, dans le village, trois groupes de gens. En premier, ceux que l'on voit : ils marchent, ils mangent, ils dorment, ils travaillent. Viennent en second les ancêtres - grand-mère YaÔssa était maintenant avec eux. " Et les troisièmes, qui sont-ils? " demanda Kounta. " Ceux-là, répondit Omoro, ils attendent de venir au monde. "

Les pluies avaient cessé. Entre le ciel bleu vif et la terre spongieuse,

l'air se chargeait de la senteur des fleurs et des fruits sauvages gorgés de

suc. Dès le petit matin, s'élevait dans le village le bruit des pilons des femmes, écrasant le mil, le sorgho, les arachides - il ne s'agissait pas de 22

la grande récolte, mais du fruit des graines qui, demeurées dans le sol depuis la récolte précédente, avaient poussé à leur tour. Les hommes partaient chasser l'antilope, dont ils se partageaient la viande et tannaient la

peau. Les femmes s'activaient à ramasser les baies rouge,tres du mang-kano, secouant les buissons sur des toiles étendues au sol, puis mettant les baies à sécher au soleil avant de les pilonner pour en extraire la délicieuse farine de fouto et en récupérer les pépins.

Car on ne laissait rien perdre. Ces pépins, cuits avec du millet, formaient un gruau douce,tre qui changeait plaisamment de l'habituelle semoule du matin. Le retour de l'abondance, chaque jour plus marqué, insumait une nouvelle vie dans Djouffouré. Cela se voyait, cela s'entendait.

C'est d'un pas plus vigoureux que les hommes allaient inspecter leurs champs, supputant avec fierté la belle récolte qui s'annonçait, car les temps

de la moisson étaient proches. Profitant de la rapide décrue de la rivière, les femmes partaient tous les jours en pirogue pour leurs rizières o˘ elles arrachaient les dernières herbes au milieu des vertes rangées de hautes tiges. Et puis le village résonnait à nouveau des cris et des rires des enfants,

retrouvant leurs jeux après la longue disette. Leur petit estomac lesté de repas nourrissants, la peau toute neuve maintenant que leurs cicatrices avaient séché, ils couraient et se dépensaient comme des possédés. Un jour, ils attrapaient de gros bousiers pour leur faire disputer une course, et le premier qui sortait du cercle tracé dans la terre avec le bout d'un b,ton était salué par des hurlements de triomphe. Un autre jour, c'était aux termi-tes que s'en prenaient Kounta et Sitafa Silla, son voisin et son meilleur ami : ils renversaient les hauts monticules de terre des nids pour le plaisir

de voir grouiller frénétiquement les milliers d'insectes aveugles et dépourvus d'ailes.

D'autres fois, les enfants débusquaient de petits écureuils terrestres et

les poursuivaient dans la brousse. Mais leur passe-temps favori était encore

de jeter des pierres et de vociférer contre les bandes ambulantes de petits singes bruns à longue queue, dont certains leur renvoyaient des pierres avant de bondir de branche en branche pour rejoindre, au faîte d'un arbre, la troupe hurlante de leurs congénères. Et puis, tous les jours, ils luttaient

l'un contre l'autre, s'empoignant avec des grognements, roulant au sol et aussitôt debout, prêts à reprendre le combat, chacun rêvant au jour o˘, devenu l'un des champions de lutte de Djouffouré, il serait choisi pour les vaillants tournois qui les opposeraient, à l'occasion des fêtes des moissons,

aux champions des autres villages.

Venaient-ils à passer auprès des enfants, les adultes affectaient de ne

pas entendre Sitafa, Kounta et leurs camarades qui imitaient le rugissement du lion, le barrissement de l'éléphant, le grognement du cochon sauvage, de ne pas voir les petites filles qui jouaient entre elles à la maman,

faisant la cuisine, s'occupant de leurs poupées, pilonnant le mil. En revanche, au plus fort de leurs jeux, jamais les enfants n'auraient manqué de témoigner à un adulte la déférence que leur mère leur avait inculquée. Le 23

regardant poliment bien en face, les enfants demandaient : Kerabé? (La paix est-elle avec vous?) Et les adultes répondaient : Kéra dorong. (Rien que la paix.) Et, si un adulte leur tendait la main, les enfants la saisissaient

à tour de rôle dans leurs menottes et puis attendaient, les paumes croisées sur la poitrine, que le passant s'en f˚t allé.

Chez lui, Kounta était élevé si sévèrement qu'il lui semblait ne pas pouvoir faire un mouvement sans que Binta le rappelle à l'ordre d'un claquement des doigts - bien heureux encore lorsqu'il s'en tirait sans une bonne fessée. qu'il

quitte un instant son plat des yeux pendant qu'il mangeait, et il lui arrivait une tape derrière le cr,ne. qu'il rentre, après une

journée de jeux, sans s'être bien étrillé des pieds à la tête, et il pouvait être

s˚r que Binta lui récurerait le cuir à l'aide de sa rêche éponge de tiges séchées et du savon qu'elle fabriquait elle-même, frottant si fort qu'on aurait dit qu'elle voulait l'écorcher.

Dévisager sa mère, ou son père, ou n'importe quel adulte lui aurait valu une taloche, tout comme la grave faute consistant à couper la parole à une grande personne. Et quant à dire autre chose que la vérité, cela lui paraissait inimaginable. Au demeurant, n'ayant jamais de raisons de men-tir, il ne mentait jamais.

Bien que Binta sembl,t convaincue du contraire, Kounta faisait tout ce qu'il pouvait pour être sage et bientôt, avec ses camarades, il s'exerça à réviser le savoir-vivre domestique. Lorsque survenait entre eux un désac-cord, ce qui était fréquent, s'envenimant parfois jusqu'à l'aigreur et les claquements de doigts réprobateurs, Kounta se levait et quittait l'assemblée, faisant preuve de cette dignité, de cet empire sur soi dont - comme le lui avait enseigné Binta - s'enorgueillissent les Mandingues.

Et pourtant, il n'y avait guère de soirs o˘ Kounta ne soit fessé pour avoir taquiné son petit frère, généralement en lui faisant peur : en grondant

sauvagement, en tombant à quatre pattes, comme un babouin, roulant les yeux et grattant le soi du poing. quand elle était vraiment exaspérée, Binta

criait : " J'appelle les toubabs! " et là Kounta avait vraiment peur, parce que les grand-mères avaient souvent évoqué ces hommes à la peau blanche, poilus et rouges de visage, qui enlevaient les gens dans leurs grandes pirogues.

Le soleil couchant trouvait Kounta et ses camarades fatigués et affamés, mais pas au point de ne pouvoir encore lutter de vitesse pour grimper dans un petit arbre et tendre le bras vers le ballon rougeoyant prêt à

dispa-

raître. Et les enfants s'écriaient d'une seule voix : " Demain, il sera encore

plus beau! " Les grandes personnes de Djouffouré elles-mêmes se h,taient de dîner et se rassemblaient au crépuscule, criant, claquant des mains et frappant les tambours pour saluer l'ascension du croissant de lune, symbole d'Allah.

Mais, cette nuit-là, les nuages masquèrent la nouvelle lune, et les villageois, inquiets, se dispersèrent. Les hommes allèrent implorer le pardon à la mosquée, car la nouvelle lune voilée signifiait que les esprits célestes

étaient mécontents de ceux de Djouffouré. Les hommes, après avoir prié, menèrent leurs familles alarmées jusqu'au baobab du village, au pied duquel était déjà installé, devant un maigre feu, le djaliba, réchauffant jusqu'au point de rupture la peau de chèvre de son tambour de brousse.

Se frottant les yeux irrités par la fumée, Kounta se souvenait de ces messages tambourinés d'autres villages qui avaient parfois dérangé son sommeil. Dans ces cas-là, il était resté dans son lit, tendant l'oreille; et

les sons et les cadences ressemblaient tellement à ceux du langage qu'il comprenait finalement quelques mots : il s'agissait d'une famine, ou d'une épidémie, ou bien un village avait été razzié et incendié, et ses habitants étaient morts ou enlevés.

A côté du djaliba, suspendue à une branche du baobab, il y avait une peau de chèvre portant les signes qui parlent, inscrits en arabe par l'arafang. Aux lueurs intermittentes du feu, Kounta vit que le djaliba commen-

çait à heurter différents endroits de son tambour avec la crosse de ses baguettes. Les sons se succédaient, rapides et brefs. S'il se trouvait dans les parages un magicien, disait le message, qu'il vienne débarrasser Djouffouré des esprits mauvais.

Sans oser lever les yeux vers la lune, les villageois se h,tèrent de rentrer chez eux et se couchèrent emplis de crainte. Mais toute la nuit des tam-tams

lointains répondirent, à intervalles, à l'appel de Djouffouré -

les

autres villages, eux aussi, réclamaient la venue d'un magicien. Kounta, gre-lottant sous sa peau de vache, en déduisit que, chez ces gens-là, la nouvelle

lune était pareillement masquée par les nuages.

25

Le lendemain, les hommes de l',ge d'Omoro devaient aider leurs cadets à protéger leurs champs des incursions de babouins affamés et d'oiseaux, habituelles à la veille des récoltes. On enjoignit aux garçons du deuxième kafo de redoubler de vigilance en faisant paître leurs chèvres; les mères et les grand-mères montèrent une garde plus active que de coutume autour des tout-petits et des nourrissons. Parmi les enfants du premier kafo, les plus grands, ceux de la taille de Kounta et de Sitafa, eurent

pour consigne d'aller jouer hors du village, juste devant la haute clôture, et de bien surveiller si un étranger passait devant l'arbre des voyageurs.

Mais ils ne virent personne ce jour-là.

Il arriva le lendemain - c'était un homme de très grand ,ge, appuyé

sur un b,ton et portant un gros baluchon sur son cr,ne chauve. Dès qu'ils l'eurent aperçu, les enfants refluèrent par la porte du village en poussant de grands cris. La vieille Nyo Boto, bondissant sur ses pieds, clopina jusqu'au grand tambour tobalo, et ses coups répétés ramenèrent si promptement les hommes des champs qu'ils étaient là lorsque le magicien entra dans le village.

Tandis que les villageois se pressaient pour l'accueillir, il s'avança jusqu'au pied du baobab et y déposa précautionneusement son baluchon.

Il s'accroupit vivement et fit dégorger d'un vieux sac de cuir de chèvre tout

un assortiment de choses séchées : un petit serpent, une mandibule de hyène, une dent de singe, un os d'aile de pélican, des pattes de volatiles et de bizarres racines. Jetant un coup d'oeil autour de lui, il repoussa les

villageois d'un signe impérieux; ils agrandirent leur cercle, au milieu duquel le vieillard commença à trembler de tous ses membres - manifestement assailli par les esprits mauvais de Djouffouré.

Le magicien se tordit, le visage déformé, roulant follement les yeux, les mains agitées de soubresauts tandis qu'il forçait sa baguette récalci-trante à entrer en contact avec le tas de débris mystérieux. Au moment o˘, d'un suprême effort, il y parvenait, il tomba sur le dos, comme frappé

par la foudre. Les assîstants sursautèrent. Mais il se ranima lentement.

Les

esprits mauvais avaient été repoussés. Tandis qu'il se relevait à grand-peine

sur ses genoux, les adultes de Djouffouré, épuisés mais soulagés, se précipitèrent dans leurs cases pour lui rapporter des présents. Le magicien les enfourna dans son baluchon, déjà gonflé des cadeaux recueillis ailleurs, et repartit très vite, car d'autres villages le réclamaient. Allah, dans sa miséricorde, avait une fois encore daigné épargner Djouffouré.

Douze lunes étaient passées et, avec la fin des grandes pluies, s'ouvrait

à nouveau, en Gambie, la saison des voyageurs. Au long des sentiers reliant entre eux les villages, il arrivait assez de visiteurs - traversant Djouffouré ou s'y arrêtant - pour que les journées de Kounta et de ses camarades se passent pratiquement à faire le guet. Dès qu'un étranger se profilait, ils couraient en avertir le village et puis refluaient en trombe pour

l'accueillir près de l'arbre des voyageurs. Ils lui faisaient escorte, le questionnant sans vergogne, essayant d'un oeil fureteur de déceler sa mission ou sa profession. S'ils trouvaient un signe révélateur, ils abandonnaient brusquement le visiteur et se précipitaient pour aller en informer la famille

qui, ce jour-là, offrait l'hospitalité dans sa case. Car la tradition voulait

que, chaque jour, une famille différente soit désignée pour accueillir les visiteurs, leur assurant sans contrepartie le vivre et le couvert, pour tout

le temps que durerait leur étape.

Ayant accédé au poste responsable de guetteur, Kounta, Sitafa et ceux de leur kafo commençaient à se montrer plus raisonnables. A présent, après le déjeuner matinal, ils allaient jusqu'à l'école de l'arafang et là, agenouillés en plein air, ils l'écoutaient bien sagement instruire les garçons du second kafo - de cinq à neuf pluies, la classe au-dessus de celle de Kounta. Il leur apprenait à lire les versets du Coran, et à écrire à l'aide d'une paille de mil trempée dans un mélange de jus d'orange amère et de suie recueillie au derrière des marmites.

Lorsqu'ils voyaient, après la classe, les écoliers partir en courant -

le pan de leur doundiko de coton claquant au vent - pour aller faire paître dans la brousse les chèvres du village, Kounta et ses camarades s'effor-

çaient de paraître indifférents, mais, en vérité, ils enviaient tout autant les

longues tuniques de leurs aînés que la t,che responsable qui leur était confiée. Ils n'en parlaient pas entre eux, mais Kounta n'était pas le seul à se sentir trop grand pour être encore traité en enfant et continuer à

circu-

ler tout nu. Ils se gardaient comme de la peste des nourrissons - Lamine, par exemple - et affectaient encore plus d'indifférence envers les tout-petits, sauf pour leur donner de bonnes tapes quand il n'y avait pas d'adulte

dans les parages. Fuyant même les grand-mères qui, depuis toujours, s'étaient occupées d'eux, Kounta, Sitafa et ceux de leur bande commen-27

çaient à traînailler autour des grandes personnes de l',ge de leurs parents,

dans l'espoir qu'on les remarquerait et leur confierait une commission quelconque.

Ce fut juste avant le début de la moisson qu'un soir, après dîner, Omoro dit négligemment à Kounta de se lever de bonne heure le lendemain pour l'aider à monter la garde aux champs. Le garçon en fut surexcité au point qu'il dormit à peine. Le matin, il avala en h,te son déjeuner et quand,

au moment de partir, Omoro lui confia la houe, il crut exploser de joie.

Dans les champs, Kounta et ses camarades s'employèrent à courir d'un bout à l'autre des plantations, poussant des cris et agitant des b

,tons

pour éloigner les cochons sauvages et les babouins friands d'arachides, qu'ils venaient déterrer avec force grognements. Jetant des mottes de terre et

hurlant, ils chassaient les nuées babillardes de merles qui s'abattaient sur le

mil, car les grand-mères avaient été prodigues en histoires de champs m˚rs dévastés aussi rapidement par des oiseaux avides que par de gros animaux.

Recueillant les quelques épis de mil ou les arachides que leurs pères avaient arrachés pour voir s'ils étaient m˚rs, portant aux hommes des gourdes d'eau fraîche pour étancher leur soif, ils travaillèrent toute la journée, avec autant d'ardeur que de fierté.

Six jours plus tard, Allah décrétait l'ouverture de la moisson. Après la souba, ou prière de l'aube, les villageois et leurs fils - certains élus portaient de petits tam-tams et des tambours appelés sourabas - se rendirent dans les champs et là ils attendirent, tendant l'oreille. Enfin retentit le grand tobalo du village, et ils se ruèrent au travail. Le djaliba et les autres

porteurs de tam-tam marchaient au milieu d'eux, frappant leurs instruments pour rythmer les travaux, et tous se mirent à chanter. Ceux du kafo de Kounta s'activaient à côté de leurs pères, secouant les pieds d'arachides

pour les débarrasser de la terre. Il y eut une pause en milieu de matinée et puis, à midi, l'arrivée des femmes apportant le déjeuner fut saluée par des cris d'aise. Marchant en file et chantant des chants de moisson, elles déposaient le bassin qu'elles avaient apporté sur leur tête et y plongeaient de grandes cuillères pour emplir des calebasses qu'elles distribuaient aux joueurs de tam-tam et aux moissonneurs. Ceux-ci, après avoir mangé, firent la sieste jusqu'au nouveau signal du tobalo.

A la fin de cette première journée, les champs s'émaillaient de petites meules. Recrus de fatigue, couverts de sueur et de poussière, les villageois descendirent au ruisseau voisin. Là, s'étant déshabillés, ils bondirent dans l'eau, riant et s'aspergeant. Rafraîchis, tout propres, ils reprirent le chemin de la maison, en chassant les nuées vrombissantes de moustiques voraces.

Plus ils se rapprochaient de la fumée des cuisines des femmes, plus leur appétit s'aiguisait à la perspective des viandes grillées qui, pendant tout le temps de la moisson, allaient faire l'essentiel de leurs trois repas quotidiens.

Un soir, après s'être gavé - comme les soirs précédents - Kounta remarqua que sa mère était en train de coudre. Elle ne lui dit pas ce qu'elle

faisait, et il ne le lui dernanda pas. Mais le lendemain matin, au moment o˘ il prenait sa houe et se dirigeait vers la porte, elle lui dit d'un ton revêche : " Alors, tu ne t'habilles pas? "

Kounta pivota sur lui-même. Et là, pendu à la paroi, il y avait un doundiko tout neuf. S'efforçant de cacher sa fébrilité, il l'enfila d'un air naturel et gagna le seuil sans se presser - mais, dehors, il partit en flèche.

Ceux de son kafo étaient déjà tous là et, comme lui, habillés pour la pré-mière fois de leur vie, et ils bondissaient, ils criaient, ils riaient parce

que enfin leur nudité était couverte. Ils étaient officiellement entrés dans le

deuxième kafo. Ils devenaient des hommes.

1 0

Lorsque Kounta rentra, ce soir-là, dans la case de sa mère, il pouvait se flatter que tout Djouffouré l'avait vu dans son doundiko. Bien qu'il n'ait

pas arrêté de travailler de la journée, il ne sentait pas la fatigue, et il savait

qu'il ne parviendrait pas à s'endormir à son heure habituelle. Maintenant qu'il était un grand, Binta le laisserait peut-être veiller plus tard.

Mais,

une fois Lamine endormi, elle ne tarda pas, comme les autres jours, à

l'envoyer se coucher - et qu'il n'oublie pas de suspendre son doundiko.

Comme il se détournait pour obtempérer, avec autant de mauvaise gr,ce qu'il pouvait se le permettre sans s'attirer d'ennuis, Binta le rappela.

Kounta s'attendait à une réprimande - ou peut-être à un petit sursis, si elle avait changé d'avis. Mais elle lui dit négligemment : " Ton Fa veut te voir demain matin. " Il n'était pas question de demander pourquoi, et il se contenta de répondre : " Bien, maman ", en lui souhaitant une bonne nuit. C'était une chance qu'il ne soit pas fatigué, car maintenant il ne pouvait plus dormir; sous sa couverture de peau de vache, il demeurait à se torturer pour savoir quelle faute il avait commise - cela lui arrivait si souvent! Mais rien ne lui venait à l'esprit, et surtout rien de si grave que Binta

n'ait pu le corriger elle-même, parce qu'il fallait que ce soit terriblement

sérieux pour qu'un père s'en mêle. Finalement, il cessa de s'inquiéter et s'endormit.

Au déjeuner du matin, Kounta était si abattu qu'il ne pensait même plus à la joie que lui causait son doundiko, lorsque le petit corps nu de Lamine vint,

par mégarde, effleurer le vêtement. Kounta levait déjà une main vengeresse, mais un regard de Binta arrêta son geste. Le repas ter-

29

miné, Kounta traînassa encore un moment, dans l'espoir que Binta 1

ui en dirait un peu plus, mais, comme rien ne venait, il partit à pas lents pour 4

la case d'Omoro devant laquelle il attendit, les mains croisées.

Enfin, Omoro parut sur le seuil et, sans rien dire, lui tendit une petite

fronde neuve. Kounta sentit son coeur s'arrêter. Il restait interdit, ses regards allant de la fronde à son père.

- C'est pour toi, puisque tu es entré dans le deuxième kafo. Mais prends garde à ne pas tirer à tort, et à bien atteindre ce que tu vises.

- Oui, Fa, répondit Kounta, trop ému pour en dire plus.

- Et puis, maintenant que tu es de la seconde classe, poursuivit Omoro, tu vas devoir commencer à t'occuper des chèvres et à t'instruire.

Aujcrurd'hui tu garderas le troupeau avec Toumani Touray. Lui et les grands garçons te montreront comment il faut s'y prendre. …coute-les bien.

Et demain matin tu iras à l'école.

Omoro rentra dans sa case et Kounta se rendit d'un bond aux enclos des chèvres, o˘ il retrouva Sitafa et leurs camarades du deuxième kafo, tous habillés de leur doundiko neuf et serrant la fronde que leu r pere -

ou, pour les orphelins, leur oncle ou leur frère aîné - avait confectionnée à leur intention.

Les grands garçons ayant ouvert les enclos, les chèvres en sortirent dans un concert de bêlements, pressées de retrouver leur p,ture. Apercevant

Toumani, le premier-né des meilleurs amis de ses parents, Kounta essaya de se rapprocher de lui, mais Tournani et ses camarades siamu-saient à pousser les chèvres dans la direction des petits qui s'éparpillaient

pour leur échapper. Bientôt, pourtant, tout le monde se retrouva dans le sentier poussiéreux : les grands, réjouis de leur farce, menant les chèvres avec l'aide de leurs chiens ouolos, ceux du kafo de Kounta fermant la marche, un peu ahuris, et essayant de brosser leurs doundikos maculés sans l,cher leur fronde.

Aussi accoutumé qu'il ait été aux chèvres, Kounta n'avait jamais remarqué qu'elles couraient si vite. A part quelques promenades avec son père, il ne s'était jamais autant éloigné du village qu'aujourd'hui, dans le

sillage des bêtes qui les entraînaient vers une vaste étendue de brousse et de savane, bordée d'un côté par la forêt et, de l'autre, par les Cultures des

villageois. Les grands garçons mirent nonchalamment leurs troupeaux à

brouter, chacun dans son coin, tandis que les chiens ouolos circulaient parmi les chèvres ou se couchaient à proximité.

Toumani se décida enfin à remarquer Kounta qui ne le quittait pas d'un pouce, mais en le regardant de toute sa hauteur, comme si l'enfant avait été un insecte.

- Tu sais ce que vaut une chèvre? lui demanda-t-il; et, avant que Kounta ait pu admettre son ignorance, il lui lança : Eh bien, perds-en une, et ton père te l'apprendra!

Et Toumani se lança dans une série de mises en garde à l'usage du novice. Pour commencer, si' par paresse ou inattention il laissait une chèvre

s'écarter du troupeau, il pouvait arriver une foule de choses horribles. En premier lieu, dit Toumani en désignant la forêt, il y avait là les lions et les

panthères qui, en rampant dans les hautes herbes, pouvaient brutalement bondir et mettre une chèvre en pièces.

- Mais le garçon qui se trouve à leur portée leur paraît encore plus savoureux, dit Toumani.

Kounta écarquilla les yeux. Satisfait de l'effet produit, Toumani poursuivit en décrivant un danger bien pire encore que les lions et les panthères : les toubabs et leurs acolytes noirs, les slatis, qui arrivaient sous le

couvert des hautes herbes, se saisissaient des gens et les emportaient au loin pour les manger. Cela faisait cinq pluies qu'il gardait les chèvres,

'àisait-il, eh bien1- pendant cette période, neuf garçons de Djouffouré

avaient

été enlevés, et beaucoup d'autres encore dans les villages voisins. Kounta n'avait connu personnellement aucun des disparus de Djouffouré, mais il se souven ait que, quand il avait entendu évoquer leur sort, la terreur l'avait

empêché, pendant quelques jours, de s'éloigner des abords immédiats de la case maternelle.

Et, tandis qu'il tremblait de frayeur, Toumani ajouta que, même s'il n'était pas enlevé par un fauve ou par un toubab, il pouvait encore s'attirer

de sérieux ennuis s'il laissait une chèvre s'échapper du troupeau; à supposer qu'elle pénètre dans un champ de mil ou d'arachides voisin, il n'arriverait jamais à la récupérer. qu'il se lance à ses trousses avec son chien, les autres chèvres auraient vite fait de rejoindre la vagabonde, et l'on sait

que ces bêtes-là peuvent dévaster une culture encore plus vite que les babouins, les antilopes ou les cochons sauvages.

A midi, Toumani partagea avec Kounta le repas que sa mère leur avait préparé. On n'était encore qu'au milieu de la journée, et pourtant tous

les garçons du deuxième kafo regardaient déjà avec un nouveau respect ces chèvres qu'ils connaissaient depuis leur prime enfance. Après avoir déjeuné, certains des camarades de Toumani s'allongèrent sous des arbustes, et les autres allèrent étrenner contre les oiseaux les frondes de leurs

élèves. Tandis que Kounta et ceux de son kafo essayaient, tant bien que mal, de surveiller les chèvres, les aînés leur criaient des conseils et des insultes, morts de rire devant les hurlements et les bonds des petits dès qu'une chèvre se permettait seulement de tourner la tête. Lorsque Kounta n'était pas en train de courir après les bêtes, il jetait des regards fébriles

vers la forêt, repaire des mangeurs de petits garçons.

Vers le milieu de l'après-midi, alors que les chèvres avaient presque leur content d'herbe, Toumani appela Kounta et lui dit sévèrement

- Tu espères peut-être que je vais te ramasser ton bois?

Il revint alors seulement à Kounta qu'il avait toujours vu les chevriers

rentrer le soir avec un fagot sur la tête, pour les feux nocturnes du village.

Kounta et ses camarades étaient débordés : surveiller les chèvres, épier la forêt et maintenant, en plus, ramasser des brindilles et des rameaux morts assez secs pour bien br˚ler! Il réunit le plus gros fagot qu'il pensait être

capable de charrier, mais Toumani, toujours critique, y ajouta quelques branchettes. Kounta ficela alors son bois au moyen d'une liane, doutant de pouvoir seulement le tenir sur sa tête, et à plus forte raison le rapporter jusqu'au village.

Sous l'oeil des grands, les petits chargèrent tant bien que mal les fagots

et partirent derrière les chiens ouolos et les chèvres, qui connaissaient bien

mieux que leurs nouveaux gardiens le chemin du retour. Au milieu des rires railleurs de leurs aînés, Kounta et les autres s'épuisaient à rattraper leur

fardeau chancelant. Jamais la vue du village ne parut plus plaisante à

Kounta, à présent recru de fatigue. Mais à peine en avaient-ils franchi les portes que les grands garçons déclenchèrent un horrible charivari. C'était à qui hurlerait des conseils et des ordres et s'agiterait en tous sens, pour

que les adultes sachent qu'ils accomplissaient bien leur t,che et que la journée passée à éduquer ces petits lourdauds avait été une rude expérience.

Le fagot de Kounta atterrit pourtant à bon port dans la cour de Brima Cesay, l'arafang qui allait le prendre en main avec ceux de son kafo dès le lendemain matin.

Juste après le premier déjeuner, les nouveaux gardiens de troupeaux se rassemblèrent, non sans anxiété, dans la cour de leur maître. Chacun était muni, pour sa plus grande fierté, d'une tablette à écrire en peuplier,

d'une paille de mil et d'un tronçon de bambou renfermant de la suie qui, mélangée avec de l'eau, ferait de l'encre. L'arafang leur ordonna de s'asseoir, les traitant comme s'ils étaient encore plus stupides que leurs chèvres. Les mots étaient à peine sortis de sa bouche qu'il se répandait parmi eux, les cinglant d'une badine vengeresse, parce qu'ils n'avaient pas obéi assez vite à son ordre. Aussi longtemps qu'ils assisteraient à ses leçons, les prévint-il d'un air menaçant, celui qui oserait ouvrir la bouche

sans y avoir été invité ferait à nouveau connaissance avec la badine - et il la brandissait férocement devant eux - et serait renvoyé chez ses parents.

Les retardataires connaîtraient le même ch,timent. Les cours auraient lieu après le premier déjeuner et l'après-midi, quand ils auraient ramené les chèvres.

- Vous n'êtes plus des enfants, dit l'arafang, vous avez maintenant des responsabilités. Veillez à les assumer.

Ayant établi ce point de discipline, il annonça qu'il inaugurerait la classe de la soirée en leur lisant quelques versets du Coran, qu'ils devraient

retenir et réciter avant de passer à autre chose. Puis il les renvoya, car ses grands élèves, les anciens chevriers, arrivaient. Ceux-ci paraissaient encore plus nerveux que le kafo de Kounta, car c'était le jour des examens terminaux en récitation du Coran et calligraphie arabe, déterminants pour leur passage dans le troisième kafo.

Pour la première fois de leur vie, Kounta et ses camarades de kafo se trouvaient livrés à eux-mêmes. Ils réussirent à faire sortir les chèvres des enclos et à les mener, en file passablement dispersée, sur le chemin de la p,ture. Les chèvres n'allaient pas pouvoir manger autant que de cou-32

tume avant un bon moment, car elles ne pouvaient pas faire le plus mince écart pour brouter une touffe d'herbe fraîche sans que les enfants les rabattent avec des hurlements. Mais Kounta se sentait encore plus harcelé que son troupeau. qu'il essaie de méditer un instant sur le sens des changements survenus dans sa vie, et aussitôt il devait exécuter ceci, aller là-bas.

Les chèvres à faire paître, l'arafang durant la matinée et la soirée, quelques

exercices de maniernent de la fronde à la tombée du jour - il n'avait plus jamais le temps de réfléchir sérieusement.

La récolte du mil et des arachides était terminée; maintenant venait celle du riz. Les hommes n'aidaient pas leurs épouses, et même les petits garçons comme Sitafa et Kounta n'aidaient pas leurs mères - le riz était exclusivement l'affaire des femmes. Les premières lueurs de l'aube trouvèrent Binta, Djankay Touray et les autres ployées dans leurs champs m˚rs, coupant les longues tiges dorées qui seraient mises à sécher pendant quelques jours, sur la chaussée. Ensuite, on en remplirait les pirogues et on les rapporterait au village, o˘ les mères de famille et leurs filles les rangeraient en gerbes dans le grenier familial. Mais, une fois le riz engrangé, les femmes ne se reposaient pas pour autant : elles allaient aider les hommes à récolter le coton, que l'on avait laissé sécher jusqu'à

la dernière limite sous le grand soleil, pour obtenir la meilleure qualité

de fil.

Tous attendaient la fête des moissons - sept jours de réjouissances et les femmes se dépêchaient pour habiller de neuf leur famille. Kounta dut garder plusieurs soirs de suite cette vermine piaillarde de Lamine, pendant que Binta filait son coton - il n'avait pas le choix. Mais le plaisir lui fut donné d'accompagner sa mère chez Dembo Dibba, la tisserande du village. Fasciné, Kounta la regarda manoeuvrer son métier branlant qui transformait les fuseaux de fil en bandes de toile de coton. A la maison, Binta chargea Kounta de préparer une lessive concentrée en versant doucement de l'eau sur de la cendre de bois; puis elle y mêla des feuilles d'indigo

finement broyées pour obtenir une teinture bleu foncé dans laquelle elle foula son étoffe. Toutes les femmes de Djouffouré s'affairaient pareillement

à teindre leurs cotonnades et elles les mettaient à sécher sur les buissons,

ce qui entourait le village d'une guirlande de couleurs vives rouge, vert,

jaune, bleu.

Si les femmes filaient et cousaient, les hommes n'étaient pas en reste,

car chacun avait une t,che bien définie à accomplir avant la fête des moissons - et avant que la saison chaude interrompe les gros travaux. La haute clôture de bambou enfermant le village devait être relevée en divers endroits, et remplacée là o˘ chèvres et boeufs l'avaient abattue en s'y frottant les flancs. Il fallait réparer les cases de torchis endommagées par les

grandes pluies et renouveler les couvertures de chaume. L'on b,tissait aussi des cases pour les couples qui allaient se marier, et la t,che dévolue

aux enfants - dont Kounta - était de piétiner la terre mêlée d'eau pour en faire une boue épaisse et lisse, dans laquelle les hommes façonneraient les murs des nouvelles habitations.

Comme on avait commencé à remonter du puits de l'eau un peu boueuse, un homme y descendit et constata que les petits poissons placés dans le puits

pour manger les insectes étaient morts dans l'eau fangeuse.

L'on décida de creuser un nouveau puits. Kounta se trouvait là lorsque les hommes, l'ayant déjà excavé jusqu'à hauteur d'épaule, mirent au jour dans la paroi des sortes d'oeufs d'argile d'un blanc verd,tre. Ceux-ci furent

aussitôt portés aux femmes enceintes, qui les dévorèrent. Binta lui expliqua

que cette argile fortifierait les os du bébé.

Abandonnés à eux-mêmes, Kounta, Sitafa et leurs camarades sillonnaient le village en jouant au chasseur avec leurs frondes neuves. Ils menaient un tapage à faire fuir une pleine forêt d'animaux, tirant sur tout ce

qu'ils voyaient - et, heureusement, atteignant assez rarement leur cible.

Même les tout-petits du kafo de Lamine gambadaient pratiquement sans surveillance, car les grand-mères de Djouffouré étaient plus occupées que quiconque. Et on les trouvait souvent tard dans la soirée encore affairées à confectionner les coiffures des jeunes filles pour la fête des moissons.

Avec de longues fibres tirées de feuilles de sisal en décomposition, ou de l'écorce de baobab détrempée, elles tressaient des chignons, des nattes ou des perruques complètes. Plus grossières, les coiffures en sisal co˚taient beaucoup moins cher que celles en baobab, dont les fibres douces et soyeu-ses étaient si longues à tresser qu'une perruque pouvait valoir le prix de trois chèvres. Mais les marchandages étaient longs et bruyants, car les clientes savaient que les grand-mères rabattaient leurs prétentions si la vente était précédée d'une bonne heure de discussions bien animées. En plus de son habileté à confectionner des perruques, Nyo Boto avait un autre mérite aux yeux des femmes du village : elle ne se gênait pas pour battre en brèche l'antique tradition prescrivant que les femmes témoignent du plus grand respect envers les hommes. Tous les matins, elle s'installait confortablement devant sa case et, le buste nu sous le soleil qui réchauffait

sa vieille carcasse, elle s'affairait à tresser ses coiffures - et à

guetter les

hommes qui passaient.

- Regardez-moi ça! disait-elle bien haut. Et ça se prétend des hommes! De mon temps, oui, les hommes étaient des hommes!

Le passant - qui s'attendait aux sorties habituelles de Nyo Boto -

pressait le pas pour échapper à sa langue acérée, et cela durait jusqu'au milieu de l'après-midi, quand elle s'endormait sur son ouvrage, avec des ronflements qui mettaient en joie les tout-petits confiés à sa garde.

Les fillettes du deuxième kafo, quant à elles, aidaient leurs mères et leurs grandes soeurs à ramasser des racines médicinales et des épices pour la cuisine, qu'elles rapportaient dans leurs corbeilles de bambou et éta-

laient au soleil pour les faire sécher. Pendant le pilonnage du grain, elles

enlevaient la balle et le son. Elles aidaient aussi à laver le linge : elles le

frottaient avec un savon rouge,tre de fabrication domestique - huile de palme et lessive de cendres - et puis battaient chaque pièce contre une pierre.

Le gros des travaux des hommes fut terminé quelques jours à peine avant la nouvelle lune - signal de la fête des moissons dans tous les villages de Gambie. Dans Djouffouré, on commençait à entendre les instruments de musique : koras à vingt-quatre cordes, tambours et balafons -

ces xylophones dont les lames ont des calebasses pour caisses de résonance. Les musiciens du village répétaient au milieu de petites foules qui frappaient dans leurs mains ou se contentaient d'écouter. Ils recevaient aussi un renfort en la personne de Kounta, de Sitafa et de leurs camarades qui, une fois leurs chèvres rentrées, venaient souffler dans des fl˚tes de bambou, secouer des clochettes ou des hochets faits d'une calebasse contenant des cailloux.

Les hommes, qui pouvaient enfin se détendre, s'installaient pour discuter à l'ombre du baobab. Ceux de l',ge d'Omoro et leurs cadets se tenaient à distance respectueuse du Conseil des Anciens réuni, comme chaque année avant la fête, pour décider des affaires importantes du village. De temps à autre, deux ou trois jeunes gens se levaient ensemble, s'étiraient, et partaient en promenade dans le village, en se tenant par le petit doigt, selon le séculaire usage yayo des Africains.

Certains hommes, pourtant, passaient tout seuls de longues heures, à

sculpter patiemment des morceaux de bois de toutes tailles et de toutes formes. Kounta et ses amis en arrivaient parfois à oublier leurs frondes, tant les absorbait le travail des sculpteurs qui créaient des masques aux expressions terrifiantes ou mystérieuses - les danseurs les porteraient à

l'occasion des festivités prochaines. D'autres façonnaient des figures humaines ou animales, avec les bras et les jambes collés au corps, les pieds

bien à plat, la tête levée.

De toute la journée, Binta et les autres femmes ne trouvaient un peu de répit qu'en allant au puits, o˘ elles se rafraîchissaient et s'accordaient

quelques minutes de bavardage. Mais la fête était toute proche, et il leur restait encore tant à faire : terminer leur couture, nettoyer les cases, égorger les chèvres que l'on ferait rôtir. Et, avant tout, se faire belle pour briller

à la fête.

Les grandes filles, que Kounta avait vues si souvent grimper gaillardement aux arbres, prenaient maintenant des airs timides et effarouchés qu'il 35

trouvait ridicules. Et ces façons de marcher qu'elles affectaient! Mais qu'avaient donc les hommes à se retourner sur ces créatures gauches, qui auraient été bien en peine de manier un arc?

Kounta bondit en entendant résonner le tobalo aux premières lueurs de l'aube. Bientôt, avec Sitafa et ceux de son kafo, il courait vers le fromager sous lequel les tambourinaires du village frappaient déjà leurs instruments, vociférant et glapissant à leur adresse comme s'ils étaient vivants, leurs mains volant contre la dure membrane de peau de chèvre. Les villageois, dans leurs beaux vêtements neufs, esquissèrent d'abord de lents mouvements des membres et du corps, mais bientôt, possédés par le rythme, tous dansaient à l'unisson.

Kounta avait déjà assisté à bien des cérémonies de ce genre : semailles, moissons, départ des hommes pour la chasse, mariages, naissances, enterrements, mais jamais la danse ne l'avait entraîné comme aujourd'hui

- d'une façon à la fois incompréhensible et irrésistible. Chaque adulte semblait exprimer avec son corps des choses qui n'appartenaient qu'à lui seul.

Kounta eut du mal à en croire ses yeux quand, dans la masse tournoyante et bondissante des danseurs, dont certains portaient des masques, il aper-

çut la vieille Nyo Boto. Elle poussait des cris sauvages, se voilant le visage

de ses mains et, soudain, bondissant en arrière, comme confrontée à un danger invisible. Saisissant un fardeau imaginaire, elle gigotait, cabriolait

et elle finit par s'effondrer.

Kounta tournait ses regards en tous sens, contemplant les gens qu'il connaissait. Sous l'un des masques terrifiants, il reconnut l'alimamo, qui se jetait en avant et se tordait comme un serpent autour d'un tronc d'arbre.

Il remarqua, parmi les danseurs, des gens encore plus vieux que Nyo Boto mal assurés sur leurs jambes étiques, battant l'air de leurs bras ridés, cli-gnant des yeux sous le soleil, ils avaient abandonné leur case pour

partici-

per aux réjouissances. Mais là o˘ Kounta fut le plus étonné, c'est quand il vit son père : Omoro bondissait comme un chevreau, ses talons soulevaient la poussière. Poussant des cris perçants, il reculait, tous les muscles

agités de soubresauts, puis plongeait en avant en se frappant la poitrine, il sautait, il tournait en l'air, il retombait en ahanant.

36

Les tambours ne semblaient pas seulement résonner dans les oreilles de Kounta mais aussi dans ses membres. Sans même s'en rendre compte, comme en un rêve, il sentit son corps trembler des pieds à la tête, ses membres s'agiter, et bientôt il était au milieu des danseurs, hurlant et sautant

comme eux, oublieux de leur présence. Il s'écroula finalement, épuisé.

quand il se releva pour gagner le bord de l'aire, ses genoux se dérobèrent sous lui. Et puis, jamais il ne s'était senti aussi bizarre. Hébété, effrayé

et, en même temps, surexcité, il vit non seulement Sitafa, mais encore ceux de leur kafo danser parmi les grandes personnes, et il se joignit à nouveau à eux. Du plus jeune au plus ,gé, les villageois dansèrent toute la journée.

Les joueurs de tambour ne s'arrêtèrent ni pour boire ni pour manger, mais seulement pour reprendre leur respiration. Et, quand Kounta sombra dans le sommeil, les tambours battaient encore.

Le deuxième jour de la fête s'ouvrit, juste après le soleil de midi, par

un défilé de ceux à qui étaient dus les honneurs. En tête venaient l'arafang,

l'alimamo, les doyens, les chasseurs, les lutteurs, et puis ceux que le Conseil des Anciens avait désignés à la gratitude publique pour leurs hautes contributions depuis la fête de l'année précédente. Derrière eux venaient

tous les autres villageois, chantant et applaudissant, conduits par les musiciens en une file qui serpentait entre les cases. Et, au moment o˘ ils contournaient l'arbre des voyageurs, Kounta et ceux de son kafo se précipitèrent au-devant d'eux, échangeant des saluts et des sourires, et défilant

eux-mêmes au son de leurs fl˚tes, de leurs clochettes, de leurs hochets.

Les

gamins, à tour de rôle, prenaient dans leur cortège la place d'honneur; quand ce fut au tour de Kounta, il caracola, levant bien haut les genoux, se sentant très important. En passant devant les grandes personnes, il lut dans les yeux d'Ornoro et de Binta qu'ils étaient fiers de leur fils.

Chaque femme avait préparé tout un assortiment de plats et tenait cuisine ouverte : le passant n'avait qu'à s'arrêter et à déguster. Kounta et ses

camarades ne comptaient plus les délicieux plats de riz et de rago˚ts dont ils s'étaient gavés. Il y avait même une abondance de viandes rôties - chèvres et gibier de la forêt; et les corbeilles de bambou contenant toute sorte

de fruits étaient constamment regarnies par les jeunes filles.

Lorsqu'ils n'étaient pas en train de s'empiffrer, les garçons filaient vers

l'arbre des voyageurs, intéressés par les étrangers qui arrivaient au village.

Certains y passaient la nuit, mais la plupart ne demeuraient que quelques heures et repartaient pour la fête du village voisin. Les Sénégalais dressaient leurs étalages de pièces d'étoffe aux vives couleurs. D'autres apportaient de pesants sacs de noix de kola du Niger - la meilleure qualité -

qui étaient vendues à des prix différents selon leur variété et leur grosseur.

Des commerçants remontaient le bolong dans des bateaux chargés de barres de sel, qu'ils échangeaient contre de l'indigo, des peaux, de la cire d'abeille et du miel. Nyo Boto elle-même vendait - un cauri pièce - des petites bottes

de racines de jonc odorant : frottés contre les dents, ces b,tonnets parfumaient l'haleine et rafraîchissaient la bouche.

37

Les commerçants paÔens ne s'arrêtaient pas à Djouffouré, car leurs marchandises : tabac et hydromel, n'intéressaient que les infidèles; les Mandingues, étant musulmans, s'abstenaient de boire et de fumer. Parmi ceux qui ne s'arrêtaient guère non plus, pressés d'atteindre de plus grosses bourgades, il y avait beaucoup de jeunes gens des autres villages qui voyageaient pour leur plaisir - des jeunes gens de Djouffouré étaient pareillement partis pendant la saison des récoltes. Kounta et ses camarades accouraient au-devant d'eux sur le sentier qui contournait le village et leur faisaient escorte, curieux de voir ce que recelaient les petits paniers de bambou qu'ils portaient sur leur tête. C'étaient généralement des vêtements et de menus cadeaux pour les nouveaux amis qu'ils espéraient se faire au cours de leurs pérégrinations, avant de regagner leur village pour les prochaînes plantations.

Tous les matins, le village se réveillait au son des tambours. Et chaque jour amenait de nouveaux musiciens itinérants - gens versés dans la récitation du Coran, le jeu du balafon et des tambours. S'ils étaient flattés de l'accueil que leur réservait la foule qui dansait, frappait dans ses mains, les acclamait et les comblait de cadeaux, ils demeuraient quelque temps avant de repartir pour le prochain village.

quand arrivaient les griots conteurs, les villageois s'installaient autour du baobab et faisaient vite silence pour entendre les récits des anciens rois et des grandes familles, des guerriers et des grandes batailles, ainsi que les légendes du passé. Tantôt, aussi, un griot religieux vociférait des prophéties et des adjurations : il fallait apaiser Allah le Tout-Puissant, disait-il, et il s'offrait à procéder aux cérémonies nécessaires - déjà familières à Kounta

- moyennant un petit cadeau. Ou encore un griot chanteur dévidait d'une voix haut perchée d'interminables strophes sur la splendeur passée des royaumes du Ghana, du SonghaÔ et du Mali; souvent les gens du village le payaient pour qu'il vienne ensuite chez eux chanter les louanges de leurs

vieux parents. Et les applaudissements éclataient lorsque l'on voyait émerger sur le seuil des cases les vieillards éblouis par le grand soleil, souriant

de toute leur bouche édentée. Ayant accompli ses bonnes actions, le griot chanteur rappelait aux villageois qu'un message par le tambour de brousse

- et une modeste offrande - le ramènerait à tout moment à Djouffouré

pour chanter les louanges des leurs à l'occasion de funérailles, de mariages

ou autres circonstances particulières. Et puis il repartait en h,te pour le prochain village.

Le sixième après-midi de la fête, le son d'un étrange tambour vint cingler Djouffouré. En entendant le message insultant qu'il transmettait, Kounta courut jusqu'au baobab o˘ la foule indignée des villageois s était réunie. Le tambour, manifestement tout proche, annonçait l'arrivée de lutteurs si valeureux que les prétendus lutteurs de Djouffouré n'avaient plus qu'à aller se cacher. Mais quelques minutes plus tard, aux acclamations des villageois, le tambour de Djouffouré répondait sèchement que ces téméraires étrangers cherchaient assurément à se faire estropier, sinon pire.

38

La foule courut alors jusqu'à l'aire de lutte. Les champions de Djouffouré enfilèrent leurs courts dalas munis, sur les côtés et sur les fesses, de

" prises " faites de tissu roulé; pour se rendre la peau glissante, ils s'enduisirent d'un mélange de feuilles de baobab pilées et de cendres de bois.

Enfin,

les cris des villageois annoncèrent l'arrivée des adversaires. Les puissants

étrangers, vêtus seulement de leurs dalas, semblaient sourds aux quolibets de la foule. Trottant derrière leur tambourinaire, ils allèrent tout droit vers

l'aire de lutte et se passèrent, eux aussi, une p,te onctueuse sur le corps.

Mais quand les lutteurs de Djouffouré se montrèrent à leur tour, derrière leur tambour, les cris et les bousculades furent tels que les tambourinaires

des deux camps durent implorer la foule de se calmer.

Puis les deux tambours annoncèrent : " Prêts! " Ramassés sur eux-mêmes, le regard féroce, les adversaires se firent face deux à deux. "

Empoi-

gnez-voust Empoignez-vous! " ordonnèrent les tambours, et les adversaires commencèrent à se déplacer en cercle, tels des chats qui se mesurent. Les joueurs de tambour allaient de l'un à l'autre de leurs champions en frappant le nom de ses ancêtres, dont l'esprit le regardait.

Après des feintes et des esquives, les couples de lutteurs en vinrent finalement aux prises. Leurs pieds soulevaient un tel nuage de poussière que les spectateurs hurlants avaient peine à les distinguer.

Les chutes et les dérapages ne comptaient pas; il fallait, pour s'assurer la victoire, déséquilibrer l'adversaire, le soulever du sol et le projeter à

terre. Les défaites - d'abord celle d'un lutteur de Djouffouré puis celle d'un des adversaires - furent saluées par les cris et les bonds de l'assistance, tandis que le tambour annonçait le nom du vainqueur. Derrière la foule déchaînée des villageois, Kounta et ses camarades luttaient entre eux.

Ce fut l'équipe de Djouffouré qui gagna la rencontre, avec une seule chute. On lui remit, en signe de triomphe, les cornes et les sabots d'un boeuf

fraîchement égorgé. La viande elle-même fut rôtie en gros quartiers, et l'on

pressa chaleureusement les braves adversaires de partager le festin. Les villageois félicitèrent les visiteurs de leur force, et les jeunes filles fixèrent

des

clochettes aux chevilles et aux bras de tous les lutteurs. Pendant le festin,

les garçons du troisième kafo allèrent balayer et aplanir la terre rouge de l'aire de lutte, pour la séorouba qui allait suivre.

Tout Djouffouré s'y retrouva au moment o˘ le soleil commençait à

descendre, chacun dans ses plus beaux habits. Accompagnés en sourdine par les tambours, les deux équipes de lutteurs bondirent dans l'arène et se mirent à sauter en tous sens, retombant accroupis, faisant rouler leurs muscles et valser leurs clochettes, montrant leur force et leur souplesse aux

villageois admiratifs. Brusquement, le martèlement des tambours s'accentua et les jeunes filles entrèrent dans l'arène, évoluant d'abord timidement parmi les lutteurs tandis que l'assistance frappait dans ses mains.

Puis le rythme des tambours s'accéléra et les pieds des jeunes filles volèrent

pour le suivre.

39

Enfin, trempées de sueur et hors d'haleine, elles sortirent l'une après

l'autre en jetant dans la poussière leur tiko (foulard de tête) de couleur vive.

Les villageois suivaient passionnément la scène, car si un jeune homme ramassait un tiko - ce qui prouvait qu'il avait particulièrement apprécié

la danse de la jeune fille - c'est qu'il irait s˚rement bientôt discuter avec

le père de la belle de son prix matrimonial en chèvres et en vaches. Trop jeunes pour comprendre ce genre de choses, Kounta et ceux de son kafo pensèrent que l'émoi était terminé, et s'en furent jouer avec leurs frondes.

Mais, au contraire, il ne faisait que commencer, car ce fut un lutteur de l'autre camp qui s'avança pour ramasser un tiko. C'était là un événement

capital - et heureux - mais ce ne serait pas la première fois que le mariage enlèverait une jeune fille au village.

13

Le soleil était déjà br˚lant, et pourtant l'on n'était qu'au début des cinq longues lunes de la saison sèche. Les oscillations de l'air surchauffé faisaient paraître plus grands les objets lointains, et les gens transpiraient presque autant dans leurs cases que dans les champs. Tous les matins, avant que Kounta parte mener les chèvres, Binta veillait à ce qu'il se frotte bien les pieds d'huile de palme, mais l'après-midi il rentrait les lèvres parcheminées, la plante des pieds sèche et crevassée par le contact avec la terre br˚lante. Certains de ses camarades revenaient avec les pieds en sang; pourtant, le lendemain matin, ils retournaient sans une plainte - à l'exemple de leurs pères - dans la brutale fournaise du p‚turage desséché.

Pendant le passage du soleil à son point culminant, les enfants, les chiens, les chèvres restaient prostrés, haletants, à l'ombre des arbustes. Les garçons étaient trop fatigués même pour chasser et faire rôtir des petits animaux comme ils en avaient l'habitude. Ils se distrayaient en bavardant, mais leur exaltation de chevriers novices était retombée.

Au moment o˘ ils ramassaient leur bois, il semblait impensable que, le soir venu, on devrait se chauffer. Mais, une fois le soleil tombé, il faisait aussi froid qu'il avait fait chaud dans la journée, et après dîner les gens de Djouffouré se serraient autour des feux crépitants. Il y avait le feu autour duquel les hommes de l'‚ge d'Omoro faisaient cercle en bavardant et, un peu plus loin, celui des anciens. Il y avait le feu des femmes et des

jeunes filles et celui des grand-mères, qui racontaient leurs histoires de la veillée aux petits enfants du premier kafo.

Kounta et ses camarades avaient trop de fierté pour aller s'asseoir à côté des gamins nus du premier kafo - celui de Lamine. Aussi s'installaient-ils suffisamment loin pour ne pas être confondus avec ce groupe désordonné et ricanant, et cependant assez près pour entendre les histoires des grand-mères qui les captivaient toujours autant. Parfois, ils allaient écouter ce qui se disait autour des autres feux, mais les conversations tournaient plus ou moins autour de la chaleur. Kounta entendait les hommes ‚gés égrener leurs souvenirs de périodes o˘ le soleil avait tué les plantes, grillé les récoltes; les puits croupissaient ou se tarissaient; les hommes se desséchaient comme des coques. Oui, disaient-ils, cette saison chaude est dure, mais moins que beaucoup d'autres dont nous avons mémoire.

Kounta trouvait que les vieilles gens se souvenaient toujours de quelque chose de pire.

Et puis un jour vint o˘ l'on eut brusquement l'impression de respirer du feu, tandis que, la nuit, les gens grelottaient sous leur couverture, transis jusqu'aux os. Et le lendemain matin la sueur leur coulait à nouveau du front, leur respiration se bloquait. L'après-midi du même jour, l'harmattan se mit à souffler. Aurait-ce été un vent violent, ou soufflant par rafales, qu'il aurait apporté un certain soulagement. Mais il était doux, continu, sec et chargé de poussière, et cela jour et nuit, pendant près d'une demi-lune. Et l'on savait d'expérience que ce vent persistant, ininterrompu, éner-verait peu à peu les gens de Djouffouré. Bientôt, les parents crièrent plus que de coutume après leurs enfants, les corrigèrent sans raison vraiment valable. Et chez ces Mandingues peu enclins aux criailleries on entendait à toute heure du jour s'élever des querelles entre grandes personnes, s-irtout

dans les jeunes ménages comme celui d'Omoro et de Binta. A tout moment, les voisins se précipitaient sur leur seuil pour voir accourir dans la case d'un couple les belles-mères respectives. Peu après, les hurlements s'exacerbaient, et paniers à couture, marmites, calebasses, tabourets et vêtements volaient à l'extérieur. Enfin, l'épouse et sa mère sortaient en trombe, ramassaient les trésors et se repliaient en catastrophe vers la case

maternelle.

Deux 1lunes étaient déjà passées quand, aussi soudainement qu'il avait

commence, l'harmattan cessa. En moins d'une journée l'air devint tranquille, le ciel s'éclaircit. L'on vit, dans l'espace de la nuit, les femmes revenir auprès de leurs maris, les belles-mères échanger des petits cadeaux et prêcher la réconciliation dans le village. Cependant on n'était qu'au mitan des cinq longues lunes de la saison sèche. Les greniers étaient encore amplement garnis, mais les femmes cuisinaient parcimonieusement, car personne, pas même les enfants habituellement gloutons, n'avait grand appétit. Tout le monde était affaibli par la chaleur, on ne s'arrêtait plus beaucoup à discuter et chacun ne faisait que l'indispensable.

L'étique bétail du village était ravagé de plaies boursouflées là o˘

les

oestres avaient déposé leurs oeufs. Les poulets qui peuplaient Djouffouré

de leur caquetage étaient devenus tout calmes, leur carcasse efflanquée gisant dans la poussière, les ailes déployées, le bec ouvert. Les singes eux-mêmes se manifestaient rarement, car ils demeuraient à couvert dans la forêt. Et Kounta remarqua que les chèvres, de moins en moins enclines à paître dans la chaleur, étaient devenues nerveuses et maigres.

Pour une raison quelconque - peut-être était-ce la chaleur ou simplement parce qu'ils devenaient grands - Kounta et ses camarades, les gardiens de chèvres qui ne s'étaient pratiquement pas quittés dans la brousse pendant

près de six lunes, commençaient à mener chacun à sa guise son petit troupeau. Il fallut à Kounta plusieurs jours pour se rendre compte

qu'il n'avait encore jamais été vraiment seul pendant aussi longtemps. Il regarda de loin les autres garçons, dispersés avec leurs chèvres dans la savane br˚lée de soleil. Plus loin, il y avait les champs o˘ les villageois coupaient les herbes qui avaient poussé depuis la dernière récolte. Ils en faisaient de grandes piles qui semblaient frémir dans la chaleur.

Kounta s'épongea le front en pensant que les siens ne connaissaient jamais que des difficultés : passes difficiles, complications, moments effrayants, menaçants même pour leur vie. Il songea aux journées br˚lantes et aux froides nuits qui leur succédaient. Et puis à nouveau les pluies allaient venir, transformant le village en fondrière, inondant les sentiers à

tel point que les gens devraient se rendre en canot d'un lieu à un autre.

Ils avaient tout autant besoin de la pluie que du soleil, mais il y en avait

toujours trop ou pas assez. Et, même quand les chèvres seraient grasses et les arbres chargés de fleurs et de fruits, il savait que la récolte de la

dernière pluie se ferait rare dans les greniers familiaux, et qu'une nouvelle fois viendrait la saison de la faim - alors certains villageois en mourraient, comme sa chère grand-mère YaÔssa en était morte.

Sans doute y avait-il une bonne saison : celle des moissons, avec la fête qui les couronnait, mais elle passait trop vite et, à nouveau, venait la longue et chaude saison sèche, avec ce terrible harmattan - et Binta qui n'arrêtait plus de lui crier dessus et de battre Lamine, au point qu'il en prenait presque en pitié sa vermine de petit frère. En ramenant ses chèvres au village, Kounta se remémorait ces histoires qu'il avait entendu si souvent raconter quand il était encore petit comme Lamine, sur les grands effrois et périls qui avaient constamment marqué la vie des ancêtres. Aussi loin que l'on remonte, pensait Kounta, les gens ont toujours eu la vie dure.

Il en serait peut-être toujours ainsi.

A présent, l'alimamo dirigeait tous les soirs les prières à Allah pour qu'il envoie les pluies. Et puis, un jour, tout Djouffouré fut en émoi, car la brise commençait à soulever la poussière, ce qui signifiait que les pluies

viendraient bientôt. L£ lendemain matin, les villageois se rendirent tous aux champs pour y mettre le feu aux grands tas de mauvaises herbes qu'ils avaient rassemblés et qui br˚laient en dégageant d'épaisses volutes de 42

fumée. Ruisselants de sueur, les villageois dansaient et poussaient des cris

de joie malgré la chaleur quasi insupportable, et les enfants du premier kafo couraient et s'égosillaient en essayant d'attraper au vol, comme autant de porte-bonheur, les légers plumets de cendre.

Le lendemain, la brise commença à disperser les cendres dans les champs, enrichissant la terre qui porterait la prochaine récolte. Les cultivateurs se h‚tèrent d'ameublir le sol à la houe et d'y tracer les longs sillons

destinés à recevoir la semence - dans le cycle infini des saisons, Kounta vivait pour la septième fois le temps des plantations.

14

Deux pluies avaient passé, et à nouveau le ventre de Binta s'arrondissait tandis que son humeur s'aigrissait encore. Elle avait même la main si leste que Kounta était bien content, le matin, de partir garder les chèvres; et l'après-midi, quand il les ramenait, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la compassion pour Lamine, déjà assez grand pour faire des bêtises et recevoir des corrections, mais encore trop petit pour quitter tout

seul la maison. Aussi un jour o˘, en revenant, il avait trouvé son petit frère

en larmes, il demanda à Binta - non sans appréhension - s'il pouvait l'emmener faire une commission avec lui, et elle accepta sèchement.

Devant une gentillesse aussi inespérée, le petit enfant nu était éperdu de joie, mais Kounta était si furieux d'avoir cédé à un bon mouvement qu'une

fois hors de vue de Binta il lança au gamin un bon coup de pied et une taloche. Lamine se mit à hurler - et suivit son frère comme un petit chien.

Dès ce jour, Kounta trouva tous les après-midi Lamine l'attendant à

la porte, dans l'espoir que son grand frère l'emmènerait encore. Et presque tous les jours Kounta le traînait à sa suite - bien malgré lui, d'ailleurs.

Binta manifestait un tel soulagement d'être débarrassée d'eux pendant un moment, que Kounta craignait maintenant de recevoir une correction s'il n'emmenait pas Lamine. On aurait dit un mauvais rêve, oˇ le petit frère était collé dans son dos comme une sangsue géante du bolong. Mais Kounta remarqua bientôt que certains garçons de son kafo avaient, eux aussi, des petits frères attachés à leurs pas. Les gamins jouaient et gambadaient de leur côté, mais sans quitter de l'oeil leurs grands frères qui, eux,

affectaient de les ignorer. Parfois, les grands garçons prenaient la fuite en

huant les petits qui se bousculaient pour les rattraper. Lorsque Kounta et 43

ses camarades grimpaient aux arbres, les efforts des marmots pour les imiter étaient généralement suivis de dégringolades qui faisaient se tordre de rire les aînés. Finalement, on commençait à bien s'amuser avec les petits frères.

quand il arrivait que Kounta soit seul avec Lamine, il s'occupait un peu plus de lui. Pinçant dans ses doigts une graine minuscule, il lui expliquait que le fromager géant de Djouffouré était né d'une aussi petite chose.

Il attrapait une abeille et montrait à Lamine ce qu'était le dard; puis il retournait l'insecte et expliquait que les abeilles recueillent le suc des fleurs

et en font le miel dans leurs nids, tout en haut des grands arbres. Et Lamine

commençait à poser des tas de questions à Kounta qui répondait patiemment la plupart du temps. Il y avait quelque chose de plaisant dans le fait que, pour Lamine, Kounta savait tout. L'aîné se sentait plus vieux que ses huit pluies. Malgré lui, il en venait à considérer son petit frère comme autre

chose qu'une simple vermine.

Kounta s'efforçait de n'en rien montrer, mais en revenant l'après-midi avec les chèvres il avait plaisir à savoir que Lamine l'attendait. Un jour, il lui sembla que Binta souriait en les voyant partir ensemble. D'ailleurs, Binta lançait souvent au petit : " Tiens-toi donc comme ton frère! " Cela ne l'empêchait pas, le moment d'après, de corriger Kounta pour une raison quelconque, mais moins souvent qu'autrefois. Binta disait aussi à Lamine que s'il faisait des bêtises il ne sortirait pas avec Kounta - et Lamine était

sage pendant tout le reste de la journée.

Le jour o˘ Lamine tomba en essayant de grimper à un petit arbre, Kounta lui montra comment s'y prendre. Il lui apprit à lutter (pour que Lamine puisse se faire respecter par un garçon qui l'avait humilié devant les camarades de son kafo); à siffler dans ses doigts (mais Lamine était loin d'égaler le sifflet perçant de Kounta); il lui montra les plantes dont Binta faisait ses infusions. Et, à propos des gros bousiers brillants qu'ils

trouvaient tout le temps dans la case, il lui recommanda de les ramasser et de les reposer dehors délicatement, car faire du mal à ces insectes portait

malheur. Et il était encore plus maléfique de toucher l'ergot d'un coq.

Mais,

malgré ses efforts, il ne réussit pas à faire comprendre à Lamine comment on pouvait déterminer l'heure d'après la position du soleil. " Tu es encore trop petit, lui dit-il, mais ça viendra. " Kounta s'emportait à l'occasion, quand Lamine n'apprenait pas assez vite une chose simple; ou il lui allongeait une claque, si le gamin était trop insupportable. Mais il le regrettait

toujours, au point qu'il lui laissait parfois porter son doundiko pendant un petit moment.

Au fur et à mesure qu'il se rapprochait de son frère, Kounta ne ressentait plus aussi vivement la gêne de se trouver, avec ses huit pluies, séparé

par un fossé des grands garçons et des hommes de Djouffouré. En effet, pas un jour ne s'était écoulé sans que quelque chose lui rappel,t qu'il faisait toujours partie du deuxième kafo - de ceux qui couchent encore dans la case maternelle. Les grands garçons, qui en ce moment étaient partis 44

pour leur initiation, n'avaient jamais eu que railleries et taloches pour Kounta et ses camarades. Les hommes - Omoro et les autres pères - les toléraient, sans plus. Et quant aux femmes, combien de fois, là-bas dans la brousse, Kounta n'avait-il pas pensé avec fureur que dès qu'il serait un homme il remettrait Binta à sa place en tant que femme - tout en lui montrant bonté et mansuétude, car, après tout, c'était sa mère.

Mais le plus agaçant, pour Kounta et ses camarades, c'était encore la façon qu'avaient les filles du deuxième kafo, qui avaient grandi avec eux,

de leur rappeler en toute occasion qu'elles pensaient déjà au mariage. que, pour elles, cela se passe à quatorze pluies et même moins, alors que les garçons devaient attendre d'avoir atteint leurs trente pluies ou plus, voilà

ce qui irritait Kounta. De toute façon, ceux du deuxième kafo ne récol-taient jamais que des vexations, sauf quand ils étaient entre eux dans la brousse - et depuis peu, pour Kounta, quand il partait avec Lamine.

Chaque fois que lui et son frère cheminaient ensemble, Kounta se plaisait à imaginer qu'il emmenait Lamine en voyage, comme le faisaient par-

fois les pères avec leurs fils. Il se sentait maintenant obligé, d'une certaine

façon, d'agir comme s'il était plus vieux que son ,ge, puisque Lamine le considérait comme un puits de science. Tout en marchan,, Lamine pressait son aîné de questions :

- A quoi ressemble le monde?

- Eh bien, disait Kounta, il n'est pas d'hommes ni de pirogues qui soient allés au bout. Et nul ne connaît tout du monde.

- qu'est-ce que tu apprends chez l'arafang?

Kounta récita les premiers versets du Coran en arabe et dit à Lamine

- A toi, essaie un peu.

Alors Lamine essaya, mais sans succès - comme l'avait prévu Kounta - et son grand frère lui dit paternellement

- Eh oui, il faut du temps.

- Pourquoi ne doit-on pas faire de mal aux hiboux?

- Parce que les esprits de nos ancêtres défunts sont dans les hiboux.

Et Kounta parla un peu à Lamine de leur grand-mère YaÔssa.

- Tu étais encore bébé, alors tu ne peux pas te souvenir d'elle.

- Cet oiseau dans l'arbre, qu'est-ce que c'est?

- Un faucon.

- De quoi se nourrit-il?

- De souris, d'oiseaux et de choses.

.- Ah! bon.

Kounta ne s'était jamais rendu compte qu'il savait une telle quantité

de choses, mais parfois Lamine le questionnait sur des sujets dont il igno rait tout :

- Est-ce que le soleil est enflamrné?

Ou:

- Pourquoi papa ne dort-il pas avec nous?

Dans ces cas-là, Kounta poussait un grognement et cessait de répon-45

dre, à l'exemple d'Omoro, quand lui-même l'avait trop fatigué de ses questions. Et alors Lamine demeurait silencieux, car le savoir-vivre mandingue interdit d'adresser la parole à qui ne veut pas converser. Parfois, Kounta feignait d'être plongé dans ses pensées. Sans mot dire, Lamine restait assis

près de lui, et quand il se levait il faisait de même. Ou encore, quand Kounta ne savait pas répondre à une question, il faisait vite quelque chose pour détourner la conversation.

Et puis, à la première occasion, Lamine étant absent de la case, il demandait à Binta ou à Omoro la réponse dont il avait besoin. Il ne leur avoua jamais pourquoi il était devenu si curieux, mais ils avaient l'air de le savoir. Ils traitaient d'ailleurs Kounta comme s'il était devenu plus grand, puisqu'il avait pris la responsabilité de s'occuper de son petit frère.

Avant peu, Kounta put se permettre de rappeler sèchement Lamine à l'ordre en présence de Binta. " Parle donc clairement! " exigeait-il en faisant claquer ses doigts. Ou il lui envoyait une tape s'il ne mettait pas assez

d'empressement à obéir à leur mère. Binta ne paraissait jamais remarquer quoi que ce f˚t.

Si bien que Lamine ne pouvait plus guère faire un mouvement sans que sa mère ou son frère l'aient à l'oeil. Et Kounta n'avait qu'à poser à

Omoro ou à Binta une des questions de Lamine pour s'attirer aussitôt la réponse.

- Pourquoi la peau de boeuf sur le lit de papa est-elle rouge viP. Les boeufs ne sont pas rouges.

- C'est moi qui ai teint la peau avec de la lessive de cendres et du millet écrasé, répondait Binta.

- O˘ habite Allah?

- Allah habite en ce lieu d'o˘ nous vient le soleil, disait Omoro.

15

Un après-midi, Lamine demanda à Kounta:

Des esclaves, qu'est-ce que c'est?

Kounta grogna et cessa de parler. Apparemment perdu dans ses pensées, il se demandait tout en marchant ce que Lamine avait pu entendre au vol pour poser une telle question. Kounta savait que ceux qui étaient enlevés par les toubabs devenaient des esclaves, et il avait entendu des grandes personnes parler d'esclaves appartenant à des gens de Djouffouré.

46

Mais il ne savait pas ce que pouvaient être des esclaves. Comme en tant d'autres occasions, la question gênante de Lamine le poussa à se renseigner.

Le lendemain, au moment o˘ Omoro se préparait à aller chercher des troncs de palmiers pour construire à Binta un grenier neuf, Kounta demanda la permission de l'accompagner; il était toujours heureux de pouvoir aller quelque part avec son père. Mais ce jour-là ils arrivèrent jusqu'à

la sombre et fraîche palmeraie sans avoir échangé un mot. Et puis, brusquement, Kounta demanda :

- Fa, les esclaves, qu'est-ce que c'est?

Omoro se contenta d'abord de grogner sans répondre, et il passa plusieurs minutes à aller d'un tronc à l'autre, examinant les différentes qualités

de bois. Finalement, il dit à Kounta

- Il n'est pas toujours facile de distinguer les esclaves des autres gens.

Tout en abattant le palmier qu'il avait choisi, Omoro dit à Kounta que les cases des esclaves étaient coiffées de nyantang djongo, et celles des gens libres de nyantang foro - Kounta savait que cette dernière était la meilleure qualité de chaume.

- Mais on ne doit jamais parler d'esclaves, dit très sévèrement Omoro.

La raison de cette interdiction échappait à Kounta, mais il lit semblant d'avoir compris.

L'arbre abattu, Omoro trancha les dures et épaisses palmes, tandis que Kounta y récupérait, pour son propre compte, quelques fruits m˚rs.

Il sentait que son père était aujourd'hui d'humeur à parler et il songea avec

plaisir qu'il pourrait ainsi renseigner Lamine sur les esclaves.

- Pourquoi y a-t-il des gens qui sont esclaves et d'autres qui ne le sont pas? demanda-t-il.

Omoro répondit que les gens devenaient esclaves de diverses façons.

Il y avait ceux qui étaient nés d'une mère esclave - et il cita quelques habitants de Djouffouré, bien connus de Kounta. Certains d'entre eux étaient les parents de camarades de son kafo. D'autres, dit Omoro, avaient quitté leur village en temps de disette pour ne pas mourir de fai ' m et, arrivés à Djouffouré, ils étaient devenus, à leur propre requête,

esclaves de ceux qui acceptaient de les nourrir. D'autres encore - et il nomma quelques-uns des vieux de Djouffouré - étaient d'anciens ennemis faits prisonniers.

- Ils sont devenus esclaves parce qu'ils n'étaient pas assez braves pour mourir plutôt que d'être capturés, dit Omoro.

Il avait commencé à débiter le tronc en billes qu'un homme vigoureux comme lui pourrait charrier. Tous ceux qu'il avait cités étaient des esclaves, dit-il, mais ils n'en étaient pas moins respectés.

- Leurs droits sont garantis par les lois de nos ancêtres - et il expliqua que les maîtres étaient tenus de nourrir et d'habiller leurs esclaves, de leur fournir une habitation, une parcelle qu'ils mettaient en valeur en 47

compte à demi, et aussi une épouse ou un époux. Seuls ceux qui se sont laissés aller à être méprisables sont méprisés, dit-il à Kounta.

Seuls ceux-là, qui étaient devenus esclaves par leur propre faute, les meurtriers, les voleurs et autres criminels, pouvaient être battus ou punis par leur maître, s'il estimait qu'ils l'avaient mérité.

- Est-ce que les esclaves doivent toujours demeurer escla demanda Kounta.

- Non. Beaucoup d'esclaves rachètent leur liberté gr,ce à ce qu'ils ont gagné en travaillant en compte à demi avec leurs maîtres, répondit Omoro en citant quelques habitants de Djouffouré qui l'avaient fait.

D'autres avaient obtenu leur liberté en se mariant au sein de la famille de leur maître.

Tout en tressant une solide bricole de lianes fraîches, pour faciliter le transport des lourdes billes de palmier, Omoro raconta qu'on avait vu des esclaves devenir plus prospères que leurs maîtres. Certains même avaient possédé leurs propres esclaves, d'autres avaient atteint des positions éminentes.

- Comme Soundiata! s'écria Kounta.

Il avait entendu maintes fois les grand-mères et les griots raconter les

hauts faits du grand général esclave d'autrefois, dont l'armée avait vaincu tant d'ennemis.

Omoro eut un grognement approbateur, manifestement content que Kounta sache déjà cela, car c'était à peu près à l',ge de son fils qu'il avait

lui-même appris beaucoup de choses sur Soundiata. Il poussa un peu l'examen :

- Et qui était la mère de Soundiata?

- Sogolone, la Femme Buffle! répondit fièrement Kounta.

Omoro sourit et, hissant sur ses vigoureuses épaules deux billes de palmier retenues par la bricole, il prit le départ.

Kounta le suivit tout en mangeant ses dattes et, sur le chemin du retour, Omoro lui raconta comment le grand empire mandingue avait été

conquis par ce brillant général esclave, qui était né infirme et dont l'armée

se composait, au départ, d'esclaves en fuite qu'il avait trouvés dans les marais et autres lieux de refuge.

- Tu apprendras beaucoup d'autres choses sur lui lors de ton initiation, dit Omoro.

A la seule pensée de ce moment, Kounta se sentit saisi de peur et, en même temps, d'impatience.

Omoro lui dit que Soundiata s'était enfui de chez son maître abhorré, comme tout esclave qui n'aime pas son maître. Il dit qu'à l'exception de ceux qui avaient été condamnés pour un délit, l'on ne pouvait vendre un esclave s'il n'acceptait pas le nouveau maître qu'on lui destinait.

- Grand-mère Nyo Boto est une esclave, elle aussi, ajouta Omoro, et Kounta faillit s'en étrangler de surprise.

Cela dépassait son entendement. Des scènes lui traversèrent l'esprit 48

la vieille Nyo Boto assise devant sa case, surveillant une douzaine de bébés

nus tout en tressant ses paniers ou ses perruques, et lançant des piques aux adultes qui passaient - même aux anciens, si elle en avait idée.

" Celle-là n'est l'esclave de personne ", pensa-t-il.

L'après-midi suivant, une fois les chèvres renfermées dans leurs enclos, Kounta ramena Lamine à la maison par un chemin qu'évitaient habituellement leurs camarades, et qui les mena devant chez Nyo Boto, o˘ ils s'assirent en silence. Bientôt, devinant qu'elle avait une visite, la vieille femme parut sur le seuil. Il lui suffit de regarder Kounta, qui avait toujours

été un de ses préférés, pour savoir que quelque chose le tracassait. Elle invita les garçons à entrer et s'affaira à leur préparer une tisane.

- Comment vont votre papa et votre maman? demanda-t-elle.

- Très bien. Merci de t'en enquérir, répondit poliment Kounta. Et toi, grand-mère, tu vas bien?

- Mais oui, très bien, répondit-elle.

Kounta demeura muet jusqu'au moment o˘ elle servit la tisane. Et puis les mots jaillirent :

- Grand-mère, pourquoi es-tu une esclave?

Nyo Boto dévisagea Kounta et Lamine. Pendant quelques minutes, ce fut à son tour de demeurer silencieuse, puis elle dit

- Je vais vous le raconter.

Une nuit, dans son village natal, dit Nyo Boto, très loin de là et il y avait très longtemps, quand elle était encore une jeune mère, elle avait été réveillée par les hurlements de terreur de ses voisins : dans tout le village, les toits de chaume s'écrasaient en flammes. Elle avait attrapé ses enfants, un garçon et une fille - leur père était mort peu avant, au cours d'une guerre tribale - et elle s'était précipitée dehors au milieu des autres

là, les attendaient des négriers blancs armés, aidés de leurs slatis noirs.

Ils

avaient combattu farouchement, et quelques-uns avaient pu s'échapper, mais les autres avaient été rassemblés en troupeau. Sous leurs yeux on avait tué les blessés, les vieillards, les enfants : tous ceux qui ne pouvaient

voyager. Nyo Boto sanglotait, " et mes deux petits et ma vici!le mère ".

Lamine et Kounta s'étreignaient les mains tandis qu'elle leur racontait

comment les prisonniers terrifiés, attelés par une lanière de cuir qui leur serrait le cou, avaient été poussés à coups de fouet pendant de longs jours,

dans l'intérieur des terres. Et tous les jours les prisonniers tombaient de plus en plus nombreux sous le fouet qui s'abattait sur leur dos pour les faire avancer plus vite. Et puis, après encore quelques jours, il en tomba encore plus, de faim et d'épuisement. La longue file des captifs traversait d'autres villages incendiés et dévastés, o˘ des cr,nes et des ossements d'hommes et d'animaux gisaient dans les cases éventrées qui avaient abrité

des familles. quand ils avaient atteint le village de Djouffouré, à quatre jours de la plus proche station de vente des esclaves, sur le Kamby Bolongo, plus de la moitié des captifs étaient morts en chemin.

49

- Et c'est là qu'une jeune captive fut vendue pour un sac de maÔs, dit la vieille femme. C'était moi. Et c'est pour ça que l'on m'a appelée Nyo

Boto - Kounta savait que cela signifiait " sac de maÔs ".

L'homme qui l'avait achetée était mort très vite, dit-elle, et elle était

toujours demeurée là.

Lamine se tortillait d'émotion, et Kounta éprouvait plus d'amour et d'estime que jamais pour la vieille Nyo Boto qui restait là, à sourire tendrement à ces petits dont elle avait c,liné, avant eux, le père et la mère.

- quand je suis arrivée à Djouffouré, votre papa Omoro appartenait au premier kafo, dit Nyo Boto en regardant Kounta. Sa maman YaÔssa, ta grand-mère, était ma meilleure amie. Tu te souviens d'elle?

Kounta répondit affirmativement et ajouta avec fierté qu'il avait raconté à son petit frère tout ce qu'il savait de leur grand-mère.

- C'est très bien! dit Nyo Boto. Maintenant, il faut que je me remette au travail. Allez, mes enfants.

Kounta et Lamine la remercièrent de sa tisane et rentrèrent à pas lents

chez Binta, chacun perdu dans ses pensées.

Le lendemain, quand Kounta rentra du p,turage, Lamine l'assaillit de questions à propos de l'histoire de Nyo Boto. Il voulait savoir si Djouffouré aussi avait déjà été incendié. Kounta répondit qu'il n'avait jamais entendu parler d'incendie, et qu'il n'y en avait pas de traces dans le village.

Est-ce que Kounta avait déjà vu de ces hommes blancs? " Bien s˚r que non! " s'écria-t-il. Mais leur père lui avait raconté qu'un jour, avec ses frères, ils avaient vu les toubabs avec leurs bateaux, quelque part le long du fleuve.

Kounta changea rapidement de sujet de conversation, car il ne savait pas grand-chose des toubabs, et il avait besoin de réfléchir à la question.

Il aurait bien voulu en voir un - mais évidemment à une distance respectueuse, parce que tout ce qu'il avait entendu raconter sur eux montrait bien

que l'on n'avait jamais intérêt à s'en approcher.

Il n'y avait pas si longtemps qu'une jeune fille avait disparu alors qu'elle ramassait des herbes - et, avant elle, deux hommes qui étaient allés

à la chasse - et tout le monde était s˚r qu'ils avaient été enlevés par les toubabs. Kounta se rappelait très bien aussi ces moments o˘ les tambours d'autres villages avaient annoncé que les toubabs venaient d'enlever quelqu'un, ou bien qu'ils étaient dans les parages, et alors les hommes s'armaient et renforçaient leur garde, tandis que les femmes prenaient les enfants et allaient se cacher loin dans la brousse, quelquefois pendant des jours, jusqu'à ce que les toubabs soient partis.

Le lendemain du jour o˘ Lamine l'avait interrogé sur les toubabs, en ramenant les chèvres au village, Kounta souleva la question parmi ses camarades, et bientôt chacun racontait ce qu'il en savait. L'un des garçons,

Demba Conteh, dit qu'il avait un oncle très brave qui s'était un jour approché des toubabs au point de les sentir - et ils puent, d'une façon

particulière. Tous avaient entendu dire que les toubabs enlevaient les gens
50

pour les manger. Pourtant, d'après certains, les toubabs prétendaient qu'ils

n'emmenaient pas les gens pour les manger mais pour les faire travailler dans de grandes fermes. A cela, Sitafa Silla opposa une réponse qu'il tenait

de son grand-père : " Mensonges de Blancs! "

Dès qu'il en eut l'occasion, Kounta demanda à Omoro

- Papa, tu veux bien me raconter quand toi et tes frères vous avez vu les toubabs sur le fleuve?

Et il s'empressa d'ajouter

Parce qu'il faut que Lamine apprenne exactement les choses comme elles se sont passées.

il lui sembla surprendre un sourire sur le visage de son père, mais Omoro se contenta de grogner, apparemment peu désireux de parler.

Seulement, quelques jours plus tard, il invita négligemment Kounta et Lamine à aller avec lui chercher des racines hors du village.

Lamine ne se tenait plus de joie, car c'était la première fois que le petit enfant nu allait quelque part avec son père. Sachant qu'il devait cette

invitation à l'influence de Kounta, il s'accrochait fermement au doundiko de son grand frère.

Omoro raconta à ses fils que ses deux frères aînés, Djanneh et Saloum, avaient quitté Djouffouré après leur initiation; on avait appris avec le temps qu'ils étaient fameux pour leurs voyages dans des contrées étranges et lointaines. Ils n'étaient revenus pour la première fois au village que lorsque

le message tambouriné de Djouffouré les avait avertis, tout là-bas, de la naissance du premier fils d'Omoro. Pour assister à la cérémonie d'impo-sition du nom, ils avaient marché jour et nuit sur les pistes. Et, après une

aussi longue absence, ils avaient eu la joie de serrer dans leurs bras quelques-uns de leurs anciens camarades de kafo. Mais ceux-ci avaient évoqué

avec tristesse les autres, ceux qui n'étaient plus là - morts dans un village

incendié, tués par les redoutables b,tons à feu, enlevés, disparus alors qu'ils étaient aux champs, à la chasse, en voyage - et tous à cause des toubabs.

Révoltés, ses frères lui avaient demandé de se joindre à eux, dit Omoro, pour aller épier les toubabs et voir s'il y avait un moyen de se défendre. Alors, ils avaient cheminé pendant trois jours le long des rives du Kamby Bolongo, en prenant soin de demeurer sous le couvert de la végétation. Et ils avaient enfin trouvé ce qu'ils cherchaient : une vingtaine

de grands canots de toubabs ancrés sur le fleuve, si grands qu'un seul aurait

pu contenir tous les gens de Djouffouré, chacun avec un large pan d'étoffe blanche attaché par des liens a une sorte de tronc d'arbre de la hauteur de dix hommes. Tout près s'étendait une île, et, sur l'île, s'élevait une forteresse.

Il y avait beaucoup de toubabs qui s'agitaient en tous sens, et ils étaient aidés par des Noirs, sur la forteresse et dans les petits canots.

Ces

derniers apportaient aux grands bateaux des chargements d'indigo, de coton. de cire d'abeille, de peaux. Mais le plus effroyable, raconta Omoro, 5 1

c'étaient les coups et autres sévices infligés à ceux que les toubabs avaient

capturés pour les emmener.

Puis Omoro demeura un bon moment silencieux, et Kounta sentit qu'il retournait dans sa tête ce qu'il lui restait à dire. Enfin, il se décida :

- A présent, les nôtres ne sont plus enlevés en aussi grand nombre.

Il expliqua que, quand Kounta était encore bébé, le roi de Barra, souverain de cette région de la Gambie, avait ordonné de mettre fin aux incen dies des villages, au cours desquels les gens étaient capturés et massacrés.

Et bientôt ils cessèrent, après que les soldats de quelques rois courroucés eurent br˚lé les gros canots sur le fleuve et tué tous les toubabs qui SI y trouvaient.

- A présent, poursuivit Omoro, chaque bateau de toubabs qui entre dans le Kamby Bolongo tire dix-neuf coups de canon pour saluer le roi de Barra.

C'étaient maintenant des hommes mandatés par le roi lui-même qui fournissaient la plupart des gens qu'emmenaient les toubabs - générale ment ceux qui avaient commis un délit, ou fait des dettes, ou qui étaient soupçonnés d'avoir comploté contre le roi, même s'ils n'avaient guère fait plus que murmurer. Lorsque les bateaux des toubabs remontaient le Kamby Bolongo pour acheter des esclaves, dit Omoro, le nombre des condamnations pour délit augmentait.

- Mais même un roi ne peut empêcher certains enlèvements de personnes, continua Omoro. Parmi ceux des nôtres qui ont disparu, trois rien qu'au cours des dernières lunes, certains vous étaient connus, et puis vous avez entendu les messages tambourinés des autres villages. Maintenant, écoutez-moi bien - et il re arda ses fils en détachant ses mots - car si 9

vous ne suivez pas exactement mes instructions, vous risquez d'être enlevés pour toujours.

Saisis d'effroi, Kounta et Lamine se firent attentifs.

- Ne restez jamais seuls si vous pouvez l'éviter, dit Omoro. Ne sortez jamais la nuit si vous pouvez l'éviter. Et, de jour comme de nuit, si v u 0 s

êtes seuls, ne vous approchez pas sans nécessité des hautes herbes et de la brousse. Toute votre vie, et même quand vous serez devenus des hommes, guettez bien le toubab. Souvent, il tire avec son b,ton à feu, et alors

on l'entend de loin. Et si vous voyez de grandes fumées là o˘ il n'y a pas de villages, c'est probablement lui qui fait sa cuisine sur un grand feu.

Il

faudra bien étudier les marques qu'il laisse pour savoir dans quel sens il est allé. Comme il marche beaucoup plus lourdement que nous, vous dis-tinguerez ses traces : il écrase l'herbe et les brindilles. Et, en vous approchant de l'endroit o˘ il a été, vous vous apercevrez qu'il laisse une odeur.

Il sent le poulet mouillé. Et beaucoup disent que le toubab propage à distance une sorte de nervosité. Alors, si vous ressentez quelque chose de ce genre, tenez-vous très tranquilles, pour pouvoir le détecter de loin.

" Mais, dit Omoro, connaître le toubab ne suffit pas encore. Beaucoup des nôtres travaillent pour lui. Ce sont des traîtres, des slatis. Et ceux-là,

on ne peut les déceler. De toute façon, quand vous êtes dans la brousse, ne faites jamais confiance à un inconnu.

Kounta et Lamine l'écoutaient, figés de peur.

- Je ne vous dirai jamais ces choses avec assez de force, continua leur père. Il faut que vous sachiez ce que vos oncles et moi nous avons vu subir à ceux qui avaient été enlevés. C'est toute la différence entre les

esclaves qui vivent parmi nous et ceux que le toubab emmène pour en faire ses esclaves.

Il raconta qu'il avait vu les captifs enchaînés au bord du fleuve dans des enclos fermés par une solide palissade de bambou, et surveillés par une garde nombreuse. Lorsque des petits canots amenaient d'un grand canot un

toubab à l'air important, on extrayait les captifs des enclos et on les plaçait sur la grève.

- Ils avaient la tête rasée et ils étaient tellement enduits de graisse

qu'ils luisaient. Pour commencer, on les avait fait s'accroupir, et puis sauter et retomber accroupis, dit Omoro. quand les toubabs en avaient eu assez, ils avaient donné un ordre, et à ces gens l'on avait ouvert la bouche

de force, pour examiner leurs dents et leur gorge.

EMeurant d'un geste rapide le sexe de Kounta qui bondit sous la surprise, Omoro poursuivit :

- Et puis ils sortaient et examinaient le foto des hommes. Et ils regardaient même les parties intimes des femmes.

Pour finir, les toubabs les avaient à nouveau tous fait accroupir et leur

avaient appliqué un fer rouge sur l'épaule et dans le dos. Et puis, hurlant et se débattant, ces gens avaient été déversés dans le grand bateau au moyen des petits canots.

- Mes frères et moi en avons vu plus d'un qui tombait à plat ventre en griffant et mordant le sable, pour étreindre une dernière fois son sol natal, dit Omoro. Mais on les tirait et on les battait. Et quand ils étaient

dans les petites pirogues, dit Omoro à Kounta et à Lamine, il y en avait encore qui résistaient aux coups de fouet et de gourdin, et qui se précipitaient dans les eaux au milieu de ces grands poissons féroces qui ont le dos gris, le ventre blanc, la gueule garnie de dents acérées, et bientôt leur

sang teignait de rouge le fleuve.

Kounta et Lamine s'étaient pris par la main et se serraient l'un contre

l'autre.

- Il vaut mieux que vous sachiez ces choses, avant que votre mère et moi nous ayons à tuer le coq blanc. Vous savez ce que cela signifie?

dit Omoro.

Kounta réussit à faire un signe affirmatif et à parler

- C'est quand quelqu'un a disparu, Fa? demanda-t-il.

Il avait vu des familles éperdues implorant Allah, accroupies autour d'un coq blanc, le sang coulant de sa gorge tranchée, les ailes agitées de soubresauts.

Oui, dit Omoro. Si le coq blanc meurt sur le ventre, l'espoir 53

demeure; mais s'il meurt sur le dos, alors, il n:y a plus d'espoir, et tout le village se joint à la famille pour adresser ses larmes à Allah.

- Fa, lança Lamine d'une voix tremblante, o˘ les grands canots emportent-ils les gens enlevés?

- Selon les anciens, à Djong Sang Doo, dit Omoro, un pays o˘ les esclaves sont vendus à d'énormes cannibales appelés toubabo koomi, qui les mangent. Nul n'en sait plus.

16

Lamine avait été tellement terrorisé par le récit de son père sur les enlèvements d'esclaves et les cannibales blancs que, cette nuit-là, il fit plusieurs cauchemars qui réveillèrent Kounta. Aussi le lendemain, en revenant des chèvres, décida-t-il de changer les idées de son petit frère - et les sien-

nes - en lui parlant de leurs oncles, personnalités éminentes.

- Les frères de notre père sont aussi les fils de Kàiraba Kounta Kinté,

dont je porte le nom, dit fièrement Kounta. Mais, ajouta-t-il, nos oncles Djanneh et Saloum étaient nés de Sireng. Sireng était la première épouse de

notre grand-père, et elle était déjà morte quand il a épousé notre grand-mère YaÔssa.

Kounta disposait des brindilles sur le sol, chacune représentant un membre de la famille Kinté. Mais il voyait bien que Lamine ne comprenait pas. Alors, avec un soupir, il se 'mit à lui parler des aventures de leurs oncles, avec lesquelles son père l'avait lui-même si souvent tenu en haleine.

- Nos oncles ne se sont jamais mariés, dit Kounta, à cause de leur passion pour les voyages. Pendant des lunes et des lunes, ils ont cheminé

sous le soleil, dormi sous les étoiles. Papa dit qu'ils sont allés jusque-là

o˘ le soleil brille sur des sables sans fin, dans un pays o˘ jamais ne tombe

la pluie.

Et puis ils avaient aussi visité une contrée o˘ les forêts étaient tellement épaisses qu'il y faisait noir même en plein jour. Les gens qui y habitaient n'étaient pas plus grands que Lamine, et ils allaient tout nus comme lui - même les grandes personnes. Et ils tuaient d'énormes éléphants avec de toutes petites flèches empoisonnées. Ailleurs encore, dans un pays de géants, Djanneh et Saloum avaient vu des guerriers capables de projeter leurs lances de chasse deux fois plus loin que le plus valeureux Mandingue, et des danseurs qui sautaient encore plus haut que leurs têtes alors que 54

déjà leur taille dépassait de six bonnes mains celle de l'homme le plus grand de Djouffouré.

Avant de se coucher, Kounta mima son histoire préférée devant Lamine fasciné : brandissant un sabre imaginaire et bondissant en tous sens, il en assenait de grands coups comme si Lamine était un de ces bandits contre lesquels leurs oncles et d'autres avaient livré quotidiennement combat lorsque, lourdement chargés de défenses d'éléphants, de pierres précieuses et d'or, ils avaient voyagé pendant maintes lunes jusqu'à la grande ville noire de Zimbabwé.

Lamine réclama encore d'autres histoires, mais Kounta lui enjoignit de dormir. Pour sa part, quand son père lui racontait des histoires de ce genre, Kounta restait ensuite éveillé dans son lit - comme Lamine allait rester éveillé - et, dans sa tête, il se représentait les histoires de ses oncles.

Et parfois même il rêvait qu'il voyageait avec ses oncles vers ces étranges contrées, qu'il parlait avec ces gens qui ne ressemblaient pas aux Mandingues, qui vivaient et agissaient si différemment. Rien que d'entendre prononcer les noms de ses oncles, son coeur sautait dans sa poitrine.

quelques jours plus tard, leurs noms parvinrent justement à Djouffouré d'une manière telle que Kounta eut du mal à maîtriser son excitation.

Il faisait chaud, l'après-midi était tranquille, les villageois demeuraient assis devant leur porte ou à l'ombre du baobab quand, soudain, parvint un message tambouriné du village voisin. Tout comme les adultes, Kounta et Lamine tendirent l'oreille pour déchiffrer ce qu'il transmettait. Lamine lança une exclamation de surprise en entendant le nom de son père.

Comme il était trop petit pour comprendre le reste, Kounta lui traduisit tout bas les nouvelles : à cinq jours de marche dans la direction du soleil levant, Djanneh et Saloum Kinté b,tissaient un nouveau village. Et ils attendaient leur frère Omoro pour la cérémonie de bénédiction du village, au moment de la nouvelle lune qui suivrait la prochaine.

Le tambour de brousse cessa de résonner. Lamine bouillait de questions : " Ce sont bien nos oncles à nous? O˘ est cet endroit? Est-ce que Fa va y aller? " Kounta ne lui répondit pas et partit comme une flèche vers la case du djaliba. Déjà des villageois s'y pressaient - et puis arriva

Omoro, suivi de Binta traînant son gros ventre. Devant l'assistance attentive, Omoro échangea quelques mots avec le djaliba et lui remit un présent.

Le tambour de brousse était posé à côté d'un petit feu, sa membrane de peau de chèvre tendue à l'extrême. Bientôt la foule put voir les mains du djaliba voler sur son instrument pour transmettre la réponse d'Omoro : s'il plaisait à Allah, il arriverait dans le village de ses frères avant la nouvelle

lune qui suivrait la prochaine.

Pendant quelques jours, Omoro ne put aller nulle part sans trouver autour de lui des villageois lui offrant leurs félicitations et leurs bénédictions pour le nouveau village, dont l'histoire garderait mémoire comme une fondation du clan Kinté.

Omoro n'était plus qu'à quelques jours du départ lorsqu'une idée pres-55

que trop énorme pour être imaginable s'empara de Kounta. Y aurait-il la plus minime chance pour que son papa le laisse être du voyage? Plus rien d'autre ne comptait pour Kounta. Ayant remarqué combien il était absorbé, les autres chevriers, et même Sitafa, le laissaient à ses pensées.

Et il se montrait si irritable envers son petit frère éperdu d'adoration que

Lamine n'osait plus l'approcher. Kounta avait conscience de sa méchante attitude et il en était honteux, mais c'était plus fort que lui.

is a

Il savait que des garçons avaient parfois la chance d'être adm' '

accompagner en voyage leur père, leur oncle ou leur grand frère. Mais il ne s'agissait jamais de garçons n'ayant encore que huit pluies, sauf dans le cas d'orphelins, auxquels les lois des ancêtres accordaient des pri-

vilèges spéciaux. Ceux-là pouvaient partir à la suite d'un homme, et l'homme acceptait de partager avec lui ce qu'il avait - même si son voyage devait durer pendant plusieurs lunes - à condition que le garçon le suive exactement à deux pas de distance, fasse tout ce qu'il lui ordonnait, ne se plaigne jamais et n'ouvre la bouche que lorsqu'il lui adressait la parole.

Kounta savait qu'il ne devait laisser soupçonner son rêve à personne, et surtout pas à sa mère. Il était s˚r que Binta ne se contenterait pas de le désapprouver mais encore qu'elle lui interdirait probablement d'en parier

à nouveau, et ainsi Omoro ne saurait même pas à quel point il mourait d'envie de partir avec lui. Kounta savait que son unique espoir était de le

demander lui-même à son Fa - s'il parvenait à se trouver seul avec lui.

Enfin, alors qu'il ne restait plus que trois jours avant le départ d'Omoro, Kounta qui désespérait mais demeurait en éveil vit son père sortir de la case de Binta au moment o˘ lui-même emmenait ses chèvres après le déjeuner. Aussitôt, il se mit à manoeuvrer les bêtes dans un sens et dans

l'autre, pour arriver à rester sur place tant qu'Omoro ne serait pas assez loin pour échapper aux regards de Binta. Et brusquement il abandonna ses chèvres - car c'était maintenant ou jamais - fila comme un lapin et vint se planter devant son père, hors d'haleine, les yeux suppliants, la bouche sèche. Devant le visage étonné d'Omoro, il ne retrouvait plus un mot de ce qu'il s'était préparé à lui dire.

Pendant un long moment, Omoro regarda son fils, et enfin il l,cha

" Je viens d'en parler à ta mère " - et il s'en fut.

Kounta ne comprit qu'au bout de quelques secondes le sens des paroles de son père. " Youhouh! " hurla-t-il. Se jetant à quatre pattes, il se mit

à bondir comme une grenouille. L'instant d'après, il repartait à toutes jambes vers ses chèvres et les menait rondement jusqu'au p,turage.

quand il retrouva suffisamment ses esprits pour raconter à ses camarades ce qui lui arrivait, ils en éprouvèrent une telle jalousie que chacun partit dans son coin. Mais à midi ils n'y tenaient plus : il fallait qu'ils prennent leur part d'un événement aussi passionnant, d'une aussi merveilleuse chance. Mais c'était lui maintenant qui demeurait silencieux, car il venait 56

de comprendre que depuis l'arrivée du message tambouriné son père avait pensé à lui.

A la fin de l'après-midi, comme il franchissait tout joyeux le seuil de

la case maternelle, Binta l'empoigna sans mot dire et lui administra une telle grêle de calottes qu@il prit la fuite, sans oser demander ce qu'il avait

fait de mal. Et il fut presque aussi choqué par son brusque changement d'attitude à l'égard d'Omoro. Une femme ne doit jamais se montrer irrespectueuse envers un homme, Lamine lui-même le savait. Et pourtant, alors qu'Omoro se trouvait très précisément à portée de voix, elle s'emporta bien haut contre ce voyage du père et du fils dans la brousse alors que les tambours de divers villages annonçaient régulièrement de nouvelles disparitions de personnes. Et elle pilait sa semoule avec un tel acharnement qu'on aurait cru entendre frapper des tambours.

Le lendemain, alors que Kounta se préparait à quitter la case au plus vite - pour échapper à une nouvelle raclée - Binta défendit à Lamine de sortir et se mit à l'embrasser, à le caresser, à l'étreindre comme elle ne l'avait plus fait depuis qu'il était bébé. Gêné, Lamine lançait des regards éloquents à Kounta, mais ils ne pouvaient rien y faire, l'un comme l'autre.

En revanche, une fois dehors, Kounta vit pratiquement tous les adultes le féliciter, en soulignant qu'il était le plus jeune garçon de Djouffouré

à avoir jamais eu l'honneur d'accompagner une grande personne dans un aussi long voyage. Témoignant de sa bonne éducation, Kounta remerciait avec modestie, mais quand il fut dans la brousse, hors de vue des adultes, il caracola sous l'énorme baluchon qu'il avait apporté pour montrer à ses camarades comme il le tenait bien en équilibre sur sa tête - et comme il le tiendrait bien le lendemain matin, quand, à la suite de son père, il dépasserait l'arbre des étrangers. Le baluchon tomba trois fois pour autant d'enjambées.

En rentrant à la maison, préoccupé par les nombreuses choses qu'il avait à faire dans le village d'ici son départ, Kounta éprouva bizarrement la nécessité d'aller voir la vieille Nyo Boto avant tout le reste. Après avoir

renfermé les chèvres, il s'échappa dès qu'il le put de la case de Binta et alla s'accroupir devant celle de Nyo Boto. Bientôt, elle parut sur le seuil.

" Je t'attendais ", dit-elle, et elle l'invita à entrer. Comme chaque fois qu'ils

étaient seuls ensemble, ils demeurèrent d'abord assis, sans rien dire. Il avait

oujours aimé rester comme ça avec elle. Bien qu'il f˜t très jeune, et elle très vieille, ils se sentaient très proches l'un de l'autre, assis dans la pénom-tbre de la case, chacun perdu dans ses pensées.

- Je vais te donner quelque chose, dit enfin Nyo Boto.

Elle fouilla dans le petit sac en peau de boeuf de couleur foncée qui pendait à côté de son lit et en tira un talisman brun qui devait se porter lorsq@tie ton père est parti pour son initiation, ' 1 @@yo Boto. 1 t béni pour l'initiation du premier fils

d'Omoro - pour toi. Ta grand-mère YaÔssa me l'avait laissé pour que je 57

enroulé au bras.

Ton grand-père a béni ce

@t 1 a é é -

la 1 IN

te le remette avant ton initiation. Et c'est ce que va être ce voyage avec ton Fa.

Kounta regarda tendrement la chère vieille grand-mère, mais il ne sut comment lui dire qu'avec le talisman, aussi loin qu'il aille, il la sentirait

près de lui.

Le lendemain matin, lorsque Omoro revint de ses prières à la mosquée, il attendit avec impatience que Binta ait fini d'ajuster soigneusement le baluchon sur la tête de Kounta. La nuit, elle avait sangloté -

Kounta, qui était trop énervé pour dormir, l'avait entendue. Et voici que, brusquement, elle le serrait contre elle, si fort qu'il pouvait sentir les tressaillements de son corps, et il comprenait enfin à quel point sa mère l'aimait.

Avec son ami Sitafa, Kounta avait minutieusement répété ce que son père et lui faisaient maintenant pour de bon : Omoro - imité par Kounta

- avança de deux pas devant sa case. Là, ils se retournèrent, ramassèrent la poussière de leurs empreintes et la mirent dans leurs carnassières; ainsi

étaient-ils assurés que leurs pas reviendraient en ce lieu.

Sur le seuil de sa propre case, Binta, en pleurs, regarda s'éloi ner Omoro et Kounta en pressant Lamine contre son gros ventre. Koun 9ou-ta v

lut leur jeter un dernier regard, mais il vit que son père marchait tout dr oit,

sans se retourner. Alors il l'imita, se rappelant qu'il est inconvenant qu'un

homme montre son émotion. Ils traversèrent le village et, sur leur passage, les gens leur parlaient, leur souriaient, et Kounta fit de grands signes aux

camarades de son kafo, qui avaient retardé la conduite des chèvres pour le voir partir. il savait qu'ils comprenaient que s'il ne répondait pas à

leurs

paroles aimables, c'est que désormais toute expression orale était pour lui frappée d'interdit. Arrivés à l'arbre des voyageurs, ils firent halte, et Om

oro

ajouta deux étroites bandes d'étoffe aux centaines d'autres qui pend '

aient,

délavées par les intempéries, aux basses branches, chacune correspondant à la prière d'un voyageur, appelant protect on et bénédiction sur sa randonnée.

17

Pour arriver à observer ié@ -uléux lernentaires de distance entre lui et Omoro, Kounta devait trotter. Il t que pour c@àqUC !@oue et vil,

souple foulée de son père il lui fallait faire deux pas rapides. Au bout 58

d'une demi-heure de cette cadence, l'exaltation de Kounta avait molli à

la mesure de ses enjambées. Sur sa tête, le baluchon s'alourdissait, et une pensée terrible le tenaillait : et s'il était trop fatigué pour arriver à

suivre?

Il se dit farouchement qu'il tomberait raide plutôt que d'abandonner.

Au bout d'un moment, il aperçut dans le lointain l'arbre des voyageurs d'un petit village. Il se demanda quel était ce village; même si son père lui en disait le nom, ce serait un nom inconnu de lui. Et, de toute façon, Omoro n'avait ni desserré les dents ni regardé derrière lui depuis qu'ils avaient quitté Djouffouré. Bientôt Kounta vit se précipiter au-devant

d'eux des gamins nus - le premier kafo; en son temps, il avait fait comme eux. De loin ils criaient, faisaient des signes; mais, quand Omoro et lui furent suffisamment proches, il les vit ouv rir de grands yeux devant un aussi jeune garçon voyageant avec son père.

- Oˇ vas-tu? babillaient-ils en faisant escorte à Kounta. Et lui, c'est

ton père? Vous êtes mandingues? quel est donc ton village?

Malgré sa fatigue, Kounta éprouvait un sentiment de maturité, d'importance, et il demeurait impassible, à l'exemple de son père.

Une fois passé l'arbre des voyageurs, la piste se divisait généralement

nt l'éviter sans paraître discouren deux : une branche traversait le village, et l'autre le contournait, pour

que ceux qui n'avaient rien à y faire puisse

tois. A la grande déception des enfants, Omoro et Kounta prirent le sentier détourné. Mais les adultes massés sous le baobab du village jetèrent à

peine

un coup d'oeil aux voyageurs, captivés qu'ils étaient par un griot vantant la grandeur des Mandingues - a voix si forte que Kounta pouvait l'entendre. Il pensa qu'il y aurait affluence de griots, de chanteurs de louanges ens pour la bénédiction du village de ses oncles.

et de musici

La sueur, à présent, lui coulait dans les yeux, et il battait des paupières

pour atténuer ses picotements. Le soleil n'avait traversé que la moitié du ciel depuis qu'ils s'étaient mis en marche, mais il avait déjà si mal aux jambes, et sur sa tête le fardeau pesait si lourd qu'il se demandait s'il allait

parvenir à résister. Il se sentit saisi de panique lorsque Omoro, s'arrêtant

brusquement, déchargea son baluchon au bord d'un étang limpide. Pendant un moment, Kounta essaya de calmer le tremblement de ses jambes.

Il agrippa son propre baluchon pour le poser à terre, mais celui-ci lui échappa et heurta le sol avec un bruit mou. Il se sentit mortifié, parce qu'il

savait que son père avait entendu - mais Omoro était en train de boire, agenouillé devant la source, sans se soucier de son fils.

Kounta ne s'était pas rendu compte qu'il avait aussi soif. Il clopina jusqu'au bord de la mare et voulut s'agenouiller pour boire, mais il ne put plier les jambes. Il essaya encore une fois sans succès et dut se résoudre à se mettre à plat ventre, appuyé sur les coudes, pour approcher son visage de l'eau.

Juste un tout petit peu. (Kounta sursauta, car c'étaient les premiers mots que prononçait son père depuis leur départ de Djouffouré.) Avales-en un peu, arrête-toi et recommence.

Kounta éprouvait un vague ressentiment envers son père. Il voulut répondre " Oui, Fa ", mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il avala une gorgée d'eau

fraîche et se força à attendre, avec l'envie de s'effondrer.

Ayant bu encore un peu, il se releva et s'assit au bord de la mare pour se reposer. L'initiation devait être quelque chose dans ce genre, songea-t-il

fugacement. Et il sombra dans le sommeil.

Kounta se réveilla en sursaut - avait-il dormi longtemps? Il ne voyait Omoro nulle part. Bondissant sur ses pieds, il aperçut près d'un arbre le gros baluchon de son père; donc, il ne devait pas être loin. En scrutant les parages, il se sentit tout courbaturé. Il se secoua et s'étira : les muscles

lui faisaient mal, mais cela allait déjà beaucoup mieux. Il s'agenouilla pour

boire encore un peu et vit son image reflétée dans l'eau tranquille de la mare, un mince visage voir avec de grands yeux et une bouche largement fendue. Il dédia à son reflet un grand sourire, toutes dents dehors, ce qui le fit rire - et alors, levant les yeux, il vit Omoro, debout à côté de lui.

Tout gêné, il se mit aussitôt sur ses pieds, mais son père semblait avoir l'esprit ailleurs.

Toujours sans échanger un mot, ils s'installèrent à l'ombre d'un bouquet d'arbres bruissant du caquètement des singes et des perroquets, et mangèrent quatre beaux pigeons ramiers qu'Omoro avait tirés avec son arc et rôtis pendant le sommeil de Kounta, accompagnés d'un petit morceau de pain tiré de leur bagage. quand ils eurent fini de se restaurer, le soleil était aux trois quarts de sa course et la chaleur était tombée; ils rattachèrent leurs baluchons, les chargèrent sur leur tête et reprirent la piste.

Ils avaient déjà parcouru une bonne distance lorsque Omoro dit :

- Le toubab amène ses canots à un jour de marche d'ici. quand il fait jour comme maintenant, on peut le voir, mais il faut éviter la brousse et les hautes herbes, sans cela on risque d'être surpris.

Il effleura la gaine de son couteau, l'arc et les flèches.

- Il faut que nous passions la nuit dans un village.

Kounta n'avait bien s˚r rien à craindre, puisqu'il était avec son père mais il avait entendu annoncer tant de disparitions et d'enlèvements qu'il'

eut un instant de frayeur. Tandis qu'ils cheminaient - en h,tant un peu l'allure - Kounta remarqua sur la piste des fientes de hyène, reconnaissables à leur blancheur qui vient de tous les os que broient ces animaux gr

,ce

à leurs puissantes m,choires. Et ils virent, sur le côté du sentier, un troupeau d'antilopes figées à leur approche, regardant passer ces humains avant de se remettre à brouter.

- Des éléphants, dit peu après Omoro, et Kounta vit les taillis piétinés, les arbustes dépouillés de leurs frondaisons et quelques arbres à demi déracinés parce que les éléphants s'appuient contre les troncs pour atteindre de leur trompe les feuilles tendres de la cime.

Kounta n'en avait vu que rarement dans sa vie, car ils ne paissent jamais à proximité des villages et des hommes. Il se souvint pourtant qu'une fois, quand il était encore tout petit, il y avait des éléphants parmi

les milliers d'animaux qui fuyaient devant un énorme incendie de brousse, dans un bruit de tonnerre; mais la pluie d'Allah avait éteint le feu, et ni Djouffouré ni les villages voisins n'en avaient souffert.

Kounta avait l'impression d'entrer avec Omoro dans un pays différent du leur. Le soleil couchant éclairait des prairies plus denses qu'il n'en avait

jamais vu, et au milieu d'arbres qui lui étaient familiers il y avait de grands

bouquets de palmiers et de cactées. Ici, point de perroquets criards, point de ces jolis oiseaux siffleurs qui peuplaient les environs de Djouffouré; il

ne voyait dans les airs, à part les taons, que le vol circulaire des faucons

guettant leur proie, ou le lourd battement des vautours en quête de charognes. La boule orange du soleil avait presque rejoint la terre lorsque Omoro

et Kounta virent au loin l'épaisse colonne de fumée d'un village. Mais, quand ils arrivèrent à l'arbre des voyageurs, Kounta lui-même se rendit compte qu'il se passait quelque chose d'insolite. Il n'y pendait qu'un tout petit nombre de bandelettes de prière - donc, ceux qui habitaient là n'en avaient guère bougé, et la plupart des voyageurs venus d'ailleurs avaient évité le village. Et il n'y avait pas d'enfants pour accourir au-devant d'eux.

En passant devant le baobab du village, Kounta vit qu'il était

partiel-

lement br˚lé. Plus de la moitié des cases de terre étaient vides; les détritus

envahissaient les cours; des lapins bondissaient çà et là et des oiseaux se roulaient dans la poussière. Appuyés contre le montant de leur porte ou couchés sur le seuil des cases, les villageois étaient presque tous vieux ou

malades, et il ne semblait y avoir, comme enfants, que quelques nourris sons geignards. Kounta ne vit personne de son ,ge, ni de l',ge d'Omoro.

quelques vieillards tout ridés leur réservèrent un pauvre accueil.

Frap-

pant le sol de sa canne, le plus ,gé ordonna à une vieille femme édentée d'apporter aux voyageurs de l'eau et de la bouillie. " C'est peut-être une esclave ", pensa Kounta. Et puis les vieillards se mirent à raconter ce qui était arrivé au village, et dans leur h,te ils ne cessaient de se couper mutuellement la parole. Une nuit, des négriers avaient enlevé ou tué tous leurs jeunes. " De ton ,ge jusqu'au sien! dit un vieillard en désignant d'abord Omoro puis Kounta, et nous, les vieux, ils nous ont épargnés; nous nous sommes réfugiés dans la forêt. "

quand ils s'étaient enfin décidés à revenir, leur village abandonné

s'en

allait en pièces. Ils n'avaient pas encore de récoltes m˚res, la nourriture et les forces leur manquaient.

Nous ne survivrons pas sans nos jeunes, dit un des vieillards.

Omoro, qui avait écouté attentivement, prit lentement la parole :

- A quatre jours d'ici, il y a le village de mes frères, vous y serez les bienvenus, grands-pères.

Mais ils se mirent tous à secouer la tête, et le plus vieux répondit

- Ce village est le nôtre. Pas un puits n'a une meilleure eau. Pas un arbre ne donne un plus plaisant ombrage. Pas une cuisine ne sent aussi bon que celle de nos femmes.

61

Les vieillards s'excusèrent de ne pas avoir une case d'hospitalité à

leur

offrir. Omoro les assura que lui et son fils aimaient à dormir sous les étoiles. Pour dîner, ils se contentèrent de leur pain, qu'ils partagèrent avec

les villageois. Et la nuit, couché sur une jonchée de rameaux verts, Kounta songea à tout ce qu'il avait entendu. Et si ç'avait été Djouffouré, et tous ceux qu@il connaissait tués ou enlevés - Omoro, Binta, Lamine, lui-même

- le baobab br°lé, les cours pleines de détritus? Il se força à penser à

autre

chose.

Et brusquement la nuit fut déchirée par les cris d'une bête de la forêt

saisie par un animal féroce - alors, il pensa à ces gens qui en attrapent d'autres. Il entendait aussi au loin le hurlement des hyènes, mais il avait toujours entendu hurler les hyènes, chaque nuit, par grandes pluies ou canicule, jours de disette ou de moisson. Il s'endorinit en trouvant une sorte de réconfort dans leur cri familier.

18

Aux premières lueurs de l'aube, il fut réveillé en sursaut et bondit sur

ses pieds. Debout à côté de sa litière de feuillage, une étrange vieille femme

demandait d'une voix à la fois fêlée et aiguÎ ce qu'il était advenu de la nourriture qu'elle l'avait envoyé chercher deux mois plus tôt. Derrière Kounta, Omoro répondit doucement :

- Nous voudrions bien pouvoir te le dire, grand-mère.

Ils déjeunèrent, se lavèrent et quittèrent le village à pas pressés.

Tout

en marchant, Kounta se souvenait d'une vieille femme qu'il avait vue arpenter Djouffouré sur ses jambes chancelantes et arrêter les villageois pour leur dire d'un air heureux : " Ma fille arrive demain! " Tout le monde savait que sa fille avait disparu bien des pluies auparavant, et que le coq blanc était mort sur le dos, mais chacun lui répondait gentiment : " Oui, grand-mère, demain. "

Le soleil n'était pas encore très haut quand ils virent venir vers eux,

sur la piste, une silhouette solitaire. La veille, en croisant deux ou trois

voyageurs, ils s'étaient contentés d'échanger des saluts et des sourires -

mais le vieil homme qui s'approchait avait clairement l'intention de leur parler. Désignant la direction d'o˘ il venait, il dit :

- Vous pouvez voir un toubab. (Derrière Omoro, Kounta en eut le souffle coupé.) Il est suivi de beaucoup de gens qui portent ses bagages.

62

Le vieillard dit que le toubab l'avait arrêté au passage, mais seulement

pour lui demander o˘ commençait le fleuve.

- Je lui ai dit que le fleuve commence très loin de l'endroit o˘ il finit.

- Il ne te voulait pas de mal? demanda Omoro.

- Il s'est montré très aimable, dit le vieillard, mais le chat mange toujours la souris après avoir joué avec elle.

- Cela est bien vrai! dit Omoro.

Kounta aurait voulu en savoir plus sur ce bizarre toubab qui cherchait des fleuves et non des gens, mais Omoro avait pris congé du vieillard et repartait sur la piste - comme toujours, sans regarder si son fils le suivait.

Kounta, cette fois, apprécia son indifférence, car sans cela Omoro l'aurait vu maintenir des deux mains son baluchon sur sa tête en boitillant pour le rattraper. Ses pieds commençaient à saigner, mais ç'aurait été manquer à la dignité d'un homme que de s'en préoccuper, et à plus forte raison d'en parler à son père.

Pour la même raison, Kounta maîtrisa sa terreur lorsque, plus tard dans la journée, ils débouchèrent au détour du chemin sur une famille de lions - un grand m,le, une belle femelle et deux lionceaux déjà grandelets, paressant dans les herbes toutes proches. Pour Kounta, les lions étaient de redoutables animaux qui arrivaient furtivement et dévoraient les chèvres qu'on laissait s'écarter du p,turage.

Sans quitter les lions des yeux, Omoro ralentit l'allure et dit calmement, comme s'il sentait la peur de Kounta :

- A ce moment de la journée, ils ne chassent et ne mangent que s'ils sont affamés. Ceux-là sont bien gras.

Mais, tant qu'ils défilèrent devant les bêtes, il garda une main sur son

arc et l'autre sur les flèches. Kounta retint son souffle mais continua du même pas, et lui et les lions s'entre-regardèrent jusqu'au moment o˘ ils se perdirent de vue.

Il voulait encore penser aux lions et au toubab, lui aussi dans les para-

ges, mais il avait tellement mal aux jambes que plus rien ne comptait. Il aurait pu y avoir trente lions en train de manger là o˘ Omoro choisit de passer la nuit que Kounta les aurait ignorés. A peine était-il étendu sur une brassée de ramilles qu'il sombra dans un profond sommeil - et il lui sembla n'avoir dormi que quelques minutes lorsque, à l'aube, son père le secoua pour l'éveiller. Aussi contemplatif d'un oeil admiratif Omoro qui, en un rien de temps, avait dépouillé, vidé et rôti deux lièvres pris aux pièges

qu'il avait installés avant de s'endormir. Tout en dévorant la succulente viande, Kounta pensait aux heures que lui et les autres chevriers passaient à attraper et à cuire du gibier, et il se demandait o˘ son père et les hommes

comme lui trouvaient le temps d'apprendre tant de choses - car ils savaient apparemment tout.

Ses pieds pleins d'ampoules, ses jambes, son dos, son cou, il n'avait pas un endroit du corps qui ne f˚t douloureux en ce troisième jour de marche. Pour y résister, il se força à imaginer que c'était son initiation qui 63

se déroulait, et qu'il était le dernier garçon de son kafo à trahir sa souffrance. Lorsque, juste avant midi, il marcha sur une épine acérée, il se mordit bravement les lèvres pour ne pas crier, mais il se mit à boitiller et à

prendre un tel retard qu'Omoro décida de le laisser se reposer quelques minutes au bord du sentier, tout en déjeunant. Ensuite, cela alla d'abord mieux, car Omoro avait enduit sa blessure d'un onguent adoucissant, mais, dès qu'ils eurent marché pendant un petit moment, son pied lui fit à nouveau très mal et commença à saigner abondamment. BientOt, pourtant, la terre en pénétrant dans l'entaille fit empl,tre, et le sang cessa de couler;

il réussit même à suivre Omoro parce qu'à force de marcher sur sa blessure la douleur s'atténuait. Et puis, sans en être vraiment s˚r, il lui sembla qu'Omoro avait très légèrement ralenti l'allure. quand ils s'arrêtèrent pour

la halte de nuit, tout le tour de l'entaille était vilainement gonflé, mais son

père y appliqua un cataplasme et, le lendemain matin, la plante du pied avait dégonflé et il pouvait s'appuyer dessus sans avoir trop mal.

quand ils repartirent, Kounta remarqua avec soulagement que la zone d'épineux et de cactées qu'ils avaient traversée cédait progressivement devant une brousse assez semblable à celle de Djouffouré, avec encore plus d'arbres et de buissons de fleurs, et des nuées de singes criards et d'oiseaux

multicolores comme il n'en avait jamais vu. L'air chargé de senteurs lui rappela ces moments o˘ il emmenait Lamine ramasser des crabes au bord du bolong, et lui et son petit frère attendaient le passage des pirogues dans

lesquelles sa mère et les autres femmes revenaient de leurs champs de riz, et ils leur faisaient de grands signes.

Chaque fois qu'ils arrivaient près d'un village, ils le contournaient par

le sentier s'embranchant avant l'arbre des voyageurs, mais les enfants du premier kafo accouraient toujours pour les accueillir et leur dire ce qui tain-se passait de plus intéressant chez eux. Dans un de ces villages, no nient, les petits guetteurs se précipitèrent en criant : " Moumbo djoumbo!

Moumbo djoumbo! " et, estimant leur devoir accompli, rentrèrent à toutes jambes dans le village. Comme le sentier détourné longeait d'assez près l'agglomération, Omoro et Kounta virent un cercle de villageois et, au milieu, un personnage en costume et masque b,tonnant le dos nu d'une femme hurlante, que d'autres femmes maintenaient. Dans l'assistance, les femmes accueillaient chaque coup de b,ton d'un cri perçant. Kounta savait, pour en avoir discuté avec les autres chevriers, qu'un mari excédé

par une épouse acari,tre, querelleuse, pouvait aller discrètement engager dans un autre village un moumbo djoumbo; celui-ci venait se poster ' a couvert et poussait à intervalles réguliers des cris terrifiants; puis, sortant de

sa cachette, il corrigeait publiquement l'épouse, après quoi les femmes du village filaient doux pendant quelque temps.

A un certain moment, les Kinté arrivèrent devant un arbre des voyageurs sans voir paraître un enfant, non plus d'ailleurs que personne d'autre,

et pas un bruit ne leur parvint du village, à l'exception du tapage des oiseaux et des singes. Kounta se demanda si les négriers étaient passés par 64

là aussi. Il attendit en vain qu'Omoro éclaircisse le mystère, mais ce fut la bruyante marmaille du village suivant qui s'en chargea. Montrant la piste, les enfants racontèrent que le chef du village s'était entêté à

faire

des choses que les villageois désapprouvaient; alors une nuit - il n'y avait

pas longtemps de cela - tandis qu'il dormait, les gens étaient partis sans bruit avec toutes leurs possessions, et avaient trouvé abri dans d'autres villages, chez des amis et des parents. Il ne restait plus qu'un " chef vide

",

dirent les enfants, et voilà qu'il promettait de s'amender pourvu que les gens reviennent.

Comme la nuit était proche, Omoro décida de faire halte dans le bourg suivant, et il trouva sous le baobab une foule tout agitée par le même

événement. Pour beaucoup, leurs hôtes momentanés rentreraient chez eux dans quelques jours, le temps que leur chef ait compris ses erreurs. Tandis que Kounta se gavait de rago˚t d'arachides et de riz bouilli, Omoro alla s'entendre avec le djaliba pour qu'il envoie un message tambouriné à ses frères. Il serait auprès d'eux au prochain coucher du soleil, leur faisait-il

dire, et il était accompagné de son premier-né.

Kounta avait parfois rêvé d'entendre tambouriner son nom à travers le pays, et voilà que cela arrivait. Ses oreilles en conserveraient à

jamais

le son. Un peu plus tard, couché dans la case de l'hospitalité, et bien qu'il

soit fourbu, Kounta songea à tous les autres djalibas courbés sur leurs tain-tams et tambourinant son nom d'un village à l'autre, jusqu'à celui de Djanneh et de Saloum.

A présent que les tam-tams avaient parlé, ils ne trouvaient plus seulement des enfants auprès de l'arbre des voyageurs, mais aussi quelques anciens et des musiciens. Et Omoro ne pouvait décliner l'invitation d'un doyen d'honorer son village d'une courte visite. Alors les Kinté se remettaient un peu de leur voyage dans la case d'hospitalité et puis ils allaient

s'asseoir à l'ombre du baobab ou du fromager o˘ on leur offrait à manger et à boire; et les adultes s'attroupaient autour d'Omoro pour le presser de questions, tandis que faisaient pareillement cercle autour de Kounta ceux du premier, du deuxième et du troisième kafo.

Tandis que ceux du premier kafo le contemplaient avec une silen-

étaient des mêmes pluies que Kounta et de plus

cieuse reverence, ceux qui

vieux aussi l'interrogeaient respectueusement - et non sans jalousie - sur son village natal et sur celui o˘ il se rendait. Il leur répondait posément et, espérait-il, avec la même gravité que son père répondant aux questions de leurs pères. quand ils repartaient, Kounta était s˚r que ces villageois pensaient avoir rencontré un jeune homme qui avait passé pratiquement toute sa vie à voyager avec son père sur les longues pistes de la Gambie.

19

Ils s'étaient trop attardés dans le dernier village et maintenant il leur

fallait forcer l'allure s'ils voulaient atteindre leur destination avant le coucher du soleil, comme Omoro l'avait promis à ses frères. Kounta était trempé de sueur et endolori, mais il arrivait à mieux tenir son baluchon en équilibre sur sa tête et il se sentait ragaillardi par les messages tambourinés qui se succédaient maintenant en série, annonçant l'arrivée de griots,

de djalibas, d'anciens et autres notables, représentants de villages aussi lointains que Karantaba, Kootacounda, Pisania, Djonkakonda, pour la plupart inconnus de lui. Il y avait là, disaient les tain -tams, un griot du

royaume de Wooli et même un prince envoyé par son père, le roi de Barra.

Sur la chaude poussière de la piste, Kounta trottait malgré ses pieds crevassés, tout en s'émerveillant de la célébrité et de la popularité de ses

oncles. Bientôt il dut encore presser le pas, non seulement pour suivre les grandes enjambées d'Omoro, mais parce que ces dernières heures de leur voyage semblaient ne jamais devoir finir.

Enfin, juste au moment o˘ le soleil, à l'horizon, prenait une teinte rouge feu, Kounta aperçut à faible distance la fumée d'un village. Comme elle s'élevait en une large couronne, il sut que l'on br˚lait des écales sèches

de baobab pour éloigner les moustiques. Cela voulait dire que le village recevait des visiteurs de marque. Il eut envie de pousser des cris d'allégresse. Ils étaient arrivés! Bientôt lui parvinrent les roulements de tonnerre

du grand tobalo cérémoniel - sans doute le frappait-on pour saluer chaque nouvel arrivant. Il s'y mêlait les accents saccadés des petits tam-tams et les cris perçants des danseurs. Et puis, juste après un tournant de la piste,

il vit le village surmonté de son panache de fumée. Omoro et Kounta aper-

çurent près d'un bosquet un homme qui se mit à leur faire des signes comme s'il avait été posté là pour attendre l'arrivée d'un homme accompagné d'un garçon. Omoro agita à son tour les bras et l'homme s'accroupit aussitôt devant son tam-tam pour annoncer : " Omoro Kinté et son premier-né! "

C'est à peine si Kounta touchait terre. Bientôt parut à leur vue l'arbre

des voyageurs, tout enguirlandé de bandes d'étoffe; la piste, o˘ jusque-là

l'on ne pouvait cheminer qu'en file, avait été tellement foulée qu'elle était

considérablement élargie - attestant la popularité et l'animation du village.

66

Les tam-tams se déchaînèrent, toujours plus fort, et soudain parurent les danseurs, dans leurs costumes de feuilles et d'écorce, poussant des grognements, hurlant, bondissant en l'air, tournoyant et prenant la tête de la foule

qui se déversait par la porte du village pour accueillir ces visiteurs de marque. Tandis que retentissait la profonde basse du tobalo, deux silhouettes se détachèrent de la foule en courant. Devant Kounta, le baluchon d'Omoro chut brusquement, et voici que son père fonçait dans leur direction. Instantanément, le baluchon de Kounta dégringola lui aussi, et le gar-

çon partit comme une flèche.

Omoro et les deux hommes s'étreignaient et s'envoyaient des bourra-

des. " Alors, c'est notre neveu? " Ils enlevèrent Kounta de terre et l'embrassèrent avec de joyeuses exclamations. En les entraînant vers le village, la foule les pressait de toutes parts, criant des paroles de bienvenue, mais Kounta n'avait d'yeux et d'oreilles que pour ses oncles. Ils avaient assurément un air de famille avec Omoro, mais il remarqua qu'ils étaient moins grands, plus trapus et musculeux que son père. L'oncle Djanneh - l'aîné

- avait une façon de plisser les yeux comme s'il regardait au loin, et l'un comme l'autre se déplaçaient avec une sorte de vivacité animale. Et aussi ils parlaient beaucoup plus vite que son père, qu'ils pressaient de questions

sur Djouffouré et sur Binta. Enfin, Saloum tapota de son poing fermé le cr,ne de Kounta :

Dire que nous ne l'avons vu que lorsqu'il a reçu son nom. Et maintenant, regardez-moi ça! Tu as combien de pluies, Kounta?

- J'ai huit pluies, répondit le garçon d'un ton respectueux.

- Eh bien, tu es presque à l',ge de l'initiation! s'exclama son oncle.

Tout autour de la haute palissade de bambou défendant le village, l'on avait empilé des buissons d'épines séchées dans lesquels étaient dissimulés des piquets acérés qui déchireraient les pillards éventuels, hommes ou animaux. Mais Kounta ne remarquait pas plus cela qu'il ne prêtait vraiment attention à ceux de la même classe d',ge que lui. Pendant que ses oncles lui faisaient visiter, avec son père, leur beau village tout neuf, à peine entendait-il au-dessus de sa tête le tapage des perroquets et des singes ou,

à ses pieds, les aboiements des chiens ouolos. Saloum leur montrait que chaque case avait sa propre cour, et leur expliquait que les greniers des femmes étaient élevés directement au-dessus de leur foyer de cuisine, pour que la fumée préserve des insectes nuisibles le riz, le sorgho et le mil.

A voir, à sentir, à entendre tant de choses passionnantes, Kounta en avait presque le vertige. Et tous ces dialectes mandingues qui frappaient son oreille, et dont il ne saisissait qu'un mot par-ci par-là, composaient pour lui une atmosphère à la fois fascinante et déroutante. Comme la plupart des Mandingues, sauf ceux qui étaient aussi instruits que l'arafang, Kounta ne connaissait pratiquement rien des langues parlées par d'autres tribus, même s'il s'agissait de proches voisins. Mais, à force de se poster près de l'arbre des voyageurs, il savait au moins reconnaître les tribus. Les Foulahs avaient le visage ovale, les cheveux longs, les lèvres 67

épaisses, des traits assez marqués, les tempes rayées de scarifications verticales. Les Ouolofs étaient très noirs et de manières fort réservées, tandis que les Sérahoulis, moins grands, avaient la peau plus claire. Pour les Djolas, on ne pouvait pas les confondre : tout leur corps était couvert de scarifications et ils avaient une expression féroce.

Kounta reconnaissait bien tous les gens de ces tribus qu'il voyait là, dans le village neuf, mais il y en avait encore beaucoup plus qui lui étaient

inconnus. Certains discutaient bruyamment avec les clients qu'ils rameutaient à grands cris. De vieilles femmes vantaient bien haut les peaux

tannées qu'elles vendaient, et des jeunes filles marchandaient des coiffures de

sisal ou de baobab. Autour de celui qui criait son "Kola! Beau kola rouge! " s'aggloméraient les amateurs reconnaissables à leurs dents - souvent rares - devenues orange à force de m,cher des noix de kola.

Au milieu d'une amicale bousculade, Kounta fut présenté à un défilé

incessant de villageois et de personnages importants venus de toute sorte d'endroits passionnants. Il s'émerveillait d'entendre ses oncles parler à

tant

d'étrangers dans leur propre langue. Sachant qu'il pourrait retrouver à

tout

moment son père ou ses oncles, il se laissa porter par le mouvement de la foule et vint échouer parmi les musiciens et les danseurs. Et puis il arriva

devant les tables installées à l'ombre du baobab et garnies par les femmes d'une abondance de victuailles. Il go˚ta le boeuf et l'antilope rôtis ainsi que le rago˚t d'arachides, et estima que leur cuisine était bonne, certes, mais pas aussi succulente que celle des villageoises de Djouffouré pour la fête des moissons.

Voyant des femmes discuter avec animation près du puits, il obliqua dans leur sens, l'oeil et l'oreille aux aguets, et apprit ainsi qu'à une demi-.

q journée de marche l'on avait vu cheminer un très grand marabout, , venait avec sa suite honorer le village neuf, parce qu'il avait été fondé

par

les fils du défunt homme de Dieu Ka7iraba Kounta Kinté. Kounta se gonfla de fierté en entendant parler si hautement de son grand-père. Il continua à écouter les femmes, qui ne l'avaient pas reconnu. Elles discutaient à

pré-

sent de ses oncles. Il serait temps, dit l'une d'elles, qu'ils cessent un peu

de voyager pour se fixer, prendre femme, avoir des enfants. Et une autre ajouta : " Ils n'auront que l'embarras du choix, avec toutes ces filles qui les voudraient pour époux. "

La nuit était presque tombée lorsque Kounta, se sentant tout gauche, finit par s'approcher de garçons de la même classe d',ge que lui. Ils ne semblaient pas lui en vouloir d'être resté jusque-là avec les adultes. Ils avaient surtout très envie de lui raconter comment était né leur nouveau village. " Nos familles se sont toutes liées d'amitié un jour ou l'autre avec

vos oncles, au cours de leurs voyages. Toutes, pour une raison quelconque, ne se plaisaient plus chez elles. " " Mon grand-père n'avait pas assez de place pour avoir auprès de lui sa famille et les belles-familles de ses enfants ", dit un garçon. Un autre expliqua : " Le riz poussait mal dans notre bolong. "

Les oncles de Kounta avaient commencé à informer leurs amis qu'ils connaissaient un emplacement idéal et qu'ils songeaient à y édifier un village. Et bientôt les amis de Djanneh et de Saloum s'étaient mis en marche avec leurs familles, emmenant chèvres, poulets, animaux familiers, tapis de prière et autres possessions.

La nuit était tombée, et Kounta vit que l'on allumait les feux du village avec les fagots que ses nouveaux amis avaient ramassés dans la journée. Ils lui apprirent qu'en raison de l'événement, villageois et visiteurs s'assiéraient ensemble autour des feux, contrairement à la coutume qui voulait que les hommes, les femmes et les enfants aient des feux séparés.

L'alimamo allait bénir l'assemblée, et puis Djanneh et Saloum viendraient au milieu du cercle pour raconter leurs voyages et leurs aventures. A côté

d'eux se tiendrait le visiteur le plus avancé en ,ge, un patriarche du lointain

village de Foulladou, sur le haut cours du fleuve. On disait qu'il avait plus de cent pluies, et qu'il déverserait sa sagesse sur ceux qui avaient des oreilles pour l'écouter.

Kounta courut rejoindre son père devant le feu juste à temps pour entendre la prière de l'alimamo. Ensuite, tous demeurèrent silencieux pendant quelques minutes. L'air était empli de la stridulation des grillons, les visages s'animaient de l'ombre dansante des flammes. Enfin, le vieillard parcheminé prit la parole :

- Des centaines de pluies avant même mon plus ancien souvenir, on raconta au-delà des vastes eaux qu'il y avait en Afrique une montagne d'or.

C'est cela qui a d'abord amené les toubabs en Afrique!

La montagne d'or n'existait pas, dit-il, mais plus d'or qu'on n'en pourrait décrire avait été trouvé dans les fleuves et extrait de profondes mines dans le nord de la Guinée et, plus tard, dans les forêts du Ghana.

- Jamais on n'a dit à un toubab d'o˘ venait l'or, ajouta le vieillard, car dès qu'un toubab sait quelque chose, bientôt tous l'apprennent.

Ce fut ensuite au tour de Djanneh. Dans bien des endroits, il y avait quelque chose de presque aussi précieux que l'or, dit-il, et c'était le sel.

Lui et Saloum avaient vu de leurs propres yeux échanger du sel contre un poids égal d'or. Dans de lointaines étendues de sable, il fallait creuser le sol pour trouver le sel sous forme de grosses barres, et ailleurs certaines eaux en s'évaporant laissaient une bouillie salée qui séchait au soleil en formant des blocs.

- Il a existé une ville de sel, dit le vieillard, la ville de Taghaza, dont les habitants avaient b,ti leurs maisons et leurs mosquées en blocs de sel.

- Raconte-nous les étranges animaux bossus dont tu nous as déjà

parlé, l'interrompit audacieusement une vieille femme en s'adressant à

Saloum.

Elle rappelait grand-mère Nyo Boto à Kounta.

Une hyène hurla au loin dans la nuit, et les gens se penchèrent sur le feu dansant. Saloum prit la parole :

Ces bêtes que l'on appelle des chameaux habitent une étendue de 69

sable sans fin. Ils y trouvent leur chemin en se guidant sur le soleil, les étoiles et le vent. Pendant trois lunes, Djanneh et moi avons voyagé

sur

ces animaux, en nous arrêtant juste de temps en temps à des points d'eau.

- Mais en nous arrêtant souvent pour repousser des bandits! dit Dianneh.

- Une fois, nous avons fait partie d'une caravane de douze mille chameaux, poursuivit Saloum. En réalité, c'était une troupe de petites caravanes qui voyageaient ensemble pour se protéger des bandits.

Kounta remarqua que Djanneh déroulait un grand morceau de cuir.

D'un air impatient, l'ancien fit un signe à deux jeunes gens qui se h

,tèrent

de jeter des rameaux secs dans le feu. A la lueur de la flambée, Kou et les autres purent voir Djanneh suivre du doigt un bizarre dessin. "

nta

'Voici

l'Afrique", dit-il. Il décrivit de l'index le tracé de la "grande eau", à

l'ouest, puis celui du " grand désert de sable ", plusieurs fois grand comme

toute la Gambie, leur dit-il, en la leur montrant dans le coin inférieur gauche du dessin.

- Sur la côte nord de l'Afrique, dit Saloum, les bateaux des toubabs apportent de la porcelaine, des épices, des étoffes, des chevaux et d'innombrables choses faites de main d'homme. Et puis ces marchandises sont convoyées vers l'intérieur à dos de chameaux ou d',nes, jusqu'à des villes comme Sijilmasa, Ghadamès et Marrakech, poursuivit-il en les désignant sur la carte. Et en ce moment même, tandis que nous sommes là, des tas d'hommes lourdement chargés sont en train de traverser d'épaisses forêts, emportant sur leur tête nos marchandises africaines : ivoire, peaux, olives,

dattes, noix de kola, coton, cuivre, pierres précieuses, pour remplir les bateaux des toubabs.

Kounta en avait la tête qui tournait, et il se jura qu'un jour lui aussi

s'aventurerait vers -des endroits aussi passionnants.

" Le marabout! " De son poste avancé sur la piste, le guetteur tambourinait la nouvelle. Aussitôt se forma le cortège d'accueil. En tête, Djanneh

et Saloum, les fondateurs du village; puis le Conseil des Anciens, l'alimamo, l'arafang; ensuite les notables d'autres villages, dont Omoro; et Kounta fut placé parmi les jeunes en rang de tailles. Les musiciens les conduisirent jusqu'à l'arbre des voyageurs, réglant leur allure pour y arriver en même temps que le saint homme. Kounta regardait de tous ses yeux ce vieillard à la barbe blanche tranchant sur une peau très no'

ire

s'avancer en tête d'une longue suite visiblement harassée. Hommes, femmes et enfants portaient tous sur leur tête de grosses charges, à l'exception des

quelques hommes conduisant le bétail et plus d'une centaine de chèvres.

Avec des gestes vifs, l'homme de Dieu bénit le cortège d'accueil agenouillé et fit signe à tous de se relever. Puis il bénit particulièrement Djanneh et Saloum, et, tandis que Djanneh lui présentait Omoro, Saloum appela de la main Kounta, qui se précipita auprès d'eux. " Voici mon premier-né, dit Omoro, et il porte le nom de son saint grand-père. "

Kounta entendit sans les comprendre, à l'exception du nom de son grand-père, les mots arabes que le marabout dévidait au-dessus de lui, il sentit les doigts du saint homme lui effleurer la tête aussi doucement qu'une aile de papillon, et il fila reprendre sa place parmi les jeunes, tandis

que le marabout faisait connaissance avec ceux du cortège, conversant comme s'il était un homme ordinaire. Les jeunes du groupe de Kounta commencèrent à sortir du rang pour contempler la longue file des épouses, enfants, disciples et esclaves qui fermaient la marche.

Les épouses et les enfants du marabout se retirèrent très vite dans les

cases d'hospitalité. Les disciples s'assirent sur le sol, déballèrent leurs baluchons pour en tirer livres et manuscrits - propriété de leur maître, l'homme

de Dieu - et se mirent à lire à haute voix pour ceux qui s'étaient formés en cercle autour de chacun d'eux. Kounta remarqua que les esclaves n'avaient pas suivi les autres dans le village. Ils étaient restés à

l'extérieur

de la palissade, ac-.roupis à proximité du bétail entravé et des chèvres mises à l'enclos. C'était la première fois qu'il voyait des esclaves demeurer,

à l'écart des autres gens.

L'homme de Dieu pouvait à peine faire un mouvement tant la foule agenouillée le pressait de toutes parts. Villageois ou visiteurs de marque se

prosternaient pareillement, le front dans la poussière, l'implorant de les entendre, quelques-uns allant jusqu'à oser toucher son vêtement. Certains le suppliaient de venir célébrer un office religieux dans leur village, qui en était privé depuis longtemps. D'autres lui soumettaient des questions de droit, car dans l'islam loi et religion sont une même chose. Des pères lui demandaient quel nom significatif donner à leurs nouveau-nés. Ceux d'un village qui n'avait pas d'arafang sollicitaient de l'homme de Dieu l'envoi d'un de ses étudiants pour instruire leurs enfants. Les étudiants en question s'affairaient justement à vendre des petits carrés de peau de chèvre, que de multiples mains tendaient ensuite au saint homme pour qu'il y inscrive son signe. Cousus dans un talisman comme celui que Kounta portait au bras, ils assureraient un étroit et constant rapport avec Allah.

Kounta en acquit un moyennant les deux cauris qu'il avait apportés de Djouffouré et se mêla à la foule qui se pressait autour du marabout.

Il lui vint à l'idée que son grand-père avait d˚ être comme cet homme de Dieu, qui avait le pouvoir d'intercéder auprès d'Allah pour que la pluie sauve un village de la disette, comme Kairaba Kounta Kinté avait un jour sauvé Djouffouré. Grand-mère YaÔssa et la vieille Nyo Boto lui en avaient parlé maintes fois. Mais il ne comprenait qu'à présent la grandeur de son aÔeul - et de l'islam. Tout en attendant parmi les autres de faire inscrire la sainte marque sur son petit carré de peau, Kounta se dit qu'une seule personne saurait pourquoi il avait dépensé ses précieux cauris : Nyo Boto.

En rentrant, il le lui remettrait et il lui demanderait de le garder jusqu'à ce qu'il soit temps de le coudre dans le précieux talisman qui serait réservé à son premier-né.

20

Dévorés de jalousie à l'égard de Kounta, et s˚rs qu'il allait revenir tout gonflé de son importance, ceux de son kafo avaient tacitement décidé

de l'accueillir, lui et ses voyages, avec la plus parfaite indifférence. Et c'est

ce qu'ils firent, insoucieux du chagrin qu'ils lui causaient en le traitant comme s'il n'avait jamais quitté le village, allant jusqu'à interrompre leur

conversation à son approche, et son meilleur ami Sitafa lui témoignant encore plus de froideur que les autres. Kounta en fut si bouleversé qu'il en oublia le nouveau petit frère, Souwadou, qui était né pendant sa randon née avec Omoro.

Un midi o˘ les chèvres paissaient tranquillement, Kounta résolut d'oublier la méchanceté de ses camarades et de se raccommoder avec eux.

Comme ils étaient en train de déjeuner dans leur coin, il alla simplement s'asseoir parmi eux et commença à parler.

- J'aurais bien aimé que vous veniez avec moi, dit-il, et il se rnit aussitôt à leur raconter son voyage.

Il leur dit quelles dures journées il avait connues, ses muscles douloureux, sa peur devant les lions. Il décrivit les villages qu'ils avaient traversés

et leurs habitants. A un moment, un des garçons bondit pour aller rassembler ses chèvres et en revenant il s'assit plus près de Kounta - comme par mégarde. Bientôt son récit fut ponctué par les grognements et les exclamations des autres et le temps passa si vite que juste au moment o˘ il en arrivait au village de ses oncles, ils s'aperçurent qu'il était temps de ramener les chèvres.

A l'école, le lendemain matin, les garçons durent faire un effort pour dissimuler leur impatience à l'arafang. quand enfin ils se retrouvèrent entre

eux, à faire paître les chèvres, ils se serrèrent autour de Kounta, et il 1

commença à leur parler de toutes ces tribus et ces langues différentes qui se mêlaient dans le village de ses oncles. Il en était au milieu d'un des récits

de contrées lointaines que Dianneh et Saloum avaient faits autour du feu

- et tous étaient suspendus à ses lèvres

- quand le calme des champs fut brusquement déchiré par les féroces aboiements d'un chien ouolo et les bêlements aigus d'une chèvre terrifiée.

Se dressant d'un bond, ils aperçurent à la lisière du p,turage une grande panthère à la robe fauve qui l,chait la chèvre qu'elle tenait dans 72

sa gueule pour se jeter sur deux de leurs chiens. Les garçons demeuraient figés par la surprise et la peur lorsqu'ils virent la bête écarter un des chiens

d'un puissant coup de patte et se ramasser pour fondre sur le second, qui sautait sauvagement à l'attaque, ses épouvantables grondements couvrant les aboiements des autres chiens et les cris des chèvres qui s'égaillaient dans toutes les directions.

Et puis les garçons se déployèrent, courant et vociférant pour rabattre

les chèvres. Mais Kounta se lança comme un fou vers la chèvre de son père qui gisait sur le flanc.

- Kounta, non! Arrête! hurla Sitafa en essayant de l'agripper au passage.

Il n'y réussit pas, mais, quand le fauve vit les deux garçons se précipiter dans sa direction en vociférant, il partit à reculons puis, faisant volte-face, il fonça vers la forêt, talonné par les chiens.

L'odeur de la panthère et la vue du corps déchiré de la chèvre donnèrent des nausées à Kounta. Un sang noir coulait de son cou renversé; elle avait la langue pendante, les yeux révulsés et, plus horrible que tout, le petit qu'elle portait, encore animé d'une faible pulsation. Tout près d'elle,

fauve l'avait éventrée et Kounta pouvait voir dans l'ouverture béante le le chien ouolo gémissait de douleur en essayant de ramper vers le garçon malgré son flanc lacéré. Kounta vomit sur place et, en se retournant, il vit derrière lui Sitafa, bouleversé.

A travers ses larmes, il perçut la présence des autres garçons, qui regardaient le chien blessé et la chèvre morte. Puis tous s'écartèrent

lentement sauf Sitafa, qui entoura Kounta de ses bras. Ils ne dirent pas un mot, mais la question planait : comment raconter cela à son père? Enfin Kounta retrouva sa voix.

Peux-tu surveiller mes chèvres? demanda-t-il à Sitafa. Il faut que

Sitafa retourna auprès des autres garçons et, aussitôt, deux d'entre eux

je remporte la peau à mon père.

ramassèrent le chien gémissant et l'emportèrent. Kounta fit signe à Sitafa de s'éloigner avec ses camarades. S'agetouillant à côté de la chèvre morte, il prit son couteau et la d'epouilla comme il avait vu si souvent Omoro dépouiller une bête. Puis il arracha des herbes pour en recouvrir le corps humide. Il lui était déjà arrivé une fois d'oublier de surveiller ses chèvres,

de la chèvre et de son petit, et s'en fut vers le village, en portant la peau

et il s'était alors juré que cela ne lui arriverait jamais plus. Et voilà

que

cela lui était arrivé de nouveau avec, cette fois, une chèvre tuée.

Il souhaitait désespérément que ce ne soit qu'un cauchemar, mais la toison prouvait qu'il était bien éveillé. Il souhaita en mourir, mais alors son déshonneur rejaillirait sur ses ancêtres. Allah le punissait de sa forfanterie, songea-t-il avec honte. Il s'arrêta, s'agenouilla dans la direction du

levant et implora le pardon.

quand il se releva, il vit que ceux de son kafo avaient rassemblé les chèvres et se préparaient à quitter la p,ture en chargeant les fagots sur 73

leur tête. Un des garçons portait le chien blessé, et deux autres chiens boitaient bas. Voyant que Kounta les regardait de loin, Sitafa déposa son fagot et fit mine de venir vers lui, mais Kounta l'arrêta d'un geste.

Sur le sentier des chèvres, il semblait à Kounta que chaque pas le rapprochait de la fin - de la fin de tout. Il était submergé par la honte et la

terreur. Il allait être chassé. Il ne verrait plus Binta, Lamine et la vieille

Nyo Boto. Même les leçons de l'arafang lui manqueraient. Il pensa à

grand-mère Yeissa; à son grand-père, l'homme de Dieu dont il portait le nom, ce nom qu'il venait de déshonorer; à ses oncles, les célèbres voyageurs qui avaient fondé un village. Il lui revint à l'esprit qu'il n'avait pas

rapporté son fagot. Il songea à la chèvre dont il se rappelait parfaitement les manières capricieuses, et cette tendance qu'elle avait à s'écarter du troupeau. Et il pensa au chevreau qui ne naîtrait jamais. Mais rien n'arrivait à le distraire d'une seule pensée, la plus redoutable, celle de son père.

Soudain, son esprit vacilla et il demeura figé sur place, le souffle coupé : au loin sur le sentier, Omoro venait à sa rencontre en courant. Pas un des garçons n'aurait osé prendre sur lui de le prévenir; comment avait-il

pu savoir?

- Tu n'as rien? demanda Omoro.

Kounta demeura d'abord sans voix, puis il parvint à répondre : " Non, Fa. " Mais déjà Omoro lui examinait le ventre et il put voir que le sang qui maculait le doundiko n'était pas celui de Kounta.

Se redressant, Omoro lui prit des mains la toison de la chèvre et la posa dans l'herbe.

- Assieds-toi, lui lança-t-il.

Kounta obéit en tremblant et Omoro s'assit en face de lui.

- Il y a une chose que tu dois savoir, dit Omoro. Tous les hommes commettent des fautes. quand j'avais ton ,ge, j'ai laissé emporter une chèvre par un lion.

Relevant son vêtement, il lui montra sa hanche gauche, o˘ une profonde cicatrice laissait une zébrure plus claire.

- J'ai appris, et toi aussi, tu dois apprendre. Ne t'élancejamais au-devant d'un animal dangereux! Tu m'entends?

- Oui, Fa.

- Omoro se mit debout, ramassa la peau de chèvre et la jeta dans les fourrés.

- Eh bien, n'en parlons plus.

En regagnant le village derrière Omoro, Kounta se sentait envahi par un tumulte d'émotions. Mais, plus fort que sa faute, plus fort que son soulagement, il y avait l'amour immense qu'il ressentait pour son père.

21

Kounta avait atteint sa dixième pluie. Depuis leur cinquième pluie, les garçons du deuxième kafo étaient allés deux fois par jour étudier chez l'arafang. A présent, leur instruction était terminée. U jour des examens publics, les parents de Kounta et de ses camarades vinrent s'asseoir dans la cour de l'arafang, tout fiers d'occuper les premiers rangs, avant même les anciens du village. Puis l'arafang se planta devant eux et regarda ses élèves qui levaient la main pour être interrogés. Kounta fut le premier can-didat choisi.

- quelle était la profession de tes ancêtres, Kounta Kinté? demanda-t-il.

- Il y a des centaines de pluies, au Mali, répondit Kounta avec assurance, les Kinté étaient forgerons, et leurs femmes fabriquaient des poteries

et tissaient des étoffes.

A chaque réponse exacte d'un écolier, l'assistance manifestait bien haut son appréciation.

puis ilarafang posa une question de calcul

- Si un babouin a sept femmes, chaque femme ayant sept enfants et chacun des enfants mangeant sept arachides pendant sept jours, combien d'arachides le babouin a-t-il volées dans le champ d'un cultivateur?

Les pailles de mil volèrent pour tracer les chiffres sur les écritoires

de peuplier : ce fut Sitafa Silla qui cria le premier la bonne réponse, et les louanges qui montaient de la foule couvrirent les grognements de dépit de ses camarades.

Ensuite, chaque garçon écrivit sur sa tablette son nom en arabe. Et l'arafang éleva'I'une après l'autre les tablettes pour que les parents et les

spectateurs constatent par eux-mêmes le succès de son enseignement.

Comme les autres enfants, Kounta avait eu encore plus de difficultés à lire qu'à écrire les signes qui parlent. Combien de fois n'avaient-ils pas souhaité, tandis que l'arafang leur tapait sur les doigts, que ce qui était écrit

soit aussi facile à comprendre que les messages tambourinés - ceux-là, même Lamine et les autres petits pouvaient les déchiffrer comme si, de loin, quelqu'un leur parlait.

Puis les garçons se levèrent un par un à l'appel de l'arafang. Ce fut enfin au tour de Kounta. " Kounta Kinté! " Tous les regards fixés sur lui, 75

Kounta sentit qu'il faisait la fierté de sa famille installée au premier rang,

et même celle de ses ancêtres là-bas, dans le champ des sép ultures, derriere

le village - et, par-dessus tout, celle de sa chère grand-mère Yàissa. Il lut à haute voix un verset de la dernière page du Coran, puis il pressa le livre contre son front en disant : " Amen! " Les lectures terminées, le maitre donna une poignée de main à chacun des garçons et annonça à voix forte que, maintenant qu'ils étaient instruits, ils appartenaient au troisième

k9afo. L'assistance se déchaîna en acclamations; Binta et les autres mères s empressèrent de découvrir les jattes et les calebasses qu'elles avaient apportées, toutes pleines de délicieuses choses, et la fête de fin d'études se

termina par un festin.

Le lendemain matin, lorsque Kounta arriva aux enclos pour emmener paître les chèvres de sa famille, il trouva Omoro qui l'attendait. Lui montrant deux jeunes femelles, il lui dit :

- Ces deux-là sont ton cadeau de fin d'études.

A peine Kounta avait-il réussi à balbutier un remerciement qu'Omoro s'en fut, sans ajouter un mot, comme s'il donnait des chèvres tous les jo urs

et Kounta s'efforça de dissimuler sa fébrilité. Mais, dès qu'Omoro ne

fut plus en vue, Kounta poussa un tel hurlement de joie que ses chèvres, affolées, partirent en flèche - le reste du troupeau se lançant à leurs trousses. quand il eut réussi à les rejoindre et à les mener au p,turage, il trouva

tous ses camarades qui l'avaient précédé et qui paradaient avec leurs chèvres. Ils les traitaient comme des animaux sacrés, les poussaient vers l'herbe la plus tendre, imaginant déjà les vigoureux chevreaux qu'elles donneraient, et ensuite les troupeaux de chevreaux, jusqu'à ce qu'ils possèdent

un aussi beau troupeau que celui de leur père.

Avant la nouvelle lune, certains parents - dont Omoro et Binta firent encore présent d'une troisième chèvre, cette fois à l'arafang, pou r le

remercier de l'enseignement dispensé à leur fils. Eussent-ils été plus riches

qu'ils auraient été heureux de lui donner une vache, mais ils savaient que l'arafang comprenait que cela dépassait leurs moyens, et d'ailleurs les moyens de tous ceux de Djouffouré, qui n'était qu'un humble village. Certains parents - esclaves récents, qui n'avaient encore rien pu épargner -

n'avaient même que leur labeur à offrir : ils travailleraient, pendant une lune, les champs de J'arafang.

Les lunes succédaient aux lunes, les saisons aux saisons - déjà une autre pluie avait passé, et ceux du kafo de Kounta avaient initié le kafo de

Lamine à la garde des chèvres. Une Période longtemps attendue était maintenant proche. Jour après jour, Kounta et ses camarades songeaient tout ensemble avec joie et inquiétude à la prochaine fête des moissons, que clôturerait l'enlèvement de ceux du troisième kafo - les garçons ayant entre dix et quinze pluies. Ils seraient emmenés loin de Djouffouré, ils demeureraient quelque part pendant quatre lunes et, quand ils reviendraient, ils seraient des hommes.

Kounta et les autres essayaient d'avoir à ce propos une attitude déga-76

gée - comme si la chose ne les intéressait, ne les inquiétait pas. Mais ils ne pensaient qu'à cela, et ils épiaient le plus faible signe, le moindre mot

des adultes pouvant avoir

urent quitté Djouffouré sans tapage et sèche, après que plusieurstrpaèirteàs Ièinitiation. Et tout au début de la saison

furent revenus aussi discrètement deux ou trois jours plus tard, les langues

allèrent bon train parmi les garçons, d'autant plus que d'après Kalilou Conteh, qui avait surpris une conversation de son oncle, on avait procédé

à d'indispensables réparations dans le djoudjouo, le camp d'initiation qui, depuis presque cinq pluies - depuis la dernière initiation - avait souffert des intempéries et des animaux. Et puis les chuchotements entre les gar-

çons s'exacerbèrent parce que leurs pères avaient discuté de la désignation,

par le Conseil des Anciens, de celui qui dirigerait leur initiation - le kintango. Kounta et ses camarades avaient entendu maintes fois les pères, les oncles, les grands frères parler avec révérence du kintango qui avait veillé

sur leur propre initiation.

Le temps des moissons allait commencer, et tous les garçons du troisième kafo se communiquaient fiévreusement leurs informations ainsi leurs mamans les a vaient mesurés : tour de tête, tour de poitrine.

Kounta s'efforçait de refouler le souvenir qu'il avait de ce matin - cinq pluies plus tôt - o˘ lui et ses camarades, les chevriers novices, avaient cru mourir de peur en voyant emporter par de terrifiants danseurs kankourangs masqués, vociférant et brandissant des lances, des garçons aveuglés par une cagoule blanche et hurlants tandis que les villageois leur lançaient sarcasmes et coups de pied.

Le tobalo annonça de sa profonde basse l'ouverture de la moisson, et Kounta rejoignit aux champs les villageois.

Il était content de devoir travailler aussi dur pendant une longue journée, parce que, comme cela, il ne pensait guère à ce qui allait arriver.

Mais,

une fois la moisson engrangée et la fête commencée, il s'aperçut que ce plaisir qu'il avait toujours éprouvé de la musique, de la danse, de l'abondance des victuailles, il n'arrivait pas à s'y abandonner. Au point même que plus les réjouissances se déchaînaient, plus il se sentait malheureux; et il passa plus ou moins les deux derniers jours de la fête tout seul, à

faire des ricochets sur le bolong.

La nuit qui précéda l'ultime jour de la fête, Kounta était dans la case

de Binta, en train de dîner de ragoˆt d'arachides et de riz, lorsque Omoro arriva derrière lui. Il eut à peine le temps d'apercevoir son père brandissant

quelque chose de blanc que, déjà, la haute cagoule lui enserrait la tête.

Kounta était figé de terreur. Il sentit que son père le prenait par le bras

pour le mettre debout, et puis le poussait vers un tabouret. Kounta était content de pouvoir être assis, parce qu'il avait les jambes molles et la tête

vide. Il s'entendit respirer d'une façon hachée et sut que s'il essayait de

bouger il allait tomber du tabouret. Alors, il resta immobile, essayant de s'accoutumer à l'obscurité. Il était si terrifié qu'elle semblait doublement

impénétrable. Sentant l'humidité de son souffle, il songea brusquement 77

qu'Omoro avait d˚, lui aussi, étouffer sous une cagoule semblable. Mais avait-il éprouvé la même frayeur? Kounta ne pouvait le croire, et il fut honteux de déshonorer ainsi le clan Kinté.

Tout était très calme dans la case. Luttant contre la peur qui lui no it

ua

î'estomac, Kounta ferma les yeux et se concentra pour tenter de saisir le moindre bruit. Il lui sembla entendre que Binta se déplaçait. Il se demanda o˘ était Lamine, et aussi Souwadou, parce que, ceux-là, il les aurait certes

entendus. Pour lui, une seule chose était s˚re : ni Binta ni quiconq ue ne

lui parlerait, et à plus forte raison ne lui retirerait sa cagoule. Et puis il

songea que ce serait épouvantable si justement quelqu'un levait la cagoule, parce que l'on verrait alors qu'il était terrifié, et donc indigne d'être initié

avec ceux de son kafo.

Puis il entendit au loin le tam-tam et les cris des danseurs. il s'écoula

encore un moment. Il se demanda quelle heure il était. Il se dit que l' on devait être arrivé à la soutoba, juste entre la nuit et l'aube, mais il entendit

bientôt J'alimamo débiter la prière safo : il n'était encore que deux heures

avant minuit. La musique se tut, et Kounta sut que les villageois avaient cessé leur célébration, et que les hommes se h,taient vers la mosquée.

Les prières, selon l'estimation de Kounta, devaient être terminées, la musique n'avait pas repris, et il était toujours là, assis. Il tendit l'oreille,

mais le silence était total. Finalement, il s'assoupit, et se réveilla en sursaut

peu après. Il n'entendait toujours rien, et sous sa cagoule il faisait plus sombre que par une nuit sans lune. Et puis lui parvint faiblement le jappement des hyènes. C'était toujours ainsi qu'elles préludaient, et ensuite seulement venaient ces longs hurlements qui duraient jusqu'au jour.

Kounta savait qu'au cours de la semaine faste des moissons le tobalo résonnait aux premières lueurs de l'aube. Il l'attendait - il attendait n'importe quoi. Il sentit la rage le gagner, mais le tobalo restait muet.

Et,

après s'être réveillé en sursaut à maintes reprises, il sombra dans un Sommeil agité. quand le tobalo retentit, il fit un grand bond. Sous la cagoule,

Ig honte de s'être laissé aller à dormir lui br°lait les joues.

Le concert des koras et des balafons s'éleva devant la case. Kounta entendit déambuler et parler les gens, dans un tumulte sans cesse grandissant auquel se joignit le martèlement accéléré et bref des tambours. Et puis

son coeur s'arrêta : quelqu'un s'était rué dans la case. Avant qu'il ait pu réagir, il se sentit agripper par les poignets et tirer brutalement dehors au

milieu du vacarme assourdissant des tam-tams et des hurlements aigus de la foule. Des bourrades et des coups de pied s'abattirent sur lui. Il songea

désespérément à la fuite mais n'eut pas le temps d'esquisser son geste : une

poigne solide mais douce avait saisi sa main. Soufflant sous sa cagoule, Kounta se rendit compte que les coups avaient cessé et que les hurlements de la foule s'éloignaient. Les gens s'en étaient allés vers les cases des autres

garçons, pensa-t-il, et la main qui le guidait devait être celle de l'esclave

qu'O@-noro avait engagé - comme tous les pères - pour conduire son fils au djoudjouo.

Chaque fois que l'on tirait un garçon de sa case, le tumulte de la foule

s'enflait jusqu'à la frénésie, et Kounta éprouva au moins la satisfaction de

ne pas voir les danseurs kankourangs qui lançaient des cris terrifiants en faisant d'immenses bonds et en brandissant leur lance. Grands et petits tambours - apparemment tous les tambours du village - mêlaient leurs battements tandis que l'esclave entraînait Kounta à une allure de plus en plus vive entre deux rangées de gens qui criaient - " quatre lunes! " et

" Ils vont devenir des hommes! " Kounta sentait monter les sanglots. Une envie folle lui venait de toucher Omoro, Binta, Lamine - même ce morveux de Souwadou; il ne pouvait supporter l'idée que quatre longues lunes allaient s'écouler avant qu'il revoie ceux qu'il chérissait à présent plus fort

que jamais. Il comprit, aux bruits qu'il perçut, que lui et son guide avaient

il sut qu'ils franchis-

rcejoominmteulneetufirlneuletn dmealracfhoe˘leavdaenvçeannatitàplluas icnaddiestnicnectr,apide des tam-tams.

saient la porte du village et il sentit les larmes lui inonder les joues.

Il serra

bien fort les paupières, comme s'il voulait se dissimuler à lui-même qu'il pleurait.

Tout comme il avait senti la présence de Binta dans la case, il sentait

à présent, presque comme une odeur, la peur de ses camarades de kafo marchant devant et derrière lui, et il sut qu'ils étaient aussi effrayés que

lui. Cela allégea un peu sa honte. Tout en avançant en aveugle dans la blancheur de sa cagoule, Kounta songea qu'il laissait derrière lui beaucoup

plus que son père, sa mère, ses frères, son village natal, et il en éprouva autant de tristesse que d'effroi. Mais il savait qu'il devait en être ainsi,

comme il en avait été ainsi pour son père, comme il en serait ainsi, un jour, pour son fils. Il ne reviendrait que quand il serait un homme.

22

Ils devaient être tout près - à un jet de pierre - d'un bosquet de bambous fraîchement coupés. A travers sa cagoule, Kounta en percevait les odorants effluves. Ils avancèrent encore et leur senteur se fit de plus en plus forte; ils arrivaient à une barrière, ils la franchissaient, mais ils étaient

toujours en plein air. L'odeur venait donc d'une palissade de bambou. Les tambours s'arrêtèrent brusquement et les marcheurs firent halte. Pendant plusieurs minutes, Kounta et les autres demeurèrent immobiles et muets.

Il tendit l'oreille, attentif au moindre son qui pourrait lui apprendre o˘

ils

se trouvaient, et à quel moment de la journée, mais il n'entendit que les jacassements des perroquets et des singes dans les arbres.

Soudain, on lui retira sa cagoule. …bloui par la vive lumière de l'après-midi, il demeura immobile, battant des paupières. Il n'osait même pas tourner un peu la tête pour voir ses camarades, car devant eux se tenait la figure toute ridée et sévère de l'ancien Silla Ba Dibba. Kounta et les autres garçons le connaissaient bien, lui et sa famille. Mais Silla Ba Dibba agissait comme s'il ne les avait encore jamais vus - et même comme s'il ne souhaitait guère les voir; il les scrutait avec autant d'intérêt que s'ils avaient été des vers de terre. Kounta sut qu'il serait leur kintango. Deux hommes plus jeunes l'encadraient : Ali Sisé et Sorou Toura. Kounta les connaissait bien, eux aussi; Sorou était un des très bons amis d'Omoro. Kounta fut soulagé qu'Omoro n'ait pas été

à la place de l'un des deux, car il aurait su ainsi combien son fils avait peur.

Comme on le leur avait enseigné, les vingt-trois garçons du kafo saluèrent leurs aînés en plaçant la paume sur leur coeur et en disant : "

La

paix! " " Rien que la paix! " répondirent le vieux kintango et ses assistants.

Portant plus loin ses regards - mais en prenant bien garde de ne pas tourner la tête - Kounta vit qu'ils se trouvaient dans un camp entouré d'une haute palissade de bambou et parsemé de petites cases rondes aux murs de terre et aux toits de chaume. Les cases avaient été réparées ici ou là, s˚rement par les soins des pères qui s'étaient absentés de Djouffouré pendant quelques jours. Tout cela, il l'embrassa des yeux sans bouger un muscle. Mais l'instant d'après il sursauta violemment.

- Des enfants ont quitté le village de Djouffouré, lança brusquement le kintango d'une voix forte. Ce sont des hommes qui doivent y retourner, et pour cela il faut extirper de vous toute peur, car une personne craintive

est une personne faible, et une personne faible est un danger pour sa famille, pour son village et pour sa tribu.

Il les lorgna d'un air furibond, comme s'il n'avait jamais vu une aussi

piteuse bande. En même temps, ses assistants se précipitèrent au milieu des garçons et les poussèrent par petits groupes vers les cases, comme des chèvres, en leur cinglant les épaules et le dos de leurs robustes badines.

Kounta et ses quatre compagnons se serraient craintivement dans la case vide, si terrifiés qu'ils ne sentaient même pas la br˚lure des coups reçus, et si honteux qu'ils n'osaient pas échanger un regard. Au bout de quelques minutes, quand il apparut qu'ils allaient avoir un moment de répit, Kounta observa ses compagnons à la dérobée. Il aurait voulu être dans la même case que Sitafa. Il était lié avec tous les autres, bien s˚r, mais pas aussi étroitement qu'avec son frère yayo, et son coeur se serra.

" Mais ce n'est peut-être pas un hasard, raisonna-t-il. Ils ne veulent probablement même pas nous laisser cette petite consolation. Et est-ce qu'ils vont seulement nous donner à manger? " commença-t-il à s'inquiéter en sentant son estomac gronder de faim.

80

Juste après le coucher du soleil, les assistants firent irruption dans la

case. Dehors! La badine s'abattit sur les épaules de Kounta et les garçons furent chassés pêle-mêle dans le crépuscule, se cognant à ceux qui se ruaient hors des autres cases; à coups de badine, ils furent alignés en file,

chacun tenant la main de celui qui le précédait. quand ils furent tous en place, le kintango les fixa d'un regard menaçant et leur annonça qu'ils allaient faire une randonnée nocturne dans la forêt.

L'ordre du départ fut donné, et la longue file chaotique des garçons s'engagea dans le sentier, sous un déluge de coups. A la hauteur de Kounta une voix lança : " Vous marchez comme des buffles! " Comme un garçon poussait un cri de douleur, les deux assistants demandèrent d'une voix forte : " qui a crié? " et, dans le noir, leurs badines n'épargnèrent personne.

Après cela, les garçons se gardèrent de laisser échapper un son.

et encore marchait-il en souples Bientôt, Kounta eut mal aux jambes

foulées, comme le lui avait appris Omoro lors de leur voyage vers le village

nt s˚re-

de Djanneh et de Saloum. Il se plut à penser que les autres avaie ment beaucoup plus mal que lui, puisqu'ils ne savaient pas comment régler leurs enjambées. En revanche, il n'avait rien appris qui l'aid,t à

supporter

la faim et la soif. Son estomac le tiraillait, la tête lui tournait quand on

les fit enfin s'arrêter près d'un ruisseau. Les garçons se jetèrent à

genoux

et burent avidement dans leurs mains, troublant la surface de l'eau oU, l'instant d'avant, se reflétait lumineusement la lune. Puis les assistants les

écartèrent du ruisseau en leur défendant de trop boire en une seule fois et sortirent de leur baluchon quelques morceaux de viande séchée qu'ils leur lancèrent. Les garçons se jetèrent dessus comme des hyènes; Kounta m,cha et avala si vite qu'il ne sentit même pas le go˚t des quatre bouchées qu'il avait réussi à arracher.

Tous les garçons avaient aux pieds de grosses ampoules ouvertes, Kounta comme les autres; mais il se sentait si bien d'avoir bu et mangé

qu'il y fit à peine attention. Assis au bord du ruisseau, lui et ses camarades

de kafo se dévisageaient mutuellement à la lueur de la lune, trop fatigués pour parler. Kounta et Sitafa échangèrent de longs regards, mais la lumière était trop faible pour voir s'ils avaient l'air aussi malheureux l'un que l'autre.

Kounta commençait à peine à rafraîchir ses pieds br˚lants dans le ruisseau quand les assistants du kintango les firent se reformer en file, pour

le long trajet de retour vers le djoudjouo. Lorsqu'ils arrivèrent en vue de la palissade de bambou, peu avant l'aube, il avait les jambes tremblantes.

la tête vide. Fatigué à mourir, Kounta chancela jusqu'à sa case, se cogna dans un de ses compagnons et, perdant l'équilibre, il tomba comme une masse et s'endortnit sur place.

Pendant les six nuits qui suivirent, ils firent pareillement une marche,

chaque fois plus longue que la précédente. Ses pieds à vif le faisaient terriblement souffrir, mais Kounta s'aperçut, la quatrième nuit, que d'une cer taine façon la souffrance ne comptait plus autant pour lui, et il éprouva 81

avec bonheur un nouveau sentiment : la fierté. Lorsqu'ils en furent à leur sixième marche nocturne, lui et les autres garçons découvrirent que, même dans la nuit noire, ils n'avaient plus besoin de tenir la main du précédent pour marcher en une file bien droite.

La septième nuit, le kintango leur donna sa première leçon : il leur montra comment les hommes pouvaient toujours se retrouver, même a u

plus profond de la forêt, en se guidant sur les étoiles. A la fin de la nouvelle

lune, tous les garçons du kafo avaient appris à ramener la troupe au djou djouo en suivant les étoiles. Une nuit o˘ Kounta conduisait la file, il faillit

écraser un rat de brousse qui détala aussitôt. Il en fut notablement fier, car cela indiquait que les garçons se déplaçaient si silencieusement que même un animal ne les avait pas entendus.

Mais les animaux, leur dit le kintango, étaient les meilleurs maîtres dans l'art de la chasse - l'une des plus importantes connaissances que devaient acquérir les Mandingues. Lorsque le kintango estima qu'ils avaient enfin maîtrisé les techniques de la marche, il emmena le kafo pendant une demi-lunaisbn au plus profond de la brousse, bien loin du djou-

djouo; ils y confectionnèrent des abris o˘ ils dormaient dans l'intervalle des

innombrables leçons destinées à faire d'eux des simbons émérites. Il semblait à Kounta qu'ils ne pouvaient plus jamais fermer l'oeil sans qu'aussitôt les assistants du kintango les réveillent à grands cris pour l'exercice

suivant.

L'assistant du kintango leur montrait une place o˘, peu avant des lions s'étaient tapis pour attendre le passage des antilopes et s'étaient'jetés

sur elles; après les avoir dévorées, ils étaient allés dormir plus loin.

Puis

ils remontaient les traces du troupeau d'antilopes jusqu'à ce qu'elles ensei-
gnent d'elles-mêmes aux garçons ce que ces bêtes avaient fait la veille de leur rencontre avec les lions. Le kafo inspectait les larges failles rocheuses

o˘ se cachaient les loups et les hyènes. Et ils commençaient à apprendre des astuces de chasseur qu'ils n'avaient jamais imaginées. Ils ignoraient totalement, par exemple, que le premier secret du simbon est de ne jamais se déplacer brusquement. Le vieux kintango raconta lui-même aux garçons l'histoire de ce chasseur stupide qui finit par mourir de faim dans une zone

o˘ abondait le gibier, parce qu'il se démenait en tous sens de façon si Maladroite et si bruyante que les animaux prenaient la fuite sans qu'il se soit rendu compte qu'il les avait eus à sa portée.

Les garçons ne se trouvèrent pas moins maladroits que ce chasseur lorsqu'ils en arrivèrent à l'imitation des cris d'oiseaux et d'animaux. Ils déchiraient l'air de leurs sifflements et grognements, mais pas une bête, pas

un oiseau ne se montrait. Alors le kintango et ses assistants, après les avoir

fait se cacher, se répandaient à leur tour en appels qui semblaient pourtant

les mêmes, mais alors bêtes et oiseaux se montraient bientôt, tendant l'oreille et cherchant le congénère qui s'était ainsi manifesté.

Un après-midi o˘ les garçons s'exerçaient à l'imitation des cris d'oiseaux, un gros oiseau au bec puissant atterrit en glapissant sur un buisson.

" Eh! Regardez donc! " s'écria en riant un des garçons - et tous furent saisis d'angoisse, car cela allait leur valoir une punition collective. Ce n'était

d'ailleurs p as la première fois qu'il agissait sans réfléchir; pourtant, le kintango réagit d'une façon surprenante. Il marcha sur le garçon et lui dit d'une voix dure : " Rapporte-moi cet oiseau - et vivant! " Kounta et ses camarades retinrent leur souffle en le voyant se courber à ras de terre et

s'approcher furtivement du buisson o˘ le gros oiseau restait stupidement perché, agitant la tête en tous sens. D'un bond le garçon tenta de l'attraper,

mais l'oiseau lui échappa et se mit à battre frénétiquement des ailes, élevant son gros corps au-dessus des ramilles. Le garçon fit encore un bond, puis un autre, et ils disparurent.

Kounta et les autres demeurèrent hébétés. Il n'y avait manifestement pas de limites à ce que pourrait leur ordonner le kintango. Pendant trois jours et deux nuits, ils poursuivirent leurs séances d'entràinement en se coulant de longs regards, en examinant la brousse environnante, curieux et inquiets du sort de l'absent. Autant ils lui en avaient voulu des corrections qu'il leur occasionnait, autant à présent il leur manquait.

Le matin du quatrième jour, ils venaient juste de se lever lorsque le guetteur du djoudjouo signala que quelqu'un arrivait au camp. Peu après parvenait son message tambouriné : c'était lui, le disparu. Ils se précipitèrent à sa rencontre avec des cris d'allégresse, comme si ç'avait été leur frère revenant de Marrakech. Amaigri, sale, couvert d'entailles et de meurtrissures, il vacillait sous leurs bourrades. Mais il réussit à esquisser un

faible sourire, et il y avait de quoi : il tenait sous son bras l'oiseau, ailes,

bec et pattes ficelés par une liane. Le volatile semblait encore plus mal en point que lui, mais il était vivant.

Le kintango parut et, tout en ne s'adressant qu'au garçon, il leur fit comprendre que ses paroles les concernaient tous.

- Tu as ainsi appris deux choses importantes : qu'il faut obéir à

l'ordre reçu et fermer sa bouche. Cela entre dans la formation des hommes.

Kounta et ses camarades surprirent alors le premier regard véritablement approbateur jeté sur un des leurs par le vieux kintango, qui avait parfaitement su que, tôt ou tard, le garçon arriverait à attraper un oiseau trop

lourd pour se déplacer autrement que par petits bonds et au ras des buissons.

Le gros oiseau fut promptement rôti et dévoré de bon appétit par tous à l'exception de celui qui l'avait capturé, car il avait sonibré dans le sommeil. On le laissa dormir pendant toute la journée et encore pendant toute la nuit - une nuit que Kounta et les autres durent passer dans la brousse, pour une leçon de chasse. Le lendemain, pendant la première pause, le gar-

çon raconta à ses camarades attentifs les tours et les détours de sa poursuite; finalement, au bout de deux jours et une nuit, il avait fabriqué un piège et l'oiseau s'y était pris. Il l'avait bien ficelé, y compris le solide bec,

et il avait réussi à rester encore éveillé un jour et une nuit pour regagner

le djoudjouo - en se guidant sur les étoiles.

Après cela, les garçons furent un bon moment sans trouver grand-chose à échanger avec leur camarade. Kounta se disait qu'il n'était pas vraiment jaloux de lui, mais il était piqué que le garçon sembl,t estimer que son exploit - salué par le kintango - le mettait au-dessus de ceux de son kafo. Et, lorsque les assistants du kintango organisèrent un après-midi d'entraînement à la lutte, Kounta saisit l'occasion qui lui était donnée d'empoigner le garçon et de l'envoyer un bon coup à terre.

En entrant dans la seconde lune de leur initiation, ceux du kafo de Kounta étaient déjà assez expérimentés pour vivre aussi aisément dans la forêt qu'au village. Ils étaient à présent capables de détecter et de suivre

d'imperceptibles signes laissés par les animaux, et ils étaient en train d'apprendre les rituels secrets et les prières des ancêtres gr,ce auxquels un très

grand simbon pouvait se rendre invisible aux animaux. Ils ne mangeaient maintenant d'autre chair que celle des bêtes qu'ils avaient prises au piège ou tuées au moyen de leurs frondes et de leurs arcs. Ils savaient dépouiller

un animal deux fois plus vite et le faire cuire au-dessus des foyers qu'ils avaient appris à allumer en frappant un silex contre de la mousse très sèche

recouverte de minces ramilles craquantes, et qui ne dégageaient pratiquement pas de fumée. Ils mangeaient leur gibier rôti - parfois de simples rats de brousse - et couronnaient le repas d'insectes grillés dans la braise.

Parmi les plus précieuses leçons qu'ils reçurent, certaines n'étaient pas

prévues. Un jour, pendant une pause, un garçon qui essayait son arc envoya malencontreusement une flèche dans un nid d'abeilles kourbou-roungos, tout en haut d'un arbre. La nuée furieuse des insectes s'abattit sur les garçons qui, une fois de plus, eurent tous à souffrir par la faute d'un seul.

- Le simbon ne tire jamais une flèche sans savoir ce qu'elle atteindra,

leur dit plus tard le kintango.

Il leur donna du beurre de karité à passer sur les douloureuses boursouflures, et puis il ajouta :

- Cette nuit, vous vous occuperez de ces abeilles comme il convient.

Alors, les garçons empilèrent de la mousse sèche au pied de l'arbre o˘ était installé l'essaim; la nuit venue, un des assistants du kintango y mit le feu, et l'autre jeta dans les flammes les feuilles d'un certain arbuste.

Aussitôt s'éleva une fumée épaisse et ,cre, et bientôt des milliers d'abeilles

mortes tombaient en pluie de l'arbre. Le lendemain matin, leurs aînés montrèrent à Kounta et à ses camarades à faire fondre les rayons de cire -

o˘ s'attachaient encore des abeilles mortes - pour se gorger de miel. Lorsque les grands chasseurs ont besoin, au coeur de la forêt, de restaurer très

vite leurs forces, ils mangent du miel - Kounta sentait très bien cet effet revigorant.

Mais ils pouvaient bien passer par les pires épreuves, accroître leurs connaissances et leurs capacités, le vieux kintango n'était jamais content.

Il était si exigeant et si sévère que, chez les garçons, la peur le disputait

généralement à la colère - à condition qu'ils ne soient pas trop fatigués 84

pour éprouver l'une et l'autre. qu'un garçon n'obéisse pas instantanément à un ordre, et tout le kafo recevait la raclée. Et il semblait à Kounta que,

lorsqu'on ne les battait pas, c'était pour les éveiller brutalement en pleine

nuit et les envoyer faire une marche - généralement en punition d'une faute commise par un seul. Tout ce qui les empêchait de passer leur fureur sur le coupable en question, c'est que s'ils se battaient entre eux, une nouvelle

raclée suivait; une des premières choses qu'ils avaient apprises dans leur vie, bien avant d'arriver au djoudjouo, c'était cela : jamais les Mandingues

ne doivent se battre entre eux. Les garçons commencèrent finalement par entrevoir que chacun d'eux était responsable de ce qui arrivait à son groupe - de même qu'un jour chacun aurait à répondre de ce qui arrivait à sa tribu. Et puis, à l'exception de fautes occasionnelles, les manquements

à la règle se firent de plus en plus rares parmi les garçons, les corrections

diminuèrent en proportion, et la crainte que leur inspirait le kintango fut remplacée par un respect tel qu'ils n'en avaient jamais éprouvé qu'à

l'égard

de leur père.

Mais il ne se passait pas un jour sans que se présent,t quelque chose de nouveau qui les rendait, une fois de plus, gauches et ignorants. quel ne f˚t pas leur étonnement d'apprendre, par exemple, qu'un morceau d'étoffe plié de telle manière et suspendu à la porte d'un homme comme ci et comme ça indiquait aux autres Mandingues la date de son retour, ou que des sandales mises en croix devant une case exprimaient une infinité

de choses que seuls les autres hommes comprendraient. Mais le secret le

plus remarquable pour Kounta, c'était celui du sira kango, le langage ré

servé aux hommes et qui résultait d'une transformation des mots man-

dingues les rendant incompréhensibles aux femmes, aux enfants et aux non-Mandingues. Kounta avait souvent entendu son père dire ainsi quelque chose à un autre homme sans saisir le sens de ses paroles et sans oser lui en demander l'explication. Maintenant qu'ils connaissaient la langue secrète des hommes, Kounta et ses camarades l'em loyaient pratiquement toujours entre eux. p A la fin de chaque lune, les garçons déposaient un caillou dans un bol, pour savoir depuis combien de temps ils avaient quitté Djouffouré.

Ils avaient déposé le troisième caillou depuis quelques jours lorsque, un après-midi o˘ ils s'exerçaient à la lutte, ils virent soudain à la porte du djoudjouo un groupe d'une trentaine d'hommes. L'émotion les saisit en reconnaissant leurs pères, leurs oncles, leurs grands frères. Kounta bondit.

n'en crovant pas ses yeux, inondé du bonheur de revoir Omoro après trois lunes. Mais il lui sembla être retenu par une main invisible, et il étouffa son cri de joie - avant même de remarquer l'air impassible d'Omoro.

Seul un de ses camarades se précipita au-devant de son père et celui ci, sans un mot, saisit la badine d'un assistant du kintango et se mit à

en cingler son fils, clamant sa fureur de le voir trahir son émotion.

montrer

qu'il n'était pas un homme. Puis le kintango lui-même leur lança l'ordre de s'allonger à plat ventre et les hommes défilèrent devant eux en abattant 85

sur les dos tendus leur b,ton de marche. Kounta était profondément bouleversé; peu lui importait d'être battu, ce n'était qu'une des épreuves de l'initiation, mais il était malheureux de ne pas pouvoir se serrer contre son père, entendre sa voix, et il en avait honte car le désir même de telles douceurs était indigne d'un homme.

Ensuite, ils durent courir, sauter, danser, lutter, débiter leurs prières,

pour montrer ce qu'ils avaient appris, et pères, oncles, grands frères les observèrent en silence puis s'en furent, en complimentant chaleureusement le kintango et ses assistants mais sans un regard pour les garçons qui demeuraient plantés, la tête basse. Et, dans l'heure qui suivit, ils recevaient

une nouvelle correction, parce qu'ils avaient préparé le dîner de mauvaise gr,ce. Et le plus cuisant, c'est que le kintango et ses assistants se comportaient comme si la visite n'avait jamais eu lieu. Mais au début de la soirée,

au moment o˘ les garçons luttaient avant d'aller se coucher - et ils n'y mettaient guère de coeur - l'un des assistants du kintango passa à côté de Kounta et lui dit dans un souffle :

- Tu as encore un petit frère, il a reçu le nom de Madi.

" Nous voilà quatre maintenant " pensa Kounta cette nuit-là. quatre frères, quatre fils de sa mère et de son père. Il songea à la place qu'ils auraient dans l'histoire de la famille Kinté lorsque, dans des centaines de pluies, les griots la conteraient. quand il regagnerait Djouffouré, lui, Kounta, serait le premier homme de la famille après Omoro. Non seulement était-il en train d'apprendre à être un homme, mais encore quantité

d'autres choses qu'il pourrait inculquer à Lamine, comme il l'avait fait depuis son enfance. Tout au moins, il lui apprendrait ce qu'il était permis de savoir aux jeunes garçons; et puis Lamine instruirait Souwadou, et Souwadou instruirait ce Madi qu'il n'avait pas encore vu.

Et un jour, pensa Kounta en s'endormant, quand il serait aussi vieux qu'Omoro, il aurait lui aussi des fils, et tout recommencerait.

23

Vous cessez d'être des enfants. Vous renaissez en tant qu'hommes.

dit un matin le kintango au kafo rassemblé.

C'était la première fois qu'il employait à leur propos le mot

" hommes " autrement que pour dire qu'ils n'en étaient pas. Après ces lunes passées à apprendre ensemble, travailler ensemble, être battus ensemble, leur dit-il, chacun d'eux commençait enfin à découvrir qu'il avait deux

personnalités : l'une était au fond de lui; l'autre, plus vaste, était celle o˘

son sang et sa vie étaient communs avec ceux des autres. Il leur fallait d'abord apprendre cette leçon avant de passer à la prochaine phase de leur initiation : devenir des guerriers.

- Vous savez déjà que les Mandingues ne combattent que s'ils sont attaqués, dit le kintango. Mais, si l'on nous force à combattre, nous sommes les meilleurs guerriers.

Pendant une demi-lunaison, Kounta et ses camarades apprirent à faire la guerre. Le kintango ou ses assistants dessinaient dans la poussière la position des combattants au cours de grandes batailles mandingues du passé, et les garçons devaient simuler les mouvements stratégiques.

- N'encerclez jamais totalement l'ennemi, conseillait le kintango. Il faut toujours lui laisser une possibilité de s'échapper, sans cela il se battra

avec l'énergie du désespoir.

Les batailles ne doivent s'engager qu'en fin d'après-midi, leur appre-

nait-il également, pour que l'ennemi défait puisse s'enfuir à la faveur de la nuit, afin de ne pas perdre la face. Et que les adversaires des deux camps

se gardent bien de malmener les marabouts itinérants, les griots ou les forgerons; car un marabout courroucé pouvait attirer la colère d'Allah; un griot courroucé pouvait, par son éloquence, rendre encore plus féroce l'armée ennemie; et un forgeron courroucé pouvait fabriquer ou réparer les armes de l'ennemi.

Sous la direction des assistants du kintango, Kounta et les autres garçons taillèrent des lances et des flèches barbelées - forme réservée aux guerres - et s'entraînèrent à les lancer dans des cibles de plus en plus petites. Acclamations et félicitations saluaient le garçon qui pouvait atteindre une tige de bambou à vingt-cinq pas. Ils coururent la forêt pour trouver l'arbrisseau à koona dont les feuilles, bouillies, donnent une décoction noire et épaisse qui sert à empoisonner les flèches.

A la fin de cette période d'entraînement au combat, le kintango leur parla de la plus grande guerre, et du plus grand guerrier, qu'aient connus les Mandingues, de ce temps o˘ un ancien esclave, le fameux général Soundiata, le fils de Sogolone la Femme Buffle, vainquit les troupes de Soumaoro, le roi du Bouré, souverain si cruel qu'il portait des robes faites de peau humaine et décorait les murs de son palais avec les têtes décolorées des combattants ennemis. Et jamais les garçons n'avaient entendu conter son histoire avec tant de détails, ni de façon aussi vivante.

Ils suffoquaient en entendant que, de part et d'autre, l'on avait perdu des milliers de tués et de blessés. Mais les archers des Mandingues s'étaient déployés autour des troupes de Soumaoro comme un gigantesque piège, faisant pleuvoir de tous côtés une grêle de flèches et les pressant si vigoureusement qu'elles avaient fui, en déroute et terrifiées. Pendant des jours et des nuits, dit le kintango - et c'était la première fois que les garçons le voyaient sourire - les messages tambourinés de chaque village avaient suivi la progression des Mandingues victorieux, chargés du butin pris à

l'ennemi et poussant devant eux des milliers de captifs. Dans chaque village, les foules en liesse lançaient des huées et des coups de pied aux prisonniers qui avaient les mains liées dans le dos, le cr,ne rasé, la mine basse. Enfin, le général Soundiata avait convoqué une vaste assemblée du peuple et là, aux yeux de tous, il avait rendu aux chefs des villages vaincus

la lance, insigne de leur rang; et il avait établi avec ces villages des liens

de paix qui devaient durer pendant cent pluies. Kounta et ses camarades allèrent se coucher la tête pleine de rêves, plus fiers que jamais d'être des

Mandingues.

Au début de la lune suivante, un message tambouriné avertit le djoudjouo que des visiteurs y arriveraient sous deux jours. L'apparition de leurs

pères, oncles, grands frères était si lointaine que n'importe quelle visite était la bienvenue pour eux, mais leur fiévreuse attente se renforça doublement lorsqu'ils apprirent que le message venait des lutteurs de Djouffouré, qui venaient les entraîner spécialement.

Le lendemain, en fin d'après-midi, le tambour annonça leur arrivée, plus tôt que prévu. Mais le plaisir de voir des visages connus fut bientôt oublié pour les garçons, car, sans un mot, les lutteurs commencèrent à les empoigner et à les jeter au sol plus rudement qu'il ne le leur était jamais arrivé dans toute leur vie. Et ils étaient déjà tout meurtris et douloureux lorsque les lutteurs les divisèrent en petits groupes, pour qu'ils se mesurent

entre eux d'après leurs instructions. Kounta n'avait jamais imaginé que les prises étaient aussi nombreuses, ni aussi efficaces si on les exécutait bien.

Et les champions n'arrêtaient pas de leur seriner que ce sont le savoir et l'adresse, et non la force, qui distinguent le champion du lutteur ordinaire.

Cependant, pendant qu'ils leur montraient des prises, les garçons ne pouvaient s'empêcher d'admirer leurs muscles saillants au moins autant que leur habileté à les faire jouer. Ce soir-là, autour du feu, le tambourinaire

de Djouffouré chanta les noms et les exploits des grands lutteurs mandingues du passé dont certains remontaient même jusqu'à cent pluies. Puis les champions repartirent vers Djouffouré, tandis que les garçons allaient se coucher.

Deux jours plus tard, un autre visiteur fut annoncé. Cette fois, la nouvelle fut apportée par un messager de Djouffouré - un jeune homme du quatrième kafo, que Kounta et ses camarades connaissaient bien; mais, tout pénétré de sa récente accession à l',ge viril, il ignora totalement ces

enfants du troisième kafo. Sans faire mine de les voir, il courut jusqu'au kintango et lui annonça d'une voix essoufflée que Koudjali N'djaÔ, un griot célèbre dans toute la Gambie, viendrait passer une journée au djoudjouo.

Il arriva trois jours plus tard, accompagné de quelques jeunes gens de sa famille. Kounta n'avait jamais vu un griot aussi ,gé, au point que le kintango paraissait jeune à côté de lui. Le vieillard fit signe aux garçons

de s'installer en demi-cercle, et il leur raconta comment il était devenu ce

qu'il était. Il leur dit que chaque griot emmagasine dans sa tête toute l'histoire des ancêtres au cours de longues années d'études qui commencent
88

après l'initiation. " Comment, sans cela, connaîtriez-vous les hauts faits des anciens : ces rois, ces hommes de Dieu, ces guerriers qui vécurent des centaines de pluies avant nous? Les avez-vous rencontrés? Non! L'histoire de notre peuple, c'est là-dedans qu'elle passe au futur " - et le vieillard montra sa tête chenue.

Puis le vieux griot répondit à une question qu'ils se posaient tous mentalement : seuls les fils de griots peuvent devenir griots. C'était d'ailleurs

leur devoir absolu. Après leur initiation, ces garçons - tels ses petits-fils

qui étaient là, derrière lui - étudiaient et voyageaient avec d'éminents anciens qui leur répétaient encore et encore les noms et les récits historiques tels qu'ils les avaient reçus. Et un moment venait o˘ le jeune homme connaissait d'une façon parfaite et jusqu'au plus infime détail l'histoire des

ancêtres telle qu'elle avait été contée à son père et -au père de son père.

Et quand, à son tour, il avait des fils, il leur transmettait ces récits pour

que les événements anciens vivent à jamais.

Les garçons, très impressionnés, se h,tèrent d'avaler leur dîner pour retourner auprès du griot, et jusqu'à une heure tardive celui-ci les enchanta

des récits que son propre père lui avait transmis - à propos des grands empires noirs qui, des centaines de pluies auparavant, gouvernaient l'Afrique.

- Bien avant que le toubab ait mis le pied en Afrique, leur dit-il, il y avait l'empire du Bénin, dirigé par un roi tout-puissant que l'on appelait

l'Oba, et dont la moindre volonté était aussitôt exécutée. Mais le gouvernement était en fait assuré par de fidèles conseillers de l'Oba, car celui-ci devait partager tout son temps entre les sacrifices pour apaiser les forces mauvaises et le soin de son harem qui comprenait plus de cent épouses.

Mais, dit le griot, avant le Bénin il y avait eu un royaume encore plus riche

que lui, le SonghaÔ. La capitale du Songhài était Gao, ville pleine de belles

demeures habitées par des princes noirs et de riches marchands; ceux-ci recevaient somptueusement les négociants de passage qui apportaient beaucoup d'or pour commercer avec eux.

" Et ce ne fut pourtant pas là le plus riche royaume, dit le vieillard.

Et il leur parla de l'antique Ghana o˘ la cour du roi peuplait, à

elle seule, toute une ville. Le roi Kanissaai possédait mille chevaux; à

chacun d@eux étaient attachés trois domestiques, et ces bêtes avaient leur urinoir de cuivre personnel. Kounta n'arrivait pas à en croire ses oreilles.

- Et tous les soirs, poursuivit le griot, lorsque le roi KanissaaÔ

sortait

de son palais, on allumait un millier de feux qui embrasaient le ciel et la terre. Et les serviteurs de ce grand roi apportaient assez de plats pour restaurer les dix mille personnes qui, tous les soirs, se rassemblaient là.

Il fit une pause, et des exclamations d'émerveillement fusèrent parmi les garçons, pourtant avertis qu'un silence total doit régner pendant le récit

d'un griot; mais ni lui ni le kintango ne semblèrent les avoir entendus. Le vieillard se mit dans la bouche une moitié de noix de kola, offrit l'autre 89

au kintango qui l'accepta avec plaisir et, ramenant sa robe sur ses jambes car la nuit était froide, il reprit son récit.

- Et le Ghana lui-même ne fut pourtant pas le plus riche royaume noir! s'écria-t-il. Le plus opulent et le plus ancien de tous, ce fut l'empire

du Mali!

Comme tous les empires, le Mali avait ses villes, ses agriculteurs, ses

artisans, ses forgerons, tanneurs, teinturiers et tisserands. Mais son immense richesse lui venait des longues routes du commerce de l'or, des épices, du sel, qui le traversaient.

- quatre mois de voyage en longueur, quatre mois de voyage en largeur, voilà quelle était l'étendue du Mali, dit le griot, et la plus grande de

ses villes fut la fabuleuse Tombouctou!

C'était le premier centre intellectuel de l'Afrique; des milliers d'érudits

s'y pressaient et un flot incessant de sages venaient y parfaire leur savoir,

au point que certains grands marchands ne vendaient que des parchemins et des livres.

- Il n'est pas un marabout, il n'est pas un arafang dans le plus petit village qui ne doive en partie son savoir à Tombouctou, dit le griot.

quand, pour finir, le kintango se leva et remercia le griot de leur avoir

généreusement donné part aux trésors de son esprit, Kounta et les autres osèrent - pour la première fois depuis leur arrivée au d . oudjouo -

manifes-

i

ter de l'humeur, car l'heure du coucher était venue. Sans relever leur insolence, le kintango les renvoya dans leurs cases d'un ton sévère - mais ils eurent le temps de le supplier d'inviter à nouveau le griot au camp-Ils en étaient encore à rêver et à discuter des merveilleux récits du griot lorsque - six jours plus tard - le bruit se répandit qu'un célèbre moro

arriverait bientôt. Le moro, en Gambie, c'était le maître ayant atteint le plus haut degré d'éminence. Il n'y en avait qu'un très petit nombre, et leur

savoir était si grand - après tant de pluies consacrées à l'étude - qu'ils n'enseignaient pas à des étudiants mais à d'autres maîtres, tel l'arafang de

Djouffouré.

Le kintango lui-même s'affaira de façon inhabituelle pour recevoir le visiteur. Il ordonna aux garçons de nettoyer le djoudjouo de fond en comble, de ratisser le sol et de le balayer avec des branchages : les pas du moro devaient s'imprimer dans une poussière non encore foulée. Puis il rassembla les garçons et leur dit :

- Les conseils et les bénédictions de cet homme qui vient à nous ne sont pas seulement recherchés par le peuple, mais aussi par des chefs de village et des rois.

Le moro arriva le lendemain matin, accompagné de cinq étudiants, tous portant sur leur tête des baluchons dont Kounta savait qu'ils renfer-maient de précieux livres et des manuscrits en arabe, comme ceux que l'on trouvait

dans l'antique Tombouctou. Au moment o˘ le vieillard franchit la porte du camp, Kounta et ses camarades s'agenouillèrent avec le kintango et ses assistants, le front dans la poussière. quand le moro les eut 90

bénis, eux et leur djoudjouo, ils se relevèrent et s'assirent respectueusement

autour de lui tandis qu'il ouvrait ses livres et commençait à lire - le Coran,

et puis des textes inconnus d'eux tels que la Taoureta La Moussa, les Zabora Dawidi et le Linguééli La Issa, dont il leur dit que les " chrétiens

"

les appelaient le Pentateuque de MoÔse, les Psaumes de David et le livre d'IsaÔe. Chaque fois que le moro ouvrait ou fermait un livre, déroulait ou roulait un parchemin, il le pressait contre son front en murmurant

" Amen ".

quand il eut terminé de lire, le vieillard leur parla des grands événements et des grandes figures du Coran chrétien, que l'on appelait la Sainte Bible. Il les instruisit d'Adam et Eve, de Joseph et ses frères; de MoÔse, de David et de Salomon, du meurtre d'Abel. Et il évoqua les hommes éminents de l'histoire moins ancienne, tel Djoulou Kar Naini, puissant roi d'or

et d'argent dont le soleil avait brillé sur la moitié du monde, et que les toubabs appelaient Alexandre le Grand.

Le soir, avant de se préparer à partir, il leur fit réciter les cinq prières

quotidiennes à Allah, pour juger de leur savoir, et il les instruisit minutieusement du comportement qu'ils devraient avoir dans la sainte mosquée de leur village, o˘ ils pénétreraient pour la première fois quand ils rentreraient

chez eux en tant qu'hommes. Puis lui et ses étudiants durent se h,ter, car on attendait sa visite ailleurs, et les garçons l'honorèrent - selon les directi-ves du kintango - en entonnant un chant des hommes.

Cette nuit-là, après le départ du moro, Kounta resta longtemps éveillé,

en songeant que tant de choses - au fond, presque tout ce qu'ils avaient appris - étaient liées entre elles. Le passé avec le présent, le présent avec

le futur; les morts avec les vivants et avec ceux qui n'étaient pas encore nés; lui, Kounta, avec sa famille, ses camarades, son village, sa tribu, son

Afrique; le monde des hommes avec celui des animaux et des choses qui poussent - tous, ils vivaient avec Allah. Kounta se sentait très petit, et en même temps très grand. " Peut-être, pensa-t-il, est-ce cela devenir un homme. "

24

Le moment était venu de cette chose qui faisait frissonner Kounta ou n'importe quel autre garçon rien que d'y penser : le kasas boyo, l'opération

qui purifie un garçon et le prépare à engendrer de nombreux fils. Ils s'y 91

attendaient, certes, mais ils furent pris au dépourvu. Un jour - il était presque midi - un assistant du kintango les fit ranger en ligne. L'exercice était

coutumier pour eux, mais Kounta fut saisi de crainte en voyant le kintango lui-même sortir de sa case, ce qu'il faisait rarement au milieu de la journée, 1

et les passer en revue.

- Sortez vos fotos, ordonna-t-il.

Ils hésitaient, ne pouvant - ou ne voulant - pas croire à un tel commandement.

- Allez! cria-t-il.

Tout gênés, ils s'exécutèrent lentement, chacun écartant son pagne sans lever le nez.

Les assistants du kintango leur enroulèrent au bout du sexe une petite bande d'étoffe enduite d'un empl,tre vert fait de feuilles pilées.

- Bientôt, vos fotos n'auront plus de sensibilité, leur dit le kintango

en les renvoyant dans leurs cases.

Serrés les uns contre les autres, ils attendirent jusqu'au milieu de l'après-midi, honteux et inquiets de ce qui allait se passer. Et puis on les

fit sortir et voici qu'ils virent entrer dans le camp une troupe d'hommes de Djouffouré - les pères, les oncles, les frères qui étaient déjà venus, et

d'autres encore. Omoro était parmi eux, mais cette fois Kounta feignit de ne pas voir son père. Les hommes vinrent se ranger en ligne devant les garçons et chantèrent :

- Ce qui va être fait... nous a été fait à nous aussi... ainsi qu'aux ancêtres avant nous... pour que vous aussi vous deveniez... des nôtres, nous les

hommes.

Puis le kintango renvoya de nouveau les garçons dans leurs cases.

La nuit tombait lorsque monta brusquement, à l'extérieur du djou-jouo, la pulsation de nombreux tambours. On appela les garçons hors des cases et ils virent surgir dans le camp une douzaine de danseurs kankourangs dans leurs costumes de feuillage et leurs masques d'écorce. Ils se précipitèrent sur le groupe terrifié, brandissant leurs lances, bondissant et

hurlant, puis disparurent aussi soudainement qu'ils étaient venus. Figés de peur, les garçons obéirent au kintango qui leur ordonnait de s'asseoir l'un à côté de l'autre, le dos contre la palissade de bambou du djoudjouo.

Les pères, les oncles, les grands frères se tenaient à proximité, et cette

fois leur chant disait : " Vous retournerez bientôt chez vous... et dans vos

champs... et un jour vous vous marierez... et la vie jaillira de vos reins.

"

L'un des assistants du kintango appela un garçon et le poussa vers un long écran de bambou entrelacé. Kounta ne pouvait rien voir ni entendre de ce qui se passait derrière, mais, quelques instants plus tard, le garçon reparut, un linge taché de sang entre les cuisses. Il chancelait, et l'autre assistant le porta à moitié jusqu'à sa place contre la palissade. Un autre garçon

fut appelé, puis un autre, et enfin : " Kounta Kinté! "

Kounta était pétrifié. Mais il se força à obéir à l'appel et passa derrière

l'écran de bambou. Il y avait là quatre hommes, dont l'un le fit s'étendre 92

sur le dos. Les hommes se penchèrent et, d'une poigne ferme, lui relevèrent les cuisses. Juste avant de fermer les yeux, Kounta aperçut le kintango courbé au-dessus de lui, un objet à la main. La douleur fut fulgurante.

C'était encore pire que ce qu'il redoutait, et pourtant l'empl,tre avait d°

atténuer la sensibilité. L'instant d'après il se retrouvait à l'extérieur, le sexe

enserré dans un pansement; un assistant le mena à sa place et il s'assit, faible et hébété, à côté de ceux qui venaient de subir la même chose que lui. Les garçons n'osaient pas se regarder, mais ce qu'ils avaient craint plus

que tout était enfin passé.

Et puis leurs lotos se cicatrisèrent, et dans le djoudjouo l'atmosphère

générale fut à la jubilation : plus jamais ils ne souffriraient l'indignité

d'être, de corps et d'esprit, des enfants. A présent, ils étaient au seuil du

monde des hommes, et ils vouaient à leur kintango une gratitude et un respect sans bornes. Lui-même changeait d'attitude à l'égard du kafo de Kounta. On voyait même parfois sourire ce vieillard chenu et ridé

que, peu à peu, les garçons s'étaient mis à aimer. En s'adressant à eux, lui et ses assistants disaient désormais d'un air détaché : " Vous autres, les hommes ", mots qui semblaient à la fois incroyables et délicieux à

entendre.

Bientôt arriva la quatrième nouvelle lune; toutes les nuits, dépêchés personnellement par le kintango, deux ou trois garçons trottaient jusqu'au village endormi de Djouffouré. Se glissant comme des ombres dans les greniers maternels, ils y dérobaient du sorgho, de la viande séchée, du mil, et regagnaient le djoudjouo à toute allure, ployant sous leurs larcins, qu'ils

feraient joyeusement cuire le lendemain - s'étant montrés, comme le voulait le kintango, " plus malins que toutes les femmes, même leur propre mère ". Le lendemain, les mamans de ces garçons se glorifiaient du raid de leur fils qu'elles avaient entendu fureter dans la nuit, car bien s˚r elles

étaient restées éveillées.

L'atmosphère des soirées au djoudjouo avait également changé. Généralement, le kafo de Kounta s'asseyait en demi-cercle autour du kintango.

Il ne quittait pas son air sévère, mais il leur parlait comme à des jeunes gens de son village et non plus comme à des petits garçons turbulents. Parfois, il énumérait pour eux les qualités d'un homme - parmi lesquelles venait, immédiatement après le courage, une totale honnêteté en toutes choses. A d'autres moments, il les entretenait des ancêtres. C'était le devoir

des vivants de rendre un culte respectueux à ceux qui se trouvaient auprès d'Allah, leur disait-il. Il demanda notamment à chaque garçon de citer l'ancêtre dont il se souvenait le mieux; Kounta cita sa grand-mère YaÔssa, et le kintango dit que chaque ancêtre qu'ils venaient de nommer intercédait auprès d'Allah en faveur des vivants.

Un autre soir, le kintango leur dit que dans un village tous les habitants comptaient pareillement pour celui-ci, du nouveau-né au patriarche.

Maintenant qu'ils étaient des hommes, ils devaient apprendre à traiter chacun avec le même respect, et leur devoir primordial était de veiller au bien-93

être de tout homme, de toute femme, de tout enfant de Djouffouré comme s'il s'agissait du leur.

- quand vous rentrerez chez vous, dit le kintango, vous serez les yeux et les oreilles de Djouffouré. Vous monterez la garde - aux portes du village, pour guetter les toubabs et autres sauvages, et dans les champs,

comme sentinelles pour protéger les récoltes des ravageurs. La responsabilité d'inspecter les récipients de cuisine des femmes - y compris de vos mères - vous reviendra : vous vous assurerez qu'ils sont bien propres, et vous réprimanderez sévèrement celles qui y ont laissé de la saleté ou des insectes.

A cette seule idée, les garçons bouillaient d'impatience.

Bien qu'ils soient pour la plupart trop jeunes pour rêver déjà aux responsabilités qui leur incomberaient lorsqu'ils atteindraient le quatrième kafo, ils savaient qu'à ce moment-là, en tant qu'hommes ayant entre quinze et dix-neuf pluies, leur reviendrait l'éminent devoir de porter les messages

de Djouffouré aux autres villages - comme ce jeune homme qui était venu annoncer la visite du moro. Mais ce que Kounta et ses camarades n'auraient jamais pu imaginer, c'est que les messagers en question n'attendaient

qu'une chose : être assez vieux pour cesser d'être des messagers; lorsqu'ils

arriveraient au cinquième kafo, à vingt pluies, alors là ils auraient vraiment

une charge importante : aider les anciens en tant qu'émissaires et négociateurs dans toutes les relations avec les autres villages. Les hommes de l',ge

d'Omoro - ayant dépassé trente pluies - voyaient progressivement leur rang s'élever, leurs responsabilités s'accroître jusqu'à atteindre enfin la vénérable dignité d'anciens. Kounta avait souvent vu avec fierté Omoro siéger à la

frange du Conseil des Anciens; un jour viendrait o˘ son père entrerait dans le cercle intérieur, parmi ceux appelés à hériter les hautes charges des chefs révérés - tel le kintango - lorsque ceux-ci seraient appelés auprès d'Allah.

Kounta et les autres ne parvenaient plus à écouter aussi attentivement qu'ils l'auraient d˚ tout ce qui tombait de la bouche du kintango.

Ils avaient du mal à se persuader que tant de choses s'étaient passées en quatre lunes et qu'ils allaient vraiment devenir des hommes. Les derniers jours leur parurent plus longs que toute la période de leur initiation, mais enfin arriva le moment - avec la quatrième lune haute et toute ronde dans le ciel - o˘ les assistants du kintango firent aligner le kafo, peu après le dîner.

…tait-ce l'instant tant attendu? Mais les pères et les frères devaient s˚rement assister à la cérémonie, or Kounta ne les voyait nulle part. Et o˘ était passé le kintango? Il regarda en tous sens et le découvrit aux abords de la porte du djoudjouo, juste au moment o˘, l'ouvrant toute grande, il se tournait vers eux en criant :

- Hommes de Djouffouré, regagnez votre village!

Pendant un moment ils demeurèrent figés sur place et puis ils foncèrent avec des clameurs de joie sur le kintango et ses assistants, les empoi-94

gnant, les étreignant, tandis qu'ils feignaient de se choquer de leur insolence. Ici même, quatre lunes plus tôt, juste au moment o˘ on lui enlevait sa cagoule, Kounta aurait eu peine à croire qu'un jour viendrait o˘ il regretterait de devoir quitter le camp, et qu'il éprouverait de l'affection pour le sévère vieillard qui se dressait alors devant eux; et pourtant, c'était

ce qu'il ressentait à présent. Puis il reporta ses pensées vers le village, et

l'instant d'après il franchissait la porte du djoudjouo et filait, au milieu

des autres, sur le chemin de Djouffouré. Ils n'avaient couvert qu'une petite

distance lorsque, comme répondant à un signal inexprimé, leurs cris s'apaisèrent, leur allure se ralentit - ils pensaient à ce qu'ils laissaient

derrière

eux, à ce qui s'étendait devant eux. Cette fois, ils n'eurent pas besoin des

étoiles pour trouver leur chemin.

25

" HaÔe! Haie! " Aux cris d'exultation des femmes, les villageois jaillirent hors des cases, riant, dansant, claquant des mains dans le petit matin arrivait le kafo de Kounta, et ceux qui appartenaient déjà au quatrième kafo parce qu'ils avaient atteint leurs quinze pluies au djoudjouo. Les nouveaux hommes marchaient avec lenteur et dignité, muets, impassibles - du moins en arrivant. En voyant sa mère accourir vers lui, Kounta réprima une folle envie de se jeter dans ses bras et son visage s'éclaira, mais il continua à marcher du même pas mesuré. Binta se précipita sur lui en pleurs, l'étreignant, lui caressant les joues, murmurant son nom. Très vite il se reprit et se dégagea, car à présent il était un homme; mais il feignit d'être

m˚ par le désir de voir le petit braillard qu'elle portait sur son dos. Il saisit

le bébé et l'éleva bien haut.

- Et voilà mon frère Madi! cria-t-il d'un air joyeux.

Binta, rayonnante, escorta Kountajusqu'à sa case. Il n'avait pas l,ché

le bébé et en chemin il lui faisait des risettes, roucoulait, pinçait doucement

les petites joues rebondies. Il se demandait ce que faisait Omoro et o˘

était

Lamine - mais, bien s˚r, le petit frère était en train de garder les chèvres.

Il demeura un bon moment assis dans la case avant de remarquer qu'un des plus grands enfants du premier kafo l'y avait suivi et restait à le dévisager en s'accrochant à la robe de Binta.

- Bonjour, Kounta! dit le petit garçon.

C'était Souwadou! Kounta n'en revenait pas. quand il était parti pour 95

son initiation, Souwadou était une petite chose geignarde que l'on avait toujours dans les jambes. Voilà qu'en quatre lunes il avait énormément grandi, et il commençait à parler; il était devenu une personne. Rendant le nourrisson à Binta, il souleva Souwadou et le fit sauter et sauter encore

vers le plafond de la case. Le petit frère s'en étranglait de joie.

Puis Souwadou partit voir les autres " hommes ", et tout fut silencieux

dans la case. Débordante de joie et de fierté, Binta n'éprouvait pas le besoin

de parler. Kounta, au contraire, aurait voulu lui confier qu'elle lui avait terriblement manqué, lui faire part de son bonheur d'être rentré chez lui.

Mais il ne trouvait pas ses mots. Et il savait que ce n'est pas le genre de choses qu'un homme dit à une femme - même à sa mère.

- O˘ est mon père? demanda-t-il enfin.

- Il est allé couper les herbes pour le toit de ta case, répondit Binta.

Dans son excitation, Kounta en avait presque oublié qu'il aurait maintenant sa propre case, puisqu'il était un homme. Sachant o˘ se trouvait, selon Omoro, la meilleure herbe à couverture, il se h,ta d'aller le retrouver.

Le coeur de Kounta bondit dans sa poitrine lorsqu'il vit s'avancer à sa rencontre son père qui l'avait aperçu de loin. Ils échangèrent une poignée de main virile, les yeux dans les yeux, se regardant pour la première fois d'homme à homme. Kounta défaillait presque d'émotion, et ils demeurèrent un moment silencieux. Et puis, du ton dont il aurait parlé du temps qu'il faisait, Omoro dit qu'il avait acquis pour Kounta une case que son précédent occupant avait abandonnée en se mariant, pour construire une habitation neuve. Aimerait-il aller voir la case maintenant? Dans un souffle, Kounta répondit que oui. Et le père et le fils partirent côte à côte, Omoro assurant

plus ou moins seul la conversation, car Kounta avait encore du mal à trouver ses mots.

Les murs de terre de la case nécessitaient au moins autant de réparations que le toit. Mais Kounta n'y prêta même pas attention - car c'était sa

case, tout à l'autre bout du village par rapport à celle de sa mère. Il n'était

pas question, bien s˚r, de montrer sa satisfaction, et encore moins d'en parler. Aussi se contenta-t-il de dire à Omoro qu'il la réparerait lui-même.

qu'il s'occupe des murs, dit Omoro à Kounta, mais lui-même voulait finir la toiture qu'il avait commencée. Sans un mot de plus, il repartit couper ses herbes, le laissant planté là, tout heureux de la simplicité avec laquelle

son père avait entamé leurs relations d'hommes.

Kounta passa la plus grande partie de l'après-midi à fl‚ner dans Djouffouré, sans se rassasier de revoir les gens et les lieux familiers, aimés : le puits du village, l'école, le baobab et le fromager. A chaque instant, quelqu'un le saluait et il comprenait seulement enfin combien tous lui avaient manqué. Il retournait à pas lents vers sa nouvelle case lorsque le frappa un tumulte familier : bêlements des chèvres, aboiements des chiens, vociférations des garçons. C'était le second kafo qui revenait de sa besogne quotidienne dans la brousse. Lamine devait être parmi eux.

Kounta le cherchait fiévreusement de l'oeil. Et puis Lamine le vit et, avec

un grand cri, il se précipita vers lui, rayonnant. Mais, arrivé à quelques pas de son frère, il s'arrêta brusquement, surpris par la froideur de son visage. Les deux frères demeurèrent plantés à se regarder, et finalement Kounta se décida

- Bonjour.

- Bonjour, Kounta.

Et puis ils se regardèrent bien en face. Les yeux de Lamine étincelaient

de fierté, mais Kounta y décelait aussi de la peine et de l'incertitude quant

à l'attitude à adopter envers cette nouvelle figure de grand frère. Kounta pensait que les choses n'auraient pas d˚ se passer ainsi entre eux, mais un homme doit se faire respecter, même de son frère.

Lamine rompit le silence :

- Tes deux chèvres sont pleines.

La nouvelle ravit Kounta; il serait donc bientôt propriétaire de quatre

chèvres, de cinq même si l'une faisait deux chevreaux. Mais il n'eut pas un sourire, pas une expression de surprise.

Excellente nouvelle, dit-il plus froidement encore qu'il ne le voulait.

Ne sachant quoi dire d'autre, Lamine repartit immédiatement, en criant à ses chiens ouolos de rassembler ses chèvres qui commençaient à

vagabonder.

Binta aida Kounta à s'installer dans sa nouvelle case. Elle avait l'air

compassé, le visage fermé. Ses vieux vêtements ne lui allaient plus, dit-elle,

ajoutant avec tout ie respect souhaitable qu'elle lui en coudrait des neufÔ

dès qu'il aurait le temps, vu ses importantes t,ches, de la laisser prendre ses mesures. Il n'avait guère d'autres possessions que sa fronde, son arc et ses flèches, aussi n'arrêtait-elle pas de murmurer " Il te faud ra ceci "

et encore : " Cela te servira ", jusqu'à ce qu'elle ait réussi à le munir de

l'indispensable : une couchette, quelques récipients, un tabouret et un tapis

de prière qu'elle avait tissé pendant qu'il était au djoudjouo. Kounta accueillait chaque présent d'un grognement, comme il l'avait si souvent entendu faire à Omoro, pour signifier qu'il ne voyait pas d'inconvénient à

l'avoir chez lui. Mais lorsqu'elle s'offrit à chercher s'il n'avait pas de tiques dans les cheveux, parce qu'elle avait remarqué qu'il se grattait, il refusa sans aménité, el, demeura sourd aux grommellements qui suivirent son refus.

Il ne réussit à s'endormir que vers minuit, tant il était préoccupé.

Et

il lui sembla qu'il venait à peine de fermer les paupières lorsqu'il fut réveillé

par le chant des coqs et l'appel psalmodié de l'alimamo pour la prière de l'aube à la mosquée, la première à laquelle lui et ses camarades assisteraient avec les hommes de Djouffouré. Kounta s'habilla en h,te, prit son tapis de prière et rejoignit ceux de son kafo; inclinant la tête et serrant le tapis de prière sous leur bras - l'air d'avoir fait cela toute leur vie

-

ils pénétrèrent dans la sainte mosquée à la suite des villageois. Et là, ils

guettèrent chaque geste, chaque parole de leurs aînés, modelant sur eux leur attitude en prenant bien garde de ne pas réciter les prières trop fort ou trop doucement.

Après les prières, Binta apporta son déjeuner au nouvel homme. Elle déposa devant Kounta le bol fumant de bouillie - qu'il accueillit d'un grognement, sans plus - et repartit en h,te. Kounta déjeuna sans plaisir, furieux à l'idée qu'elle semblait contenir son hilarité.

Puis il alla rejoindre ses camarades, qui se faisaient les yeux et les oreilles du village avec une diligence que leurs aînés ne trouvaient pas moins plaisante. Les femmes ne pouvaient plus se retourner sans tomber nez à nez avec un des nouveaux hommes, exigeant d'inspecter tous les récipients de leur cuisine. Et puis, à force de farfouiller dans les cases et partout dans le village, ils trouvèrent des centaines d'endroits passibles de réparations - tout

au moins conformément à leurs rigides critères. Une douzaine d'entre eux allèrent tirer de l'eau du puits, go˚tant soigneusement

ce que remontait la gourde, dans l'espoir d'y déceler salinité, ou boue, ou quoi que ce soit de malsain. Leur méfiance fut déçue, mais ils remplacèrent quand même les poissons et les tortues mangeurs d'insectes que l'on gardait dans le puits pour purifier l'eau.

Les nouveaux hommes étaient partout. " De vraies puces", grogna la vieille Nyo Boto en les voyant arriver vers le ruisseau o˘ elle battait son linge, et Kounta fila promptement dans une autre direction. Il se garda aussi soigneusement de se présenter en tous lieux o˘ pourrait se trouver Binta, tout en se disant que, bien qu'elle f˚t sa mère, il n'avait pas à la ménager particulièrement; et s'il y avait lieu de la traiter avec rigueur, il

le ferait. C'était une femme, après tout.

26

Djouffouré n'était qu'un tout petit village, et son kafo de nouveaux hommes était si diligent que bientôt Kounta ne put trouver un toit, un mur, une calebasse, une marmite qui n'ait été inspecté, réparé, nettoyé avant son

passage. Mais il en était moins déçu qu'heureux, parce qu'il pouvait ainsi consacrer plus de temps à cultiver la petite parcelle que lui avait assignée

le Conseil des Anciens. Les nouveaux hommes comme lui faisaient pousser le millet ou les arachides dont ils se nourrissaient, et ils troquaient l'excé- dent - avec ceux qui avaient eu des récoltes insuffisantes - contre des choses indispensables. qu'un jeune homme se montre avisé dans ses cultures, son élevage et ses trocs - en échangeant, par exemple, une douzaine de chèvres contre une génisse qui lui donnerait des veaux - et il pouvait se 98

trouver, à vingt-cinq ans, assez richement pourvu pour songer à prendre femme et avoir des fils.

En quelques lunes seulement, Kounta avait fait de si plantureuses récoltes qu'il avait plus que suffisamment monté son ménage, à tel point que Binta

en grommelait audiblement en sa présence. Avec tous ces tabourets, ces vanneries, ces nattes, ces calebasses, ces gourdes et autres objets

de toute sorte, murmurait-elle, il n'avait même plus la place de bouger dans

sa case. Mais il eut la bonté de ne pas relever son insolence, car ce souple

matelas de bambou doublé d'une natte de roseau tressé qui lui faisait un si bon lit, elle avait passé une demi-lune à le confectionner.

Outre plusieurs talismans obtenus gr,ce à ses trocs, Kounta conservait dans sa case d'autres puissantes sauvegardes spirituelles - des essences

parfumées de plantes et d'écorces dont, comme tous les Mandingues, il se frottait le front, les bras et les cuisses au moment du coucher. Ces essences

magiques protégeaient le dormeur des esprits mauvais. Et puis ainsi il sentait bon, détail auquel Kounta commençait à songer, de même qu'à son apparence extérieure.

Mais, depuis quelques lunes, il y avait une chose qui le piquait dans son orgueil viril, l'exaspérait même, et tous ceux de son kafo ressentaient la même chose. Lorsqu'ils étaient partis pour l'initiation, ils laissaient derrière eux une bande gloussante de petites filles maigrichonnes dont les jeux

étaient presque aussi brutaux que les leurs. Et voilà qu'au retour d'une absence de quatre lunes seulement, les nouveaux hommes avaient retrouvé

ces fillettes, avec qui ils avaient grandi, faisant des mines, paradant en tous

sens avec leurs petits seins ronds comme des mangues, leurs mines dédai-gneuses, et cette façon de faire tinter boucles d'oreilles, perles et bracelets.

Ce comportement stupide n'était pas encore ce qui irritait le plus Kounta et ses camarades, mais elles semblaient exclusivement préoccupées d'intéresser des hommes plus vieux qu'eux d'au moins dix pluies. Ces jeunes filles d',ge nubile - quatorze et quinze pluies - ne témoignaient que mépris

ou ironie à l'égard des nouveaux hommes. Kounta et ses camarades en vinrent à être si écoeurés des airs et des manières de ces filles qu'ils résolurent de s'en désintéresser totalement, tout comme des soupirants que leurs agaceries attiraient.

Mais, certains matins, Kounta se réveillait avec le foto tout dur.

Bien

s˚r, cela lui était déjà souvent arrivé, même quand il avait encore l',ge de Lamine; mais c'était maintenant une sensation toute différente, profonde et puissante. Et il ne pouvait se retenir d'y porter la main et de le serrer très fort. Et Kounta ne pouvait pas non plus s'empêcher de penser à une chose que lui et ses camarades avaient entendu dire - le foto des hommes pénétrait dans les femmes.

27

Il semblait à Kounta que Binta trouvait pratiquement chaque jour une occasion de l'irriter. Sans qu'elle l'exprim,t par ses gestes ou ses paroles,

Kounta sentait sa réprobation - à tel regard, telle intonation. Et c'était pire quand apparaissait chez lui une chose qu'il ne tenait pas d'elle. Un matin, en lui apportant sa bouillie, elle faillit l,cher l'écuelle fumante en

le voyant revêtu du premier doundiko cousu par d'autres mains que celles de sa mère. Furieux de se sentir coupable, car il se l'était procuré en échange d'une peau tannée de hyène, Kounta ne lui donna pas d'explication, mais il sentit qu'elle était ulcérée.

Dès ce jour, Binta ne lui apporta plus un repas sans chercher de l'oeil

ce qu'il pouvait y avoir de nouveau dans la case. qu'apparaisse un tabouret, une natte, un seau, une assiette, un pot, son regard aigu le détectait aussitôt. Kounta rageait de la voir affecter cet air d'insouciance qu'il connaissait trop bien pour l'avoir vue agir avec Omoro, lequel savait aussi bien que Kounta aujourd'hui qu'elle br˚lait de courir jusqu'au puits du village, pour y gémir

bien haut de ses malheurs devant ses amies - comme toutes les femmes mandingues quand elles n'étaient pas d'accord avec leur mari.

Un matin, juste avant l'arrivée de Binta avec son repas, Kounta disposa exactement devant la porte de la case, c'est-à-dire en bonne place pour qu'elle trébuche dessus, une superbe corbeille dont lui avait fait présent Djinna M'Baki, l'une des veuves du village. Celle-ci était d'ailleurs un

peu plus jeune que Binta. Un jour, son mari n'était pas revenu de la chasse

- cela s'était passé lorsque Kounta était encore un chevrier du second kafo.

Il la connaissait déjà de vue, car elle habitait tout près de chez Nyo Boto, à qui il rendait souvent visite. Et puis, après qu'il eut grandi, ils s'étaient parlé. Ses amis l'avaient agacé en supputant plaisamment les raisons qu'avait la veuve de lui offrir une aussi jolie corbeille.

Lorsque

Binta arriva chez Kounta et reconnut le style de vannerie propre à la veuve, elle sursauta comme devant un scorpion - pour se reprendre bien vite.

Elle ne fit évidemment aucune allusion à l'objet, mais Kounta savait qu'elle avait compris son propos. Il n'était plus un petit garçon, et il fallait

qu'elle cesse de le traiter comme tel. Il sentait que c'était à lui de la faire

changer sur ce point. Ce n'était pas le genre de choses dont il irait discuter

avec Omoro - pas question de se donner le ridicule de demander à Omoro comment faire pour que Binta respecte son fils à l'égal de son mari. Kounta envisagea de parler de ce problème avec Nyo Boto, et puis il lui revint qu'à

son retour de l'initiation elle l'avait accueilli froidement, car il était devenu

un homme.

Alors, après réflexion, il décida de ne plus jamais mettre les pieds dans

la case de Binta, cette case o˘ il avait passé la plus grande partie de sa vie. Et puis, lorsque Binta lui apportait ses repas, il restait raide et silencieux. Elle posait les aliments sur la natte devant lui et repartait sans un

mot, sans même un regard. Kounta en vint sérieusement à se dire qu'il devrait trouver un autre arrangement pour ses repas. Les nouveaux hommes comme lui étaient presque tous servis par leur mère, mais pour quelques-uns c'était leur soeur aînée ou leur belle-soeur qui cuisinait. Il se dit

qu'au cas o˘ Binta empirerait encore, il trouverait une autre femme pour lui faire ses repas - peut-être la veuve qui lui avait offert la corbeille de

vannerie. Sans le lui avoir demandé, Kounta était s˚r qu'elle accepterait volontiers - mais il n'était surtout pas question de lui laisser seulement entrevoir qu'il y songeait. Et, en attendant, lui et sa mère continuaient à

se rencontrer au moment des repas - et à faire comme s'ils ne se voyaient pas.

Un matin de bonne heure, en revenant d'une nuit de garde dans les champs d'arachides, Kounta vit à bonne distance de lui trois jeunes hommes qui avançaient sur la piste - des voyageurs, à peu près de son ,ge.

Il les héla, et puis courut vers eux. Ils dirent qu'ils étaient du village de

Barra, à un jour et une nuit de marche de Djouffouré, et qu'ils allaient chercher de l'or. Ils appartenaient à la tribu des Féloups, rameau des Mandingues, mais il dut faire effort pour les comprendre, et eux-mêmes durent pareillement l'écouter attentivement pour saisir ses paroles. Cela rappela à Kounta sa visite au village de ses oncles, avec Omoro, lorsqu'il n'arrivait

pas à comprendre le parler de certaines gens qui n'habitaient pourtant qu'à

deux ou trois jours de marche de Djouffouré.

Le but de leur randonnée piquait la curiosité de Kounta. Pensant que cela intéresserait aussi certains de ses amis, il proposa aux jeunes gens d'accepter pendant une journée l'hospitalité de son village. Mais ils décli nèrent courtoisement l'invitation. Ils devaient arriver là o˘ l'on trouvait l'or au cours du troisième après-midi après leur départ de Barra.

- Mais pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous? demanda l'un d'eux à Kounta.

Kounta n'avait jamais rêvé à une pareille équipée. Il se trouva abasourdi par cette offre - non, merci, il appréciait hautement leur proposi tion, mais il avait tant à faire aux champs, et puis il y avait encore toutes

ses autres t‚ches.

- Si tu changes d'avis, rejoins-nous donc, dit l'un des jeunes gens.

Et, s'agenouillant dans la poussière, ils tracèrent le chemin à

parcourir

pour trouver l'or - depuis Djouffouré, deux jours et deux nuits de voyage.

101

Le père d'un des garçons était musicien itinérant, et il leur avait dit o˘

se trouvait l'endroit en question.

Kounta fit escorte à ses nouveaux amis jusqu'à l'arbre des voyageurs.

Les trois jeunes gens prirent le sentier qui contournait Djouffouré, et ils se retournèrent pour faire de grands signes à Kounta. Celui-ci revint chez lui à pas lents. Il entra dans sa case et s'étendit sur son lit en réfléchissant

profondément; et, bien qu'il n'ait pas dormi de la nuit, il n'arrivait pas à

trouver le sommeil. Après tout, pourquoi ne pas aller chercher de l'or, s'il

trouvait un ami pour s'occuper de ses cultures? Au fond, il n'avait qu'à

demander à certains camarades de le relayer pour la garde, et ils accepteraient volontiers - comme il l'aurait fait lui-même.

Et puis, une idée lui vint qui le fit presque bondir de son lit : puisqu'à

présent il était un homme, il pourrait emmener Lamine, comme son père l'avait emmené, lui, Kounta. Alors, pendant une heure, il arpenta sa case, tournant et retournant cette idée exaltante. Et d'abord, est-ce qu'Omoro autoriserait ce gamin de Lamine à faire une telle randonnée? En tant qu'homme, Kounta trouvait passablement humiliant d'avoir à solliciter une quelconque autorisation; mais si Omoro refusait? De plus, comment ses trois nouveaux amis réagiraient-ils s'il arrivait avec son petit frère?

Et puis, pensa Kounta, pourquoi être là à piétiner, pourquoi aller au-devant d'une éventuelle humiliation, simplement pour faire plaisir à

Lamine? Après tout, depuis qu'il était revenu de l'initiation, les liens entre

eux s'étaient énormément rel,chés. Mais il savait que, l'un comme l'autre, ils étaient insatisfaits de cet état de choses. quel bonheur n'avaient-ils pas

eu à être ensemble, avant que Kounta parte au djoudjouo? Mais, à présent, Lamine passait son temps avec Souwadou, qui vouait à celui-ci la même admiration que Lamine vouait naguère à Kounta. Kounta sentait qu'au fond Lamine n'avait pas changé sur ce point, si même son admiration ne s'était pas renforcée. Seulement, une sorte de distance s'était inscrite entre eux parce que Kounta était devenu un homme. Et les hommes ne perdent pas leur temps avec les gamins. Même si lui et Lamine ressentaient autrement les choses, ils n'avaient aucun moyen de renouer leurs liens. Sauf, peut-être, si Kounta emmenait Lamine chercher de l'or avec lui.

- Lamine est sérieux. Il se tient bien. Et il s'occupe parfaitement des

chèvres.

Ainsi Kounta aborda-t-il la question avec Omoro, sachant qu'il fallait attaquer de biais - dans une conversation, un homme ne va pas tout droit au but. Evidemment, Omoro le savait aussi bien que lui. Opinant lentement du chef, il répondit l'i

- Oui, cela est vrai.

Aussi calmement que possible, Kounta raconta alors à son père la rencontre avec ses trois nouveaux amis, et mentionna leur invitation à se i@

joindre à eux pour chercher de l'or. Enfin, il lança :

- Ce serait bien, pour Lamine, de faire cette randonnée.

102

Omoro demeura impassible. Il laissa s'écouler un long moment avant de répondre.

- Le voyage est une bonne chose pour un garçon, dit-il - et Kounta sut qu'en tout cas son père n'allait pas refuser catégoriquement.

Il sentait qu'Omoro avait confiance en lui, mais qu'en même temps il s'inquiétait, sans le manifester plus vivement que nécessaire.

- Cela fait bien des pluies que je n'ai pas voyagé dans cette région.

Je ne me souviens plus très clairement des pistes.

1 Le ton d'Omoro était parfaitement neutre. Mais Kounta savait que son pere - qui n'oubliait jamais rien - le sondait pour voir s'il connaissait vraiment le chemin de l'or.

S'agenouillant dans la poussière, Kounta y traça la route avec son b,ton, comme si elle lui était familière depuis des années. Il figura par des

cercles les villages que suivait la piste et ceux qui s'en trouvaient à une certaine distance, de part et d'autre. Omoro, qui s'était lui aussi mis à

genoux, dit à Kounta, une fois le tracé terminé :

- Le mieux est de passer par le plus grand nombre de villages. Cela allonge le chemin, mais on est plus en sécurité.

Kounta approuva de la tête, en espérant paraître plus s˚r de lui qu'il ne l'était en réalité. Il pensa soudainement que ses trois nouveaux amis, en voyageant ensemble, pouvaient parer mutuellement aux fautes des autres - s'il y avait lieu. Mais lui, accompagné et responsable de son jeune

frère, ne recevrait aucune aide s'il avait des ennuis.

Puis Omoro traça un cercle autour du dernier tiers de la piste.

- Dans cette zone, on ne parle guère mandingue, dit-il.

Se souvenant de ce qu'on lui avait enseigné au cours de son initiation,

Kounta répondit :

- Je me guiderai sur le soleil et les étoiles.

Un long moment passa, et Omoro dit finalement

- Je vais aller chez ta mère.

Kounta sentit son coeur bondir dans sa poitrine. Cela voulait dire que son père consentait à son projet, et qu'il estimait devoir informer lui-même Binta de sa décision.

Omoro ne s'attarda guère dans la case de Binta. A peine l'avait-il quittée pour regagner la sienne qu'elle se précipita dehors, se tenant la tête à deux mains, image de la désolation. " Madi! Souwadou! " hurla-t-elle, et ils quittèrent le groupe des enfants pour accourir vers elle. Des mères et des jeunes filles sortirent de leurs cases et prirent leur course derrière

Binta qui se ruait vers le puits en remorquant ses deux garçons et en poussant des cris perçants. Une fois là, elles s'attroupèrent autour de Binta qui

sanglotait et gémissait qu'il ne lui restait plus que deux enfants, car les deux autres seraient bientôt la proie des toubabs.

Incapable d'attendre une minute de plus pour leur apprendre la nouvelle du voyage de Kounta et de Lamine, une fillette du second kafo courut jusqu'au p,turage o˘ les garçons de son kafo gardaient les chèvres. Peu 103

après, les gens de Djouffouré ne purent se retenir de sourire en voyant un gamin délirant de joie débouler dans le village, poussant des cris d'allégresse à en réveiller les ancêtres. Rattrapant Binta juste devant sa case, Lamine - qui était encore plus petit qu'elle d'une tête - l'étreignit, lui planta de gros baisers sur le front, la souleva de terre en tournoyant, tandis

qu'elle poussait des clameurs pour qu'il la l,che. A peine l'eut-il reposée qu'elle courut ramasser son gourdin et lui en appliqua un bon coup. Il esquiva à temps une seconde attaque et se précipita chez Kounta. Il fit irruption dans la case sans avoir frappé - inimaginable intrusion dans la demeure d'un homme. Mais à peine eut-il entrevu le visage du garçon que Kounta décida de passer sur la chose. Lamine restait là, planté devant son grand frère. Il remuait les lèvres, essayant de dire quelque chose; en fait,

il tremblait de tous ses membres, et Kounta dut se maîtriser pour ne pas le saisir et l'étreindre, dans l'élan d'amour qu'il sentait passer entre eux.

Il s'entendit lui-même dire, d'un ton presque revêche :

- Je vois que tu es déjà au courant. Nous partons demain, après la prière du matin.

Homme ou pas, Kounta évita soigneusement de passer dans les parages de Binta en allant faire de rapides visites aux amis qui allaient s'occuper de ses cultures et prendre ses toits de garde en son absence. Il pouvait d'ailleurs savoir o˘ elle se trouvait, car elle se répandait en gémissements dans tout le village en traînant par la main Madi et Souwadou.

" Il ne me reste que ces deux-là! " clamait-elle à pleine voix. Mais elle savait - et tout le monde, à Djouffouré, le savait - que rien de ce qu'elle pourrait dire, faire, ou ressentir n'importait, car Omoro avait parlé.

28

A l'arbre des voyageurs, Kounta fit une prière pour que leur voyage soit préservé de tout péril, et, pour qu'il soit fructueux, il pendit par une

patte un poulet à une basse branche. Puis lui et Lamine s'engagèrent sur la piste, laissant derrière eux la bête qui battait des ailes et poussait des

cris. Kounta n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que Lamine s'efforçait de suivre son allure, de garder son baluchon en équilibre sur sa tête - et de ne pas attirer l'attention de Kounta sur ses efforts.

Au bout d'une heure, ils passèrent devant un arbre de petite taille, aux

ramures déployées, tout enguirlandé d'une infinité de perles. Cela indiquait

104

l'existence, à proximité, de quelques-uns des rares Mandingues qui étaient des kafirs, c'est-à-dire des paÔens qui prisaient le tabac ou fumaient des pipes à tuyau de bois et fourneau d'argile, et consommaient un breuvage alcoolisé à base d'hydromel. Kounta avait envie de l'expliquer à Lamine, mais il était plus important de lui inculquer la discipline de la marche en silence. Vers midi, Kounta sut que Lamine devait avoir les pieds et les j ambes douloureux, et aussi le cou, à cause de son lourd fardeau. Sans doute est-ce en endurant la souffrance qu'un garçon se fortifie le corps et le coeur.

Mais, en même temps, Kounta savait qu'il fallait le laisser se reposer, car,

si le gamin s'effondrait de fatigue, cela le blesserait dans sa fierté.

La piste traversait un petit bois, et Kounta serra fermement sa lance, comme on le lui avait appris. Il continua d'avancer avec prudence - et puis s'arrêta et tendit l'oreille. Derrière lui, les yeux écarquillés, Lamine

n'osait plus respirer. Bientôt cependant, le grand frère se détendit et reprit

sa marche. Kounta avait reconnu - non sans soulagement - des voix d'hommes conjuguées dans un chant de travail. Bientôt lui et Lamine

débouchèrent dans une clairière o˘ une douzaine d'hommes étaient en train de tirer une pirogue arrimée par des cordes. Ces hommes avaient abattu un tronc d'arbre, en avaient évidé l'intérieur par br˚lage et dégrossi l'extérieur avec des outils tranchants. A présent, il leur restait à faire tout le

long chemin jusqu'au fleuve. Après chaque pesée sur les cordes, ils enton naient une phrase de leur chant, se terminant toujours par : " Tous ensemble! " et, bandant leurs forces, ils le tiraient un peu plus loin. En passant, Kounta échangea avec eux de grands signes, tout en se disant qu'il lui faudrait par la suite expliquer à Lamine qui étaient ces hommes, et pourquoi ils étaient venus tailler leur pirogue dans une forêt lointaine plutôt que de choisir un arbre au bord du fleuve. Ces hommes étaient du village de Kéréouan, o˘ l'on fabriquait les meilleures pirogues mandingues, et ils savaient que seuls les arbres de la forêt donnent un bois qui flotte bien.

Kounta songea avec une chaude émotion aux trois jeunes hommes de Barra qu'il allait retrouver. Ils étaient pour lui comme des frères, alors qu'ils se connaissaient depuis si peu de temps. Peut-être cela venait-il de ce qu'ils étaient tous des Mandingues. Ils s'exprimaient d'une façon différente de la sienne, mais ils n'étaient pas différents à l'intérieur. Comme eux, il avait décidé de quitter son village pour chercher la fortune - et aussi

l'aventure - et puis chacun rentrerait chez soi avant l'arrivée des grandes pluies.

Lorsque vint le moment de la prière alansaro, vers le milieu de l'après-midi, Kounta abandonna le sentier et gagna le bord d'un ruisseau serpen-tant au milieu des arbres. Sans regarder Lamine, il déposa son baluchon et se pencha au-dessus de l'eau pour s'asperger le visage et boire quelques gorgées. Au milieu de sa prière, il entendit tomber le baluchon de Lamine.

En se relevant, sa prière terminée, il allait le réprimander, mais il se contint

en le voyant se traîner jusqu'au ruisseau. Il prit pourtant un ton dur pour 105

lui dire : " Ne bois qu'un petit peu à la fois! " Tandis que Lamine se désaltérait, Kounta décida de lui accorder une heure de pause, pas plus. quand il aurait avalé un peu de nourriture, pensa-t-il, Lamine pourrait

continuer la marche jusqu'à la prière fitiro, celle du crépuscule; à ce moment-là, ils

dîneraient solidement et s'accorderaient une très nécessaire nuit de repos.

Mais Lamine était trop épuisé pour manger. Il gisait à plat ventre devant le ruisseau, endormi. Kounta vint lui examiner la plante des pieds, mais il ne s'était pas encore blessé au point de saigner. Après avoir lui-même fait un somme, Kounta tira de la viande séchée de son baluchon et réveilla Lamine. Les deux frères mangèrent leur part de viande et se remirent en chemin. Kounta reconnaissait tous les détours de la piste et les points de repère qu'avaient indiqués les jeunes gens de Barra. Aux abords d'un village, ils virent deux grand-mères et deux fillettes accompagnées de quelques enfants du premier kafo qui s'affairaient, avec des gestes

vifs, à attraper des crabes dans un ruisseau.

Peu avant le crépuscule, alors que Lamine rattrapait de plus en plus fréquemment son baluchon chancelant, Kounta vit, au-dessus de sa tête, une grosse pintade m,le qui tournoyait avant de se poser. Il fit brusquement halte et se mit à couvert, tandis que Lamine tombait à genoux sous un buisson. Pinçant les lèvres, Kounta imita l'appel de cet oiseau à la saison de l'accouplement, et bientôt surgirent, avec des frissonnements d'ailes et des dandinements, plusieurs femelles dodues. Le cou tendu, la tête agile, les pintades cherchaient leur congénère m,le, lorsqu'une flèche décochée par Kounta transperça l'une d'elles. Lui arrachant la tête, il laissa la bête se vider de son sang et la mit à rôtir; pendant ce temp S, il

confectionna un abri pour la nuit et fit la prière. Il mit aussi à griller des

épis de maÔs sauvage qu'il avait cueillis en chemin et ne réveilla Lamine qu'au dernier moment. A peine celui-ci eut-il englouti son dîner qu'il s'endormit de nouveau sous l'auvent de branchage installé par Kountal au sol tapissé d'une moelleuse mousse.

Kounta demeura assis dans l'air tranquille de la nuit, les bras autour des genoux. Le jappement des hyènes s'éleva - elles n'étaient pas loin. Il

s'amusa pendant un moment à reconnaître les autres bruits de la forêt. Et puis il entendit monter au loin le triple appel mélodieux d'une corne.

C'était l'alimamo du prochain village qui annonçait la prière du soir en soufflant dans une défense d'éléphant. Il aurait voulu que Lamine entendît comme lui ce cri obsédant, presque humain, mais il vit avec un sourire qu'il dormait comme une masse. Alors, Kounta pria et s'endormit.

Ils arrivèrent en vue du village en question peu après le lever du soleil,

et, en entendant le martèlement cadencé des pilons des femmes, Kounta se sentit monter aux lèvres la saveur de la bouillie matinale; mais ils ne s'arrêtèrent pas. Ils rencontrèrent bientôt un autre village o˘ ils virent, en

le contournant, les hommes sortant de la mosquée et les femmes qui s'affairaient autour de leur foyer de cuisine. Plus loin encore, Kounta aperçut de loin un vieillard assis au bord de la piste. Il était plié en deux, brassant

en tous sens une jonchée de cauris sur une natte de bambou et marmonnant. Soucieux de ne pas l'interrompre, Kounta allait continuer son chemin, mais le vieillard leva la tête et les héla.

Il leur dit, d'une voix chevrotante et aiguÎ

Je viens du village de Kootacounda, dans le royaume de Wooli, s de la forêt de Simbani. Et vous, d'o˘

venez-

là o˘ le soleil se lève au-dessu

vous?

Kounta répondit qu'ils venaient de Djouffouré, et le vieillard hocha

la tête en disant qu'il en avait entendu parler. Il consultait ses cauris, expliqua-t-il, pour savoir ce qui allait lui arriver sur le chemin de Tombouctou,

" que je veux voir av' t de mourir ", ajouta-t-il. Les voyageurs accepte-an

raient-ils de l'aider?

Nous sommes pauvres, mais nous partageons de grand coeur avec vous, grand-père, répondit Kounta.

Et, déposant son baluchon, il en sortit de la viande séchée qu'il offrit

au vieillard. Celui-ci la serra dans sa robe en le remerciant.

Puis, les regardant attentivement, il demanda

- Vous êtes frères, et vous êtes partis en randonnée?

- Oui, grand-père, répondit Kounta.

Ramassant deux cauris, le vieillard dit à Kounta

- C'est très bien! Ajoute celui-ci à ta carnassière; et, tendant l'autre

à Lamine : Garde-le pour le mettre sur ta carnassière quand tu seras un

homme.

Les frères le remercièrent, et il appela sur eux la bénédiction d'Allah.

Ils marchaient depuis un bon moment lorsque Kounta estima qu'il était

temps de rompre le silence qu'il imposait à Lamine. Alors, sans s'arrêter

ni se retourner, il lui expliqua

Vois-tu, petit frère, une légende dit que la ville o˘ se rend le vieillard

doit son nom à des Mandingues qui y étaient venus et qui, y voyant un insecte inconnu d'eux, l'appelèrent " Toumbo Koutou ", c'est-à-dire "

nouvel

insecte ".

Lamine demeurant muet, Kounta se retourna; l'enfant était loin en arrière, s'efforçant de reficeler son baluchon qui s'était éventré en tombant.

En revenant sur ses pas, Kounta comprit qu'à force de remettre en équilibre sur sa tête le fardeau chancelant, Lamine en avait rel,ché les attaches.

Tandis qu'il réarrangeait le baluchon, il s'aperçut que son frère avait

les pieds en sang; mais, comme cela était inévitable, il se garda d'en parler.

Les larmes vinrent aux yeux de Lamine lorsqu'il rechargea son fardeau

- et ils repartirent. Kounta s'en voulait terriblement de ne pas avoir senti

que Lamine n'était plus derrière lui - et si le garçon était resté en chemin?

Peu de temps après, Lamine poussa un cri étouffé. Croyant qu'il avait march' e sur une epine , Kounta se retourna : son frère avait les yeux levés 1
.

vers une grosse panthère aplatie sur une branche en surplomb au-dessus de la piste - un instant plus tard, et ils auraient passé dessous. La bête

lança un crachement, et puis se coula paresseusement dans les branches 107

de l'arbre et disparut. Kounta reprit la marche, mais il était inquiet, furieux, honteux. Comment était-il possible qu'il n'ait pas vu la panthère?

Il y avait toutes chances pour que la bête elle-même n'ait pas voulu être détectée; elle n'aurait pas sauté sur eux, car, à moins d'être terriblement affamés, les félins attaquent rarement de jour, et en plus n'attaquent

pratiquement jamais les hommes sauf s'ils sont traqués, provoqués ou blessés.

Mais il revoyait brusquement sa chèvre éventrée par une panthère, lorsqu'il était chevrier. Et il pouvait presque entendre la voix du kintango - " Le chasseur doit avoir les sens aiguisés. Il doit entendre ce que les autres n'entendent pas, sentir ce qu'ils ne sentent pas. Il doit voir dans l'obscurité. " Mais il avait laissé vagabonder sa pensée, et c'était Lamine qui avait

vu la panthère. Ses plus graves ennuis lui étaient venus de cette mauvaise habitude, et il devait absolument s'en débarrasser. Sans ralentir l'allure, il ramassa un caillou, cracha trois fois dessus et le lança loin derrière eux

dans le sentier qu'ils avaient foulé, laissant ainsi en arrière les esprits du

malheur.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient sous le soleil br˚lant, le paysage

se modifiait : aux arbres de la forêt succédaient les palmiers à huile et, en

longeant des ruisseaux assoupis et boueux, ils contournaient des villages poussiéreux, étouffés de chaleur. Comme à Djouffouré, des bandes de gamins du premier kafo criaient et caracolaient, les hommes s'attardaient sous le baobab et les femmes bavardaient près du puits. Mais Kounta s'étonna de voir que ces gens laissaient les chèvres errer autour d'eux, avec

les chiens et les poules, au lieu de les mener paître à l'extérieur ou de les

renfermer dans des enclos comme dans son village. Il en conclut qu'ils devaient être différents de ceux de Djouffouré, et bizarres.

Ils traversèrent une région nue, à l'exception de baobabs aux bizarres silhouettes qui constellaient le sol sableux de leurs graines sèches. quand venait le moment de la prière, ils faisaient une pause, mangeaient légèrement,

et Kounta vérifiait les attaches du baluchon de Lamine; les pieds du garni in

ne saignaient presque plus. Et, après être passés par tous les embranchements indiqués par les jeunes gens de Barra, ils arrivèrent devant l'énorme baobab creux qu'ils avaient décrit. Pour que l'arbre soit finalement mort, il devait avoir vécu des centaines de pluies, pensa Kounta, et il raconta à Lamine ce que ses amis lui avaient dit " A l'intérieur de cet arbre repose

un griot. " Il lui expliqua que les griots ne sont jamais enterrés comme les

autres gens, mais déposés dans des baobabs creux, car ces arbres et les récits renfermés dans la tête des griots sont pareillement éternels. " Nous approchons, maintenant ", dit Kounta, et il regretta de ne pas avoir encore fabriqué le tambour auquel il songeait depuis si longtemps, car il aurait pu alors s'annoncer à ses amis. Le soleil était déjà très bas lorsqu'ils attei-gnirent les fosses argileuses. Les trois jeunes gens étaient là.

Nous sentions que tu viendrais, s'écrièrent-ils, tout heureux de le voir.

quant à Lamine, ils l'ignorèrent, comme ils auraient ignoré leur frère 108

du deuxième kafo. Ils bavardèrent avec animation, et les trois jeunes gens montrèrent fièrement les minuscules grains d'or qu'ils avaient trouvés. Le lendemain, Kounta et Lamine se mirent à l'ouvrage au point du jour. Ils détachaient de grosses mottes d'une argile gluante et les jetaient dans de grandes calebasses pleines d'eau. Il fallait ensuite faire tourner le mélange

et, après avoir laissé s'écouler lentement l'eau boueuse, explorer soigneusement le fond de la calebasse du bout du doigt pour y trouver les grains d'or qui pouvaient s'y être déposés. De temps en temps ils en recueillaient un de la taille d'un grain de millet, ou un peu plus gros. Ils travaillaient

fiévreusement, sans un mot. Lamine en oubliait ses courbatures. L'es précieux grains d'or étaient déposés, l'un après l'autre, dans le tuyau d'une grande plume d'aile de pigeon, bouché, une fois plein, par un brin de coton.

Kounta et Lamine avaient déjà amassé six pleins tuyaux lorsque les jeunes gens annoncèrent qu'ils avaient terminé leur propre quête. A présent, ils

allaient pousser vers l'intérieur du pays, pour trouver des défenses d'éléphants. Il arrive, leur avait-on dit, que les vieux éléphants se cassent une

défense en essayant de déraciner les arbustes et les gros buissons dont ils se nourrissent. Ils avaient aussi entendu parler de cimetières secrets d'éléphants - pour celui qui les découvrait, c'était la fortune. Kounta voulait-il

les accompagner9 quelle tentation pour lui! Cela semblait encore plus passionnant que de chercher de l'or. Mais avec Lamine c'était impossible. Le s, il les remercia de leur offre - mais il devait rentrer chez lui coeur gro

avec son frère. Ils se séparèrent après de chaleureuses déclarations d'amitié, non sans que Kounta leur ait fait promettre de s'arrêter à Djouffouré lorsqu'ils regagneraient Barra.

La route du retour parut plus courte à Kounta. Lamine avait les pieds encore plus ensanglantés qu'à l'aller, mais il h,ta le pas une fois que Kounta lui eut confié les petits tuyaux d'or, en lui disant : " Ils vont faire

ine n'était pas plus grand que celui

plaisir à ta mère. " Le bonheur de Lam

qu'éprouvait Kounta d'avoir emmené son frère en voyage, comme Omoro l'avait fait pour lui - et comme Lamine emmènerait un jour Souwadou, et Souwadou emmènerait Madi. Alors qu'ils étaient déjà en vue de l'arbre des voyageurs de Djouffouré, il entendit le baluchon de Lamine heurter le sol. Il se retourna, furieux, mais devant l'expression suppliante de son frère il se contenta de lui lancer sèchement

Entendu, tu reviendras le chercher plus tard!

Lamine ne répondit pas et fila aussi vite que pouvaient le porter ses maigres jambes.

Lorsque Kounta franchit la porte du village, une foule bruyante de femmes et d'enfants s'était déjà attroupée autour de Binta qui, rayonnante de bonheur et de soulagement, plantait dans ses cheveux les six tuyaux d'or. Le regard de chaude tendresse qu'ils échangèrent n'était pas seulement celui des retrouvailles entre une mère et son grand fils revenant d'un voyage. Les femmes eurent bientôt fait d'informer tout Djouffouré de ce que les deux fils aînés des Kinté avaient rapporté. " Il y a une vache sur 109

la tête de Binta! " s'écria une grand-mère, et toutes les femmes de reprendre

ces mots à l'unisson - car, en vérité, Binta avait sur la tête assez d'or pour

acheter une vache.

- Tu t'es bien comporté, dit simplement Omoro lorsqu'ils se trouvé-rent face à face.

Mais l'émotion qui passait entre eux était encore plus forte qu'avec Binta. Au long des jours qui suivirent, les anciens qui rencontraient Kounta dans le village lui parlaient et lui souriaient d'une façon particulière, et il leur répondait posément et respectueusement. Même les camarades de Souwadou -- les petits du deuxième kafo - saluaient Kounta comme un adulte, en disant " Paix! " les paumes croisées sur la poitrine.

Et il ressentit enfin la fierté d'être considéré comme un homme par sa mère,

le jour o˘ il entendit par hasard Binta dire : " Ixs deux hommes que je nourris. "

A présent, non seulement Kounta n'avait plus d'objections à recevoir ses repas de Binta, mais il la laissait même lui chercher les tiques dans la tête, service qu'elle avait été ulcérée de lui voir refuser.

Il lui rendait à nouveau visite dans sa case. De son côté, Binta était immanquablement souriante, et il lui arrivait de chantonner en faisant sa cuisine. Kounta lui demandait d'un air dégagé s'il pouvait lui être utile; elle acceptait volontiers, et il s'exécutait aussitôt. Si Lamine et Souwadou

jouaient trop bruyamment, un seul regard de Kounta les ramenait au calme. Et encore, un des grands plaisirs de Kounta était de faire sauter Madi en l'air et de le rattraper au vol - pour la plus grande joie du marmot'

quant à Lamine, son grand frère venait immédiatement après Allah. il s'occupait des sept chèvres de Kounta - excellentes reproductrices -

comme si elles étaient en or, et l'aidait assid˚ment à cultiver sa parcelle de miltet et d'arachides.

Lorsque Binta avait besoin d'être tranquille pour faire quelque cpose, Kounta la débarrassait des trois petits et elle souriait sur le seuil 5e sa case en les regardant s'éloigner, Madi juché sur l'épaule de Kounta, Lamine sur ses talons - fier comme un coq - et Souwadou, envieux, fermant la marche. Kounta y prenait tant plaisir qu'il se surprenait à désirer une famille bien à lui. Mais pas avant que le moment n'en soit venu, se disait-il; et ce moment était encore lointain.

29

Comme les nouveaux hommes étaient admis à le faire lorsque leurs devoirs leur en laissaient le loisir, Kounta et ceux de son kafo siégeaient dans le dernier cercle du Conseil des Anciens, qui se réunissait une fois par lunaison sous le vieux baobab de Djouffouré. En voyant les six anciens installés côte à côte sur des peaux de bête, Kounta trouvait qu'ils semblaient aussi vieux que l'arbre et comme sculptés dans l'ébène, tant le noir

la blancheur de leurs longues robes et de leurs

de leur peau tranchait sur

calottes. En face d'eux prenaient place ceux qui avaient des difficultés ou des disputes à leur soumettre. Derrière les solliciteurs venaient, par rang d',ge, les aînés - Omoro en faisait partie - et, après eux, les nouveaux hommes du kafo de Kounta. Et, encore derrière ceux-là, c'était la place des femmes; mais celles-ci s'y montraient rarement, sauf s'il s'agissait d'une affaire concernant un de leurs proches. Et pour que - suprême rareté

- toutes les femmes soient présentes, il fallait vraiment que le débat puisse

alimenter des commérages pimentés.

Pas une femme n'assistait au Conseil lorsqu'il se réunissait pour discuter de questions purement administratives, des relations de Djouffouré

avec d'autres villages, par exemple. En revanche, le jour o˘ se traitaient les affaires du village ou des litiges entre villageois, l'assistance était nombreuse et bruyante. Mais le silence se faisait instantanément dès que le doyen des anciens levait son b,ton orné de perles pour frapper sur le tambour le nom du premier à comparaître - les plus ,gés passaient en premier, et ainsi de suite. L'appelé se levait, exposait son affaire et se rasseyait. Les

anciens, qui l'avaient écouté sans l'interrompre, pouvaient alors le questionner.

S'il s'agissait d'un litige, l'autre partie énonçait sa propre version des

faits, était à son tour questionnée, et puis les anciens leur tournaient le dos

et entamaient des délibérations qui pouvaient être fort longues. Parfois, l'un d'eux se retournait pour poser une question supplémentaire. Enfin ils faisaient à nouveau tous face à l'assistance; sur un signe de l'un d'entre eux, l'appelé se levait, le doyen énonçait la décision du Conseil, et l'on tambourinait le nom suivant.

Même pour un nouvel homme comme Kounta, la plupart des affaires traitées étaient chose courante. Des gens qui venaient d'avoir un enfant Ili demandaient un plus grand champ et une plus grande rizière pour le mari et pour la femme - requêtes qui étaient presque toujours aussitôt satisfaites, de même que l'attribution de terres cultivables aux célibataires comme Kounta et ses camarades. Au cours de leur initiation, le kintango leur avait

enjoint de ne pas manquer une assemblée du Conseil des Anciens, sauf obligation majeure, car les décisions rendues les instruiraient progressivement jusqu'au moment o˘ eux aussi seraient devenus des

anciens. La première fois qu'il avait assisté au Conseil, Kounta avait regardé Omoro, assis bien en avant de lui, en se demandant combien de centaines de décisions son père avait emmagasinées dans sa tête alors qu'il n'était même pas encore lui-même un aîné.

A cette occasion justement, il y avait une question agricole en litige.

Deux hommes revendiquaient la propriété des fruits que donnaient des arbres plantés par le premier sur une parcelle attribuée par la suite au second - la famille du premier ayant diminué en nombre. Le Conseil des Anciens adjugea les fruits au premier en disant : " S'il n'avait pas planté

les arbres, il n'y aurait pas eu de fruits. "

Par la suite, Kounta vit souvent porter devant le Conseil certains types d'affaires. Ainsi il y avait la détérioration ou la perte, par celui qui l'avait emprunté, d'un objet précieux et tout neuf, au dire de celui qui l'avait prêté. Si l'emprunteur n'avait pas de témoins pour réfuter cette

affirmation, il devait payer ou remplacer l'objet estimé à sa valeur d'article neuf. Kounta vit aussi des gens furieux qui en accusaient d'autres

de leur avoir occasionné des malheurs par leurs maléfices. Un homme affirma être tombé gravement malade parce qu'un autre l'avait effleuré

avec un ergot de coq. Une jeune épouse déclara que sa belle-mère avait dissimulé dans sa cuisine des rameaux de bouréine - depuis, ce qu'elle cuisinait était immangeable. Et une veuve dit qu'un vieillard dont elle avait repoussé les avances avait semé sur ses pas des coquilles d'oeuf, alors elle ne pouvait plus marcher sans avoir des ennuîs - et elle en énuméra la longue liste. Si les motifs et les résultats de pratiques

maléfiques étaient suffisamment avérés, le Conseil ordonnait que le magicien le plus proche soit aussitôt convoqué à Djouffouré par le tam-tam, pour venir annuler l'influence néfaste par ses propres pratiques, aux frais du malveillant.

Kounta vit des débiteurs contraints au remboursement, même s'il leur fallait pour cela vendre tout ce qu'ils possédaient; et, s'ils ne possédaient

rien, ils devaient servir d'esclaves au créancier jusqu'à extinction de leur

dette. Il vit des esclaves accuser leurs maîtres de cruauté, ou de les nourrir

mal, de les loger mal, ou encore d'avoir pris plus que la moitié du fruit de leur travail. D'un autre côté, des maîtres venaient accuser leurs esclaves

de les frustrer de ce qui leur revenait en dissimulant une partie de leur production, ou de ne pas fournir assez de travail, ou de casser volontairement les outils agricoles. Kounta vit le Conseil peser soigneusement les preuves dans ces sortes d'affaires, et tenir également compte de la réputation de 112

chacune des parties dans le village, et il n'était pas rare que celle de l'esclave f˚t bien supérieure à celle du maître!

Maître et esclave ne venaient d'ailleurs pas toujours devant le Conseil

pour se plaindre. Kounta en vit par exemple demander conjointement que l'esclave soit autorisé à entrer par mariage dans la famille du maître. De toute façon, un couple ne pouvait pas se marier sans la permission du Conseil. Des liens de parenté trop proches entre éventuels mariés entraînaient immédiatement un refus; mais pour les autres il y avait encore une période d'attente d'une lune entre la requête et la réponse, durant laquelle

les villageois devaient aller discrètement informer l'un des anciens de tout

ce qu'ils savaient - flatteur ou non - des futurs respectifs. Avaient-ils toujours fait preuve d'une bonne éducation depuis l'enfance? Avaient-ils été

une souce anormale d'ennuis pour les autres, y compris pour leur famille?

Avaient-ils jamais montré une propension à agir de façon regrettable, par exemple à tricher ou à ne pas dire l'entière vérité? La jeune fille était-elle

irascible, raisonneuse? Avait-on vu l'homme battre sauvagement ses chèvres? Dans ce cas, le mariage n'était pas autorisé, car une telle personne risquait de transmettre ces traits à ses enfants. Mais Kounta savait déjà, bien avant d'assister au Conseil des Anciens, que la plupart des promis recevaient l'autorisation de se marier parce que leurs familles respectives s'étaient déjà elles-mêmes préoccupées de savoir tout cela avant de consentir à leur éventuelle union.

Les assemblées du Conseil apprirent cependant à Kounta que parfois les parents n'avaient pas réussi à savoir tout ce que les gens allaient confier

aux anciens. Kounta vit ainsi refuser sans appel un mariage parce qu'un témoin apprit au Conseil que le futur, quand il était encore chevrier, lui avait dérobé une corbeille, en croyant ne pas être vu. Si le témoin n'avait pas alors dévoilé la faute, ç'avait été par pitié pour celui qu; n'était encore

qu'un gamin; l'aurait-il fait, que le garçon aurait eu la main coupée, conformément à la loi. Kounta demeura figé lorsque le jeune voleur, fon dant en sanglots, avoua en balbutiant son forfait devant ses parents horrifiés, tandis que la jeune fille qu'il voulait prendre pour épouse éclatait

en hurlements. Le jeune homme disparut peu après de Djouffouré, et nul ne sut jamais rien de lui.

Après avoir assisté pendant plusieurs lunes aux assemblées du Conseil, Kounta en vint à penser que la plupart des problèmes exposés devant les anciens concernaient des gens mariés -- et surtout lorsqu'un homme avait deux, trois ou quatre femmes. Le plus souvent, ces hommes venaient se plaindre d'un adultère, et lorsque des témoignages extérieurs ou autres preuves solides le corroboraient, l'homme contre qui plaidait le mari avait devant lui de bien pénibles perspectives. que le mari bafoué

soit pauvre et le coupable riche, et le Conseil pouvait décider que ce dernier offrirait, une par une, toutes ses possessions, jusqu'à ce que le mari offensé déclare : " Cela me suffit " - parfois lorsque l'autre aurait entièrement vidé sa case. Mais lorsque, comme il arrivait le plus souvent, offen-113

seur et offensé étaient pauvres, le Conseil pouvait décréter que le premier se ferait l'esclave du second pendant une période de temps estimée compenser, en valeur, le préjudice subi. Et Kounta n'entendit pas sans frémir, s'agissant d'un récidiviste de l'adultère, les anciens fixer le jour et le

lieu o˘ il recevrait sur le dos, de la main du dernier mari outragé, trente-neuf coups de fouet, selon l'antique règle musulmane, " de quarante, l'on retire un ".

A entendre les époux offensés exposer leurs griefs devant le Conseil, Kounta sentait s'attiédir ses idées de mariage. Les maris accusaient les épouses d'irrespect, de paresse, de refus du devoir conjugal lorsque venait leur tour, ou simplement d'être impossibles à vivre. Si l'épouse ne pouvait présenter de solides arguments contraires et des témoins pour les confirmer, le verdict des anciens prescrivait au mari d'aller placer trois objets appartenant à sa femme devant la case de cette dernière et de proférer trois fois devant des témoins : " Je divorce d'avec toi! "

Mais pour les épouses le grief le plus sérieux - et, si les villageoises

en avaient eu vent, elles assistaient toutes à la séance - était que le mari

ne se conduisait pas en homme, c'est-à-dire qu'il manquait de puissance virile au lit. Dans ce cas, les anciens nommaient en guise d'arbitres trois personnes de grand ,ge : une dans la famille de l'épouse, une dans celle du mari et une choisie parmi les anciens. Au jour dit, ces vieillards assistaient aux ébats conjugaux. Si deux d'entre eux donnaient raison à

l'épouse, le divorce lui était accordé et sa famille conservait les chèvres qu'elle avait reçues pour prix de la fiancée; mais s'ils étaient deux à

estimer

que le mari faisait correctement son devoir, non seulement celui-ci récupérait les chèvres, mais encore il avait le droit de battre sa femme et, s'il le

désirait, de divorcer.

Mais une affaire entre toutes passionna Kounta et ses camarades, car elle concernait deux des garçons les plus ,gés de leur kafo et deux des veuves de Djouffouré les mieux pourvues. La question avait suscité maints commérages et chuchotements, et le jour o˘ elle fut portée devant le Conseil presque tout le village vint y assister. On commença, comme il se doit, par les décisions concernant les plus vieux solliciteurs. Puis fut appelée l'affaire Dembo Dabo et Kadi Tamba: il y avait plus d'une pluie que ces deux-là avaient divorcé, et voilà qu'ils se présentaient main dans la main, tout sourires, en demandant au Conseil l'autorisation de se remarier. Mais la déception se peignit sur leurs visages en entendant l'arrêt

" Vous avez insisté pour divorcer; vous n'êtes donc pas autorisés à vous remarier avant d'avoir eu, chacun de votre côté, un autre conjoint. "

La décision suscita des exclamations étouffées dans les rangs éloignés,

mais déjà le tambour annonçait la comparution suivante : " Touda Tamba et Kalilou Conteh! Fanta Bédeng et Séfo Kéla! " Les deux membres du kafo de Kounta et les deux veuves se levèrent. La plus grande des deux prit la parole au nom de tous, ayant apparemment bien préparé sa déclaration mais tout de même nerveuse.

Touda Tamba avec ses trente-deux pluies, et moi avec mes trente-trois pluies, nous n'avons plus guère de chances de trouver à nous remarier, dit-elle, et elle demanda au Conseil de consentir à la tériya entre elles

et Séfo Kéla et Kalilou Conteh, c'est-à-dire que chacune ferait la cuisine d'un des garçons et coucherait avec lui.

Les anciens leur posèrent diverses questions - les veuves répondant avec assurance, les amis de Kounta avec une timidité qui contrastait avec leur habituelle audace. Puis les anciens se retournèrent pour conférer entre

eux. L'assistance attendit la décision dans un silence haletant. Enfin, ils firent face à l'assistance et le doyen prit la parole :

- Allah y consentirait! Vous, les veuves, vous aurez ainsi l'usage d'un

homme, et vous, les nouveaux hommes, acquerrez une expérience précieuse pour votre futur mariage.

De son b,ton, l'ancien frappa deux coups secs contre le corps du tambour et lança un coup d'oeil furieux en direction des femmes qui, dans le fond, bourdonnaient de commentaires. quand elles eurent enfin fait silence, le nom @uivant fut appelé : " Djankeh Djallon! " Celle-ci passait en dernier,

car elle n'avait que quinze pluies. Djankeh Djallon avait été enlevée par les toubabs et, quand elle avait réussi à leur échapper, tout Djouffouré

avait dansé et festoyé pour saluer son retour. Seulement, quelques lunes plus tard, elle était enceinte, et les commérages étaient allés bon train car

elle n'avait pas de mari. Jeune et forte comme elle était, elle aurait encore

pu trouver un homme ,gé qui la prît pour troisième ou quatrième épouse.

Mais le bébé était venu au monde avec des cheveux bizarres et une peau anormalement claire. Depuis lors, les gens baissaient les yeux et s'empressaient de filer dès que Djankeh Djallon se montrait. Et maintenant, les yeux noyés de larmes, elle se tenait devant le Conseil : que devait-elle faire? Cette fois, les anciens ne conférèrent pas entre eux. Le doyen répon dit qu'il leur fallait peser la question - une question grave et difficile

-

jusqu'à l'assemblée de la prochaine lune. Et, là-dessus, les anciens levèrent

la séance.

Troublé et quelque peu déçu par la façon dont elle s'était terminée, Kounta ne bougea pas pendant un bon moment. Ses camarades et le reste de l'assistance étaient déjà presque tous repartis vers leur case - en commentant avec animation les décisions du Conseil. Les idées se pressaient encore dans sa tête lorsque Binta lui apporta son dîner, et ils n'échangèrent pas un mot. Enfin, comme il était de garde cette nuit-là, il prit ses armes - lance,

arc et flèches - et, accompagné de son chien ouolo, courut prendre son poste à l'extérieur du village. Mais il continuait à

son-

ger à toutes ces choses : le bébé à la peau claire et à la bizarre chevelure,

l'homme étrange qui l'avait engendré, et est-ce que Djankeh Diallon aurait été mangée par les toubabs si elle n'avait pu leur échapper?

30

Au-dessus des champs d'arachides baignés de lune, Kounta grimpa au poteau échancré d'entailles et s'installa sur la plate-forme de guet, jambes croisées. Il posa ses armes à côté de lui, y compris la hache avec laquelle, le lendemain matin, il couperait enfin le bois du tambour qu'il voulait confectionner depuis si longtemps. Au sol, son chien ouolo trottait dans tous les sens en humant les pistes. Kounta se souvenait des premières lunes o˘ il avait monté la garde, il y avait de cela plusieurs pluies. Au plus léger bruit - un rat filant dans l'herbe - il empoignait sa lance.

Toute

ombre lui semblait un singe, tout singe une panthère, toute panthère un toubab. Et puis ses yeux et ses oreilles s'étaient aiguisés. Il parvint à

distin-

guer le grondement du lion de celui du léopard. En revanche, il avait été

longtemps incapable d'une vigilance de tous les instants. Lorsqu'il se laissait envahir par ses pensées, ce qui lui arrivait fréquemment, il en oubliait

l'endroit o˘ il se trouvait et la mission qu'il devait remplir. Mais il avait

finalement appris à faire deux parts dans son esprit, l'une demeuran t aux aguets, l'autre s'abandonnant à ses réflexions personnelles.

Cette nuit-là, il pensait à la tériya accordée par le Conseil des Anciens

à ses deux amis. Cela faisait des lunes qu'ils en parlaient à Kounta et aux autres, mais personne ne croyait vraiment qu'ils présenteraient leur demande au Conseil. Et à présent c'était chose faite. En ce moment même, pensait-il, ils sont peut-être en train de pratiquer la tériya dans le lit des

veuves. Il essayait de se représenter comment ça se passait.

Le peu que Kounta savait de ce que les femmes ont sous leur robe, c'était ce qu'on en racontait dans son kafo. Il n'ignorait pas qu'au cours des négociations en vue des mariages les pères devaient garantir que leurs filles étaient vierges pour obtenir le meilleur prix de la fiancée. Et encore

autre chose, il était souvent question de sang à propos des femmes. Elles en perdaient tous les mois, et aussi quand elles accouchaient, et puis la nuit de leur mariage. Tout le monde savait que le lendemain matin les mères des nouveaux mariés venaient chercher dans un panier la cotonnade blanche sur laquelle ils avaient dormi; elles allaient montrer le linge sanglant - preuve de la virginité de la jeune fille - à l'alimamo, et celui-ci faisait alors seulement le tour du village en tambourinant les bénédictions d'Allah sur cette union. Kounta savait aussi que, si le linge ne portait pas

de traces de sang, le nouveau marié quittait avec fureur sa case et, les mères étant témoins, criait trois fois pour être entendu de tous : " Je divorce d'avec toi! "

Mais rien de cela n'existait dans la tériya. Simplement un nouvel homme dormait avec une veuve consentante et mangeait sa cuisine.

Kounta s'attarda un moment sur la façon dont Djinna M'Baki l'avait ouvertement regardé après la clôture du dernier Conseil. Sa main se porta presque malgré lui à son foto durci, mais il combattit l'envie qu'il éprouvait

de le frotter, car ç'aurait été comme s'il cédait au vouloir de cette veuve,

circonstance dont la simple évocation le gênait. Il ne souhaitait pas vraiment échanger avec elle cette chose visqueuse, mais il avait absolument

le droit, en tant qu'homme, de penser à la tériya - dont les anciens avaient

montré qu'elle n'était pas chose honteuse.

Le souvenir lui revint de jeunes filles qu'il avait vues dans un village,

en revenant avec Lamine de leur randonnée vers l'or. Toutes superbement noires, les seins hauts, les cheveux finement nattés, elles étaient une dizaine

avec leurs robes collantes, leurs perles et leurs bracelets. Elles s'étaient

comportées de façon si bizarre en le voyant passer que Kounta avait été

long à comprendre que si elles feignaient de ne pas s'intéresser à lui, c'était

parce qu'elles voulaient qu'il s'intéress,t à elles.

" Avec les femmes, pensa-t-il, on s'y perd. " A Djouffouré, les filles de cet ,ge-là faisaient si peu attention à lui qu'elles ne se donnaient même

pas la peine de ne pas le regarder. Etait-ce qu'elles le connaissaient trop bien? Ou parce qu'il était beaucoup plus jeune qu'il ne le paraissait -

trop

jeune pour être digne de leur intérêt? Les filles de l'autre village avaient

probablement pensé qu'un voyageur accompagné d'un petit garçon ne pouvait avoir moins de vingt ou de vingt-cinq pluies. Elles l'auraient dédaigné

si elles avaient su qu'il n'en avait que dix-sept. D'un autre côté, la veuve

qui avait jeté son dévolu sur lui n'ignorait pas sa jeunesse. Après tout, il

avait peut-être de la chance de ne pas être plus vieux, pensa Kounta, parce qu'alors les filles de Djouffouré se comporteraient à son égard comme celles du village en question, et il savait qu'elles n'avaient en tête qu'une idée :

le mariage. Au moins, à l',ge qu'avait Djinna M'Baki, elle ne pouvait plus prétendre qu'à la tériya. Mais pourquoi un homme se mariait-il s'il lui était

possible, tout en restant célibataire, d'avoir une femme pour sa cuisine et pour son lit? Il devait y avoir une raison à cela. Peut-être était-ce parce qu'un homme ne pouvait avoir des fils qu'en se mariant. Une bonne chose, les fils. Mais que pourrait-il leur apprendre tant qu'il n'aurait pas vécu assez longtemps pour savoir quelque chose du monde - pas seulement ce qu'il tenait de son père, et de l'arafang, et du kintango, mais ce qu'il en aurait exploré par lui-même, à l'exemple de ses oncles?

Ses oncles n'étaient même pas encore mariés, alors qu'ils étaient plus vieux que son père, et que la plupart des hommes de leur ,ge avaient déjà une deuxième femme. Est-ce qu'Omoro y songeait, lui aussi? L'idée fit sursauter Kounta. Comment sa mère prendrait-elle la chose? En 117

tout cas, étant la première femme, Binta pourrait assigner ses t,ches f

à l'autre, veiller à ce qu'elle travaille dur et fixer l'ordre de leurs nuits i

avec Omoro. Les deux femmes se disputeraient-elles? Non, il était s˚r que Binta ne ressemblerait pas à la première femme du kintango, lequel avait rarement un moment de tranquillité tant elle criaillait et tarabustait ses autres épouses.

Pour éviter de s'ankyloser, Kounta déplia ses jambes et les laissa pendre au bord de son perchoir. Son chien ouolo était couché en bas, sous la lune qui lustrait son poil ras, mais Kounta savait qu'il ne dormait pas, le nez frémissant, l'oreille aux aguets, à l'aff˚t de la plus faible odeur, du

plus léger bruit pour se lancer, avec de féroces aboiements, contre les bandes dévastatrices de babouins. Peu de choses réjouissaient plus Kounta, au cours de ces longues nuits de surveillance, que d'être une bonne dou-9

zaine de fois dérangé dans ses rêveries par les lointains grondements d'un félin bondissant sur un babouin - et surtout quand un dernier cri étouffé

du babouin annonçait qu'il était pris.

Mais, cette nuit-là, tout était calme. En fait, Kounta n'aperçut d'autre

signe de vie qu'une lumière jaune, lointaine et intermittente : c'était un pasteur foulah agitant une torche d'herbe pour écarter un animal - probablement une hyène - de son troupeau de vaches. Les Foulahs connaissaient si bien le bétail que l'on allait parfois jusqu'à dire qu'ils conversaient avec

leurs bêtes. Et Omoro avait raconté à Kounta que les Foulahs soutiraient quotidiennement un peu de sang au garrot des vaches et le buvaient, mélangé à du lait : cela représentait une partie de leur salaire de gardiens

de troupeaux. quels gens bizarres, pensait Kounta. Ce n'étaient pas des Mandingues, mais ils habitaient comme lui la Gambie. Alors, l'on devait trouver des gens - et des coutumes - encore bien plus bizarres dans les autres pays.

Au cours de la lune qui avait suivi sa randonnée avec Lamine, Kounta avait br˚lé de reprendre la route - cette fois pour un vrai voyage.

D'autres

jeunes de son kafo projetaient de partir dès la fin des moissons, mais ils n'envisageaient pas d'aller très loin. Tandis que lui, Kounta, voulait vis ter

cette lointaine contrée appelée le Mali, ce pays qui avait été, d'après son père et ses oncles, le berceau du clan Kinté il y avait de cela trois ou quatre

cents pluies. Ces ancêtres Kinté étaient de célèbres forgerons, des hommes qui avaient conquis le feu pour en faire des armes de fer qui avaient gagné

des guerres, et des outils de fer qui avaient rendu les travaux des champs moins pénibles. Et ce nom originel de Kinté s'était transmis à tous leurs descendants et à tous ceux qui travaillaient pour eux. Et quelques membres de ce clan étaient allés s'installer en Mauritanie o˘ était né le grand-père

de Kounta, le saint marabout.

Pour que nul - et pas même Omoro - n'ait vent de son projet avant qu'il le juge bon, Kounta avait interrogé confidentiellement l'arafang sur la meilleure route à suivre pour aller au Mali. Celui-ci, ayant esquissé une carte dans la poussière, avait montré à Kounta l'itinéraire : en 118

suivant pendant six jours les rives du Kamby Bolongo dans la direction vers laquelle on se tourne pour prier Allah, le voyageur atteindrait l'île de Samo. Passé ce point, le fleuve se resserrait, faisait un coude vers la gauche et amorçait une série de boucles serpentines o˘ s'embranchaient une multitude de bolongs aussi larges que le fleuve lui-même, dont les rives marécageuses disparaissaient en certains endroits derrière la mangrove touffue qui pouvait atteindre la hauteur de dix hommes. Lorsque les berges étaient dégagées, dit l'arafang à Kounta, on y voyait des foules de singes, d'hippopotames, de crocodiles géants et jusqu'à des troupes de cinq cents babouins.

Pour faire ce difficile parcours, il faudrait à Kounta deux ou trois jours, et il arriverait alors devant une autre grande île au rivage bas et boueux se relevant en petites falaises tapissées de buissons et d'arbustes.

Serpentant le long du fleuve, la piste passait par les villages de Bansang, Karantaba et Diabougou. Peu après ce dernier, il traverserait la frontière orientale de la Gambie pour entrer dans le royaume de Foulladou, et, au bout d'une demi-journée de marche, il arriverait au village de Fatoto.

L'arafang avait remis à Kounta un petit morceau de peau sur lequel il avait écrit le nom d'un collègue qui lui indiquerait la route à suivre depuis Fatoto, soit environ douze à quatorze jours de marche à travers un pays appelé Sénégal. Au-delà, dit l'arafang, s'étendait le Mali avec le but de la

randonnée de Kounta, Ka-ba, sa principale ville. Pour aller au Mali et en revenir, il lui faudrait environ une lune, à quoi s'ajouterait la durée de son

séjour là-bas.

Kounta avait tant de fois dessiné et suivi ce chemin sur le sol de sa case - en l'effaçant avant l'arrivée de Binta avec le repas - que, de son au milieu des champs d'arachides, il le voyait presque se dérouler perchoir

devant lui. quand il songeait aux aventures qui l'attendaient le long de la piste et au Mali, il avait peine à contenir son impatience. Il était presque

aussi impatient de parler de son projet à Lamine, non seulement parce qu'il br˚lait de partager son secret mais parce qu'il avait décidé d'emmener le petit frère avec lui. Il savait la fierté qu'avait retirée Lamine de leur première randonnée. Or lui aussi, à présent, était passé par l'initiation, ce qui

en ferait un compagnon de voyage plus expérimenté et s˚r. Mais Kounta reconnaissait en lui-même que la principale raison qu'il avait d'emmener Lamine, c'était le désir de faire le voyage avec quelqu'un.

Kounta resta un moment à sourire tout seul dans le noir, en imaginant la tête de Lamine quand le temps serait venu de le mettre au courant.

Il l,cherait la chose négligemment, comme s'il venait juste d'y penser. Auparavant, il lui faudrait en parler à Omoro, mais celui-ci ne s'inquiéterait

pas exagérément. Il en serait au contraire profondément heureux, et quant à Binta, tout en se faisant du souci, elle serait moins bouleversée que la première fois. Kounta se demanda ce qu'il pourrait trouver à

lui rapporter du Mali qui lui f˚t encore plus précieux que les tuyaux d'or.

Peut-être des pots finement tournés ou une pièce de riche étoffe; Omoro 119

et les oncles de Kounta lui avaient appris que, dans le Mali des anciens temps, les femmes du clan Kinté étaient renommées pour leurs poteries et pour leurs étoffes tissées de superbes motifs; peut-être les femmes Kinté

fabriquaient-elles encore ces choses.

Il vint à Kounta l'idée qu'après son retour du Mali il pourrait préparer un autre voyage à effectuer au cours d'une pluie suivante. Il pourrait même arriver jusqu'à cette si lointaine contrée de sables infinis o˘ les récits

de ses oncles plaçaient de longues caravanes d'animaux bizarres, au dos bourrelé de deux bosses renfermant de l'eau. Grand bien fasse à Kalilou

Conteh et à Séfo Kéla de la tériya avec leurs vieilles et laides veuves; lui,

Kounta Kinté, il ferait même le pèlerinage de La Mecque. A ce moment de ses pensées, comme il regardait dans la direction de la Ville sainte, Kounta vit un point de lumière jaune qui brillait bien au-delà des champs : les pasteurs foulahs préparaient leur déjeuner du matin. Il ne s'était même pas aperçu qu'à l'est montaient déjà les premières lueurs de l'aube.

Au moment o˘ il ramassait ses armes pour rentrer chez lui, il remarqua sa hache et se souvint qu'il avait prévu d'aller couper le bois de son tam bour. Il songea qu'il pourrait y aller le lendemain, car sa veille l'avait fatigué. Mais, au fond, il était à mi-chemin de la forêt et, s'il ne le faisait pas

maintenant, il allait traîner jusqu'à sa prochaine garde, qui ne viendrait que dans douze nuits. Et puis un homme ne cédait pas à la fatigue. Il remua les jambes pour voir s'il n'était pas engourdi et puis descendit le long du poteau, en plaçant ses pieds dans les entailles. En bas, son chien ouolo l'accueillit avec des frétillements de queue et des petits jappements joyeux. S'étant prosterné pour la prière souba, Kounta se releva en s'étirant, aspira une grande gorgée d'air matinal et prit sa course vers le bolong.

31

Tout en courant sous les premiers rayons du soleil, les jambes trempées de la rosée matinale, Kounta aspirait à pleines narines la senteur des fleurs sauvages. Déjà les faucons tournoyaient dans le ciel en guettant, au sol, une éventuelle proie, et le coassement des grenouilles animait les fossés en bordure des champs. Il vira brusquement pour ne pas déranger une volée de merles qui envahissaient les ramures d'un arbre comme autant de luisantes feuilles noires. Mais il aurait pu s'éviter cette 120

peine, car à peine les avait-il dépassés qu'un croassement rauque et lu rieux lui fit tourner la tête : des centaines de corbeaux étaient en train de déloger les merles.

Sans ralentir l'allure, Kounta respirait profondément, et il avait encore

assez de souffle pour sentir, en se rapprochant de la basse végétation qui couvrait les rives du bolong, la senteur musquée des palétuviers. A sa vue, les cochons sauvages se répandaient en grommellements qui déclenchaient aussitôt cris et hurlements chez les babouins, les gros m,les se h,tant d'entraîner derrière eux les femelles, elles-mêmes suivies de leurs petits.

S'il

avait été encore enfant, Kounta se serait arrêté pour grogner et sauter comme eux, parce que cela agaçait toujours les babouins qui montraient alors le poing et parfois même lançaient des pierres. Mais il n'était plus un petit garçon, et il avait appris à traiter toutes les créatures d'Allah comme il souhaitait lui-même être traité : avec respect.

De blanches envolées d'aigrettes, de cigognes et de grues prenaient l'air tandis qu'il avançait le long du bolong, dans l'enchevêtrement de la mangrove. Sur les berges glissantes, son chien ouolo courait en tous sens pour chasser serpents d'eau et tortues, qui disparaissaient dans la rivière sans même faire frissonner l'eau.

Comme chaque fois qu'il éprouvait le besoin de venir en ces lieux après son tour de garde nocturne aux champs, Kounta demeura un moment à contempler le paysage. Traînant derrière lui ses minces pattes, un héron gris volait si bas au-dessus des vertes eaux qu'elles frissonnaient

à chaque battement d'ailes. L'oiseau cherchait de petites proies, mais Kounta savait que c'était ici le meilleur endroit de tout le bolong pour attraper le koudjalo, ce gros poisson que Binta faisait cuire avec des oignons, du riz et des tomates amères. Cette évocation lui aiguisait encore l'appétit, car il avait le ventre creux.

Kounta suivit le bolong et obliqua bientôt dans un sentier au bout duquel se dressait un vénérable palétuvier. C'étaient les pas de Kounta qui avaient tracé ce chemin, car l'arbre et lui étaient de vieilles connaissances.

Il se hissa sur la plus basse branche et grimpa le long du tronc jusqu'à

son perchoir favori, tout près de la cime. De là, en tournant le dos au soleil

qui lui réchauffait les épaules, il pouvait voir dans la transparence du matin la boucle du bolong nappée d'oiseaux aquatiques encore endormis et, un peu plus loin, les rizières des femmes de Djouffouré, ponctuées par les abris de bambou des nourrissons. Dans lequel de ces abris Binta le déposait-elle, quand il était petit? Il n'était pas un autre lieu o˘ Kounta eprouvat comme ici, au petit matin, une telle impression de calme, de plénitude. Plus encore que dans la mosquée du village, il sentait que tout homme et toute chose reposent entièrement dans les mains d'Allah; et aussi que tout ce qu'il pouvait voir, entendre, sentir du haut de son arbre se trouvait là depuis plus longtemps que de mémoire d'homme, et s'y trouverait toujours lorsque luî et ses fils et les fils de ses fils auraient rejoint les ancêtres.

121

En s'éloignant du bolong dans la direction du soleil, Kounta attei gnit enfin les hautes herbes - aussi grandes que lui - entourant le petit bois o˘ il allait trouver exactement le tronc qu'il souhaitait pour tailler la caisse de son tambour. S'il mettait dès aujourd'hui le bois vert à

sécher,

il ne faudrait pas plus d'une lune et demie avant qu'il soit prêt à être creusé

et sculpté - à peu près au moment o˘ lui et Lamine reviendraient du Mali.

En entrant dans le bois, Kounta vit débouler quelque chose. C'était un lié-vre qui filait vers les hautes herbes, et aussitôt le chien ouolo se lança à

ses trousses. Sans doute était-ce moins pour le manger que pour le plaisir de la course, car Kounta savait qu'un chien ouolo vraiment affamé chasse silencieusement. Bientôt les aboiements se perdirent au loin - le chien reviendrait quand il serait lassé de son jeu.

Kounta s'enfonça vers le coeur du bois, o˘ il aurait le plus de chances

de trouver des arbres au tronc lisse et rond, juste à la taille souhaitée.

U

sol moussu était plaisant à fouler, mais, dans la pénombre des hauts arbres,

l'air était froid et humide - le soleil étant encore trop bas pour percer l'épaisseur du feuillage. Il déposa armes et hache contre t,@n arbre tordu et commença sa quête, allant d'un tronc à l'autre, se penchant parfois pour mesurer de l'oeil et des mains celui qui conviendrait exactement au tambour dont il rêvait - et en tenant compte qu'au séchage le bois se resserrait

légèrement.

Il était penché sur un tronc qui semblait faire l'affaire lorsqu'il entendit un craquement de branche qui déclencha, au-dessus de sa tête, les caquètements d'un perroquet. Il eut vaguement l'idée que c'était le chien qui revenait. Mais non, se reprit-il aussitôt, un chien adulte ne fait jamais

craquer une branche et, en un éclair, il se retourna. Il eut à peine le temps

d'apercevoir un visage blanc, un gourdin brandi, d'entendre un lourd piétinement derrière lui. Le toubab! Il lança son pied dans le ventre de l'homme et l'entendit grogner juste au moment o˘, lui frôlant le cr,ne, une chose lourde et dure s'abattait sur son épaule, comme un tronc d'arbre. Titubant sous le choc, Kounta fit volte-face - tournant le dos à l'homme qui gisait à ses pieds, plié en deux - et vit fondre sur lui deux Noirs tenant un grand

sac et un autre toubab armé d'un b,ton court; il se défendit de ses poings, atteignant les Noirs au visage et aussi le toubab dont il réussit, par un saut

de côté, à esquiver le b,ton.

Cherchant désespérément une arme, Kounta bondit sur eux - à coups de tête, de genou, les griffant, visant les yeux - insensible au gourdin qui

lui pilonnait le dos. Au moment o˘ trois d'entre eux s'abattaient sur Kounta et l'entraînaient au sol sous leur poids combiné, il reçut dans les reins un coup de genou qui le traversa d'une douleur fulgurante. Suffoquant, il ouvrit la bouche et, rencontrant des chairs, il mordit, déchira, déchiqueta. Sentant sous sa main un visage, il enfonça sauvagement ses ongles dans une orbite

et entendit hurler l'homme tandis qu'à nouveau le gourdin lui martelait le cr,ne.

Dans son hébétude lui parvinrent le grondement d'un chien et le hurle-1 22

ment d'un toubab suivi d'un jappement de douleur. Il réussit à se relever et tournoya follement, bondissant et se ployant pour esquiver les coups; la vision brouillée par le sang qui lui coulait du cr,ne, il aperçut autour du corps du chien un Noir avec la main sur l'oeil, un toubab tenant son bras qui saignait et les deux autres toubabs tournant autour de la bête, leurs gourdins levés. Hurlant de rage, Kounta se précipita sur l'un d'eux et arrêta, de ses avant-bras, le coup qui s'abattait. Etouffant à

moitié, tant l'odeur du toubab était infecte, il essayait désespérément de lui arracher le gourdin. Comment avait-il pu ne pas les entendre, ne pas sentir leur présence, leur odeur?

Et puis le Noir frappa à nouveau Kounta, qui l,cha le toubab et tomba à genoux. La tête prête à exploser, chancelant, rageant de sa propre faiblesse, Kounta se redressa, rugissant, battant l'air, aveuglé par les larmes, le sang et la sueur. C'était plus que sa vie qu'il défendait maintenant.

Omoro! Binta! Lamine! Souwadou! Madi! Le lourd gourdin du toubab l'atteignit à la tempe. Et tout devint noir.

32

Kounta était-il devenu fou? Il se réveillait nu, enchaîné, entravé, allongé sur le dos entre deux hommes; à la touffeur moite de l'atmosphère se mêlait une puanteur écoeurante, et dans les ténèbres montait un effroyable concert d'hommes qui hurlaient, sanglotaient, priaient, vomis-

saient. Lui-même avait le torse et le ventre couverts de ses propres vomissures. Tout son corps n'était que souffrance, tant il avait enduré

de coups depuis quatre jours. Mais le plus douloureux, c'était cette place entre les deux épaules o˘ on lui avait appliqué un fer rouge.

Il sentit le gros corps velu d'un rat lui effleurer la joue, et le museau

fouineur lui renifler la bouche. Grelottant de répulsion, Kounta claqua violemment des m,choires et la bête fila. Enragé, il se tordit et rua en tous sens pour se débarrasser des fers qui lui retenaient les poignets et les chevilles. Aussitôt montèrent de ceux à qui il était attaché des cris de fureur et de violentes saccades. Alors, fou de rage et de douleur. il tenta de se redresser d'un coup, mais son cr,ne cogna violemment contre du bois. Haletant et grondant, lui et son voisin invisible s'assenèrent mutuellement des coups de leurs bracelets de fer et retombèrent finalement, épuisés. Les nausées reprirent Kounta, et il ne put s'empêcher de 123

vomir encore une fois. De son estomac vide ne monta plus cette fois qu'un liquide amer qu'il laissa couler au coin de sa bouche en souhaitant mourir.

Il se dit que s'il voulait garder ses forces et sa raison il lui fallait redevenir maître de lui. Au bout d'un moment, sentant qu'il pouvait contrôler ses mouvements, il explora lentement et soigneusement de la main gauche son poignet et sa cheville retenus par les fers, et s'aperçut qu'ils saignaient.

Il tira légèrement sur la chaîne; elle semblait être reliée au poignet et à

la cheville gauches de l'homme avec qui il s'était battu. L'homme étendu sur sa gauche et enchaîné à lui par la cheville n'arrêtait pas de geindre, et ils étaient si serrés qu'au moindre mouvement ils sentaient l'épaule, le bras, la jambe de l'autre. Kounta se releva précautionneusement et toucha de son cr,ne le plafond de bois contre lequel il s'était heurté : il n'y avait

même pas la place de se tenir assis. Et derrière sa tête il y avait une paroi

de bois. " Je suis pris au piège comme un léopard ", pensa-t-il. Il refoula le sanglot qui lui montait à la gorge en revoyant ce moment de son initiation, déjà si lointain, o˘ il avait attendu dans l'obscurité d'une case, juste

après qu'on lui eut retiré sa cagoule en arrivant au djoudjouo. Il se força à écouter attentivement les cris et les gémissements qui s'élevaient tout autour de lui. Ici, dans le noir, il devait y avoir beaucoup d'hommes, certains à côté

de lui, certains devant lui, proches ou éloignés, mais tous renfermés dans une même salle, s'il s'agissait d'une salle. En tendant l'oreille,

il percevait encore d'autres cris, ceux-là plus étouffés et semblant monter de dessous les planches raboteuses o˘ il gisait.

En écoutant mieux, il commença à pouvoir reconnaître les langues de ceux qui l'entouraient. Un Foulah clamait inlassablement en arabe :

" 0 Allah dans le ciel, aide-moi! " Et un homme de la tribu des Sérères égrenait d'une voix rauque ce qui semblait être les noms des siens. Mais Kounta entendait surtout des Mandingues, dont l'un vouait mille morts aux toubabs en sira kango, le langage secret des hommes. D'autres voix étaient trop mouillées de sanglots pour que Kounta p˚t saisir un mot et identifier leur origine, mais certains parlers bizarres devaient venir d'au-delà

des frontières de la Gambie.

Kounta se rendit compte en gisant-là, l'oreille tendue, qu'il essayait de chasser de sa pensée le besoin irrésistible qu'il éprouvait de soulager son ventre, un besoin qu'il contenait depuis des jours. Mais il lui fut finalement impossible de se retenir plus longtemps et il sentit glisser entre ses fesses les excréments. Il sanglota de dégo˚t en sentant sa propre puanteur s'ajouter à l'infection ambiante; le coeur soulevé, il vomit encore un peu de liquide, mais les nausées continuaient. quels péchés avait-il pu commettre pour être ainsi puni? Il supplia Allah de l'éclairer. Mais n'avait-il pas

déjà suffisamment péché en ne priant pas une seule fois depuis ce matin o˘ il était parti chercher le bois de son tambour? Il était incapable de s'agenouiller, il ignorait la direction de l'est, mais il ferma les yeux et implora

le pardon d'Allah.

Et puis il demeura un long moment inerte, en proie à trop de souffrances - lentement, il réalisa que l'une d'entre elles était la faim qui lui nouait

l'estomac. Il n'avait rien mangé depuis le matin de sa capture. Il était en train d'essayer de se rappeler s'il avait jamais dormi depuis ce moment quand soudain il se revit, avançant sur une piste en forêt; derrière lui marchaient deux Noirs et en avant venaient deux toubabs avec leur surprenant costume et cette longue chevelure à la couleur bizarre. Kounta ouvrit brusquement les yeux, secoua la tête; il était inondé de sueur, son coeur s'affolait. Il s'était endormi sans s'en rendre compte, il avait fait un cauchemar. Ou alors, le cauchemar, c'était cette obscurité, cette fétidité? Non, tout cela était aussi réel que ce qui s'était passé dans la forêt. Malgré

lui,

des scènes lui revenaient progressivement.

Il se souvenait qu'après avoir lutté désespérément contre les slatis noirs et les toubabs il s'était réveillé pour se trouver b,illonné, aveuglé

par

un'bandeau, les mains attachées dans le dos et les chevilles entravées par des liens de corde - tout le corps traversé de fulgurantes douleurs. Tous ses efforts pour se libérer avaient entraîné une grêle de coups, et il avait

senti le sang lui couler le long des jambes. On l'avait remis sur ses pieds et fait avancer en le piquant du bout d'un b,ton, et il avait cheminé

devant

eux aussi vite que le lui permettaient ses entraves.

Arrivés au bord du bolong - dont il avait senti l'approche aux sons familiers et à l'élasticité du sol sous ses pieds - ils l'avaient poussé

dans

un canot. Toujours aveuglé par son bandeau, il avait entendu les ahanements des slatis qui ramaient et senti les coups des toubabs dès qu'il s'efforçait de se libérer. Après avoir accosté, ils s'étaient remis en marche

et étaient arrivés la même nuit en un endroit o˘, après l'avoir jeté au sol,

ils avaient attaché Kounta le dos contre une palissade de bambou et lui avaient brutalement retiré son bandeau. Il faisait sombre, mais il pouvait distinguer le visage du toubab au-dessus de lui et la silhouette des autres tout autour. Le toubab lui tendait un morceau de viande devant le visage.

Il avait détourné la tête, les m,choires serrées. Avec un sifflement de rage, le toubab l'avait saisi à la gorge en essayant de lui ouvrir la bouche de force. Mais Kounta avait résisté et le toubab l'avait brutalement frappé au visage.

Pendant le reste de la nuit, on l'avait laissé tranquille. Au lever du jour, il avait pu distinguer les autres, attachés comme lui à la palissade de bambou : il y en avait onze, six hommes, trois jeunes filles et deux enfants - surveillés par des slatis et des toubabs en armes. Les jeunes filles

étaient nues; et Kounta avait détourné ses regards, car c'était la première fois qu'il contemplait un corps de femme. Les hommes, nus eux aussi, les traits empreints d'une incommensurable haine, demeuraient immobiles et muets, les sanglantes marques du fouet imprimées dans leur peau. Mais les jeunes filles se répandaient en bruyantes lamentations : les leurs, disaient-elles, avaient été br˚lés dans l'incendie de leur village; l'une d'elles, le visage inondé de larmes, berçait un nourrisson imaginaire en lui

susurrant des tendresses; et la troisième hurlait à intervalles réguliers qu'elle allait retrouver Allah.

Fou de rage, Kounta essayait de briser ses liens. Un coup de gourdin s'abattit sur son cr,ne et il perdit connaissance. quand il revint à lui, il

vit qu'il était nu, comme les autres; on leur avait rasé la tête et enduit le

corps d'huile de palme rouge. Et vers midi deux nouveaux toubabs étaient arrivés. Les slatis, le visage fendu par un large sourire, s'étaient empressés

de détacher les captifs et de les mettre en rang avec des hurlements.

Kounta

sentait ses muscles se contracter de rage et de peur. Un des nouveaux toubabs était courtaud, rond, la tête couronnée de cheveux blancs. L'autre était beaucoup plus grand que lui, massif et rébarbatif, le visage tout couturé de cicatrices - mais c'était devant cheveux-blancs que les slatis et les

autres toubabs s'inclinaient avec des sourires.

Les embrassant du regard, cheveux-blancs fit signe à Kounta d'avancer; terrorisé, celui-ci se rejeta en arrière et aussitôt un coup de fouet lui br˚la le dos. Un slati l'attrapa par-derrière, et lui fit lever la tête.

Cheveux-blancs s'approcha calmement de Kounta et, en écartant ses lèvres tremblantes, lui examina les dents. Kounta tenta de lui échapper, mais, sous le fouet qui s'abattait de nouveau, il obéit et se tint droit.

Tremblant

de tous ses membres, il sentit le toubab lui passer la main devant les yeux,

lui palper le torse, le ventre. Au moment o˘ les doigts se resserrèrent autour de son foto, il essaya de leur échapper en étouffant un cri. Il fallut

la force de deux slatis et quelques coups de fouet pour le contraindre à

se ployer en deux. Il sentit avec horreur des doigts lui écarter les fesses.

Puis le toubab aux cheveux blancs repoussa brutalement Kounta et examina pareillement les autres, allant jusqu'à inspecter les parties intimes des

femmes, malgré leurs gémissements. Ensuite, les coups de fouet et les hurlements reprirent pour faire courir les captifs tout autour de l'aire, puis bondir et retomber accroupis.

Après cela, le toubab aux cheveux blancs et le grand toubab balafré

s'écartèrent pour parler à voix basse. Très vite cheveux-blancs revint et fit

signe à un autre toubab en lui montrant quatre hommes, dont Kounta, et deux jeunes filles. Le toubab sursauta et lui désigna les autres d'un air pressant. Mais cheveux-blancs secoua la tête. En les voyant discuter avec animation, Kounta crut exploser de rage et il tira comme un fou sur ses liens.

Enfin, cheveux-blancs écrivit d'un air mécontent quelque chose sur un morceau de papier et l'autre prit le papier avec colère.

Les slatis empoignèrent de nouveau Kounta qui se débattait et hurlait de fureur et le maintinrent assis, le dos tendu. Terrifié, il vit un toubab tirer du feu une longue tige de fer qu'avait apportée le toubab aux cheveux blancs. Vociférant, se tordant en tous sens, il ressentit brusquement une atroce douleur au creux des épaules. Et puis, à tour de rôle, montèrent pareillement les cris des autres. Enfin, on oignit d'huile de palme la bizarre

marque LL que Kounta vit imprimée dans leur dos.

Une heure plus tard s'ébranlait dans le tintement des chaînes leur 126

file clopinante, cinglés par les fouets des slatis dès qu'ils ralentissaient ou

trébuchaient. quand, en fin de soirée, ils arrivèrent vers deux pirogues dissimulées sous l'épais berceau de la mangrove couvrant les bords du fleuve, Kounta avait tout le dos et les épaules lacérés et sanglants. On les divisa en deux groupes et les slatis se mirent à ramer dans l'obscurité,

les toubabs faisant pleuvoir des coups de fouet au moindre signe de résistance.

Lorsque Kounta vit se profiler dans la nuit une grande masse sombre, il sut qu'il n'avait plus qu'une seule chance. Il bondit et tenta de se jeter

à l'eau; un concert de cris et de vociférations s'éleva, et le canot manqua de chavirer, mais Kounta fut retenu par les liens qui l'attachaient aux autres. Aussitôt, les fouets et les gourdins s'acharnèrent sur lui, les coups

lui pleuvaient sur la tête, le ventre, les côtes, le dos, tandis que le canot

continuait et venait heurter le flanc de la grande chose sombre. Il sentit qu'il avait le visage inondé de sang, et il entendit au-dessus de sa tête monter les exclamations de nombreux toubabs. On le ligota et il n'eut plus aucun moyen de résister. Il fut à moitié tiré, à moitié poussé le long d'une échelle de corde et il retrouva un restant de forces pour tenter encore

une fois de s'échapper en se tordant et en se détendant brusquement; mais, de nouveau, les fouets le cinglèrent et des mains l'aggrippèrent au milieu des puissants relents de l'odeur des toubabs, tandis qu'éclataient des cris perçants de femmes et des imprécations de toubabs.

A travers ses paupières gonflées, Kounta aperçut tout autour de lui un barrage de pieds et de jambes; protégeant du bras son visage ensanglanté, il parvint à lever un peu les yeux : le toubab aux cheveux blancs était en train d'inscrire des choses dans un petit livre. Puis on le remit sur

ses pieds on le poussa brutalement en avant sur une surface plane au milieu de laquelle il aperçut de grands poteaux empaquetés dans du gros tissu blanc. On le guida vers une ouverture suivie d'une sorte d'esca-lier raide qu'il descendit en chancelant; en bas régnait une totale obscurité,

envahie d'une incroyable puanteur et toute traversée de cris de douleur.

S'éclairant au moyen d'une petite flamme jaune qui br˚lait dans un cadre de fer suspendu à un anneau, un toubab enchaîna Kounta par les chevilles et les poignets et le força à s'étendre entre deux hommes qui geignaient. Il fut aussitôt pris de vomissements. Malgré sa terreur. il comprit

que les lumières qu'il voyait pointer ici et là signifiaient que les toubabs

enchaînaient ailleurs ceux qu'ils avaient amenés avec lui. Il sentit ses idées

glisser; il pensa qu'il devait être en train de rêver. Et il lui fut miséricor-dieusement donné de sombrer dans le sommeil.

Kounta n'avait plus d'autre moyen de distinguer le jour de la nuit que de guetter l'ouverture du panneau d'écoutille. Au bruit du loquet, il levait

la tête - seul mouvement qu'il pouvait faire sans tirer sur les chaînes et les fers. Il voyait descendre quatre silhouettes indistinctes de toubabs : deux d'entre eux, armés de fouets et portant des lumières, escortaient les deux autres qui remontaient les étroites allées en poussant un baquet contenant la nourriture. Ils en emplissaient des récipients de métal qu'ils déposaient entre chaque couple de compagnons de chaîne, à même les planches souillées. Jusque-là, Kounta avait serré obstinément les m‚choires à chaque distribution, préférant encore mourir de faim; mais son estomac vide commençait à lui faire aussi mal que les coups qu'il avait reçus. Les lumières montraient qu'après s'être occupés de ceux du niveau de Kounta les toubabs descet .idaient le reste de la nourriture à ceux d'en dessous.

De temps en temps, et généralement quand il devait faire nuit à

l'exté-

rieur, les toubabs amenaient dans la cale de nouveaux captifs et les poussaient à coups de fouet, sanglotant ou hurlant de terreur, et les enchai-naient dans les places encore vides.

Un jour, peu après la distribution de nourriture, Kounta perçut un bizarre son assourdi qui semblait vibrer au-dessus de sa tête. D'autres l'entendirent également, et instantanément les gémissements cessèrent.

Kounta tendit l'oreille : on aurait dit des martèlements de pieds courant en tous sens. Et puis s'éleva tout près d'eux un autre son, comme si l'on hissait avec des grincements un très lourd objet.

A travers les planches raboteuses sur lesquelles il était étendu, Kounta

sentit monter contre son dos nu une étrange vibration. quelque chose semblait alternativement lui étreindre et lui gonfler la poitrine, et il demeura

figé d'angoisse. Cela lui cognait dans la tête comme si tout son sang remontait. Et puis la terreur lui déchira les entrailles en comprenant que leur

prison bougeait, qu'elle les emmenait au loin. Tout autour de lui, les hommes se mirent à hurler, implorant Allah et Ses esprits, se frappant la tête contre les planches, tirant sauvagement sur leurs chaînes cliquetantes.

Au milieu de l'atroce tumulte, Kounta cria à pleins poumons : " Allah, je T'adresserai tous les jours les cinq prières! Ecoute-moi! Aide-moi! "

Les sanglots, les cris de douleur, les prières continuèrent de se mê-128

ler, ne s'apaisant progressivement que parce que, l'un après l'autre, les hommes retombaient hors d'haleine dans l'obscure puanteur. Kounta savait qu'il ne reverrait plus jamais l'Afrique. Il sentait à présent nettement monter, à travers les planches, une lente oscillation, parfois assez forte pour le faire glisser contre l'un des deux hommes qui l'entouraient et dont il éprouvait un instant la chaleur contre son épaule, son bras, sa hanche. Il avait tant crié qu'il ne lui restait plus de voix, mais son esprit hurlait sans rel,che : " Tuons les toubabs - et les traîtres noirs qui les aident! "

Il était en train de pleurer sans bruit au moment o˘ l'écoutille s'ouvrit

pour livrer passage aux quatre toubabs qui cognaient contre les marches le baquet de nourriture. Il serrait les dents pour lutter contre la faim qui

lui tordait l'estomac lorsque lui revint brusquement un enseignement du kintango : il faut que les guerriers et les chasseurs mangent convenablement car ils doivent être plus forts que les autres hommes. S'il se refusait à manger, il n'aurait pas la force de tuer les toubabs. Aussi, quand on déposa l'écuelle entre lui et son voisin, il plongea ses doigts dans l'épaisse bouillie. Cela avait le go˚t de la farine de maÔs cuite avec de l'huile de palme. Le toubab dont il avait refusé la viande lui avait tellement serré la gorge que chaque bouchée lui faisait mal à avaler, mais il surmonta la douleur et vida le récipient. Seulement, la nourriture lui pesait comme une boule dans l'estomac, et bientôt il vomissait tout sur les planches. Il entendait d'ailleurs que d'autres étaient pareillement pris de nausées.

Tandis que les lumières arrivaient au bout du faux pont, cette sorte de longue étagère de planches sur laquelle il était étendu, brusquement montèrent un cliquetis de chaînes, le bruit mou d'une tête heurtant le bois et les hurlements hystériques d'un homme qui mélangeait bizarrement le mandingue et des mots ressemblant à la langue des toubabs. De grands éclats de rire partirent des toubabs qui distribuaient la nourriture et puis

l'on entendit cingler leurs fouets, et les cris de l'homme se transformèrent

en sanglotants balbutiements. Etait-ce possible? Kounta avait-il vraiment entendu un Africain parler toubab? Des slatis seraient donc renfermés avec eux? Il avait entendu dire que souvent les toubabs trahissaient eux-mêmes les traîtres noirs en les jetant à leur tour dans les chaînes.

Sur le niveau de Kounta, pas un bruit ne s'éleva tandis que les toubabs descendaient au fond de l'entrepont, puis reparaissaient avec le baquet vide et remontaient en fermant derrière eux l'écoutille. Mais aussitôt tous les parlers se mêlèrent en un furieux bourdonnement. Puis, au bout de l'étagère de Kounta, il y eut un lourd cliquetis de chaînes, suivi d'un cri de douleur et d'imprécations hystériques dans le même parler mandingue. Kounta entendit la voix stridente de l'homme : " Tu me prends pour un toubab? " et puis une série de coups violents et de cris désespérés.

Enfin les coups cessèrent et un cri perçant retentit dans le noir, suivi par l'horrible gargouillement d'un homme qu'on étrangle. Il y eut 129

encore un bruit de chaînes, un heurt saccadé de talons nus contre les planches, et puis le silence total.

La tête en feu, le coeur battant, Kounta entendit monter tout autour de lui des clameurs " A mort, les slatis! A mort! " Il reprit le cri à

l'unisson, agitant sauvagement ses chaînes avec les autres - mais brusquement un raclement annonça l'ouverture du panneau d'écoutille et, dans le rai de jour qu'il laissait filtrer, il vit descendre un groupe de toubabs armés

de fouets et portant des lumières. Ils avaient évidemment entendu le tumulte et, bien que celui-ci e˚t instantanément cessé, ils parcoururent les

allées en vociférant et en abattant leurs fouets en tous sens. quand ils furent remontés sans avoir remarqué le mort, l'entrepont demeura longtemps silencieux. Et puis, au bout de la rangée de Kounta, là o˘ gisait le traître, s'éleva un petit rire sans joie.

La distribution de nourriture se fit dans une atmosphère tendue. Les toubabs manièrent le fouet plus que de coutume, comme s'ils sentaient que quelque chose n'allait pas. Sous le cuisant coup de lanière qui lui cinglait

les jambes, Kounta se cabra en criant. Il savait que celui qui recevait un coup en silence était rossé jusqu'à ce qu'il crie. Puis il plongea à t,tons dans le plat et avala la bouillie insipide tout en suivant de l'oeil les lumières

qui se déplaçaient le long de son étagère.

Dans l'entrepont, chacun tendait l'oreille, et soudain un toubab appela

les autres. Les lumières s'agitèrent, puis des exclamations et des imprécations retentirent et l'un des toubabs, remonté en h,te vers l'écoutille, en redescendit accompagné de deux autres. Kounta entendit détacher des fers et des chaînes. Et deux toubabs tirèrent le cadavre dans l'allée et le hissèrent jusqu'à l'écoutille, tandis que les autres continuaient à distribuer la

nourriture.

Ils faisaient résonner leur baquet au niveau inférieur lorsque quatre autres toubabs descendirent l'échelle et allèrent directement à l'endroit o˘

avait été enchaîné le slati. En se tordant le cou, Kounta pouvait les voir élever bien haut leurs lumières. Avec d'horribles jurons, deux d'entre eux se mirent à cingler un homme de leurs fouets. Sous l'atroce morsure des lanières, pas un cri ne lui échappait : rien que d'entendre la violence des coups, Kounta en était paralysé; il entendait le malheureux entrechoquer ses chaînes dans l'agonie de sa torture - et dans sa farouche détermination de ne pas crier.

Les toubabs s'égosillaient en imprécations et les lumières passaient de

l'un à l'autre, car ils se relayaient pour fouetter inlassablement l'homme.

Et finalement celui-ci se mit à hurler - lançant d'abord une malédiction en foulah et puis des choses inintelligibles pour Kounta, bien qu'elles fussent également dans cette langue. Il revit en un éclair ces doux et aimables

Foulahs qui gardaient les troupeaux des Mandingues - et les coups continuèrent de pleuvoir jusqu'à ce que le malheureux p˚t à peine geindre.

Alors les quatre toubabs, suffoquant et hoquetant dans l'atmosphère nauséabonde, s'en furent sans cesser de tempêter.

130

Les gémissement tremblants du Foulah montèrent dans la cale obscure. Bientôt une voix claire retentit, qui disait en mandingue : " Partageons sa souffrance! Nous devons tous être ici comme un seul village! "

C'était la voix d'un aîné, et cet aîné avait raison. La souffrance du Foulah,

Kounta l'avait reçue comme la sienne propre. Il sentait la rage s'emparer de lui. Mais il éprouvait en même temps, sans pouvoir lui donner un nom, une terreur c omme il n'en avait jamais connu, qui partait de la moelle de ses os. Une partie de lui-même souhaitait la mort, pour échapper à tout cela; mais non, il fallait qu'il vive pour la vengeance. Il se força à

garder

une immobilité totale. Il fut long à y parvenir, mais il sentit peu à peu l'abandonner sa tension, ses contradictions, ses douleurs physiques même, sauf au creux des épaules, là o˘ on l'avait marqué au fer rouge. Il s'aperçut

alors qu'il pouvait mieux concentrer son esprit sur l'unique choix qui se présentait, à lui comme aux autres : ou ils mourraient tous dans ces ténèbres de cauchemar, ou ils maîtriseraient les toubabs et les tueraient.

Les piq˚res et les démangeaisons devenaient intolérables. Dans la saleté, puces et poux de corps avaient proliféré par milliers; tout l'entrepont en était infesté. Là o˘ ils sévissaient le plus, c'était dans les endroits

du corps garnis de poils. Kounta avait les aisselles et tout le bas-ventre en feu. Il n'arrêtait pas de se tordre pour gratter de sa main libre les régions

que sa main enchaînée ne pouvait atteindre.

Il lui venait encore des idées de lutte, d'évasion; et puis, l'instant d'après, des larmes de dépit lui montaient aux yeux, la colère l'empoignait et il devait lutter pour se calmer. Le plus terrible, c'était d'être absolument

immobilisé, il en aurait mordu ses chaînes. Il lui fallait s'occuper l'esprit

ou les mains, sans cela il deviendrait fou - comme déjà, dans la cale, des hommes l'étaient devenus, à en juger pas leurs cris incohérents.

A force de tendre son attention dans le noir, Kounta savait depuis longtemps reconnaître, à leur respiration, si ses voisins immédiats dormaient ou non. Alors, il entreprit de saisir les bruits plus lointains. En s'exerçant à écouter très attentivement les sons répétés, il découvrit que ses oreilles, en les captant, lui indiquaient de quel endroit ils émanaient;

c'était une sensation bizarre, presque comme si ses oreilles remplaçaient ses yeux. Au milieu du mélange de grognements et d'imprécations qui 131

emplissait les ténèbres, il entendait de temps en temps un homme se frapper le cr,ne contre le plancher. Il y avait un autre bruit étrange et monotone. Par moments il s'interrompait, puis reprenait; on aurait dit le frottement de deux morceaux de métal l'un contre l'autre et, comme il persistait, Kounta en déduisit qu'un captif tentait ainsi d'user un mail-lon de sa chaîne. Il entendait souvent aussi des cris étouffés et des tintements métalliques : c'étaient deux hommes qui se battaient en se cognant mutuellement avec leurs fers.

Kounta avait perdu toute notion du temps. Sur la longue étagère o˘

ils étaient entassés, l'urine, les vomissures et les excréments qui empuantissaient l'air s'étaient mélangés en une p,te qui nappait les planches. Il commençait à songer qu'il ne résisterait plus longtemps à cette horreur lorsque huit toubabs descendirent dans l'entrepont en hurlant des jurons.

Ils n'apportaient pas l'habituel récipient de nourriture mais des sortes de houes à long manche et quatre grands baquets. Kounta ret@narqua avec étonnement qu'ils ne portaient pas de vêtements.

Ils furent aussitôt pris de vomissements bien plus violents que ceux qui soulevaient d'habitude les autres toubabs. Par équipes de deux, ils se répandirent dans les allées; avec leurs houes, ils grattèrent les planches, ramenant à chaque fois des masses d'ordures qu'ils faisaient tomber dans les baquets. Dès qu'un baquet était plein, ils le tiraient jusqu'à

l'escalier,

le hissaient jusqu'à l'écoutille en le cognant contre les marches, puis redescendaient avec le récipient vide et recommençaient plus loin la même opération. Grimaçant horriblement, leurs corps p,les et poilus constellés d'immondices, les toubabs nus étaient secoués d'abominables haut-le-coeur.

Et, quand ils eurent terminé leur travail, il régnait toujours la même puanteur étouffante dans l'espace surchauffé.

Le jour o˘ se montrèrent d'autres toubabs que les quatre distributeurs de nourriture, Kounta devina, au bruit qu'ils firent en descendant l'escalier,

qu'ils devaient être une vingtaine. L'effroi s'empara de lui. Il vit, en tournant la tête de part et d'autre, que les toubabs se postaient par petits groupes tout autour de l'entrepont, certains armés de fouets et de fusils, d'autres

élevant leurs lumières à bout de bras à chaque extrémité des étagères o˘

gisaient les hommes enchaînés. Kounta sentit son ventre se contracter en entendant de bizarres claquements métalliques suivis de lourds cliquetis de chaînes. Et puis une secousse lui ébranla la cheville droite, celle qui portait le fer, et il comprit avec terreur qu'un toubab le libérait.

Pourquoi?

quelle atrocité leur était encore réservée? Il demeurait étendu sans un geste, ne sentant plus peser sur sa cheville le lourd bracelet de fer, entendant tout autour de lui se répéter les mêmes bruits métalliques. Et puis les toubabs se déchaînèrent en hurlements et en claquements de fouet.

Kounta

comprit qu'ils faisaient lever les hommes. Son cri d'angoisse se perdit dans

le tumulte qui s'éleva soudainement, mélange de clameurs dans toutes les langues, tandis que les hommes se redressaient, que les cr,nes heurtaient le plafond de bois.

Deux par deux, les hommes descendaient l'allée en hurlant de douleur sous la morsure des lanières. Kounta et son compagnon de chaîne ouolof se serraient l'un contre l'autre, oscillant sous les coups qui les cinglaient.

Des mains leur saisirent brutalement les chevilles, les tirèrent dans la fange

gluante des planches, et ils se retrouvèrent debout dans la foule des autres.

Les fouets des toubabs sifflaient, les hommes hurlaient. Se tordant en tous sens pour essayer d'esquiver les coups, Kounta aperçut des silhouettes qui se déplaçaient dans le rectangle éclairé du panneau d'écoutille.

Les toubabs poussaient les hommes deux par deux vers l'escalier. Enchaîné

au Ouolof par le poignet, Kounta avançait en titubant, comme si ses ' jam-

bes ne lui appartenaient pas : nu, couvert de plaques d'ordure, terrorisé

à l'idée "qu'on allait le manger.

Depuis quinze jours qu'il vivait dans le noir, Kounta reçut la clarté

en plein visage comme un coup de poing. Douloureusement étourdi, il se protégea les yeux de sa main libre. Il sentait, sous ses pieds nus, le soi osciller légèrement. Il avançait à t,tons, les yeux douloureusement blessés par la lumière qui parvenait à filtrer malgré l'écran de sa main et ses paupières closes, faisant d'inutiles efforts pour respirer, car ses narines étaient

bouchées de morve. Alors, ouvrant toute grande sa bouche aux lèvres crevassées, il aspira une grande bouffée d'air marin - pour la première fois de sa vie. Mais ses poumons ne purent résister au choc et, l'instant d'après,

il s'écroulait sur le pont, vomissant à côté de son compagnon de chaîne.

Il entendit tout autour de lui les autres vomir, les chaînes cliqueter, les lanières siffler sur les chairs, et puis les cris de douleur au milieu des hurlements et des imprécations des toubabs et encore, venant d'en haut, de bizarres claquements.

Une lanière siffla contre le dos de Kounta qui se tassa sur lui-même et il entendit le cri étouffé du Ouolof qu'elle cinglait à son tour. Le fouet

s'acharna sur eux jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à se remettre debout.

Les paupières mi-closes, Kounta essayait de parer les coups; et soudain d'atroces pensées le traversèrent en voyant que leur bourreau les poussait vers un endroit du pont o˘ les toubabs étaient en train d'enfiler une longue

chaîne dans les anneaux fixés à leur cheville. Les captifs étaient beaucoup plus nombreux qu'il l'avait estimé en bas, dans le noir - et il en allait de

même pour les toubabs. Ces derniers paraissaient encore plus p,les et plus affreux sous le soleil, avec leurs visages grêlés, leurs bizarres cheveux longs

jaunes, noirs ou rouges, certains même avec du poil sous le nez ou au menton. Certains étaient décharnés, et d'autres tout gras, plusieurs avaient le

visage balafré; à d'autres encore il manquait un bras, un oeil, une jambe; beaucoup avaient le dos labouré de profondes cicatrices et des bouches

édentées.

Munis de fouets, de longs couteaux et d'une sorte de lourde barre de métal creuse à une extrémité, des toubabs étaient postés à intervalles le long du bordage, et derrière eux - vision incroyable pour Kounta s'agitait à l'infini une eau bleue. En levant la tête, il vit que les claque-133

ments dont il n'avait pas compris l'origine venaient d'immenses pans de toile blanche se gonflant de vent au milieu d'immenses poteaux et d'une infinité de cordes. En tournant la tête, il pouvait apercevoir une palissade de bambou plus haute qu'un homme et fermant toute la largeur de l'immense canot. Juste au milieu de la clôture s'arrondissait la gueule noire d'un gros objet de métal à l'air redoutable, avec son long et mince tuyau, tandis que de part et d'autre pointaient des b,tons de métal comme ceux que tenaient les toubabs du bordage.

Ce fut au moment o˘ l'on rattachait leurs fers de cheville à la nouvelle

chaîne que Kounta put enfin voir vraiment son compagnon de chaîne ouolof. Lui aussi était enduit de souillures des pieds à la tête. U Ouolof, qui

semblait à peu près de l',ge d'Omoro, avait la physionomie typique de sa tribu, avec une peau très noire. Son dos, lacéré par le fouet, saignait de toutes parts et du pus coulait de la marque LL imprimée entre ses épaules.

Kounta comprit, en rencontrant le regard du Ouolof, que celui-ci ne l'examinait pas avec moins d'étonnement. Le remue-ménage leur donna le temps de contempler aussi les autres hommes nus, dont beaucoup manifestaient leur terreur par des cris inarticulés. Kounta reconnaissait à leurs traits caractéristiques, leurs tatouages tribaux et leurs scarifications des

Foulahs, des Djolas, des Sérères et des Ouolofs, comme son compagnon, mais il y avait une grande majorité de Mandingues - et encore quelques autres dont l'origine lui était inconnue. L'émotion le saisit à la vue de celui

qui avait tué le slati - il était s˚r de ne pas se tromper. C'était bien un Foulah; tout son corps n'était qu'une cro˚te de sang séché, car il avait été atrocement fouetté.

Les fouets claquèrent pour les pousser vers un endroit o˘ se trouvaient

déjà une dizaine d'hommes enchaînés sur lesquels on déversait des seaux d'eau de mer remontés par-dessus le bordage. Et puis, malgré leurs cris, les hommes furent frottés par les toubabs avec des brosses à long manche.

Kounta se mit lui aussi à hurler sous le flot d'eau salée qui pénétrait comme du feu dans les sanglantes zébrures du fouet et dans la marque au creux de ses épaules. Mais lorsqu'on se mit à le frotter à la brosse, en insistant bien, pour décoller les plaques d'ordure, la douleur devint intolérable, car les durs brins pénétraient dans les sillons sanglants du fouet, arrachaient la peau, fouillaient la chair à vif. A leurs pieds, l'eau moussait

rose. Puis on les repoussa jusqu'au milieu du pont, o˘ ils s'effondrèrent, pressés les uns contre les autres. Kounta écarquilla les yeux devant le spectacle des toubabs se déplaçant comme des singes parmi les hauts poteaux pour tirer sur les cordes et déployer les immenses pans d'étoffe blanche.

Malgré l'horreur de sa situation, il baignait avec bonheur dans la chaleur du soleil, et il ressentait un extraordinaire soulagement d'être enfin quelque peu débarrassé de sa gangue de souillures.

Soudain éclata un concert de cris qui fit se dresser les enchaînés.

Nues, mais sans fers aux chevilles ou aux poignets, une vingtaine de femmes, pour la plupart de très jeunes filles, et quatre enfants débouché-134

rent de derrière la clôture du pont, poursuivis par deux toubabs brandissant leurs fouets. Kounta reconnut aussitôt les jeunes filles qui avaient été amenées à bord en même temps 4ue lui - et la rage l'incinda de voir les regards allumés des toubabs devant leur nudité, certains osant même frotter ouvertement leur foto. Il ne se retint qu'à grand-peine de se jeter sur eux en dépit de leurs armes. Les poings serrés, il détourna les yeux et respira très fort, car son souffle se bloquait.

Et puis l'un des toubabs proche du bordage commença à plier et à

déplier entre ses mains une chose qui rendait un son sifflant. Un autre se mit à frapper un tambour africain et plusieurs toubabs se rangèrent en file devant les captifs nus qui les contemplaient, les yeux écarquillés. Ils s'enroulèrent une corde à la cheville, à l'image de la chaîne qui liait les hommes nus. Et puis, le visage fendu dans un sourire, ils se mirent tous ensemble à faire de petits bonds au rythme du tam-tam et de la chose sifflante. Ils incitaient du geste les hommes enchaînés à sautiller comme eux et les toubabs armés les pressaient pareillement. Mais, devant l'immobilité

des captifs, les sourires se transformèrent en rictus et les fouets sifflèrent

de nouveau.

- Sautez! hurla brusquement en mandingue une femme, la plus ,gée.

Elle avait à peu près l',ge de Binta. Elle se lança en avant, bondissant

en tous sens. " Sautez! " lança-t-elle d'une voix perçante aux femmes et aux

enfants, et ceux-ci se mirent à bondir à l'unisson. " Sautez pour tuer les toubabs! " hurla-t-elle en lançant des regards éloquents aux hommes nus et en agitant bras et jambes pour mimer la danse des guerriers. Et peu à

peu les hommes enchaînés, saisissant le sens de ses paroles, commencèrent à sautiller maladroitement, gênés par leurs entraves, la longue chaîne claquant contre le pont. La tête basse, le souffle coupé, Kounta voyait les jambes s'agiter, les pieds bondir - et il sentait ses propres jambes se dérober sous lui. Mais bientôt les jeunes filles, joignant leurs voix à celle de

la femme, entonnèrent un chant. Et leur mélopée racontait que toutes les nuits les horribles toubabs les emmenaient dans des recoins obscurs du canot et usaient d'elles comme des chiens. Toubab fa! (Tuez les toubabs!) criaient-elles avec des sourires et des rires. Et les hommes nus, tout

en sautant, reprirent avec les femmes : Toubabfa! A présent, les toubabs eux-mêmes souriaient, et certains claquaient des mains.

Soudain, Kounta se sentit la gorge serrée, les jambes molles, car voic'l

que s'approchait le toubab aux cheveux blancs. Le petit homme trapu était accompagné du grand toubab balafré qui s'était trouvé lui aussi dans cet enclos o˘ Kounta avait été inspecté, et fouetté et à moitié étranglé et marqué au fer rouge. Les hommes nus, eux aussi, les avaient vus s'avancer et, hormis le claquement aérien des grands pans de tissu, il se fit un silence

total, car même les toubabs s'étaient figés.

Le balafré croassa un ordre et les toubabs s'écartèrent des enchaînés. A sa ceinture pendait un large anneau portant ces minces petits objets brillants que Kounta avait vu employer par les autres pour détacher 135

leurs chaînes. Cheveux-blancs se mit à inspecter soigneusement les captifs. Là o˘ il voyait que les zébrures du fouet s'étaient infectées, que du pus coulait des morsures de rat ou des marques de fer, il passait un peu de graisse que le balafré lui tendait dans une boîte. Et ce dernier lui-même aspergeait d'une poudre jaune les poignets et les chevilles qui, sous les bracelets, avaient pris une vilaine coloration grise et humide.

Kounta se raidit de peur et de fureur en les voyant s'approcher de lui; mais pas plus cheveux-blancs en appliquant de la graisse sur ses suppurations que le balafré en lui saupoudrant chevilles et poignets ne parurent le reconnaître.

Soudain, des cris éclatèrent parmi les toubabs : l'une des jeunes filles

amenées en même temps que Kounta venait de s'élancer sauvagement parmi les gardes. Malgré leurs efforts pour l'agripper au passage, elle plongea en hurlant par-dessus le bordage. Il s'ensuivit un énorme tumulte au milieu duquel cheveux-blancs et le balafré saisirent des fouets et les abattirent avec une tempête d'imprécations sur le dos de ceux qui l'avaient laissée échapper.

Et puis les toubabs postés en haut dans les étoffes blanches hélèrent ceux du pont en leur désignant un point dans l'eau. Tournant la tête dans cette direction, les captifs nus aperçurent la jeune fille tressautant au milieu

des vagues et, non loin d'elle, deux nageoires sombres qui fendaient vivement l'eau. Un effroyable hurlement monta, l'eau s'agita, se couvrit

d'écume et la jeune fille fut aspirée, tandis que les vagues se teintaient de

rouge. Pour la première fois, pas un coup de fouet ne tomba sur les enchaînés tandis qu'on les poussait, muets d'horreur, dans l'obscurité de l'entrepont, et qu'on rattachait leurs entraves. Kounta fut pris d'étourdissement.

Après l'air pur de l'océan et la vive lumière, la puanteur et les ténèbres lui semblaient pires que jamais. Bientôt montèrent les échos d'un lointain tumulte, et il devina que c'étaient les toubabs qui conduisaient sur le pont

les hommes du niveau inférieur, terrifiés comme ils l'avaient été eux-mêmes.

Au bout d'un moment, une voix murmura dans l'oreille de Kounta : Djoula? Son coeur sauta dans sa poitrine. Il ne connaissait que quelques mots de la langue des Ouolofs, mais il savait que ceux-ci et d'autres tribus

désignaient par ce nom les voyageurs et les commerçants, qui étaient habituellement des Mandingues. Kounta tourna la tête pour rapprocher sa bouche de l'oreille du Ouolof et murmura

- Djoula. Mandingue.

Tendu, il attendit longtemps la réaction du Ouolof. Si seulement il avait su parler plusieurs langues, comme les frères de son père, pensa-t-il fugacement - mais il eut aussitôt honte de les avoir amenés, même en Pensée, dans cet horrible lieu.

Ouolof. Djébou Manga, murmura enfin l'homme,et Kounta comprit que c'était son nom.

- Kounta Kinté, chuchota-t-il à son tour.

Avides de communiquer, ils se lançaient de temps en temps un mot 136

à voix basse, essayant de fouiller l'esprit de l'autre pour voir s'ils s'étaient

compris mutuellement. Ils ressemblaient à des enfants du premier kafo apprenant à parler. Durant un intervalle de silence, Kounta se souvint que lors de sa garde nocturne dans les champs d'arachides le feu lointain d'un pasteur foulah l'avait réconforté et il avait souhaité pouvoir échanger des paroles avec cet homme qu'il n'avait jamais vu. C'était un peu comme si son souhait d'alors se réalisait, sauf qu'il s'agissait d'un Ouolof, qu'il n'avait jamais vu durant toutes les semaines o˘ ils avaient été enchaînés l'un à l'autre, étendus côte à côte dans le noir.

Kounta fouillait sa mémoire pour retrouver tous les mots de ouolof qu'il avait pu entendre. Il savait que le Ouolof recherchait pareillement les

expressions mandingues, et il en connaissait d'ailleurs un plus grand nombre que Kounta n'en connaissait en ouolof. Pendant un de leurs silences, Kounta sentit que l'homme allongé de l'autre côté, et qui ne s'était jamais manifesté autrement que par des gémissements de douleur, les écoutait attentivement. Il comprit, aux chuchotements qui s'élevaient un peu partout, que lui et son compagnon de chaîne n'étaient pas les seuls à essayer de communiquer, à présent que les hommes avaient pu s'entrevoir à la lumière. Désormais, les murmures ne cessèrent plus, sauf quand les toubabs descendaient distribuer la nourriture ou gratter la fange collée aux planches. Et le silence qui se faisait alors n'était plus le même qu'avant; pour la première fois depuis qu'on les avait capturés et enchaînés, ces hommes se sentaient unis dans leur détresse.

35

La seconde fois o˘ l'on fit monter les hommes sur le pont, Kounta regarda bien l'homme qui marchait derrière lui - son voisin lorsqu'ils étaient enchaînés dans la cale. C'était un Sérère, beaucoup plus vieux que lui; il avait tout le corps lacéré de coups de fouet - le dos, le ventre, le

torse; certains sillons étaient si profondément creusés et si purulents que Kounta s'en voulut d'avoir parfois souhaité pouvoir le frapper afin de faire

cesser ses gémissements perpétuels. Le Sérère soutint le regard de Kounta d'un air farouche et méfiant. Tandis qu'ils restaient à se dévisager, un fouet

siffla - le toubab voulait faire avancer Kounta. Sous la violence du coup, il faillit tomber à genoux, et sa fureur se déchaîna. Avec un cri presque animal, il voulut s'élancer sur le toubab, mais il perdit l'équilibre et s'effon-

dra sur le soi, entraînant avec lui son compagnon de chaîne. Au milieu des piétinements des captifs, le toubab se mit à cingler à toute volée Kounta et le Ouolof, la lanière mordant encore et encore les hommes à

terre. Il lança violemment son pied dans les côtes de Kounta qui essayait de se dégager en roulant sur le côté. Lui et le Ouolof réussirent avec peine

à se relever pour reprendre leur place dans la file de ceux que l'on allait asperger d'eau de mer.

Et bientôt l'atroce br˚lure de l'eau salée sur ses plaies à vif le faisait

hurler avec les autres, couvrant de leurs clameurs le son du tambour et de la chose sifflante qui faisaient sauter et danser les enchaînés devant les

toubabs. Kounta et le Ouolof souffraient tellement des coups qu'ils avaient reçus qu'ils trébuchèrent à deux reprises, mais les toubabs, à coups de pied

et de lanière, les forcèrent à sauter comme les autres. C'est à peine si, dans

sa fureur, Kounta entendait les femmes chanter : Toubabfai Et quand finalement on rattacha ses fers dans la cale obscure, il avait la tête enfiévrée

d'idées de meurtre contre les toubabs.

A intervalles, les huit toubabs nus redescendaient dans la noire puanteur de l'entrepont pour gratter les planches o˘ gisaient les captifs et remonter de pleins baquets d'excréments. Sans faire un mouvement, Kounta suivait d'un oeil plein de haine le déplacement des lumières orange, écoutait tempêter les toubabs qui parfois tombaient dans les déjections glissantes - et si abondantes, avec les diarrhées qui se déclaraient chez les hommes, qu'elles coulaient à présent dans les allées.

La dernière fois qu'ils étaient montés sur le pont, Kounta avait remarqué un homme qui se traînait avec peine, car il avait une jambe vilainement infectée. Le petit toubab avait passé de la graisse sur la suppuration, mais

cela ne l'avait pas soulagé, et l'homme n'arrêtait plus de pousser d'horribles cris dans le noir. La fois suivante, il fallut le soutenir pour arriver

jusqu'au pont, et Kounta s'aperçut que sa jambe, qui avait d'abord eu une teinte livide, avait commencé à se putréfier et répandait une odeur infecte.

Cette fois, les toubabs ne le firent pas redescendre avec les autres.

quelques

jours plus tard, les chants des femmes apprirent aux captifs que l'on avait coupé la jambe de l'homme et que l'une d'elles était restée à le veiller; mais

il était mort la nuit précédente et son corps avait été jeté par-dessus bord.

A partir de ce moment, les toubabs ramasseurs d'excréments apportèrent toujours avec eux des seaux de vinaigre dans lesquels ils jetaient des morceaux de métal chauffé au rouge. Les nuages d',cre fumée qui s'en dégageaient masquaient pendant un moment la puanteur de la cale, mais bien tôt celle-ci reprenait le dessus. Jamais sa peau ni ses poumons ne s'en débarrasseraient, pensait Kounta.

Les hommes parvenant à communiquer de mieux en mieux entre eux, les murmures qui emplissaient la cale dès le départ des toubabs prenaient constamment plus d'intensité. Le mot que l'un ne comprenait pas passait de bouche à oreille jusqu'à celui qui connaissait plusieurs langues, et il en donnait la signification par le même canal. Si bien que les hommes qui 138

avaient servi de truchement apprenaient eux-mêmes des mots dans des langues qu'ils n'avaient jamais parlées. quelquefois ils se cognaient la tête en se redressant brusquement, dans leur émoi de pouvoir se comprendre mutuellement et de le faire à l'insu des toubabs. A force de chuchoter de bouche à oreille pendant des heures, un sentiment croissant de conspiration et de solidarité les unissait.

Lorsque les toubabs descendaient les chercher pour les conduire sur le pont, les enchaînés marquaient d'eux-mêmes le pas. Et quand on les ramenait dans la cale, ceux qui parlaient plusieurs langues s'arrangeaient pour prendre une autre place dans la file afin d'être entravés aux extrémités

des étagères, ce qui permettait de transmettre plus rapidement leurs traductions. Les toubabs n'y prêtaient aucune attention, apparemment incapables ou insoucieux de distinguer un captif d'un autre.

Dans toute la cale circulaient questions et réponses. " O˘ nous emmè-nent-ils? " Les reparties fusaient amèrement. " qui en est jamais revenu pour le dire ? - C'est parce qu'ils les ont mangés ! " La question

" Depuis combien de temps sommes-nous ici ? " suscita des supputations qui pouvaient varier d'une lune; lorsqu'elle fut enfin traduite à un homme qui avait pu compter les jours gr,ce à la lumière qui filtrait par une petite

bouche d'aération près de sa tête, il dit qu'il avait compté dix-huit jours depuis le départ du grand canot.

En raison des irruptions de toubabs apportant la nourriture ou venant gratter les déjections, il fallait parfois toute une journée pour transmettre

la réponse à une unique question. Les hommes cherchaient anxieusement à savoir s'il se trouvait quelqu'un de connaissance. " Y a-t-il ici un homme

du village de Barrakounda ? " demanda un jour l'un d'eux. Et, au bout d'un long moment, une joyeuse ré se lui revint "

pon Moi, Djabon Sallah, je suis là! " Un jour, Kounta put à peine contenir son excitation en entendant la question chuchotée à son oreille par le Ouolof: " Y- a-t-il ici un homme du village de Djouffouré? - Oui, Kounta Kinté! " renvoya-t-il, bouleversé. Il osa à peine respirer en attendant la réponse. Mais les mèts qui lui revinrent au bout d'une heure étaient : " Oui, c'était ce nom-là.

J'ai

entendu son village tambouriner sa disparition. " Kounta fondit en larmes.

Il voyait le cercle des siens autour du coq blanc qui mourait sur le dos, et puis le ouadanéla du village qui allait prévenir les gens de Djouffouré; alors ils étaient tous venus entourer Omoro, Binta, Lamine, Souwadou et le tout petit Madi, pour pleurer avec eux tandis que les tambours taient au loin le message qu'un enfant du village, appelé Kounta Kinté, transmet-avait disparu à jamais.

nt des jours fut soupesée la question : " Serait-il possible d'atta-Penda

quer et de tuer les toubabs de ce canot? " quelqu'un possédait-il une arme ou savait-il ce qui pourrait en tenir lieu? Réponse négative. Et, sur le pont,

avait-on remarqué parmi les toubabs des négligences ou des faiblesses sur lesquelles fonder une attaque surprise? Ici encore, nul ne savait rien.

Leurs

seules informations utiles, ils les tenaient des femmes, qui les leur avaient

transmises par leurs chants pendant qu'on les forçait à danser : il y avait une trentaine de toubabs dans le canot. Il leur semblait en avoir vu un plus grand nombre, mais les femmes étaient mieux placées qu'eux pour les compter. Elles leur apprirent aussi qu'il en était mort cinq depuis le départ

du canot. On les avait cousus dans une cotonnade blanche et jetés par-dessus bord tandis que cheveux-blancs, le chef des toubabs, lisait tout haut dans une sorte de livre. Et encore - les toubabs se battaient souvent férocement entre eux, généralement à la suite de disputes quand venait leur tour d'user des femmes.

Bientôt plus rien ne survenait sur le pont sans que les captifs en fussent rapidement avertis, pendant leur danse, par le chant des femmes, et une fois réenchaînés dans les ténèbres ils en discutaient entre eux. Et puis

ils réussirent enfin à communiquer avec ceux qui étaient renfermés au-dessous d'eux. Au niveau de Kounta, l'on faisait silence; dans les parages de l'escalier de descente, un homme lançait une question : " Combien êtes-vous en bas? " Au bout d'un moment, la réponse remontait et circulait de bouche à oreille : " Environ soixante. "

Se transmettre des informations, c'était devenu leur unique raison de vivre. Lorsqu'ils n'avaient pas de nouvelles à faire circuler, les hommes parlaient de ce qui leur était cher : famille, village, métier, cultures, chasses. Mais ils se divisaient de plus en plus souvent à propos de leur projet de révolte contre les toubabs. Pour certains, il fallait brusquer l'attaque,

quelles qu'en soient les conséquences. D'autres, au contraire, préconisaient

de guetter le moment opportun. De graves dissentiments surgissaient entre eux. Au beau milieu d'une de leurs discussions s'éleva soudain la voix d'un ancien :

- Vous tous, écoutez-moi! Souvenez-vous que si nous sommes de tribus et de langues différentes, ici nous devons tous être unis, comme un seul village!

Des murmures d'approbation emplirent bientôt les ténèbres. Cette voix s'était déjà fait entendre en des moments particulièrement difficiles.

C'était une voix pleine d'expérience, d'autorité, mais aussi de sagesse.

Les

enchaînés se chuchotèrent de l'un à l'autre qu'il avait été l'alcala de son village. Au bout d'un moment, il reprit la parole : il fallait, disait-il, qu'ils

choisissent un chef et qu'ils préparent un plan d'attaque, sans cela il n'y avait pas pour eux le moindre espoir de maîtriser ces toubabs qui étaient bien organisés et fortement armés. De nouveau, des murmures d'approbation s'élevèrent.

La puanteur et l'ordure, les poux, les puces, tout cela pesait un peu moins à Kounta depuis que ce sentiment de solidarité était né entre eux.

Et voici qu'une nouvelle rumeur alarmante circula : il devait y avoir un autre slati parmi les enchaînés du niveau inférieur. Une des femmes avait dit s'être trouvée dans le groupe de captifs que ce slati avait aidé à

amener,

les yeux bandés, sur le grand canot. Il faisait nuit quand on lui avait retiré

le bandeau, racontait-elle dans son chant, mais elle avait vu les toubabs 140

donner de l'alcool à ce slati, et il avait bu jusqu'à l'ivresse; alors, avec

de grands rires, les toubabs l'avaient assommé et enfourné dans l'entre pont. Et la femme ajouta que, sans qu'elle pUt exactement décrire le traître,

il était s˚rement enchaîné au milieu des autres, en proie à la terreur d'être

découvert et tué, comme l'autre slati dont il connaissait forcément le sort.

Dans l'entrepont, les hommes arrivèrent à la conclusion que ce slati devait,

lui aussi, savoir quelques mots de la langue des toubabs, et qu'il pourrait essayer de les avertir du projet d'attaque.

Tout en agitant ses fers pour chasser un gros rat, Kounta songeait qu'il avait été jusque-là très ignorant à propos des slatis. Ces hommes ne vivaient évidemment pas dans les villages, o˘ il aurait suffi qu'on soupçonn,t leur activité pour les mettre instantanément à mort. Combien de fois n'avait-il pas estimé, autour des feux nocturnes de Djouffouré, qu'Omoro et ses aînés s'absorbaient inutilement dans l'évocation de dangers auxquels Kounta et les autres jeunes gens savaient pertinemment qu'ils ne succomberaient jamais. Il comprenait à présent pourquoi les aînés se préoccupaient à tel point de la sécurité du village; ils savaient beaucoup

mieux que les jeunes combien les slatis rôdaient en Gambie. quand il s'agissait des métis de toubabs, leur peau jaune les faisait reconnaître

facilement; mais tous n'étaient pas des métis. Kounta revoyait cette jeune fille

de Djouffouré qui avait été enlevée par les toubabs; elle s'était présentée devant le Conseil des Anciens pour savoir ce qu'elle devait faire, maintenant qu'elle avait un enfant à la peau claire; il se demandait quelle avait pu être leur décision.

Il savait à présent, par les autres captifs, que certains slatis se contentaient de fournir des marchandises aux toubabs : indigo, or et ivoire d'éléphant. Mais des centaines d'autres aidaient les toubabs à incendier les villages, à enlever les gens. Ils attiraient les enfants en leur proposant des morceaux de canne à sucre, et ils les emportaient dans des sacs. Des hommes racontaient avec quelle impitoyable brutalité les slatis avaient conduit

leur marche. L'un avait vu sa femme, enceinte, mourir en chemin. Le fils d'un autre, le corps lacéré par les fouets, avait été abandonné, se vidant de son sang. Plus Kounta apprenait d'horreurs, et plus sa rage grandissait, non seulement pour lui-même mais pour tous les autres.

Immobilisé dans le noir, il entendait la voix de son père enjoignant sévèrement à Lamine et à lui-même de ne jamais vagabonder seuls-, Kounta regrettait désespérément de ne pas avoir obéi aux mises en garde d'Omoro. Son coeur se serrait à la pensée qu'il ne lui serait plus jamais donné d'écouter son père, qu'il lui faudrait désormais réfléchir seul, quelle

que soit la vie qui l'attendait.

" Tout ce qui arrive est la volonté d'Allah! " La phrase qu'avait prononcée l'alcala se transmettait d'un homme à l'autre, et quand elle parvint à Kounta, celui-ci tourna la tête vers son compagnon de chaîne ouolof et la lui chuchota. Mais il sentit, au bout d'un moment, que le Ouolof ne l'avait pas fait passer à son voisin; d'abord étonné, il songea qu'il n'avait

peut-être pas articulé assez clairement et il lui répéta tout bas le message.

Et soudain le Ouolof réagit si violemment que toute la cale put l'entendre :

" Si ton Allah a voulu cela, je préfère le diable! " Des clameurs d'assentiment s'élevèrent ici et là dans le noir, et des disputes éclatèrent.

Kounta était bouleversé. Lui à qui sa foi en Allah était aussi chère que sa vie même, voici que pendant tout ce temps il avait été attaché à un païen. Jusque-là il le respectait - c'était un aîné amical et de bon conseil. Mais Kounta sentait que désormais toute camaraderie serait éteinte entre eux.

36

Sur le pont, les femmes venaient de chanter aux hommes qu'elles avaient réussi à voler quelques couteaux, et qu'elles les avaient cachés avec diverses autres choses qui pourraient servir d'armes. Dans l'entrepont, les hommes se divisaient cette fois en deux camps plus tranchés que jamais.

Le chef du groupe partisan de brusquer l'attaque était un Ouolof tatoué à l'air farouche. Tous les captifs l'avaient remarqué sur le pont parce qu'il dansait sauvagement dans ses chaînes en montrant ses dents limées en pointe - et les toubabs qui prenaient son geste pour un sourire claquaient dans leurs mains pour l'accompagner. Ceux qui, au contraire, estimaient sage de préparer leur action et de choisir le moment opportun avaient à leur tête le Foulah cuivré qui avait été atrocement battu pour avoir étranglé le slati.

Parmi les partisans du Ouolof, quelques-uns clamaient qu'il fallait attaquer les toubabs au moment o˘ il s'en trouvait un grand nombre dans l'entrepont, faisant valoir que les captifs voyaient mieux qu'eux dans le noir et que l'élément de surprise serait plus grand. Mais les autres se récriaient : dans ce cas, les toubabs seraient encore en force sur le pont, et ils tueraient les enchaînés comme des rats. Lorsque le ton de la discussion montait trop

entre le Ouolof et le Foulah, l'alcala intervenait en les avertissant que leurs cris risquaient d'être perçus par les toubabs.

Pour sa part, Kounta était résolu à se battre à mort, quel que soit le projet arrêté. Il n'avait plus peur de mourir. Depuis qu'il savait qu'il ne reverrait ni les siens ni son village, c'était comme si la vie s'était retirée

de lui. Son unique crainte, c'était de périr sans avoir tué au moins un toubab. Cependant, ses préférences - et celles de la majorité des enchaînés, il le sentait - allaient au prudent Foulah, à cet homme que le fouet n'avait

142

pas réduit. Kounta savait à présent que la plupart d'entre eux étaient des Mandingues et pas un Mandingue n'ignorait que les Foulahs pouvaient vouer des années, leur vie entière s'il le fallait, à tirer une meurtrière vengeance de ceux qui les avaient gravement lésés. qu'un homme s'enfuie après avoir tué un Foulah, et les fils de celui-ci n'avaient plus un instant

de repos qu'ils ne l'aient retrouvé et mis à mort.

" Il faut que nous fassions bloc derrière le chef qui a nos suffrages

",

conseilla l'alcala. De vifs murmures s'élevèrent parmi les partisans du Ouolof, mais il était évident que la majorité des hommes s'étaient déclarés pour le Foulah. " Il faut observer le moindre geste des toubabs avec l'oeil du faucon. Et, quand le moment sera venu, nous devrons nous comporter en guerriers. " qu'ils aient l'air d'être contents de leur sort. Cela endormi-rait la méfiance des toubabs, et il serait alors plus facile de les prendre par surprise. Le Foulah disait aussi que chaque homme devait bien repérer tout ce qu'il pouvait empoigner en guise d'arme. Kounta se sentit très fier,

car il avait remarqué, lors de leurs séjours sur le pont, une pioche amarrée

sous le bordage - il la saisirait et la plongerait comme une lance dans le ventre du premier toubab qui se présenterait. Rien que d'y penser, ses mains

se crispaient déjà sur le manche.

Toutes les fois o˘ les toubabs ouvraient brusquement le panneau d'écoutille et dégringolaient parmi eux en hurlant et en brandissant leurs fouets, Kounta restait tapi, comme une bête de la forêt. Ce que le kintango leur avait enseigné au moment de l'initiation lui revenait : le chasseur doit

apprendre ce qu'Allah a lui-même appris aux animaux, c'est-à-dire à se cacher et à épier les chasseurs qui cherchent à les tuer. Mais, aussi, il avait

réfléchi pendant des heures au fait que les toubabs semblaient prendre plaisir à infliger des souffrances. Le dégo˚t le saisissait lorsqu'il se souvenait

des rires des toubabs tandis qu'ils flagellaient les hommes - spécialement lorsque les malheureux étaient couverts de vilaines plaies - et puis ils bros-saient d'un air écoeuré le suintement qui avait rejailli sur leurs vêtements.

Il se représentait aussi avec horreur les toubabs forçant les femmes dans les recoins obscurs du canot. Les toubabs n'avaient donc pas de femmes?

Etait-ce pour ça qu'ils se jetaient comme des chiens sur celles des autres?

Apparemment, les toubabs ne respectaient rien; n'avaient-ils ni dieu ni même d'esprits à adorer?

La seule chose qui l'empêch‚t de penser aux toubabs, c'était l'invasion

des rats. Ces bêtes ne cessaient de s'enhardir. Il sentait parfois leurs mous-taches lui chatouiller les jambes, attirés qu'ils étaient par le sang ou l'humeur suintant d'une plaie. Et quant aux poux, ils s'acharnaient sur son visage, se fixaient au coin de ses yeux ou sous les narines, à cause des larmes ou de la morve séchées. Alors, Kounta se tortillait pour arriver à

les attraper et à les écraser entre ses ongles. Mais, pire que la vermine et

les rats, il y avait cette douleur lancinante aux épaules, aux coudes, aux reins, qui venait de leur frottement continu et prolongé contre des planches

raboteuses. Sur le pont, il avait vu ces plaques à vif chez les autres et, 143

en bas, il mêlait ses hurlements aux leurs quand le grand canot tanguait et roulait, car ces mouvements froissaient abominablement leurs chairs meurtries.

Et puis, certains captifs semblaient devenus des morts-vivants. quand on les faisait sortir au jour, Kounta remarquait que plus jamais leur visage

ne reflétait la peur, car vivre ou mourir leur était désormais indifférent.

Ils réagissaient encore, mais avec lenteur, au fouet des toubabs. Une fois qu'ils avaient été brossés à l'eau de mer, ils demeuraient inertes, incapables

même d'essayer de sauter comme les autres. L'air soucieux, le toubab aux cheveux blancs faisait signe aux gardes de les laisser s'asseoir, et ils restaient la tête courbée entre les genoux, leur dos à vif couvert d'un suintement ros,tre. Alors, cheveux-blancs leur tirait la tête en arrière et leur entonnait de force un liquide qu'ils n'arrivaient pas à avaler sans s'étrangler. Certains retombaient sur le côté, privés de mouvement, et les toubabs devaient les transporter dans la cale. Kounta sentait que ces hommes avaient décidé de mourir.

Mais, obéissant au Foulah, Kounta et la majorité des captifs arboraient des mines réjouies pour danser dans leurs chaînes. Ils devaient se faire violence pour y parvenir, mais le résultat en était évident : les toubabs

étaient plus détendus, les fouets moins actifs, les séjours des captifs sur le pont ensoleillé s'allongeaient. Après la torture de l'eau salée et du décapage à la brosse, Kounta et les autresdemeuraient assis, épiant les moindres gestes des toubabs, notant de quelle façon ils se postaient le long du bordage, remarquant qu'ils ne l,chaient pratiquement jamais leur arme. Ce qui inquiétait le plus Kounta, c'était ce gros objet de métal qui pointait au milieu de la palissade dressée sur le pont. Il savait qu'il faudrait à

tout

prix s'en emparer; il en ignorait l'usage, mais il sentait qu'il était capable

de faire des ravages parmi les captifs - c'était justement pour ça que les toubabs l'avaient placé là.

Ce qui le préoccupait aussi, c'était la manoeuvre de cette roue que quelques toubabs étaient constamment en train de tourner dans un sens et dans l'autre en regardant dans un petit rond de métal cuivré placé à

hauteur d'oeil. Il avait déjà fait passer à l'alcala la question : " qui dirigera

le canot si ces toubabs sont tués? " Et le chef foulah avait répondu qu'il faudrait les prendre vivants. " Avec des lances contre la gorge, avait-il dit,

ils nous ramèneront chez nous au péril de leur vie. " Kounta avait fris sonné à l'idée qu'il pourrait revoir sa terre, son village, les siens. Et même

si cela arrivait, avait-il pensé, jamais il n'oublierait ce que les toubabs lui

avaient fait - pas la moindre bribe, aussi vieux qu'il véc˚t.

Mais une autre crainte tenaillait Kounta : et si les toubabs remarquaient que lui et les autres dansaient à présent d'une façon toute différente, qu'ils dansaient vraiment? Ils ne pouvaient s'empêcher de traduire par leurs mouvements ce qui occupait entièrement leur esprit : rejeter fers et chaînes, frapper, étrangler, transpercer, tuer. Il leur arrivait, empoignés

par leurs idées de carnage, de pousser des hurlements de triomphe. Mais,
144

au grand soulagement de Kounta, les danses se terminaient sans que les toubabs eussent rien détecté, réjouis qu'ils étaient par l'entrain des captifs.

Et puis, un jour, les enchaînés - et les toubabs - se figèrent soudainement :

des centaines de poissons volants bondissaient au-dessus de l'eau comme des oiseaux argentés. Abasourdi, Kounta contemplait ce spectacle inconnu lorsqu'un cri le fit se retourner : le Ouolof tatoué arrachait à un toubab son b,ton de métal. Il l'abattit comme un gourdin sur le cr,ne du toubab, dont la cervelle rejaillit sur le pont; le temps que les toubabs reviennent de leur stupéfaction, et il en avait assommé un autre. Rugissant de rage, le Ouolof

étendait au soi son cinquième toubab quand brilla l'éclair d'un grand couteau : sa tête vola, son corps s'effondra, le sang giclant à gros bouillons des chairs tranchées. Sur le visage, aux yeux grands ouverts, demeurait un air de surprise.

Aussitôt s'élevèrent des clameurs de panique et la scène fut envahie par les toubabs qui surgissaient des écoutilles et dégringolaient comme des singes du haut des cotonnades blanches. Les femmes hurlaient, les enchaînés se pressaient les uns contre les autres. Les b,tons métalliques crachè-rent des flammes et de la fumée; et puis le gros tube noir explosa dans un bruit de tonnerre, envoyant au-dessus de leurs têtes un nuage de fumée br˚lante qui les fit s'abattre les uns sur les autres, pantelants de terreur.

De derrière la clôture surgirent cheveux-blancs et le balafré, fous de rage. Le balafré se jeta sur le premier toubab à sa portée et le frappa si violemment au visage que le sang jaillit de sa bouche et, brusquement, tous les toubabs n'étaient plus qu'une masse hurlante repoussant les enchaînés vers l'écoutille à coups de fouet, de couteau, de b,ton à feu. Kounta avan-

çait sans sentir la br˚lure des lanières, guettant le signal du Foulah.

Mais

il eut à peine le temps de comprendre ce qui arrivait qu'ils étaient déjà

tous entravés dans les ténèbres de l'entrepont, et le panneau d'écoutille se

refermait en claquant.

la confusion, un toubab était resté enfermé avec Mais voici que, dans

eux. Hurlant de terreur, il courait en tous sens, trébuchait, se cognait dans

les étagères, tombait et, à peine relevé, recommençait à s'agiter dans le noir

en poussant de véritables cris de bête. La voix d'un captif s'éleva : Toubab

fa! et aussitôt d'autres reprirent après lui : Toubab fa! Toubab fa! Le tumulte s'enfla progressivement et bientôt tous les hommes hurlaient en yables

s'échappaient du toubab, comme s'il choeur. Des balbutiements pito

avait compris que les clameurs s'adressaient à lui, et Kounta l'écoutait sans pouvoir faire un geste ni articuler un mot. Il haletait, trempé de sueur,

la tête en feu. Le panneau d'écoutille s'ouvrit brusquement et une douzaine de toubabs dégringolèrent dans les ténèbres de l'entrepont. Ils cinglèrent à plusieurs reprises le toubab avant qu'il p˚t leur faire comprendre qu'il était des leurs.

Dans une tempête de coups de fouet, les captifs furent de nouveau détachés et poussés sur le pont : sous leurs yeux, quatre toubabs armés de gros fouets réduisirent en bouillie le cadavre décapité du Ouolof. Pas 145

un son ne s'éleva des captifs dont les corps nus luisaient de sueur et de sang. Le cercle des toubabs, à présent lourdement armés, conte mplait

les captifs en haletant, le visage empreint d'une rage meurtrière. Et Puis les lanières sifflèrent pour les ramener en bas et les réenchaîner.

Pendant un long moment, on n'entendit même pas un chuchot ement.

Un flot d'idées et d'émotions assaillirent Kounta lorsqu'il eut réussi à

reprendre ses esprits, mais, avant tout, il sentait qu'il n'était pas le seul

à admirer le courage du Ouolof, qui était mort en guerrier. Il se souvint de sa trépidation intérieure, en attendant que le Foulah donn,t le signal de l'attaque - mais il n'y avait pas eu de signal. Kounta était amèrement déçu : quoi qu'il en soit advenu, tout aurait déjà été terminé; et justement,

pourquoi ne pas mourir tout de suite? Y aurait-il jamais un meilleur moment? Pourquoi s'accrocher à une vie passée dans ces ténèbres puantes? Il souhaita désespérément pouvoir communiquer de nouveau avec son compagnon de chaîne, mais le Ouolof était paÔen.

Les murmures de colère contre la défection du Foulah cessèrent dès que circula son dramatique message : ceux de son niveau attaqueraient lors de la prochaine montée sur le pont, au moment o˘ les toubabs sembleraient le

plus détendus. " Beaucoup d'entre nous mourront, dit le Foulah, comme notre frère est mort pour nous. Mais nos frères enchaînés au fond nous vengeront. "

Cette fois, les murmures se firent approbatifs. Kounta entendait dans le noir le crissement métallique d'une lime. Depuis des semaines, ceux qui l'avaient dérobée entamaient un peu plus leurs chaînes en recouvrant à

chaque fois l'entaille d'ordure, pour la dissimuler aux toubabs. Il essayait

de bien fixer dans sa tête les traits des toubabs qui tournaient la grande roue, puisqu'ils étaient les seuls à qui il faudrait laisser la vie.

Mais, au cours de la longue nuit qui suivit, un bruit encore inconnu de Kounta et des autres leur parvint. Il semblait venir du pont, juste au-dessus de leur tête. Tous firent rapidement silence et Kounta, en écoutant attentivement, en déduisit que des vents plus forts qu'à l'ordinaire faisaient claquer anormalement les grands pans d'étoffe blanche. Mais bientôt survint un nouveau son, comme si du riz tombait sur le pont; alors, il devait s'agir d'une très grosse pluie. Et il fut s˚r de ne pas s'être trompé

en reconnaissant des roulements et des fracas de tonnerre, évidemment étouffés par l'épaisseur du bois.

Soudain, des pieds martelèrent le pont et le grand canot se mit à tanguer et à frémir. Dans toute la cale montèrent des cris de douleur, car chaque oscillation du roulis ou du tangage plaquait plus violemment les hommes sur les planches raboteuses qui leur arrachaient la peau des épaules, des coudes, des fesses, déjà si violemment entamée qu'ils en eurent très vite les muscles à vif. Kounta perdit presque connaissance sous les fulgurantes br˚lures qui l'irradiaient de la tête et aux pieds, et il ne perçut que

comme un très lointain bruit le fracas de l'eau qui déferlait dans l'entrepont

- et les hurlements de terreur des captifs.

Des trombes d'eau se déversèrent sur les enchaînés jusqu'au moment o˘ Kounta entendit que l'on tirait quelque chose de lourd sur le pont, comme une grande et rude étoffe. Au bout d'un moment, Kounta fut inondé de su eur; il étouffait. Pour empêcher l'eau d'inonder l'entrepont, les

toubabs avaient bouché toutes les ouvertures au-dessus des captifs, et il ne passait plus un souftle d'air. La puanteur et la chaleur devenaient intolérables. Les hommes haletaient, vomissaient, secouaient frénétiquement leurs chaînes, poussaient d es clameurs de panique. Kounta avait l'impression qu'on lui emplissait progressivement le nez, la gorge, les poumons de coton ardent. Il essayait à toute force d'aspirer un peu d'air pour pouvoir crier. Dans le sauvage tumulte des hommes hurlant, suffoquant, secouant frénétiquement leurs chaînes, Kounta ne s'aperçut même pas que ses intes-tins et sa vessie s'étaient vidés.

Les coups de boutoir des vagues ébranlaient la coque et les captifs entendaient le bois craquer derrière leur tête. Et puis les cris étouffés des

hommes entravés au niveau inférieur redoublèrent, car le grand canot venait de plonger en arrière tout ébranlé par les tonnes d'eau qui le fouettaient. Il se redressa miraculeusement, so us les crépitements d'une pluie aussi violente que de la grêle. Et l'abominable mouvement se répéta encore et encore : sous la puissance des masses d'eau, le grand canot tremblait, roulait, partait en arrière, retombait - mais, dans l'entrepont, le tumulte s'éteignait p rogressivement : l'un après l'autre, les hommes perdaient connaissance.

Kounta revint à lui sur le pont, étonné d'être encore en vie. Tout d'abord, les lumières orange lui firent penser qu'il était toujours dans l'entrepont. Mais il aspira une grande bouffée d'air : il était bien dehors. Il gisait sur le dos, traversé de douleurs si fulgurantes qu'il ne pouvait retenir

ses larmes, même devant les toubabs. Au-dessus de sa tête, il en vit qui circulaient comme des ombres à la lueur de la lune, accrochés aux hauts poteaux; ils semblaient s'efforcer de dérouler un des grands tissus blancs.

Et puis des bruits lui firent tourner la tête : des toubabs sortaient de l'écoutille en tirant les formes inertes d'hommes nus dont les fers heurtaient

les

planches; et les toubabs les déposaient à côté de Kounta et des autres, déjà

empilés comme des b˚ches.

Le compagnon de chaîne de Kounta était agité de violents tremblements et, alternativement, il geignait et s'étranglait. Kounta lui-même ne put contenir ses nausées en voyant les toubabs, pressés par les imprécations de cheveux-blancs et du balafré, qui glissaient et tombaient dans les vomissures, tout en s'activant à remonter de la cale les corps inertes des enchaînés.

Le grand canot tanguait encore fortement, et les embruns venaient parfois inonder le gaillard d'arrière. Tout en courant ici et là, suivi par un toubab porteur d'une lumière, cheveux-blancs conservait difficilement son équilibre. De temps en temps, il se penchait sur un captif nu, lui tournait la tête, tandis que l'autre abaissait sa lumière; cheveux blancs le 147

regardait attentivement, parfois même il lui saisissait le poignet. Da ns certains cas, il lançait un ordre : alors, des toubabs ramassaient l'h mine et le jetaient par-dessus bord.

Kounta savait que ces hommes étaient mort en bas, dans l'entrepont.

Il se demandait comment Allah, Lui qui est partout et à tout moment, avait pu s'y trouver - et pourtant? Mais n'était-ce pas se montrer encore pire que le paÔen gémissant à son côté que d'oser se poser une telle question?

Alors il songea qu'il lui fallait prier pour l',me de ces hommes dont les corps avaient été jetés dans les vagues, et qui avaient déjà rejoint leurs ancêtres. Kounta les enviait.

37

1

A l'aube, le temps s'était dégagé et calmé, mais le bateau donnait encore fortement de la bande. Parmi les hommes, certains étaient toujours étendus sur le dos ou sur le côté, sans donner signe de vie; d'autres étaient

secoués d'épouvantables convulsions. Kounta avait cependant réussi, comme beaucoup, à se mettre assis - ce qui soulageait un peu l'atroce souffrance qui lui traversait le dos et les reins. Il contemplait d'un oeil éteint

le dos de ceux qui étaient près de lui; tous avaient des escarres sanguinolentes, et il vit même, chez certains, pointer les os des épaules et des coudes. Il continua à regarder tout autour de lui : une femme gisait, les jambes

largement écartées. Ses parties intimes semblaient barbouillées d'une bizarre p,te d'un jaune gris,tre, et le nez de Kounta saisit une odeur indescriptible, qui devait venir d'elle.

De temps en temps, un captif essayait de se relever. Certains retombaient, mais Kounta remarqua que le Foulah, leur chef, avait réussi à

s'asseoir. Il saignait de partout, et ne semblait pas comprendre ce qui se passait autour de lui. Pour la plupart des autres, Kounta ne les reconnaissait pas. Ce devait être leurs frères enchaînés au-dessous d'eux. Le Foulah avait dit de ces hommes qu'ils vengeraient les morts du niveau de Kounta, lorsque ceux-ci auraient attaqué les toubabs. Attaquer. Kounta n'avait même plus la force d'y penser.

Il voyait la mort inscrite sur bien des visages, y compris celui de son

compagnon de chaîne. Il n'aurait pu dire pourquoi, mais il savait que ces hommes allaient mourir. Le teint du Ouolof était devenu gris,tre, il avait une respiration hachée et sifflante. Ses os mêmes, que Kounta voyait pointer

dans la chair à vif aux épaules et aux coudes, avaient une couleur grise.

Comme s'il avait senti son regard, le Ouolof ouvrit les yeux. D'un doigt faible, Kounta effleura le bras du paÔen, mais celui-ci ne semblait plus rien

éprouver.

Bien que souffrant toujours atrocement, Kounta se sentait légèrement ragaillardi par le chaud soleil. Mais il s'aperçut avec un frisson d'horreur

qu'il était assis dans une flaque de sang - le sang qui avait coulé de son dos à vif. Les toubabs, qui paraissaient assez mal en point, s'activaient avec des balais et des seaux à nettoyer le pont des vomissures et des excréments; d'autres remontaient d'en bas de pleins baquets de déjections qu'ils vidaient par-dessus bord. Les voyant en pleine lumière, Kounta remarqua vaguement qu'ils avaient une peau blême, beaucoup de poils et d'assez petits fotos.

Au bout d'un moment, il sentit monter à travers les grilles d'aération les odeurs mêlées du vinaigre bouillant et du goudron. Sur le pont, Cheveux-blancs passait parmi les enchaînés avec son onguent. Là o˘ les os trouaient les chairs, il appliquait des empl,tres enduits de poudre, mais ceux-ci étaient si vite imbibés de sang qu'ils ne tenaient pas en place. Et aussi il ouvrait de force la bouche des hommes - ce fut le cas pour Kounta pour les faire boire à une bouteille noire.

Au coucher du soleil, ceux qui étaient capables de manger reçurent une petite écuelle de farine de maÔs cuite avec de l'huile de palme. Et puis

les toubabs leur apportèrent à chacun une louche d'eau qu'ils puisaient dans un grand tonneau placé au pied du plus haut poteau.

Au moment o˘ les étoiles se montrèrent dans le ciel, on les réenchaina dans l'entrepont. Les captifs du niveau inférieur qui étaient le plus mal en

point furent installés au niveau de Kounta, dans les espaces laissés vides par la mort des autres, et leurs gémissements de douleur montèrent plus fort que jamais.

Pendant trois jours, Kounta demeura collé aux planches, hébété de souffrance, de vomissements, de fièvre, mêlant ses cris à l'atroce clameur générale. Comme beaucoup d'autres, il était secoué de profondes et rauques quintes de toux. Il avait tout le corps inondé de sueur, le cou enflé

et br˚lant. Il n'émergea qu'une fois de sa stupeur, en sentant les mousta-ches d'un rat lui effleurer la hanche; lançant brusquement sa main libre, il attrapa

la bête par la tête et les pattes avant. C'était trop inespéré.

La

rage qu'il contenait depuis si longtemps descendit dans son bras, dans sa main : il serra de plus en plus fort le rat qui se tordait en couinant et puis

il sentit les yeux jaillir, le cr,ne s'écraser sous ses doigts. Alors sa main

retomba inerte, laissant échapper le corps broyé.

Un ou deux jours plus tard, cheveux-blancs descendit lui-même dans la cale, cherchant - et trouvant - ici et là encore un nouveau cadavre qu'il

faisait aussitôt détacher. Suffoquant dans la puanteur, il examinait les enchaînés sous les lumières que les toubabs élevaient bien haut, appliquait son onguent ou sa poudre, introduisait le goulot de sa bouteille noire dans la bouche de ceux qui avaient encore un souftle de vie. Kounta retenait 149

ses hurlements chaque fois que les doigts lui passaient la graisse dans le dos, que la bouteille lui ouvrait les lèvres. Le simple contact de ces mains

blêmes le révulsait; il aurait encore préféré la br˚lure du fouet. Et, dans le halo orange des lumières, les visages des toubabs formaient comme une tache p,le et floue qu'il ne pourrait pas plus oublier que l'infection dans laquelle il gisait.

Secoué de fièvre, baignant dans la fange, Kounta ne savait plus s'ils étaient dans le ventre du canot depuis deux ou six lunes, peut-être même depuis une pluie. L'homme qui avait pu compter les jours gr,ce à la bouche d'aération était mort. Et il n'existait plus aucune communication entre les survivants.

Une fois, en sortant brusquement d'un demi-sommeil, Kounta éprouva une indicible terreur : il sentait que la mort était tout près de lui.

Bientôt

il s'aperçut qu'il n'entendait plus la respiration sifflante de son compagnon

de chaîne. Pendant longtemps, il ne put se forcer à le toucher. Enfin, il étendit la main et la retira aussitôt, horrifié : le corps du Ouolof était froid

et raide. PaÔen ou non, ils avaient parlé tous les deux, ils avaient été

entra-

vés côte à côte. Et maintenant Kounta était seul.

Lorsque les toubabs descendirent avec la bouillie de ma7is, Kounta se tassa sur ses planches en les entendant se rapprocher de lui. Il sentit qu'on

secouait le Ouolof. Et puis le récipient de nourriture heurta les planches entre lui et le cadavre, et les toubabs poursuivirent leur distribution.

Kounta avait le ventre creux, mais il ne put rien avaler.

Ensuite, deux toubabs vinrent détacher le poignet et la cheville du Ouolof de ceux de Kounta. Hébété, incapable de bouger, il entendit tirer le corps dans l'allée et jusqu'en haut de l'escalier. Il voulut s'écarter de

cet espace vide, mais, au premier mouvement qu'il fit, le raclement des planches contre sa chair à vif le traversa d'une douleur intolérable qui le fit hurler. Alors il ne bougea plus, attendant qu'elle se calme un peu, et dans sa tête résonnaient les lamentations funèbres des femmes du village de ce Ouolof, pleurant sa mort. Toubabfai lança-t-il de toutes ses forces dans la ténébreuse puanteur, en agitant la chaîne au bout de laquelle cli-quetait le fer vide du Ouolof.

Lorsqu'on les ramena de nouveau sur le pont, les yeux de Kounta rencontrèrent ceux d'un des toubabs qui les avaient battus ensemble, lui et le Ouolof. Pendant un instant ils se regardèrent intensément; Kounta put lire la haine sur le visage du toubab, mais cette fois le fouet l'épargna.

Tout surpris, il observa le pont et remarqua les femmes, qu'il n'avait pas revues depuis la tempête. Et son coeur se serra : il n'y en avait plus que douze

- huit d'entre elles manquaient. Mais il vit avec soulagement que les quatre

enfants avaient survécu.

Il ne fut plus question, cette fois, de décaper les captifs à la brosse,

car leur dos n'était plus qu'une masse sanguinolente; et ils dansèrent mollement, avec le tambour pour seul accompagnement : le toubab qui maniait la chose sifflante avait disparu. Les femmes chantèrent, malgré leurs souf-150

frances, pour dire aux captifs que plusieurs autres toubabs avaient été

cou-

sus dans un tissu blanc et jetés par-dessus bord.

Avec une expression de grande lassitude, cheveux-blancs allait d'un captif à l'autre avec son onguent et sa bouteille quand, brusquement, un homme traînant à son poignet et à sa cheville les fers laissés vides par la mort de son compagnon se précipita vers le bordage. Mais, juste au moment o˘ il sautait, un toubab le rattrapa par une chaîne et le tint suspendu au-dessus de l'eau. Sur le pont parvenaient ses cris étouffés et le choc de son corps contre le flanc du grand canot. Soudain, Kounta reconnut parmi les hurlements de l'homme quelques mots toubabs. Un murmure sifflant monta des enchaînés; c'était l'autre slati, ils en étaient s˚rs. Balancé au bout de la chaîne, il revenait cogner contre la coque en glapissant Toubabfa! et puis en lançant des supplications. Alors cheveux-blancs alla se pencher par-dessus le bordage, il écouta un instant et puis, d'un mouvement brusque, il arracha la chaîne des mains du toubab, et le slati tomba à l'eau en hurlant. Sans un mot, cheveux-blancs revint passer onguent et poudre sur les plaies, comme s'il ne s'était rien passé.

Les gardes ne maniaient plus aussi fréquemment le fouet, mais en revanche ils paraissaient terrifiés par leur prisonniers. Chaque fois qu'ils

amenaient les captifs sur le pont, les touba s se formaient en cercle autour

d'eux, en brandissant leurs b,tons à feu et leurs couteaux, comme si les enchaînés allaient attaquer à tout moment. Et cependant, pour ce qui était de

Kounta, il n'était plus du tout question d'essayer de tuer les toubabs, malgré la haine br˚lante qu'il leur vouait. Il était trop affaibli, trop malade

pour qu'il lui import,t de vivre ou de mourir. Il s'allongeait sur le côté, les yeux fermés. Il sentait les mains de cheveux-blancs lui passant son onguent sur le dos. Et puis, pendant un moment, plus rien ne comptait que 1 chaleur du soleil, la fraîche brise océane - la souffrance faisait plac a e à une sorte de torpeur. Calmement, presque sereinement, il n'aspirait plus qu'à mourir et rejoindre ses ancêtres.

Dans l'entrepont, Kounta percevait parfois des chuchotements et il se demandait de quoi pouvaient parler les hommes. Et à quoi bon parler?

Il avait perdu son compagnon de chaîne, le Ouolof, et la mort avait emporté beaucoup de ceux qui traduisaient pour les autres. En outre, il n'avait plus la force de parler. Kounta se sentait chaque jour un peu plus mal, et quant à ce qui arrivait à certains d'entre eux, c'était encore pire.

Leurs boyaux laissaient à présent couler une sorte de mucus d'un gris jaun,tre, parsemé de caillots de sang et abominablement nauséabond.

Lorsque les toubabs eurent été alertés par l'odeur putride et l'aspect des déjections, ils se montrèrent extrêmement nerveux. L'un d'eux grimpa en toute h,te jusqu'à l'écoutille et, au bout de quelques minutes, cheveux-blancs descendit dans la cale. Entre deux haut-le-coeur, il fit signe aux toubabs

de détacher les captifs malades et de les emmener. Puis d'autres toubabs arrivèrent avec des lampes, des houes, des brosses et des seaux. Dans un torrent de vomissements et d'imprécations, ils grattèrent, frottèrent, 151

les toubabs s'efforçaient de les @ployer dans sur les cordes. Et puis ils raontaient des pont remplissaient et les jaient sur les n'avançait plus, et bietit il se mit à

ors d'eux; cheveux-blancs urlait même ee

son tour injuriait et frappait les autr. toubabs; et, battaient de plus en plus souvent entre ix. En revan-

à être mieux traités, ils paaient presque

les fouets ne sifflaient plusue rarement.

ounta, ils recevaient mên une grande

0 outille, les hommes virent di centaines de pont. Les femmes chantaie, que les tou-sant des lumières sur le @l; et toute la sans pouvoir repasser par -ssus le bord.

aÔs, et la saveur du poisson-ais enchanta At sa part, arêtes et nageoir(comprises.

ik

>Pl aspergé le dos de sa ptdre jaune et

iqua sur l'épaule droite u épais panse-

,Ioli i avait un os pointant à tvers la chair, elpr t les plus maigres. Bier5t son épaule

Cie ine avait-il réintégré l'erepont que le itn

de sang, se décollait. qu'est-ce que cela@ouvait faire?

se fixait sur les horreurs qu'il avait end˘es, ou sur sa

,nais généralement il demeurait inerte, s yeux collés M. .

j a?natre, l'esprit vide dans les ténèbrest la puanteur.

gir des hommes crier, suppli Allah de les an@ @ pius rea traysé d'un pêle-

[t daans un.sommeil agité et geignard,

chaiamps cie Djouffouré, les vergers, les p(ssons sautant elon 09, les quartiers d'antilopes rôtissant @r des braises, efusi@ ns fumantes sucrées Lu miel. Il se ré,-illait en mar-

.....@es incohérentes entrecoupées de pressites supplica-une dernière fois sa famille. @moro, Binta,

ils étaient comme une pierre tns son coeur.

ait causée le torturait. Il essaiit inutilement

esprit revenait toujours au mer sujet. Ainsi,

confectionner, il se serait exer, à le frapper

aux champs d'arachides - pouque personne

lors il se rappelait ce jour o˘ iltait allé cher-

le mieux pour la caisse, et lehorribles sou-

s à pouvoir encore quitter@on étagère et san puis ses jambes se dérobèrenet, à son tour, rté@ a moitié tiré jusq@.i'au pont. Il attentit le moment 153

décapèrent les étagères o˘ avaient été couchés les hommes atteints de l'horrible écoulement. Puis ils y déversèrent du vinaigre bouillant et déplacèrent

les voisins des malades en les casant dans des espaces libres.

Mais ce fut en vain : la sanglante épidémie continua de se propager

- Kounta entendit les toubabs l'appeler " le flux ". Bientôt, d'intolérables

douleurs lui transpercèrent le cr,ne et le dos, puis survint une fièvre ardente

entrecoupée de sueurs froides et, finalement, il eut l'impression qu'il se vidait de ses entrailles en expulsant le malodorant liquide. Il défaillit de

souffrance et se mit à hurler sans même réaliser le sens de ses paroles :

" Omoro! Omar le deuxième calife, le troisième après le prophète Mahomet! KaÔraba! Kairaba signifie paix! " Et puis il retomba sans voix, au milieu des pleurs et des sanglots montant de toutes parts. En deux jours, tous les captifs furent atteint du flux.

Les sanguinolentes déjections roulaient sur les planches, coulaient dans les allées, et les toubabs ne pouvaient plus éviter de s'y frotter, d'y

patauger, en redoublant de vomissements et d'imprécations. Tous les jours ils menaient les captifs sur le pont tandis que d'autres descendaient nettoyer la cale au vinaigre et au goudron fumants. Kounta et ses compagnons sortaient de l'écoutille en titubant et s'effondraient aussitôt sur le

pont bientôt souillé par les déjections liquides et le sang coulant de leurs

dos à vif. Kounta avait l'impression d'être traversé de la tête aux pieds par les bouffées d'air frais, et pareillement, dans la cale, par l'odeur du vinaigre et du goudron - mais celle-ci ne parvenait pas à masquer la puanteur du flux.

Kounta se mit à délirer. Il revoyait sa grand-mère Ya7issa allongée dans son lit et lui parlant pour la dernière fois, quand il n'était encore qu'un petit garçon; et il pensait à la vieille Nyo Boto et à l'histoire qu'elle

racontait aux enfants du premier kafo - sur le crocodile pris au piège sur la rive du fleuve et le garçon qui l'avait délivré. Il gémissait, balbutiait,

mais, dès que les toubabs approchaient, il envoyait bras et jambes dans toutes les directions en essayant de les atteindre.

La plupart des hommes furent bientôt incapables de marcher; les toubabs les soutenaient pour monter sur le pont, o˘ cheveux-blancs leur appliquait inutilement son onguent. Tous les jours on enlevait des morts pour les jeter à l'eau; quelques femmes, deux des enfants et plusieurs toubabs périrent aussi. Les toubabs avaient d'ailleurs à peine la force de se traîner,

et celui qui manoeuvrait la grande roue se tenait debout dans un baquet o˘ le flux coulait directement de son ventre.

Et puis, un jour, Kounta et le petit nombre de ceux qui tenaient encore

vaguement debout eurent la surprise, en arrivant sur le pont, de voir l'eau couverte à perte de vue d'un tapis d'algues dorées. Kounta savait que la mer ne pouvait pas s'étendre à l'infini : le grand canot allait donc passer par-dessus le bord du monde. Mais peu lui importait. Sans savoir de quelle façon elle viendrait, il sentait que sa fin était proche.

Il remarqua que le vent ne gonflait plus les grandes cotonnades blan-152

ches. En haut des poteaux, les toubabs s'efforçaient de les déployer dans

un sens et dans l'autre en tirant sur les cordes. Et puis ils remontaient des

seaux d'eau que les toubabs du pont remplissaient et les jetaient sur les pans de toile. Mais le grand canot n'avançait plus, et bientôt il se mit à

tanguer doucement sur place.

Les toubabs semblaient hors d'eux; cheveux-blancs hurlait même contre le balafré qui à son tour injuriait et frappait les autres toubabs; et,

quant à ceux-ci, ils se battaient de plus en plus souvent entre eux. En revanche, les enchaînés commençaient à être mieux traités, ils passaient presque toute la journée sur le pont, et les fouets ne sifflaient plus que rarement.

Et, au grand étonnement de Kounta, ils recevaient même une grande mesure d'eau par jour.

Un matin, au sortir de l'écoutille, les hommes virent des centaines de sons volants empilés sur le pont. Les femmes chantaient que les tou-pois

babs les avaient attirés en disposant des lumières sur le sol; et toute la

nuit ils avaient frétillé sur le pont sans pouvoir repasser par-dessus le bord.

Ils furent mis à cuire avec le maÔs, et l'a saveur du poisson frais enchanta

Kounta, qui engloutit avidement sa part, arêtes et nageoires comprises.

Le jour o˘, après lui avoir aspergé le dos de sa poudre jaune et piquante, cheveux-blancs lui appliqua sur l'épaule droite un épais pansement, Kounta comprit que lui aussi avait un os pointant à travers la chair, comme la plupart des autres, surtout les plus maigres. Bientôt son épaule lui fit atrocement mal. Mais à peine avait-il réintégré l'entrepont que le pansement, gorgé de sang, se décollait. qu'est-ce que cela pouvait faire?

Parfois sa pensée se fixait sur les horreurs qu'il avait endurées, ou sur sa

haine des toubabs; mais généralement il demeurait inerte, les yeux collés par une sorte de p,te jaun,tre, l'esprit vide dans les ténèbres et la puanteur.

Il entendait sans plus réagir des hommes crier, supplier Allah de les sauver. Il sombrait dans un sommeil agité et geignard, traversé d'un pêle-mêle de rêves : les champs de Djouffouré, les vergers, les poissons sautant à la surface du bolong, les quartiers d'antilopes rôtissant sur des braises,

les calebasses d'infusions fumantes sucrées Lu miel. Il se réveillait en marmonnant des menaces incohérentes entrecoupées de pressantes supplications : qu'on le laisse voir une dernière fois sa famille. Omoro, Binta, Lamine, Souwadou, Madi - ils étaient comme une pierre dans son coeur.

L'idée de la peine qu'il leur avait causée le torturait. Il essayait inutilement

de penser à autre chose. Son esprit revenait toujours au même sujet. Ainsi, ce tambour qu'il voulait se confectionner, il se serait exercé à le frapper la nuit, en montant la garde aux champs d'arachides - pour que personne n'entende ses fautes. Mais alors il se rappelait ce jour o˘ il était allé

cher-

cher le tronc qui conviendrait le mieux pour la caisse, et les horribles sou-

venirs revenaient l'envahir.

Kounta fut l'un des derniers à pouvoir encore quitter son étagère et monter l'escalier sans aide. Et puis ses jambes se dérobèrent et, à son tour,

il fut à moitié porté, à moitié tiré jusq,.i'au pont. Il attendait le moment

153

d'être nettoyé en gémissant doucement, la tête entre les genoux, les yeux collés de chassie. Les toubabs employaient maintenant une grosse éponge, car les hommes avaient le dos trop entamé pour supporter les durs crins de la brosse. Et encore Kounta était-il encore moins mal en point que beaucoup qui gisaient sur le côté, respirant à peine.

Seuls les enfants et les femmes semblaient en bonne santé; les ténèbres

et les fers, l'ordure, la puanteur, les poux, les puces, les rats, la contagion

leur avaient été épargnés. L'aînée des femmes -- à peu près de l',ge de Binta

- était une Mandingue du village de Kéréouan appelée Mbouto; elle avait une telle allure, une telle dignité que, malgré sa nudité, elle semblait parée

d'une robe. Les toubabs eux-mêmes ne l'empêchaient pas d'aller réconforter les enchaînés. Elle passait d'un malade à l'autre avec des mots conso-lants, frottait doucement les fronts et les torses br˚lants de fièvre. "

Mère!

Mère! " murmura Kounta sous la caresse de ses mains, et un autre captif, trop affaibli pour parler, essaya de grimacer un pauvre sourire.

Enfin, Kounta ne fut même plus capable de manger seul. Son épaule, son coude ne répondaient plus, envahis par la purulence. Souvent, à

présent,

les toubabs nourrissaient les captifs sur le pont, et un jour le balafré

remar-

qua que la main de Kounta grattait le bord de l'écuelle sans pouvoir y plonger. Il lança un ordre et, aussitôt, un toubab introduisit un tube dans la bouche de Kounta et y fit couler la bouillie. Il avala, hoqueta, bava et puis s'étendit à plat ventre, épuisé.

Il faisait de plus en plus chaud et l'on étouffait même sur le pont.

Au

bout de quelques jours cependant, la brise se leva. De nouveau les grandes cotonnades blanches claquèrent et se gonflèrent, tandis que les toubabs s'affairaient comme des singes dans les hauts poteaux. Bientôt le grand canot fendait la vague dans un nuage d'écume. Le lendemain matin, la cale fut envahie beaucoup plus tôt que de coutume par un nombre inusité de toubabs. Dans une grande surexcitation, ils s'empressèrent de détacher les hommes et de les soutenir jusqu'au pont. Kounta émergea en titubant dans le petit matin et il vit ceux qui l'avaient précédé, et les toubabs, et les femmes et les enfants tournés vers le bordage. Les toubabs riaient, s'exclamaient, gesticulaient. Kounta se risqua à regarder entre deux dos tapissés de cro˚tes...

Bien qu'encore brouillé par la distance, c'était indéniablement un morceau de la terre d'Allah qui se trouvait là-bas. Les toubabs avaient réellement

un pays o˘ poser leurs pieds - ce toubabo dou dont les ancêtres avaient dit qu'il s'étendait du levant au couchant. Kounta fut saisi de violents tremblements. La sueur lui dégouttait du front. @ voyage était terminé. Et il avait survécu. Mais bientôt le rivage ne fut plus qu'une ombre grise et fuyante à travers ses larmes - il savait que ce qui allait venir serait encore

pire.

38

Réenchaînés dans les ténèbres de l'entrepont, les hommes demeuraient muets de frayeur. Dans le silence, Kounta entendait le bois du bateau craquer, la mer susurrer contre la coque, et le pas lourd des toubabs marteler le pont.

Soudain un Mandingue lança une fervente invocation à Allah, aussitôt reprise par les autres, et bientôt s'enfla un tumulte de prières, de louanges,

de bruits de chaînes entrechoquées. Le panneau d'écoutille s'ouvrit sans que Kounta l'ait entendu, mais le dur faisceau de clarté le rendit brusquement silencieux. Battant des paupières pour essayer d'écarter la chassie, il entrevit vaguement que les toubabs mettaient une h,te inaccoutumée à

les faire monter sur le pont. Reprenant leurs brosses à long manche, ils procédèrent à l'atroce décapage des corps rongés de plaies, sourds aux cris de douleur des captifs; puis cheveux-blancs passa parmi eux avec sa poudre jaune. Là o˘ les chairs étaient profondément entamées, il faisait signe à un assistant de passer une substance noire avec un large pinceau plat.

Lorsque le pinceau toucha les fesses à vif de Kounta, il s'écroula sur le pont, torturé de fulgurants élancements.

Il lui semblait être étendu dans un brasier; entendant les hommes pousser des cris de terreur, il leva la tête -. les toubabs préparaient les captifs à être mangés. Ils se mettaient à deux pour les maintenir agenouillés tandis qu'un troisième leur enduisait le cr,ne d'une mousse blanche et leur rasait les cheveux avec un mince objet brillant, qui leur faisait couler du sang sur le visage.

quand vint son tour, Kounta se débattit en hurlant, mais un coup de pied dans les côtes lui coupa le souffle et il sentit, sur son cr,ne, le contact de la mousse et le raclement de l'objet brillant. Ensuite, les toubabs

oignirent les enchaînés d'une huile qui leur rendit la peau brillante, puis ils leur firent enfiler un bizarre pagne avec deux trous pour passer les jambes, et qui leur dissimulait aussi les parties viriles. Enfin, sous la surveillance attentive de cheveux-blancs, ils furent enchaînés au bordage.

Le soleil était au plus haut de sa course. Kounta demeurait prostré.

Il songea qu'au moment o˘ ils mangeraient sa chair et suceraient ses os son esprit serait déjà auprès d'Allah. Il s'absorbait dans une prière muette

lorsque claquèrent les voix de cheveux-blancs et du balafré; ouvrant les yeux, il vit les toubabs grimper dans les poteaux. Mais, cette fois, ils tiraient sur les cordes avec une joyeuse animation. Bientôt les grandes cotonnades blanches se replièrent et descendirent mollement.

Une odeur nouvelle frappa les narines de Kounta; c'était en fait un mélange d'odeurs étranges. Puis il crut percevoir des sons venant d'au-delà de l'eau. Il n'aurait pu en dire la provenance. Mais bientôt ceux-ci se rapprochèrent, et Kounta se mit à gémir de terreur avec les autres. Plus les bruits montaient et plus s'enflaient les supplications et les cris inarticulés des captifs. Et finalement la brise apporta une odeur de corps de toubabs, de toubabs nombreux et inconnus. Au même moment, le grand canot heurtait quelque chose de dur et tanguait violemment; puis il fut amarré par des cordes et demeura absolument immobile - pour la première fois depuis que les captifs avaient quitté l'Afrique, il y avait de cela trois lunes et demie.

Les enchaînés demeuraient figés de terreur. Les bras noués autour de ses genoux, les yeux fermés, Kounta semblait paralysé. Il retenait sa respiration pour ne pas sentir les écoeurantes odeurs. Et puis, ayant perçu un ébranlement lourd contre le pont, il regarda à travers ses paupières demi-closes : deux nouveaux toubabs, pressant un tissu blanc contre leur nez, descendaient d'une large planche. Ils serrèrent la main de cheveux-blancs qui, visiblement soucieux de se ménager leurs bonnes gr,ces, était à

présent

tout sourires. Kounta implora intérieurement le pardon et la pitié d'Allah, car les toubabs du grand canot se précipitaient pour détacher les captifs et les faisaient lever avec des hurlements. Kounta et les autres s'agrippaient

à leurs chaînes - pour retenir ce qui était devenu comme une part d'eux-mêmes. Les fouets claquèrent sur les têtes, sur les dos, les forçant à l

,cher

prise et à se mettre debout.

Par-dessus le bordage, Kounta voyait, sur le quai, piétiner des dizaines de toubabs qui riaient en rnontrant le grand canot, tandis que d'autres accouraient de toutes parts pour se mêler à eux. A coups de fouet, les captifs furent formés en file et remontèrent en trébuchant la planche qui menait

au quai. Kounta sentit ses genoux se dérober sous lui en touchant la terre des toubabs, mais les gardes, le fouet haut, les poussaient devant la foule narquoise. Un captif s'effondra en invoquant Allah, entraînant dans sa chute les hommes enchaînés devant et derrière lui. Et les gardes les firent se relever à coups de lanière, sous les clameurs surexcitées de l'assistance.

Un élan sauvage souleva Kounta . bondir - s'échapper; mais les fouets continuaient à faire avancer la file des enchaînés. Ils passaient devant toute sorte de toubabs. Il y en avait dans de bizarres véhicules à

deux ou quatre roues, tirés par d'énormes animaux ressemblant un peu à

des ,nes. Ailleurs, ils étaient massés autour d'un marché regorgeant de ce qui semblait être des fruits et des légumes disposés en grands tas colorés.

Des toubabs en beaux vêtements regardaient les captifs avec dégo˚t, tandis que d'autres, en habits plus grossiers, les montraient du doigt et les huaient.

Parmi ces derniers, Kounta remarqua qu'il y avait une toubab femelle.

,avec des cheveux raides et jaunes comme de la paille. Ayant vu avec quelle avidité les toubabs du grand canot recherchaient les femmes noires, Kounta ne constatait pas sans étonnement qu'ils avaient des femmes à eux; mais, devant ce spécimen, il comprenait leur go˚t pour les Africaines.

Il vit du coin de l'oeil un groupe houleux de toubabs qui regardaient deux coqs se battre. Et, à peine s'étaient-ils éloignés de ce tumulte, les captifs arrivèrent au milieu d'une foule qui criait et sautait en tous sens pour

éviter un répugnant cochon braillant et luisant de graisse, pourchassé par trois garçons toubabs. Kounta ne pouvait en croire ses yeux.

Et soudain il tressauta violemment : en face de lui, trottant derrière un toubab, venaient deux Noirs qui ne se trouvaient pas sur le grand canot

- un Mandingue et un Sérère, il ne pouvait s'y tromper. Ainsi, lui et ses compagnons n'étaient pas seuls dans ce terrifiant pays! Et, puisque ces hommes étaient vivants, ils ne seraient peut-être pas mangés non plus.

Kounta avait envie de se précipiter vers eux, de les serrer dans ses bras; mais il lut la peur dans leur visage impassible, leurs yeux baissés. Et puis

leur odeur frappa bizarrement ses narines. Il n'y comprenait plus rien -.

ces

deux Noirs suivaient docilement un toubab qui ne les surveillait pas, qui n'était même pas armé - et ils ne tentaient pas de s'enfuir ou de tuer le toubab?

Mais il ne put suivre sa pensée, car ils étaient arrivés devant la porte

grande ouverte d'une vaste maison carrée; elle avait des murs de briques de boue séchée et, sur les côtés, des espaces vides garnis de barreaux de fer. A coups de fouet, les gardes de la porte firent entrer les enchaînés et

les poussèrent dans une grande salle. Kounta sentit sous ses pieds la dure fraîcheur du sol de terre battue. Le peu de jour qui filtrait par deux ouvertures grillées lui permit de distinguer cinq Noirs entassés contre un des murs.

Ceux-ci ne levèrent même pas la tête lorsque les toubabs fixèrent à la che ville et au poignet des arrivants de gros fers reliés au mur par une courte chaîne.

Kounta se pelotonna à côté des autres, le menton appuyé sur ses genoux, abasourdi par tout ce qui venait de frapper ses yeux, ses oreilles, ses narines depuis qu'ils étaient sortis du grand canot. Au bout d'un moment, un Noir

entra dans la salle. Sans regarder les hommes, il déposa devant chacun d'eux une mesure d'eau et une écuellée de nourriture, et repartit aussitôt. Kounta ne mangea rien, mais il avait la bouche si sèche qu'il ne put se retenir de boire quelques gorgées; l'eau avait un go˚t bizarre. Dans une sorte de torpeur, il s'attacha à regarder monter la nuit derrière les barreaux de fer.

Il se sentait progressivement envahi d'une indicible terreur. Il aurait

encore préféré se retrouver dans les ténèbres du grand canot, parce que, là, il savait au moins ce qui allait arriver. Durant la nuit, un toubab entra

à plusieurs reprises, et à chaque fois Kounta eut un mouvement de répul-
157

sion; les toubabs répandaient une odeur étrange et forte. Les autres odeurs nauséabondes qui l'environnaient, il y était accoutumé : sueur, urine, saleté

et déjections - car certains enchaînés s'étaient soulagés malgré eux au milieu de leurs compagnons.

Les prières, les imprécations, les gémissements, les cliquetis de chaînes cessèrent brusquement lorsque entra un toubab portant une lumière; derrière lui, un autre toubab poussait à coups de fouet un Noir inconnu qui criait en toubab. Il fut, lui aussi, enchaîné au mur, et les toubabs repartirent. Muets et immobiles, Kounta et ses compagnons écoutaient monter ses plaintes.

L'aube approchait lorsque Kounta entendit résonner dans sa tête, aussi nettement qu'au moment de son initiation, la voix dure du kintango :

" Observez les animaux et instruisez-vous. " Bouleversé, il se dressa sur son séant. …tait-ce un avertissement d'Allah? N'était-il pas comme un animal pris au piège? Parfois des animaux parvenaient à s'échapper. Mais lesquels? Et finalement il trouva la réponse : non point ceux qui s'abandonnaient à leur fureur et finissaient par tomber épuisés, mais ceux qui avaient

ménagé leurs forces en attendant calmement l'arrivée des hommes; alors, ils profitaient d'un instant d'inattention pour les attaquer - ou pour s'enfuir.

Instantanément, son esprit se remit à fonctionner. C'était la première lueur d'espoir depuis leur complot pour tuer les toubabs du grand canot

- la fuite. Il devait faire croire aux toubabs qu'il était vaincu. Ne plus rager, ne plus lutter, se montrer calme et docile. Seulement, même s'il réussissait à s'échapper, o˘ pourrait-il se cacher? Tout le pays autour de Djouffouré lui était aussi familier que l'intérieur de sa case, mais il ne connaissait rien de l'étrange contrée o˘ il se trouvait. Il ne savait même pas s'il y avait des forêts chez les toubabs, et, à supposer que oui, y trouverait-il les indices que savent déchiffrer les chasseurs? Kounta se dit qu'il

lui faudrait résoudre chaque question en son temps.

Au moment o˘ montaient les premières lueurs de l'aube, il sombra dans un sommeil agité. Il lui sembla qu'il venait à peine de fermer l'oeil lorsque l'étrange Noir reparut avec ses récipients d'eau et de nourriture.

La faim tordait l'estomac de Kounta, mais l'odeur écoeurante de l'écuelle le fit s'en détourner. Il avait la bouche ,cre, la langue enflée, la salive épaisse et visqueuse.

Il regarda ses compagnons; ils semblaient ne plus rien voir, ne plus rien entendre, comme retirés en eux-mêmes. Il tourna la tête vers les cinq hommes qui se trouvaient déjà là au moment de leur arrivée. Ils portaient des vêtements de toubabs tout déguenillés. Deux d'entre eux avaient la peau marron clair : les anciens disaient que cette couleur résultait de l'en-grossement d'une femme noire par un toubab. Et puis Kounta observa l'homme amené au cours de la nuit : il était tassé sur lui-même, avec des plaques de sang séché sur le cr,ne et sur son habit - et un bras cassé, à voir la façon dont il @endait.

Kounta tomba dans une longue somnolence, d'o˘ le tira la distribution de nourriture. Cette fois, c'était un gruau br˚lant, encore plus nauséabond que les rations précédentes. Il ferma les yeux pour ne plus le voir, mais, comme la plupart de ses compagnons s'empressaient de vider leur écuelle, il pensa que ce n'était peut-être pas si mauvais. Et puis, s'il devait

jamais s'enfuir, il lui fallait recouvrer sa vigueur. Il devait se forcer à

en

manger un peu - rien qu'un tout petit peu. Il éleva le récipient jusqu'à sa bouche, en avala un peu, et encore un tout petit peu - et le vida en un clin d'oeil. Furieux contre lui-même, il lutta contre les vomissements qui montaient. Son estomac devait garder la nourriture - s'il voulait vivre.

Dès lors, Kounta se f(,)rça trois fois par jour à engloutir son affreuse

écuellée. Le Noir venait quotidiennement nettoyer sous eux avec un seau et une houe. Et, tous les après-midi, deux toubabs enduisaient leurs plus graves plaies de liquide noir et parsemaient de poudre jaune les endroits moins entamés. Kounta s'en voulait de se tortiller et de crier de douleur comme les autres.

Il avait compté six jours et cinq nuits à travers la fenêtre à

barreaux.

Pendant les quatre premières nuits il avait entendu crier des femmes -

c'étaient celles du grand canot, et elles n'étaient pas très loin. Lui et ses

compagnons étaient restés à les écouter, br˚lant de l'humiliation de ne pouvoir les défendre - pas plus que se défendre eux-mêmes, d'ailleurs. Mais, cette nuit-là, c'était pire : l'on n'entendait plus les femmes. quelle nouvelle

horreur avait pu leur être réservée?

Il ne se passait guère de jour sans que l'on pouss,t brutalement dans leur salle un ou plusieurs de ces étranges Noirs en habit de toubab; ils titubaient jusqu'à un mur et les toubabs les enchaînaient. Ensuite, ils demeuraient assis contre la paroi ou pelotonnés sur le sol, apparemment insensibles au lieu ou à ce qui allait leur arriver. Et puis, généralement moins d'un jour plus tard, arrivait un toubab à l'air important, pressant un chiffon contre son nez - et les nouveaux enchaînés éclataient en hurlements de terreur. Le toubab en

question se mettait lui-même à hurler et à lancer des coups de pied contre le Noir; et ensuite l'homme était emmené.

Dès qu'il sentait que son repas lui demeurerait dans l'estomac, Kounta s'efforçait de ne plus penser à rien et de dormir. Cette perpétuelle horreur, même quelques minutes de sommeil l'oblitéraient. Et puis, quelles que soient ses raisons, c'était la volonté d'Allah. Mais, lorsqu'il n'arrivait pas à sombrer dans le sommeil, c'est-à-dire la plupart du temps, il essayait de penser à autre chose qu'à sa famille et son village - parce que, sans cela, il était aussitôt secoué de sanglots.

39

Juste après le septième gruau matinal, deux toubabs apportèrent dans la salle des brassées de vêtements. Ceux-ci comportaient deux morceaux : un pour le bas du corps et un pour le haut. Ils détachèrent les hommes un par un et leur montrèrent à enfiler chaque partie. Au contact du tissu les plaies de Kounta, qui commençaient juste à se cicatriser, se mirent aussitôt à le cuire.

Bientôt une rumeur monta de l'extérieur et s'enfla très vite. De nombreux toubabs bavardaient et riaient près de la fenêtre à barreaux. Kounta et ses compagnons se raidissaient de terreur dans leurs habits de toubabs - qu'allait-il leur arriver?

Les toubabs rentrèrent pour détacher trois des cinq Noirs qui s'étaient trouvés dans la salle avant les captifs. Ces hommes se laissèrent emmener comme s'ils avaient l'habitude de ces choses et ne s'en souciaient plus. Et puis le bruit de la foule des toubabs s'apaisa et l'un d'eux se mit à crier.

Kounta avait beau tendre l'oreille, il ne comprenait rien à ces bizarres exclamations : " Un jeune m,le, sain de la tête aux pieds, pétant le feu! "

Et puis, d'autres voix de toubabs l'interrompaient : " Trois cent cinquante!

- quatre cents! - Cinq cents! " Et le premier toubab reprenait ses cris :

" Je voudrais entendre six cents! Mais regardez-le donc! Solide comme une mule! "

Le visage baigné de sueur, la gorge nouée, Kounta frissonnait de terreur. L'arrivée de quatre toubabs - ceux qu'il connaissait plus deux autres

- le paralysa. Les deux toubabs inconnus encadrèrent la porte, chacun armé d'un b,ton court et d'un petit objet de métal. Les autres détachèrent les fers de Kounta et de ses compagnons en frappant avec une épaisse lanière de cuir ceux qui criaient ou s'agitaient. Kounta eut un sursaut de rage et de terreur à leur approche et la lanière de cuir l'assomma à

moitié.

Il sentit vaguement qu'on tirait sur sa chaîne et se retrouva dans la vive lumière du jour.

" Arrivés tout droit de leurs arbres! " Le toubab à la voix forte était

debout sur une plate-forme de bois, face à des centaines d'autres qui gesticulaient. Il se dégageait de leur masse une odeur repoussante. Il aperçut parmi eux quelques Noirs, mais ceux-ci gardaient un visage inexpressif.

Deux d'entre eux tenaient par leur chaîne deux hommes amenés de la 160

grande salle. Le toubab à la voix forte passa rapidement en revue la file de Kounta et de ses compagnons en les regardant de la tête aux pieds.

Puis il revint sur ses pas en leur aiguillonnant le torse et le ventre du manche de son fouet, sans cesser ses bizarres appels : " Malins comme des singes! On peut les dresser à tout! " Brutalement, il poussa Kounta sur la plate-forme, mais celui-ci fut incapable d'avancer d'un pas; tremblant de tous ses membres, il demeurait comme frappé de stupeur. A toute volée, le manche du fouet le frappa aux fesses; défaillant sous la fulgurante br˚lure

qui traversait ses chairs ulcérées, Kounta avança en titubant, et le toubab fixa l'extrémité de sa chaîne dans un objet de métal.

" Premier choix - jeune et agile! " cria le toubab. Abruti de terreur, Kounta remarqua à peine que la foule des toubabs se serrait autour de lui. Il sentit qu'on lui ouvrait les lèvres avec des manches de fouet et des

b,tons courts pour lui examiner les dents, que des mains le palpaient -

les aisselles, le dos, le torse, les parties viriles. Et puis certains se reculèrent

pour lancer leurs bizarres " Trois cents dollars... Trois cent cinquante "

Le toubab à la voix forte riait d'un air méprisant. " Cinq cents!... Six cents! " Il semblait furieux. " Voilà un jeune négro de premier choix! Ai-je

entendu sept cent cinquante? " Un toubab répéta le même cri. Le toubab à la voix forte le reprit à son tour et puis hurla : " Huit cents! "

jusqu'à

ce que, dans la foule, mont,t un cri semblable. Et alors, une autre voix se fit entendre : " Huit cent cinquante! "

Plus un appel ne résonna. Le toubab à la voix forte détacha la chaîne de Kounta et le tira vers un toubab qui s'avançait. Kounta songea fugacement à prendr@ son élan pour s'enfuir - mais ses jambes ne le portaient plus.

Il vit un Noir arriver derrière le toubab qui le tenait par sa chaîne

- c'était un Ouolof, il ne pouvait pas s'y tromper. Il lui lança un regard suppliant. Mon frère, tu viens de mon pays..., lui disait-il dans son langage

muet. Mais le Noir ne semblait même pas le voir et, saisissant sa chaîne, il le tira au milieu de la foule, si violemment que Kounta le suivit en trébuchant. Sur leur passage, de jeunes toubabs riaient, huaient Kounta, le piquaient de leur b,ton; enfin, ils laissèrent les toubabs derrière eux et le

Noir s'arrêta devant une grande caisse montée sur quatre roues et précédée par une de ces énormes bêtes semblables à des ,nes, comme il en avait vu en descendant du grand canot.

Avec un grognement furieux, le Noir attrapa Kounta par les hanches et le hissa dans la caisse; Kounta resta effondré sur le plancher, et il entendit que l'on fixait l'extrémité de sa chaîne sous un siège surélevé à

l'avant

de la caisse. Il sentait monter une odeur de grain de deux gros sacs empilés

à côté de lui. Il gardait obstinément les yeux fermés; il ne voulait plus rien

voir, plus jamais - et surtout pas cet horrible slati noir.

Il se passa un long moment avant le retour du toubab. Kounta reconnut son odeur, l'entendit parler au Noir, et puis ils montèrent tous les deux sur le siège qui craqua sous leur poids. Le Noir lança une brève 161

exclamation, fit claquer une lanière de cuir sur le dos de l'animal, et la caisse se mit à rouler.

Dans son ahurissement, Kounta n'entendait même pas la chaîne qui retenait sa cheville cogner contre le plancher. Il n'aurait pu dire combien de chemin ils avaient parcouru lorsque ses idées commencèrent à s'éclair-cir. Alors, il souleva légèrement les paupières pour examiner la chaîne : elle était plus mince que celle qu'il portait dans le grand canot.

Céderait-

elle s'il ramassait ses forces et se lançait hors de la caisse? Il leva prudemment les yeux vers les dos au-dessus de lui : le toubab était assis, raide, tout au bout de la planche, le Noir tassé à l'autre extrémité. Ils regardaient

droit devant eux, comme si chacun avait été seul sur le siège. Et sous eux, dans l'ombre, la chaîne semblait solidement assujettie; il décida d'attendre

un meilleur moment pour sauter.

Les sacs de grain dégageaient une puissante odeur, mais Kounta sentait quand même le toubab et son cocher noir - et bientôt il sentit aussi d'autres Noirs, tout proches. Il entreprit de se redresser lentement, silencieusement, en appuyant son corps douloureux contre la paroi raboteuse de la caisse, mais il eut peur d'émerger au-dessus du bat-flanc et il ne put

rien voir.

Comme il se laissait retomber, le toubab tourna la tête et leurs regards

se croisèrent. Kounta se figea d'effroi, mais le toubab n'eut aucune réaction

et reprit bientôt son attitude raide, face à la route. Enhardi par l'indifférence du toubab, Kounta se mit sur son séant. Il entendit au loin monter un chant, qui s'enflait en se rapprochant. Il vit devant eux, à petite distance, un toubab monté sur le dos d'un gros animal comme celui qui tirait la caisse. Le toubab tenait un fouet enroulé et, devant lui, marchaient en file une vingtaine de Noirs - dont quelques-uns à la peau marron clair -

attachés par leurs bracelets à une chaîne qui allait jusqu'à l'animal.

Kounta s'efforçait de bien les voir. Les deux seules femmes du groupe étaient entièrement couvertes, tandis que les hommes avaient le torse nu, et ils avançaient en chantant avec une profonde tristesse. Kounta les écouta attentivement mais ne put comprendre un mot. Pas plus les Noirs que le toubab ne jetèrent un coup d'oeil à la caisse roulante au moment o˘ elle les dépassait. La plupart des Noirs avaient le dos sillonné de zébrures de fouet dont certaines étaient récentes. Kounta reconnut les tribus : Foulahs, Yoroubas, Mauritaniens, Ouolofs, Mandingues. Il était d'autant plus s˚r de ne pas se tromper à propos de ces derniers que beaucoup avaient eu le malheur d'être engendrés par des toubabs.

Tout autour, des champs s'étendaient à perte de vue, diversement colorés par les cultures. Juste en bordure de route il reconnut une plantation de maÔs. Comme à Djouffouré après la moisson, il n'était plus hérissé

que de tiges brunes et dépouillées de leurs épis.

Peu après, le toubab se pencha pour sortir d'un sac placé sous le siège du pain et de la viande. Il en fit deux parts et les. déposa entre lui et le Noir; celui-ci souleva son chapeau et se mit à manger. A un moment, il 162 se retourna vers Kounta qui ne perdait pas un de ses mouvements, le regarda longuement et lui tendit un morceau de pain. La bonne odeur de la p,te fit envie à Kounta, mais il tourna la tête. Le Noir haussa les épaules et se fourra le pain dans la bouche. Pour ne plus penser à la faim qui le tenaillait, Kounta regarda au-dehors. Tout au bout d'un champ, il aperçut des formes courbées - sans doute des cultivateurs; mais ils étaient trop éloignés pour qu'il p˚t distinguer s'il s'agissait de Noirs. Et même leur odeur ne lui parvenait pas.

Au coucher du soleil, ils croisèrent une caisse semblable à la leur; elle était conduite par un toubab et transportait trois enfants noirs du premier kafo. Sept Noirs marchaient enchaînés derrière la caisse : quatre hommes en guenilles et trois femmes vêtues de robes grossières. Kountà se demanda pourquoi ceux-là ne chantaient pas; mais, en les croisant, il vit leurs visages marqués d'un profond désespoir. O˘ les emmenait donc le toubab?

Dans le crépuscule, des petites chauves-souris voletaient en couinant, tout comme en Afrique. Le toubab dit quelque chose au Noir et bientôt la caisse tourna dans une petite route. Kounta s'assit et distingua à travers les arbres une grande maison blanche. La peur lui tordit les entrailles : était-ce là qu'on allait le manger? Il se laissa retomber au fond de la caisse, comme inanimé.

Tandis que la caisse roulait vers la maison, le nez de Kounta puis ses oreilles lui apprirent qu'il y avait là des Noirs. En se dressant sur ses

coudes, il distingua dans le crépuscule trois silhouettes qui s'approchaient

du chariot. La plus massive balançait une petite flamme comme celles qu'avaient les toubabs du grand canot; mais à la place du cadre de métal il y avait quelque chose de clair et de brillant - cela paraissait dur, mais

on pouvait voir au travers. Il ne put toutefois poursuivre son examen, car les trois Noirs s'écartèrent pour laisser passer un nouveau toubab devant qui la caisse s'arrêta. Un des Noirs leva sa lumière pour éclairer le toubab

qui descendait de la caisse, et les deux toubabs partirent ensemble vers la maison après avoir échangé de chaleureuses poignées de main.

L'espoir souleva Kounta. Est-ce que ces Noirs allaient le libérer?

Mais il comprit aussitôt son erreur en voyant leurs visages à la lueur des petites flammes qu'ils élevaient pour le regarder par-dessus la ridelle : ces Noirs riaient. Mais d'o˘ venaient-ils donc pour mépriser un des leurs, 163

pour servir de bétail aux toubabs? Ils ressemblaient à des Africains, mais il était évident qu'ils ne venaient pas d'Afrique.

Celui qui conduisait la caisse roulante agita les guides en claquant la

langue, et l'animal repartit. Les Noirs marchaient à côté de la caisse en riant et, quand elle s'arrêta de nouveau, ils levèrent leurs lumières. Le Noir

descendit de son siège, tira brutalement sur la chaîne de Kounta, la détacha

tout en grommelant d'un air menaçant et lui fit signe de sortir de la caisse.

Kounta se maitrisa pour ne pas sauter à la gorge des hommes.

Le risque était trop grand; l'occasion se présenterait plus tard. Tous les muscles douloureux, il se mit à genoux et se traîna en arrière. Impatientés par sa lenteur, deux des Noirs l'empoignèrent, le soulevèrent sans

ménagement et le déposèrent violemment sur le sol. Aussitôt, le cocher rattacha la chaîne de Kounta autour d'un gros poteau au pied duquel il resta prostré, submergé de douleur, de terreur et de haine. Un des Noirs posa devant lui deux récipients de métal. La lumière permit à Kounta de voir que l'un contenait de l'eau et l'autre de la nourriture. Malgré

l'aspect et l'odeur bizarres de cette dernière, Kounta avait envie de se jeter dessus. Mais il détourna les yeux, tandis que les autres le regardaient en riant.

Et puis les quatre hommes s'en furent avec leurs lumières, et Kounta resta dans le noir... Peu de temps après, un chien s'approcha de lui.

Kounta

l'entendit renifler et il sentait que cet animal n'était pas son ennemi.

Mais

soudain il perçut un bruit de m‚choires et le choc des crocs contre le récipient de métal. Et, bien qu'il se soit refusé lui-même à manger, Kounta fut envahi par la fureur et gronda comme un léopard. Le chien s'enfuit et s'arrêta un peu plus loin pour aboyer. Aussitôt il y eut un craquement de porte et quelqu'un accourut avec une lumière. C'était le cocher. Kounta le regarda avec une froide rage vérifier l'attache de la chaîne autour du poteau et l'anneau qui la reliait au fer enserrant sa cheville. Puis l'homme

remarqua l'écuelle vide et parut satisfait. Il repartit en grommelant d'une voix rauque. Seul dans le noir, Kounta enrageait de ne pouvoir étrangler ce chien.

Finalement, il chercha le récipient d'eau à t‚tons et en but quelques gorgées. Pourtant, il n'en fut pas réconforté : ses forces l'abandonnaient, il n'était plus qu'une coque vide. Il renonça momentanément à l'idée de casser sa chaîne - Allah s'était détourné de lui. Mais pourquoi? qu'avait-il

pu commettre de si affreux? Il essaya de retrouver tous ses actes importants - bons ou mauvais - jusqu'à ce matin o˘ il était allé couper le bois de son

tambour et avait entendu craquer une branche - entendu trop tard.

Au fond, chaque fois qu'il avait été puni, ç'avait été à cause d'un manque d'attention, de vigilance.

…tendu dans l'obscurité, il entendait les grillons, le frissonnement d'oiseaux nocturnes, le lointain aboiement des chiens - et, en une occasion, un couinement de souris suivi du craquement de ses os sous les dents de la bête qui l'avait attrapée. De temps en temps il se tendait follement dans

son désir de fuite, mais il savait que, même s'il avait pu briser sa chaîne, le bruit aurait aussitôt réveillé ceux qui dormaient dans les cases voisines.

Il resta éveillé jusqu'au petit matin. Alors, malgré les élancements qui

lui traversaient chaque muscle, il parvint à s'agenouiller pour la prière souba. Mais, au moment o˘ il se prosternait, le front dans la poussière, il manqua basculer sur le côté; la fureur le gagna en constatant qu'il était

aussi affaibli.

Tandis que le ciel s'éclairait progressivement au levant, il but toute l'eau qui restait dans le récipient. Il venait à peine de le reposer lorsque

parurent les quatre Noirs. Ils le hissèrent en h,te dans la caisse, qui roula

de nouveau jusqu'à la grande maison blanche devant laquelle le toubab attendait. Celui-ci grimpa sur le siège et, très vite, la caisse roulante se

retrouva sur la même route que la veille.

Dans le jour qui montait, Kounta regardait d'un oeil éteint sa chaîne fixée sous le siège, et dont les anneaux raclaient le plancher. Puis il contempla haineusement le dos du toubab et celui du Noir. Comme il aurait voulu les tuer! Mais il fallait rester calme, vigilant, attendre le bon moment sans

dépenser inutilement son énergie; la survie était à ce prix - et il avait déjà

survécu à tant de choses.

Vers le milieu de la matinée, il entendit battre du fer : c'était un forgeron, il ne pouvait pas s'y tromper; les bruits montaient du petit bois devant

lequel ils passaient. La caisse roulante longea ensuite une forêt très éclaircie par des coupes récentes; Kounta vit les souches déracinées et, par endroits, une fumée grise indiquant que l'on br˚lait des fourrés secs. Il se

demanda si les toubabs étaient en train de fertiliser la terre pour les prochaines semailles, comme on le faisait à Djouffouré.

Il aperçut au loin, en retrait de la route, une petite case carrée qui semblait faite de rondins. Dans le champ qui s'étendait devant la case, un toubab marchait à pas lents derrière un boeuf marron. Il pesait sur les deux

manches recourbés d'un gros objet qui éventrait la terre. Deux autres toubabs, minces et p‚les, se tenaient à croupetons sous un arbre; il y avait aussi trois pourceaux maigres qui tournaient autour d'eux en fouissant le sol, et quelques poules qui picoraient. Kounta vit, sur le seuil de la case,

une femelle toubab aux cheveux rouges. Derrière elle surgirent trois petits toubabs qui criaient et faisaient des signes en direction de la caisse roulante.

Apercevant Kounta, ils le montrèrent du doigt avec des rires stridents et il les regarda comme s'ils avaient été des petits de hyène. Ils coururent un

bon moment à côté de la caisse et puis restèrent en chemin. Kounta comprit qu'il venait de contempler de ses propres yeux une famille de toubabs.

Il vit encore à deux reprises de grandes maisons blanches comme celle oˇ ils s'étaient arrêtés pour la nuit. Dressant leur haute silhouette à

l'écart

de la route, elles étaient aussi élevées que deux maisons superposées; chacune avait, dans sa partie basse, trois ou quatre énormes poteaux blancs, aussi gros - et presque aussi grands - que des arbres; à proximité se grou-

paient de petites cases sombres - les habitations des Noirs, pensa Kounta; et tout autour se déployaient des champs de coton, piquetés ici et là d'une touffe blanche qui avait échappé à la récolte.

A un moment, la caisse roulante dépassa deux bizarres marcheurs.

Kounta crut d'abord qu'ils étaient noirs, mais, de plus près, il constata qu'ils avaient la peau cuivrée, une longue chevelure noire pendant dans le dos comme une corde, des pagnes et des chaussures semblant faits de peau. Armés d'arcs et de flèches, ils avançaient d'un pas agile. Ce n'étaient

ni des toubabs ni des Africains; leur odeur même était différente. D'o˘

venaient donc ces gens? Ils n'eurent pas un regard pour la caisse roulante qui les environnait d'un nuage de poussière.

Au coucher du soleil, Kounta fit intérieurement la prière du soir à

Allah en tournant son visage dans la direction de l'est. quand il eut terminé, le crépuscule tombait déjà. Ayant refusé toute nourriture depuis deux jours, il se sentait si faible qu'il demeura étendu au fond de la caisse, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

Peu après, la voiture fit halte. Le cocher descendit pour suspendre une

lumière sur le côté de la caisse, regrimpa sur le siège et ils poursuivirent

leur chemin. Beaucoup plus tard, le toubab dit quelques mots au Noir et celui-ci lui répondit; c'étaient les premières paroles qu'ils échangeaient de

la journée. Ils s'arrêtèrent de nouveau; dégringolant de son perchoir, le Noir vint lancer une sorte de couverture à Kounta, mais celui-ci ne bougea pas d'un pouce. Avant de repartir, le toubab et le Noir s'emmitouflèrent eux-mêmes dans des couvertures.

Kounta était transi, mais il ne voulait pas leur donner la satisfaction

de le voir céder. " Ils m'offrent une couverture, pensait-il, mais ils me tiennent enchaîné; et les miens ne se contentent même pas de voir ce qu'on

me fait sans réagir, mais ils vont jusqu'à faire la sale besogne à la place du toubab. " Il n'osait rêver de revoir jamais Djouffouré, mais, si cela lui

était donné, il se jurait qu'il ferait savoir à toute la Gambie ce qu'était cette

terre des toubabs.

Kounta était raide de froid lorsque la caisse roulante abandonna brusquement la grande route pour tourner dans un chemin étroit et cahoteux.

Malgré ses membres douloureux, il redressa assez le buste pour fouiller l'obscurité ambiante : là-bas se dressait la silhouette imprécise d'une autre

grande maison blanche. La même peur que la veille le traversa : quel sort lui réservait-on? Mais il n'y avait ni toubabs ni Noirs pour les accueillir.

La caisse s 9arrêta; le toubab sauta à terre, se dégourdit bras et jambes par

des mouvements de flexion, dit quelques mots au cocher en désignant Kounta et partit vers la grande maison.

La caisse roula alors en direction d'un groupe de cases sans qu'un seul Noir se soit montré. Kounta feignait l'indifférence, mais tout son corps était tendu. Ses narines détectèrent l'odeur d'autres Noirs dans les parages; cependant, nul ne vint à leur rencontre. L'espoir le saisit. Ayant arrêté la voiture, le Noir sauta maladroitement sur le sol et se dirigea lour-166

dement vers la première case en balançant sa lumière. Il poussa la porte et Kounta guetta ses gestes, prêt à bondir dès qu'il aurait disparu à

l'inté-

rieur. Mais le Noir revint aussitôt vers la caisse, détacha la chaîne et, sans

la 1,cher, passa vers l'arrière. Kounta sentit que ce n'était pas encore le moment. Le Noir tira violemment sur la chaîne avec un cri brutal. Se relevant apparemment à grand-peine, Kounta recula à quatre pattes en fei-gnant les plus grandes difficultés à se mouvoir. Comme il l'espérait, le Noir

perdit patience; se.penchant au-dessus de la caisse, il agrippa Kounta d'un bras vigoureux et le reposa sur le sol en levant un genou pour retenir sa chute.

D'une détente des reins, Kounta se projeta en l'air, rivant ses mains autour du cou de l'homme comme les m,choires d'une hyène. La flamme roula à terre et le Noir vacilla en, poussant un cri rauque; aussitôt redressé,

il battit l'air de ses grosses mains, frappant et griffant le visage et les avant-bras de Kounta. Mais Kounta réussit à resserrer encore son étreinte tout en se tordant pour esquiver le farouche martèlement des pieds, des poings, des genoux de l'homme. Et finalement celui-ci s'effondra avec un gargouillement étouffé, les membres flasques.

Kounta bondit et fila comme une ombre. Il courait, plié en deux, au milieu des tiges de coton qui lui fouettaient les jambes. Depuis si longtemps inactifs, tous ses muscles étaient traversés de douleurs déchirantes, mais l'air froid lui piquait agréablement la peau et il dut retenir les cris de

joie qui lui montaient à la gorge - la joie sauvage d'être libre.

41

La forêt était bordée de ronciers dont les longues tiges s'accrochaient aux jambes de Kounta. Il s'y fraya un chemin en les écartant de ses bras et pénétra dans la forêt. Trébuchant, tombant, se relevant pour trébucher encore, il avançait toujours plus loin dans l'asile des arbres.

Et

puis brusquement, contrairement à ce qu'il croyait, ceux-ci devinrent plus clairsemés et il déboucha dans des fourrés bas. Devant lui s'étendait un immense champ de coton au milieu duquel se dressait encore une autre maison blanche, flanquée de petites cases sombres. Kounta se rejeta aussitôt dans la forêt, saisi de panique en comprenant qu'il avait simplement traversé un petit bois séparant deux grandes parcelles occupées par des toubabs. Tapi derrière un arbre, il entendait son coeur et sa tête battre folle-167

ment, et il commençait à avoir les mains, les bras, les pieds en feu à

cause

des piq˚res d'épines. Il vit, à la clarté de la lune, qu'ils étaient lacérés

d'entailles sanglantes. Mais, ce qui l@alarma bien autrement, c'est que la lune descendait déjà dans le ciel : bientôt monterait l'aube. Il lui fallait

décider promptement de ses prochains mouvements.

Mais à peine était-il reparti en trébuchant qu'il sut que ses jambes ne

le porteraient plus longtemps. Il lui fallait arriver jusqu'au coeur du bois

et s'y cacher. Alors, il se fraya un chemin, parfois à quatre pattes, les mains, les pieds retenus au passage par les tiges rampantes, et il atteignit

enfin un épais taillis. Il avait l'impression que ses poumons allaient éclater;

il envisagea de grimper dans un arbre, mais le doux lit de feuilles o˘

plon-

geaient ses pieds lui apprit que les arbres étaient dépouillés - il ne pouvait

trouver refuge dans des ramures nues; c'était donc au sol qu'il lui fallait se dissimuler.

Toujours en rampant, il finit par trouver le couvert d'un épais sous-bois - déjà, le ciel commençait à s'éclairer. A part son souffle, il n'y avait

pas un bruit; cela lui rappela ses solitaires nuits de garde au-dessus des champs d'arachides, avec son fidèle chien ouolo. Et, juste à ce moment, il entendit au loin un aboiement. Il pensa d'abord, tout en tendant l'oreille,

qu'il l'avait imaginé. Mais les aboiements Reprirent - et, cette fois, deux chiens mêlaient leurs voix. Il lui fallait agir, et agir vite.

S'agenouillant en direction de l'est, Kounta implora Allah de le délivrer; à peine avait-il terminé que les profonds hurlements des chiens lui parvinrent de nouveau - et, cette fois, plus rapprochés. Mieux valait ne pas bouger de sa cachette; mais bientôt s'élevèrent de nouveau les hurlements des chiens, cette fois plus proches encore, et ses membres l'entraînè-rent presque malgré lui. Cherchant le refuge profond et s˚r des fourrés, il se mit à ramper dans les ronces. Les cris des chiens le poussaient à

avan-

cer toujours plus vite malgré la torture des épines qui s'enfonçaient dans ses mains, ses bras, ses genoux. Mais les aboiements se rapprochaient implacablement et bientôt parvinrent aussi à Kounta les vociférations des hommes.

Alors, il se dressa et se mit à courir de toutes ses forces - une explosion lui ébranla les oreilles, ses genoux se dérobèrent sous lui et il s'écroula. Les chiens étaient si près que Kounta pouvait les sentir. A peine

eut-il le temps de se redresser sur les genoux que les bêtes, surgissant des

fourrés, se jetèrent sur lui, les babines retroussées dans de féroces grondements. Il s'effondra sous le choc et les chiens bondirent en arrière pour revenir aussitôt à l'attaque. Tout en grondant lui aussi, Kounta lançait sauvagement ses mains comme des griffes pour les tenir en respect tout en essayant de reculer peu à peu. Et puis il entendit les cris des hommes a la lisière des fourrés, une nouvelle explosion, cette fois très rapprochée, suivie de bruyants froissements de broussailles.

Kounta vit soudain se dresser, derrière les chiens, le Noir qu'il avait

à moitié étranglé pour s'enfuir. Armé d'un énorme couteau, tenant dans 168

l'autre main un b,ton court et une corde, il avait l'air terrifiant. Cloué

au

sol, le corps déchiré et saignant, Kounta serrait les m,choires pour ne pas crier : l'homme allait le hacher en morceaux. Mais soudain parut derrière l'homme le toubab qui avait emmené Kounta, le visage rouge et luisant de sueur. Et puis un second toubab, qu'il n'avait pas vu arriver, pointa son b,ton à feu dans sa direction : il allait cracher du feu et exploser comme sur le grand canot. Soudain, le Noir se précipita furieusement sur lui en brandissant son b,ton - mais le premier toubab l'arrêta d'un cri.

Le Noir stoppa net, tandis que le toubab donnait de la voix pour faire reculer les chiens. Sur un ordre du toubab, le Noir s'approcha en déroulant la corde. Le coup qu'il assena sur la tête de Kounta l'étourdit au point qu'il sentit à peine qu'on le ligotait et qu'on le poussait dans les fourrés.

Il marchait dans une sorte de stupeur, perdait l'équilibre, s'écroulait et se

relevait sous les lanières qui lui cinglaient le dos. quand ils arrivèrent à

la lisière de la forêt, il vit trois de ces animaux ressemblant à des ,nes attachés près d'un bouquet d'arbres.

En approchant des bêtes, Kounta tenta encore une fois de s'échapper, mais une brusque secousse de la corde qui le retenait le fit s'effondrer, et

un coup de pied lui ébranla les côtes. Le deuxième toubab l'entraîna par la corde jusqu'à l'endroit o˘ les chevaux étaient attachés. Il jeta la corde

par-dessus une branche basse et le Noir tira dessus : les pieds de Kounta touchaient à peine terre.

Le fouet du premier toubab siffla sur le dos de Kounta. Il se tordait en retenant ses cris sous les fulgurantes br˚lures, chaque coup de lanière semblait le couper en deux. Finalement, il laissa éclater ses hurlements, mais le fouet continua de le déchirer. Lorsque les coups cessèrent, il avait

pratiquement perdu connaissance. Il sentit vaguement que la cor se

détendait et il s'écroula sur le sol; on le releva et on le jeta sur le dos d'un

animal; il eut une fugitive impression de mouvement.

quand il revint à lui, dans une sorte de case, il gisait sur le dos, écartelé. Il n'aurait pu dire combien de temps s'était écoulé. Il avait les chevilles et les poignets enserrés dans des fers, et ceux-ci étaient rattachés par

des chaînes à des poteaux plantés aux quatre coins de la case. L£ moindre mouvement lui occasionnait une si atroce souffrance qu'il resta longtemps absolument immobile, haletant, le visage inondé de sueur.

Une petite ouverture carrée ménagée au-dessus de lui laissait entrer la lumière. En remuant seulement les yeux, il aperçut une b˚che à moitié

carbonisée et des cendres dans un renfoncement du mur. De l'autre côté, il y avait sur le sol une sorte de long sac de tissu d'o˘ sortaient des feuilles

de maÔs; il pensa que cela servait de lit.

Au crépuscule - il voyait s'assombrir l'ouverture au-dessus de lui -

Kounta entendit un bizarre appel de corne. Peu après montèrent des bruits de voix et son nez perçut l'odeur d'un groupe de Noirs passant à proximité

de la case. Et puis des effluves de cuisine lui parvinrent. Il n'était plus qu'une masse de souffrance : la faim qui lui tordait les entrailles, sa tête

en feu, son dos lacéré par le fouet, ses bras et ses jambes déchirés par les

épines. Il s'en voulait atrocement de ne pas avoir su choisir le moment propice pour s'enfuir, à l'exemple d'un animal pris au piège. Observer et mieux connaître cet étrange pays et les paÔens qui le peuplaient, voilà ce qu'il aurait d˚ faire avant tout.

Kounta avait fermé les yeux. La porte grinça, et il reconnut l'odeur du Noir avec qui il s'était battu et qui avait aidé à le rattraper. Il feignit 1

de dormir - mais un coup de pied lui arriva brutalement dans les côtes et la douleur lui fit ouvrir les yeux. En grondant, le Noir déposa quelque chose à

la hauteur de son visage, lui jeta une couverture et partit en claquant la porte.

A humer la nourriture, il en avait l'estomac presque aussi douloureux que le dos. Il finit par ouvrir les yeux : il y avait de la bouillie et un morceau de viande sur une écuelle de métal, et une gamelle d'eau. Entravé

comme il l'était, il ne pouvait se servir de ses mains, mais les récipients é@aient assez près de sa tête pour lui permettre d'y plonger la bouche. Au moment o˘ il allait mordre dans la viande, il reconnut l'odeur de l'immonde pourceau; soulevé de nausées, il vomit de la bile dans le plat même.

Il passa la nuit dans une somnolence entrecoupée de moments de lucidité : alors, il s'interrogeait sur ces Noirs qui ressemblaient à des Africains

mais qui mangeaient du pourceau. Cela signifiait qu'ils étaient tous étrangers - ou traîtres - à Allah. Il implora intérieurement le pardon d'Allah si jamais ses lèvres venaient à toucher involontairement cette chair immonde, ou s'il mangeait dans une assiette qui en avait contenu.

L'étrange corne résonna de nouveau peu après l'aube, suivie, comme la veille, du passage des Noirs et des odeurs de cuisine. L'abominable Noir revint lui apporter à boire et à manger. Mais, en constatant que Kounta avait vomi sur la nourriture intacte, il se répandit en imprécations et, ramassant l'assiette, il lui en frotta le contenu sur le visage. Puis il plaça

à portée de sa bouche les récipients qu'il avait apportés et quitta la case.

Kounta était trop désemparé pour avaler quoi que ce soit; il se dit qu'il se forcerait un peu plus tard. Mais bientôt la porte s'ouvrit, et les relents du toubab assaillirent ses narines. Il serrait bien fort les paupières,

mais, en entendant le toubab grommeler furieusement, il craignit de nouveaux coups de pied et ouvrit les yeux. Devant lui, le visage empreint de fureur, se dressait l'horrible toubab qui l'avait emmené. Il fit comprendre par gestes à Kounta qu'il serait battu s'il ne mangeait pas, puis il ressortit.

Kounta réussit à étirer sa main gauche pour gratter la terre oU le toubab avait posé le pied. Et, les doigts pressés sur le petit monticule, les yeux clos, il appela la malédiction éternelle des esprits mauvais sur le toubab et sur sa descendance.

42

Kounta avait compté quatre jours et trois nuits depuis qu'il était dans cette case. Et toutes les nuits il avait entendu chanter dans les cases voisines - même dans son village, il ne s'était jamais senti aussi africain que dans ces moments-là. Mais qui étaient-ils donc, ces Noirs, pour chanter sur la terre des toubabs? …iaient-ils nombreux, ces êtres étranges qui semblaient ignorer qui ils étaient, ce qu'ils étaient - et ne pas s'en soucier?

Il attendait particulièrement le lever du soleil. Il se remémorait les paroles d'un vieillard - un alcala - dans les entrailles du grand canot :

" Chaque jour, en voyant monter le soleil, nous nous souviendrons qu'il s'est levé dans notre Afrique, qui est le nombril de la terre. "

Malgré les chaînes qui l'écartelaient, il avait trouvé qu'il pouvait bouger très légèrement le corps, ce qui lui permettait de voir un peu mieux les anneaux de fer, petits mais épais, qui fixaient les chaînes aux quatre poteaux. Ces derniers avaient à peu près la grosseur de son mollet; il ne pouvait donc espérer les briser, non plus que les arracher du sol de terre battue, car leur sommet traversait le toit de la case. Il observa attentivement les petits trous pratiqués dans les bracelets qui lui retenaient les chevilles et les poignets; les toubabs y avaient introduit une mince barre de métal qui, en tournant, avait produit un léger claquement. Il essaya de secouer les bracelets, mais les chaînes firent un tel bruit qu'il abandonna, de peur d'éveiller l'attention à l'extérieur.

Il voulut confectionner un fétiche pour se concilier les esprits bienveillants. De préférence à la terre du sol, il choîsit de gratter la boue séchée

qui restait attachée aux rondins; ayant remarqué qu'elle renfermait des petits poils noirs, il en observa un attentivement : c'était une soie de pourceau! Alors, il jeta vivement cette terre souillée et frotta comme il put sa

main sur le sol pour la nettoyer.

Au cinquième matin, le Noir arriva peu après que la corne eut sonné

le réveil. Kounta se raidit en voyant qu'en plus de son habituel b,ton court

il portait deuk gros bracelets de fer. Il se courba pour emprisonner les chevilles de Kounta dans les lourds bracelets auxquels pendait une robuste chaîne. Il ne détacha qu'ensuite les chaînes qui avaient maintenu Kounta écartelé. Enfin libre de ses mouvements, Kounta se 171

releva d'un bond, mais un coup de poing du Noir le renvoya aussitôt au sol. Comme Kounta essayait péniblement de se redresser, un pied botté

lui arriva à toute volée dans les côtes. Fou de douleur et de rage, il tenta

pour la troisième fois de se remettre debout et, de nouveau, le Noir le faucha avec encore plus de violence. Il était vidé de toutes forces - ces longs

jours passés dans une totale immobilité l'avaient affaibli à un point qu'il ne soupçonnait pas. Kounta resta inerte, haletant - et il lut, dans le regard

du Noir qui se dressait au-dessus de lui, qu'il le jetterait au sol aussi longtemps qu'il n'aurait pas compris qui était le plus fort.

Alors seulement le Noir fit signe à Kouàta de se lever. Comme il n'arrivait même pas à se tenir à quatre pattes, l'homme le releva brutalement et le poussa en avant. Gêné par les lourds bracelets de fer, Kounta avança en clopinant. Tout d'abord, il ne vit rien, aveuglé par la violente lumière du jour. Et puis il commença à distinguer une file de Noirs qui trottaient devant un toubab monté sur cet animal semblable à un gros ,ne

- il avait entendu qu'on appelait ça " cheval ". Kounta reconnut le toubab à son odeur : c'était celui qui l'avait tiré par la corde, quand les chiens l'avaient débusqué dans les fourrés. Les Noirs étaient une dizaine : les

femmes étaient coiffées d'un chiffon rouge ou blanc, les hommes et les enfants d'un chapeau de paille défoncé. Certains même avaient la tête nue, et Kounta n'en vit pas un seul avec un talisman au cou ou au bras. En revanche, plusieurs hommes portaient un gros couteau, et tous semblaient se diriger vers les champs. C'étaient ceux-là qu'il avait d˚ entendre chanter la nuit. Il n'éprouvait que mépris à leur égard. Il compta les cases : il y en avait dix, y compris celle o˘ il avait été renfermé. Elles semblaient avoir

des murs fragiles - bien différents des parois de terre et des toits de chaume odorant qu'il connaissait dans son village. Elles étaient disposées en deux rangées de cinq - et Kounta remarqua qu'ainsi placées on les voyait toutes de la grande maison blanche.

Brusquement, le Noir planta son index dans le torse de Kounta en s'exclamant : " Toi! Toi, Toby! " Le visage de Kounta reflétait l'incompréhension - et le Noir répétait encore et encore les mêmes mots en lui enfonçant le doigt dans la poitrine. Kounta saisit lentement qu'il essayait de lui faire comprendre quelque chose dans la langue des toubabs.

Comme il le regardait d'un air ahuri, le Noir se frappa la poitrine : "

Moi,

Samson! " et il répéta - " Samson! " Puis, pointant de nouveau son doigt dans la poitrine de Kounta : " Toi, To-by! To-by. Le maître l'a dit Toby! "

quand il saisit enfin le sens des paroles de l'homme, Kounta se mai trisa à grand-peine pour ne pas trahir sa fureur. Il aurait voulu hurler

" Je suis Kounta Kinté, le premier-né d'Omoro, qui est le fils du marabout Kairaba Kounta Kinté! "

Devant l'apparente stupidité de Kounta, le Noir haussa les épaules en bougonnant et le conduisit, clopinant dans ses entraves, jusqu'à une case oU se trouvait un grand baquet métallique plein d'eau; il lui indiqua 172

par gestes qu'il devait se laver, et jeta dans l'eau un bout de chiffon et une

barre de p,te marron; à son odeur, Kounta comprit que cela ressemblait au savon que fabriquaient les femmes de Djouffouré, en mélangeant à une lessive de cendres de bois de la graisse fondue. Sous l'oeil mauvais du Noir,

Kounta profita amplement de cette occasion qui lui était donnée de se décrasser. Ensuite son gardien lui jeta des vêtements de toubab et un chapeau de paille jaune en triste état. Kounta aurait voulu voir ces paÔens sous le torride soleil d'Afrique.

Puis le Noir le conduisit encore dans une autre case. Là une vieille femme lui servit à manger d'un air grincheux. L'écuelle de métal contenait une bouillie épaisse et le pain ressemblait à un g,teau mounko; il fit descendre le tout en avalant son gobelet de bouillon chaud - sans doute du boeu ar l'arôme et la couleur brune. Ils déambulèrent ensuite jusqu'à

a en juger p

une case étroite et basse dont, même de loin, l'odeur indiquait l'usage. Le Noir baissa l'habit qui lui couvrait les jambes, se carra au-dessus du trou pratiqué dans le siège de bois et se mit à faire de bruyants efforts comme s'il se soulageait. Il y avait, dans un coin, un petit tas de rafles de maÔs

dont Kounta ne pouvait deviner l'emploi. Mais il comprit au moins que le Noir lui montrait les façons des toubabs - et il devait s'en instruire soigneusement s'il voulait réussir à s'enfuir.

En continuant leur chemin, ils passèrent devant un vieillard assis dans

une curieuse chaise qui se'balançait lentement tandis qu'il tressait des feuilles de maÔs séchées - apparemment pour faire un balai. Sans lever la tête, le vieillard lui lança un regard non dénué d'aménité, mais Kounta l'ignora froidement.

Ramassant un de ces longs et solides couteaux que Kouiita avait remarqués dans les mains des autres, le Noir tourna la tête vers les champs et lui fit signe de le suivre. Tout en clopinant dans les fers qui lui écor-chaient les chevilles, Kounta regardait les champs devant lui : d'un mouvement incessant, les femmes et les enfants se baissaient pour ramasser et empiler

les tiges de maÔs desséchées que les hommes, en marchant devant eux, tranchaient à la volée au moyen de leurs grands couteaux.

Le dos nu des hommes luisait de sueur. Kounta y chercha sans la trouver leur marque au fer rouge - comme la sienne; mais il ne vit que des cicatrices de coups de fouet. Le toubab arriva à leur hauteur sur son

"cheval", dit quelques mots au Noir et lança un regard menaçant à

Kounta.

Le Noir appela Kounta du geste, abattit une douzaine de tiges de maÔs et lui fit signe de les ramasser et de les empiler à l'exemple des autres.

Le toubab poussa son cheval tout près de lui et resta à le regarder, le fouet

dressé, l'air farouche, montrant clairement ce qu'il allait faire si Kounta n'obéissait pas. Enrageant de son impuissance, Kounta ramassa deux tiges.

Indécis, il entendit crisser le couteau du Noir devant lui. Alors, il se pencha

et ramassa les tiges deux par deux. Il sentait le regard des Noirs occupés dans les . . rangees voisin es, et il voyait les pieds du cheval du toubab.

Il per-

çut le soulagement des Noirs, et la bête s'éloigna enfin. Sans lever la tête,

il vit que le toubab circulait dans le champ, à l'aff˚t de ceux qui ne travaillaient pas assez vite, et il leur cinglait le dos avec un cri de fureur.

Kounta aperçut au loin une route. Au cours de l'après-midi, il y vit passer un cavalier solitaire et, à deux reprises, un chariot. Il les distinguait

mal d'ailleurs, les yeux brouillés par la sueur qui lui ruisselait du front

- car la journée était chaude. De l'autre côté, c'était la forêt dans laquelle

il avait tenté de se cacher. Il comprenait son erreur : ce n'était qu'un bois

étroit, sans profondeur. Mais il dut cesser de regarder dans sa direction, car un désir irrésistible le poussait à bondir vers les arbres. D'ailleurs, comment l'aurait-il pu, avec ses lourdes entraves de fer? Tout en travaillant, il réfléchissait qu'il lui faudrait trouver une arme quelconque, pour se défendre contre les chiens et les hommes. Il n'est pas digne d'être le serviteur d'Allah, celui qui ne se défend pas quand on l'attaque. Chiens ou hommes, buffle blessé ou lion affamé : jamais le fils d'Omoro Kinté

ne reculerait.

Le soleil était déjà couché lorsque la corne retentit au loin. En voyant

les autres Noirs se mettre en file, Kounta se disait qu'il ne devait plus penser à eux comme aux membres des tribus dont ils avaient les traits distinctifs; ce n'étaient que des pàiens, indignes de se mêler à ceux qui étaient arrivés avec lui sur le grand canot.

Mais il fallait être aussi stupides que les toubabs pour faire travailler

aux champs des hommes de sang foulah - même d'aussi piteux spécimens que ceux-là - au lieu de les mettre à garder le bétail; tout le monde savait

que les Foulàhs étaient des pasteurs-nés, qu'ils parlaient avec leurs bêtes.

Il fut interrompu dans ses pensées par un claquement de fouet du toubab sur son "cheval " : Kounta devait aller se placer en que ' ue de file. Il obéit,

et la grosse femme courtaude qui jusque-là fermait la marche s'empressa de laisser une distance entre elle et lui. Il avait envie de lui cracher dessus.

Ils se mirent en route - Kounta clopinant dans ses lourdes entraves dont le frottement lui avait déjà mis les chevilles en sang. Soudain, il entendit de lointains aboiements. Il frissonna, aussitôt ramené aux chiens qui l'avaient poursuivi et assailli. Et brusquement il se souvint de son chien ouolo qui était mort en le défendant contre les toubabs qui le capturaient

- là-bas, en Afrique.

Rentré dans sa case, Kounta s'agenouilla dans la direction du levant.

1

Il se prosterna, le front contre le sol de terre battue, et pria longuement,

pour compenser les deux prières qu'il n'avait pu faire dans le champ - cela lui aurait assurément valu le fouet du toubab à " cheval ".

quand il eut terminé, il se mit sur son séant et parla à voix basse en sira kango, adjurant les ancêtres, dans cette langue secrète des hommes, de l'aider à supporter son état. Pressant dans sa main deux plumes de coq qu'il avait ramassées le matin à l'insu de " Samson ", il se demanda quand il aurait l'occasion de dérober un oeuf. Avec les plumes de coq et de la coquille d'oeuf finement broyée, il pourrait confectionner un puissant féti-
174

x esprits de bénir la poussière que ses derniers pas

che, pour demander au

dans le village avaient foulée. Si cette poussière était bénie, un jour l'empreinte de ses pas reparaîtrait à Djouffouré, et les villageois, qui connais-nt les empreintes de chacun, se réjouiraient devant ce signe indiquant saie

que Kounta Kinté était toujours vivant et qu'il reviendrait un jour chez lui. Un jour.

Il revivait pour la millième fois le cauchemar de sa capture. Cette branche n'aurait-elle craqué qu'un instant plus tôt, et il aurait pu bondir pour saisir sa lance. Des larmes de rage lui montèrent aux yeux. On l'avait traqué, assailli, capturé, enchaîné - depuis des lunes, il ne connaissait plus

rien d'autre.

Mais non! Il ne devait pas se laisser aller. N'était-il pas un homme?

A dix-sept pluies, il était trop vieux pour pleurnicher et s'attendrir sur lui-même. S'essuyant les yeux d'un revers de main, il s'étendit sur la mince

paillasse de feuilles de maÔs et chercha le sommeil - mais ce nom de

" To-by " lui tournait dans la tête, et la rage le submergea de nouveau. Il déchargea sa fureur dans une violente détente des jambes - alors les bracelets de fer lui rentrèrent encore plus profondément dans les chevilles, et il se remit à sangloter.

Arriverait-il jamais à être un homme, comme Omoro? Kounta se demanda si son père pensait encore à lui, si Binta avait reporté sur Lamine,

Souwadou et Madi tout l'amour qu'elle lui donnait - avant. Il pensa à

Djouffouré, son village qu'il chérissait par-dessus tout. Il en revoyait les

gens, les choses, les scènes. Et il finit par s'endormir.

43

Kounta marchait de plus en plus difficilement, car les fers lui entamaient profondément les chevilles. Mais il se forçait à n'en rien montrer : s'il voulait retrouver la liberté, il devait exécuter tout ce qu'on attendait

de lui comme un abruti. Seulement rien n'échappait à ses yeux, ses oreilles,

ses narines - il guettait les armes utilisables, les défaillances des toubabs.

Et un jour, leur méfiance endormie, ils lui retireraient les fers - alors, il

s'enfuirait. ait résonné la corne du réveil, Kounta Tous les matins, quand av

gagnait en boitillant la case de la vieille femme et avalait ce qu'elle lui servait - à l'exception de l'immonde viande du pourceau. Tout en man-175

geant, il fouillait de l'oeil la cuisine, cherchant ce qu'il pourrait soustraire

en guise d'arme, sans qu'elle en remarqu,t l'absence. Mais, en dehors des ustensiles noirs pendus à des crochets au-dessus de son foyer, il n'y avait rien d'autre que les écuelles de fer-blanc dans lesquelles il puisait avec ses

doigts. Il avait vu la femme piquer sa viande avec un mince objet de métal brillant, terminé par trois ou quatre pointes. Cela ferait peut-être une arme, malgré sa petitesse - mais encore fallait-il qu'il p˚t s'en emparer quand elle avait le dos tourné.

Un matin, en mangeant son gruau, il vit la femme couper un morceau de viande avec un couteau qu'il ne connaissait pas encore. Il songeait à ce qu'il en ferait si c'était lui qui avait ce couteau sous la main lorsqu'un atroce hurlement de douleur déchira l'air. Cela répondait si exactement à ses pensées qu'il faillit en tomber de son siège. Il sortit en clopinant et vit que les autres étaient déjà alignés pour partir au travail - certains terminant à peine de m‚cher leur déjeuner, par crainte du fouet qui punissait les retardataires. Et, à côté d'eux, un pourceau agitait convulsivement les pattes, le sang bouillonnant de sa gorge tranchée. Deux hommes soulevèrent le corps de la bête, le plongèrent dans une immense marmite d'eau bouillante et, l'ayant ressorti, ils en raclèrent tous les poils - Kounta remarqua que sa peau avait la couleur de celle des toubabs. Les hommes suspendirent le cochon par les pattes, l'éventrèrent et le vidèrent de ses entrailles. L'odeur infecte des boyaux prit Kounta à la gorge; il partit aux champs avec les autres en s'efforçant de masquer la répulsion que lui inspiraient ces paÔens, mangeurs de chair immonde.

A présent, ils trouvaient au matin les tiges de maÔs couvertes de givre et les champs envahis d'une brume qui ne se dissipait que lorsque le soleil devenait assez chaud. Kounta s'émerveillait de la puissance infinie d'Allah, car voici que dans cette terre des toubabs, de l'autre côté de la grande eau, le soleil et la lune se levaient et parcouraient le ciel comme en Afrique; simplement le soleil n'était pas aussi chaud, ni la lune aussi belle qu'à

Djouffouré. Dans cette contrée maudite, il n'y avait donc que les gens pour n'avoir pas été créés par Allah. Les toubabs étaient inhumains et, quant aux Noirs, ç'aurait été folie d'essayer de les comprendre.

Au moment o˘ le soleil était au plus haut dans le ciel, la corne appelait les hommes à se former en ligne. Arrivait alors un traîneau de bois au flanc duquel marchait la cuisinière et tiré par un très gros ,ne - ou un petit cheval; Kounta savait que c'était une " mule ". La vieille femme procédait à la distribution : une galette de maÔs et une gamelle de rago˚t par personne. Ils avalaient leur pitance debout ou assis à même le sol et ingurgitaient une mesure d'eau, puisée dans le tonneau qu'avait également amené le traîneau. Kounta ne mangeait jamais le rago˚t sans l'avoir bien reniflé, pour être s˚r qu'il ne contenait pas de viande de porc. Mais il ne s'y trouvait généralement pas le moindre soupçon de viande - juste des légumes. En revanche, il avait plaisir à mordre dans la galette, parce qu'il

avait vu les femmes écraser le mais dans un mortier, comme en Afrique.

176

La seule différence était qu'elles se servaient d'un pilon de pierre, tandis

que celui de Binta était en bois.

On leur servait parfois des choses qu'il connaissait déjà chez lui : des

arachides, des kandjos et des so-sos - mais ici ils appelaient ça gombos et haricots rouges. Et il remarqua que ces Noirs aimaient énormément un gros fruit qu'ils appelaient " pastèque ". Mais Allah n'avait pas donné aux gens de cette terre des choses qui poussaient partout et toutes seules en Afrique : mangues, coeur de palmiers, fruits de l'arbre à pain, et tant d'autres choses savoureuses.

De temps à autre, le toubab qui avait amené Kounta - le " maître ", comme les autres l'appelaient - surgissait dans les champs et les regardait travailler du haut de son cheval. Coiffé d'un chapeau de paille blanche, il discutait avec le toubab qui commandait aux Noirs - le " régisseur " -

en agitant une mince badine de cuir tressé. Et Kounta remarqua que le

" régisseur " toubab ne faisait pas moins de mines souriantes et de tortillements que les Noirs, quand justement ils avaient affaire à lui ou au

" maître ".

Jour après jour, il se passait des choses bizarres. Alors, Kounta les retournait dans sa tête avant de s'endormir. Ces Noirs ne semblaient avoir qu'une seule idée : satisfaire les toubabs pour échapper à leur redoutable fouet. Il en était malade de les voir s'agiter au travail dès que paraissait

un toubab. Et alors, au moindre mot de celui-ci, ils filaient servilement.

Des chèvres, des singes, on pouvait encore arriver à les faire marcher, mais

des hommes? Peut-être était-ce qu'ils n'avaient jamais rien connu d'autre que cette contrée - ils n'étaient pas nés en Afrique; ils avaient toujours vécu dans des cases faites de rondins joints par de la boue mêlée de soies de pourceau. Ces Noirs, ils n'avaient jamais su ce que cela pouvait signifier

de suer sous le soleil pour soi-même, et non pour un maître toubab.

Mais lui, Kounta, il ne deviendrait jamais comme eux - non,jamais.

Souvent, ce genre de pensées - ou ses projets de fuite - l'empêchaient de dormir pendant une grande partie de la nuit, mais il se réveillait toujours

avant le chant du coq, auquel tous les volatiles faisaient bientôt écho.

Ici,

les oiseaux gazouillaient ou chantaient - rien de commun avec les cris rauques des perroquets verts dont l'assourdissant tapage saluait le jour à

Djouffouré. D'ailleurs, il n'y avait pas de perroquets - pas de singes non plus, pour emplir l'air matinal de leurs jacassements et jeter des branches sur les gens, du haut des arbres. Et Kounta n'avait pas vu une seule chèvre.

En revanche, ceux d'ici gardaient dans des enclos les pourceaux - ils les appelaient " cochons " ou " porcs " - et ils allaient jusqu'à les nourrir!

Mais les cris des " cochons " n'étaient pas plus déplaisants à

entendre

que le parler des toubabs, et d'ailleurs ils lui ressemblaient. Il aurait donné

n'importe quoi pour entendre une seule phrase en mandingue, ou même dans une autre langue d'Afrique. Il regrettait ses compagnons de chaîne du grand canot, même ceux qui n'étaient pas musulmans. O˘ avaient-ils été emmenés? Dans des fermes de toubabs comme celle-ci? Est-ce qu'eux 177

aussi éprouvaient la nostalgie de leur langue natale et, en même temps, le sentiment d'être coupés de tout, totalement seuls, parce qu'ils ne connaissaient pas le parler des toubabs?

S'il voulait comprendre les idées et les coutumes des toubabs pour arriver à s'enfuir, il lui faudrait apprendre leur bizarre langue. Il reconnaissait déjà quelques mots : " cochon, porc, pastèque, haricots rouges, régisseur, m'sieu ", et surtout " oui, m'sieu maître " - il avait rarement entendu

les Noirs dire autre chose que ces mots-là aux toubabs. La toubab femelle qui vivait avec le " maître " dans la grande maison blanche, c'était la "

maî-

tresse ". Un jour, il l'avait aperçue de loin, en train de cueillir des fleurs

près de la maison : c'était une créature osseuse et sa peau avait la couleur

d'un ventre de crapaud.

Le sens d'autres mots toubabs qu'il avait entendus échappait encore à Kounta. Mais, sans rien en laisser paraître, il s'efforçait de le deviner et, peu à peu, il parvint à associer certains sons à tels objets ou tels actes.

Il y avait pourtant un mot constamment employé par les Noirs et par les toubabs et dont il n'arrivait pas à percer la signification. qu'est-ce que ça

pouvait bien être qu'un " négro "?

44

quand il n'y eut plus rien à faire dans les champs de maÔs, le "

régis-

seur " assigna les t,ches au jour le jour. C'est ainsi qu'un matin Kounta se trouva au milieu d'une plantation de gros légumes couleur de mangue trop m˚re, ressemblant un peu aux grandes courges que les femmes de Djouffouré faisaient sécher et employaient comme récipients de cuisine.

Les Noirs d'ici appelaient ça des " potirons ". Il en ramassa un plein

" chariot " et repartit pour les décharger dans la grande b,tisse qu'on appe

lait " grange ". En chemin, il vit des Noirs qui sciaient un gros arbre en morceaux; d'autres fendaient ces morceaux à la hache pour faire des billettes que les enfants empilaient en tas plus hauts qu'eux. A un autre endroit, deux hommes suspendaient sur de minces traverses des feuilles de tabac; il avait déjà senti l'odeur de cette immonde plante aimée des paÔens au cours d'une randonnée avec son père.

A l'occasion de ses navettes entre le champ de potirons et la grange, il

constata que, comme dans son village, on faisait sécher beaucoup de choses pour les conserver. Des femmes cueillaient et mettaient en bottes une plante à la robuste tige brune qu'elles appelaient " armoise ". Et certains 178

légumes du potager étaient répandus sur de grandes toiles pour sécher à

l'air, de même que la mousse ramassée par les enfants et ébouillantée -

pour quel usage, Kounta n'en avait pas la moindre idée.

Son coeur se souleva en passant devant un enclos o˘ il vit - et entendit

que l'on égorgeait des cochons. Il remarqua que l'on gardait même leurs soies - sans doute pour les mêler au mortier. Mais le plus écoeurant, c'étaient leurs vessies emplies d'air, ficelées aux deux bouts et mises à

sécher le long de la clôture - Allah seul savait à quelles fins paÔennes.

quand il en eut fini avec les potirons, Kounta alla avec d'autres secouer

des arbres pour en faire tomber les fruits - des sortes de noisettes. A leurs

pieds, des enfants du premier kafo les ramassaient et en emplissaient des paniers. Kounta cacha sur lui une noisette et, une fois seul, il y go˚ta; la

saveur n'en était pas désagréable.

Ensuite, les hommes furent chargés de diverses réparations. Kounta en aida un autre à remonter une clôture. Us femmes s'affairaient à nettoyer de fond en comble la grande maison et les cases. Il les vit laver le linge : elles le faisaient d'abord bouillir dans une énorme marmite noire et puis le foulaient, tout trempé d'eau savonneuse, sur une plaque de métal ondulé. Ainsi, ces femmes ne savaient même pas que la seule façon de bien laver le linge est de le battre sur une pierre.

Kounta remarqua que le fouet du " régisseur " s'abattait moins souvent sur les Noirs. L'atmosphère lui rappelait un peu celle de Djouffouré, quand les récoltes étaient rentrées dans les greniers. Et parfois même, vers

la fin de la journée, des hommes allaient jusqu'à se trémousser en chantant.

Le " régisseur " poussait vers eux son cheval et brandissait son fouet, mais

Kounta voyait qq'il feignait seulement la colère. Alors, les autres se mettaient à chanter avec eux, et enfin les femmes se mêlaient à leur choeur seulement, leurs chants n'avaient aucun sens pour Kounta. Les façons de ces Noirs lui déplaisaient tellement qu'il était content d'entendre la corne annoncer l'heure de regagner les cases.

Le soir, il s'asseyait en travers de son seuil, la plante des pieds bien

à plat sur la terre battue, pour atténuer le contact des fers contre les plaies

suppurantes de ses chevilles. Il aimait sentir passer sur lui les légers vents

qui s'élevaient parfois - le lendemain, il trouverait sous les arbres un tapis

de feuilles rouges et dorées. Il revoyait les soirées de Djouffouré, après le

temps des moissons : la fumée des feux de bois, les moustiques et autres insectes importuns, les longues conversations traversées de temps en temps par les lointains grondements des léopards, les hurlements des hyènes.

Ce que l'on n'entendait jamais ici, c'étaient les tambours. Sans doute les toubabs ne permettaient-ils pas à ces Noirs d'avoir des tambours. Mais pourquoi? @tait-ce par peur - parce qu'ils savaient que le rythme des tam-tarns fouettait le sang des villageois jusqu'à faire danser follement même les tout-petits et les vieillards édentés? Ou parce que leur cadence entraînait les lutteurs à de formidables exploits? Ou parce que leur rythme obsédant pouvait déchaîner la fureur des guerriers contre l'ennemi? Ou peut-179

être simplement parce que ç'aurait été un moyen, pour les Noirs. de communiquer d'une plantation à l'autre sans être compris des toubabs?

Mais ces Noirs mécréants ne comprendraient pas plus que les toubabs le langage tambouriné. Non sans répugnance, Kounta devait parfois convenir que ces Noirs paÔens n'étaient pas irrémédiablement perdus. Sans le savoir, ils faisaient encore des choses purement africaines. Ainsi leur façon de s'exclamer : sons, gestes, mimiques - il connaissait cela depuis toujours. Et leur façon de se mouvoir était aussi celle des Africains. Et leurs rires quand ils étaient entre eux, des rires qui leur empoignaient tout

le corps - à Djouffouré, les gens ne riaient pas autrement.

Kounta retrouvait encore l'Afrique dans la coiffure des femmes : des nattes bien serrées, attachées par un lien - seulement, les Africaines ornaient leurs nattes de perles de couleur. Kounta avait même vu des Noirs qui portaient

leurs cheveux en courtes tresses, à la façon de certains Africains. Et, toujours comme en Afrique, les femmes s'enroulaient une étoffe autour de la tête - en revanche, elles ne savaient pas la nouer correctement.

Kounta voyait aussi que, comme chez lui, on apprenait aux enfants la politesse et le respect envers leurs aînés. Les mères transportaient les bébés sur leur dos, avec les petits mollets grassouillets qui leur battaient

les côtés. Le soir, en prenant le frais, les vieillards se frottaient les gencives

avec le bout bien assoupli d'une ramille - à Djouffouré, c'était avec une racine de jonc odorant. Et, même s'il ne pouvait comprendre comment cela leur avait été possible dans ce pays de toubabs, Kounta devait reconnaître que le go˚t de ces Noirs pour les chants et les danses était nettement africain.

Mais ce qui commençait vraiment à tempérer son ressentimen à

l'égard de ces étranges Noirs, c'était que depuis une lune ils ne lui témoignaient de l'aversion que lorsque le " régisseur " ou le " maître " étaient dans les parages. que Kounta survienne lorsqu'ils étaient uniquement entre eux, et la plupart lui faisaient aussitôt un signe de tête; ils semblaient aussi

se préoccuper du vilain aspect de sa cheville gauche. Bien entendu, il passait son chemin froidement, sans jamais répondre à la moindre avance -

mais il lui arrivait de regretter de ne pas avoir rendu un salut.

Une nuit o˘, comme tant d'autres, il s'était réveillé, il sentit, en restant

les yeux ouverts dans le noir, qu'Allah voulait qu'il f˚t ici, au sein de la

tribu perdue d'une grande famille noire dont les racines remontaient aux premiers ancêtres. Mais ces Noirs-là, contrairement à lui, ne savaient absolument rien d'eux-mêmes ni du pays d'o˘ ils venaient.

Il lui sembla percevoir la présence de son grand-père, le saint marabout. Il tendit les bras sans rien rencontrer devant lui, mais il se mit à

lui parler à voix haute, implorant KaÔraba Kounta Kinté de lui fa' ire connaître l'objet de sa mission, si tel était le cas. Il sursauta en entendant

sa propre voix. Il n'avait plus proféré un son depuis son arrivée dans le pays des toubabs, sauf en invoquant Allah ou en hurlant de douleur sous le fouet.

180

Le lendemain, en rejoignant la file des hommes, Kounta fut sur le point de dire " Bonjour ", comme il les entendait se saluer tous les matins.

Mais, bien qu'il s˚t déjà assez de mots toubabs pour comprendre une bonne partie de ce qu'il entendait et pour se faire comprendre lui-même, quelque chose le poussa à n'en rien montrer.

Il lui vint à l'idée que ces Noirs dissimulaient leurs véritables sentiments à l'égard du toubab aussi soigneusement qu'il leur dissimulait à eux ses nouvelles dispositions. Combien de fois n'avait-il pas surpris leur changement de physionomie : souriante devant le toubab, pleine d'amertume dès qu'il avait tourné la tête. Il les avait vus briser volontairement leurs outils et feindre une totale candeur quand le " régisseur "

se répandait en violents reproches. Et dans les champs, s'ils s'activaient fiévreusement dès que le toubab était dans les parages, ils mettaient en réalité deux fois plus de temps qu'il n'était nécessaire pour faire leur travail.

Kounta commençait aussi à s'apercevoir que ces Noirs avaient une façon secrète de communiquer entre eux - comme les Mandingues avaient le sira kango. Parfois, aux champs, il surprenait un geste furtif, un mouvement de tête. Ou encore, un homme lançait une bizarre exclamation; un autre la répétait, et puis encore un autre, mais toujours à des moments inattendus et jamais à portée de voix du " régisseur " à cheval. D'autres fois, alors que ce dernier se trouvait juste au milieu d'eux, ils se mettaient

à chanter - Kounta ne comprenait pas les mots, mais il savait que c'était un message, comme ceux que les femmes transmettaient aux enchaînés par leurs chants, sur le grand canot.

La nuit, lorsqu'on ne voyait plus briller de lampes derrière les fenêtres

de la grande maison, l'ouÔe fine de Kounta percevait des froissements ténus : c'étaient un ou deux Noirs qui quittaient le " quartier des esclaves "

- et il les entendait rentrer, quelques heures plus tard. Il se demandait o˘

ils allaient et pourquoi - mais encore plus pourquoi ils étaient assez fous pour revenir. Et le matin, dans les champs, il essayait de deviner lesquels,

parmi les hommes, avaient bien pu sortir. Il pensait qu'il pourrait arriver à faire confiance à ceux-là.

A deux cases de celle de Kounta, les Noirs venaient tous les soirs après " dîner " s'asseoir autour du feu de la vieille cuisinière. En les voyant

s'assembler, il éprouvait une poignante nostalgie des veillées à

Djouffouré.

Bien s˚r, ici c'était différent : les femmes étaient mêlées aux hommes et beaucoup d'entre eux, sans distinction de sexes, tiraient sur ces pipes à

tabac paÔennes qui rougeoyaient de temps en temps dans l'obscurité grandissante. Assis sur le seuil de sa case, il tendait l'oreille, et le bruit de leurs

voix lui parvenait - mêlé au chant des grillons et aux lointains hululements

des hiboux dans la forêt. Il ne saisissait pas le sens de leurs paroles, mais

l'amertume de leurs intonations ne lui échappait pas.

Ils étaient là une dizaine d'adultes et, dans le noir, il les reconnaissait

à leur voix; dans sa tête, il les associait à une tribu dont ils avaient les

traits distinctifs. Il savait ceux qui avaient généralement un air dégagé, et

ceux qui souriaient rarement - même devant le toubab, pour certains Les veillées se déroulaient presque toujours de la même façon. La pre'

mière personne à prendre la parole était habituellement la femme qui faisait la cuisine dans la grande maison. Elle singeait les façons de parler du " maître " et de la " maîtresse ". Et puis, il y avait le grand Noir qui avait rattrapé Kounta dans sa fuite : lui, il imitait le " régisseur ". Et Kounta les entendait étouffer leurs rires, pour ne pas être entendus dans la grande maison.

Mais, quand ils avaient fini de rire, ils parlaient vraiment entre eux.

Les mots échappaient à Kounta, mais il comprenait les intonations découragées, obsédées, furieuses. Il lui semblait qu'ils évoquaient des choses qui leur étaient arrivées dans un précédent moment de leur vie. Les femmes, surtout, discutaient avec animation, et puis s'arrêtaient brusquement et sanglotaient. Petit à petit, les conversations s'apaisaient; soudain

une femme se mettait à chanter - Nobody knows de troubles Ise seed -

et Kounta sentait la tristesse qui imprégnait ce chant.

Pour finir, la voix du plus vieux Noir s'élevait : c'était celui qui restait

assis à se balancer dans une chaise en tressant des feuilles de mais -

c'était

lui aussi qui soufflait dans la corne. Alors, les autres inclinaient la tête

et ils marmonnaient - comme s'ils priaient. Kounta était s˚r qu'ils ne priaient pas Allah. Mais il se souvenait que, dans le grand canot, le vieil alcala avait dit qu'" Allah connaît toutes les langues ". Pendant leur prière,

le vieillard et les autres s'exclamaient de temps à autre : " Oh! Seigneur!

"

Est-ce que " Oh! Seigneur! " c'était leur Allah, à ces Noirs du pays des toubabs?

Avec les jours qui passaient, se levèrent des vents nocturnes plus froids que ceux qu'avait jamais connus Kounta; les arbres se dépouillèrent de leurs feuilles. Un matin, au lieu de partir aux champs, les hommes furent envoyés dans la grange. Il y avait là le maître et la maîtresse ainsi que quatre toubabs en beaux habits. Les Noirs, divisés en deux groupes, furent placés devant de gros tas d'épis de maÔs et luttèrent de vitesse pour les dépouiller de leurs feuilles - sous les acclamations et les encouragements des toubabs.

Et puis les toubabs et les Noirs mangèrent et burent à satiété - chacun de leur côté. Le vieux Noir que Kounta entendait prier le soir prit une sorte d'instrument de musique garni de cordes - un peu comme la kora africaine - et en fit sortir des sons bizarres en frottant les cordes avec une badine.

Les autres se levèrent et se mirent à danser, tandis que les toubabs, rangés sur le côté, accompagnaient leurs sauvages contorsions en claquant des mains et en lançant des exclamations. Tout rouges d'animation, les toubabs se levèrent brusquement et, tandis que les Noirs s'écartaient, ils exécutèrent à leur tour une bizarre danse, accompagnés par le vieux Noir qui jouait comme un enragé; tout autour, les Noirs bondissaient et claquaient des mains comme s'ils n'avaient jamais vu un plus beau spectacle.

Le soir, en réfléchissant dans sa case à tout ce qui s'était passé ce jour-là, Kounta crut comprendre que, d'une bizarre façon,à la fois forte et très profonde, les Noirs et les toubabs avaient un certain besoin les uns

des autres. Non seulement pendant les danses dans les granges, mais en bien d'autres occasions, il lui avait semblé que les toubabs n'étaient jamais plus épanouis que lorsqu'ils se trouvaient avec les Noirs - même lorsque c'était pour les battre.

45

La cheville gauche de Kounta suppurait si vilainement que le bracelet de fer était tout couvert de pus jaune et visqueux; le " régisseur " finit par remarquer à quel point il traînait la jambe et il dit à Samson de lui retirer ses fers.

Cela lui faisait encore très mal de bouger son pied, mais son bonheur d'être débarrassé des fers était tel que Kounta y songeait à peine. Et cette nuit-là, quand tout fut devenu tranquille, il prit la fuite. Il partit dans la direction opposée à celle qu'il avait suivie la première fois. Il traversa en boitillant un champ au-delà duquel s'étendait une forêt vaste et profonde.

Il avait atteint un ravin et il rampait pour remonter la pente lorsqu'il entendit venir quelqu'un. Il demeura tapi, le coeur battant. L'homme marchait d'un pas lourd, se rapprochait, et soudain montèrent des appels rauques :

" Toby! Toby! " C'était la voix de Samson. Kounta empoigna le grossier épieu qu'il s'était façonné. Il se sentait étrangement calme, presque engourdi. La silhouette massive fourrageait dans les buissons, sur la crête du ravin. Il sentit que Samson était inquiet pour lui-même, si Kounta réussissait à s'enfuir. Il se rapprochait de plus en plus - ramassé sur lui-même,

Kounta demeurait d'une immobilité de pierre. Et soudain ce fut le moment.

De toutes ses forces il lança l'épieu, mais son geste lui arracha un sourd grognement de douleur qui alerta Samson; celui-ci se jeta de côté et l'épieu

ne fit que le frôler.

Kounta tenta de prendre sa course, mais ses pauvres chevilles ne le portaient plus; et à peine s'était-il retourné, prêt au combat, que Samson se jetait sur lui; il avait l'avantage de la taille et de la force, et Kounta s'effondra. Samson le releva et commença à lui marteler la poitrine et le ventre; Kounta se tordait pour esquiver ses poings en se défendant des ongles et des dents. Et puis il s'écroula de nouveau, 183

comme frappé par une massue. Il ne pouvait plus faire un mouvement.

En haletant pour retrouver son souffle, Samson lui lia solidement les poignets avec l'extrémité d'une corde et, saisissant l'autre bout, il tira Kounta en direction de la plantation dans un intarissable flot d'injures, lui

décochant de sauvages coups de pied dès qu'il trébuchait ou chancelait.

Kounta le suivait en titubant. …tourdi de douleur et d'épuisement, furieux contre lui-même, il songeait sombrement à l'atroce correction qu'il allait recevoir en rentrant. Pourtant, quand ils arrivèrent peu avant l'aube, Samson se contenta de lui lancer un ou deux coups de pied supplémentaires et s'en fut, le laissant comme une loque sur le sol.

Kounta était à bout de forces et il tremblait de tous ses membres, mais

il se mit à mordre dans la corde qui lui liait les poignets; il avait l'impression qu'on lui arrachait les dents, mais il persévérait, la déchiquetant brin

par brin. Seulement, au moment o˘ elle cédait, la corne matinale se fit entendre. Kounta sanglotait : il avait échoué encore une fois. Alors, il pria

Allah.

Au cours des jours qui suivirent, ce fut comme s'il y avait entre lui et Samson un pacte secret de haine. Kounta savait que Samson le surveillait étroitement; il savait qu'il n'attendait qu'un bon prétexte pour s'en prendre à lui d'une façon que ne désapprouverait pas le toubab. Kounta ripostait en

exécutant tous les travaux qui lui étaient commandés comme si rien ne s'était jamais passé - mais plus vite et mieux qu'avant. Il avait

remarqué que le " régisseur " s'occupait moins de ceux qui travaillaient le plus dur et qui gardaient toujours un grand sourire. Kounta ne pouvait se résoudre à sourire, mais il notait avec une sombre satisfaction que le fouet restait d'autant plus calme qu'il se montrait plus actif.

Un soir, après le travail, il aperçut en passant près de la grange un gros coin de fer à demi caché sous le bois scié et fendu dans la journée.

Il scruta rapidement les alentours : personne en vue. D'un geste vif, il ramassa le coin et, le dissimulant dans sa chemise, il s'empressa de regagner sa case. Il creusa le sol de terre battue à l'aide du coin, et dé sa PO

celui-ci dans le trou; puis il ramena soigneusement la terre et la tassa avec

une pierre : le sol paraissait n'avoir jamais été touché.

Il ne put dormir de la nuit, tenaillé par l'inquiétude : et si, le lendemain, en s'apercevant de la disparition du coin, on fouillait les cases?

Heu-

reusement, nul ne signala l'absence du coin. Il ne savait d'ailleurs pas très

bien quel usage il pourrait en faire lorsqu'il tenterait une nouvelle fois de

s'enfuir. En revanche, il lui fallait absolument s'emparer d'un de ces longs

couteaux que le " régisseur " distribuait le matin à certains hommes.

Seule-

ment, il voyait bien que le soir le " régisseur " les récupérait et les comptait

soigneusement. Mais un couteau comme ça lui permettrait de se frayer un chemin dans les fourrés, de pénétrer au plus profond de la forêt et, s'il le

fallait, de tuer un chien - ou un homme.

Presque une lune plus tard, par un froid après-midi au morne ciel gris,

Kounta coupait à travers champs pour aller aider un homme à réparer une
184

clôture lorsqu'il se mit à tomber du ciel quelque chose qui ressemblait à

du sel. Cela avait commencé doucement, mais bientôt tout l'air fut empli d'espèces de gros flocons blancs. Un peu plus loin les Noirs s'exclamaient

" La neige! " - alors, ça devait s'appeler comme ça. Il en ramassa un peu c'était très froid au toucher; il lécha ses doigts c'était encore plus froid

sur la langue, mais sans aucun go˚t. Il renifla cela ne sentait rien non

plus. Et, en plus, cela se transformait aussitôt en eau. Pourtant, la "

neige "

restait sur le sol puisque les champs étaient tout blancs.

Mais, quand il arriva à l'autre bout du champ, la " neige" avait déjà

cessé de tomber et la mince couche blanche fondait sur la terre. Sans rien laisser paraître de son étonnement, Kounta salua d'un signe de tête le Noir qu'il venait aider. Ils commencèrent à réparer la clôture en tendant une sorte de ficelle métallique - le Noir appelait ça du " fil de fer ". Ils arrivèrent à un endroit presque entièrement dissimulé par les hautes herbes; pendant que l'homme les fauchait avec son couteau, Kounta jaugeait de l'oeil la distance qui le séparait de la forêt. Il savait que Samson n'était pas dans

les parages et que le " régisseur " s'occupait des travaux dans d'autres champs. Il redoubla d'activité : il ne fallait pas que l'homme p˚t se douter

de ce qu'il avait en tête. Mais il retenait son souffle en tenant le " fil de

fer " bien tendu; à côté de lui, l'homme se penchait sur son ouvrage. Le couteau était resté sur le sol - à quelques pas derrière eux.

Avec une invocation muette à Allah, Kounta leva bien haut ses mains nouées et l@s abattit de toutes ses forces sur la nuque de l'homme, qui s'écroula sans un cri. Kounta lui ligota les chevilles et les poignets avec le " fil de fer ". Un instant, il songea qu'il devrait le tuer : mais non, ce n'était pas l'abominable Samson. Ramassant le couteau, il fonça en direction des arbres. Il se sentait tout léger, comme s'il courait en rêve.

Mais il revint bien vite à la réalité, car derrière lui l'homme hurlait

à pleins poumons. Kounta songea avec fureur qu'il aurait d˚ le tuer et il força l'allure. Au lieu de se jeter directement dans les fourrés, il suivit un

moment la lisière du bois. Il fallait d'abord aller le plus loin possible.

Cela

lui donnerait le temps de trouver une cachette s˚re pour se reposer jusqu'à

la nuit - et il poursuivrait sa course à la faveur de l'obscurité.

Il serait capable de vivre dans la forêt. Il avait appris à le faire en Afrique, et il savait maintenant beaucoup de choses sur le pays des toubabs. Il attraperait au collet des lapins ou d'autres rongeurs, et il les ferait

cuire sur un feu qui ne produirait pas de fumée. Il prenait soin de courir juste à la limite des taillis, qui le dissimulaient sans ralentir son allure.

A la tombée de la nuit, il estima qu'il avait couvert une bonne distance.

Néanmoins il continua, traversant des fossés, escaladant des ravins, remontant pendant un moment le cours d'un ruisseau. Il ne fit halte qu'à

la nuit noire et se cacha dans d'épais fourrés d'o˘ il pourrait cependant s'enfuir rapidement s'il le fallait. …tendu dans l'obscurité, il demeurait aux

aguets, l'oreille tendue pour détecter le plus lointain aboiement. Mais tout

était absolument calme. …tait-ce possible? Allait-il vraiment réussir, cette

fois?

Et soudain quelque cho4-7e de léger et de froid lui effleura le visage.

La " neige " recommençait! Il en fut bientôt entièrement recouvert; autour de lui, il n'apercevait que blancheur. La " neige " tombait sans bruit, sa couche s'épaississait, elle allait ensevelir Kounta. Il était déjà transi jusqu'aux os. Il fallait trouvera un meilleur abri - se dressant brusquement,

il reprit sa course.

Il avait déjà parcouru une bonne distance lorsqu'il trébucha et s'affala; il ne s'était pas fait mal, mais, en se, relevant, il vit avec horreur

qu'il avait laissé de profondes traces dans la " neige ". Et, en plus, l'aube

était proche. L'unique moyen de s'en tirer, c'était d'arriver le plus loin possible. Il essaya de forcer encore l'allure, mais le souffle lui manqua.

C'est

qu'il avait déjà couru pendant la plus grande partie de la nuit; le long couteau commençait à peser; il aurait d˚ servîr à fendre les fourrés - de quelle

utilité était-il dans la " neige "?

A l'est se discernaient les premières lueurs du jour, et il entendit, très

loin en arrière, monter faiblement le son de la corne matinale. Il changea de direction, mais il se sentait le coeur serré : il ne trouverait jamais de

refuge dans toute cette blancheur.

quand il entendit les cris des chiens, la fureur le submergea. Il courait

comme un léopard traqué, et les aboiements montaient, de plus en plus sonores; alors qu'il regardait pour la dixième fois par-dessus son épaule, il vit les bêtes. Les hommes devaient les suivre de près. Une détonation déchira l'air. Kounta accéléra encore sa course - mais déjà les chiens le rattrapaient. Alors, faisant volte-face, Kounta se ramassa sur lui-même en grondant. Les bêtes se lancèrent sur lui, cherchant à le happer de leurs crocs. Il bondit : d'un seul coup de sa lame il éventra un chien et, d'un revers du couteau, il fendit le cr,ne de l'autre.

Puis Kounta prit à nouveau la fuite. Bientôt, il entendit les hommes qui poussaient leurs chevaux dans les taillis, et il s'enfonça dans un profond fourré o˘ ces bêtes ne pouvaient pénétrer. Une détonation claqua, et encore une autre - une fulgurante douleur lui traversa la jambe. Il déboula,

se releva en vacillant. Les toubabs hurlaient et tiraient de nouveau, il entendait les balles frapper les troncs au-dessus de sa tête. " qu'ils me tuent donc, pensa-t-il; je mourrai en homme. " Mais une balle lui transperça une seconde fois la jambe et il s'effondra, comme balayé par un gigantesque poing. Il demeura cloué au sol, grondant farouchement : le " régisseur " et un autre toubab s'approchaient, fusils braqués. Il tenta de bondir pour qu'ils tirent sur lui et que tout soit fini, mais il ne put même pas se soulever

sur sa jambe blessée.

L'autre toubab pointa son arme sur la tête de Kounta, tandis que le

" régisseur " lui arrachait ses vêtements, le laissant nu dans la neige que rougissait le sang coulant de sa jambe blessée. Dans un tonnerre d'imprécations, le " régisseur " lança son poing dans le visage de Kounta, l'assom-186

mant à moitié. Et alors les deux hommes l'attachèrent face à un tronc, les poignets liés de l'autre côté.

Et le fouet se déchaîna : les lanières lui entamaient profondément la chair; le " régisseur " ahanait en appliquant chaque coup qui déchirait le corps tressaillant. Kounta ne put bientôt plus retenir ses cris, mais l'atroce

ch,timent continua jusqu'au moment o˘ il perdit connaissance. De longues entailles sanglantes lui zébraient les épaules et le dos, certaines si profondes qu'elles mettaient les muscles à nu. Kounta eut l'impression qu'il tombait, il sentit le froid de la neige contre sa peau et tout devint noir.

quand il revint à lui, il était dans sa case - masse pantelante et torturée. Le moindre mouvement le faisait hurler de douleur; et on lui avait remis les fers. Mais, plus horrible que tout, il était enroulé de la tête aux

pieds dans un grand linge enduit de graisse de pourceau - son odorat ne pouvait s'y tromper. quand la vieille cuisinière parut avec une écuelle, il voulut cracher sur elle, mais cela lui déclencha des vomissements. Il crut lire de la compassion dans les yeux de la femme.

Deux jours plus tard, des bruits de festivités le réveillèrent de bonne

heure. Il entendit que les Noirs, massés devant la grande maison, criaient :

" Cadeau de NoÎl, maître! " et il se demanda ce qu'ils pouvaient bien avoir à fêter. Comme il aurait voulu mourir! Son ,me aurait alors rejoint les ancêtres. C'en aurait été fini de cette interminable détresse dans le pays

des toubabs, si étouffant, si puant qu'il n'y respirait qu'un air souillé.

Et

puis la fureur l'envahissait contre ce toubab qui ne l'avait pas fouetté

comme un homme, qui avait osé le mettre nu. quand il serait rétabli, il se vengerait - et il s'enfuirait une fois de plus. Ou il mourrait.

46

Lorsque Kounta ressortit pour la première fois de sa case, de nouveau entravé, les Noirs s'écartèrent de lui en roulant des yeux inquiets, comme s'il était un animal sauvage. Il n'y eut, pour le regarder en face, que la cuisinière et le vieillard qui sonnait de la corne.

Samson demeurait invisible. O˘ il pouvait bien être passé, Kounta n'en avait pas la moindre idée, mais c'était tant mieux. Et puis, quelques jours plus tard, il revit l'abominable Noir - le dos zébré de marques de fouet toutes fraîches. Tant mieux encore. Mais Kounta n'eut pas à attendre 187

longtemps pour refaire à son tour connaissance avec la lanière du " régisseur ".

Il savait très bien qu'on le tenait à l'oeil. Alors, toujours muet, il obéissait promptement aux ordres, il travaillait correctement. Dans les champs, il dissimulait sa profonde mélancolie; mais, à la fin de la journée, il regagnait avec elle sa misérable petite case. Dans sa solitude, il se mit à

conduire des conversations imaginaires, le plus souvent avec les siens.

Cela

se passait généralement dans sa tête, mais il lui arrivait de parler tout haut.

" Fa, disait-il, ces Noirs ne sont pas comme nous. Leurs os, leur sang, leur force, leurs mains, leurs pieds ne leur appartiennent pas. Ils ne vivent

et ne respirent que pour les toubabs, et non pour eux-mêmes. Ils ne possèdent rien - leurs propres enfants ne sont pas à eux. Ils sont nourris et élevés

afin de servir encore d'autres toubabs, et non d'aider leurs parents. "

" Mère, disait-il encore, ces femmes s'enroulent la tête d'une étoffe, mais elles ne savent pas la nouer; elles cuisinent peu de plats o˘ n'entre la chair ou la graisse de l'immonde pourceau; et beaucoup d'entre elles ont été dans la couche des toubabs, car leurs enfants ont la maudite couleur des mul,tres. "

Et il discutait avec ses frères, Lamine, Souwadou et Madi, essayant de bien leur expliquer que, dans toute leur sagesse, les anciens ne parvien-draient pas à leur inculquer que le plus féroce animal de la forêt est encore

moitié moins dangereux que le toubab.

Et ainsi passaient les lunes. Bientôt les aiguillons de " glace "

fondi-

rent. Et il ne fallut pas longtemps avant de voir l'herbe pointer ses pousses

vertes dans le brun-rouge de la terre, les arbres se couvrir de bourgeons, d'entendre de nouveau le ramage des oiseaux. On laboura les champs, on ensemença les interminables sillons. Et le soleil se mit à taper si fort que

Kounta devait piétiner sur place, lorsqu'il avait à s'arrêter, pour ne pas se br˚ler la plante des pieds.

Il attendait son moment tout en vaquant à ses t,ches. Il avait l'impression que les Noirs le tenaient eux aussi à l'oeil, même en l'absence du "

ré-

gisseur " ou d'un quelconque toubab. Il fallait justement endormir la méfiance des toubabs. Kounta devait pouvoir y arriver, puisque ceux-ci regardaient les Noirs comme des choses et non comme des êtres. Les toubabs ne réagissaient que lorsque ces choses se manifestaient. Il choisit donc l'effacement - ne pas se faire remarquer, tout était là.

Kounta se méprisait intérieurement, mais il imita les autres Noirs devant les toubabs. Sourire et danser d'une jambe sur l'autre - de cela, il était incapable; mais il s'efforça de paraître coopératif et déploya une grande activité. En écoutant attentivement les conversations, soit aux champs, soit à la veillée, il avait déjà appris beaucoup de mots toubabs.

Alors il montrait que, s'il ne pouvait encore parler, il comprenait bien ce qu'on lui disait.

Sur la terre des toubabs, le coton poussait vite - c'était la principale

culture de la plantation. En peu de temps, les fleurs devenaient de dures 188

petites boules vertes qui éclataient en libérant de blancs flocons. Aussi loin

que Kounta port,t son regard, les champs n'étaient plus que blancheur -

à Djouffouré, les parcelles de coton étaient bien plus petites. Le moment de la récolte était venu, et la corne matinale sonnait de plus en plus tôt.

Les " esclaves ", puisque c'était ainsi qu'on les appelait, étaient à peine levés que déjà claquait le fouet du " régisseur ".

Dans les champs, Kounta observait attentivement les autres : en se tenant ployé, le long sac dans lequel on enfournait à chaque pas des graines de coton était plus facile à tirer. Une fois le sac rempli, on allait le

vider dans le chariot posté au bout du champ. En faisant deux pleins sacs par jour, Kounta se situait dans la moyenne des cueilleurs de coton; mais quelques Noirs - enviés et détestés - s'échinaient afin de complaire au tou-bah; leurs mains volaient si vite qu'elles en devenaient indistinctes.

Ceux-là

arrivaient à remplir trois sacs par jour.

Les chariots de coton rentraient à la plantation pour déverser leur chargement dans un hangar. Mais Kounta remarqua que le tabac récolté

dans les champs voisins partait dans une autre direction, et les chariots ne revenaient parfois qu'au bout de quatre jours. Kounta nota aussi qu'il passait un grand nombre de chariots de tabac sur la grand-route, certains même avec un attelage de quatre mules. Sans savoir o˘ ils se rendaient, il devina que ce devait être assez loin. car Samson et d'autres convoyeurs revenaient épuisés de leur randonnée.

Ces voitures partaient peut-être assez loin pour l'emmener vers la liberté - idée fantastique! Pendant les jours qui suivirent, Kounta eut du mal à dissimuler sa surexcitation. Il écarta très vite la possibilité de se cacher dans un des chariots de la plantation : il n'arriverai,, jamais à se glisser dans un chargement à l'insu de tous. Ce qu'il lui fallait, c'était un

chariot roulant déjà sur la grand-route et venant d'une autre plantation.

Cette nuit-là, Kounta sortit comme pour aller se soulager dans la cahute, et, s'étant assuré qu'il n'y avait personne en vue, il se rendit jusqu'à un endroit d'o˘ il apercevait la grand-route sous le clair de lune. C'était bien

ça : les chariots de tabac roulaient aussi de nuit. Il voyait la lumière suspendue à leur flanc s'éloigner en dansant et disparaître.

Il mit au point chaque minute de son projet, il étudia dans le plus menu détail tout ce qui concernait les chariots de tabac du voisinage et leurs déplacements. Aux champs, ses mains volaient pour ramasser le coton; il arrivait même à esquisser un sourire lorsque se montrait le "

régis-

seur ". Et pendant tout ce temps, son projet prenait forme. Une nuit, il rejoindrait la route, il sauterait à l'arrière d'un chariot et s'enfouirait sous

les feuilles de tabac : les conducteurs ne pourraient l'entendre à cause des

cahots; et ils ne pourraient pas non plus le voir gr,ce à l'obscurité

et à

la hauteur du tabac empilé dans leur dos. Il était soulevé de dégo˚t à

la

seule idée de toucher, de respirer cette plante paÔenne dont il avait toute

sa vie évité le contact, mais il était s˚r qu'Allah lui accorderait son pardon,

puisque c'était là son unique chance de fuite.

47

Peu de temps après, il se rendit un soir derrière les " cabinets " -

les

esclaves appelaient comme ça la cahute o˘ ils faisaient leurs besoins - et tua d'un coup de pierre un lapin venu du bois voisin, o˘ ces animaux pullulaient. Il en découpa la chair en fines tranches qu'il fit sécher comme on le lui avait appris au cours de son initiation, pour avoir des provisions de

route. Puis, à l'aide d'une pierre bien lisse, il redressa et aiguisa une lame

de couteau rouillée - fruit d'une heureuse trouvaille - et la fixa dans un manche qu'il avait taillé à l'avance. Mais le plus important pour son entreprise, c'était l'amulette qu'il avait préparée : une plume de coq pour attirer

les esprits, un crin de cheval pour la force, une fourchette de poulet pour la réussite, le tout cousu - avec une épine en guise d'aiguille - dans un lambeau de toile à sac. Bien s˚r, cette amulette aurait d˚ être bénie par un homme de Dieu, mais cela valait encore mieux que pas d'amulette du tout.

Bien qu'il n'e˚t pas dormi de la nuit, non seulement il n'éprouvait aucune fatigue mais il dut se maîtriser, pendant le travail aux champs, pour

ne rien montrer de son excitation. Car il allait partir le soir même. Après le dîner il regagna sa case; d'une main tremblante, il fourra dans ses poches

le couteau et la viande de lapin séchée, et fixa solidement l'amulette à

son

bras droit. Il trépignait d'impatience en entendant les bruits familiers de la veillée des Noirs : à tout moment un incident fortuit pouvait survenir, qui ruinerait ses espérances. Mais les Noirs, recrus de fatigue par leur travail aux champs, ne s'attardèrent pas longtemps à chanter et à prier.

Kounta patienta aussi longtemps qu'il le put, pour être s˚r que tout le monde dormait enfin.

Puis, empoignant son couteau, il se coula dans la nuit noire. Il fonça à toutes jambes, plié en deux; il atteignit la route et plongea dans d'épais

buissons qui se dressaient juste avant un tournant. Il se pelotonna sur lui-même, haletant. Et s'il ne passait plus de chariot, cette nuit? Et, pire encore, s'il y avait un homme posté à l'arrière du chargement? Tant pis, il lui fallait courir ce risque.

Il entendit venir un chariot plusieurs minutes avant de voir clignoter sa lumière. Les dents serrées, les muscles tressaillants, Kounta crut qu'il allait s'évanouir. Le chariot avançait au pas, mais finalement le moment 190

arriva : il passa lentement devant la cachette de Kounta. Il y avait, sur le siège avant, deux silhouettes indistinctes. Retenant un cri d'allégresse,

Kounta bondit. Il trotta un moment derrière la caisse cahotante et grin-

çante, en guettant un endroit o˘ la route était défoncée, et brusquement il se détendit, s'agrippa des deux mains au hayon, fit un rétablissement et bascula dans la pile de feuilles de tabac. Il avait réussi à monter!

Il creusa frénétiquement son trou. Les feuilles étaient beaucoup plus tassées qu'il ne s'y attendait, mais il parvint à s'y dissimuler entièrement

et à se ménager une ouverture suffisante pour respirer - l'odeur de l'herbe immonde lui soulevait le coeur. Il fut long à trouver une bonne position, mais il réussit enfin à s'insérer confortablement dans la pesante masse, et le balancement du chariot, joint à la tiédeur des feuilles de tabac, le fit tomber dans une sorte de torpeur.

Un violent cahot le réveilla en sursaut, et aussitôt la peur d'être découvert s'empara de lui. Il ne connaissait ni la destination ni la durée du voyage. Et d'ailleurs, en arrivant, pourrait-il quitter le chariot sans être vu?

N'allait-il pas se retrouver une fois de plus traqué, capturé? Pourquoi n'y avait-il pas songé plus tôt? Il frissonna en revoyant les chiens, Samson, les toubabs avec leurs fusils. Au souvenir de ce qu'ils lui avaient fait la dernière fois, il comprenait que cette fois ce serait la mort si on le rattrapait.

Plus il retournait ces idées, et plus le tenaillait une envie folle d'abandonner immédiatement le chariot. …cartant les feuilles, il sortit la tête : sous le

clair de lune, les cultures s'étendaient à perte de vue. Il ne pouvait

pas sauter maintenant. La clarté de la lune l'aiderait, mais elle serait tout

aussi propice à ses poursuivants. Et plus il faisait de chemin dans le chariot, moins les chiens arriveraient à le suivre à la trace. Il se tapit de nouveau dans sa cachette et essaya de se calmer; mais toutes les fois que la caisse roulante faisait une embardée son coeur s'affolait dans sa poitrine si elle allait s'arrêter?

Beaucoup plus tard, il s'aperçut en écartant les feuilles que l'aube approchait. Alors, il prit sa décision. C'était tout de suite qu'il devait quitter le chariot - s'il se trouvait chez l'ennemi en plein jour, il n'aurait aucune chance de lui échapper. Il invoqua Allah, saisit son couteau d'une main ferme et se tortilla pour parvenir jusqu'à l'orée de son trou. Une fois

parvenu à l'air libre, il attendit une nouvelle embardée du chariot.

Cela lui parut une éternité et puis, soudain, vint le moment : d'un bond souple, il se retrouva sur la route et il se jeta aussitôt dans des buissons.

Kounta fit un grand détour pour ne pas passer à proximité de deux plantations avec leurs grandes maisons blanches et leurs sombres groupes de petites cases. Dans l'air tranquille, les sons des cornes du réveil portaient jusqu'à lui. Tandis que le jour se levait, il s'enfonçait toujours plus

profondément dans le sous-bois d'une très grande forêt. Sous les arbres touffus il faisait frais, la rosée le revigorait; le couteau pesait à peine dans

sa main et il se taillait un chemin à grands coups de lame, ponctués de 191

grognements de plaisir. Au début de l'après-midi, il arriva devant un ruisseau limpide tapissé de galets moussus; en se penchant pour s'y désaltérer, il fit bondir des grenouilles effarouchées. Il examina les environs et décida

de s'accorder un moment de repos. Assis au bord de l'eau, il y trempa un morceau de viande séchée et le m,chonna longuement. Sous ses reins, le sol

était souple et moelleux; il n'entendait rien d'autre que les crapauds, les oiseaux, les insectes. Il mangea en les écoutant et en contemplant les traînées d'or du soleil dans le feuillage au-dessus de sa tête; il était heureux de ne pas avoir à courir jusqu'à la limite de ses forces - comme les autres fois, o˘ on l'avait repris parce qu'il était épuisé.

Il poursuivit sa course pendant tout le reste de l'après-midi, fit une courte halte pour la prière du coucher du soleil et continua encore jusqu'au moment o˘ l'obscurité et sa lassitude le contraignirent à s'arrêter. Il dormit sur un lit de feuilles et d'herbe; par la suite, il se confectionnerait un abri - rameaux fourchus et couverture d'herbe - comme il avait appris à le faire lors de son initiation. Le sommeil vint très vite, mais il fut réveillé à plusieurs reprises par les moustiques voraces et il entendit de lointains grondements d'animaux sauvages chassant leurs proies.

Kounta se réveilla aux premières lueurs du jour, aiguisa le couteau et reprit sa fuite. Au bout d'un moment, il rencontra une piste; manifestement, elle n'avait plus été foulée depuis longtemps, mais il ne s'en replia pas moins à toute vitesse dans la forêt. Il pénétrait de plus en plus profondément au coeur du bois touffu - son couteau s'abattant de part et d'autre pour lui frayer le chemin. Il rencontra des serpents - mais son séjour à la plantation lui avait appris que ces bêtes n'attaquent que si elles sont effarouchées ou acculées. Il suffisait donc de ne pas bouger pour les voir filer en ondulant. De temps en temps, il semblait à Kounta qu'il avait entendu un aboiement, et il frissonnait - car il craignait par-dessus tout l'odorat des chiens.

Ce jour-là, Kounta s'enfonça à plusieurs reprises dans des sous-bois si épais que son couteau n'était pas assez robuste pour lui ouvrir la voie; alors, il devait revenir sur ses pas et trouver un autre chemin. Il dut s'arrêter à deux reprises pour aiguiser le couteau, qui s'émoussait de plus en plus vite - il

compris que c'était trop demander à une vieille lame que de trancher les bruyères, les ronces, les fourrés. Puis il fit une halte, mangea un peu de lapin séché - et des m˚res - se désaltéra de l'eau retenue au creux de grandes feuilles en coupe. Cette nuit-là, il s'arrêta de nouveau près d'un ruisseau. A peine s'était-il allongé qu'il s'endormit, sourd aux cris des oiseaux et des bêtes nocturnes, insensible même au bourdonnement et aux piq˚res des insectes attirés par son corps en sueur.

Le lendemain matin, il réfléchit enfin au but de sa fuite. Il ne savait ni o˘ il se trouvait ni o˘ le portaient ses pas. Le mieux était de se diriger vers le soleil levant en s'écartant soigneusement des lieux habités, des Noirs aussi bien que des toubabs. Les cartes de l'Afrique qu'il avait pu voir étant enfant montraient la grande eau à l'ouest. Il allait donc dans 192 la bonne direction en marchant vers l'est. Mais, même s'il arrivait jusqu'à la grande eau sans être capturé, comment parviendrait-il à la traverser - à supposer qu'il trouve un bateau et qu'il sache vers quel rivage le mener? Toutes ces idées le remplissaient d'une profonde frayeur. Alors, sans cesser de courir, il priait et palpait son talisman.

Cette nuit-là, couché sous un buisson, il songea au guerrier Soundiata, le plus grand héros des Mandingues, qui lui aussi avait été esclave et, de plus, infirme. Maltraité par son maître africain, il avait pris la fuite et s'était réfugié dans les marais; là, il avait retrouvé d'autres esclaves en fuite, les avait organisés en une puissante armée et s'était taillé le vaste empire mandingue. Kounta songeait, en repartant au matin du quatrième jour, qu'il allait peut-être retrouver d'autres Africains, fugitifs comme lui

dans ce pays des toubabs et aussi résolus à remettre leurs pas dans la poussière de leur terre natale. Et s'ils étaient assez nombreux, peut-être parvien-draient-ils à construire ou à voler un grand canot. Et alors...

Soudain, quelque chose de terrible traversa le rêve de Kounta. Il s'arrêta net. Oh! non! Ce n'était pas possible! Mais il ne s'était pas trompé : des aboiements montaient au loin. Il se jeta dans l'épaisseur du sous-bois, taillant à droite, taillant à gauche, trébuchant, s'affalant, se relevant, taillant, taillant encore. Et puis, après une dernière chute, la fatigue

eut raison de lui : il resta pétrifié sur le sol, l'oreille aux aguets, étreignant

de toutes ses forces le manche du couteau. Mais seuls les oiseaux et les insectes troublaient le silence.

Avait-il réellement entendu des chiens? Il ne savait plus si son pire ennemi c'était le toubab ou sa propre imagination. Mais il ne pouvait se permettre d'agir comme s'il avait seulement imaginé les cris des bêtes, et il reprit sa course - il fallait avancer, avancer toujours plus loin.

Pourtant,

il dut bientôt faire une nouvelle halte - vidé par l'effort mais aus si par la peur. Il allait dormir un court moment avant de repartir.

Il se réveilla en sursaut, et la terreur l'envahit. Il faisait nuit noire!

Il avait dormi toute la journée! Mais alors, qu'est-ce qui l'avait réveillé?

Et brusquement il entendit les aboiements, cette fois beaucoup plus proches. Eperdu, il s'enfuit à toutes jambes - et puis, au bout d'un moment, il s'aperçut qu'il avait oublié son couteau. Il revint frénétiquement sur ses

pas, mais il battit en vain les fourrés : il savait que le couteau était là, ne

pouvait qu'être là, mais il eut beau t,ter partout le sol, fourrager à

quatre

pattes sous les rameaux, le couteau resta introuvable.

Les aboiements se rapprochaient, et il sentit ses entrailles se tordre.

Sans son couteau, il allait être capturé - ou pire. A force d'explorer le sol

en tous sens, ses mains rencontrèrent une pierre grosse comme le poing.

Il la saisit et se lança dans le sous-bois.

Kounta courut toute la nuit. Il fendait les branches comme un fou, basculait dans les ronces qui s'attachaient à ses jambes, se relevait et se jetait de nouveau en avant, ne s'arrêtant que pour reprendre son souffle.

Mais les chiens gagnaient du terrain, il les entendait toujours plus près et,

193

peu après le lever du jour, il les vit derrière lui. Le cauchemar se répétait

il était de nouveau acculé. Alors, en débouchant dans une petite clairière, se ramassa sur lui-même au pied d'un arbre, et il les attendit - brandissant de la main droite une grosse branche qu'il avait cassée au passage et serrant désespérément la pierre dans sa main gauche.

Les chiens s'élancèrent sur Kounta, mais, poussant un cri terrible, il abattit férocement son gourdin. Les bêtes battirent en retraite et restèrent

hors de portée, aboyant et écumant en se collant contre le sol. Et alors parurent deux toubabs à cheval. Kounta n'avait jamais vu ces hommes.

Le plus jeune braqua son fusil, mais l'aîné arrêta son geste et, mettant pied

à terre, se dirigea vers Kounta en déroulant calmement la longue mèche noire de son fouet.

Les yeux écarquillés de terreur, tremblant de tous ses membres, Kounta le regardait venir, et une succession d'images lui traversait l'esprit : les visages des toubabs dans la forêt o˘ il voulait tailler la caisse de

son tambour, ceux du grand canot, de la prison, du marché o˘ on l'avait vendu, de la plantation, des bois o˘ il avait été rattrapé, battu, flagellé,

percé de balles. Le toubab leva son fouet et, de toutes ses forces, Kounta jeta la pierre. Entraîné par la violence de son geste, il roula au sol.

Le toubab lança un cri, une balle claqua à l'oreille de Kounta et les chiens se lancèrent sur lui. Il se tordit en battant des bras pour les repousser et vit en un éclair que le toubab avait le visage ensanglanté. Kounta grondait comme un animal sauvage lorsque les toubabs rappelèrent les chiens et s'avancèrent sur lui, fusil braqué. Il lut sur leur visage qu'il n'en

réchapperait pas - mais plus rien ne comptait. Un toubab bondit sur lui et l'empoigna, tandis que l'autre le martelait de la crosse de son fusil, mais

il résistait farouchement, se tordant, agitant bras et jambes, hurlant en arabe et en mandingue. Et ils n'eurent raison de lui qu'en l'assommant.

Ils lui arrachèrent ses vêtements et l'attachèrent solidement contre un arbre. Il se raidit en comprenant qu'ils allaient le battre à mort.

Mais le toubab qui saignait s'arrêta brusquement, et son visage prit une expression étrange, presque souriante. D'une voix rauque, il lança quelques mots au plus jeune qui ricana et fit un signe de tête. Alors, l'homme retourna à son cheval et, prenant sous la selle une courte hache, il abattit un arbrisseau mort et le tira jusqu'à Kounta.

Le toubab qui saignait se planta devant Kounta en gesticulant. Il désigna alternativement de la main les parties viriles de Kounta et le couteau de chasse passé dans sa ceinture, et ensuite le pied de Kounta et la hache qu'il tenait en main. Au moment o˘ il comprit ce que ces gestes signifiaient, Kounta se mit à hurler en lançant ses jambes en avant - et de nouveau le gourdin s'abattit sur son cr,ne. D'un geste instinctif, il mit

ses mains devant son foto - car un homme n'est un homme que s'il a des fils.

Les toubabs ricanaient vicieusement. Le plus jeune glissa le petit tronc

d'arbre sous le pied droit de Kounta en l'immobilisant au moyen d'un 194

solide lien - et les efforts désespérés de Kounta pour dégager son pied furent vains. Alors, le toubab ensanglanté saisit la hache et aussitôt la lame

s'abattit - tranchant la peau, les tendons, les muscles, les os. Il l'entendit

même heurter le tronc avec un bruit sourd qui lui ébranla atrocement le cerveau. La douleur lui traversa brusquement tout le corps, son buste s'affaissa, bras en avant, comme pour retenir ce morceau de pied qui bondissait devant lui dans un jaillissement de sang - et tout devint noir.

48

Kounta demeura inconscient pendant toute une journée, avec de brefs intervalles de lucidité; il gisait les yeux fermés, la m,choire pendante, un mince filet de bave au coin des lèvres. Il revint à lui lentement et l'atroce douleur se réveilla - il avait l'impression qu'on lui déchirait la jambe droite, les fulgurants élancements lui remontaient dans tout le corps, lui cognaient dans la tête. que lui était-il arrivé? Soudain, la scène affleura à sa mémoire : le visage rouge et grimaçant du toubab, l'éclair de la lame, son choc sourd contre le tronc, le pied tranché qui sautait. L'émotion lui fit battre les tempes et il perdit de nouveau connaissance.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il resta un long moment à contempler une toile d'araignée au plafond. Puis, en tentant d'esquisser un mouvement, il se rendit compte que des liens lui retenaient le torse, les poignets, les chevilles; en revanche, son pied droit et sa nuque reposaient sur quelque chose

de doux, et il était vêtu d'une sorte de robe. Mais une autre chose venait encore de renforcer l'horreur de sa situation : il planait une odeur de goudron. Il avait déjà cru atteindre le fond de la souffrance - ce qui lui arrivait

était pire que tout le reste.

Il était en train de marmonner une prière à Allah lorsque la porte s'ouvrit; instantanément, il se tut. L'arrivant était un toubab inconnu de haute

stature, qui portait un petit sac noir. Il avait une mine furieuse, mais sa colère ne semblait pas dirigée contre Kounta. Le toubab se pencha sur lui en battant l'air pour écarter les mouches.]Placé comme il l'était, Kounta ne voyait plus que son dos; soudain le toubab lui toucha le pied d'une telle

façon qu'il se mit à hurler à pleins poumons en bandant son torse contre la corde qui le retenait. Enfin, le toubab se retourna, posa sa main sur le front de Kounta; puis il lui tint le poignet pendant un long moment. Enfin 195

il se redressa, contempla le visage convulsé de Kounta et lança un bref appel . " Bell! "

Peu après entra une femme à la peau noire, courte et ronde, avec un visage sévère mais non rébarbatif; elle apportait une gamelle d'eau. Bizarrement, Kounta eut l'impression de la reconnaître - il l'avait vue en rêve, penchée au-dessus de lui pour lui faire avaler quelques gorgées d'eau. Le toubab prit quelque chose dans son sac noir, le fit dissoudre dans l'eau et le remit à la femme en lui disant quelques mots d'une voix douce. Alors, celle-ci s'agenouilla à côté de Kounta et lui soutint la tête pour le faire boire, à petites gorgées.

Ainsi relevé, il aperçut, au bout de sa jambe droite, le sommet d'un énorme pansement, tout brun de sang séché. Il tressaillit et voulut se dresser, mais ses muscles n'obéissaient plus. La femme lui l,cha la tête; le tou-

bab échangea quelques mots avec elle et ils partirent ensemble.

Kounta plongea aussitôt dans un profond sommeil. Il se réveilla dans la nuit, complètement égaré. Son pied droit semblait reposer sur un brasier;

il voulut lever la jambe, mais ce mouvement lui arracha un terrible cri de douleur. Un tourbillon d'images et d'idées indistinctes lui envahit l'esprit,

si fugaces qu'il n'arrivait pas à en saisir une. Apercevant Binta, il lui dit

qu'il était blessé mais qu'elle ne devait pas se tourmenter : dès qu'il irait

mieux, il reviendrait à la maison. Puis il vit une troupe d'oiseaux volant très haut dans le ciel et une lance transpercer l'un d'eux. Il se sentit dégringoler en hurlant, sans rien pour se rattraper.

En se réveillant, il fut s˚r d'avoir le pied dans un état épouvantable.

A moins qu'il n'ait fait un cauchemar? Il se sentait horriblement mal. Il avait tout le côté droit engourdi, la gorge sèche, les lèvres parcheminées par la fièvre; il était trempé de sueur - d'une sueur à l'odeur fétide. …

tait-il

possible qu'il y ait des hommes pour couper le pied d'un autre homme?

Et il revit l'horrible expression du toubab désignant son pied et ses

parties

viriles. Alors, la rage revint le submerger. Il fit un effort pour plier le pied

et sentit une douleur fulgurante. Il attendit qu'elle se calme - mais elle ne

se calmait pas. La souffrance était intolérable, et pourtant il était là à

la

supporter. Il s'en voulait de souhaiter que revienne le toubab avec ce produit qui lui avait procuré un certain soulagement.

Il tenta maintes fois d'arracher ses poignets aux liens assez l,ches qui

les retenaient de part et d'autre de sa couche. Il se tordait et gémissait de

douleur lorsque la porte se rouvrit sur la femme; elle portait une lumière jaune qui faisait luire sa peau noire. Souriant à Kounta, elle se livra à

une

mimique accompagnée de gestes et de bruits de gorge pour lui faire comprendre quelque chose. Montrant la porte, elle mima l'arrivée d'un homme de haute taille; puis elle fit semblant de donner à boire à quelqu'un dont les geignements se transformaient en soupirs de soulagement. Kounta ne lui montra pas qu'il avait compris : le grand toubab était un guérisseur.

Alors, elle lui mit un linge mouillé et frais sur le front. Elle passa son

bras sous la nuque de Kounta pour lui faire boire la soupe qu'elle avait 196

apportée. Il avala la soupe, furieux de voir que cela faisait plaisir à la femme. Puis elle creusa légèrement le sol de terre battue et y ficha un long

cylindre cireux dont elle enflamma le sommet. Voulait-il autre chose? lui fit-elle comprendre par gestes. Sans répondre, il la dévisagea d'un oeil mauvais - et la femme finit par s'en aller.

Tout en essayant de rassembler ses idées, Kounta fixa la flamme jusqu'au moment o˘ elle mourut en atteignant le sol. Dans l'obscurité, il se souvint du projet de massacre des toubabs, quand ils étaient sur le grand canot. que n'était-il un guerrier au sein d'une grande armée noire, pour tailler en pièces les toubabs! Mais c'était lui qui était en train de mourir, et, même si cela signifiait qu'il serait à jamais auprès d'Allah, il en tremblait de frayeur. Après tout, personne n'était jamais revenu du séjour d'Allah, pour dire ce qu'il en était - tout comme nul n'avait jamais regagné son village pour dire ce qu'il en était du pays des toubabs.

Lorsque Bell se montra de nouveau, elle sembla prise d'une grande inquiétude : le blanc de l'oeil jaune et injecté de sang, Kounta avait les orbites profondément enfoncées dans un masque fiévreux. Il avait beaucoup maigri au cours de la semaine et il n'arrêtait plus de frissonner en geignant.

Elle repartit aussitôt et revint dans l'heure : elle apportait d'épais linges,

deux récipients fumants et deux couettes. A gestes rapides et comme furtifs, elle puisa dans un des récipients et prépara un gros cataplasme o˘

devaient entrer des herbes infusées avec une substance ,cre. quand elle étendit le cataplasme sur la poitrine dénudée de Kounta, la br˚lure fut telle

qu'il essaya de se secouer pour s'en débarrasser; mais Bell le retint d'une poigne ferme. Puis elle trempa les linges dans l'autre récipient fumant, les

tordit et les plaça par-dessus le cataplasme. Elle termina en couvrant Kounta avec les couettes.

Et alors elle s'installa pour attendre. Bientôt Kounta ruissela de sueur;

de temps à autre, Bell lui essuyait les yeux du coin de son tablier et t

,tait

les linges br˚lants. Et puis Kounta se détendit peu à peu, au point de demeurer totalement inerte. Bell retira les linges et le cataplasme, ramena les couettes sur Kounta et quitta la case.

Il se réveilla, trop faible pour pouvoir bouger un muscle et suffoquant

de chaleur. Il sentit que la fièvre avait cédé - sans en éprouver la moindre

gratitude. Il se demandait quand même o˘ cette femme avait bien pu apprendre à le soigner comme elle l'avait fait. Cela ressemblait aux soins de Binta lors de ses maladies d'enfant - elle employait les herbes qui, depuis les ancêtres, croissaient au pays d'Allah. Et Kounta avait bien compris que cette femme, par ses gestes furtifs, lui montrait qu'elle n'em-ployait pas les remèdes des toubabs. Il était s˚r que le toubab n'en saurait

jamais rien. Alors, il scruta imaginairement le visage noir de la femme.

Comment le toubab l'avait-il appelée? " Bell. "

Non sans répugnance, il dut reconnaître au bout d'un moment qu'elle ressemblait à ceux de sa tribu. Il essaya de se la représenter à

Djouffouré :

197

pilonnant le mil, pagayant sur le bolong dans sa pirogue, rapportant sur sa tête les gerbes de riz. Et puis il s'injuria tout bas : comment osait-il rapprocher ces paÔens noirs, ces mécréants du pays des toubabs, des gens de son village?

Puis ses souffrances s'atténuèrent. Maintenant, il avait surtout mal quand il essayait de se libérer de ses liens, pour être enfin à l'aise. Car les mouches s'acharnaient sur lui, bourdonnant autour du pansement de son pied - ou de ce qu'il en restait. Parfois il arrivait à les écarter d'une

détente de la jambe, et puis elles revenaient, plus importunés que jamais.

Et Kounta se demandait dans quel endroit il se trouvait. Les sons extérieurs, les voix des Noirs lui apprenaient qu'il était dans une nouvelle

plantation. Les effluves de leur cuisine lui parvenaient, et il les entendait

chanter et prier le soir, avant la corne du coucher.

Tous les jours le grand toubab venait changer le pansement de Kounta : à chaque fois, cela faisait très mal. Bell lui apportait à manger et à boire trois fois par jour, et elle lui t,tait le front en souriant.

Mais

Kounta ne devait surtout pas oublier que ces Noirs ne valaient pas mieux que les toubabs. Peut-être ces Noirs-là et ces toubabs-là ne lui voulaient-ils pas de mal; mais c'était tout de même un Noir - ce Samson -

qui l'avait à moitié tué de coups, et c'étaient des toubabs qui l'avaient flagellé, et blessé par balle, et qui lui avaient coupé le pied. Plus les forces

lui revenaient et plus il enrageait de rester là, impuissant, incapable même

de se mouvoir - lui dont les dix-sept pluies n'avaient rien connu d'autre que de courir, de sauter, de grimper à son gré. C'était une situation mons-trueuse, incompréhensible, intolérable.

Lorsque le toubab lui eut libéré les poignets, jusque-là liés à des piquets de part et d'autre de son corps, Kounta fut incapable de lever les bras. Pour en recouvrer progressivement l'usage, il commença par exercer ses doigts, les pliant et les dépliant pendant des heures, puis à serrer et desserrer les poings. Une fois qu'il put lever les bras, il réussit peu à

peu

à se tenir appuyé sur les coudes; et il resta ainsi pendant un long moment, contemplant le gros pansement autour de son pied. On aurait dit un " potiron ", mais il n'était plus aussi rouge que ceux qu'il avait déjà vu le tou-bah lui enlever. Pourtant, quand il voulut tenter de plier le genou droit, la douleur fut telle qu'il dut y renoncer.

Alors, dès que Bell reparut, il déversa sur elle sa fureur et son humiliation en l'invectivant en mandingue et en reposant violemment son gobelet de fer-blanc. Et puis il se rendit compte qu'il venait, pour la première fois

depuis son arrivée au pays des toubabs, de parler à quelqu'un. Et sa fureur redoubla au souvenir du chaud regard dont la femme avait accueilli ses vociférations.

Cela faisait près de trois semaines que Kounta était couché dans cette case lorsque le toubab lui fit signe de s'asseoir tandis qu'il lui défaisait son

pansement. Près du pied, la bande était teintée par une sorte d'humeur jaune et Kounta serra les m,choires quand le toubab arriva au dernier tour 198

le bout de sa jambe n'était plus qu'un moignon gonflé, couvert par une horrible cro˚te brune et épaisse. Kounta réprima un hurlement. Le toubab mit de la poudre sur le moignon et se contenta de l'enrouler d'une légère bande. Après quoi il s'en fut avec son sac noir.

Les deux jours suivants, ce fut Bell qui pansa Kounta comme l'avait fait le toubab, tout en lui parlant d'une voix douce tandis qu'il se contrac-tait et détournait la tête. Le troisième jour le toubab revint; il apportait

deux b,tons fourchus : à Djouffouré, Kounta avait vu des blessés marcher avec des b,tons de ce genre. Le toubab lui montra à placer les deux fourches sous ses aisselles et à sauter sur la jambe gauche, en gardant la jambe

droite repliée.

Kounta refusa d'essayer devant le toubab et Bell. Lorsqu'il fut enfin seul, il se dressa tant bien que mal, et il resta longtemps appuyé contre le mur en attendant que se calment les élancements qui lui traversaient la jambe. Il transpirait abondamment avant même d'avoir réussi à se tenir sur les fourches. …totirdi et chancelant, presque collé au mur pour pouvoir se rattraper, il réussit à faire quelques pas - toute la difficulté était d'arriver

à balancer le corps sans perdre l'équilibre, alors que sa jambe blessée le faisait osciller.

Le lendemain, en lui apportant son déjeuner du matin, Bell remarqua les traces dans le sol de terre battue, et son visage s'éclaira fugitivement.

Kounta se renfrogna, furieux contre lui-même de ne pas avoir fait disparaître ces signes révélateurs. Il refusa de manger en présence de la femme, mais, quand elle fut partie, il se h,ta de tout avaler - ce qu'il fallait maintenant, c'était retrouver ses forces.

Au bout de quelques jours, il arrivait à se déplacer à son gré tout autour de la case.

49

Cette plantation était très différente de l'autre - cela frappa tout de

suite Kounta le jour o˘ il réussit à aller jusqu'à la porte de sa case et à

rester debout sur le seuil, en équilibre sur ses béquilles. Les maisons basses

o˘ vivaient les Noirs avaient des murs badigeonnés à la chaux et paraissaient en bon état - la sienne comprise. Dans celle-ci, il disposait d'une petite table de bois et d'une étagère portant l'écuelle de fer-blanc, la gourde

à eau, une " cuillère " et les autres ustensiles dont les toubabs se servaient

pour manger; il en avait enfin appris le nom-. " fourchette " et " couteau

";

ils ne devaient pas être très malins pour avoir laissé de tels objets à sa portée. Et son matelas de feuilles de mais, posé à même le sol, était bien plus épais. Il vit encore que certaines cases avaient, sur l'arrière, un petit

potager, et la plus proche de la maison du toubab était précédée d'un grand rond de fleurs aux vives couleurs. Mais Kounta restait en alerte sur le pas de

sa porte, et dès que quelqu'un se montrait il disparaissait précipitamment - et restait parfois des heures sans oser rouvrir la porte.

Son odorat lui fit connaître l'emplacement de la cahute des cabinets.

Il se retenait aussi longtemps qu'il le pouvait, et quand il savait que les autres étaient aux champs il s'y rendait en clopinant sur ses béquilles, après s'être bien assuré que les alentours étaient déserts.

Il fallut deux semaines à Kounta pour oser s'aventurer un peu plus loin que les cabinets ou la case de la cuisinière du quartier des esclaves qui, contrairement à ce qu'il avait cru, n'était pas Bell. Celle-ci avait cessé de lui apporter ses repas dès qu'il avait été capable de circuler, et elle n'était d'ailleurs jamais revenue le voir. Il se demandait ce qu'elle était

devenue. Et puis, un jour o˘ il était sur le pas de sa porte, Kounta l'aperçut; elle sortait de la grande maison par la porte de derrière et se dirigeait vers la cahute. Mais elle ne le vit pas, ou feignit de ne pas le voir.

Au fond, elle était bien comme les autres, il s'en était douté dès le début.

Plus rarement, Kounta percevait le grand toubab, généralement au moment o˘ il montait dans un buggy à capote noire, attelé de deux chevaux et conduit par un cocher noir, juché sur son haut siège.

Au bout de quelques jours, Kounta resta dehors même au moment o˘ les autres revenaient des travaux des champs. Se souvenant de l'autre plantation, il se demandait pourquoi ces Noirs n'étaient pas escortés d'un toubab à cheval et armé d'un fouet. Ils passaient tout près de Kounta sans paraître le remarquer et disparaissaient dans leurs cases. Un peu plus tard,

ils ressortaient et vaquaient à différentes t,ches. Les hommes travaillaient

dans la grange, les femmes trayaient les vaches et donnaient à manger aux poules. quant aux enfants, ils charriaient des seaux d'eau et des brassées de bois; à l'évidence, ils ignoraient qu'en faisant un fagot bien serré et en

le portant en équilibre sur leur tête ils auraient pu en porter deux fois plus.

Avec le temps, Kounta se rendit compte que, si ces Noirs vivaient bien mieux que ceux de l'autre plantation, ils ne semblaient pas savoir plus

qu'eux qu'ils appartenaient à une tribu perdue, qu'ils avaient été

tellement

vidés de toute forme de respect et d'estime pour eux-mêmes qu'ils semblaient trouver qu'ils vivaient comme on doit vivre. Ne pas être battus.

manger à leur faim et avoir un toit au-dessus de leur tête : à cela se bornaient

toutes leurs préoccupations. Rares étaient les nuits o˘ Kounta trouvait aussitôt le sommeil. Généralement, il restait longtemps éveillé en songeant avec exaspération au malheur de ceux de sa race. Mais ils semblaient même ignorer qu'ils étaient malheureux. Alors, s'ils se satisfaisaient de leur

triste état, pourquoi irait-il s'en soucier lui-même? Pour sa part, il se sen-
200

tait mourir à petit feu, mais, tant qu'il aurait un restant de volonté, il chercherait encore à s'enfuir, même s'il devait y laisser la vie. De toute façon,

vivant ou mort, 'd quoi était-il bon maintenant? Il ne s'était passé que douze

lunes depuis qu'on l'avait arraché à Djouffouré - mais il se sentait infiniment plus vieux que ses dix-huit pluies.

Ce qui n'arrangeait pas les choses, c'est qu'on ne semblait pas avoir trouvé à l'employer utilement, bien qu'il f˚t à présent très capable de se déplacer sur ses béquilles. Il réussissait à donner l'impression qu'il s'occupait très bien tout seul, qu'il n'éprouvait ni le besoin ni l'envie de fréquenter

quiconque. Mais Kounta sentaient que les Noirs n'avaient pas plus confiance en lui que lui-même n'avait confiance en eux. C'était surtout la nuit qu'il ressentait le plus douloureusement sa solitude. Couché dans le noir,

les yeux grands ouverts, il avait l'impression que les ténèbres allaient l'engloutir. C'était comme une maladie qui le rongeait lentement. Il avait besoin d'amour - voilà ce qu'il fut surpris et honteux de découvrir.

Un jour o˘ il se trouvait dans les parages au moment o˘ rentrait le buggy du toubab, Kounta vit qu'un mul‚tre était assis à côté du cocher.

Le toubab descendit devant la grande maison et le cabriolet repartit, pour venir s'arrêter dans le quartier des esclaves. Le cocher aida l'homme à

dégringoler du siège en le soutenant sous les aisselles, et Kounta vit alors

qu'il avait une main emprisonnée dans une sorte d'argile blanche qui aurait durci. Sans savoir à quoi cela servait, il supposa que c'était à cause d'une

blessure. Le mul‚tre plongea sa main valide dans le cabriolet et en tira une boîte foncée de forme bizarre; puis il suivit le cocher jusqu'à la dernière case de la rangée - Kounta savait qu'elle était inoccupée.

Cette arrivée piqua à tel point la curiosité de Kounta que, le lendemain matin, il béquilla jusqu'à la case en question. Le mul‚tre était assis sur le pas de sa porte, ce que n'avait pas prévu Kounta. Ils se dévisagèrent

en silence. L'homme finit par dire - " quoi qu' tu veux? " Kounta n'avait aucune idée de ce que ces mots pouvaient signifier. " T'es un négro d'Afrique? " Kounta reconnut le mot " négro ", mais rien d'autre. Alors il resta à regarder le mul‚tre. " Allez, dégage! " Kounta saisit l'‚preté

du

ton, comprit qu'il le renvoyait. Il manqua trébucher tant il se h‚ta de faire

volte-face et de repartir vers sa case, vexé et furieux.

Plus il repensait à ce mul‚tre et plus il enrageait. Comme il aurait voulu connaître les mots toubabs pour aller lui crier en pleine face : "

Moi,

au moins, je suis noir, et non marron comme toi! " Dès lors, il ne jeta plus un regard dans la direction de la case du mul,tre. Mais il ne pouvait refréner sa curiosité sur ce qui pouvait bien s'y passer lorsqu'il voyait, après dîner, les Noirs se h,ter d'aller retrouver le nouveau venu. Il tendait

l'oreille, depuis le pas de sa porte : apparemment, c'était le mul,tre qui faisait toute la conversation. Parfois, les autres éclataient de rire ou le pressaient de questions. Kounta grillait de savoir qui était cet homme.

Un après-midi, environ deux semaines après son arrivée, Kounta arriva aux cabinets juste au moment o˘ le mul,tre en émergeait. Il était 201

débarrassé du gros fourreau blanc qui lui avait immobilisé la main et il tressait ensemble deux feuilles de maÔs. Kounta passa devant lui en bé-quillant furieusement. Assis à l'intérieur, Kounta retournait dans sa tête toutes les insultes qu'il aurait voulu pouvoir lui lancer. Mais, en res-sortant, il vit que le mul,tre l'avait attendu et le regardait aussi calmement que si rien ne s'était jamais passé entre eux. Sans cesser de tortiller et de tresser ses feuilles de maÔs, il invita d'un signe de tête Kounta à le suivre.

Son geste était si inattendu - et si désarmant - que Kounta se retrouva

marchant derrière lui jusqu'à sa case. Là, il s'assit sur le tabouret que lui

désignait le mul,tre, et celui-ci s'installa en face de lui sans l,cher son ouvrage. Kounta se demanda s'il savait qu'il tressait à la façon des Africains. Au bout d'un moment, le mul,tre prit la parole.

T'étais enragé, hein? Une veine qu'ils t'ont pas tué. Z'auraient très bien pu, avec la loi pour eux. Comme quand c' Blanc m'a cassé la main pasque j'en avais assez d' violoner. La loi, elle dit que çui qui t'

rattrape

il peut te tuer, et il s'ra pas puni. Cette loi-là, tous les six mois on la lit

dans les églises des Blancs. Moi, quand j' commence sur la loi des Blancs, j'arrête plus. Z'ont qu'à s'installer quèq' part, les Blancs, et hop, ils b

,tis-

sent une cour de justice, pour faire encore plus de lois; et après ça c'est l' temple, pour prouver qu' c'est des chrétiens. Pour moi, cette Chambre des Bourgeois de Virginie, elle fait rien d'autre que d' passer encore plus de lois contre les négros. La loi, elle dit que l' négro il doit pas porter un

fusil, il doit même pas porter un gourdin. La loi, pour toi, c'est vingt coups

d' fouet s'ils t'attrapent sans papiers de route, dix coups si t'as r'gardé

un

Blanc dans les yeux, trente si t'as I'vé la main sur un chrétien blanc. La loi, elle dit que l' négro il peut prêcher que si un Blanc est là pour l'écouter;

qu'ils prennent seulement l'enterrement d'un négro pour un rassemblement, et l' négro il ira en terre tout seul - c'est la loi. La loi, elle te coupe une

oreille si un Blanc jure que t'as menti; les deux oreilles s'il jure que t'as

fait deux mensonges. Tu tues un Blanc, et tu t'balances au bout une corde; mais va tuer un négro et tu s'ras fouetté, rien de plus. La loi, elle donne à l'Indien qu'a rattrapé un négro qui s'ensauve tout l' tabac que c't Indien-là peut emporter. La loi, elle défend d'apprendre à lire et à écrire aux négros et aussi d' leur donner des livres. Y a même une loi qui défend aux négros d' frapper des tambours - tout c' qu'est africain, quoi.

Kounta sentit que l'homme n'ignorait pas qu'il n'avait pas compris un mot de ce qu'il disait, mais que cela lui faisait plaisir de parler et, en

ipême temps, d'essayer de se faire comprendre un petit peu. En le regardant, en écoutant ses intonations, Kounta pouvait presque saisir le sens de ses paroles. Et le seul fait que quelqu'un f˚t là à lui parler comme à

un être humain lui donnait tout à la fois envie de rire et de pleurer.

- Tu vois, pour ton pied, eh bien, c'est pas seulement le pied ou le bras qu'ils coupent, mais des fois c'est la queue et les noix. J'en ai-t-y vu

des négros amochés comme ça, et z'étaient quand même au travail. J'ai 202 vu battre des négros au point qu' les os ils leur trouaient la viande. Et des négresses aussi, avec un p'tit dans l' ventre - alors, on les battait au-dessus d'un trou, juste pour la place du ventre. Moi j'en ai vu, des négros, qu' le fouet leur avait arraché la peau, et là-d'ssus on leur frottait d' la térében-thine ou du sel et on les étrillait avec d' la paille. Des négros qu'avaient parlé d' révolte, on les fsait danser sur des braises. J' crois qu'y a pas une chose qu'on leur a pas faite, aux négros. Et puis, si ça l' fait mourir, l' négro, y a pas crime pourvu qu' ce soye son maître qu'a fait la chose ou qui l'a commandée. «a, c'est la loi. Et si tu trouves que c'est plutôt mauvais, faudrait qu' tu saches un peu c' qu'on leur fait à ces négros qu' les bateaux négriers ils amènent aux Antilles, dans les plantations de canne.

Kounta était encore là à l'écouter - et à essayer de comprendre quand un gamin de la taille de ceux du premier kafo apporta le dîner du mul,tre. En voyant Kounta, il repartit comme une flèche et lui rapporta une assiette remplie. Ils mangèrent en silence et puis, sachant que les autres allaient arriver, Kounta se leva pour partir; mais le mul,tre lui fit signe de rester.

En trouvant Kounta installé dans la case du mul,tre, les autres ne cachèrent pas leur surprise - Bell surtout, qui arriva parmi les derniers. Comme tout le monde, elle se contenta de le saluer de la tête, mais Kounta crut la voir esquisser un sourire. Dans la pénombre grandissante, le mul,tre se mit à parler, et Kounta devina à ses inflexions qu'il racontait des histoires. Il comprenait que c'était la fin de l'histoire lorsque l'assistance éclatait de rire - ou pressait le mul,tre de questions. De temps en temps, son oreille saisissait un mot devenu familier.

Kounta rentra chez lui bouleversé de s'être trouvé au milieu de ces Noirs. Le sommeil fut long à venir, car il était harcelé par des idées contradictoires - et puis lui revinrent soudain les mots d'Omoro, un jour o˘ il ne voulait pas laisser Lamine mordre dans la belle mangue qu'il tenait :

" Si tu serres la main, rien n'y pourra jamais pénétrer, mais toi, tu ne pourras jamais rien ramasser. "

Mais, là o˘ il en était réduit, son père l'aurait approuvé sans réserves

quoi qu'il arrive, il ne devait jamais devenir comme ces Noirs. Seulement, le soir, une bizarre envie lui venait de rejoindre les autres dans la case du

mul,tre. Il résistait à cette tentation, mais à présent, tous les après-midi,

il béquillait jusque chez le mul,tre, sachant que c'était le moment o˘ il était seul.

- Mes doigts vont r'marcher pour le violon, dit un jour ce dernier en tressant ses feuilles de maÔs. Une chance pour moi d'avoir été acheté

par le maître, et puis qu'il m'a loué au-dehors. Dans toute la Virginie j'ai joué, moi, et ça rapportait gros, pour lui comme pour moi. Y a pas grand-chose que j'ai pas vu ou que j'ai pas fait, même si tu sais pas d'

quoi j 9 parle. Les Blancs, ils disent que tout c' que savent les Africains,

c'est d' vivre dans des cases de paille et d' passer leur temps à s'tuer et s' manger entre eux.

Il interrompit son monologue, comme s'il s'attendait à une réaction, mais Kounta restait à le regarder et à l'écouter en maniant son talisman.

- Tu vois c' que j' veux dire? Débarrasse-toi d' ces machins, dit-il en désignant le talisman. Laisse tomber. Tu t'en iras jamais, alors, tu frais

mieux de r' garder les choses en face et de t'ada-peter. T'entends, Toby?

Le visage tordu de rage, Kounta lança - " Kounta Kinté ", étonné lui-même de sa réaction.

Le mul,tre était aussi étonné que lui.

- Eh là! Mais tu sais donc parler! Seulement, mon garçon, écoute-moi bien! Ici, faut plus parler africain : les Blancs, ça les énerve, et les

Noirs, ça leur fait peur. Ton nom, c'est Toby. Moi, on m'appelle le Violoneux.

Il se désignait lui-même en répétant : " Dis-moi ça, le Violoneux. "

Kounta avait compris qu'il s'agissait de noms, mais il ne voulait surtout rien en laisser voir.

- Le Violoneux! J' suis un violoneux. T'as compris - un violoneux?

Et, de la main droite, le mul,tre racla son bras gauche. Cette fois'

Kounta n'eut pas à feindre l'incompréhension.

D'un air exaspéré, le mul,tre bondit de son tabouret et alla chercher dans un coin la boîte de forme bizarre que Kounta l'avait vu apporter.

Il l'ouvrit et en sortit une chose brune de forme encore plus bizarre : elle

semblait être légère à la main, avec son long manche et ses quatre cordes bien tendues d'un bout à l'autre. Kounta avait déjà vu cet instrument de musique dans l'autre plantation, à l'occasion de la fête dans la grange. Le mul,tre s'exclama : " Violon! " Comme ils n'étaient que tous les deux, Kounta se risqua à répéter : " Violon! "

Le mul,tre eut l'air content. Il reposa le " violon " dans sa boîte et la referma. Puis, regardant tout autour de lui, il montra quelque chose en disant : " Seau ". Kounta répéta le mot, en retenant bien à quoi il s'appliquait. " Bon, ça c'est : eau. " Et Kounta répéta : " Eau. "

Ils passèrent alors en revue une bonne vingtaine de mots. Le mul,tre montrait le violon, le seau, l'eau, le tabouret, les feuilles de maÔs et divers

objets. Kounta arrivait parfois à répéter exactement un mot; pour d'autres, c'était plus difficile, et le mul,tre le reprenait; mais Kounta était incapable

d'articuler certains sons. Alors, le mul,tre s'entêtait jusqu'à ce qu'il y arrive. Au moment du dîner, l'homme concéda

- T'es moins bête que t'en as l'air.

Il poursuivit son enseignement pendant des jours et des semaines. Le grand étonnement, pour Kounta, c'était de découvrir qu'il arrivait à comprendre le mul,tre, mais surtout à s'en faire comprendre sommairement. Mais ce qu'il voulait absolument arriver à lui dire, c'était que pour lui, Kounta, mieux valait mourir en homme libre que vivre esclave. Les mots lui manquaient pour s'exprimer, mais, en voyant le 204

mul,tre froncer les sourcils et secouer la tête, il sut que celui-ci l'avait

compris.

Ce fut peu après qu'en arrivant un après-midi chez le mul,tre Kounta trouva déjà installé un vieillard qui soignait parfois les fleurs, dans le jardin de la grande maison. Le mul,tre fit signe à Kounta de s'asseoir, et le vieillard prit la parole.

Le Violoneux m' dit qu' t'as marronné quatre fois. Et tu vois c' que ça t'a valu. J'espère que t'as compris. Tu sais, t'es pas l' premier. Moi, dans ma jeunesse, l'a fallu que j' m'ensauve j' sais pas combien de fois et qu'ils m'arrachent presque l' cuir avant que j' me mette dans la tête qu'on a nulle part o˘ aller. Tu traverses deux …tats, mais eux ils en parlent

dans leurs journaux - alors, un jour ou l'autre, t'es rattrapé, t'es rossé

à

en crever et tu t' retrouves tout juste d'o˘ tu viens. «a s'est jamais vu, un négro qui pense pas à s'ensauver. Même l' négro qui file doux, il y pense.

Seulement, j'ai jamais entendu dire qu'y en aye un qui s'en s'rait tiré. Faut te calmer et t'arranger avec c' que t'as, au lieu d' perdre ta jeunesse à mijoter des choses pas possibles. Tel que tu m' vois, j' suis vieux,

j' vaux plus rien. quand t'es né, j' commençais déjà à être c' que disent les Blancs : un bon à rien de faignant d'ahuri de négro. L'maître, il me garde pasque j' suis même plus bon à vendre et qu'il perd pas tout puisque j' fais l' jardin. Mais il va t'mettre à travailler avec moi, je l' sais par

Bell.

Sachant que Kounta n'avait pratiquement rien compris au discours du jardinier, le Violoneux passa la demi-heure qui suivit à le lui expliquer

patiemment, en employant des mots qui lui étaient déjà familiers. Kounta ne savait pas très bien comment accueillir les propos du jardinier. Il comprenait que ce dernier avait voulu lui donner un bon conseil - lui-même commençait à penser que toute fuite était impossible. Mais, même s'il devait abandonner cet espoir, jamais il ne renoncerait à être lui-même uniquement pour vivre à l'abri des coups. Et il était dévoré de rage et d'humiliation à l'idée de n'être plus, toute sa vie, qu'un jardinier infirme.

Mais

peut-être ne serait-ce que pour un temps, en attendant qu'il retrouve sa vigueur. Et puis cela lui détournerait l'esprit de ses malheurs - et lui donnerait l'occasion de travailler la terre - même si ce n'était pas sa terre à

lui.

Le lendemain, le vieux jardinier se mit à l'ouvrage avec son nouvel aide. Il coupait les mauvaises herbes qui semblaient pousser du jour au lendemain parmi les légumes, et Kounta l'imitait. Il échenillait les plants de tomates, débarrassait les pommes de terre des doryphores, et Kounta l'imitait. Ils s'entendaient bien, travaillaient côte à côte, mais ils se parlaient à peine. Le vieillard se contentait généralement d'indiquer sa t,che à Kounta au moyen de signes et de grognements. Pourtant, ce silence ne pesait pas à Kounta,

cela le reposait même des conversations quotidiennes de l'intarissable Violoneux.

Le soir de sa première journée de jardinage, Kounta était assis devant sa porte lorsqu'il vit venir Gildon - l'homme qui confectionnait les harnais

des chevaux et des mules et qui chaussait aussi les Noirs. Gildon lui tendit

une paire de souliers qu'il avait faits, dit-il, spécialement pour lui s Ur l'ordre du " maître ". Kounta remercia l'homme, mais il lui fallut longtemps avant de se décider à essayer les souliers. Il finit quand même par les enfiler : ils lui allaient parfaitement. Tout le bout du soulier droit était

bourré de coton ct, en s'essayant à marcher sans ses béquilles, il avait l'impression que des milliers de petites aiguilles s'enfonçaient dans son pied mutilé. En continuant à s'exercer, il se rendit compte que son moignon était

trop serré; alors, il retira une petite partie du coton. Cette fois, il était bien

plus à l'aise et il pouvait s'appuyer sur sa jambe droite sans trop souffrir.

Alors, il déambula dans le quartier des esclaves en s'efforçant de dissimuler sa joie : il avait eu peut de marcher pour toujours avec des béquilles.

La même semaine, le maître rentra de voyage et, à peine descendu de son siège, Luther, le cocher noir, se précipita chez le Violoneux en faisant, au passage, signe à Kounta de l'y rejoindre. Là, il raconta quelque chose d'un air animé, avec un grand sourire. Alors le Violoneux expliqua à Kounta avec force gestes vers la grande maison que maintenant il appartenait au toubab, m'sieu William Waller. " Luther dit que l' maître il t'a acheté à son frère, çui qui t'avait avant. T'es à lui à présent. " Comme il en avait coutume, Kounta s'efforçait de ne rien laisser paraître de ses sentiments. Il était furieux et humilié d'" appartenir " à quelqu'un; mais il

éprouvait aussi un profond soulagement : il ne retournerait pas dans la première plantation. Le Violoneux attendit le départ de Luther pour

conclure, à l'intention de Kounta :

- Ici, les négros, ils disent que m'sieu Waller c'est un bon maître, et

s˚r que j'en ai connu des pires. Mais y en a quand même pas un de bon.

Les maîtres, ils vivent tous de nous, les négros. Les négros, c'est leur plus

grande richesse.

50

quand il avait fini sa journée, Kounta regagnait sa case, faisait la prière du soir et puis il égalisait un coin du sol de terre battue et y traçait

des caractères arabes avec le bout d'un b‚ton; et il s'absorbait parfois jusqu'au dîner dans la contemplation de ce qu'il avait écrit. Ensuite, il effa-

çait tout, et venait le moment de la veillée chez le Violoneux.

Il reprit aussi l'habitude africaine de mesurer le temps écoulé en dépo-206

sant, le lendemain de chaque nouvelle lune, un caillou dans une gourde.

Pour commencer, il avait mis dans la gourde douze cailloux qui correspon-daient aux douze lunes qu'il avait passées dans la première plantation; il en avait ajouté six autres qui représentaient son séjour dans la nouvelle plantation; ensuite il avait soigneusement compté deux cent quatre cailloux, équivalant à ses dix-sept pluies quand on l'avait arraché de Djouffouré, et il les avait glissés dans la gourde. En additionnant le tout, il cal-cula qu'il était dans sa dix-neuvième pluie.

Ainsi, il se sentait vieux, mais il était encore un jeune homme. Est-ce

qu'il lui faudrait passer le restant de sa vie ici, comme le vieux jardinier,

voir s'enfuir avec les années l'espoir et la fierté, jusqu'au moment oU

toute

raison de vivre aurait disparu, o˘ ce serait la fin? Non, il n'accepterait]

de finir ses jours à se traîner dans un jardin sur des jambes tremblotant Dès la fin de la matinée, le pauvre homme n'en pouvait plus; et l'api midi, autant dire que Kounta faisait seul tout le travail.

Tous les matins, Bell arrivait au jardin avec son panier - Kounta avait

appris qu'elle faisait la cuisine dans la grande maison - et elle choisissait

les légumes pour les repas du maître. Mais elle ne jetait pas un regard à

Kounta, même en passant juste à côté de lui. Cela l'intriguait et l'agaçait parce que, tout de même, cette femme l'avait soigné quotidiennement quand il était dans un si triste état, et puis, à la veillée chez le Violoneux,

elle le saluait de la tête. Au fond, il la détestait; et d'ailleurs, si elle l'avait

soigné, c'était sur l'ordre du maître. Kounta aurait bien aimé savoir le sentiment du Violoneux sur cette question, mais son vocabulaire était trop res-treint pour qu'il p˚t le lui demander - sans parler de la gêne qu'il en aurait

éprouvée. Un matin, le vieillard ne parut pas au jardin, et Kounta pensa q u'il

devait être malade. Cela faisait quelques jours qu'il paraissait avoir encore

moins de forces. Kounta se mit cependant à arroser et à désherber, parce que Bell risquait d'arriver à tout moment. Il irait chez le vieux jardinier un peu plus tard.

Et, effectivement, Bell arriva au bout de quelques minutes. Elle se mit

à remplir son panier de légumes, toujours sans un regard pour Kounta qui s'était arrêté de biner pour la contempler. Mais, au moment de partir, elle parut hésiter et, après un coup d'oeil circulaire, elle reposa le panier et s'en

fut. Le message était clair : Kounta devait porter le panier jusqu'à la porte

de service de la grande maison, comme le faisait d'habitude le vieil homme.

Alors, il faillit exploser - il revoyait la procession des femmes de Djouffouré passant, avec un fardeau sur la tête, devant le fromager sous lequel les hommes se reposaient. Il fut sur le point de la planter là, et puis il pensa

brusquement qu'elle était très proche du maître. Alors, tout en bouillant intérieurement, il ramassa le panier et suivit Bell sans mot dire. Arrivée à

sa porte, elle débarrassa Kounta de son fardeau d'un air parfaitement indifférent. Et il retourna au jardin en piaffant d'exaspération.

Dès lors, Kounta eut à peu près seul la responsabilité du jardin. Le 207

vieillard ne venait plus que rarement, quand il en trouvait la force. Il travaillait un petit moment et puis il regagnait sa case. Il rappelait à

Kounta

les vieux de Djouffouré qui faisaient semblant de travailler aussi longtemps

qu'ils tenaient debout, avant de finir cloués sur leur paillasse.

Il n'y avait qu'une chose haÔssable dans les nouvelles fonctions de Kounta : porter le panier de Bell. Il la suivait en bougonnant tout bas, lui

donnait le panier sans douceur, et repartait au jardin à toute vitesse.

Mais

la brise lui apportait parfois jusque-là de délectables odeurs de cuisine qui

lui mettaient l'eau à la bouche, même s'il détestait la cuisinière.

Le jour même o˘ il venait de glisser une vingt-deuxième pierre dans sa gourde-calendrier, Bell, le visage aussi fermé que d'habitude, lui fit signe

de la suivre dans la maison. Il posa le panier sur la table en essayant de dissimuler sa stupéfaction devant toutes ces choses bizarres qui garnissaient la cuisine. Au moment o˘ il repartait, Bell lui effleura le bras et lui tendit un petit pain garni de quelque chose qui ressemblait à une tranche de boeuf froid. Devant son air étonné, elle lui dit :

- T'as jamais vu d' sandwich? «a mord pas, tu sais. C'est toi qui dois l' mordre. Allez, ouste, file.

Et puis, avec le temps, Bell ne se contenta plus de donner à Kounta quelque chose à emporter. Elle lui servait par exemple une platée de " galettes de maÔs " accompagnées des délicieux petits fruits verts de la mou-tarde bouillis dans leurjus, ou encore des longues et minces cosses vertes du

pois des champs. quand il avait fini, il récurait toujours soigneusement l'assiette avec un chiffon avant de la lui rendre.

Un samedi après dîner, chez le Violoneux, Kounta s'était levé pour se dégourdir les jambes et il tournait autour de la case en se tapotant le ventre, lorsque le mul,tre, qui n'avait pas arrêté de parler pendant tout le repas, interrompit son monologue et s'écria : " Eh là, tu commences à

t' remplumer! " Et c'était vrai. Jamais, depuis son départ de Djouffouré, Kounta ne s'était senti aussi en forme.

Et justement le Violoneux était, lui aussi, entré dans une période meilleure : ses doigts avaient enfin retrouvé leur souplesse gr,ce à son incessant

tressage de feuilles de maÔs et, depuis peu, il jouait de nouveau du violon aux veillées. A la fin de chaque morceau l'assistance l'applaudissait et l'acclamait, mais il disait d'un air mécontent : " C'est pas ça du tout!

Sont pas encore agiles, ces doigts! "

Plus tard, se trouvant seul avec lui, Kounta lui demanda, en articulant

avec peine : " C'est quoi, agile? " Le Violoneux plia et déplia ses doigts, les remua en tous sens. " Agile, c'est ça! Agile! T'as saisi? " Kounta fit un signe

de tête affirmatif.

- Toi, t'es un veinard de négro, tu sais, continua l'homme. Tu t' la coules douce dans ce jardin. Y en a pas un qui travaille plus plan-plan, ou alors faut qu' ce soit dans une plantation autrement grande.

Kounta pensait avoir compris les paroles du Violoneux, et il n'appré-ciait pas du tout.

208

Travaille dur, moi! dit-il.

Et, avec un signe du menton en direction du Violoneux, il ajouta

- Plus dur qu' ça.

Un sourire fendit le visage du Violoneux.

- T'as raison, l'Africain!

51

Les " mois " passaient plus vite - ici, ils appelaient les lunes des

" mois ". Bientôt, ce fut la fin de l'" été " et le moment des récoltes.

Comme

les autres, Kounta avait un surcroît de travail. Tous les Noirs - jusqu'à

Bell elle-même - étant employés aux champs, voilà qu'il lui revenait - à

lui, Kounta - de s'occuper des poulets, du bétail et des cochons. Et en plus il dut même, au moment o˘ la cueillette du coton battait son plein, aller en prendre des chargements avec le chariot. Mais, à part le soin des pourceaux qui lui soulevait le coeur, Kounta n'était pas mécontent de tra vailler autant - cela lui faisait moins sentir son infirmité. Seulement, quand il titubait jusqu'à sa case, souvent à la nuit noire, il était parfois

si fatigué qu'il n'allait même pas dîner. Il posait son chapeau, retirait ses

chaussures - parce que son pied mutilé lui faisait très mal en fin de journée

- s'effondrait sur sa paillasse de feuilles de maÔs et, tirant sous son menton

la couette de toile à sac bourrée de coton, il s'endormait aussitôt, dans ses vêtements humides de sueur.

Bientôt cependant, tout le coton fut rentré, puis les épis de maÔs, et puis le tabac - avec ses grandes feuilles suspendues pour sécher. L'on avait

tué les cochons, mis à fumer les morceaux de carcasse au-dessus d'un feu de hickory - bois qui br˚le lentement. Déjà l'air fraîchissait. Et, dans toute

la plantation, on se préparait au " bal des moissons ", événement si important que le maître y assisterait. Chacun s'agitait fébrilement, et, quand Kounta apprit que l'Allah de ces Noirs n'avait aucun rapport avec leur fête, il décida d'y assister - mais en simple spectateur.

Les réjouissances battaient déjà leur plein lorsqu'il parvint à rassem bler son courage pour aller voir de quoi il retournait. Il y avait là le Violo

neux, qui avait retrouvé toute l'agilité de ses doigts, et un autre homme qui marquait la cadence en entrechoquant deux os de boeuf. quelqu'un cria - " Cake-walk! " Les couples se formèrent et les femmes mirent le pied sur le genou de leurs partenaires qui firent semblant de leur lacer la 209

bottine. Brusquement, la voix du Violoneux s'éleva . " Changez de partenaire! " Alors, de nouveaux couples se formèrent, et le Violoneux se mit à jouer comme un forcené. Kounta comprit que les pas et les gestes des danseurs reproduisaient les semailles, l'abattage du bois, la cueillette du coton, le balancement des faux, le ramassage des épis de maÔs, l'engrangement du foin. Cela ressemblait tellement à la fête des moissons à Djouffouré qu'il se trouva bientôt frappant le sol de son pied valide - et puis il regarda autour de lui, gêné à l'idée qu'on ait pu le remarquer.

Mais personne ne s'occupait de Kounta. Tous les regards, à ce moment, se dirigeaient vers une mince jeune fille du quatrième kafo. Elle ondulait et tournoyait comme une plume, hochait la tête, roulait les veux, agitait gracieusement les bras. Tous les autres danseurs s'étaient écartés, hors d'haleine, et son partenaire lui-même avait peine à suivre son rythme.

Il finit par abandonner, et la jeune fille continua encore un peu toute seule;

enfin elle s'arrêta, haletante, et rejoignit l'assistance au milieu des acclamations. Le tumulte redoubla lorsque le maître lui remit un demi-dollar en récompense. Et m'sieu Waller s'en fut après avoir adressé un large sourire au Violoneux, qui le lui rendit en s'inclinant. La pause avait ragaillardi les danseurs - le cake-walk reprit de pius belle.

Sur sa paillasse, Kounta retournait dans sa tête tout ce qu'il avait vu

et entendu lorsque l'on frappa à sa porte.

- quoi c'est? interrogea-t-il avec étonnement, car jamais personne ne lui rendait visite.

- Tu vas m'ouvrir cette porte, hé, négro!

C'était la voix du Violoneux.

Kounta ouvrit aussitôt. L'homme sentait l'alcool, mais Kounta ne dit rien, car le Violoneux avait visiblement envie de parler - même s'il était ivre, il ne fallait pas lui refuser ce plaisir.

- T'as vu l' maître, dit le Violoneux. Il savait pas que j' pouvais rejouer si bien! Tu vas voir s'il va pas m' faire jouer devant des Blancs, et puis après il m' fra jouer au-dehors!

…perdu de bonheur, le Violoneux s'installa sur le tabouret avec son instrument sur les genoux.

- …coute un peu; moi, j'ai fait l' deuxième violon avec la crème! Tu sais qui c'était, Sy Gilliat de Richmond? …videmment, tu peux pas savoir!

Eh bien, c' négro-là, y a pas d' plus grand violoneux qu' lui, et moi j'ai violoné avec lui. Tu sais, il joue que pour les grands bals des Blancs, comme le Bal annuel des Courses, et tout un tas d'autres. J' voudrais qu'

tu l' voies avec son violon doré et en habit de cour qu'il est, la perruque et tout. Et alors, des manières! Et çui qui t'naît la fl˚te et la clarinette derrière nous, c'était London Briggs. Le menuet, le branle, le congo, la mate-lote, la gigue - les Blancs, ils avaient qu'à d'mander, et crois-moi qu'ils gigotaient un peu!

Et pendant une heure le Violoneux continua sur le même ton. Il parla des célèbres chanteurs esclaves qui travaillaient dans les manufac-210

tures de tabac de Richmond; il évoqua de fameux musiciens esclaves qui jouaient de la " harpe ", du " piano ", du " violoncelle " - les noms ne ren

geignaient guère Kounta. lis avaient appris à jouer de leur instrument rien qu'en écoutant des musiciens toubabs qui venaient d'un endroit appelé

" Europe " - ces musiciens toubabs enseignaient la musique aux enfants des maîtres, dans les plantations.

Le lendemain, chacun s'affaira à son nouvel ouvrage. Les femmes fabriquaient le savon avec de la graisse fondue, une lessive de cendres et de l'eau; elles mettaient ce mélange brun à bouillir dans un grand chaudron en le tournant avec un b,ton et, quand il était à point, elles le versaient dans des casiers de bois o˘ il refroidissait pendant trois jours; alors, elles

découpaient le savon en longues barres. Kounta vit d'un oeil réprobateur que les hommes mettaient à fermenter des pommes, des pêches et des kakis pour en extraire un liquide à l'odeur fétide qu'ils appelaient " brandy "

et

qu'ils conservaient dans des bouteilles ou des tonneaux. D'autres faisaient une p,te à base d'argile rouge, d'eau et de soies de porc séchées et s'en servaient pour boucher les fissures de leurs cases. Les femmes

regarnissaient les paillasses de feuilles de maÔs ou de mousse séchée; et un nouveau

matelas de plumes d'oie fut confectionné pour le maître.

L'esclave chargé des travaux du bois fabriquait les grands baquets dans lesquels on lavait le linge. Celui qui confectionnait les harnais et les

chaussures tannait des peaux de boeuf. Et les femmes teignaient de différentes couleurs les pièces de cotonnade blanche que le maître avait achetées pour y faire tailler des vêtements. Et, tout comme à Djouffouré, Kounta voyait les buissons et les clôtures s'émailler du rouge, du jaune, du bleu des étoffes mises à sécher.

Il faisait de plus en plus froid sous le ciel constamment gris, et puis

revinrent la neige et la glace, que Kounta persistait à trouver aussi extraordinaires que désagréables. Les Noirs se mirent à discuter avec animation de " NoÎl " - un mot qu'il avait déjà entendu. Il était question de chants, de danses, de bons repas, de cadeaux - mais aussi de leur Allah. Alors, bien qu'il prît désormais un grand plaisir aux réunions chez le Violoneux, Kounta décida de rester chez lui pendant ces festivités paÔennes. Lorsqu'il revit le Violoneux, celui-ci lui lança un regard intrigué mais s'abstint de toute remarque.

Et puis ce fut à nouveau le printemps. Tout en procédant aux plantations du jardin, Kounta se souvenait de la luxuriance des champs de Djouffouré, à cette période de l'année. C'était la saison verte o˘, encore gamin du deuxième kafo, il gambadait derrière les chèvres. Ici, les petits Noirs aidaient à rassembler et à attraper des animaux bêlants qu'ils appelaient des " moutons ". Et ils se disputaient à celui qui s'assiérait sur la tête de

la bête gigotante tandis qu'un homme tondait la laine touffue et crottée.

Le Violoneux expliqua à Kounta que cette laine allait être lavée et

" cardée " à l'extérieur; au retour, les femmes la fileraient et la tisseraient

pour en confectionner des habits d'hiver.

211

Retourner la terre, la planter, la cultiver - de l'aube à la nuit, Kounta

peinait au jardin. Au début du mois qu'ils appelaient "juillet ", ceux qui travaillaient aux champs revenaient exténués, parce qu'ils devaient forcer la cadence pour terminer le sarclage du coton et du maÔs. Le travail était dur, mais au moins l'on avait amplement à manger, car les greniers étaient encore loin d'être vides. Kounta se disait qu'au même moment, à Djouffouré, les gens en étaient réduits à manger des racines, des larves, de l'herbe, en attendant que les récoltes et les fruits soient arrivés à

maturité.

Kounta apprit qu'ils devaient en avoir fini avant le deuxième " dimanche " de juillet, parce que c'était le moment o˘ les Noirs des plantations de la région - le comté de Spotsylvanie - étaient autorisés à aller

participer

à une grande " assemblée de fidèles ". Et de fait, ce dimanche-là, les Noirs

quittèrent la plantation à l'aube, entassés dans un chariot que m'sieu Waller leur permettait d'utiliser.

Comme cet événement avait un rapport avec leur Allah, Kounta n'était pas du voyage. Il restait si peu de monde que, s'il avait voulu essayer une nouvelle fois de se sauver, ç'aurait été le bon moment. Mais il savait qu'il n'irait pas bien loin avant d'être repris par des chasseurs d'esclaves. Et, bien qu'il ait honte de le reconnaître, il commençait à

préférer

la vie telle qu'on la lui laissait mener dans cette plantation à la mort certaine que lui vaudrait une nouvelle fuite. Dans le fond de son coeur, il savait aussi qu'il ne reverrait jamais son village, et que quelque chose de précieux et d'irremplaçable était en train de mourir en lui. Mais il n'aban-donnait pas tout espoir; sans doute ne reverrait-il jamais les siens, mais peut-être un jour serait-il en mesure de fonder sa propre famille.

52

Et voici qu'une autre année venait de passer - si vite que Kounta avait

peine à le croire. En comptant les pierres de la gourde, il vit qu'il avait atteint sa vingtième pluie. C'était à nouveau la saison du froid, et " NoÎl

"

était dans l'air. Sans changer de sentiment à l'égard de l'Allah des Noirs, il se demandait si son Allah à lui verrait une objection à ce qu'il assiste

- en spectateur - à leurs réjouissances.

Deux des hommes seraient absents. M'sieu Waller leur avait signé une

" passe " d'une semaine - ils allaient voir leurs compagnes qui vivaient dans d'autres plantations; l'un des hommes ne connaissait pas encore son 212

enfant, né depuis sa dernière visite. Dans toutes les cases - sauf celle de Kounta - les préparatifs allaient bon train : on ornait de dentelles et de perles les habits de fête, on sortait des réserves noisettes et pommes.

Dans la cuisine de Bell, marmites et pots laissaient échapper des odeurs d'ignames bouillies, de lapin et de porc rôti - et d'autres bêtes encore, que Kounta ne connaissait pas avant d'arriver dans ce pays : dinde, racoon, opossum et autres. D'abord méfiant, Kounta ne put résister aux délicieux fumets et go˚ta à tout - sauf au porc, bien entendu. Mais il s'abstint de t,ter de l'alcool que m'sieu Waller avait alloué aux Noirs :

deux tonneaux de cidre, un tonneau de vin, et un tonnelet de whisky qu'il avait rapporté de l'extérieur dans son buggy.

Kounta constata que certains avaient discrètement fait honneur à

l'alcool, le Violoneux tout le premier. Et, comme si les gambades des buveurs ne suffisaient pas, les enfants se répandaient partout avec des vessies de porc séchées et gonflées, au bout d'une baguette; et, quand ils les approchaient des feux, les vessies éclataient bruyamment au milieu des rires et des acclamations. Kounta trouvait ce divertissement stupide et répugnant.

Le jour de la fête, l'on festoya et but copieusement. De chez lui, Kounta regarda arriver les invités de m'sieu Waller pour le grand déjeuner.

Et ensuite les esclaves vinrent chanter en choeur, sous la direction de Bell,

devant la grande maison; le maître ouvrit la fenêtre et leur sourit. Puis tous les Blancs sortirent et restèrent à écouter le chant des Noirs d'un air

captivé. Un peu plus tard, le maître fit dire par Bell au Violoneux de venir

jouer pour ses invités. Et le Violoneux alla jouer.

Voilà des Noirs qui obéissaient - cela, Kounta pouvait le comprendre, ils y étaient obligés; mais ce qui le dépassait, c'était qu'ils paraissaient s'y

complaire. Et puis, si ces Blancs aimaient leurs esclaves au point de leur donner des cadeaux, pourquoi ne les rendaient-ils pas vraiment heureux

- en leur donnant la liberté? Il se demandait d'ailleurs si certains Noirs n'étaient pas comme ces animaux domestiques qui sont incapables de survivre par eux-mêmes.

Chaque fois que le moment lui semblait propice, il glissait au Violoneux une nouvelle question, à propos de toutes ces idées qui le tracassaient.

Mais il déposa encore deux pierres dans sa gourde avant un certain dimanche après-midi o˘ il trouva l'homme dans une de ses rares périodes de mutisme. Kounta laissa passer un bon moment de silence et puis, comme il n'était pas question d'aller droit au fait, il ouvrit la conversation en disant qu'il avait entendu Luther, le cocher du maître, raconter que

partout

o˘ ils allaient les Blancs ne parlaient que des " taxes ". C'était quoi, au juste, les " taxes "?

- Les taxes, c'est de l'argent qu' les Blancs doivent payer en plus sur

tout c' qu'ils achètent, répondit le Violoneux. Ce roi, d' l'aut' côté d'

l'eau,

il a mis les taxes pour être riche.

Kounta crut que le Violoneux était de mauvaise humeur, pour lui 2 13

avoir répondu aussi laconiquement. Et puis, après un instant de silence, il rassembla son courage et lança la question qui le tracassait vraiment

- O˘ toi, avant?

Le Violoneux dévisagea longuement Kounta d'un air tendu. Et quand il parla, son ton était rogue.

- Les Noirs d'ici, tiens, ils sont tous à se l' demander! Et y en a pas

un qui l' saura! Mais toi, c'est pas pareil. (Il regarda Kounta sans arnénité.)

Tu sais pourquoi c'est pas pareil? Pasque tu connais rien à rien! D'avoir été enl'vé et am'né ici et ton pied coupé, tu crois qu' t'as tout enduré!

Eh

bien, crois-moi qu' t'es pas l' seul à avoir eu d' la misère.

Le Violoneux se pencha vers Kounta et parla d'une voix étouffée.

- L' maître que j'avais, en Caroline du Nord, il s'est noyé. Comment qu' ça s'est fait, ça r'garde personne. La même . nuit, moi, j'ai marronné

il avait pas d' femme, pas d'enfants, alors on m'a pas recherché. J' suis allé m' cacher chez les Indiens, et puis, après, j' suis v'nu violoner en Virginie.

- Virginie, c'est quoi? demanda Kounta.

- Mais tu sais vraiment rien de rien, non? La Virginie, c'est la colonie

o˘ t'es.

- Colonie, c'est quoi?

- Oh! t'es donc encore plus bête que t'en as l'air. Y a treize colonies

dans c' pays. Au sud de nous, c'est les Carolines, et au nord le Maryland la Pennsylvanie, New York et un tas d'autres. Moi, j'ai jamais été là-haut, 1

et les autres pas plus qu' moi. Paraît qu' c'est plein d' Blancs qui veulent

pas d' l'esclavage et ces Blancs, ils nous libèrent. Moi, j' suis une sorte de négro à moitié libre. Faut qu'j'habite chez un maître, pour si les patterouilleurs me coincent.

Kounta faisait semblant de comprendre, pour couper à de nouvelles insultes.

- T'as déjà vu des Indiens? demanda le Violoneux.

- Un peu, répondit Kounta d'un ton hésitant.

- Z'étaient là avant les Blancs. Les Blancs, ils disent que c'est leur Colomb qu'a découvri c' pays. Mais si les Indiens z'étaient déjà là, c'est pas lui qui l'a découvrir hein? Seulement l' Blanc, il estime que ceux quéraient là avant lui, ils comptent pas. Il dit qu' c'est des sauvages.

Le Violoneux attendit de voir si son trait avait été apprécié, puis il poursuivit :

- Pasque tu viens d' l'Afrique, tu t' figures que tu sais tout sur la chasse et ces choses-là, mais j' te dis qu' les Indiens ils craignent personne

pour la chasse et la haurientation. Y passent quèq' part une fois, et tout l' chemin leur reste dans la tête. Mais les mammies indiennes - les squaws, qu'ils les appellent - elles portent les p'tits sur leur dos, comme les mam-

mies de ton Afrique.

Kounta ne put dissimuler son étonnement. Comment le Violoneux pouvait-il savoir cela? Mais celui-ci sourit et continua sa leçon.

214

Ii

Y a des Indiens qui détestent les négros, et y en a d'autres qui nous aiment. Les Blancs, c' qui les ennuie l' plus avec les Indiens, c'est les négros et la terre. Les Blancs, ils veulent toute la terre des Indiens, et ils

veulent surtout pas qu' les Indiens ils cachent les négros! Mais les Africains d' chez toi et les Indiens d'ici, z'ont fait la même bourde - tu laisses

entrer les Blancs chez toi, tu leur offres à manger, tu leur donnes un lit, et avant d' comprendre c' qui t'arrive, tu t' retrouves à la porte ou derrière

des barreaux!

Le Violoneux s'arrêta un moment, et il reprit de plus belle J' sais pas c' que j' fabrique avec des Africains comme toi! «a fait cinq ou six dans ton genre que j' rencontre! Mais pourquoi donc j' te fréquente? Tu t'amènes ici, et tu trouves que tous les négros devraient être comme toi! Et qu'est-ce qu'on en sait, nous, d' l'Afrique? On y a jamais été, et on ira jamais!

Et le Violoneux se tut, l'oeil méchant. Kounta s'empressa de prendre congé, bouleversé par tout ce qu'il venait d'entendre. Plus il songeait à

ce

qu'il avait cru saisir, et plus les propos du Violoneux lui faisaient plaisir.

Pour avoir parlé aussi sincèrement à Kounta, il devait avoir confiance en lui. Depuis qu'on l'avait arraché à son village, c'était la première fois que

Kounta avait enfin une relation personnelle avec quelqu'un.

53

Pendant plusieurs jours, Kounta s'abandonna à ses réflexions, tout en travaillant le jardin. Ainsi, il avait vraiment mis longtemps à comprendre que le Violoneux dissimulait beaucoup de choses derrière le masque qu'il arborait à son intention. Et sans doute en allait-il de même du vieux jardinier, à qui Kounta rendait de fréquentes visites. D'ailleurs, Bell et le jardinier semblaient eux aussi se méfier de lui : ils s'interrompaient au milieu d'une phrase, ou parlaient à mots couverts. Kounta décida d'en apprendre davantage sur leur compte. Un jour o˘ il était allé voir le vieux jardinier,

il commença par une question innocente, à la façon mandingue : qu'est-ce que c'était que ces " patterouilleurs " dont parlait le Violoneux?

- C'est d' la racaille de p'tits Blancs qui z'ont jamais eu un négro à

eux! Une vieille loi d' la Virginie dit qu' si y a des négros dans un coin, faut patterouiller, et ceux qu'ont pas une passe signée de leur maître, on les fouette et on les met en prison. Et ceux qu'on engage pour faire ça, c'est ces p'tits Blancs qu'aiment rien tant qu'attraper et battre des négros,

pasqu'eux aut' ils en ont pas. Mais tout ça, c'est pasque les Blancs z'ont tellement peur qu' les négros marrons complotent une reu-bellion. Leur plaisir, aux patterouilleurs, c'est d' dire qu'ils suspicionnent un Noir pour

irrupter chez lui et l'mettre tout nu d'vant sa femme et ses p'tits et l'

battre

au sang.

Heureux d'avoir en Kounta un auditeur attentif, le vieux jardinier continua :

- L' maître, il veut pas d' ça. L'a jamais eu d' régisseur. Il dit qu'il veut pas qu'on batte ses négros. Z'ont qu'à s' diriger tout seuls, qu'il leur dit, et faire leur travail comme ils savent, et surtout d'jamais aller contre sa règle. (Kounta se demandait ce qu'était une règle, mais le jardinier était lancé.) L'maître, il est comme ça pasqu'il vient d'une famille qu'était déjà riche dans c't' Angleterre, par-delà l'eau. Ces Waller, z'ont toujours été c' que beaucoup d' maîtres font seulement semblant qu'ils sont. Pasque y en a pas mal qui sont rien d'plus que des traîne-la-faim qu'ont commencé avec un p'tit lopin et un ou deux négros, avant d' s'agrandir en f sant trimer leurs négros à mort. Y a pas beaucoup d' plantations qu'ont une masse de négros. Ils en ont guère plus d' cinq ou six, et souvent moins. Les vingt qu'on est, ici, c'est déjà joli. Paraît qu'y a deux fois plus d' Blancs qu'ont pas d'esclaves que d' Blancs qu'en ont. Mais l' Noir, là o˘ il trime, C'est dans les grandes plantations avec des cinquante ou des cent esclaves; en a aussi dans l' plat pays des fleuves, en Louisiane, au Mississippi, en Alabama; et puis encore sur les côtes, en Géorgie et en Caroline du Sud, là o˘ y font du riz.

- quel ,ge t'as? demanda brusquement Kounta.

- J' suis plus vieux qu' personne le croirait. Tout p'tit, j'ai entendu l' cri d' guerre des Indiens.

Le vieillard resta un moment silencieux, puis il se mit à fredonner en regardant Kounta :

- Ah yah, tair oumbam, boowah... - (Kounta ne pouvait cacher son étonnement.) Ki lay zi day nic olay, man loun di nic o lay ah ouah ni.

Ma mammy chantait ça. Elle t'naît ça d'sa mammy à elle, qui v'nait d'Afrique, comme toi. D'o˘ elle v'nait, d'après toi?

- On dirait des mots d' la tribu sérère, dit Kounta. Mais j' les comprends pas. Y avait des Sérères sur c'bateau qui m'a am'né, j' les ai entendus.

- Maint'nant, j'arrête, dit le vieux jardinier en regardant autour de lui. Faudrait pas qu'un négro rapporte au maître c'que j'ai chanté. Les Blancs, ils veulent pas qu'on parle africain.

Kounta s'apprêtait à lui dire qu'il était s˚rement lui aussi d'origine gambienne, mais de sang ouolof : le nez bien dessiné, le visage tout en méplats, la peau d'un noir profond distinguaient les Ouolofs des autres tribus de Gambie. Mais la remarque du jardinier l'incita à la discrétion.

Alors, pour changer de sujet, il demanda au vieillard d'o˘ il venait et comment il était arrivé dans cette plantation. Le jardinier tarda à

répondre.

- On peut dire que j'en ai vu, tu sais, dit-il en paraissant hésiter à

se confier. J'étais solide, un vrai gaillard; mais l' maître que j'avais il m'a

démoli à force de m' faire trimer et de m' rosser avant de m' donner au maître d'ici pour payer une dette. J'en peux plus, alors, pour le temps qui m' reste, j'voudrais un peu d' repos. J' sais pas pourquoi j' te raconte ça.

J' suis pas si mal en point que j' parais. Mais si l' maître il le croit, il

m' vendra pas. J'vois qu' tu t'en tires pas mal au jardin. J'pourrais rev'nir

te donner un coup d' main, si tu veux. Mais j' suis plus bon à rien, conclut-il tristement.

Kounta remercia le vieillard mais déclina son offre. Il y arrivait bien

tout seul, dit-il. Il rentra chez lui en se reprochant de ne pas éprouver plus

de compassion envers le vieillard. Il le plaignait d'avoir enduré tant de misères, mais il avait du mal à prendre en pitié quelqu'un qui baissait les bras, qui se laissait aller.

Dès le lendemain, Kounta essaya de faire parler Bell à son tour.

Sachant qu'elle n'aimait rien tant que parler de m'sieu Waller, il entra en matière en lui demandant pourquoi il n'était pas marié.

- Mais il a été marié, l' maître - l'a épousé mam'zelle Priscilla l'année que j' suis arrivée. Mignonne comme un p'tit oiseau qu'elle était, et pas plus grosse. L'était si menue qu' ça l'a tuée d'mettre leur bébé au monde. Une p'tite fille; l'est morte aussi. …pouvantab' que ça a été. Et l' maître, il a plus jamais été pareil. On dirait qu'il pense plus qu'à une chose : s'tuer au travail. «ui qu'est malade ou blessé, faut tout d' suite qu'il y porte secours. L'était si enragé de c'qu'ils avaient fait à ton pied

qu'il a fallu qu'il t'achète à son frère, m'sieu John Waller. Bien s˚r, c'était

pas lui qui t'avait fait ça; c'étaient ces gueux de p'tits Blancs d'

chasseurs

de négros qu'il avait envoyés t'chercher - z'ont dit qu' tu voulais les tuer.

En écoutant Bell, Kounta s'apercevait qu'il n'avait jamais soupçonné

la profonde et riche individualité de ces Noirs. quant aux Blancs, il découvrait seulement maintenant qu'eux aussi pouvaient souffrir comme des hommes, bien que leurs façons d'être soient, dans l'ensemble, totalement condamnables. Il aurait voulu connaître assez bien le parler des

toubabs pour expliquer tout cela à Bell - et pour lui raconter l'histoire de la vieille

Nyo Boto, sur le garçon qui avait aidé un crocodile pris au piège, cette histoire qu'elle terminait toujours par : "Ainsi va le monde, souvent une bonté est payée de retour par une méchanceté. "

Ce souvenir de son village lui fit penser qu'il voulait depuis longtemps

faire une remarque à Bell, et le moment paraissait propice. A part sa peau claire, lui dit-il fièrement, on aurait pu la prendre pour une beauté

mandin-

gue. Mais son compliment ne fut pas accueilli comme il l'espérait.

- quoi qu' c'est-y qu' ces sornettes? déclara-t-elle d'un ton furieux. Mais à quoi ils pensent, les Blancs, d' nous déverser ici des pleins

bateaux d' ces négros africains d' malheur!

54

Pendant un bon mois, Bell n'adressa plus la parole à Kounta, et rapporta même toute seule son panier de légumes à la grande maison. Mais, un matin, elle accourut à toutes jambes au jardin et balbutia :

- L' shérif sort d'ici. Paraîtrait qu' les Blancs, z'ont été tellement

'xas-

pérés par ces taxes qu'à Boston z'ont marché cont' les soldats du roi.

C'est

I'Massacre de Boston, qu'ils disent, les Blancs, et l' premier qu'est tombé,

c'était un négro, Crispus Attucks, qu'il s'appelait.

Dès lors, chacun resta à l'aff˚t des nouvelles dans son propre domaine. " Avec des négros dans tous les coins, les Blancs ils ont pas d' secrets, expliqua le Violoneux à Kounta. On entend tout, nous aut'.

Même que des fois, pour qu'la domestik' elle comprenne pas, ils épellent les mots. Mais la domestik', elle répète c' qu'elle a entendu à un négro qui sait écrire, et il r'met les lettres bout à bout. Y a des négros qui passent la nuit à ça, et l' matin les esclaves ils en savent autant qu les Blancs. "

Et, de fait, le quartier des esclaves réussissait à demeurer informé, encore qu'avec retard, des événements qui se succédaient au fil des mois et des années, et même, qui se précipitaient.

Peu avant NoÎl 1774, des parents de rn'sieu Waller vinrent lui rendre visite. Tout en se restaurant à la cuisine, leur cocher noir régala Bell des

plus récents événements.

- Paraît qu'en Géorgie les Blancs baptistes z'auraient autorisé un négro à prêcher aux autres le long d' la Savannah - George Leile qu'il s'appelle, dit-il. Et s'pourrait bien qu'il fonde un temple baptiste africain

dans la ville de Savannah. Un temple pour les négros, j'en avais encore jamais entendu parler...

Moi si, dit Bell. Y en a eu un avant ça ici en Virginie, à Petersburg.

Mais, dis donc, qu'est-ce que tu sais des ennuis des Blancs là-haut dans l' Nord?

- Eh bien, y a déjà un moment, tout un tas de Blancs importants ils ont t'nu une assemblée à Philadelphie. Z'ont appelé ça le Premier Congrès Continental.

Bell dit qu'on le lui avait déjà raconté. En réalité, c'était une information qu'elle avait péniblement déchiffrée dans le journal du maître, la 218

Gazette de Virginie, et dont elle avait fait profiter le vieux jardinier et le

Violoneux.

Ils avaient d'ailleurs décidé ensemble, à ce propos, de cacher à

Kounta qu'elle savait un peu lire. Sans doute savait-il tenir sa langue, et,

pour un Africain, il était parvenu à comprendre et à s'exprimer remarquablement bien; mais il n'était pas encore capable d'apprécier la gravité des conséquences que pourrait avoir cette révélation. que le maître s'en doute seulement, et il vendrait Bell à l'instant même.

Au début de l'année 1775, toutes les nouvelles semblaient tourner autour de Philadelphie. Du peu qui arrivait aux oreilles de Kounta -

et de ce qu'il en comprenait - il ressortait clairement que les Blancs allaient vers un affrontement avec le roi de l'autre côté de l'eau, dans le pays

appelé Angleterre. En plus, il y avait ce m'sieu Patrick Henry qui avait crié : " Donnez-moi la liberté ou donnez-moi la mort! " Kounta aimait bien la formule, mais qu'un Blanc ait pu dire une pareille chose, là, il ne comprenait plus : les Blancs lui semblaient plus que libres.

Les nouvelles se succédaient sans arrêt. Il y avait eu cette galopade à cheval de deux Blancs, les dénommés William Dawes et Paul Revere, qui étaient allés avertir quelqu'un que des centaines de soldats du roi se dirigeaient vers un endroit appelé " Concord ", pour y détruire les fusils et les balles entreposés là. L'on apprit peu après qu'au cours d'un violent engagement à " Lexington ", des " miliciens " avaient tué deux cents soldats

du roi sans perdre plus qu'une poignée des leurs. Deux jours plus tard, c'étaient mille soldats du roi qui tombaient dans le sanglant combat de

" Bunker Hill ".

- Au chef-lieu du comté, raconta Luther, les Blancs ils ricanent que les soldats du roi, z'ont des habits rouges pour qu'on les voye pas saigner.

Y aurait des négros justement qui les auraient fait saigner, des négros qui s' battraient en même temps qu' les Blancs.

Mais partout o˘ il allait, ajouta-t-il, on ne parlait que de la méfiance

grandissante des maîtres de Virginie envers leurs esclaves - " même les plus anciens domestik' ".

Au mois de juin, Luther trouva une audience attentive dans le quartier des esclaves, car il revenait de voyage.

- Z'ont choisi un m'sieu Washington pour conduire une armée.

Paraît qu'il a une grande plantation avec un tas d'esclaves.

Il dit aussi qu'en Nouvelle-Angleterre on aurait libéré des esclaves, pour les faire combattre contre les habits rouges du roi.

- Je l' savais! s'écria le Violoneux. Les négros vont encore se faire tuer, comme dans cette guerre contre les Français et les Indiens. Et dès qu'ce s'ra fini, hop, les Blancs ils te c'fouetteront les négros, juste comme

avant!

- C'est pas s˚r, rétorqua Luther. Y a des Blancs qui s'appellent des quakers, eh ben, ces quakers-là z'ont fondé une Société contre l'esclavage 219

à Philadelphie. Faut croire que certains Blancs tiennent pas à c' que les négros ils soyent esclaves.

- Moi non plus, j'y tiens pas, glissa le Violoneux.

Bell était une mine d'informations qu'elle semblait tenir de la bouche même du maître, mais elle finit par avouer qu'elle écoutait à la porte de la salle à manger lorsqu'il avait des invités. Depuis peu, en effet, il exigeait

qu'elle sortît dès qu'elle avait servi; et, de plus, elle avait entendu qu'il fermait la porte à clé derrière elle.

- Moi qui l'connais mieux qu'sa mammy! s'indignait-elle'

- Et de quoi ils parlent, quand c'est r'fermé? s'impatienta le Violoneux.

- Eh bien, ce soir, il a dit qu' faudra s˚rement s'battre contre ces Anglais. Vont envoyer des pleins bateaux d' soldats. Il dit que rien qu'en Virginie y a plus de deux cent mille esclaves, et que l'plus gros tracas des Blancs c'est si ces Anglais ils montaient les négros contre eux aut'. L' maître dit qu'il est très fidèle au roi, mais qu' ces taxes, c'est intolérab'.

- L'général Washington, il veut plus qu'ils prennent des négros dans l'armée, dit Luther, mais y a des nègres 'mancipés dans l' Nord qui disent qu'ils veulent combattre pour c' pays qui s'rait aussi leur pays.

- Mais z'ont qu'à laisser les Blancs s'tuer entre eux, dit le Violoneux.

Ces négros 'mancipés sont in-sen-sés.

Deux semaines plus tard, ce furent des nouvelles de taille qui filtrèrent.

Lord Dunmore, le gouverneur du roi en Virginie, promettait la liberté aux esclaves qui déserteraient leur plantation pour s'engager dans sa flotte de bateaux de pêche et de frégates.

- L' maître, l'est comme fou, annonça Bell. C't' homme qu'est v'nu déjeuner, il dit qu'on parle partout d'enchaîner ou d'enfermer les esclaves suspicionnés d' vouloir s'engager - ou seulement d'y penser - et p't-êt'

aussi qu'on va enl'ver c' lord Dunmore pour le pendre.

Les visiteurs se succédaient sans rel,che chez m'sieu Waller, et Kounta avait été chargé de donner à boire et à manger à leurs chevaux.

Il racontait aux autres que certaines bêtes étaient trempées de sueur comme après un long et dur voyage, et qu'il y avait même des maîtres qui conduisaient leurs voitures tout seuls. Et notamment John Waller, le frère du maître, ce Blanc qui l'avait acheté, il y avait de cela huit ans. Kounta l'avait

reconnu au premier coup d'oeil, malgré toutes ces années, mais l'homme lui avait jeté les guides sans paraître le reconnaître.

- Y a pas d' quoi s'étonner, lui dit le Violoneux. Il ira s˚rement pas saluer un négro. Surtout s'il s' rappelle de toi.

Dans les semaines qui suivirent, Bell put rapporter de son écoute derrière la porte que le maître et ses visiteurs étaient hors d'eux : par milliers

les esclaves avaient l'audace de s'enfuir des plantations de Géorgie, de Caroline du Sud et de Virginie pour s'enrôler sous lord Dunmore. Certains estimaient cependant que les esclaves s'enfuyaient plus généralement pour
220

gagner le Nord. Mais tous les Blancs étaient d'accord pour dire qu'il importait d'élever beaucoup plus de limiers.

Et puis, un jour, m'sieu Waller appela Bell au salon et lui lut deux fois, en articulant bien, un article de la Gazette de Virginie qu'il avait entouré de crayon. Puis il lui remit le journal, avec ordre de le montrer aux esclaves et de leur dire ce qu'il contenait. Mais, tout comme elle, ils entendirent avec plus de colère que de crainte les termes de la déclaration :

" 0 vous, les nègres, ne cédez pas à la tentation qui marquerait votre ruine.... car, que nous souffrions ou non de votre abandon, vous-mêmes assurément en souffrirez. "

Avant de rendre la Gazette au maître, Bell lut pour sa propre édification quelques autres entrefilets - surtout ce qui touchait à des rébellions d'esclaves, réelles ou envisagées. Au dîner, le maître s'emporta parce qu'elle n'avait pas rendu le journal, et Bell se confondit en excuses pleurardes. Mais il ne fallut pas longtemps avant que lui soit confié un autre message :
" ... les nègres et autres esclaves pris à fomenter une rébellion ou à tenter une insurrection encourront la mort sans le secours de la religion. "

- qu'est-ce que ça veut dire? demanda un des Noirs.

Et le Violoneux répondit :

- Révolte-toi, et, quand les Blancs t'auront tué, y aura pas d'prêtre pour te bénir!

Luther apprit qu'il y avait des Blancs appelés respectivement

" Tories " et " …cossais " qui prenaient le parti des Anglais. " Et l'

négro

du shérif m'a dit que c' lord Dunmore il détruit les plantations le long du fleuve, il incendie les grandes maisons et il dit aux négros qu'il les libère

pour qu'ils s'battent avec lui. " A Yorktown et dans d'autres villes, raconta

Luther, les Noirs qui osaient sortir la nuit étaient fouettés et jetés en prison -

Au début de 1776, Kounta et les autres apprirent qu'un général Cornwallis était arrivé d'Angleterre avec des bateaux pleins de marins et de soldats, et qu'il avait voulu traverser une large rivière " York "; seulement, une grande tempête avait dispersé ses bateaux. Et puis, un autre Congrès Continental s'était réuni - et là, une masse de maîtres de la Virginie avaient proposé de faire sécession vis-à-vis de l'Angleterre. Et puis, pendant deux mois, les nouvelles furent minces. Mais Luther revint alors du chef-lieu du comté avec la nouvelle que, le 4 juillet, il s'était produit une

" Décoration d'Indépendance " -

- Les Blancs, fallait voir le raffut qu'ils fsaient! Ce m'sieu John Han-cock, il avait écrit son nom tout gros, pour que l' roi il puisse lire sans s' fatiguer les yeux.

Vers la fin de l'année, Luther rapporta une nouvelle d'importance une grande bataille venait d'avoir lieu en Virginie même, et des esclaves avaient combattu dans les deux camps. Sous la grêle de balles de mousquet que faisaient pleuvoir des centaines d'habits rouges et de Tories, renforcés

par un groupe de forçats et de Noirs, une petite troupe de " Colonistes "

blancs appuyés par leurs Noirs avait d˚ repasser un pont. Mais, au dernier

rang, un esclave du nom de Billy Flora avait arraché et jeté bas tant de

planches du pont que les forces anglaises n'avaient pu le franchir - changeant ainsi la retraite des Colonistes en victoire.

- Arracher les planches d'un pont, s'écria le jardinier, faut qu' ce négro soit été un gaillard!

Après l'entrée en guerre des Français aux côtés des Colonistes, en 1778, Bell annonça que, l'un après l'autre, les …tats autorisaient les esclaves

à s'enrôler, avec promesse de les affranchir après la victoire.

- Reste plus qu' deux …tats qui veulent pas laisser les négros s'

battre,

dit-elle, c'est la Caroline du Sud et la Géorgie.

- C'est bien la première fois qu'j'entends qu'ils ont fait quèq' chose de bien, ces …tats, conclut le Violoneux.

Malgré sa haine de l'esclavage, il semblait à Kounta que ce n'était pas une bonne chose pour les Noirs que d'être armés par les Blancs. Et, pour commencer, les Blancs auraient toujours plus de fusils que les Noirs

- donc toute tentative de révolte serait vouée à l'échec. Mais aussi, il se souvenait que dans son pays les Blancs avaient donné des fusils et des balles à certains méchants chefs et rois : alors, l'on avait vu le Noir se battre

contre le Noir, le village se dresser contre le village, les conquérants

enchaîner et vendre les captifs - vendre les leurs.

Bell entendit un jour le maître dire qu'il y avait au moins cinq mille Noirs, affranchis ou esclaves, à combattre et mourir aux côtés des Blancs. De son côté, Luther apprit que " là-haut dans l' Nord " on avait formé des compagnies entières de Noirs et qu'il existait même un bataillon complet que l'on appelait " les jeunes Noirs d'Amérique ".

- Jusqu'à leur colonel qu'est un négro, ajouta Luther, il s'appelle Middleton. Et tu d'vineras jamais c'qu'il est, dit-il au Violoneux d'un air

malin.

- quoi qu'il est?

- L'est violoneux, comme toi. Tiens, c'est justement l'moment d'jouer!

Et Luther se mit à fredonner une chanson qu'il avait entendue au chef-lieu du comté. L'air était facile à retenir, et les autres le reprirent bientôt

en choeur avec lui : " Yankee Doodle vint à la ville, monté sur un poney...

"

Et tous les jeunes se mirent à danser en tapant dans leurs mains tandis que le Violoneux jouait la mélodie.

Au mois de mai 1781, un événement fit grand bruit : la cavalerie des habits rouges avait saccagé la plantation de m'sieu Thomas Jefferson, à

Monticello. Ils avaient détruit, ravagé les récoltes, incendié la grange, chassé le bétail, emmené tous les chevaux et trente esclaves. " Les Blancs ils disent que faut sauver la Virginie ", annonça Luther, et, peu après, il fit savoir que les Blancs se réjouissaient parce que l'armée du général Washington allait arriver. " Et y a des tas d' négros dans c't' armée! " En octobre, la nouvelle se répandit que les forces combinées de Washington et de La Fayette faisaient pleuvoir un déluge de feu sur Yorktown, tenue 222

par l'Anglais Cornwallis. Partout, des batailles faisaient rage : Virginie,

New York, Caroline du Nord, Maryland, et d'autres …tats encore. Et puis, au cours de la troisième semaine du mois, ce fut la nouvelle qui déclencha des cris de joie jusque dans le quartier des esclaves : " L'a crapitulé, ce Cornwallis! Finie la guerre! On a la liberté! "

Le maître circulait tellement que Luther trouvait à peine le temps de dormir - et il recommençait à sourire, pour la première fois depuis des années,

confia-t-il à Bell. " Partout o˘ on va, dit-il, les négros z'acclament

aussi fort qu' les Blancs. " Mais il ajouta que leur plus grande fierté, c'était

leur héros à eux, Billy Flora, qui avait rapporté à Norfolk son fidèle mousquet.

Peu de temps après, Bell appela tous les esclaves à se rassembler.

- L' maître vient juste de m'dire qu' cette Philadelphie s'rait la capitale des …tats-Unités!

Mais l'important, ce fut Luther qui le leur apprit plus tard

- M'sieu Jefferson, l'a fait un Décret d'Mancipation. Les maîtres, z'ont l' droit d' libérer les négros, mais paraît qu' les quakers et les anti-Isclavagistes et les négros 'mancipés là-haut dans l' Nord font vilain, pasque l' Décret dit qu' les maîtres ils sont pas obligés d' le faire s'ils veulent pas.

Lorsque le général Washington eut dissous son armée, au début de novembre 1783, Bell annonça aux autres que, selon le maître, l'on aurait maintenant la paix.

Y aura jamais la paix avec les Blancs, dit aigrement le Violoneux, pasque tout c 9qu'ils aiment, c'est d' tuer. Faites bien attention a c que

j' vous dis - pour nous, les négros, ça va être encore pire.

Cette nuit-là, Kounta compta soigneusement les cailloux renfermés dans sa gourde-calendrier. Et il fut stupéfait - il avait trente-quatre pluies!

Ainsi, il avait passé autant de temps au pays des Blancs qu'à Djouffouré.

…tait-il encore un Africain ou était-il devenu un " négro "? Et même, était-il

seulement un homme? Lorsqu'on l'avait arraché à son village, son propre père avait trente-quatre pluies; mais lui, Kounta, n'avait ni fils, ni épouse,

ni famille, ni village, ni peuple; il n'avait même plus de passé - trop de choses lui échappaient à présent - et il n'entrevoyait aucun avenir. Il lui semblait que la Gambie était quelque chose qu'il avait vu un jour, dans un très ancien rêve.

55

Et pourtant, un avenir allait justement se dessiner pour Kounta, à la suite d'une nouvelle qui mit toute la plantation en émoi. quelques jours plus tard, Bell accourut pour informer les autres que le shérif était venu voir le maître : une jeune domestique qui s'était enfuie avait avoué, sous le fouet, que le sommaire itinéraire dont elle était munie avait été tracé

par le cocher du maître, Luther. Et le maître vendit Luther.

A peine commençait-on à se demander qui remplacerait le cocher que Bell, un soir, vint chercher Kounta de la part du maître. Kounta se doutait bien de la raison de cette convocation, mais il éprouvait quand même un peu de crainte, car, depuis seize ans qu'il était dans la plantation, il n'avait encore jamais adressé la parole au maître, et il ne connaissait de la grande maison que la cuisine. Bell le mena justement de sa cuisine dans le grand hall d'entrée. Kounta écarquillait les yeux devant le parquet miroitant et les hauts murs tapissés de papier. Bell frappa à une énorme porte de bois sculpté. Kounta entendit la voix du maître : " Entrez! "

Kounta n'en croyait pas ses yeux : la pièce paraissait aussi vaste que la grange. Le plancher de chêne ciré était jonché de tapis, des tableaux et des tapisseries ornaient les murs, le beau mobilier sombre reluisait et des livres garnissaient des renfoncements du mur. Assis à sa table, m'sieu Waller lisait à la lumière d'une lampe coiffée d'une cloche de verre verd,tre. Il ferma son livre en marquant la page et se retourna vers Kounta.

- Toby, il me faut un cocher pour le buggy. Tu es chez nous depuis bien longtemps, et il me semble que tu es fidèle. (Ses yeux bleus semblaient

transpercer Kounta.) Bell m'a dit que tu ne buvais jamais. C'est quelque chose que j'apprécie, de même que ta façon de bien te comporter.

M'sieu Waller s'interrompit et Bell lança un coup d'oeil pressant à

Kounta.

- Oui, M'sieu maître, dit-il précipitamment.

- Tu sais ce qui est arrivé à Luther? demanda le maître.

- Oui, m'sieu, dit Kounta.

- Tu sais que je te vendrais à l'instant, comme je vendrais Bell, si vous n'étiez pas plus raisonnables que lui? (U maître rouvrit son livre.) Eh bien, tu commences demain. Je dois aller à Newport. Je t'indiquerai le 224

chemin en attendant que tu l'apprennes. (Le maître regarda Bell). Donne-lui un habit, et dis au Violoneux qu'il remplacera Toby au jardin.

- Oui, m'sieu maître, dit Bell, et elle sortit avec Kounta.

Bell apporta à Kounta son nouveau costume : pantalon amidonné et chemise en toile de chanvre. Le lendemain matin, le Violoneux et le vieux jardinier l'aidèrent à se vêtir. Il s'y sentait assez à l'aise, mis à part ce ridicule lacet noir qu'ils lui nouèrent sous le col.

- A Newport, tu trouveras tout d' suite, c'est juste à côté du Palais d'justice, dit le vieux jardinier. Une grande maison, c'est des Waller qu'ha-bitent là.

Le Violoneux inspectait Kounta de pied en cap, avec un air de satisfaction mêlé de jalousie.

- Y a pas à dire, te v'là dev'nu un négro à part. Faut pas qu' ça t' monte à la tête.

Conseil bien inutile en vérité pour Kounta - après tout ce temps, il persistait à trouver indigne tout travail exercé au profit du Blanc. Le seul

plaisir qu'il en tirerait serait de pouvoir enfin abandonner le jardin et élargir son horizon - à l'instar de ses oncles Djanneh et Saloum. Mais le tourbillon de ses nouvelles fonctions n'allait même pas le laisser savourer ce plaisir.

A toute heure du jour ou de la nuit, m'sieu Waller était appelé par ses patients. Alors Kounta devait accourir, atteler en toute h,te et rouler à tombeau ouvert dans d'étroits chemins en lacets effroyablement cahoteux. Kounta Gouaillait les chevaux, le buggy tressautait et tanguait dans les ornières et les trous, m'sieu Waller se cramponnait à son siège. Mais Kounta avait le don de les conduire sans encombre sur les plus difficiles parcours, et même au moment du dégel, lorsque l'argile rouge des chemins se transformait en dangereux torrents de boue.

Un matin, m'sieu John, le frère du maître, pénétra au galop dans la plantation : sa femme venait d'être prise des douleurs alors qu'elle n'était

encore qu'au septième mois de sa grossesse. M'sieu John laissa son cheval, qui était fourbu, et Kounta remmena les deux frères à une allure folle. Ils arrivèrent pourtant juste à temps, car le poil de ses chevaux fumait encore lorsque Kounta entendit monter les vagissements d'un nouveau-né. Le maître lui dit, en revenant, que c'était une fillette de cinq livres et qu'on allait

la nommer Anne.

Et la vie continua à ce rythme. L'été et l'automne furent particulièrement agités parce qu'une épidémie de fièvre jaune faisait des ravages dans tout le pays - il y avait tant de malades que m'sieu Waller et Kounta se démenaient comme des fous sans pour autant suffire à la t,che, mais au point d'être pris à leur tour d'une forte fièvre. Bourrés de quinine, pour arriver à tenir, ils sauvèrent plus de vies qu'ils ne déplorèrent de morts.

Mais la propre vie de Kounta se fondit dans un brouillard d'innombrables stations dans des cuisines de grandes maisons, de petits sommes sur des paillasses de fortune ou dans des meules de foin, d'interminables heures 225

d'attente devant de misérables cabanes ou de majestueuses demeures d'o˘

montaient les mêmes cris de douleur - et puis le maître remontait dans le buggy pour rentrer à la maison ou, plus souvent, pour aller chez le prochain patient.

Mais il y avait aussi des périodes de calme. Il se passait parfois des semaines entières sans que m'sieu Waller ait à se déplacer autrement que pour des tournées coutumières ou pour rendre visite à ses innombrables parents et connaissances des environs. Dans ce dernier cas, surtout au printemps et à l'été, il faisait bon rouler au petit trot des deux beaux chevaux bais - parfois, m'sieu Waller s'assoupissait sous le tendelet noir qui le protégeait du soleil. Les prés étaient pleins de fleurs des champs,

de fraisiers sauvages, de buissons de m˚res, les clôtures disparaissaient sous les plantes grimpantes. Partout l'air s'emplissait du bruis-sement d'ailes des cailles, de l'appel des étourneaux et des engoulevents; les cardinaux faisaient de sautillantes petites taches rouges. De temps en temps l'approche du buggy dérangeait une couleuvre lovée au soleil sur la route, et la bête filait en un éclair, ou effrayait une buse qui s'enfuyait avec de lourds claquements d'ailes en abandonnant sa proie.

Mais le paysage préféré de Kounta, c'était un grand champ au milieu duquel se dressait solitairement un arbre, chêne ou cèdre; cela lui rappelait ce que les anciens disaient, en Afrique, des baobabs solitaires

- qu'ils s'élevaient là o˘ avait existé un village. Alors, il retournait par

la pensée à I)jouffouré.

C'était à ses père et mère que m'sieu Waller rendait le plus fréquemment visite, dans leur plantation d'Enfield, située à la limite de deux comtés, celui du Roi Guillaume et celui du Roi et de la Reine. Comme dans toutes les propriétés habitées par des Waller, l'on arrivait par une longue allée bordée de très hauts et très vieux arbres, et l'on venait s'arrêter

à l'ombre d'un très gros noyer noir planté dans la vaste pelouse qui s'étendait devant la maison. Celle-ci s'élevait sur une faible éminence dominant une petite rivière paresseuse, et elle était infiniment plus grande et plus riche que celle du maître.

Au début, les femmes qui régnaient sur les cuisines des grandes maisons auxquelles m'sieu Waller rendait visite avaient scruté Kounta d'un oeil critique - et particulièrement l'ample cuisinière d'Enfield. Mais, sans

jamais se départir de sa réserve, Kounta mangeait tout ce qu'elles lui servaient - sauf du porc, bien entendu - et ne manquait jamais de leur rendre son assiette bien nettoyée avec un chiffon. Alors, elles avaient fini par s'habituer à son attitude effacée et taciturne, et, après lui avoir servi six ou

sept fois ses plats, la cuisinière d'Enfield sembla estimer qu'elle pouvait lui adresser la parole sans déroger.

- Tu sais o˘ t'es? lui demanda-t-elle brusquement en plein milieu de son repas.

Kounta ne répondit pas, et son silence ne parut pas la gêner.

- Ici, c'est la première maison qu' les Waller ils ont b,tie dans les 226

…tats-Unités. Y a jamais eu qu'des Waller ici, et ça fait cent cinquante ans!

Elle ajouta qu'Enfield était d'abord moitié moins grand, mais qu'on lui avait ajouté une seconde partie avec des matériaux apportés par voie d'eau - la rivière passait en bas. " La cheminée, elle est faite en briques d'Angleterre ", dit-elle fièrement. Kounta l'écoutait avec des signes d'assentiment, mais sans paraître autrement impressionné.

De temps en temps, m'sieu Waller retournait à Newport - là o˘

Kounta avait conduit pour la première fois le buggy. Il n'arrivait pas à

croire qu'il s'était déjà écoulé toute une année. C'étaient l'oncle et la tante

de m'sieu Waller qui habitaient cette maison - une maison dont Kounta trouvait qu'elle ressemblait beaucoup à Enfield.

Le maître avait aussi des cousins à Prospect Hill, dans le comté même de Spotsylvanie. Comme à Enfield, leurs maisons n'étaient hautes que d'un étage et demi; et la cuisinière de Prospect Hill apprit à Kounta qu'il en allait de même pour la plupart des très anciennes maisons, parce que le roi avait imposé une taxe supplémentaire pour les demeures à deux étages.

Elle lui montra, à l'arrière de la maison, l'atelier de tissage - il n'en

avait encore jamais vu. Ensuite, venait le quartier des esclaves - peu différent de celui de la plantation Waller - et puis un petit étang et, encore au-delà, le cimetière des esclaves. "J' me doute que tu veux pas voir ça ", devina-t-elle. Et Kounta se demandait si elle comprenait combien il était bizarre et triste de la voir se comporter comme si c'était la plantation qui

lui appartenait, et non elle qui appartenait à la plantation.

56

Kounta n'avait pas toujours quelque chose d'intéressant à rapporter aux autres de la ville, mais il aimait bien se retrouver avec eux autour du feu nocturne, devant la case du Violoneux. Pourtant, il s'apercevait qu'il discutait de moins en moins avec ce dernier - alors que, pendant si longtemps, il n'était venu que pour lui. A présent c'était surtout avec Bell et avec le vieux jardinier qu'il communiquait. Non que lui et le Violoneux fussent exactement en froid, mais les choses avaient changé, et cela l'attristait. que le Violoneux s'occup,t maintenant du jardin ne les avait pas rapprochés. Sans doute avait-il fini par s'accommoder de 227

sa situation, mais voilà qu'à présent Kounta le supplantait en tant que source privilégiée d'informations et de commentaires sur ce qui se passait à l'extérieur.

Ce n'était pas que le Violoneux f˚t frappé de mutisme, mais, avec le temps, ses célèbres monologues devenaient de plus en plus rares et courts; et il ne jouait plus guère du violon pour les esclaves. Il se montra si anor-rnalement calme au cours d'une veillée que Kounta se demanda s'il avait pu le blesser involontairement, et il en parla à Bell.

- Tu y es pour rien, dit Bell. «a fait des mois qu'il est comme ça, l' Violoneux. L'arrête pas d' circuler dans l' comté, à jouer pour les Blancs.

Alors, l'est trop fatigué pour jacasser, et c'est pas moi qui m'en plaindrais.

Il s' fait un dollar et demi à jouer pour les soirées des Blancs. L' maître y prend la moitié, mais ça lui laisse quand même soixante-quinze cents, au Violoneux. Alors, il va pas s' fatiguer à jouer pour les négros - à

moins

qu'ils s' cotisent pour l' payer.

Elle leva les yeux de son fourneau pour voir si Kounta souriait de sa remarque - mais ce n'était certainement pas le cas. Elle ne l'avait d'ailleurs jamais vu sourire qu'une seule fois - en apprenant qu'un esclave d'une plantation voisine avait réussi à s'enfuir là-haut dans le Nord.

- Il met l'argent d'côté, l' Violoneux, pour ach'ter sa liberté au maître, poursuivit-elle.

- L'temps qu'il en ait assez, il s'ra trop vieux pour mettre un pied d'vant l'autre, observa Kounta.

Bell s'en étrangla de rire.

Si le Violoneux ne parvenait pas à acheter sa liberté, ce ne serait pas

faute de s'être donné du mal, pensait Kounta après l'avoir entendu jouer à l'occasion d'une réception à laquelle il avait conduit le maître. Les cochers bavardaient sous un arbre, aux abords de la maison, lorsque l'orchestre - conduit par un Violoneux en grande forme - attaqua une contre-danse si entraînante que les Blancs n'y purent résister.

Kounta apercevait les évolutions des jeunes couples qui sortaient sur la véranda par une porte et rentraient dans le grand hall par une autre sans

cesser de tournoyer. Après le bal, les invités se rangèrent devant une longue

table illuminée par une profusion de bougies et garnie de plus de mets que n'en voyait le quartier des esclaves dans toute une année. quand ils se furent bien lesté l'estomac - la plantureuse fille de la maison se resservit

à trois reprises - la cuisinière fit porter aux cochers un plein plateau de restes et une cruche de citronnade. Craignant que le maître soit prêt à

par-

tir, Kounta se dépêcha de manger une cuisse de poulet et une délicieuse chose fourrée de crème qu'un des cochers appelait " ai-klair ". Mais, finalement, les maîtres restèrent à discuter pendant des heures. Kounta distinguait de loin les habits blancs, les longs cigares au bout des mains gesticulantes, le scintillement des verres qu'ils portaient à leurs lèvres sous le grand lustre illuminé, tandis que les femmes, en grande toilette, minaudaient derrière leurs éventails.

228

La première fois qu'il avait conduit le maître à une grande réception de ce genre, Kounta avait été envahi de sentiments contradictoires : révérence, indignation, envie, mépris, fascination, répugnance et, plus que tout.

d'une accablante impression de solitude qui l'avait oppressé pendant toute une semaine. Une telle opulence, une telle façon de vivre lui paraissaient proprement incroyables. Et il lui fallut encore mener le maître à beaucoup d'autres réceptions pour comprendre enfin que ces gens ne vivaient pas ainsi, que tout cela était étrangement irréel, que ces Blancs faisaient un beau rêve, qu'ils se mentaient à eux-mêmes en se disant que le bien peut sortir du mal, qu'ils pouvaient se comporter entre eux en personnes civilisées sans pour autant traiter comme des êtres humains ceux dont le sang, la sueur et le lait de leurs femmes leur donnaient la possibilité de mener leur vie de privilégiée.

Kounta regrettait de ne pas connaître assez la langue des toubabs pour faire part de cette idée à Bell et au vieux jardinier. Mais au fond, ayant toujours vécu ici, ils ne voyaient certainement pas les choses du même oeil que lui - lui qui était né libre. Alors, comme toujours, il garda son idée pour lui - mais comme il aurait voulu ne pas se sentir aussi seul, après toutes ces années!

Environ trois mois plus tard, m'sieu Waller fut invité au bal que ses parents donnaient chaque année à Enfield pour le Thanksgiving Day.

" Z'invitent que la crème de la Virginie ", l'informa Bell. lis arrivèrent en

retard parce que, une fois de plus, le maître avait d˚ s'arrêter chez un patient. Toute la façade de la demeure était éclairée et les festivités battaient déjà leur plein. Et, juste au moment oU le domestique de service à

la porte aidait le maître à descendre du buggy, Kounta entendit des sons qui le firent tressaillir. Tout près de là, quelqu'un frappait de la paume et

du tranchant de la main un qua-qua, sorte de tambour fait d'une calebasse

- et seul un Africain pouvait en jouer de la sorte.

Dès que le maître eut disparu dans la maison, Kounta jeta les guides au valet d'écurie préposé aux attelages et partit aussi vite que le lui permettait son pied mutilé. Il longea la maison, traversa l'arrière-cour, se guidant

aux sons qui s'amplifiaient, et arriva devant une foule de Noirs se trémoussant et claquant des mains sous une guirlande de lanternes - les esclaves des Waller avaient, eux aussi, droit à leur fête. Kounta fendit leur groupe sans se soucier des protestations, déboucha au milieu du cercle : le musicien était là. Mince et grisonnant, la peau très noire, l'homme était accroupi devant son instrument, encadré par un joueur de mandoline et par deux hommes qui entrechoquaient des os de boeuf. Les yeux de Kounta rencontrèrent ceux de l'homme et, l'instant d'après, ils s'étreignaient sous

les regards étonnés et goguenards de l'assistance.

As salakioum salaam!

Malakioum salaam!

Les formules leur étaient venues comme s'ils n'avaient jamais quitté

l'Afrique. Kounta repoussa légèrement son aîné pour le regarder.

- J't'avais encore jamais vu ici, s'écria-t-il.

- J'viens d'être vendu d'une autre plantation, répondit l'autre.

- Mon maître, c'est un p'tit à ton maître, j'conduis son buggy.

Des murmures d'impatience s'élevèrent. L'assistance voulait de la musique, et puis ces manières africaines étaient gênantes. Kounta et le joueur de qua-qua savaient que s'ils agaçaient les autres ils risquaient d'être dénoncés aux maîtres.

- A une aut'fois! dit Kounta.

- Salakioum salaam! répondit l'homme en reprenant sa place devant l'instrument.

Kounta resta encore un court instant, le temps de l'entendre jouer un peu, puis il repartit brusquement, la tête basse pour cacher sa déception et sa gêne, et alla attendre m'sien Waller dans le buggy.

Pendant les semaines qui suivirent, Kounta n'arrêta plus de se creuser la tête au sujet du joueur de qua-qua. A quelle tribu appartenait-il? Pas à celle des Mandingues, cela se voyait, mais non plus à aucune des tribus qu'il avait pu connaître en Gambie ou voir dans le grand canot. Ses cheveux gris indiquaient qu'il était nettement l'aîné de Kounta; peut-être avait-il autant de pluies qu'Omoro en aurait maintenant? Et comment avaient-ils senti mutuellement qu'ils étaient des serviteurs d'Allah? Le joueur de qua-qua semblait parler aussi bien la langue des toubabs que celle de l'Islam - donc, il devait être dans le pays des Blancs depuis de nombreuses pluies, peut-être plus nombreuses encore que celles qu'avait vécues Kounta. Il avait dit qu'il venait d'être vendu au père de m'sieu Waller; alors, o˘ se trouvait-il pendant toutes ces pluies, au pays des toubabs?

Depuis qu'il conduisait le maître - trois pluies, déjà - Kounta avait vu des Africains à plusieurs reprises - malheureusement, en présence de m'sieu Waller, il n'était pas question de les saluer, et encore moins de leur

parler. Il était même s˚r d'avoir vu parmi eux un ou deux Mandingues.

Mais les fois o˘ il lui avait été donné d'apercevoir le plus d'Africains, c'était en passant, le samedi matin, devant les adjudications d'esclaves.

Seulement, depuis ce qui était arrivé il y avait de cela six mois, il s'efforçait

de prendre un autre chemin sans trop éveiller l'attention du maître. Ce jour-là, en effet, une jeune captive djola poussait de pitoyables hurlements.

Ses cris l'avaient fait se retourner et, de son haut siège à l'avant du buggy,

il avait vu cette femme fixer sur lui des yeux suppliants, il avait entendu ses appels à l'aide. Br˚lant de honte, Kounta avait fouaillé si violemment les chevaux pour les faire avancer qu'ils s'étaient cabrés, rejetant brutalement le maître contre son dossier, au grand effroi de Kounta - mais le maître n'avait rien dit.

Kounta avait aussi rencontré un Africain au chef-lieu du comté, un après-midi o˘ il attendait le maître, mais aucun ne parlait ni ne comprenait

la langue tribale de l'autre, et l'Africain n'avait pas encore appris le parler

toubab. Vingt pluies s'étaient donc écoulées pour Kounta au pays des 230

Blancs sans qu'il lui f˚t donné de communiquer, ne serait-ce qu'une seule fois, avec un Africain - avant la rencontre du joueur de qua-qua.

Seulement, pendant plus de trois mois, jusqu'au printemps 1788, le maître rendit visite à tous les patients, les amis, la famille qu'il pouvait

avoir dans cinq comtés sans jamais retourner à Enfield, chez ses parents.

Kounta alla jusqu'à envisager de solliciter du maître qu'il lui délivre une passe pour un déplacement. Mais le maître lui poserait des questions. Et s'il prenait prétexte d'une visite à Liza, la cuisinière? Alors, le maître en

déduirait qu'il y avait quelque chose entre eux - il en parierait à ses parents; à leur tour, ceux-ci en parleraient à Liza. Dès lors, Kounta n'en sortirait plus - parce que, justement, s'il s'était aperçu qu'il ne déplaisait

pas à Liza, de son côté il n'éprouvait rien pour elle. Aussi abandonna-t-il l'idée d'aller par lui-même à Enfield.

Mais il br˚lait tellement d'y retourner qu'il devenait désagréable avec

Bell - d'autant plus qu'il ne pouvait se confier à elle, puisqu'elle détestait

tout ce qui était africain. En revanche, il avait été tenté de raconter sa rencontre au Violoneux et au vieux i ardinier, car il était s˚r qu'ils ne le

répéteraient à personne; mais il y avait renoncé : ces hommes ne pouvaient apprécier ce que cela représentait pour lui que de parler à quelqu'un de son pays après vingt pluies de solitude.

Et puis, un dimanche après déjeuner, l'ordre du maître arriva à l'im-proviste : il fallait atteler pour le conduire à Enfield. Kounta bondit de son

siège et fila avec une précipitation qui laissa Bell ébahie.

En entrant dans la cuisine d'Enfield, Kounta salua Liza, s'enquit de sa santé et s'empressa de dire qu'il n'avait pas faim.

- «a fait longtemps que j't'ai pas vu, dit-elle avec chaleur, et puis aussitôt elle s'assombrit. J' suis au courant pour toi et c't' Africain qu'on

vient d' recevoir. L' maître aussi. Y a des négros qu'ont rapporté, mais t'en

fais pas, l' maître il a rien dit. Tiens, attends une minute, dit-elle en le retenant par la main.

Kounta pouvait à peine contenir son impatience tandis qu'elle préparait deux gros sandwiches de viande, les enveloppait et les lui donnait en lui pressant de nouveau la main. Puis elle l'accompagna jusqu'à la porte de la cuisine et parut hésiter :

- Comme tu m' l'as jamais d'mandé, j' te l'ai jamais dit, mais ma mammy c'était une négresse d'Afrique. «a doit être pour ça que j't'aime bien. La case que tu cherches, c'est celle qu'a la cheminée cassée, ajouta-t-elle en la montrant du doigt. L' maître, il a donné congé aux négros aujourd'hui, ils reviendront pas avant la nuit. Mais t,che d'être au buggy quand ton maître voudra repartir!

Kounta traversa en claudiquant le quartier des esclaves et alla frapper

à la porte d'une petite case délabrée.

- qui c'est? demanda la voix qui lui était restée dans l'oreille.

- As salakioum salaam! dit Kounta.

Et la porte s'ouvrit.

57

Les Africains qu'ils étaient se devaient de ne pas laisser transparaître

à quel point ils avaient attendu ce moment. L'aîné c)ffrit à Kounta son unique chaise, mais celui-ci préféra s'asseoir sur le sol de terre battue, comme

il l'aurait fait dans son village; avec un grognement de contentement, le joueur de qua-qua alluma une bougie fichée sur la table boiteuse et se laissa

tomber en face de Kounta.

- J' viens du Ghana; les miens, c'est des Akans. Les Blancs, ils m'ont app'lé Pompée, mais mon vrai nom c'est Boteng Bédiako. D'puis l' temps que j' suis là, j'ai été dans six plantations, j'espère que ce s'ra la dernière.

Et toi?

Kounta s'efforça d'imiter la concision du Ghanéen pour lui raconter la Gambie, Djouffouré, le peuple mandingue, sa famille; sa capture, ses fuites, son pied, le jardin et, maintenant, le buggy.

L'homme l'écouta avec attention et, quand Kounta eut terminé, il réfléchit un moment avant de reprendre la conversation.

- On a tous eu d' la misère. «ui qu'est sage, il en fait son profit.

quel

,ge t'as? ajouta-t-il en regardant Kounta avec intérêt.

Kounta répondit qu'il avait trente-sept pluies.

- On dirait pas. Moi, j'ai soixante-six ans.

- On dirait pas non plus, dit Kounta.

- T'étais pas né qu'j'étais déjà là. Si j'avais seulement su c' que j'

sais

maintenant. Mais toi t'es jeune, alors j'vais t' le dire. Les grand-mères, chez toi, elles racontent des histoires aux p'tits?

- Oui, répondit Kounta.

- Alors, j'vais t'en raconter une. Chez nous, les Akans, le chef il avait une espèce de grand fauteuil en ivoire d'éléphant, et un homme l'abritait tout l'temps avec un parasol. A côté, se t'naît l'homme par qui passait tout c'que disait l'chef et tout c' qu'on voulait y dire.

Jamais personne y parlait directement, et lui non plus. A ses pieds, y avait un garçon qui représentait son ,me. C'est lui qui transmettait les messages du chef au peuple, et il courait avec un gros sabre, pour que tout l' monde sut c' qu'il était. J'ai été c' garçon, moi, j'portais partout les messages, et c'est comme ça qu' les Blancs m'ont attrapé.

Kounta voulut dire quelque chose, mais le Ghanéen lui fit signe d'attendre.

- C'est pas la fin d' l'histoire. Tu vois, sur le parasol du chef, y avait

une main sculptée, qui t'naît un oeuf. «a représentait comment l' chef il d'vait tnanier son pouvoir. Et l'homme qui servait de bouche et d'oreilles au chef, il tenait toujours un b,ton. Et sur l' b,ton y avait une tortue sculptée. «a voulait dire que la patience, c'est la clé d' la vie. Et sur la carapace de la tortue y avait une abeille sculptée. «a voulait dire que rien peut la percer, la

carapace de c't animal. (Le Ghanéen fit une pause.) Et c'est justement ça que j' veux te dire, c' que j'ai appris au pays des Blancs :

pour vivre ici, c' qu'il t' faut avant tout, c'est d' la patience - et une carapace épaisse.

A la lueur vacillante de la bougie, dans cette pauvre case, Kounta se disait que cet homme, chez lui, serait devenu kintango, ou alcala, sinon chef. Mais il restait muet, car il était incapable d'exprimer ce qu'il ressentait.

- T'as l'air d'avoir les deux, dit finalement le Ghanéen avec un sourire.

Kounta voulut balbutier une excuse, mais les mots ne lui venaient pas.

Le Ghanéen le regarda de nouveau en souriant, et puis reprit après un silence :

- Chez nous, on t'naît les Mandingues pour de grands voyageurs et négociants.

- Z'aviez raison, répondit Kounta qui retrouvait sa voix. Mes oncles, de grands voyageurs que c'étaient. T'aurais entendu leurs histoires, z'avaient vu tous les pays. Avec mon père, on est allé une fois jusqu'à un village que mes oncles avaient fondé, très loin de Djouffouré. Moi, j' voulais aller à La Mecque et à Tombouctou et au Mali, partout o˘ ils avaient été, mais j'ai été enl'vé avant d' pouvoir.

- J' sais pas mal de choses sur l'Afrique, dit le Ghanéen. L' chef, il m'avait fait instruire par les savants. J'ai rien oublié de c' qu'ils m'ont dit,

et avec c' que j'ai pu encore apprendre et voir par ici, j' sais qu' la plupart

de nous aut', qu'on a enl'vés, on était en Afrique occidentale. Depuis ta Gambie, en haut, et en suivant toute la côte jusqu'à ma Guinée. T'as entendu parler de c' que les Blancs appellent la Côte de l'Or? Non? Eh bien, y avait plein d'or dans l' coin. Et c'te côte, elle s'étendait jusque passé

la Volta. C'est là qu' les Blancs ils attrapent les Fantis et les Achantis.

Ces Achantis, paraît qu' c'est eux qui s'agitent et s' révoltent plus que tout

l' monde ici. Mais c'est quand même eux qu' les Blancs ils achètent le plus cher, pasque ces Noirs-là ils sont malins et solides. Et puis, la Côte des Esclaves, c'est là qu' les Blancs prennent les Yoroubas et les Dahoméens, et juste à la pointe du Niger, c'est les Ibos.

Kounta dit qu'on dépeignait les Ibos comme des gens de caractère doux. Le Ghanéen fit un signe d'assentiment et ajouta : Paraîtrait qu'une fois une trentaine d'Ibos se s'raient pris par la

main et qu'ils s'raient descendus en chantant dans un fleuve pour s' noyer.

En Louisiane, que c'est arrivé.

Kounta commençait à s'inquiéter : si le maître voulait partir et ne trouvait pas son cocher? Il cherchait un sujet de conversation qui lui permettrait de prendre congé. Et puis le Ghanéen lui dit :

- Comme on vient d' parler tous les deux, y a personne d'autre ici avec qui ça pourrait arriver. J'peux pas t' dire combien d' fois, c'que j'avais dans la tête, j' l'ai tambouriné sur le qua-qua. J' savais pas qu't'étais là, mais c'était s˚rement à toi que j'parlais.

Profondément émus, les deux hommes restèrent un long moment à se regarder sans rien dire. A la lueur de la bougie, Kounta remarqua qu'ils avaient oublié les sandwiches sur la table.

On a toujours l'temps d'manger, dit le Ghanéen en souriant. Faut qu' t'y ailles, maintenant. Chez moi, tout en discutant, j'aurais sculpté

une

p'tite chose dans une épine, et j'te l'aurais donnée.

Kounta répondit que, chez lui, ç'aurait été une grosse graine de mangue séchée qu'il aurait ciselée.

- J' pense tout l'temps qu' si j'avais une graine de mangue à planter, ça m' rappellerait l' pays.

- Bah! dit le Ghanéen, t'es jeune. La s'mence, t'en as plus qu'il t'en faut. Mais t'as besoin d'une femme pour la planter.

Kounta était trop confus pour répondre. Le Ghanéen se leva, et ils se serrèrent la main gauche - à la manière africaine signifiant qu'ils se reverraient bientôt.

- As salakioum salaam.

- MalaÔka salaam.

Kounta quitta le quartier des esclaves aussi vite que le lui permettait

sa claudication. Si le maître était déjà prêt à partir et le cherchait?

Mais

le maître ne se montra qu'au bout d'une bonne demi-heure, et Kounta le ramena sans même sentir les guides dans ses mains, sans même entendre le bruit des sabots. Il lui semblait qu'il venait de parler à Omoro, son père

chéri. Jamais une soirée n'avait autant compté pour lui.

58

V'là qu'hier j' vois passer c' Toby, alors j'y crie " Eh là, négro, viens donc m' voir un coup! " T'aurais vu comme il me toise, et il répond pas un mot! A ton avis, quoi qui lui prend? demanda le Violoneux au vieux jardinier.

Comme celui-ci n'en avait pas la moindre idée, ils interrogèrent Bell

- J'en sais pas plus qu' vous. L'a qu'à l'dire s'il est malade ou quèq' chose. L'est trop bizarre, moi, j' m'occupe plus d' lui! déclara-t-elle.

M'sieu Waller lui-même remarqua que son cocher, habituellement si pondéré, avait changé. Pourvu que ce ne soit pas le stade d'incubation de

cette épidémie qu'ils avaient, l'un et l'autre, côtoyée de si près! Aussi lui

demanda-t-il un jour s'il se sentait malade. c(Non, m'sieu ", répondit aussitôt Kounta, et m'sieu Waller ne songea plus à son cocher autrement que pour se faire conduire oU il le voulait.

Sa rencontre avec le Ghanéen avait profondément bouleversé Kounta, et cela même lui montrait à quel point il était désemparé. De jour en jour, d'année en année, il avait plié un peu plus, il s'était soumis, il avait oublié

qui il était, sans même s'en rendre compte. Sans doute était-il arrivé à

mieux connaître - et comprendre - le Violoneux, le vieux jardinier, Bell et les autres Noirs. Mais il sentait maintenant qu'il ne serait jamais l'un d'entre eux, jamais comme eux. Tous ceux-là l'irritaient même, comparés au Ghanéen. Ils le tenaient à distance, eh bien, tant mieux. Pourtant, la nuit, il se retournait sur sa paillasse sans trouver le sommeil - il avait honte de ce qu'il était devenu. Pouvait-il encore se dire africain? Depuis combien de temps ne pensait-il plus à Djouffouré, ne priait-il plus Allah?

Tout cela venait de ce qu'il avait appris le parler des toubabs. Alors, les mots mandingues lui échappaient de plus en plus. Il en arrivait même à

penser dans la langue des toubabs. Au fond, la seule vraie fierté qu'il pouvait avoir, bien mince sans doute, c'était de n'avoir jamais mangé de porc - depuis vingt pluies qu'il était là.

Kounta, pourtant, se creusait l'esprit : il devait tout de même avoir conservé quelque chose de sa personnalité d'Africain? Et il trouva : il avait

conservé sa dignité. A travers tout ce qu'il avait enduré, il avait porté

sa

dignité de la même façon qu'à Djouffouré il portait un talisman pour écarter les esprits mauvais. Plus que jamais, il allait placer cette dignité

comme

un écran entre lui et ces Noirs qui s'appelaient eux-mêmes des " négros ".

Ceux-là ne savaient rien de leurs ancêtres, alors que lui, dès l'enfance, en

avait été instruit. Kounta se répétait mentalement lès noms des Kinté

depuis le clan premier, dans l'empire du Mali, jusqu'aux générations successives en Mauritanie et enfin en Gambie - jusqu'à lui et ses frères; et ce même savoir ancestral, chaque membre de son kafo le possédait.

Alors, Kounta songea à ses camarades d'enfance. Mais il s'aperçut, d'abord avec étonnement puis avec émoi, qu'il ne pouvait se remémorer leurs noms. Il revoyait les visages, et aussi certaines scènes : quand ils se

précipitaient comme une volée de merles au-devant du voyageur arrivant en vue de Djouffouré et lui composaient une escorte babillarde; quand ils jetaient des b,tons contre les singes dans les arbres - et les bêtes les leur

renvoyaient avec de grands cris; quand ils rivalisaient à celui qui pouvait avaler le plus vite une demi-douzaine de mangues. Mais, en dépit de tous ses efforts, pas un nom ne lui revenait.

qu'il soit dans sa case ou qu'il conduise le maître, Kounta n'arrêtait plus de fouiller sa mémoire. Et il finit par retrouver leurs noms l'un après

l'autre. Sitafa Silla - son meilleur ami! Kalilou Conteh - il avait traqué

et rapporté ce gros oiseau pour obéir au kintango. Séfo Kéla - celui qui avait sollicité du Conseil des Anciens l'autorisation de nouer l'amitié

tériya

avec cette veuve.

A leur tour, les visages des anciens lui revenaient - et aussi leurs noms, qu'il croyait avoir totalement oubliés. Le kintango, c'était Silla Ba Dibba! L'alimamo - Koudjali Demba! Le ouadanéla - Karamo Tamba!

Et la fête de fins d'études, au sortir du troisième kafo : Kounta avait si bien récité ses versets du Coran qu'Omoro et Binta avaient fait présent d'une belle chèvre à l'arafang - Brima Cesay! Kounta s'abandonnait à sa joie d'avoir retrouvé ces noms et puis, soudain, ce fut la désolation : ces anciens devaient être morts, à présent; les camarades de son kafo, qu'il revoyait comme des petits garçons, ils avaient maintenant son ,ge, à

Djouffouré; et lui, Kounta, il ne les reverrait jamais. Pour la première fois

depuis bien longtemps, il s'endormit en pleurant.

quelques jours plus tard, au chef-lieu du comté, Kounta apprit par un cocher que des Noirs du Nord, réunis dans la " Société des Noirs),, prônaient un retour massif en Afrique pour tous, libres ou esclaves.

Kounta rétorqua que cela n'arriverait jamais, qu'il suffisait de voir les maîtres se disputer les Noirs et l,cher des sommes de plus en plus fortes pour s'en procurer, mais il était bouleversé par cette perspective. Tout en sachant que le Violoneux préférerait demeurer esclave en Virginie que de vivre libre en Afrique, Kounta aurait voulu en discuter avec lui, car le Violoneux était toujours au courant de tout ce qui pouvait avoir trait à l'affranchissement.

Seulement, cela faisait près de deux mois qu'il observait une réserve hargneuse à l'égard du Violoneux, comme à celui de Bell et du vieux jardinier. Sans doute pouvait-il se passer d'eux, et d'ailleurs il ne les aimait pas

tellement - mais il éprouvait un sentiment croissant d'abandon. Au moment o˘ il déposa un caillou dans la gourde, le lendemain de la nouvelle lune, il se trouvait si seul qu'il lui semblait être retranché du monde.

Il saisit la première occasion pour esquisser un signe de tête au passage du Violoneux. Mais celui-ci poursuivit son chemin sans paraître le voir, ce qui vexa terriblement Kounta. Le lendemain, il ' se trouva presque riez à nez

avec le jardinier, et l'homme obliqua aussitôt dans une autre direction. Cette nuit-là, Kounta arpenta sa case pendant des heures. Il était

blessé, il était furieux - et il se sentait un peu coupable. Le lendemain matin, rassemblant son courage, il claudiqua jusqu'à la case qu'il connais sait bien et frappa à la porte. Le Violoneux ouvrit et demanda sèchement

- quoi qu'tu veux?

- J'ai eu dans l'idée d'passer t'voir, dit Kounta d'un ton neutre.

Le-Violoneux cracha par terre.

- Ecoute, négro, j'ai quèq' chose à t' dire. Moi et Bell et l' vieux, on

a parlé de toi. Et s'il y a quèq' chose qu'on peut pas sentir, nous autres, c'est un négro qu'est pas franc du collier! (Il dévisagea férocement Kounta.) Et c'est ça qui va pas chez toit T'es pas malade ni rienl Le regard de Kounta demeurait braqué sur ses souliers. Les yeux furieux du Violoneux s'adoucirent.

- Pisque t'es v'nu jusque-là, t'as qu'à entrer. Mais j' vais t' dire une

chose : t'as qu'à nous tourner seulement encore une fois le cul, et tu verras

si y en a un qui t' reparle, même que tu vivrais vieux comme Mathusalem.

Ravalant sa rage et son humiliation, Kounta entra, prit un siège et, après un silence interminable - que le Violoneux n'avait apparemment aucun désir de rompre - il se força à parler du projet de retour en Afrique.

Le Violoneux répondit froidement qu'il en était informé depuis longtemps, et qu'il y avait encore moins de chance qu'il se réalise que de trouver un flocon de neige en enfer.

Devant l'expression navrée de Kounta, le Violoneux sembla mollir légèrement.

- J' vais t' dire quèq' chose que toi tu sais pas. Là-haut dans l'

Nord,

au New York, y a c' qu'on appelle une Société d' Mancipation qu'à ouvert une école pour les négros libres; z'apprennent à lire, à écrire, et tout'

sorte

de métiers.

Kounta était si heureux, si soulagé que le Violoneux ait fini par parler

qu'il entendait à peine ce que lui disait son vieil ami. Au bout de quelques

minutes, le Violoneux se tut et contempla Kounta d'un air perplexe.

- J' te dérange? demanda-t-il enfin.

- Hein? répondit Kounta, qui était perdu dans ses pensées.

- J't'ai posé une question, y a cinq minutes.

- 'Scuse-moi, j' pensais à quèq' chose.

- Eh bien, pisque tu sais pas écouter, j' vais t' montrer comment faut faire, dit le Violoneux en croisant les bras, le buste raide.

- Tu continues pas c' que t'étais en train d' dire? demanda Kounta.

237

- J'ai oublié d' quoi j' parlais. Et toi, à quoi tu pensais?

- C'était pas important. quèq' chose qui m' passait par la tête.

- Justement, sors-le avant qu' ta tête éclate - à moins qu' ce soye la mienne.

- J'peux pas discuter d' ça.

- Ah! bon! Si tu l' prends comme ça, dit le Violoneux d'un air vexé.

- C'est pas à cause de toi. Mais c'est trop personnel.

- Dans c' cas, dis rien! C't' à cause d'une femme, hein? demanda le Violoneux d'un air entendu.

Jamais d'la vie! riposta vivement Kounta.

Perdant contenance, il resta un moment sans voix et finit par se lever en expliquant :

- J' m'en vas pasque j' suis en r'tard pour le travail. J' te remercie d' m'avoir parlé. A plus tard!

- C'est ça! T'as qu'à r'venir quand tu voudras parler!

Comment le Violoneux avait-il pu deviner? Tout en se dirigeant vers l'écurie, Kounta se creusait la tête. Et pourquoi avait-il insisté pour qu'il en parle? Rien que d'y penser, Kounta en était déjà gêné. Et pourtant, il n'arrêtait plus d'y penser depuis un moment - depuis que le Ghanéen lui avait conseillé de planter sa semence.

59

Bien avant de rencontrer le Ghanéen, Kounta avait souvent éprouvé une grande impression de vide en pensant que s'il était resté à Djouffouré il aurait déjà au moins trois ou quatre fils - il aurait une épouse, la mère de ses fils. Cela le prenait surtout lorsque, peut-être une fois par lune, il faisait un rêve dont il se réveillait en sursaut dans le noir, profondément honteux de sentir que son foto encore rigide avait dégorgé ce fluide chaud et visqueux. Ce n'était pas tellement à une épouse qu'il pensait alors, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, mais au fait que, dans leurs quartiers d'esclaves, l'homme et la femme qui se plaisaient ne tardaient pas à partager la même case.

Mais Kounta avait plusieurs raisons de répugner au mariage. Il y avait déjà la façon dont cela se passait pour les esclaves : devant les leurs

qui servaient de témoins, l'homme et la femme se prenaient la main et sautaient par-dessus un manche à balai - geste vraiment dérisoire en une occa-

238

sion aussi so lennelle. Il savait que, parfois, les domestiques favoris avaient

le privilège d'une cérémonie devant un prédicateur blanc, en présence du maître et de la maîtresse, mais c'était là un rite paÔen pour Kounta. Et meme sans s arrêter à la façon dont le mariage était célébré, l',ge convenable pour les épousailles mandingues était respectivement de quatorze à

seize pluies pour la femme, de trente pluies pour l'homme. Or, depuis qu'il vivait au pays des toubabs, Kounta n'y avait jamais rencontré une seule jeune fille noire de l',ge requis - ni même d'ailleurs une plus vieille, de vingt ou vingt-cinq pluies - qui n'e˚t une attitude stupide et puérile. Et pour parachever le tout, le dimanche et les jours de fête, elles se pl

,traient

le visage d'une poudre qui les faisait ressembler aux danseurs funèbres de Djouffouré quand ils se couvraient de cendres.

…vidемment, Kounta connaissait une vingtaine de femmes plus m˚res, pour la plupart des cuisinières dans les grandes maisons o˘ il conduisait m'sieu Waller, par exemple Liza à Enfield. Liza était d'ailleurs la seule pour qui il éprouv,t de l'intérêt. Elle n'avait pas de compagnon, et elle avait fait clairement comprendre à Kounta qu'elle était disposée, et même décidée à le fréquenter de beaucoup plus près qu'il ne l'envisageait

lui-même - sans toutefois se refuser à l'envisager. Mais il serait mort de honte si elle avait pu seulement soupçonner que c'était souvent en rêvant d'elle qu'il tachait son lit.

En supposant - rien qu'en supposant - qu'il se marie avec Liza, comme tant d'autres couples, ils vivraient séparés, chacun dans la plantation de son maître. Généralement l'homme recevait une passe qui lui permettait de partir voir sa femme le samedi après-midi, et il devait être rentré

le dimanche avant la nuit, pour se reposer d'un voyage souvent long afin de reprendre le travail le lundi à l'aube. Mais Kounta ne voulait pas envisager de vivre loin de son épouse - s'il en prenait une. Et cela réglait la question de Liza.

Seulement, il y revenait malgré lui. D'un côté, Liza était bavarde et envahissante, de l'autre, il aimait bien être tout seul - il aurait donc tout

à y gagner à ne la voir qu'en fin de semaine. Et ils n'auraient pas non plus

à craindre, comme tant d'autres couples d'esclaves, d'être vendus - c'est-

à-dire définitivement séparés. Car le maître semblait content de Kounta, et Liza appartenait aux parents du maître, qui paraissaient avoir de l'attachement pour leur cuisinière. Et puis les liens familiaux entre les deux plan-

tations excluaient d'éventuels antagonismes entre les maîtres - circonstance qui poussait parfois ceux-ci à refuser leur consentement au mariage de leurs esclaves respectifs.

Pourtant, Kounta avait beau tourner et retourner les choses dans sa tête, accumuler toutes les bonnes raisons en faveur de son mariage avec Liza, il n'arrivait pas à s'y décider. Et puis, une nuit o˘ il ne parvenait pas à trouver le sommeil, une idée s'imposa brusquement à lui : il y avait une autre femme tout près de lui.

Bell.

Mais c'était une idée insensée! Elle était au moins trois fois trop vieille

probablement avait-elle même dépassé quarante pluies. Il était absurde d'y songer.

Bell.

Kounta essayait de l'écarter de son esprit. Il songeait à elle parce qu'ils se connaissaient depuis si longtemps. Mais il n'avait seulement jamais rêvé d'elle. Et que de vexations ne lui avait-elle pas infligées!

Toutes

les fois o˘ elle lui claquait au nez la porte de la cuisine, quand il lui portait

son panier de légumes! Et, en allant plus au fond des choses, il se souvenait

de l'indignation avec laquelle elle avait accueilli le compliment qu'il lui avait fait en la comparant à une Mandingue; d'ailleurs, c'était une mécréante. Et puis elle était autoritaire, discutailleuse - et bavarde, de surcroît.

Mais comment oublier, d'un autre côté, les soins qu'elle lui avait prodigués quand il gisait mutilé, ligoté, souhaitant la mort. Elle était venue cinq ou six fois par jour; elle l'avait pansé, fait manger, elle avait même nettoyé ses déjections; et c'était elle qui l'avait guéri de la fièvre, avec son

cataplasme de plantes. Et puis elle était solide, pleine de santé. Et quel nombre infini de bonnes choses elle cuisinait!

Plus il lui trouvait de qualités, et plus il se montrait désagréable avec

elle quand il avait à paraître à la cuisine, s'enfuyant dès sa mission remplie

comme s'il avait le feu aux trousses.

Un jour o˘ il discutait avec le vieux jardinier et le Violoneux, Kounta

amena lentement et, lui sembla-t-il, adroitement la conversation sur Bell, et demanda de son ton le plus neutre

- O˘ elle était, avant d' venir ici?

A son grand émoi, les deux hommes dressèrent instantanément l'oreille en le regardant d'un air intéressé.

- J' me souviens qu'elle est arrivée ici quèq' deux ans avant toi, répondit le jardinier au bout d'une minute. Mais pour c' qui la r'garde, l'est pas très bavarde. Alors, j'en sais pas plus que toi.

Le Violoneux dit qu'à lui non plus elle n'avait jamais rien confié de son passé. Kounta n'arrivait pas à définir l'expression qu'arboraient les deux hommes, mais il la trouvait agaçante. Suffisance - voilà, c'était de la suffisance!

Le Violoneux se gratta l'oreille droite.

- C'est drôle que tu d'mandes ça pour Bell, pasque y a pas longtemps, on discutait d' vous deux, nous aut'.

- On disait qu' des fois vous seriez juste c' que l'aut' il a besoin, compléta le jardinier.

Stupéfait et indigné, Kounta n'arrivait pas à articuler un son.

Sans cesser de se gratter l'oreille, le Violoneux le regarda d'un oeil malin.

- Oui, c' gros derrière qu'elle a, y a pas tant d'hommes qui pourraient

l'manier.

Furieux, Kounta voulut répondre, mais le jardinier s'interposa brusquement :

Dis donc, y a combien d'temps qu' t'as pas touché une femme?

Kounta le fusilla du regard.

- En tout cas, y a au moins vingt ans! s'écria le Violoneux.

- Seigneur Dieu! dit le jardinier. Dépêche-toi avant d'tarir!

- S'il y est déjà pas! lança le Violoneux.

Toujours muet de fureur mais incapable de se contenir plus longtemps, Kounta bondit sur ses pieds et partit en claudiquant rageusement.

- T'en fais pas! lui cria de loin le Violoneux. Avec elle, tu resteras pas tari longtemps!

60

Pendant les jours qui suivirent, Kounta passa toutes les heures o˘ il n'était pas en route avec le maître à graisser et à nettoyer le buggy. Il slins-tallait devant l'écurie, donc au vu des autres - comme cela, on ne pouvait l'accuser de se tenir à l'écart, et, en même temps, le Violoneux et le jardinier constataient qu'il était trop occupé pour bavarder avec eux. En réalité,

il leur en voulait encore de ce qu'ils avaient dit sur Bell et lui.

Son travail machinal lui permettait de réfléchir tout à loisir aux sentiments qu'il portait à Bell. Pensait-il à elle avec animosité, son chiffon s'activait furieusement sur le cuir; mais, s'il lui venait une plus douce idée

en tête, alors le chiffon s'attardait mensuellement sur la banquette -

cette

Bell avait tout de même bien des qualités! Et, quels que soient ses défauts,

Kounta devait reconnaître qu'elle avait maintes fois agi dans son intérêt au cours de toutes ces années. Il était même s˚r qu'elle avait discrètement contribué à lui faire obtenir les fonctions de cocher. Sans rien en laisser paraître, Bell avait beaucoup d'influence sur le maître. En outre, une foule

de menus services qu'elle lui avait rendus revenaient à l'esprit de Kounta.

Ainsi cette fois o˘ il avait eu les yeux tellement irrités qu'il n'arrêtait plus de les frotter - à l'époque, il travaillait encore au jardin. Elle n'avait rien dit, mais un matin elle était arrivée avec de grandes feuilles humides de rosée, et elle lui avait fait couler la rosée dans les yeux - ce qui avait très vite calmé les démangeaisons.

Seulement, il y avait aussi beaucoup de choses qui lui déplaisaient en Bell - et le chiffon de Kounta s'activait furieusement. D'abord, elle fumait

241

la pipe; mais, surtout, il fallait la voir danser lorsqu'il y avait des réjouissances au quartier des esclaves. Il estimait que les femmes ne devaient pas danser, ou, en tout cas, pas danser d'une façon aussi débridée. Et le pire, c'était de la voir s'évertuer à tortiller du postérieur - c'était sans doute à ça que faisaient allusion le Violoneux et le jardinier. Certes, Kounta n'était pas chargé de s'occuper du postérieur de Bell; mais enfin, elle aurait d˚ se respecter un peu plus - et, par la même occasion, respecter un peu plus Kounta et les autres hommes. Elle avait une langue plus acérée encore que celle de Nyo Boto. Kounta n'y aurait rien trouvé à redire si elle avait gardé ses critiques pour elle ou si elle s'était contentée d'en parler uniquement avec les autres femmes, comme cela se passait à Djouffouré.

Une fois le buggy rutilant, Kounta se mit à graisser et à nettoyer le cuir des harnais, et, sans savoir pourquoi, il se remémora les vieillards de Djouffouré qui sculptaient des objets dans une bille de bois - comme la bille de hickory sur laquelle il était assis. Ils en examinaient d'abord longuement la texture et les veines avant de l'attaquer avec leurs outils.

Kounta se leva et fit basculer le bloc sur le côté. Il en étudia soigneusement les deux sections, le fit rouler en le tapotant de place en place avec un morceau de fer : le bois était bien sec et serré, car il rendait le même son partout. Voilà donc une bille d'excellent bois qui ne servait à rien, sauf

de siège occasionnel. quelqu'un avait d˚ la laisser traîner là, et on n'avait

plus jamais songé à la déplacer. S'assurant qu'il n'y avait personne en vue,

il se h,ta de la rouler jusqu'à sa case, ferma la porte et retourna à son travail.

Ce soir-là, après avoir ramené le maître d'une visite au chef-lieu du comté, qui lui avait paru interminable, Kounta prit son dîner au passage et l'emporta dans sa case : il ne pouvait attendre plus longtemps de retrouver la bille de hickory. Il n'aurait pu dire ce qu'il y avait dans son écuelle,

car il mangea sans détacher les yeux du bloc. Et puis, il s'assit sur le sol

et l'examina à la lueur dansante de la bougie fichée sur la table. Il revoyait

le mortier et le pilon qu'Omoro avait taillés pour Binta, tout patinés par l'usage. Au fond, il n'avait rien à faire lorsque le maître ne sortait pas

-

cela l'occuperait. Il allait en faire un mortier pour écraser le maÔs.

il commença par dégrossir le pourtour à la hachette afin d'obtenir un cylindre bien régulier. Au bout du troisième jour, il attaqua l'intérieur au

ciseau à bois et le creusa en cuvette. Puis il retravailla les surfaces au couteau pour les rendre lisses et décora l'extérieur de motifs gravés. Il s'étonnait lui-même de retrouver les gestes des sculpteurs de son village, après tout ce temps passé loin d'eux.

Le mortier terminé, il choisit une branche de hickory de la grosseur du bras, bien sèche et sans un noeud, et façonna dedans le pilon en polis-sant le manche avec un éclat de verre.

Et puis mortier et pilon restèrent dans un coin de sa case pendant deux

semaines. Kounta les contemplait de temps en temps - ils n'auraient pas 242

été déplacés dans la cuisine de sa mère, songeait-il. Mais il ne voyait pas très bien ce que lui-même allait en faire; c'était en tout cas la raison qu'il

se donnait pour les garder. Mais un matin, sans trop réfléchir à son geste, il les emporta en allant demander à Bell si le maître avait besoin du buggy.

Sans ouvrir la contre-porte grillagée, Bell l'informa sèchement que le maître

ne sortirait pas et se détourna aussitôt. Avant de songer à ce qu'il faisait,

Kounta avait déposé mortier et pilon sur la marche et filait aussi vite que le lui permettait son pied mutilé.

Au bruit, Bell regarda dehors et remarqua que Kounta semblait plus pressé que de coutume; et puis elle aperçut le mortier hérissé du pilon.

Elle

attendit que Kounta soit hors de vue, ouvrit la contre-porte, et resta ébahie

devant ces objets inattendus. Elle les ramassa et rentra dans sa cuisine; puis elle examina le mortier, admira les motifs sculptés - et fondit en larmes.

Depuis vingt-deux ans qu'elle était dans la plantation Waller, jamais encore un homme n'avait confectionné de ses mains quoi que ce soit pour elle - elle qui, justement, n'avait cessé de se montrer désagréable envers Kounta.

Bell se demandait quel accueil elle devait lui réserver, quand il viendrait s'enquérir des ordres du maître, après le déjeuner. Enfin, elle avait toute la fin de la matinée pour prendre un parti. Pendant ce temps, Kounta, rentré dans sa case, avait l'impression de s'être dédoublé : il y avait un Kounta humilié jusqu'au tréfonds par le geste ridicule de l'autre - et un Kounta fou de joie parce qu'il avait fait ce geste. Mais qu'est-ce (lui l'y avait poussé? Et qu'allait penser Bell? Il redoutait déjà ce moment o˘ il lui faudrait la revoir, après le déjeuner.

Il retourna à la maison du pas d'un condamné à mort. En voyant que le mortier et son pilon n'étaient plus sur la marche, son coeur bondit de joie et se serra en même temps. A travers la contre-porte grillagée, il les aperçut : elle les avait simplement rentrés et laissés sur le sol. Il frappa,

et Bell se retourna - comme si elle ne l'avait pas entendu venir - pour lui ouvrir la porte, en s'efforçant de paraître naturelle. Mauvais signe, pensa Kounta : cela faisait des mois qu'elle ne l'avait pas invité à

entrer.

Et, en plus, il lui semblait être figé sur place. Alors, incapable de mettre

un pied devant l'autre, il lui demanda d'un ton neutre si le maître voulait sortir. En s'efforçant de dissimuler sa gêne, elle lui répondit d'un ton non

moins neutre que le maître n'avait pas prévu de sortir. Comme Kounta esquissait une retraite, elle ajouta : " D'puis c' matin, l'a pas arrêté

d'écrire

des lettres. " Pas une seule des choses qu'elle avait envisagé de dire à

Kounta ne lui revenait à l'esprit. Alors, elle lança tout à trac : " quoi qu' c'est? " en désignant le mortier.

Kounta aurait donné n'importe quoi pour être ailleurs. Enfin il réussit

à l,cher, d'un ton presque furieux :

- C'est pour toi, pour piler l' maÔs.

Cette fois, le visage de Bell trahit son émotion. Kounta en profita pour

I

décamper, comme s'ils n'avaient plus rien à se dire - et Bell resta toute bête dans sa cuisine.

Pendant deux semaines, à part leurs saluts habituels, ils n'échangèrent

pas un mot. Et puis, un jour, Bell glissa à Kounta une galette de maÔs.

Il marmonna un remerciement et se réfugia dans sa case pour manger la galette toute chaude et onctueuse de beurre fondu. Il se sentait profondément touché. Elle avait fait cette galette avec le maÔs qu'elle avait pilé

dans

le mortier - il en était à peu près s˚r. Mais, même avant ça, il avait déjà

décidé de parler à Bell. Aussi, en venant prendre ses ordres pour l'après-midi, il se força à sortir une phrase qu'il s'était bien mise dans la tête

- Faudra qu'on cause, après l'dîner.

La réponse de Bell fusa :

- «a m' dérange pas - et elle regretta aussitôt sa précipitation.

Kounta s'était tellement échauffé qu'au moment du dîner il n'en pouvait plus d'énervement. Pourquoi lui avait-elle répondu de la sorte? …tait-elle vraiment aussi indifférente qu'elle affectait de l'être? Et alors, pourquoi lui avait-elle donné la galette? Il allait en avoir le coeur net. Mais o˘ devaient-ils se retrouver? Cela, ils n'en avaient pas parlé. Bon, Bell devait attendre Kounta chez elle. Et il souhaitait désespérément que M'sieu Waller f˚t appelé par un patient. Mais tout était calme - il fallait y aller.

Il respira bien fort, ouvrit sa porte et se dirigea d'un air détaché vers la

grange. Il en sortit en balançant un harnais : si, par hasard, quelqu'un le voyait déambuler en pleine nuit, le harnais fournirait un prétexte à sa sortie. Et il marcha vers la case de Bell - en prenant soin d'inspecter les alentours, avant de frapper à la porte.

Bell ouvrit précipitamment et jaillit de sa case. Elle vit bien le harnais

dans les mains de Kounta, mais elle ne demanda pas d'explications - et, comme il ne semblait pas disposé à en fournir, elle partit lentement vers la clôture, au fond du quartier des esclaves; Kounta lui emboîta le pas.

Ils avançaient sans un mot, sous la p,le clarté du second quartier de lune.

S'étant pris la jambe dans une tige rampante, Kounta trébucha; il frôla Bell de l'épaule et dut se retenir pour ne pas prendre la fuite. Il se torturait

l'esprit pour trouver quelque chose à dire à Bell - n'importe quoi. Avec le Violoneux, avec le jardinier, avec quiconque, il aurait trouvé ses mois

- mais avec elle?

Ce fut Bell qui rompit enfin le silence en lançant brusquement

- Les Blancs, z'ont pris comme président c' général Washington.

Kounta aurait voulu lui demander ce qu'était un " président ", mais il préférait qu'elle continu,t à parler.

- Et l'a un vice-président, m'sieu John Adams, précisa Bell.

Kounta sentait qu'il devait trouver quelque chose à dire pour soutenir la conversation. Alors, il se lança

- Hier, j'ai conduit l' maître pour aller voir la p'tite de son frère.

Mais il se tut aussitôt, conscient de sa balourdise : Bell savait s˚rement mieux que lui ce qu'il en était.

- Tu dois pas savoir grand-chose du frère du maître, dit alors Bell.

L'est secrétaire du comté de Spotsylvanie, mais il va pas à la cheville du maître. Moi, j'écoute, et y a pas beaucoup d' choses qui m' tombent pas dans

l'oreille. J'en sais autrement plus qu'on croit.

Elle regarda Kounta.

- Ce m'sieu John, j'l'ai jamais estimé, mais, quand même, l'est pour rien dans ton pied coupé. Même qu'il a piqué une rogne terrib' contre ces p'tits Blancs qui t'avaient 'stropié. Il leur z'avait fait t' chercher avec leurs

chiens, et z'ont prétendu qu'ils t'avaient fait ça pasque tu voulais les tuer

avec une pierre. (Bell fit une pause.) Tiens, je r'vois ça comme d'hier.

L' shérif Brock s'est ram'né en vitesse pour voir le maître. (A la lueur de la lune, elle regarda Kounta.) T'étais comme mort, que l' maître il disait.

Et l'était hors de lui pasque m'sieu John il trouvait qu' t'étais plus bon à rien avec ton pied coupé. C'est pour ça que l' maître t'a ach'té - j'ai vu d' mes yeux l'acte d' vente. Comme m'sieu John il y d'vait d' l'argent, l' maître il a pris à la place une grande ferme, et toi avec. C4est c'te grande

ferme avec la mare, juste là o˘ la route elle tourne, t'arrêtes pas d'

passer

d'vant.

Kounta sut aussitôt de quelle ferme il s'agissait. Il voyait la mare et

les champs qui l'entouraient.

- Mais les affaires entre eux, ça change rien, poursuivit Bell, pasque tous ces Waller ils s'tiennent les coudes. Sont une des plus vieilles familles

de Virginie. Z'étaient même déjà une vieille famille en Angleterre avant d' passer l'eau. Tous des " sirs " et des embarras comme ça, et z'étaient d' l'Eglise d'Angleterre. Y en a un qu'a écrit des pouazies, m'sieu Edmund Waller, qu'il s'appelait. L' premier qu'est v'nu ici, c'était son cadet, m'sieu

John Waller. L'avait dix-huit ans. J'ai entendu dire au maître qu'un roi Charles II y a donné une grande concession d' terres, là o˘ qu'est l' comté d' Kent à c't' heure.

Tout en discourant, Bell avait ralenti l'allure, et Kounta marchait à petits pas à côté d'elle, ravi qu'elle fasse la conversation. Il connaissait d'ailleurs une bonne partie de ce qu'elle lui racontait, gr,ce aux cuisinières des différents Waller, mais il préférait garder ce détail pour lui.

- Alors ce John Waller, l'a épousé une mam'zelle Mary Key, et z'ont b,ti la grande maison d'Enfield, o˘ y a maintenant les parents du maître.

Sur leurs trois garçons, y a surtout eu " John le jeune " qu'a compté, le cadet qu' c'était. L'a appris l' droit quand il était shérif, et puis l'a été à

la Chambre des Bourgeois d' la Virginie; ce John-là, il a aidé à fonder Fredericksburg et à faire l' comté de Spotsylvanie. C'est lui et ma'me Dorothy qu'ont b,ti Newport, et z'ont eu six enfants. Et, d' ces six-là, l'est né

toute

une flopée d' Waller et z'ont eu des p'tits eux aussi. Y a tellement d'

Waller

que l' maître et les autres o˘ tu l' mènes, c'est juste qu'un p'tit morceau d' la famille. C'est tous des gens considérab', des shérifs, des prédicateurs, des secrétaires de comté, des memb' de c'te Chambre des Bour-245

geois, des médecins comme le maître; y en a tout un tas qu'a combattu dans la guerre d'Indépendance et j' sais pas quoi encore.

Kounta était si captivé par le récit de Bell qu'il sursauta quand elle fit halte.

On irait mieux d' rentrer, dit-elle. A s' balader comme ça pendant des heures, on arrivera pas à s' réveiller d'main matin.

Ils rebroussèrent chemin dans les herbes folles, et Bell demeura un instant silencieuse; mais, comme ce que Kounta avait à dire lui restait

apparemment dans la gorge, elle se remit à bavarder de tout et de rien.

Arrivée à sa case, elle se tut et resta plantée devant Kounta. Lui-même la regardait sans pouvoir sortir un mot, et, quand il retrouva sa langue, ce fut pour proférer :

- Comme t'as dit, y s' fait tard. A d'main.

Eh bien, pensa Bell en le voyant s'éloigner, le harnais à la main, s'il avait voulu " causer " ce n'était pas pour ce soir-là. S'il s'agissait de ce qu'elle pensait - sans oser se l'avouer - il y viendrait bien un jour ou l'autre.

Pendant deux semaines ils n'échangèrent que des banalités, et puis, un jour, Bell invita négligemment Kounta à dîner chez elle le soir même.

Il en fut si éberlué qu'il ne savait que répondre. Il ne s'était jamais trouvé seul à seul dans une case avec une femme, sauf avec sa mère et sa grand-mère. La chose ne serait pas correcte. Mais, comme il n'arrivait pas a articuler un mot, Bell régla la question en lui indiquant à quelle heure il devait venir.

Il se lava de la tête aux pieds dans une grande bassine avec un pain de savon marron et un linge rêche, en s'étrillant vigoureusement à trois reprises. Pendant qu'il s'habillait, il se surprit à chantonner un air de son village, 0 Mandoumbé, comme il est gracieux ton long cou. On ne pouvait dire de Bell qu'elle avait un long cou ni qu'elle était gracieuse, mais il devait reconnaître qu'il se trouvait bien avec elle. Et il savait qu'elle aussi se trouvait bien avec lui.

La case de Bell - la plus grande de la plantation - était située à proximité de la maison du maître et précédée d'un petit parterre de fleurs.

Connaissant la façon dont Bell tenait la cuisine, Kounta ne fut pas surpris de l'ordre et de la propreté qui régnaient dans sa case. La pièce dans laquelle elle le fit entrer avait un aspect douillet, avec ses murs de rondins

colmatés de boue séchée, sa cheminée d'adobes descendant du plafond pour s'élargir en un foyer à côté duquel étaient suspendus des ustensiles de cuisine rutilants. En plus, la case de Bell comportait deux pièces et deux

fenêtres munies de volets qu'il suffisait de tirer pour se garantir de la pluie

ou du froid. L'autre pièce était isolée par un rideau, vers lequel Kounta évitait de diriger ses regards, car c'était évidemrrtent là qu'elle couchait.

Au centre de la grande pièce se dressait une table rectangulaire portant deux cruches, l'une qui contenait les couverts, l'autre des fleurs cueillies

dans le parterre, et deux bougies allumées dans des coupelles d'argile. Aux
246

deux extrémités de la table étaient installées des chaises cannées à haut dossier. Bell l'invita à s'asseoir dans le rocking-chair devant l',tre.

Kounta s'y

laissa tomber avec précaution, car il en usait pour la première fois, mais il s'efforça de prendre un air détaché, puisque Bell semblait elle-même trou-

ver sa réception toute naturelle.

- J'ai tant eu à faire qu' j'ai pas allumé l' feu, dit-elle, et aussitôt

Kounta s'empressa, heureux de se donner une contenance en faisant quelque chose.

Comme Bell avait préparé le feu, il n'eut qu'à battre le briquet pour enflammer les touffes de coton qui firent bientôt flamber le petit bois, sous

les b˚ches de chêne judicieusement équilibrées.

- J' me d'mande à quoi j' pense de t'inviter quand tout est sens d'ssus

d'ssous et qu'j'ai rien d' prêt, dit-elle en s'affairant autour de ses marmites.

- J'ai rien qui m'presse, répondit Kounta.

Mais, en réalité, Bell eut tôt fait de réchauffer le poulet déjà cuit, dans

sa sauce épaissie de boulettes de p,te - le plat préféré de Kounta. Une fois à table, elle fit semblant de lui reprocher sa goinfrerie tout en lui remplissant trois fois de suite son assiette.

- Non, j' suis plein comme un oeuf, répondit Kounta lorsqu'elle lui proposa de " finir la marmite ".

Ils parlèrent pendant quelques minutes de choses et d'autres, et puis Kounta se leva en disant qu'il devait rentrer chez lui. Arrivé sur le pas de la porte, il s'arrêta, et ils restèrent un moment à s'entre-regarder en silence; puis Kounta regagna sa case de son pas clopinant.

Le lendemain il se réveilla d'un coeur léger - sentiment que, depuis l'Afrique, il n'avait plus jamais éprouvé. Il ne confia à personne la raison

de son évidente allégresse, mais cela n'était nullement nécessaire. Le quartier des esclaves bruissait d'une nouvelle : on avait vu Kounta sourire et même rire dans la cuisine de Bell. Et Bell prit l'habitude d'inviter Kounta à dîner, d'abord une fois et, par la suite, deux fois par semaine. Il se disait

de temps en temps qu'il ne devrait pas accepter toutes les invitations, mais

il n'arrivait jamais à en refuser une. Et cette Bell qui lui cuisinait des choses dont il lui avait dit qu'on les connaissait en Gambie, haricots rouges, gombos, rago˚t d'arachides, ignames au four toutes crémeuses de beurre.

Parfois, Bell lui donnait à emporter pour le Violoneux et le jardinier des portions d'un plat particulièrement réussi. Il les voyait moins souvent que par le passé, mais les deux hommes ne semblaient pas lui en tenir rigueur, et ils n'en prenaient au fond que plus de plaisir aux conversations

qui les réunissaient encore à l'occasion. Kounta ne leur parlait jamais de Bell - et ils observaient la même discrétion - mais il ne pouvait se tromper

à leur expression . ils étaient aussi au courant de ses rencontres avec Bell

que s'ils en avaient été les témoins directs.

Cela le gênait finalement assez peu. Ce qui, en revanche, lui pesait, c'était que des questions sérieuses restaient à mettre au point entre lui et

247

Bell et qu'il n'arrivait pas à prendre sur lui de les évoquer. qu'est-ce que

c'était notamment que ce " Jésus " blond et rose dont l'image encadrée ornait un mur de sa case, et qui semblait être un parent de l'autre mécréant,

le " Seigneur "? Il finit tout de même par interroger Bell, et la réponse fusa :

" Y a qu' deux endroits o˘ on finira tous, c'est l'enfer ou l' ciel, et çui o˘

t'iras, ça t' regarde! " Chaque fois qu'il repensait à cette réponse, il en éprouvait du dépit, mais il finit par admettre qu'elle avait autant le droit

que lui d'avoir sa croyance - fausse, en ce qui la concernait. Pour lui, il était né avec Allah et il mourrait avec Allah. Mais, au fait, n'avait-il pas

cessé de Le prier régulièrement depuis qu'il fréquentait Bell? Il résolut de

s'amender en espérant qu'Allah lui accorderait Son pardon.

Et puis, le moyen de tenir rigueur à cette mécréante chrétienne quand elle se montrait si bonne envers lui - lui qui, aussi digne soit-il, était tout

de même d'une autre foi? Pour la remercier, il allait lui confectionner quelque chose qu'elle serait la seule à avoir, quelque chose d'aussi spécial que

le mortier. Comme Kounta devait aller chez m'sieu John, pour en ramener la petite mam'zelle Anne qui venait passer la fin de la semaine à la plantation Waller, il en profita pour cueillir en chemin une belle brassée de joncs.

Il en fendit les tiges en minces lames et les tressa avec de fines et blanches

feuilles de maÔs pour faire une natte décorée en son centre d'un motif mandingue. Il lui fallut plusieurs jours pour en venir à bout, mais le résultat

dépassa ses espérances et il l'offrit fièrement à Bell en venant dîner.

- Plus souvent que j' laisserais du monde mettre leurs pieds d'ssus!

s'écria-t-elle en disparaissant derrière le rideau de sa chambre.

Elle ressortit en tenant quelque chose derrière son dos :

- «a d'vait être pour ton NoÎl, mais j' te f rai autre chose.

Elle lui tendit le cadeau. C'étaient des chaussettes de laine tricotées,

dont l'une n'avait qu'un demi-pied, le reste étant garni d'un moelleux coussinet. Et ils restèrent à se regarder, trop interdits pour trouver leurs mots.

De bonne odeurs de cuisine s'échappaient des marmites, mais Kounta se sentait envahi par quelque chose d'étrange tandis que lui et Bell demeuraient plantés l'un devant l'autre. Soudain, Bell lui saisit la main, éteignit

d'un geste les bougies et il eut l'impression d'être une feuille emportée par

un torrent fougueux tandis qu'ils franchissaient le seuil de la chambre et s'étendaient sur le lit. Bell s'accrocha à lui, il referma ses bras sur elle.

Kounta avait vécu trente-neuf pluies - c'était la première fois qu'il étreignait une femme.

Voulait pas m' croire, le maître, quand j'y ai dit, raconta Bell à

Kounta. L'a fini par dire qu'fallait d'abord qu'il y pense un moment, pasque les gens qui s' marient, c'est sacré d'vant Jésus.

M'sieu Waller n'en toucha pas le moindre mot à Kounta pendant les semaines qui suivirent. Et puis, un soir, Bell accourut chez Kounta pour lui apprendre d'une voix haletante

J'y ai dit qu'on voulait toujours s' marier, alors il a répondu qu' ça pouvait s' faire.

La nouvelle se répandit aussitôt dans le quartier des esclaves. A la grande confusion de Kounta, tout le monde s'empressa de le féliciter. Et cette Bell qui était allée jusqu'à raconter ça à la p'tite mam'zelle Anne qui

rendait visite à son oncle, si bien qu'elle s'était répandue partout en criant :

" Bell va s' marier! Bell va s'marier! " Mais, au fond, il avait tort d'être

mécontent de ce remue-ménage - les Mandingues ne considéraient-ils pas le mariage comme l'événement le plus important après la naissance? Bell avait réussi à obtenir du maître la promesse de se passer du buggy - donc de Kounta - pendant toute la journée du dimanche avant NoÎl; comme les autres avaient alors congé, tout le quartier des esclaves pourrait assister

aux épousailles.

- J'sais qu' tu veux pas qu'on s'marie dans la grande maison, dit Bell à Kounta, sans ça, j'aurais eu qu'à d'mander au maître, et ça se s'rait

fait. Mais j' sais aussi qu'il y tient pas plus qu' toi, alors comme ça tout

l' monde est content.

La cérémonie se tint dans la première cour du quartier des esclaves, près du parterre de fleurs. Il y avait là tous les Noirs endimanchés et, en face d'eux, m'sieu Waller avec la p'tite mam'zelle Anne et ses parents.

Mais, pour Kounta, l'invité d'honneur - et le véritable responsable de toute

l'affaire - était son ami le Ghanéen, qui avait réussi à venir d'Enfield pour

la circonstance. En s'avançant au milieu de la cour aved Bell, Kounta tourna la tête vers le joueur de qua-qua et ils échangèrent un long regard.

Tante Sukey, la blanchisseuse de la plantation, qui mêlait toujours sa voix à celle de Bell dans les prières et les chants, se détacha des autres : c'était

elle qui allait officier. Après avoir demandé à l'assistance de resserrer son

rang, elle déclara

249

- Et maintenant, je d'mande à tout l' monde ici d' prier pour ces deux-là qu'Dieu va unir. Faut prier pour qu'ce couple il reste bien ensemble - elle hésita - et qu' rien y arrive pour l'défaire en étant vendus chacun

d' leur côté. Et d' prier aussi pour qu'y leur vienne des beaux p'tits bien vivaces.

Puis Tante Sukey déposa un manche à balai sur l'herbe rase et fit sipne 1

à Kounta et à Bell de se tenir par le bras.

Kounta était au bord de la suffocation. Des souvenirs d'épousailles à Djouffouré tournoyaient dans sa tête : les danseurs, les chanteurs de louanges, et les prières, et les messages tambourinés transmettant la nouvelle de l'heureux événement aux autres villages. Il espérait que ce qu'il était en train de faire lui serait pardonné, qu'en dépit de cette invocation

au Dieu paÔen, Allah comprendrait que Kounta ne croyait qu'en lui, et en lui seul. Il entendit la voix de Tante Sukey, qui lui parut très lointaine :

" S˚r que vous voulez vous marier tous les deux? " Tout contre Kounta, Bell répondit d'une voix douce : " Oui. " Tante Sukey se tourna vers Kounta, et il se sentit transpercé par son regard. Bell lui pressait le bras.

Il réussit à proférer le mot attendu : " Oui. " Et Tante Sukey dit

- Alors, d'vant Jésus, sautez tous les deux dans la terre bénie du mariage.

Kounta et Bell sautèrent bien haut par-dessus le manche à balai - la veille, Bell avait fatigué Kounta à force de le faire " répéter ". Il trouvait une telle répétition ridicule, mais elle l'avait averti - leur mariage connaîtrait les pires déboires si l'un d'eux emeurait le manche, et c'était celui-là qui mourrait le premier. Mais les applaudissements et les acclamations montèrent : le saut était réussi. quand le tumulte se fut calmé, Tante

Sukey reprit la parole.

- Personne il doit séparer c' que Dieu a uni. Allez, et d'meurez-vous fidèles.

Et, s'adressant directement à Kounta

- Vivez en bons chrétiens.

Puis Tante Sukey se tourna vers m'sieu Waller.

- Maître, y aurait quèq' chose que vous t'niez à dire pour c't' occasion?

Le maître avait nettement l'air de ne pas y tenir, mais il s'avança et dit d'un ton amène :

- Avec Bell, il aura une bonne épouse. Et elle aura un bon garçon.

Ma famille et moi-même leur souhaitons bonne chance pour toute leur vie.

Les acclamations reprirent de plus belle, ponctuées par les cris de joie

de la p'tite mam'zelle Anne qui gambadait en tous sens; mais sa maman la rattrapa et les Waller regagnèrent la grande maison pour laisser les Noirs célébrer la fête à leur façon.

La longue table disparaissait sous les plats que Bzll avait préparés avec l'aide de Tante Sukey et d'autres amies. Au milieu de la joyeuse ambiance du festin, seuls Kounta et le Ghanéen s'abstinrent de toucher 1

au brandy et au vin que le maître avait prélevés sur sa propre cave, en guise de cadeau. Dès le début des réjouissances, le Violoneux s'était déchaîné sur son crincrin, mais il avait manifestement - et libéralement

- fait honneur à l'alcool, à en juger par la façon dont il tanguait en faisant

voler son archet sur les cordes. Kounta se résignait à le voir dans cet état,

qui ne lui était que trop familier, mais l'inquiétude le gagna quand il s'aperçut que Bell elle-même vidait verre sur verre. Il tressaillit de honte

en l'entendant lancer à Soeur Mandy : " «a f sait dix ans que j' le guignais! " Et voilà que Bell enlaçait Kounta, l'embrassait sur la bouche devant tout le monde, tandis que fusaient les propos épicés, que les invités

se poussaient du coude, que montait une tempête de rires. Kounta resta crispé jusqu'au départ des derniers invités. quand ils ne furent plus que tous les deux dans la cour, Bell vint vers lui d'un pas incertain et lui dit

d'une langue p,teuse :

- Maint'nant qu' t'as ach'té la vache, t'auras du lait autant qu' t'en veux!

Il fut horrifié de l'entendre s'exprimer de la sorte.

Mais Kounta surmonta rapidement cette première contrariété. Et il ne lui fallut pas longtemps pour apprécier dans toute sa plénitude ce qu'était un ample et vigoureux corps de femme. Dans le noir, il passait ses mains sur les formes rebondies : Bell n'avait certes pas à porter de tournure sous sa jupe, pour se faire un postérieur avantageux - Kounta avait entendu dire que beaucoup d'autres femmes en étaient réduites là. Il ne l'avait jamais vue dans sa nudité - elle soufflait les bougies avant de se dévêtir - mais elle l'avait laissé une fois regarder ses seins, et il avait noté

avec plaisir qu'ils seraient de taille à gorger leur fils de lait.

Seulement,

il découvrit avec horreur que le dos de Bell était zébré des profonds sillons

du fouet.

- J' les emporterai dans la tombe, tout comme ma mammy, dit Bell, mais mon dos est bien moins amoché qu' le tien.

Kounta sursauta en l'entendant. …videmment, il n'avait jamais vu son dos - et il avait presque oublié les abominables morsures du fouet, depuis vingt ans qu'il était à la plantation Waller.

Kounta aimait dormir contre le corps chaud de Bell, dans le grand lit au moelleux matelas bourré de coton et non, comme les paillasses, de paille ou de feuilles de mais. Il faisait tiède sous les couettes qu'elle avait

confectionnées elle-même, et il ne se lassait pas du plaisir tout nouveau pour lui de se glisser entre des draps. Une chose peut-être aussi agréable, c'était d'enfiler chaque jour une chemise propre, fraîchement empesée, et juste à ses mesures, car c'était Bell qui les lui taillait. Et encore autre chose : elle avait assoupli avec du suif le cuir de ses hautes bottines, et il possédait maintenant une quantité de paires de chaussettes tricotées et garnies du coussinet qui protégeait son pied droit.

Lui qui avait d˚ se contenter jusque-là, en rentrant de conduire le maître, d'un repas froid avant de regagner, solitaire, sa triste paillasse, il trou-251

vait en rentrant des marmites o˘ mijotait le même dîner que celui du maître

- sauf lorsque c'était du porc, bien entendu. Et comme c'était agréable de manger dans de la faÔence blanche, avec des couverts que Bell s'était appropriés sur ceux de la grande maison. Bell avait même blanchi les murs de sa case - non, de leur case - au lait de chaux, à l'extérieur et à

l'inté-

rieur. Finalement, il aimait pratiquement tout en Bell. Il n'arrivait même plus à se ressouvenir de la vie qu'il menait encore quelques mois auparavant, à quelques mètres seulement de son nouveau foyer.

62

Aussi proche que Kounta se sentît de Bell depuis leur union, il lui semblait parfois qu'elle ne lui faisait pas totalement confiance. Ainsi, au cours de leurs conversations, il lui arrivait de changer brusquement de sujet après avoir paru sur le point de dire quelque chose - seule sa fierté retenait Kounta de montrer à quel point cette attitude le faisait enrager. Et, à diverses reprises, il avait appris du Violoneux ou du jardinier des choses qui ne pouvaient avoir été recueillies qu'en écoutant à la porte du maître. Kounta ne s'arrêtait pas à la teneur même des informations, mais au fait qu'elle ne lui en avait rien dit, qu'elle avait des secrets pour son mari. Et cela le blessait d'autant plus que lui-même ne manquait jamais de rapporter à Bell et aux autres ce qu'il avait glané au-dehors - des choses qui n'auraient jamais filtré jusqu'à eux, ou beaucoup plus tardivement. Alors, Kounta s'abstint pendant quelques semaines d'informer Bell de ce qu'il avait pu entendre en ville.

quand elle finit par lui en faire la remarque, il répondit qu'il ne se passait

pas grand-chose depuis un moment, ce qui n'était pas plus mal, car, quand il y avait des nouvelles, elles n'étaient jamais bonnes. Mais, la fois suivante, estimant qu'elle devait avoir compris la leçon, il lui confia

au retour de la ville ce qu'il avait entendu le maître raconter à un ami : un médecin blanc de La Nouvelle-Orléans, nommé Benjam'n Rush, avait écrit que son assistant noir, un esclave nommé James Derham, en était arrivé, avec le temps, à posséder un savoir médical égal au sien

- alors, il l'avait affranchi.

- C'est pas çui qu'est dev'nu un médecin plus connu qu' son ancien maître? demanda Bell.

- Comment qu'tu l' sais? L' maître il a dit qu'il v'nait juste de lire 252

-I@

ça, et comme y a pas eu d' visites, t'as rien pu entendre raconter, rétorqua

Kounta, aussi furieux qu'intrigué.

- C'est que j' sais y faire, répondit Bell d'un air mystérieux.

Ainsi, Bell savait y fairel Eh bien, maintenant, elle pourrait toujours

attendre que Kounta lui rapporte des nouvelles. Et, pendant une bonne semaine, il se montra taciturne au possible. Alors, Bell finit par céder.

Un

dimanche soir, après lui avoir servi un bon dîner, elle dit doucement à

Kounta :

- Y a quèq' chose que j'veux t' raconter d'puis longtemps.

Elle passa dans la chambre et en rapporta un des numéros de la Gazette de Virginie dont elle gardait une pile sous le lit. Kounta ne l'igno-rait pas, mais il pensait que c'était pour le plaisir de tourner les pages

-

plaisir partagé par beaucoup de Noirs mais aussi par des petits Blancs que l'on voyait, le samedi, déambuler dans les rues du chef-lieu du comté le nez plongé dans un journal, alors que tout le monde - et même Kounta

- savait qu'ils étaient incapables d'en lire un seul mot. Mais les manières furtives de Bell laissaient présager quelque chose qu'il commençait à deviner.

_ J' sais un peu lire, lui confia-t-elle, mais que l' maître l'apprenne et

il m'vend aussitôt.

Kounta ne réagit pas, car il savait que Bell en dirait plus d'elle-même

que s'il lui posait des questions.

- «a r'monte à quand j'étais p'tite. Les enfants du maître que j'avais,

ils m'ont appris en jouant au 'stituteur, pasqu'ils allaient à l'école.

L' maître et la maîtresse fsaient même pas attention, pasque les Blancs ils s' disent que les négros c'est trop bête pour apprendre quèq' chose.

Cela fit se remémorer à Kounta un vieux Noir qu'il voyait régulièrement au tribunal du comté de Spotsylvanie. L'homme était tout le temps occupé à épousseter ou à laver le sol, et jamais les Blancs n'auraient pu imaginer qu'à force de recopier les bouts de papier qu'ils laissaient traîner

il était devenu capable de rédiger et de signer de fausses passes, pour les revendre aux Noirs.

Bell scruta longuement la première page du journal en suivant les lignes du doigt, puis elle dit :

- Là, c'est la Chambre des Bourgeois d' la Virginie qu'a t'nu une sèyance. (Elle étudia attentivement le texte.) Z'ont passé une nouvelle loi sur les taxes.

Kounta était tout simplement ébahi. Bell descendit plus bas dans la page.

Là, c'est sur c't' Angleterre qu'a renvoyé des négros d'ici en Afrique. (Bell releva la tête vers Kounta.) Tu veux que j' continue pour savoir c' que c'est que c't' affaire?

Kounta fit un signe affirmatif. Bell passa plusieurs minutes à suivre lentement les lignes avec son index, en remuant les lèvres pour former les lettres et 'ies mots. Enfin, elle put dire à Kounta 253

…coute, j'crois qu'ça raconte qu'on aurait envoyé quatre cents négros dans un endroit qui s'appellerait quèq' chose comme Sierra Leone; c'est

l'Angleterre qu'aurait ach'té d'la terre au roi qu'est là-bas, et les négros, on leur donne un lopin par tête et un peu d'argent.

L'effort de la lecture avait fatigué Bell, et elle se contenta ensuite de tourner les pages du journal en montrant à Kounta des images qui représentaient toutes une petite silhouette de Noir, portant un baluchon au bout d'un b,ton. Elles étaient accompagnées de textes qui étaient tous du même genre, lui dit-elle :

- «a dit comment qu' sont faits des négros ensauvés : d' quelle couleur ils sont, quelles marques ils ont sur la figure, les bras, les jambes, le dos, d'avoir été fouettés et marqués au fer rouge. Et puis comment z'étaient habillés et tout ça. Et puis ça dit à qui ils sont, et la récompense que c'MaI-tre-là il offre à çui qui les ramènera. J'en ai vu qu'allaient jusqu'à des cinq cents dollars, mais une aut' fois y avait un maître qu'était si colère qu' son négro l'arrêtait pas d' s'ensauver qu'il disait dix dollars pour l' négro vivant et quinze dollars rien qu' pour sa tête.

Bell alla replacer le journal sous le lit et demeura étrangement silencieuse. Kounta savait qu'elle devait avoir encore quelque chose à avouer.

Au moment o˘ ils allaient passer dans la chambre, elle se rassit brusquement devant la table, comme si elle venait de prendre une décision, et, d'un air à la fois furtif et fier, elle sortit de sa poche de tablier un crayon et un morceau de papier plié. Elle aplatit bien la cassure du papier et se mit, avec application, à tracer de grandes lettres.

- Tu sais c' que c'est? demanda-t-elle, et, sans laisser à Kounta le temps de parler, elle fit elle-même la réponse : C'est mon nom, B-e-1-1.

Kounta ouvrait de grands yeux : pendant des années, il avait évité

tout

contact même lointain avec l'écriture des toubabs parce qu'il redoutait les maléfices dont elle pouvait être chargée. Bell continua à écrire.

«a, c'est ton nom!

Bell rayonnait. Kounta se pencha malgré lui, pour voir d'un peu plus près ces bizarres signes. Mais Bell se leva, froissa le papier et le jeta dans

les braises de l',tre.

- Faudrait surtout pas qu'on m'attrape à écrire.

Il fallut à Kounta plusieurs semaines pour se décider à faire la seule chose qui le débarrasserait de l'irritation tenace qu'il ressentait depuis ce

moment o˘ Bell avait déployé son savoir. A l'exemple de leurs maîtres blancs, ces Noirs nés dans les plantations tenaient pour assuré que ceux qui arrivaient d'Afrique avaient été pratiquement cueillis dans les arbres.

Un soir, après dîner, il s'agenouilla devant l',tre d'un air très naturel,

en tira quelques poignées de cendres qu'il étala sur le sol en une couche fine et lisse. Et, sous l'oeil curieux de Bell, il tira de sa poche un b

,tonnet

pointu et traça son nom en lettres arabes.

Bell l'interrompit avant qu'il ait terminé : " quoi c'est? " Kounta donna l'explication requise. Puis, satisfait de l'effet produit, il rejeta les

cendres dans le foyer, s'assit dans le rocking-chair et attendit que Bell lui

demand,t comment il se faisait qu'il savait écrire. Les questions ne tardèrent pas et, pendant tout le reste de la soirée, il parla tandis que Bell écoutait - une fois n'est pas coutume. Il lui raconta, en butant souvent sur les

mots, comment les enfants de son village apprenaient à écrire en employant une tige d'herbe séchée, trempée dans un mélange de suie et d'eau. Il lui parla de l'arafang, lui décrivit les classes du matin et de la

fin d'après-midi. Se laissant gagner par son sujet, et réjoui de voir que, pour

une fois, il clouait le bec à Bell, il lui dit que tous les écoliers de Djouffouré

apprenaient à lire le Coran, et il se laissa même aller à en réciter quelques

versets. Il voyait bien qu'il piquait la curiosité de Bell, mais il était tout

de même confondant de penser que, depuis le temps qu'ils se connaissaient, elle n'avait jamais manifesté, ne f˚t-ce qu'une seule fois, le moindre intérêt

au sujet de l'Afrique.

En face de lui, Bell tapota la table en demandant

- Comment ça s'dit, " table ", chez les Africains?

Bien que Kounta n'ait plus jamais parlé sa langue depuis son départ d'Afrique, le mot mandingue méso lui sortit presque involontairement de la bouche, et il en ressentit de la fierté.

- Et ça? dit Bell en montrant sa chaise.

- Sirango, répondit Kounta.

Il était si content de lui qu'il se mit à faire le tour de la case en désignant les objets. La marmite, c'était kalére; la bougie, kandio. Bell en était

si étonnée qu'elle s'était levée pour le suivre dans sa revue. Kounta dit boto

en montrant sur le sol un sac de toile, il effleura une gourde séchée mirango, il souleva un panier tressé par le vieux jardinier : sinsingo.

Puis

il passa dans la chambre et annonça, en désignant le lit : larango, puis un oreiller : kunglarang. Djanérango, poursuivit-il, en tendant le bras vers la fenêtre, et quant au plafond, c'était kankarango.

- Seigneur miséricordieux! s'écria Bell.

Ce respect nouveau pour son pays natal dépassait de loin les espérances de Kounta.

- L' moment est v'nu d' poser not' tête sur le kunglarang, dit Kounta en s'asseyant au bord du lit pour se déshabiller.

Après un instant de perplexité, Bell éclata de rire et l'enlaça. Cela faisait longtemps que Kounta n'avait pas éprouvé une telle félicité.

63

Depuis quelque temps, Kounta trouvait à Bell un comportement bizarre. D'abord, elle parlait à peine - et pourtant elle n'était pas de mauvaise humeur. Et il la surprenait à lui jeter des regards en coin, quitte à

pousser de gros soupirs quand elle avait attiré son attention. Autre chose encore : ce sourire mystérieux qu'elle arborait en se balançant dans son fauteuil, ces airs qu'il lui arrivait de fredonner en sourdine. Mais une nuit,

comme ils venaient juste de se coucher après avoir soufflé la bougie, elle saisit la main de Kounta et la plaqua tendrement sur son ventre. En sentant un léger mouvement sous sa paume, Kounta s'abandonna à une joie délirante.

Pendant quelques jours, ce fut à peine s'il s'aperçut qu'il conduisait le maître. M'sieu Waller aurait aussi bien pu tirer l'attelage et les chevaux

se prélasser sur la banquette, que rien ne l'aurait distrait des images qu'il

se faisait - Bell pagayant sur le bolong pour aller cultiver sa rizière, et leur fils, leur premier-né, bien ficelé sur son dos. Kounta n'arrivait plus à penser à autre chose - n'était-il pas, lui aussi, le premier-né de Binta et d'Omoro?

Il se jura de faire pour son enfant ce que ses parents et d'autres à Djouffouré avaient fait pour lui : il lui apprendrait à être vraiment un homme, meme si au pays des toubabs ceux de sa race ne risquaient, dans une telle quête, que déboires et malheurs. Pour ce garçon, pour ce premier-né, le père avait le devoir de rester aussi fermement planté qu'un arbre géant.

Avec les filles, c'était différent : elles mangeaient, elles grandissaient, et puis, en se mariant, elles quittaient leur famille. Mais le garçon était investi du nom et de la renommée de sa lignée - et, s'il avait reçu l'éducation convenable, il prenait avant toute chose soin de ses parents lorsque l',ge les réduisait à l'état de pauvres choses chancelantes.

La grossesse de Bell ramenait Kounta vers son Afrique infiniment plus que ne l'avait fait sa rencontre avec le Ghanéen. Un soir même, il en oublia totalement la présence de Bell dans la case tandis qu'il recomptait patiemment les cailloux enfermés dans sa gourde-calendrier : quel ne fut pas son étonnement de découvrir que cela faisait exactement vingt-deux pluies et demie qu'il était loin de son pays. Mais leurs soirées se passaient généralement de la même façon : Bell n'arrêtait pas de parler tandis que Kounta restait les yeux perdus, saisissant à peine, de temps en 256

temps, une bribe de mot. " C'est ses afrik-à-nism' qui l' reprennent ", devait confier Bell à Tante Sukey. Pour sa part, quand elle en avait assez, Bell s'extrayait de son fauteuil et allait se coucher en marmonnant - laissant Kounta à ses rêveries.

Une nuit, peut-e e une heure après qu'elle se fut retirée dans la chambre, Kounta revint à la réalité en l'entendant gémir. Avait-elle déjà les douleurs?

Bondissant à son chevet, il la trouva endormie, mais terriblement agitée. Comme il se penchait dans le noir pour lui caresser la joue, elle se dressa sur son séant, inondée de sueur et haletante.

- Seigneur, c'bébé dans mon ventre,j'ai effroyab'ment peur pour lui!

dit-elle en s'accrochant à Kounta.

S'étant un peu calmée, elle lui raconta le rêve qu'elle venait de faire

au cours d'un jeu de salon chez des Blancs, on avait annoncé que le premier prix serait le prochain bébé noir à naître dans la plantation du maître.

Kounta tenta de la rasséréner en lui assurant que jamais m'sieu Waller ne ferait une chose pareille, et elle finit par en convenir. Puis il se coucha

et Bell ne tarda pas à se rendormir.

Mais Kounta ne trouvait pas le sommeil. Il repensait à tout ce qu'il avait entendu là-dessus : des bébés noirs encore dans le sein de leur mère étaient offerts en cadeau, proposés comme enjeux de parties de cartes ou de combats de coqs. Le Violoneux lui avait rapporté l'histoire de ce maître qui, en mourant, avait légué par testament à chacune de ses cinq filles un des bébés à naître de son esclave Mary, ,gée de quinze ans - et déjà

grosse.

Des enfants noirs étaient donnés en garantie sur des emprunts, des bébés encore dans le ventre maternel étaient revendiqués par des créanciers, monnayés par des débiteurs pour se dégager d'une créance. Il savait qu'au cours des adjudications d'esclaves, au chef-lieu du comté, un robuste nourrisson noir de six mois - ,ge permettant de présumer qu'il survivrait -

atteignait deux cents dollars.

Tout cela affleurait encore à son esprit quelque trois mois plus tard, lorsque Bell lui raconta en riant que cette petite curieuse de mam'zelle Anne avait demandé pourquoi Bell avait un si gros ventre.

- Alors j'y ai dit : " Mon trésor, c'est pasque j'aÔ un p'tit biscuit dans

l' four. "

Kounta eut du mal à lui dissimuler la colère qu'il éprouvait en la voyant combler de soins et d'affection cette espèce de petite poupée g,tée qui, pour lui, n'était qu'un visage parmi les innombrables " p'tites mam'zelles " et " p'tits m'sieux " qu'il voyait défiler dans les grandes maisons. Il enrageait à l'idée que le premier-né de Kounta et Bell Kinté

allait

" jouer " avec les enfants toubabs - ces enfants qui, en grandissant, devenaient les maîtres de leurs anciens camarades de jeux, et parfois aussi, pour

les filles, les géniteurs de leurs enfants. Dans combien de plantations Kounta n'avait-il pas vu des enfants d'esclaves qui étaient presque de la même couleur que ceux du maître - au point que certains pouvaient être pris pour leurs jumeaux!

Kounta pensait à ces jeunes filles à la peau pratiquement blanche, qui atteignaient de très hauts cours lors des adjudications d'esclaves. Il savait

très bien à quelle intention les maîtres achetaient ces esclaves. Mais il avait

entendu d'étranges histoires à propos des garçons au teint pareillement clair - souventes fois, ils disparaissaient dans leur toute petite enfance.

En

effet, les Blancs redoutaient qu'en grandissant la couleur de leur peau leur

permît - s'ils réussissaient à s'enfuir dans une autre région - de se faire passer pour l'un d'entre eux, et de mêler leur sang noir à celui d'une femme

blanche. Chaque fois qu'il pensait à ces métis, Kounta remerciait Allah : quelque destin que Sa volonté leur réserv,t, à lui et à Bell, le bonheur leur

était donné d'attendre un enfant noir.

Une nuit de septembre 1790, Bell fut prise des premières douleurs.

Mais elle ne voulut pas que Kounta aille aussitôt chercher le maître, qui avait promis de la délivrer lui-même, avec Soeur Mandy en guise d'assis-tante. A chaque contraction Bell se rejetait en arrière sur le lit, dents serrées pour ne pas crier, et sa main se crispait sur celle de Kounta.

Pendant un court répit entre deux contractions, elle tourna vers Kounta son visage baigné de sueur.

- Y a quèq' chose que j'aurais d˚ t' dire bien avant. J'ai déjà eu deux

p'tits; mais c'était y a longtemps, dans l'aut' plantation, j'avais même pas

seize ans.

Kounta était frappé de stupeur. S'il avait su - non, s'il avait su, il aurait quand même épousé Bell. Mais c'était déloyal de sa part de l'avoir tenu dans l'ignorance. Bell poursuivit son récit, haché par le retour régulier

des douleurs, en haletant les mots plus qu'elle ne les proférait. Elle avait

eu deux petites filles, et puis elle avait été vendue, arrachée à ses enfants.

C'était encore que des bébés, sanglota Bell, y en a une qui commen-

çait juste à marcher, et l'aut' avait même pas un an.

Une contraction plus forte lui fit serrer les dents, et sa main broya celle de Kounta. quand ce fut passé, elle ne rel,cha pas son étreinte et regarda Kounta à travers ses larmes - devinant ce qui lui tournoyait dans la tête.

Si tu t'demandes qui c'était l'père, c'était pas l' maître ni l'régis-seur. C'était un négro des champs, comme moi; et pas plus malin.

Les douleurs étaient de plus en plus rapprochées. Bell enfonçait ses ongles dans la paume de Kounta en retenant le long hurlement qui lui montait à la gorge. Alors, Kounta se précipita chez Soeur Mandy et tambourina à sa porte en l'appelant d'une voix rauque, puis il repartit en flèche vers la grande maison. Là il frappa et appela pareillement pour faire lever le maître. M'sieu Waller passa enfin la tête à une fenêtre et, reconnaissant Kounta, répondit

- J'arrive!

quand il regagna sa case, les gémissements de Bell s'étaient transformés en cris perçants, qui déchiraient le calme de la nuit. Il aurait voulu rester auprès d'elle, mais Soeur Mandy le mit à la porte, et, au fond, il 258

aimait autant ça. Accroupi devant la case, il essayait d'imaginer ce qui se passait à l'intérieur. En Afrique, il n'avait pas eu l'occasion d'apprendre grand-chose sur les accouchements - c'était là le strict domaine des femmes, o˘ les hommes n'avaient pas accès. Mais il savait que, là-bas, la mère mettait son enfant au monde agenouillée sur des linges couvrant le sol, puis s'asseyait dans une bassine d'eau pour faire disparaître le sang dont elle était souillée, et il se demandait si cela se passait de la même façon derrière le mur qui le séparait de Bell.

Et puis une idée traversa Kounta et l'emplit de tristesse : en ce moment même, à Djouffouré, Binta et Omoro étaient en train de devenir grands-parents, mais ils ne verraient jamais leur petit-fils et, même, ils ignoreraient toujours son existence.

Mais soudain il bondit, car un vagissement venait de apper son oreille. quelques minutes plus tard, le maître émergea de la case, le visage creusé de fatigue.

- Elle a beaucoup souffert, dit-il à Kounta. C'est qu'elle a tout de même quarante-trois ans. Mais elle sera remise sous deux jours. quand Mandy

aura mis un peu d'ordre, tu pourras entrer voir ta fille.

Une fille! Kounta n'avait pas encore réussi à se ressaisir que Soeur Mandy apparaissait toute joyeuse sur le seuil de la case, et lui faisait signe

d'entrer. Kounta traversa la pièce, souleva le rideau, s'approcha du lit.

Bell

ouvrit les yeux et esquissa un pauvre sourire. Il lui prit la main et la serra

doucement, mais il n'avait d'yeux que pour le petit être couché à côté

d'elle. Un minuscule visage presque aussi noir que le sien, et des traits indéniablement mandingues. Une fille, certes - telle avait été la volonté

d'Allah

- mais son enfant. Et il éprouva une profonde et sereine fierté, car voici que le sang des Kinté, qui avait coulé comme un puissant fleuve tout au long des siècles, allait encore irriguer une nouvelle génération.

quel nom allait-il trouver pour son enfant? Debout à côté du lit, il commença aussitôt à y réfléchir. Il n'était évidemment pas question de demander au maître un congé de huit jours pour y penser tout à loisir, comme les pères le faisaient en Afrique. Pourtant, le nom que recevait un enfant était déterminant pour sa personnalité. Et brusquement il se souvint avec rage que, de toute façon, elle devrait porter le nom de famille du maître; alors, il se jura devant Allah d'apprendre à sa fille son vrai nom, le nom de sa famille.

Sans un mot d'explication, Kounta quitta la chambre et sortit sous le ciel qui commençait à peine de se teinter des premières lueurs de l'aube.

Il se mit à arpenter l'herbe, le long de la clôture o˘ lui et Bell s'étaient

retrouvés, la première fois. Il avait besoin de réfléchir. Puisque Bell avait

eu cette immense douleur d'être séparée de ses fillettes, il devait trouver pour leur fille un nom - d'origine mandingue - qui exprimerait le plus ardent souhait de sa mère : ne jamais la perdre, un nom qui la protégerait de cette horrible éventualité. Et soudain il trouva! Il tournait et retournait

le mot dans son esprit, en résistant à la tentation de le proférer, même rien

que pour lui. Oui, c'était exactement ce qu'il fallait! Kounta se h,ta de regagner la case, ravi que la chance lui ait dicté si vite ce qu'il cherchait.

Mais, quand il apprit à Bell qu'il était prêt à donner à leur fille le nom

qu'il avait choisi, elle se répandit en protestations beaucoup plus vigoureuses que son état ne l'aurait laissé prévoir.

- Te v'là bien pressé, dis donc! Lui donner quel nom, d'abord? On en a même pas discuté, de c' nom!

Kounta savait de quel entêtement pouvait faire preuve Bell quand elle était montée. Alors, d'un ton o˘ l'angoisse le disputait à la colère, il s'efforça de lui expliquer, en cherchant souvent ses mots, qu'il y avait certaines traditions à respecter, certain rituel à observer pour dénommer un enfant; et, avant tout, que le choix du nom procédait du père, et de lui seul, mais que nul ne devait l'entendre avant l'enfant lui-même. Et, s'ils tardaient, ils risquaient que le maître décide lui-même du nom que porterait

le bébé - et le prononce.

- Ah! c'est donc ça! dit Bell. Tas qu' tes afrik-à-nism' en tête, et j'peux t'dire qu' ça nous vaudra rien d' bon. Des noms et des manières de paÔens, j'veux pas d' ça pour c't' enfant!

Kounta se précipita dehors en tempêtant - et faillit renverser Tante Sukey et Soeur Mandy qui arrivaient chargées de serviettes et de pots d'eau bouillante.

- Félicitations, Frère Toby, on vient s'occuper d' Bell.

Mais Kounta poussa un vague grognement et poursuivit son chemin.

Il aperçut Caton, un des esclaves travaillant aux champs, qui allait sonner la cloche du matin - d'une minute à l'autre, les Noirs émergeraient de leur case et iraient tirer des seaux d'eau au puits pour se laver avant le premier

déjeuner. Kounta obliqua aussitôt dans le sentier qui contournait le quartier des esclaves et aboutissait à l'écurie. Il ne tenait surtout pas à

côtoyer

ces Noirs paÔens, à qui les toubabs avaient appris à redouter tout ce qui avait le moindre relent d'Afrique - de cette Afrique dont ils tiraient pour 1

tant leur origine.

Dans le sanctuaire de l'écurie, Kounta nourrit, abreuva et pansa les chevaux, sans décolérer pour autant. quand vint l'heure o˘ le maître prenait son petit déjeuner, il alla se présenter à la porte de la cuisine et demanda à Tante Sukey, qui remplaçait momentanément Bell, si le maître voulait le buggy. Tante Sukey ne se retourna pas, ne lui répondit meme pas à haute voix; elle se contenta de hocher négativement la tête et quitta la pièce, sans rien lui donner pour se restaurer. De son pas boitillant, Kounta retourna à l'écurie en se demandant ce que Bell avait bien pu raconter à Tante Sukey et à Soeur Mandy pour alimenter les ragots du quartier des esclaves. Et puis, après tout, il s'en moquait bien.

que pourrait-il faire pour s'occuper? Il s'installa devant l'écurie et se

mit à graisser et à nettoyer les harnais - sans nécessité aucune, car il avait

déjà procédé à cette besogne à peine deux semaines plus tôt, mais c'était une façon de tuer le temps. Il avait envie de retourner à la case, pour voir

le bébé - et Bell aussi. Mais, aussitôt, sa colère se ranimait. 0 honte! La femme d'un Kinté souhaitait donner à son enfant un nom toubab : le mépris de soi-même, voilà sous quel signe elle voulait placer à jamais cette

jeune vie.

A midi, Kounta vit Tante Sukey porter à Bell une petite marmite -

de la soupe, probablement. Rien que d'y penser, cela lui donnait faim.

Alors il passa derrière la grange, et fourragea sous la paille qui protégeait

un tas de patates douces fraîchement ramassées; il en choisit quatre petites

et les mangea telles quelles, en s'apitoyant sur lui-même.

Pourtant, lorsque tomba le crépuscule, il lui fallut bien rentrer chez lui. quand il pénétra dans la pièce principale, pas un appel ne vint de la chambre. . Il pensa que Bell dormait et se pencha sur la table pour allumer une bougie.

- C'est toi?

L'intonation de Bell n'était pas spécialement acerbe. Il répondit par un grognement et prit la bougie pour pénétrer dans leur chambre. La vive lueur de la flamme lui permit de voir l'expression déterminée de Bell.

- …coute, lui dit-elle, j' connais s˚rement mieux l' maître que toi.

Si

tu l'f,ches avec tes machins africains, aussi vrai que j' suis d'vant toi, il

nous vend tous les trois à la prochaine 'djudication d'esclaves!

Kounta se contenait de son mieux, en cherchant désespérément les mots qui pourraient faire comprendre à Bell qu'il avait pris une décision sans appel - quels qu'en soient les risques, son enfant ne porterait pas un nom toubab, et, de plus, le rite de sa dénomination serait observé.

Ces risques, Bell les redoutait, mais ce que ferait Kounta si elle s'opposait à sa volonté l'effrayait encore plus. Alors, bourrelée d'appréhension, elle finit par céder. Kounta lui ayant expliqué qu'il allait simplement

emmener l'enfant dehors pendant quelques instants, elle le pressa d'attendre que la petite se soit réveillée et ait pris sa tétée - pour qu'elle ne se mette pas à hurler de faim. Kounta accepta sans discussion. Bell calcu-lait que le bébé ne se réveillerait pas avant deux heures; à ce moment-là, tout le quartier des esclaves dormirait - et nul ne risquait d'assister au moumbo djoumbo de Kounta. Bell continuait à lui tenir rigueur de ne pas l'avoir laissée participer au choix du nom de cette enfant qu'elle avait mise au monde dans tant de souffrances. quel nom africain - et donc interdit - n'allait-il pas lui donner? Enfin, elle interviendrait plus tard,

s'il y avait lieu.

Il était presque minuit lorsque Kounta sortit de la case, serrant bien fort contre lui le bébé emmitouflé dans une couverture. Il marcha tout droit, pour sortir de l'ombre même que pouvait jeter sur eux le quartier des esclaves.

Et enfin, sous la lune et les étoiles, Kounta éleva le petit être vers la

vo˚te du ciel en murmurant à trois reprises en mandingue, tout contre son oreille : " Tu t'appelles Kizzy. " Et voilà, il avait procédé au rite, comme

tous les ancêtres Kinté y avaient procédé - il en avait été de même pour 261

lui, et il en aurait été de même si sa fille était née chez lui, dans la terre

ancestrale. Elle était la première à avoir entendu son nom.

Kounta s'éloigna encore un peu - il sentait le sang battre dans ses veines, ce sang qui coulait dans l'enfant, sa chair et la chair de Bell. Et puis il s'arrêta, écarta un coin de la couverture, et tourna le petit visage

noir vers le ciel pour lui dire en mandingue, et cette fois à voix haute

" Regarde, cela seul est plus grand que toi! "

Lorsque Kounta rentra dans la case, Bell lui arracha presque le bébé

des mains. Elle déroula la couverture d'un air anxieux et vindicatif, et examina le petit corps de la tête aux pieds, sans trop savoir ce qu'elle cherchait, ni souhaiter trouver quoi que ce soit. S'étant enfin assurée que Kounta ne lui avait rien fait subir - en tout cas, rien de visible - elle recoucha le poupon. Et puis elle revint dans la pièce principale, prit un siège en face de Kounta, croisa les mains sur ses genoux et demanda à Kounta

- Allez, dis-le-moi!

- quoi qu'tu veux que j'te dise?

- Son nom, l'Africain. Comment qu'tu l'as appelée?

- Kizzy.

- Kizzy! Mais personne a jamais entendu parler de c'nom-là!

Alors, Kounta lui expliqua qu'en mandingue " Kizzy " signifiait " tu t'assieds " ou " tu ne bouges pas d'ici " - alors, leur fille ne serait pas vendue comme les autres, les premières filles de Bell.

Mais Bell répétait d'un air buté :

- «a nous vaudra rien qu'des ennuis.

Elle dut cependant sentir que la colère empoignait de nouveau Kounta, car elle finit par temporiser. Il lui revenait, dit-elle, que sa mère

lui avait parlé d'une grand-mère nommée " Kibby ", ce qui n'était pas très différent de " Kizzy "; ce serait en tout cas ce qu'ils pourraient répondre au maître, s'il paraissait se douter de quelque chose.

Le lendemain, Bell s'efforça de dissimuler sa nervosité lorsque le maître vint voir comment se portait son accouchée, et elle réussit à lui apprendre le nom de la petite avec un rire bonasse. Le maître remarqua que c'était

un nom bizarre, mais il ne fit pas d'objection et, dès qu'il fut parti, Bell

laissa échapper un soupir de soulagement. Dans la grande maison, m'sieu Waller ouvrit la grande bible noire qu'il conservait sous clé dans le salon,

trempa sa plume dans l'encrier et traça d'une belle écriture moulée, sur la page consacrée aux actes de la plantation Kizzy Waller, née le 12 septembre 1 790.

64

Trois jours plus tard, en découvrant Kizzy dans la cuisine de Bell, mam'zelle Anne se mit à gambader en battant des mains.

- On dirait un vrai petit poupard noir! s'écria-t-elle; est-ce que je peux l'avoir?

Bell rayonnait de joie.

- Mon trésor, elle est à son papa et à moi, mais, dès qu'elle s'ra assez

grande, vous pourrez jouer tant qu'vous voudrez avec elle!

Et c'est ce qui se passa. Kounta ne pouvait plus se montrer dans la cuisine pour demander si le maître voulait le buggy, ou simplement pour voir Bell, sans y trouver la nièce du maître - l'enfant avait déjà quatre ans - sa tête blonde penchée au-dessus du panier de Kizzy, à lui roucouler des douceurs. " Ohl tu es trop mignonne! Tu verras comme on s'amusera toutes les deux. Allez! Dépêche-toi de grandir! " Kounta n'en laissait rien voir, mais cela l'exaspérait de penser que, aux yeux de cette enfant toubab,

Kizzy n'était venue au monde que pour lui servir de jouet, de poupée vivante. Et il notait avec amertume que Bell ne respectait apparemment pas plus sa virilité que sa paternité, puisqu'elle ne s'était même pas enquise

de ce qu'il pouvait éprouver en voyant la fille de l'homme qui l'avait acheté

jouer avec sa propre fille.

Il lui semblait parfois que Bell se préoccupait moins de ses sentiments

à lui que de ceux du maître. Le bonheur d'avoir cette p'tite mam'zelle Anne, qui remplaçait auprès du maître la fille qu'il avait perdue à sa naissance, voilà ce dont Bell rebattait les oreilles de Kounta à longueur de soirée.

- Seigneur! quelle pitié, quand j'y r'pense, lui dit-elle un soir en écrasant une larme. Jolie comme un coeur et pas plus grosse qu'un oiseau qu'elle était, cette ma'me Priscilla. L'arrêtait pas d' chanter toute seule et

de m' faire des sourires en s' flattant l' ventre, à cause du bébé

qu'arrivait.

Et puis, un matin, ces cris qu'elle pousse et tout d'un coup, la v'là

passée,

et la mignonne aussi! L'a fallu la p'tite mam'zelle Anne pour que j'y r'voie

l' sourire, au pauv' maître.

Kounta n'avait pas l'intention de s'apitoyer sur la solitude du maître, mais il estimait que, s'il se remariait, il ne pourrait plus s'occuper autant de mam'zelle Anne; ainsi verrait-on moins la petite personne à la plantation - et autour de Kizzy.

263

Et l'maître, faut voir comment il la prend sur ses g'noux, il la serre fort, il lui parle dans l'oreille, et puis elle s'endort dans ses bras et il reste sans bouger plutôt que d' la mettre au lit. Tant qu'elle est là, tant qu'y faut qu'il soye avec elle. Et moi, j' sais bien qu'pour lui c'est comme si c'était sa prop' fille.

Bell expliquait à Kounta que si mam'zelle Anne avait, dans Kizzy, une raison de venir le plus souvent possible chez le maître, celui-ci n'en serait que plus favorablement disposé à leur égard. Et en plus, raisonnait-elle astucieusement, m'sieu John et sa chétive femme devaient s˚rement se trouver très bien de l'attachement de leur fille à son oncle, " pasque ça les rapproche de l'argent du maître ". M'sieu John prenait de grands airs, disait-elle, mais elle savait très bien qu'il empruntait de l'argent au maître; sur ce point, Kounta la croyait volontiers - mais il se moquait éperdument de savoir quel toubab était plus riche que l'autre, car, pour lui, ils étaient tous pareils.

Les mois passaient, mam'zelle Anne rendait visite à son oncle deux fois par semaine et elle restait des heures à jouer avec Kizzy. Comme Kounta ne pouvait s'y opposer, il essayait au moins de ne pas les voir ensemble, mais,

comme par un fait exprès, il ne pouvait pas faire un mouvement sans tomber sur la nièce du maître en train de caresser, d'embras-ser, de bercer Kizzy. C'était un spectacle qui l'écoeurait, et qui lui remémorait en même temps un proverbe africain remontant aux ancêtres

" Le

chat joue avec la souris, mais il finit toujours par la manger. "

65

A peu près au moment de la naissance de Kizzy, Kounta et le Violoneux avaient rapporté à la plantation des nouvelles de ce qui se passait dans une île appelée " HaÔti " et située quelque part dans la grande eau.

Les événements tournaient autour du fait qu'il s'y trouvait environ trente-six mille Blancs, surtout des Français, contre environ un demi-million de Noirs, esclaves amenés d'Afrique pour peiner dans d'immenses plantations o˘ l'on cultivait la canne à sucre, le café, l'indigo et le cacao. Un soir, Bell raconta que le maître avait parlé à ses invités d'une opulente classe de Blancs qui y vivaient comme des rois, en méprisant les petits Blancs

- le plus grand nombre - qui n'avaient pas les moyens d'acheter des esclaves.

264

- C'est-y possible, une chose pareille! dit le Violoneux d'un ton sarcastique.

Bell lui intima silence en riant et continua. Devant ses hôtes horrifiés,

m'sieu Waller avait expliqué qu'à HaÔti les maîtres blancs avaient fécondé

leurs esclaves noires en si grand nombre, et pendant tant de générations, que l'on comptait maintenant près de vingt-huit mille mul,tres et métis à

peine teintés. Ceux-ci, les " gens de couleur ", comme on les appelait, avaient presque tous été affranchis par leurs maîtres et pères français.

Selon un des invités, disait Bell, ces " gens de couleur " choisissaient invariablement des conjoints à la peau encore plus claire que la leur, afin d'avoir des enfants pratiquement blancs. Et les mul,tres à la peau trop foncée pour faire illusion soudoyaient les fonctionnaires pour se faire établir

des papiers leur attribuant pour ancêtres des Indiens ou des Espagnols ou n'importe quoi, mais surtout pas des Africains. M'sieu Waller avait dit qu'aussi étonnant et déplorable que cela paraisse, les Blancs avaient à

tant

de reprises donné en cadeau ou légué à des " gens de couleur " des titres de propriété, qu'une forte fraction de ces derniers possédaient maintenant au moins un cinquième de la terre haÔtienne - et de ses esclaves. A l'instar

des Blancs riches, ces gens allaient faire des séjours en France, envoyaient

leurs enfants dans des écoles - et méprisaient les petits Blancs. Autour de Bell, l'assistance s'en montra aussi ravie que le maître en avait été

scanda-

lisé.

Le Violoneux intervint

- S'pourrait qu'vous chantiez une autre chanson si vous entendiez c'que j'ai entendu dans un d' ces cot-tiyons du beau monde o˘ qu'j'ai joué, y a pas longtemps.

A HaÔti, avaient raconté certains maîtres avec des hochements de tête satisfaits, les petits Blancs étaient tellement montés contre les mul,tres et

les métis à peau blanche qu'ils avaient signé des pétitions, et la France avait finalement passé des décrets interdisant aux " gens de couleur " de sortir le soir, de s'asseoir à côté des Blancs dans les églises, et même de porter des vêtements du même tissu qu'eux. En attendant, disait le Violoneux, Blancs et gens de couleur passaient leur rage sur le demi-million d'esclaves noirs de HaÔti. En ville, des Blancs hilares racontaient là-dessus des

choses épouvantables. Des Noirs battus à mort ou enterrés vivants - c'était là-bas un ch,timent banal. Des esclaves tellement exténuées de travail qu'elles perdaient leur fruit avant terme. Et encore taisait-il des actes d'une bestiale inhumanité, pour ne pas les terrifier davantage - un Noir, les mains clouées à un mur jusqu'à ce qu'il mange ses oreilles coupées; une femme toubab qui avait fait trancher la langue à tous ses esclaves; une autre qui avait b,illonné un bébé noir pour le faire mourir de faim.

Comme, depuis neuf ou dix mois, d'aussi atroces histoires n'arrêtaient pas de filtrer, Kounta ne fut pas étonné, au cours de cet été 1791, de la rumeur qui courait en ville d'une sanglante révolte des esclaves noirs de HaÔti. Ils s'étaient répandus par milliers dans l'île, égorgeant, assommant,

265

décapitant les Blancs, étripant les enfants, violant les femmes, incendiant les plantations : tout le nord de HaÔti n'était plus que décombres fumantß; les Blancs qui en avaient réchappé défendaient chèrement leur vie et frappaient partout o˘ ils le pouvaient - torturant, tuant, écorchant vivant tout Noir qui leur tombait entre les mains. Mais l'insurrection noire n'avait pas cessé de s'étendre et il ne restait plus, à la fin ao˚t, que quelques milliers de Blancs retranchés ou tentant de fuir l'île.

Kounta raconta aux autres qu'il n'avait jamais vu les toubabs du comté de Spotsylvanie animés d'une telle colère et d'une telle crainte.

- Z'ont l'air d'avoir encore plus peur qu'au dernier soulèvement, commenta le Violoneux. Y avait deux ou trois ans qu't'étais là, mais, comme tu parlais à personne, t'as rien d˚ en savoir. C'était vers NoÎl, là-bas dans les Nouvelles-Galles, au comté de Hanover. V'là qu'un régisseur il tape sur un négro et il te l'flanque par terre. L' négro s'relève, il y balance sa hache à la tête, mais il le rate. Alors, les autres négros'ils sautent sur le régisseur et ils y vont si fort que l'premier négro s'ramene et

leur arrache des mains. Alors l' régisseur, tout en sang, il court chercher

d'l'aide, et pendant c'temps-là les négros furibards ils attrapent deux aut'

Blancs et ils s' mettent à taper d'ssus. Mais v'là que s' ramène tout un tas

d'Blancs avec des fusils. Les négros, ils s' réfugient dans la grange, et les

Blancs, z'essaient d' les amadouer pour les faire sortir. Mais les négros s' lancent dehors avec des douves de tonneaux et des gourdins. «a s'est fini avec deux négros tués par balles et une tripotée d' négros et d'

Blancs

amochés. Alors, z'ont fait circuler des pattemouilles et z'ont passé encore quèq' lois en attendant qu' ça s'tasse. Alors, c' qu'arrive à HaÔti, les Blancs

ça leur met la puce à l'oreille, pasqu'ils savent aussi bien qu' moi qu'

les

négros qu'ils ont sous l'nez, leur faut qu'une bonne étincelle pour flamber et une fois qu' le feu il aura bien pris, eh bien, en Virginie, ça s'

pass'ra

pareil qu'à HaÔti, oui, m'sieu.

L'idée semblait enchanter le Violoneux.

Kounta ne fut pas long à remarquer l'effroi qui agitait les Blancs lorsqu'il passait à proximité d'eux en ville. U maître lui-même, qui pourtant ne lui adressait guère la parole que pour lui dire o˘ le conduire, arrivait à proférer ces quelques mots d'un ton inusité, froid et tranchant. La milice

du comté de Spotsylvanie se mit à patrouiller sur les routes et à contrôler les permis de circulation des Noirs. qu'ils conçoivent le moindre soupçon, fondé ou non, et le Noir subissait le fouet et la geôle. Les maîtres de la

région, s'étant assemblés, décidèrent que cette année-là les Noirs se passe- raient de réjouissances : assemblée de fidèles ou bal des moissons; dans les

quartiers des esclaves même, les réunions de prières ou les danses ne seraient autorisées qu'en présence du régisseur ou d'un autre Blanc.

Pendant plusieurs soirées de suite, seule avec Kounta et Kizzy, Bell s'exténua à déchiffrer des vieux journaux. Elle s'acharna pendant près d'une heure sur un grand article pour arriver à en tirer qu'il y avait eu une sorte de " Déclaration des Droits ", qui aurait été " ra-ti-fiée ou quèq'

chose comme ça ". Mais il y avait aussi beaucoup de relations des événe ments de HaÔti - déjà venus à leurs oreilles, pour la plupart. Les textes insistaient surtout, disait-elle, sur le fait que la révolte des esclaves haÔtiens

pourrait facilement faire naître l'idée d'actions folles chez certaines mauvaises têtes de Noirs de ce pays, d'o˘ la nécessité de tenir les esclaves beaucoup plus serrés et de leur infliger des ch‚timents exemplaires. En repliant

les journaux pour les ranger, Bell conclut :

- J'vois pas trop c' qu'ils pourraient encore nous faire de plus, à

moins d'nous enchaîner.

En deux mois, les nouvelles de HaÔti s'apaisèrent notablement, et, dans tout le Sud, les tensions - et les rigueurs envers les esclaves -

s'atté-

nuèrent. La cueillette du coton avait commencé, et les Blancs se réjouissaient entre eux : la récolte était plus belle que jamais et les cours avaient

monté en flèche. Le Violoneux passait pratiquement toutes ses nuits à jouer pour des soirées dansantes et des réceptions dans les grandes maisons -

et toutes ses journées à dormir.

- Les maîtres, ils s' font tellement d'argent avec ce coton qu'ils vont

danser jusqu'à tomber raides morts, dit-il à Kounta.

Et puis voilà que de nouveaux sujets de mécontentement surgirent de nouveau pour les Blancs. Au chef-lieu du comté, Kounta entendit les maîtres hausser le ton en parlant du nombre croissant de " sociétés contre l'esclavage " que fondaient des " traîtres à la race blanche ", non seulement dans le Nord, mais aussi dans le Sud. Sans trop y croire, il raconta la chose

à Bell, et justement elle venait de lire la même chose dans les journaux du maître, lesquels attribuaient ces créations récentes et rapides à la révolte

des Noirs de HaÔti.

quand j' te dis qu' chez ces Blancs y a des bonnes gens! s'écria-t-elle. Paraît même que quand les premiers bateaux vous ont déversés ici, vous aut' les Africains, y avait déjà des masses de Blancs à qui ça plaisait

pas!

Kounta se demandait d'o˘ Bell pouvait bien s'imaginer quéraient venus ses propres grands-parents, mais elle était tellement exaltée qu',l garda sa réflexion pour lui.

- Les journaux, ils ont qu'à parler d' ça, poursuivit-elle, et v'là

les

maîtres dans tous leurs états, à bramer et faire un foin terrib', que c'est des ennemis du pays et tout l' reste, mais c' qui compte, c'est qu' plus y a d' Blancs qui parlent contre l'esclavage et plus les maîtres ils vont se d'

mander si c'est bien ou mal c' qu'ils font. Et spécialement ceux qui s'

disent

chrétiens.

Bell regarda Kounta d'un air malin.

- De quoi tu crois qu'on discute, Tante Sukey et Soeur Mandy et moi, l' dimanche, quand l' maître il croit qu'on prie et qu'on chante des cantiques? Moi, les Blancs, j' les ai à l'oeil. Tiens, les quakers.

Z'étaient

déjà contre l'esclavage avant c'te Révolution. Déjà ici, en Virginie, appuya-t-elle. Et y en avait beaucoup quéraient des maîtres, avec des 267

tripotées d' négros. Et puis v'là qu' les prédicateurs ils disent qu' les négros

c'est des êt' humains, qui z'ont l' droit d'êt' libres comme tout l' monde, alors, y a des maîtres quakers qui laissent partir leurs négros, y en a même qui les aident à aller dans l'Nord. A c't'heure, I'quaker qu'a encore des négros, l'est mal vu par les autres, et paraît que çui qui les laisse pas partir, l'est repoussé par leur …glise. V'là c' qui s' passe à

c't'

heure, s'écria Bell. Et les Méthodistes, ils viennent juste après. Y a une dizaine d'années d' ça, j'ai lu qu' les Méthodistes, z'avaient fait une grande assemblée à Baltimore. Et z'ont fini par décider qu' l'esclavage allait cont' la loi du Seigneur - et qu'un chrétien peut pas faire ça à un aut' chrétien. Alors, ces quakers et ces Méthodistes, c'est eux qu'ont poussé leurs …glises à déclarer qu'y fallait 'manciper les négros. Pour moi, ces Baptistes et ces Presbytériens blancs - ça, c'est l'…glise du maître et d'tous les Waller - c'est du monde qui sait pas sur quel pied danser. «a veut garder une bonne conscience, et puis aussi garder ses négros.

Il existait donc, d'après Bell - qui trouvait notamment ça dans le propre journal du maître - des Blancs ennemis de l'esclavage. Seulement, pour sa part, Kounta n'avait jamais entendu, ne serait-ce qu'une fois, un toubab partager cette opinion. Au cours du printemps et de l'été 1792 justement, le

maître accompagna souvent, avec le buggy, de très grands planteurs, des politiciens, des juristes, des négociants. Sauf exception, ils n'avaient

qu'un unique sujet de conversation : les Noirs'

Il s'en trouvait toujours un pour dire que la première chose, avec les esclaves, était de bien comprendre ce que leur passé africain, cette vie dans

la jungle au milieu des bêtes, leur avait légué : stupidité, paresse, saleté.

Le devoir du chrétien, à qui Dieu avait donné la supériorité, était d'inculquer à ces créatures le sens de la discipline, la morale et le respect du travail - en leur montrant l'exemple, bien entendu, mais aussi au moyen de lois et de ch,timents adéquats, sans négliger pour autant d'encourager et de récompenser les méritants.

La conversation se poursuivait toujours de la même façon : tout rel,chement de la tutelle des Blancs entraînerait une recrudescence de la mal-honnêteté, la fourberie, la ruse, instinctives chez une espèce inférieure.

Et

tous ces vagissements de sociétés antiesclavagistes ne pouvaient venir que de gens qui, particulièrement dans le Nord, n'avaient eux-mêmes jamais possédé de Noirs ou dirigé une plantation avec une telle main-d'oeuvre.

Comment auraient-ils pu savoir ce qu'exigeait de patience, de compassion, de raison, d',me même, le fardeau de posséder des esclaves - au point parfois que cela en devenait intolérable.

Cela faisait si longtemps que Kounta entendait débiter ces absurdités qu'il n'y prêtait même plus attention. Mais il se demandait tout de même, de temps en temps, pourquoi les gens de son pays ne tuaient pas purement et simplement tout toubab prenant pied en Afrique. Mais il ne trouvait jamais de réponse qui lui par˚t admissible.

Ce fut vers midi, par une étouffante journée de la fin ao˚t, que Tante Sukey fit irruption dans le jardin : elle s'inquiétait terriblement à

propos

du vieux jardinier, dit-elle en haletant au Violoneux. Le matin, il n'était pas venu déjeuner, mais elle n'y avait pas prêté attention; seulement, comme il n'avait pas paru non plus à midi, elle avait commencé à se soucier. Alors, elle était allée jusqu'à sa case, elle avait frappé, appelé -

en

vain. Le Violoneux l'avait-il vu quelque part? Mais non, le Violoneux n'avait vu nulle part le vieux jardinier.

- Avant d'entrer, j' m'en doutais déjà, raconta-t-il ce soir-là à

Kounta.

Et Kounta dit que, pour sa part, il avait éprouvé un sentiment bizarre en ramenant le maître dans l'après-midi.

- L'était couché dans son lit, l'air bien paisib', expliqua le Violoneux.

L'avait un p'tit sourire, t'aurais cru qu'il dormait. Mais Tante Sukey, elle

a dit qu'il d'vait déjà s'être réveillé au ciel.

Il était allé apprendre la triste nouvelle aux travailleurs des champs,

et Caton, le chef d'équipe, était revenu avec lui pour l'aider à laver le corps

et à l'habiller. Puis, en signe de deuil, ils avaient accroché à la porte son

vieux chapeau noirci par la sueur.

On enterra le jardinier le lendemain. M'sieu Waller, sa grosse bible noire à la main, se tenait d'un côté de la fosse, et les esclaves de l'autre.

Il y eut d'abord une prière, dite par Tante Sukey. Puis une jeune fille nommée Pearl entonna un chant mélancolique : " Presse-toi de rentrer, mon

,me fatiguée... Le ciel aujourd'hui m'appelle... Presse-toi, presse-toi, mon

,me fatiguée.... mes péchés me sont remis, mon ,me est affranchie... "

Puis

m'sieu Waller inclina la tête et prit la parole

- Josephus, tu fus un bon et fidèle serviteur. Dieu bénisse ton ,me et lui donne le repos. Amen.

Malgré son chagrin, Kounta remarqua au passage ce nom de " Josephus ". Il se demandait quel avait bien pu être le véritable nom du jardinier

- celui de ses ancêtres africains - et de quelle tribu il était issu. Mais le

jardinier était mort comme il avait vécu, sans savoir qui il était. Les yeux

brouillés de larmes, Kounta et les autres virent disparaître le vieil homme dans cette terre oU, pendant tant d'années, il avait fait pousser la vie.

Lors-

que !es pelletées de terre commencèrent à s'amonceler sur le visage et la poitrine du mort, Kounta, la gorge nouée, essaya de retenir ses pleurs tandis qu'autour de lui les femmes éclataient en sanglots, les hommes se raclaient la gorge et se mouchaient. affecté Kounta La disparition du vieux jardinier avait si profondément qu'un soir, après avoir couché Kizzy, Bell décida de lui en parler.

- …coute-moi un peu! J' sais bien qu' t'y t'nais, au vieux jardinier.

Mais tu crois pas qu'il s'rait temps qu'tu reviennes chez les vivants?

Kounta lui jeta un regard furieux, mais elle poursuivit :

- A ton aise. Seui'ment, avec la tête que tu fais, ça va pas être joyeux

l'deuxième anniversaire de Kizzy, dimanche prochain.

- J' sais c'que j'ai à faire, répondit Kounta d'un ton rogue, en souhaitant que Bell ne devine pas qu'il avait, effectivement, oublié la date en question.

Il lui restait cinq jours pour préparer un cadeau. Le jeudi après-midi,

il y mit la dernière main : c'était une belle poupée mandingue, qu'il avait sculptée dans du pin, patinée avec de l'huile de lin et de la suie, et fait reluire comme les sculptures d'ébène de son pays. Bell, qui avait depuis longtemps terminé la robe de fête de Kizzy, était occupée, dans sa cuisine, à couler deux petites bougies roses - pour décorer le g‚teau au chocolat que Tante Sukey et Soeur Mandy viendraient manger avec eux dimanche.

Et voilà qu'arriva Roosby, le cocher de m'sieu John.

Et puis le maître appela Bell et lui apprit d'un air rayonnant que mam'zelle Anne avait obtenu de venir passer la fin de la semaine chez son oncle - elle arriverait le lendemain soir.

Assure-toi bien qu'il y a une chambre prête, dit le maître. Et si tu faisais un g‚teau, dimanche? Ma nièce me dit que c'est l'anniversaire de votre fillette, et elle veut célébrer ça dans sa chambre - rien qu'elles deux.

Et Anne a demandé aussi si la petite pourrait passer la nuit à la maison

- j'ai accepté, évidemment. Alors, n'oublie pas d'installer une paillasse au

pied'de son lit.

Lorsque Bell informa Kounta des nouvelles dispositions - en ajoutant que le g‚teau serait mangé dans la grande maison et qu'il n'y aurait pas de fête d'anniversaire dans leur case, puisque Kizzy serait retenue par mam'zelle Anne - il en resta muet de colère. Se précipitant dehors, il alla droit à la grange et sortit la poupée du tas de paille o˘ il l'avait

cachée.

Jamais il ne laisserait ce genre de choses arriver à Kizzy, avait-il juré

devant Allah - mais quel pouvoir avait-il pour s'y opposer? Il se sentait si profondément démuni qu'il commençait à comprendre comment ces Noirs en étaient arrivés à estimer impossible et inutile de résister aux toubabs. En regardant la poupée, il songeait à cette scène dont on lui avait parlé : une femme noire avait fracassé le cr,ne de son bébé contre le billot

des adjudications en hurlant : " Vous y frez pas c' que vous m'avez fait! " Il allait fracasser la poupée contre le mur, mais son bras retomba.

Non, cela, il ne pourrait jamais le faire. Alors, il ne restait que la fuite.

Bell elle-même avait évoqué cette possibilité. Mais s'y résoudrait-elle? Et même, comment réussiraient-ils à s'en tirer - à leur ,ge, avec son pied mutilé et une fillette qui commençait juste à marcher? Depuis des années, il avait abandonné toute idée de fuite. Mais à présent qu'il connaissait parfaitement la région, après tout...

Abandonnant la poupée dans la grange, il regagna leur case. Mais Bell ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

- Tu sais, y a pas qu'toi qu'ça turlupine, mais laisse-moi t' dire une bonne chose : j'préfère encore ça qu' la voir aller aux champs, comme ce Noé qu'a seulement deux ans d'plus qu'elle, et v'là déjà qu'ils le mettent à arracher les mauvaises herbes et à porter d' l'eau. Tu vas quand même pas m'dire que c'est c' que tu voudrais!

Comme à l'accoutumée, Kounta choisit de ne pas lui répondre, mais elle avait raison : il aurait préféré mourir que condamner sa fille au travail

des champs, à cette vie de bête de somme qu'il connaissait trop bien pour avoir peiné lui-même, et vu peiner les autres, depuis vingt-cinq ans qu'il était esclaves

Et puis, un soir, à quelque temps de là, il trouva en rentrant Bell qui

l'attendait. Il aimait, au retour, boire une tasse de lait froid - la tasse était

prête sur la table. Il s'assit dans le rocking-chair pour attendre le dîner,

le dos endolori d'avoir tenu les guides toute la journée - et Bell vint d'elle-même le masser. Et, quand elle déposa devant lui un de ses rago˚ts africains préférés, il n'eut plus d doute : elle avait quelque chose à lui deman-e

der. Pendant tout le dîner, elle l'assaillit d'un flot inhabituel de paroles -

pour ne rien dire d'intéressant. Il se demandait si elle allait arriver au but,

mais, au moment de se mettre au lit, elle n'avait encore rien l,ché. Et puis

elle se tut, laissa passer un long moment, respira bien fort et posa la main

sur le bras de Kounta. Allons, elle y arrivait.

- J' sais pas comment tourner la chose, alors j' te sors tout à trac.

L'maître m'a dit qu'il avait promis à mam'zelle Anne d'y am'ner Kizzy pour passer la journée avec elle. Il va la déposer chez m'sieu John d'main matin, en commençant sa tournée.

Cette fois, c'était trop. Il avait déjà d˚ souffrir de voir sa fille transformée peu à peu en chien de salon, et maintenant que l'animal était dressé

il devait aller le livrer à son nouveau maître. Kounta ferma les yeux, essayant de contenir sa rage, mais soudain il dégagea brutalement son bras, bondit sur ses pieds et sortit en trombe. Bell ne put dormir de la nuit,

solitaire dans le grand lit, et Kounta demeura pareillement éveillé, dans le refuge de l'écurie. Et ils pleurèrent amèrement, chacun de son côte.

Le lendemain matin, Kounta arrêt a le buggy devant la maison de m'sieu John, et il n'avait pas encore déposé Kizzy à terre que mam'zelle Anne accourait. Les rires cristallins des fillettes montèrent derrière lui, tandis qu'il

tournait pour rejoindre la grand-route : mam'zelle Anne ne lui avait même pas dit au revoir.

271

L'après-midi, le maître dut aller donner ses soins dans une grande maison, distante d'une vingtaine de milles de celle de m'sieu John. Kounta l'attendit pendant plusieurs heures et, finalement, une domestique vint le prévenir que m'sieu Waller devrait passer la nuit au chevet de sa malade

- qu'il rentre et revienne chercher son maître le lendemain matin. Au retour, Kounta se présenta chez m'sieu John, et voilà que cette mam'zelle Anne essayait d'obtenir de sa mère que Kizzy p˚t passer la nuit chez elle.

Mais, au grand soulagement de Kounta, la réponse fut négative : les jeux bruyants des fillettes avaient donné mal à la tête à la maîtresse - femme de petite santé. Il reprit la route avec Kizzy cramponnée au siège à côté

de lui, son petit corps tressautant à chaque cahot.

Il vint soudain à l'idée de Kounta que c'était la première fois que sa fille et lui se trouvaient vraiment seuls ensemble, depuis la nuit o˘ il avait

murmuré le nom de " Kizzy " au creux de la minuscule oreille. Dans le soir qui tombait, il se sentait envahi d'une étrange allégresse. Mais il se trouvait en même temps tout gauche. Il avait bien réfléchi à l'avenir qu'elle

pourrait avoir comme à ses propres responsabilités, et pourtant, il ne savait

trop quelle attitude prendre. Alors, il la souleva du siège, la mit sur ses genoux, lui palpa les bras, les jambes, le cr,ne, tandis qu'elle se tortillait

en le regardant d'un air étonné. Et puis il la souleva encore une fois à

bout

de bras, pour voir combien elle pouvait peser. Enfin, il plaça les guides dans les tiėdes menottes - et Kizzy éclata en cascades de rires qui le ravi-rent.

T'es ma jolie p'tite fille, lui dit-il. Tu ressembles à mon frère Madi,

l'plus jeune.

Comme Kizzy ne le quittait pas des yeux, il se désigna en disant

" Fa. " Comme la petite regardait son doigt, il se frappa la poitrine en répétant : " Fa. " Mais elle s'était déjà retournée vers les chevaux. Elle criait,

en agitant les guides : " Hue! " - n'était-ce pas comme cela qu'il les faisait

avancer? Mais, comme Kounta ne réagissait pas, la petite se tint très sage, et ils rentrèrent en silence à la plantation Waller.

quelques semaines plus tard, alors que Kounta ramenait Kizzy de sa seconde visite à mam'zelle Anne, l'enfant se pencha vers lui, lui planta son

index grassouillet dans les côtes et dit d'un air malin : " Fa! "

Kounta fut transporté.

Ihi to mou Kizzy leh! répondit-il en saisissant le petit doigt et en le retournant contre elle. C'est Kizzy, ton nom!

En reconnaissant son nom, la petite esquissa un sourire. Alors, en se désignant, il reprit : " Kounta Kinté. " Kizzy arborait un air perplexe.

Puis,

tendant son petit doigt vers lui, elle dit : " Fa! " Et, cette fois, le père et

la fille sourirent ensemble.

Vers la mi-été, Kizzy avait appris des tas de mots à une vitesse Stupéfiante - et elle semblait aussi heureuse que Kounta de leurs randonnées à deux. Kounta commençait à se dire que, pour elle au moins, il existait un espoir. Et puis un jour, seule avec Bell, Kizzy répéta un ou deux mots 272

mandingues. Alors, le soir, Bell envoya la petite dîner chez Tante Sukey, et attendit Kounta de pied ferme.

- T'es fou, ou quoi? hurla-t-elle dès son arrivée. T'as intérêt à

m'écouter, tu sais - avec tes manigances, la gosse et nous, tu vas nous coller dans un sale pétrin! T'arriv'ras donc jamais à mettre dans ton épaisse caboche qu'elle est pas africaine?

Jamais Kounta n'avait éprouvé une aussi furieuse envie de battre sa femme. Elle avait osé élever la voix contre lui - cela seul aurait suffi.

Mais,

en plus, elle osait désavouer le sang et la semence de son époux. Fallait-il

renier son héritage pour ne pas encourir la colère des toubabs? Pourtant, quelque chose lui dictait de refréner sa colère : qu'il se heurte trop violemment à Bell, et ses randonnées à deux avec Kizzy seraient compromises.

Mais, songea-t-il alors, elle ne pourrait y mettre un terme sans dire pourquoi au maître. Et, cela, elle n'oserait jamais le faire. De toute façon, qu'est-ce qui lui avait pris d'épouser une femme née dans le pays des toubabs?

Le lendemain, Kounta attendait le maître qui donnait ses soins dans une plantation voisine, quand un cocher lui confia ce qu'il venait d'apprendre sur Toussaint, un ancien esclave qui avait formé, à Haiti, une grande armée de Noirs révoltés, et qui la menait victorieusement non seulement contre les Français mais aussi contre les Espagnols et les Anglais. Le cocher raconta à Kounta que Toussaint savait conduire une guerre parce qu'il avait étudié les hauts faits de guerriers antiques : un certain "

Alexan-

dre le Grand ", et un autre appelé " Jules César ". Et les livres qui parlaient

d'eux, c'était son maître qui les lui avait donnés et, par la suite, il avait

aidé ce maître à s'enfuir aux "…tats-Unités ". En quelques mois, Kounta avait fait de Toussaint son héros, le plaçant juste après le légendaire Soundiata des Mandingues. Il br˚lait de rentrer pour transmettre cette passionnante nouvelle aux autres.

Et puis il oublia finalement de la leur rapporter. En effet, quand il rentra, Bell l'attendait devant l'écurie : Kizzy avait une forte fièvre.

D'après le maître, c'étaient les " oreillons ". Kounta fut tout de suite inquiet, mais Bell le rassura en lui disant que presque tous les enfants attrapaient cette maladie. D'un certain côté, la chose eut même du bon pour lui, car mam'zelle Anne devait être tenue à l'écart de Kizzy pendant deux bonnes semaines. Mais, quelques jours plus tard, le cocher de m'sieu John.

Roosby, apporta de la part de mam'zelle Anne une poupée toubab tout habillée. Kizzy s'en enticha aussitôt. Assise dans son lit, elle la berçait d'un

air extasié en murmurant : " Oh! t'es trop mignonne! " Alors, Kounta courut chercher dans la grange la poupée qu'il avait sculptée pour Kizzy et qu'il ne lui avait finalement pas donnée. Il la nettoya du revers de sa manche et la mit sans douceur dans les bras de la fillette. Elle la reçut avec une joyeuse 1surprise, et Bell elle-même l'admira. Mais, au bout de quelques

minutes, Kounta s'aperçut qu'elle préférait la poupée toubab, et, pour la première fois, il fut furieux contre Kizzy.

Et la joie que manifestèrent les fillettes en se retrouvant, au terme de

leur courte séparation, fut amère à Kounta. Il recommença à conduire Kizzy chez m'sieu John, pour jouer avec mam'zelle Anne, mais, le plus souvent, c'était celle-ci qui venait chez son oncle, car sa mère ne supportait

pas le bruit de leurs jeux - selon Oméga, sa cuisinière, elle ne se contentait

pas toujours de prétexter des maux de tête, mais allait parfois jusqu'à

l'éva-

nouissement - tandis que chez m'sieu Waller les enfants s'en donnaient à coeur joie - Kounta ne pouvait sortir ou rentrer le buggy sans les entendre hurler à pleins poumons en se faufilant partout - et jusqu'au poulailler, à la porcherie ou à l'écurie, malgré les efforts de Bell pour les en écarter.

Mais là o˘ Kounta éprouvait le plus intense déplaisir de cette intimité croissante entre les fillettes, c'était lorsqu'il les voyait faire la sieste ou manger ensemble. Bien s˚r, Kizzy s'amusait énormément, et il devait reconnaître qu'il en était heureux; il avait fini par partager l'opinion de Bell : mieux valait être le favori d'un toubab que s'exténuer toute sa vie aux champs. Mais il n'était pas sans pressentir parfois chez Bell un certain malaise devant l'étroite connivence des camarades de jeux. Elle devait certainement envisager et craindre les mêmes choses que lui. Certains soirs, dans leur case, Bell berçait Kizzy sur ses genoux en lui fredonnant une chanson à son " Jésus ", et Kounta, en la voyant contempler le petit visage ensommeillé, avait l'impression qu'elle avait peur pour sa fille, qu'elle essayait de la mettre en garde, de lui inculquer qu'il ne faut jamais trop tenir à un toubab, aussi profonde que puisse paraître une affection récipro-que. Kizzy était évidemment trop petite pour comprendre de telles choses, mais Bell connaissait mieux que personne quels déchirements se préparait le Noir qui faisait confiance aux toubabs; ne l'avaient-ils pas vendue, séparée de ses deux fillettes? Nul ne pouvait dire ce que serait le destin de Kizzy, pas plus d'ailleurs que celui de Kounta ou de Bell. Mais il savait au moins une chose : qu'un toubab blesse Kizzy, et Allah ferait pleuvoir sur lui une terrible vengeance.

67

Deux fois par mois, Kounta conduisait le maître pour l'office du dimanche au temple Waller, à quelques milles de la plantation. Il savait par le Violoneux qu7il existait dans le comté plusieurs autres temples édifiés par d'éminentes familles blanches. Il avait été surpris, au 274

début, par la présence de Blancs d'un rang très inférieur à celui du maître,

et même de petits Blancs. Ces derniers venaient à pied et, quand le buggy les dépassait, Kounta pouvait voir qu'ils portaient leurs souliers à la main ou sur l'épaule, attachés l'un à l'autre par les lacets. Ni le maître ni les autres "gens d'qualité", comme les appelait Bell, ne leur auraient offert une place dans le buggy, et Kounta en était bien aise.

Il entendait, de l'extérieur, le ronron du long sermon qu'entrecou-paient des prières et des chants languissants. Et puis les gens sortaient en

file et serraient à tour de rôle la main du pasteur. Kounta s'amusait de voir petits Blancs et " gens d'qualité " échanger des sourires et des coups de chapeau, comme s'il y avait entre eux le moindre rapport du simple fait qu'ils étaient blancs. Mais ensuite, quand tout le monde déballait les paniers de pique-nique sous les arbres, les deux classes s'installaient de part et d'autre du clos, sans se mêler.

Au début de l'été, Bell rappela à Kounta qu'elle voulait assister à la

" grande assemblée des fidèles ", qui se tiendrait fin juillet. C'était le grand

événement qui avait ponctué chaque été depuis qu'il était dans la plantation, et, comme il avait toujours trouvé une bonne excuse pour ne pas y assister, il s'étonnait qu'elle e˚t encore l'audace de l'y convier. Tout ce qu'il

savait d'ailleurs de ces immenses congrégations, c'était qu'elles avaient un

rapport avec la religion de Bell - religion de mécréants. Mais Bell se fit pressante.

- J' sais bien qu't'as toujours eu envie d'y v'nir, lui dit-elle d'un ton

sarcastique. C'est pour ça que j'te préviens d'bonne heure, pour qu' t'ayes le temps de t' préparer.

Comme Kounta était incapable de lui répondre sur le même ton et qu'il ne voulait pas entamer une dispute, il se contenta de répondre

" J' verrai. " Dans son esprit, c'était déjà tout vu.

Mais la veille de l'assemblée, comme il déposait le maître devant la grande maison au retour du chef-lieu du comté, m'sieu Waller lui dit :

- Toby, demain je n'aurai pas besoin du buggy. Comme j'ai autorisé

Bell et les autres femmes à aller à l'assemblée des fidèles, tu pourras les conduire dans le chariot, je suis d'accord.

Bouillonnant de colère, Kounta attacha les chevaux derrière l'écurie et, sans prendre le temps de les dételer, il clopina jusqu'à sa case. En le voyant s'encadrer dans la porte, Bell devina ce qui l'amenait et s'expliqua aussitôt :

- C'est l' seul moyen qu'j'ai trouvé pour qu'tu soyes là, au baptême de Kizzy.

- Hein? que j'soye o˘?

- A son baptême. Elle va entrer dans l'…glise.

- quelle …glise? Celle de ton " 0 Seigneur "?

- …coute, tu vas pas recommencer. C'est pas à cause de moi. Mais mam'zelle Anne, elle a d'mandé à ses parents d' la laisser emm'ner Kizzy
275

dans leur temple, l' dimanche; eux, ils s'ront d'vant, et elle rest'ra au fond.

Mais il faut qu'elle soye baptisée, sans ça elle aura pas l'droit d'entrer dans un temple de Blancs.

- Personne l'oblige à entrer dans un temple de Blancs.

- Tu comprends rien, hein, l'Africain! C't'unefaveur qu'ils y font.

T'as qu'à r'fuser, et tu verras si toi et moi on s' retrouve pas en un rien d'temps à ramasser l' coton.

Le lendemain, le chariot prit le départ : raide sur son haut siège, Kounta ne quittait pas la route des yeux; derrière lui, Kizzy gloussait de joie sur les

genoux de sa mère, à côté des femmes encombrées de paniers de pique-nique. Elles commencèrent par jacasser, puis elles se mirent à

chanter quelque chose sur une " échelle de Jacob " et des " soldats de la croix ". Révolté, Kounta fit claquer les guides sur la croupe des mules; en accélérant l'allure, les bêtes secouaient violemment le chariot - et les passagères. Mais les cahots étaient loin de suffire à les faire taire. Il entendait

même la voix pointue de Kizzy au milieu de celles des femmes. Les toubabs n'auraient pas à prendre la peine de lui voler sa fille, pensa-t-il amèrement, sa propre mère était prête à la leur livrer.

De toutes les autres plantations débouchaient pareillement sur la grand-route des chariots emplis de gens qui les saluaient joyeusement au passage. Kounta ne décolérait pas et c'est à peine s'il remarqua, en faisant halte devant le pré émaillé de fleurs o˘ allait se tenir le rassemblement, l'affluence des chariots arrivant de toutes parts. Les passagers se déversaient bruyamment et allaient grossir la foule au milieu d'un tumulte de cris, d'appels, de joyeuses retrouvailles; on s'embrassait, on s'étreignait - et Bell n'était pas la dernière à donner de la voix pour saluer les nouveaux arrivants. Kounta en vint lentement à réaliser qu'il n'avait jamais vu un aussi vaste rassemblement de Noirs dans le pays des toubabs, et il commença à regarder autour de lui.

Tandis que les femmes allaient déposer leurs paniers à l'abri d'un bosquet voisin, les hommes rejoignaient sans h,te le tertre qui s'élevait au

milieu du pré. Kounta planta un piquet dans le sol et y attacha les mules, puis il alla s'asseoir à l'arrière du chariot - d'o˘ il était, il pouvait voir

tout ce qui se passait. Au bout d'un moment, tous les hommes avaient pris place sur le tertre, assis les uns contre les autres à l'exception de quatre

d'entre eux, apparemment les plus ,gés, qui restaient debout. Brusquement, celui qui paraissait leur doyen - un vieillard mince et vo˚té, très noir de peau, avec une barbe blanche - lança sa tête en arrière et cria en direction

des femmes :

- Alors! Enfants de J…SUS!

Les femmes se retournèrent, répondirent en choeur : " Oui, Seigneur! "

et se précipitèrent en désordre pour prendre place derrière les hommes.

Kounta contemplait la scène avec ébahissement : à Djouffouré, c'était ainsi que s'asseyaient ceux qui assistaient au Conseil des Anciens.

276

Alors! Vous êtes tous enfants de J…SUS? reprit le vieillard.

Oui, Seigneur!

A ce moment, les trois autres vieillards se placèrent en face du doyen et, l'un après l'autre, lancèrent à voix forte

- Un temps viendra o˘ on s'ra plus qu'les esclaves de DIEU!

- Oui, Seigneur! répondirent hommes et femmes.

- Vous êtes prêts? Jésus est TOUJOURS prêt!

- Oui, Seigneur!

- Savez-vous c'que vient de m'dire Notre Père? Il a dit : " Plus PER-

SONNE s'ra un étranger! "

Un grand cri ébranla l'assistance et couvrit la voix du quatrième vieillard. Kounta sentait monter en lui une bizarre exaltation. Puis le calme revint, et ce fut au tour de l'homme à la barbe blanche.

- Enfants de Dieu, y a une terre PROMISE! «ui qui croit en Lui, c'est là qu'il ira! Et ceux-là qui croient, ils vont VIVRE dans c'te terre pour toute l'éternité!

Le visage inondé de sueur, la voix rauque d'émotion, tout son corps tressaillant aux accents de sa mélopée incantatoire, le vieillard chantait :

"On nous l'dit dans la Bible, l'agneau et le lion ils s'ront couchés ENSEMB'! " Tournant sa face vers le ciel, il leva les bras

- Et y aura PLUS JAMAIS ni maîtres ni esclaves! Tous on s'ra les ENFANTS DE DIEU!

Brusquement une femme bondit sur ses pieds en hurlant " 0 Jésus!

0 Jésus! 0 Jésus! 0 Jésus! " Autour d'elle, les autres se dressèrent, et bientôt, sur le tertre, une trentaine de femmes hurlaient en s'agitant de façon saccadée. Kounta, qui regardait de tous ses yeux, vit soudain que Bell était

du nombre, titubant et s'époumonant comme ses compagnes. Alors, une femme lança dans un grand cri : " Moi, j'suis l'enfant de DIEU! " et s'écroula brutalement sur le sol, tout le corps soulevé de soubresauts.

D'au-

tres tombèrent à ses côtés en se tordant et en poussant des gémissements.

Une femme cessa brusquement de gesticuler et se figea, raide comme un pieu, en s'exclamant :

- 0 Seigneur! Toi, rien que toi, Jésus!

Kounta voyait bien que rien de tout cela n'était prémédité. Cela ressemblait beaucoup à ce qui arrivait chez lui lorsque les gens dansaient pour les esprits : gestes et cris exprimaient ce qu'ils étaient en train de ressentir au fond d'eux-mêmes. Et puis hurlements et tressautements s'apaisèrent peu à peu - à Djouffouré aussi, les danses se terminaient de la sorte, comme si les gens avaient épuisé une force. Et ces Noirs, devant lui.

semblaient pareillement vidés de quelque chose et en paix avec eux mêmes.

Les femmes se relevèrent une à une en lançant des exclamations reconnaissantes :

- J'en pouvais plus, d' ce mal de dos, avant d'parler à mon Seigneur.

Alors il m'a dit : " Allez, r'dresse-toi ", et j'ai plus jamais eu mal.

277

V'là qu'j'ai rencontré l' Seigneur Jésus et, mon ‚me, il l'a sauvée, alors, c'est Lui qu'j'aime plus que tout.

Et puis l'un des vieillards dirigea la prière qui se termina par un puis-

sant " A-MEN! " collectif, suivi d'un chant o˘ Kounta réussit à démêler que les " enfants de Dieu " mettraient leurs " souliers " pour se promener dans le " ciel du Seigneur ".

Tout en chantant, les Noirs s'étaient levés et partaient en procession derrière le prédicateur aux cheveux blancs. Ils traversèrent le pré et arrivé-rent sur la rive d'un étang - à l'opposé de l'endroit o˘ se tenait Kounta.

Là, le vieillard se retourna face aux fidèles et dit en élevant les bras :

- Maint'nant, frères et soeurs, l' moment est v'nu pour les pécheurs de s' laver d' leurs péchés dans le JOURDAIN!

- Oui! De s' laver d' leurs péchés! cria une femme.

- Faut éteind' les feux d' l'ENFER dans les eaux bénies du JOURDAIN!

- Oui! Les éteind'! répondit une autre voix.

- Ceux-là qui sont prêts à sauver leur ‚me et à renaître avec le Seigneur, ils restent debout. Et vous aut' qu'avez r'çu l' baptême ou qu'êtes pas encore prêts pour Jésus, mettez-vous assis.

Kounta contemplait la scène d'un oeil éberlué. Une quinzaine de fidèles s'assirent, mais tous les autres se rangèrent au bord de l'étang.

Alors

le prédicateur et un des anciens, apparemment le plus vigoureux, entrèrent dans l'étang et avancèrent dans l'eau jusqu'à la taille.

Le vieillard s'adressa à l'adolescente qui venait en tête du rang

- T'es prête, mon enfant? (Elle fit un signe de tête affirmatif.) Alors,

avance!

Les deux anciens qui étaient restés sur la rive agrippèrent la jeune fille

par les bras et descendirent avec elle dans l'étang. Le vieillard aux cheveux

blancs lui posa la main droite sur le front, son compagnon passa derrière elle et la saisit aux épaules, tandis que ceux qui l'encadraient resserraient

leur étreinte. Le prédicateur dit : " 0 Seigneur! que c't' enfant soye lavée

d' ses péchés! " - et au même moment il lui donna une forte poussée, tandis que l'autre la tirait en arrière et la maintenait sous l'eau.

Des bulles montèrent à la surface et la jeune fille se débattit, mais les

hommes, le visage levé vers le ciel, la tenaient d'une poigne ferme. Elle se mit à battre l'eau de ses jambes, le corps arqué pour essayer de se dégager, et ils semblaient avoir peine à la contenir. " PRESqUE! " hurla le prédicateur au-dessus du bouillonnement de l'eau, et soudain :

" MAINT'NANT! " Les hommes redressèrent la jeune fille suffoquante et la portèrent, plus qu'ils ne la ramenèrent, recrachant l'eau et se tordant frénétiquement, jusqu'à la rive o˘ sa mère l'attendait.

Puis ils passèrent au suivant - un jeune homme d'une vingtaine d'années qui semblait figé d'effroi. Ils durent plus le tirer que l'accompagner. Kounta béait d'étonnement en voyant se reproduire la même scène

- un homme d',ge mUr, une fillette d'une douzaine d'années tout au plus,

une femme si ,gée qu'elle pouvait à peine marcher : voilà qu'ils se succédaient pour subir cette incroyable épreuve! Mais pourquoi le faisaient-ils?

quel " Dieu " cruel était-ce là pour exiger une telle souffrance de ceux qui

voulaient croire en lui? Comment pouvait-on se débarrasser du mal en étant à moitié noyé? Ces questions, auxquelles il était bien incapable de répondre, continuèrent de l'assaillir jusqu'à ce que le dernier de la file ait

été ramené ruisselant sur le bord de l'étang.

Enfin, c'était fini. Mais le prédicateur lui-même était toujours dans l'eau et, s'essuyant le visage de sa manche dégoulinante d'eau, voici qu'il entonnait :
- Et ma int'nant, ceux-là qui voudraient consacrer leurs enfants à

J…SUS en ce saint jour, faut v'nir!

quatre femmes se levèrent - et la première était Bell, tenant Kizzy par la main.

Kounta bondit du chariot. Non! ils n'oseraient pas! Mais Bell se dirigeait vers l'étang, s'en rapprochait d'un pas de plus en plus rapide. Sur un signe du vieillard aux cheveux blancs, elle souleva Kizzy et entra dans l'eau d'un pas décidé. Pour la première fois depuis vingt-cinq ans, depuis ce jour o˘ on l'avait mutilé, Kounta se mit à courir - mais quand il atteignit

le bord de l'étang, le pied droit en feu, Bell était déjà arrivée devant le prédicateur. Hors d'haleine, Kounta essaya de lancer un hurlement - mais, au même moment, le prédicateur prenait la parole : Bien-aimés fidèles, on est réunis là pour accueillir dans not' sein un nouvel agneau. Ma soeur, quel est l'nom de c't'enfant?

- Kizzy, révérend.

- Seigneur.... commença le vieillard en plaçant sa main gauche sous le cr,ne de Kizzy et en fermant les yeux.

- Non! croassa Kounta.

Bell tourna brusquement la tête vers lui, l'oeil étincelant. Le regard du prédicateur allait de l'un à l'autre. Kizzy commençait à pleurnicher.

" Chut, bébé ", murmura Bell. Kounta se sentit le point de mire de l'assistance hostile. Un silence plana - et ce fut Bell qui le rompit :

- Allez-y, révérend. C'est seulement mon mari africain. L'a rien compris. J'y expliquerai après. Allez-y donc!

Muet de stupeur, Kounta vit le prédicateur hausser les épaules, se retourner vers Kizzy et fermer les yeux.

- Seigneur! De c't' eau sainte, bénis c't' enfant... Comment c'est déjà,

son nom?

- Kizzy.

- Bénis c'te p'tite Kizzy et conduis-la sous ton aile dans la Terre Promise!

Et le prédicateur, plongeant sa main droite dans l'eau, en aspergea le visage de Kizzy de quelques gouttes en criant à pleins poumons

" AMEN! "

Bell repartit vers la rive, sortit de l'eau et se planta devant Kounta,

dans sa robe trempée, en serrant bien fort Kizzy contre elle. Tout penaud, Kounta regardait ses pieds boueux, et puis il leva la tête : Bell avait les yeux humides - de larmes? Elle lui mit Kizzy dans les bras.

- C'est rien, juste quèq' gouttes d'eau, dit-il en passant sa main calleuse sur le visage de Kizzy.

- A gigoter comme ça, ça a d˚ t'donner faim, non? Moi, oui, en tout cas. On va manger. Y a du poulet frit, des oeufs durs, et c' flan d'patates douces que t'en as jamais assez.

C'que j'en ai, c'est l'eau à la bouche, dit Kounta.

Bell lui prit le bras, et ils traversèrent à petits pas la prairie, jusqu'au

noyer à l'ombre duquel les attendait le panier du pique-nique.

68

Bell dit un soir à Kizzy, peu avant l'heure du coucher

- Dis donc, tu vas sur tes sept ans! Ceux des champs, à ton ,ge, ils travaillent déjà toute la journée - t'as qu'à voir c' Noé! Alors, va falloir

te mettre à m'prêter la main à la grande maison!

Connaissant le sentiment de Kounta sur cette question, Kizzy le regarda d'un air indécis.

- T'as qu'à faire c' que dit ta mammy, lui lança-t-il sans conviction.

Bell et lui en avaient déjà discuté, et il avait bien d˚ admettre qu'il

serait prudent de donner à Kizzy une t,che o˘ m'sieu Waller pourrait apprécier son utilité, au lieu de voir uniquement en elle la compagne de jeux de mam'zelle Anne. L'idée, d'ailleurs, plaisait à Kounta pour une autre raison : à Djouffouré, les filles de l',ge de Kizzy commençaient déjà

à être formées par leurs mères à toutes les t,ches des femmes. Mais il savait aussi que Bell n'était pas dupe; il ne pouvait accueillir avec enthou-siasme des occupations qui rapprocheraient encore plus Kizzy des toubabs

- et, par là même, l'éloigneraient de ce qu'il était déterminé à lui instil-ler : le sens de sa dignité, de son héritage. Et de fait, lorsque Bell lui apprit fièrement, quelques jours plus tard, que Kizzy se mettait joliment à l'ouvrage : astiquer l'argenterie, frotter le sol, cirer les boiseries et,

même, faire le lit du maître, il accueillit l'information avec des sentiments

très mitigés. Mais, quand il vit de ses propres yeux sa fille vider et laver le vase émaillé blanc dans lequel le maître se soulageait la nuit, il se laissa aller à une colère froide, convaincu que ses pires craintes étaient fondées.

280

Et là o˘ il ren‚clait également, c'était en entendant Bell faire la leçon

à Kizzy sur la parfaite femme de chambre.

- …coute, fifille, fais bien attention à c' que j'te dis! Y a pas beaucoup

d' négros qu'ont la chance de travailler pour des gens d' qualité comme m'sieu Waller. «a t'met déjà au-dessus des autres. Mais l'fin du fin, tu vois, c'est d' savoir c' que l' maître il veut sans qu'il aye besoin de te l' dire.

Faut déjà qu' tu t' lèves à la pointe du jour, comme moi - quand l' maître, l'est encore au lit. Alors, tu comprends, ça t' donne de l'avance. Et puis, j' te montrerai aussi comment faut brosser son pantalon et sa redingote quand tu les suspends au fil, pour leur donner d' l'air. Faudrait pas aller casser ou rayer un bouton - et la litanie se poursuivait pendant des heures d'affilée.

Kounta avait l'impression qu'il ne pourrait plus se passer entre eux une soirée san s péroraison de Bell - et jusqu'au plus ridicule détail.

Tu vois, pour cirer ses souliers, disait-elle à Kizzy, eh bien, j' mélange dans un bocal d'la décoction d'plaquemine, du noir de lampe, et puis un p'tit peu d'huile de table et du sucre candi. J' laisse r'poser l'

mé-

lange pendant une nuit, et puis j' le s'coue : et alors, tu verrais ça, un vrai

miroir, ses souliers!

quand Kounta se sentait près d'exploser, il allait se calmer chez le Violoneux. Mais il avait encore la tête pleine d'inestimables conseils tels que : " ... si tu veux pas voir de mouches dans une salle, tu mélanges dans une soucoupe une p'tite cuillerée de poivre gris avec d' la cassonade et un

soupçon d' crème de lait! " Et cela n'était rien encore à côté de la façon de nettoyer le papier de tenture - à la mie de pain, tout simplement.

Mais Kizzy semblait profiter des enseignements maternels, car Bell rapporta un jour que le maître lui avait fait part de sa satisfaction : depuis

que Kizzy fourbissait les chenets, ils étincelaient dans l',tre.

Pourtant, dès que mam'zelle Anne arrivait, Kizzy était tacitement dis-

pensée de son service. Les fillettes gambadaient, furetaient, sautaient à

la

corde, jouaient à cache-cache ou à d'autres jeux de leur cru. Ainsi ce jour o˘, pour " faire le négro ", elles avaient rompu en deux une pastèque bien m˚re et s'en étaient barbouillées en plongeant leur visage dans la juteuse pulpe, au point que tout le devant de leurs robes avait été g,té. Bell avait

aussitôt sévi en envoyant une bonne taloche à Kizzy et en tançant sérieu sement mam'zelle Anne : " Une enfant qu'est élevée comme vous! Une fille de dix ans, et qui va à l'école! Attendez seulement de d'venir une dame de qualité, y en a plus pour longtemps! "

Kounta avait cessé de se plaindre ouvertement des visites de mam'zelle Anne, mais à chaque fois il se montrait grincheux à l'égard de Bell, et souvent même pendant toute la journée du lendemain. En revanche, lorsqu'il avait à conduire Kizzy chez m'sieu John, il devait faire effort pour

dissimuler sa joie, car c'était pour lui l'occasion de passer tout un grand moment seul avec sa fille. Kizzy était à présent assez grande pour 281

comprendre que les propos échangés dans le buggy leur étaient strictement personnels - il pouvait donc lui parler de sa terre natale sans craindre que

cela vînt aux oreilles de Bell.

Tout en trottant sur les routes poussiéreuses du comté de Spotsylvanie, il lui disait le nom mandingue de ce qui les entourait. Il s'efforçait de prononcer

bien nettement : l'arbre : yiro, la route : silo. Montrant une vache dans un pré, il disait : ninsémouso et, en traversant un petit pont : salo. Un jour, surpris par une brusque ondée, il s'écria : sandjio en montrant la pluie, et, lorsque reparut le soleil, il le désigna -. tilo. Kizzy regardait attentivement ses lèvres quand il formait un mot, et elle s'appliquait à le répéter autant de fois qu'il le fallait pour le prononcer correctement.

Bientôt ce fut elle qui demanda à Kounta comment se disait telle et telle chose en mandingue. Un jour, le buggy venait à peine de s'ébranler lorsque Kizzy murmura, en dirigeant son petit doigt vers son propre cr,ne : " Ma tête, comment tu l'appelles? - Koungo ", répondit Kounta sans élever la voix, à cause de la proximité de la grande maison. Elle se tortilla les cheveux - kountinyo, dit Kounta. Elle se pinça le nez -. noungo; elle se tira une oreille toulo. Gloussant de joie, Kizzy tendit le pied et montra son gros orteil sinkoumba, s'écria Kounta. Il lui saisit l'index : boulokonding,

il lui effleura la bouche : da. Alors Kizzy, montrant Kounta du doigt, dit avec fierté : Fa! Et tout son amour pour sa fille reflua au coeur de Kounta.

Un peu plus tard, comme ils arrivaient en vue d'un petit cours d'eau paresseux, Kounta dit en le montrant : " «a, c'est bolongo. " Chez lui, raconta-t-il à Kizzy, il vivait près d'une rivière appelée " Kamby Bolongo ". Le soir, au retour, Kizzy s'écria en revoyant le cours d'eau :

" Kamby Bolongo! " Il essaya, mais sans succès, de lui faire comprendre que c'était la Mattaponi, et non la Gambie. Peu importait d'ailleurs ce qui comptait, c'était que Kizzy avait retenu le nom du Kamby Bolongo.

Il lui dit que c'était un fleuve large, rapide, puissant, sans commune mesure

avec ce maigre ruisseau. Il aurait voulu lui expliquer que son fleuve à lui était une source de vie, révéré par les siens comme un symbole de la fertilité, mais il n'en était pas capable. Alors il se contenta de parler des poissons qui y abondaient - et notamment le succulent koudjalo, qui sautait parfois directement dans les pirogues - de l'immense tapis d'oiseaux qui le couvrait et qui se déployait dans le ciel en faisant pleuvoir une neige de plumes lorsque, petit garçon, il s'amusait à bondir sur la berge pour effaroucher les volatiles. Kounta dit que cela lui remémorait un récit de sa

grand-mère YaÔssa : Allah avait fait un jour s'abattre sur la Gambie des nuées de sauterelles si denses qu'elles masquaient le soleil, et les bêtes

dévoraient toute végétation sur leur passage; mais le vent avait enfin tourné, les chassant vers la mer o˘ elles avaient fini par tomber et être dévorées par les poissons.

- Et moi, j'ai une grand-mère?

- T'en as deux : ma mammy et la mammy d'ta mammy.

- Pourquoi elles sont pas avec nous?

Elles savent pas o˘ qu'on est, répondit Kounta. Et toi, tu sais o˘

qu'on est? lui demanda-t-il au bout d'un instant.

- Dans l'buggy, dit Kizzy.

- Non, o˘ qu'on habite.

- Chez m'sieu Waller.

- Et o˘ qu' c'est?

- Par là, répondit-elle en montrant le chemin devant eux. Mais, dis donc, raconte-moi encore les insek' et tout ça, là d'o˘ tu viens.

- Eh bien, y a les grosses fourmis rouges - ces bêtes, ça sait traverser une rivière sur une feuille, ça s'bat en guerre avec des armées et, pour habiter, ça s' b,tit des mont-ricules plus hauts qu'un homme.

-C'est méchant, alors? Mais on les écrase, non?

- Non, sauf si on est forcé. Tout ça qui vit a l' même droit qu'

toi d'être là. Même l'herbe, elle est vivante, avec une ,me comme les gens.

Alors, j'vais plus marcher dans l'herbe. J' resterai dans l' buggy.

Kounta sourit.

- Là d'o˘ j'viens, y avait pas d'voitures. Fallait marcher, pour aller quèq' part. Une fois, j'ai marché quat' jours avec mon papa, d'puis Djouf-

fouré jusqu'au nouveau village d' mes oncles.

- quoi @u' c'est, Djou -fa-rou-ré?

- Je t' l'ai p't-êt' dit cent fois, c'est d' là que j' viens.

- T'as dit qu'tu v'nais d'Afrique. C'te Gambie, alors, ça s'rait l'Afrique?

- La Gambie, c'est un pays en Afrique. Et Djouffouré, c'est un village en Gambie.

- Mais o˘ c'est, ça, papa?

- D' l'aut' côté d' la grande eau.

- Elle est grande comment, c't' eau?

- Faut près d' quat' lunes pour la traverser, alors, tu vois!

- quat' quoi?

- Des lunes. C'est comme ça qu'j'appelle les mois.

- Et comment t'appelles une année, hein?

- Une pluie.

Kizzy s'accorda un moment de réflexion.

- Comment t'as traversé c'te grande eau?

- Dans un grand bateau.

- Plus grand que c'te barque o˘ y avait les quat' z'hommes qui pêchaient?

- Tu perises! Il y t'nait p't-êt' une centaine d'hommes.

- Et il coulait pas, c'bateau?

- Tu sais, moi, j' demandais qu' ça - d' le voir couler.

- Mais pourquoi papa?

- Pasqu'on était malades à crever, v'là pourquoi.

- quelle maladie vous aviez?

283

La maladie d'être couchés dans nos souillures et l'un sur l'aut', v'là

c'qu'on avait.

- Fallait aller aux cabinets.

- On pouvait pas. Les toubabs, ils nous avaient mis des chaînes.

- quoi qu'c'est, les toubabs?

- C'est les Blancs.

- quoi qu't'avais fait d' mal, pour qu'ils t'mettent des chaînes?

- Rien du tout. J'étais allé dans une forêt, pas loin d' chez moi -

de

Djouffouré. J'voulais m'tailler une bille de bois pour m'faire un tambour, et ils m'ont enl'vé.

- quel ,ge t'avais?

- Dix-sept pluies.

- Ils ont d'mandé à ta mammy et à ton papa si tu pouvais y aller?

Kounta regarda Kizzy - mais qu'allait-elle chercher?

Z'auraient bien aimé les enl'ver, eux aussi. Mais tu vois, ma famille, elle sait pas o˘ j' suis d'puis c'temps-là.

- Oh! papa! Moi, j'pourrai jamais t'quitter, et mammy non plus.

- Ma Kizzy! On t' laissera jamais partir non plus!

69

Un jour, le cocher des parents de m'sieu Waller arriva en fin d'après-midi, porteur d'une invitation pour le maître : ils donnaient le soir même un dîner en l'honneur d'un gros homme d'affaires de Richmond qui se rendait à Fredericksburg et s'était arrêté chez eux pour la nuit. Il faisait déjà

noir lorsque Kounta déposa le maître devant la grande maison d'Enfield; une douzaine de voitures les y avaient précédés.

Kounta avait eu maintes occasions de revenir à Enfield, depuis huit ans qu'il était marié avec Bell, mais Liza, la grosse cuisinière noire qui lui avait fait autrefois tant d'avances, n'avait recommencé à lui adresser la parole que quelques mois auparavant. Cela datait du jour o˘ il avait amené mam'zelle Anne en visite chez ses grands-parents - ce jour-là, en effet, Kizzy avait été du voyage. Kounta se présenta à la porte de la cuisine

pour saluer Liza - et manger un morceau. Liza l'invita à s'asseoir dans la cuisine tandis qu'elle mettait la dernière main au dîner, secondée par une fille de cuisine et par quatre femmes chargées du service de table.

284

Kounta n'avait jamais vu préparer autant de bonnes choses à la fois.

Tout en go˚tant ici et humant là, Liza lui demanda:

- Ton p'tit chou à la crème de fille, ça va?

- Pour s˚r, répondit Kounta. V'là qu'Bell y apprend la cuisine, à

C't' heure. L'aut' soir, c'te gamine, elle m'a fait une charlotte aux pommes.

Voyez-moi c'te p'tite vermine! Tu vas voir que bientôt c'est moi qui mangerai ses g‚teaux, et plus l'contraire, comme avant. Pasque, si elle m'a pas mangé un d'mi-pot d' craquelins au gingembre, elle en a pas mangé

un, la dernière fois qu'elle est v'nue.

Liza jeta un dernier coup d'oeil aux trois ou quatre sortes de pain qui gonflaient leurs appétissantes formes dans son four et, se tournant vers les

servantes en fraîches robes jaunes, elle dit à la doyenne

- On est prêts. Va l' dire à la maîtresse.

Puis elle avertit les trois autres

- J' vous préviens que celle qui laissera tomber une seule goutte de potage sur ma nappe des grands jours, j'y frotterai les oreilles avec c'te louche. Allez Pearl, dit-elle à son aide, faut t'y mettre. Tu vas m'remplir les légumiers'd' porcelaine avec les navets, l',ma7is doux, les courgettes et

les gombos. Pendant c'temps-là, j' découperai c'te selle d'agneau.

quelques minutes plus tard, une servante reparut, parla assez longuement à l'oreille de Liza et ressortit précipitamment. Liza se tourna vers Kounta.

- Tu sais, y a quèq' mois, quand un d' ces bateaux d' commerce l'a été arrêt-zoné sur la grande eau, près d' la France?

- Oui, dit Kounta. L'Violoneux racontait que c'président Adams l'était si furieux qu'il leur a lancé toute la flotte des …tats-Unités aux trousses.

- Eh bien, ils les ont eus. Louvina vient de m' répéter que c't' homme de Richmond, il a 'spliqué qu'ils avaient attrapé quat'-vingts bateaux de c'te France. Paraîtrait qu' les Blancs, ils s' trémoussent de joie, pasque ça

donne une bonne leçon à la France.

Tout en écoutant Liza, Kounta avait attaqué l'énorme platée qu'elle lui avait servie. Mais il ne pouvait détacher ses yeux de l'abondance des viandes qu'elle empilait sur de grands plats : boeuf rôti, jambon braisé, dinde, poulet, canard. Il venait juste d'attaquer les patates douces, tout onctueuses de beurre, lorsque les quatre femmes rapportèrent les bols de soupe et les cuillères. Elles ressortirent aussitôt en ployant sous les lourds

plateaux garnis de plats succulents. Alors, Liza s'appuya contre un dres-soir en s'essuyant le visage du coin de son tablier.

- Z'en s'ront pas au dessert avant quarante bonnes minutes, dit-elle à Kounta. quoi qu't'allais dire, tout à l'heure?

- Pour moi, quat' -vingts bateaux ou aut' chose, c'est tout pareil, tant

qu' les Blancs ils s'asticotent entre eux au lieu qu' ce soit nous aut' qui prend. Les Blancs, faut toujours qu'ils ayent du monde à asticoter.

- quand même, faut voir qui c'est qu'ils asticotent, dit Liza. R'garde 285

l'année dernière, quand un mul,tre il a m@né une révolte contre Toussaint, l'aurait bien pu gagner si l'président avait pas envoyé ses bateaux pour l'aider, c'Toussaint.

- m 9sieu Waller, il dit qu'Toussaint l'est même pas capab' d'faire un bon général, et encore moins d'faire marcher son pays, remarqua Kounta. Attendez seulement, qu'il dit, et tous ces esclaves 'mancipés dans c't' Ha7iti, ils vont s' retrouver pire qu'avec leurs anciens maîtres. Bien s˚r,

c'est ça qu' les Blancs ils espèrent. Mais, pour moi, ces 'mancipés font bien

mi . eux marcher les plantations tout seuls.

Une des servantes, entrée dans l'intervalle, prit la parole C'est juste de ça qu'ils parlent, les maîtres - des négros z'affranchis.

Ils disent qu'y en a trop, au moins treize mille en Virginie. Le juge, il dit

qu'il est 'bsolument pour libérer les négros qui z'ont fait quèq' chose de r'markab' - ceux qu'ont combattu avec les maîtres, pendant c'te Révolution ou ceux qu'ont rapporté aux Blancs qu'un négro frotte-mentait un soulèvement, ou c' négro qu'est si fort pour les herbes qu' les Blancs prétendent qu'il peut guérir de tout. L' maître qu'affranchit ses négros fidèles par testament, avant d' passer, l' juge il dit qu' c'est très bien.

Mais ils sont tous à mort contre ces quakers et les aut' Blancs qui veulent manc:per les négros pour rien.

Et la femme ajouta, en se dirigeant vers la porte

- L' juge, il dit qu' ça va pas traîner - va y avoir des nouvelles lois

qui vont joliment leur mettre les b,tons dans les roues.

- quoi qu' t'en penses, toi, demanda Liza à Kounta, de ce m'sieu Alexander Hamilton, là-haut dans l' Nord? Pour lui, faut renvoyer tous les négros 'mancipés en Afrique, pasque les Blancs et les négros, ils pourront jamais s'entendre, z'ont trop d' choses différentes.

- L'a raison; moi, j' pense pareil, répondit Kounta. Seul'ment les Blancs, pendant qu'ils racontent ça, ils amènent toujours plus de bateaux pleins d' négros d'Afrique.

- Tu sais aussi bien qu' moi pourquoi, remarqua Liza. Leur z'en faut toujours plus pour l' coton, en Géorgie et dans les Carolines, d'puis qu'ils

ont trouvé c't' égreneuse, y a quèq' années. Et par ici y a tout plein d' maîtres qui vendent leurs négros dans l' Sud, pour deux ou trois fois c' qu'ils leur z'avaient co˚té.

- A c' que dit l' Violoneux, les maîtres, dans l'Sud, ils ont des p'tits Blancs comme régisseurs, et ces p'tits Blancs, ils éreintent les négros

à mort pour défricher des nouvelles terres à coton.

- Et c'est pour ça qu'y a jamais eu autant d'avis de recherche pour des négros ensauvés, dit Liza.

Cela faisait des années que Kounta se levait avant l'aube - dans le quartier des esclaves, o˘ il était toujours le premier éveillé, l'on chucho-tait que " l'Africain " voyait dans le noir, comme les chats. Il se glissait

dans la grange et, tourné vers les premières lueurs du jour, il se prosternait pour la prière souba à Allah. Puis il allait soigner les chevaux.

Pendant ce temps-là, Bell et Kizzy se lavaient, s'habillaient et allaient prendre leur service à la grande maison. Caton, le chef d'équipe, sortait de sa case avec le jeune fils d'Ada, Noé, et ils allaient sonner la cloche qui réveillait les esclaves.

Noé faisait un signe de tête à Kounta et lui disait " Bjour " avec une si solennelle réserve qu'il lui rappelait les Djaloffs de son Afrique, dont on disait que s'ils vous avaient salué le matin, il ne fallait plus en attendre

un autre mot de la journée. Mais, sans lui avoir jamais beaucoup parlé, Kounta avait de l'affection pour Noé, peut-être parce qu'il lui rappelait le petit garçon qu'il avait été au même ,ge - sérieux dans son travail, dis-cret, peu bavard mais très observateur. Il avait maintes fois remarqué que, tout comme lui, Noé restait planté à regarder de loin les courses de mam'zelle Anne et de Kizzy dans la plantation. Un jour o˘ elles jouaient au cerceau dans l'arrière-cour, en pépiant et en riant bruyamment, il avait failli se rejeter dans la grange en apercevant Noé qui contemplait les fillettes depuis la case de Caton. Mais leurs regards s'étaient croisés, et ils étaient restés à se fixer pendant un long moment avant de se détourner.

Kounta s'était demandé quelles idées traversaient alors la tête de Noé, et il avait eu l'impression que Noé s'interrogeait pareillement à son sujet.

Il

semblait à Kounta qu'ils devaient, l'un et l'autre, avoir agité les mêmes pensées.

Noé avait dix ans, donc deux ans seulement de plus que Kizzy, et pourtant ils ne s'étaient jamais liés, n'avaient jamais joué ensemble, alors

qu'ils étaient les deux seuls enfants du quartier des esclaves. Kounta avait même remarqué qu'ils faisaient semblant de ne pas se voir lorsqu'il leur arrivait de se croiser; au fond, peut-être percevaient-ils déjà, malgré leur jeune ,ge, que les domestiques et les travailleurs des champs n'avaient pas coutume de se mêler - bien qu'esclaves les uns et les autres.

287

De toute façon, Noé passait ses journées aux champs, tandis que Kizzy les passait à la grande maison, à balayer, épousseter, astiquer les cuivres, faire la chambre du maître - et Bell menait ensuite l'inspection, badine en main. Le samedi, jour de la visite de mam'zelle Anne à son oncle, Kizzy expédiait miraculeusement ses t,ches en moitié moins de temps, et elles occupaient le reste de la journée à jouer - sauf si le maître

déjeunait à la maison. Dans ce cas, il s'installait avec sa nièce dans la salle

à manger, et Kizzy restait plantée derrière eux en agitant un rameau feuillu

pour écarter les mouches, tandis que Bell faisait son service sans perdre les gamines de l'oeil, car elles étaient prévenues : " que j' vous prenne seulement à glousser d'vant l' maître, et j' vous tannerai l' cuir à toutes les

deux! "

Kounta s'était résigné à partager sa fille avec m'sieu Waller, avec Bell, avec mam'zelle Anne. quand cette dernière était là, il se trouvait toujours une occupation dans l'écurie toutes portes fermées, et quant à ce que faisait Kizzy dans la grande maison, il s'efforçait de ne pas y penser. Mais il attendait fiévreusement le dimanche après-midi. Mam'zelle Anne était chez ses parents, le maître se reposait ou recevait des visites au salon, Bell allait assister avec Tante Sukey et Soeur Mandy à ces réunions du dimanche o˘ l'on parlait de leur " Jésus " - Kounta et Kizzy avaient alors deux précieuses heures rien qu'à eux, tous les deux.

S'il faisait beau, ils sortaient du quartier des esclaves et gagnaient en

se promenant le bord d'un ruisseau. Là, ils s'asseyaient sous un arbre et, bien serrés l'un contre l'autre, ils mangeaient ce que Kizzy s'était approprié

dans la cuisine - généralement des biscuits fourrés à la confiture de m˚res,

le régal de Kounta. Ensuite, père et fille conversaient.

Ou plutôt c'était généralement Kounta qui parlait, tandis que Kizzy le maintenait sous un feu roulant de questions, commençant pratiquement toutes par : " Comment ça s' fait que... " Mais un jour elle ne laissa même pas à Kounta le temps d'ouvrir la bouche.

- Tu veux savoir c 9que mam'zelle Anne elle m'a appris, hier?

Rien ne pouvait l'intéresser moins que les exploits de cette petite Blanche gloussante, mais, pour ne pas faire de peine à Kizzy, il l'encouragea

- Vas-y!

- Pierre, Pierrin, Pierrot, du potiron il mangeait trop, alors sa femme

voulait l' quitter, mais dans l'écorce l'a installée, et l' potiron la tient au

chaud.

- T'as appris ça? demanda Kounta.

- Oui, ça t' plaît?

que pouvait-on attendre d'autre de mam'zelle Anne? Une idiotie, évidemment. Alors, il louvoya

- T'as bien dit ça!

- J' te parie qu' tu l' diras pas si bien! lança-t-elle d'un air malin.

- Mais y a rien qui m' force, moi!

- Allez, papa, essaie une p'tite fois, juste pour moi.

Tu vas m' laisser, non?

Kounta faisait la grosse voix sans trop de conviction. Alors, Kizzy le cajola, et il bredouilla ce qu'il avait retenu de ces idioties, juste pour qu'elle arrête ses simagrées, pensait-il.

Et brusquement il eut l'idée de lui réciter autre chose. Des versets du Coran, peut-être, pour qu'elle apprécie la beauté de ces sons. Et puis après.? Elle n'en saisirait pas plus le sens qu'il n'avait compris : " Pierre, Pierrin, Pierrot. "

Alors, il fut saisi d'une inspiration. Il ramassa une brindille, égalisa la terre à côté de lui et y traça des caractères arabes.

- Tu vois, ça c'est mon nom : Koun-ta Kin-té.

La petite le regardait, fascinée.

- Allez, papa, écris mon nom maintenant.

Il écrivit : Kizzy.

- C'est Kizzy qu' t'as écrit?

Il fit un signe affirmatif.

- Tu veux bien m'apprend' à écrire comme toi? demanda Kizzy.

- Ce serait pas convnable, répondit Kounta d'un air raide.

- Et pourquoi? demanda Kizzy, blessée.

- En Afrique, y a qu' les garçons qu'apprennent à lire et à écrire.

Z'en ont pas besoin, les filles.

- Alors, pourquoi qu' ma mammy elle sait lire et écrire?

- Tu vas t' taire, non? rétorqua Kounta d'un ton sévère. «a r'garde personne, t'entends? Les Blancs, ils veulent pas d' ça!

- Comment qu' ça s' fait?

- Ils s' disent que moins qu'on en sait, moins qu'ils ont d'ennuis!

- Mais j' frai pas d'ennuis, dit Kizzy avec une moue chagrine.

- Et moi, j' vais t' dire que si on s' ramène pas dare-dare, c'est ta mammy qui nous fra des ennuis!

Et le père et la fille rentrèrent, main dans la main.

71

A l'été 1800, vers le moment o˘ Kizzy - désormais investie de cette précieuse mission - devait glisser un caillou dans la gourde-calendrier de Kounta, le maître prévint Bell qu'il allait passer une semaine à

Fredericks-

burg, pour affaires. En son absence, son frère viendrait s'installer à la plantation, pour " la faire marcher ". La nouvelle contraria encore plus Kounta 289

que les autres esclaves, car, tandis qu'il serait lui-même absent avec le maître, sa femme et sa fille seraient à la merci de l'homme qui l'avait acheté

en premier. Il garda évidemment ses sombres pensées pour lui, mais, alors qu'il se préparait à atteler, Bell lui dit, comme si elle avait deviné ce qui

le tourmentait

L'est pas du tout comme son frère, m'sieu John, mais j' sais très bien comment faut l' prendre. Alors, va pas t'en faire pour nous.

Pendant les deux premiers jours après le départ du maître, rien ne changea dans le train-train habituel de la plantation. Simplement, Bell réprouvait intérieurement tout ce que disait ou faisait m'sieu John. Ce qui lui déplaisait le plus, c'était cette façon qu'il avait de veiller jusque tard

dans la nuit, installé dans le bureau de son frère, à boire son meilleur whisky au goulot, en fumant de gros cigares noirs et malodorants dont Il répandait les cendres sur le tapis. Mais enfin, m'sieu John ne se mêlait pratiquement pas des occupations de Bell, ni d'ailleurs de grand-chose d'autre.

Seulement, le troisième jour, alors que Bell était en train de balayer le portique, un Blanc arriva à bride abattue sur un cheval écumant et demanda à voir le maître. Dix minutes plus tard, l'homme repartait précipitamment et m'sieu John appelait Bell d'un ton tonitruant. En entrant dans le bureau, elle le trouva bouleversé - quelque chose de terrible avait d˚ arriver au maître et à Kounta. D'un ton brusque, il lui ordonna de réunir les esclaves dans l'arrière-cour. quand ils furent tous alignés, figés d'appréhension, m'sieu John rabattit brutalement la contre-porte et vint se planter devant eux, en mettant bien en évidence le pistolet glissé dans sa ceinture. Les dévisageant d'un air rogue, if prit la parole :

- Je viens d'apprendre qu'à Richmond des négros avaient comploté

d'enlever le gouverneur, de massacrer les Blancs et d'incendier la ville.

(Les

esclaves en restaient bouche bée de stupéfaction.) Gr,ce à Dieu, et à quelques négros sensés qui l'ont rapporté à temps à leurs maîtres, le complot a été déjoué, et presque tous les négros qui y avaient trempé ont été pris.

Des patrouilles armées recherchent les derniers, et croyez qu'ils ne trouveront pas asile ici cette nuit, car je monterai bonne garde. S'il y en a parmi

vous qui songent à un soulèvement, sachez que je vais patrouiller nuit et jour. Interdiction de sortir de la plantation. Défense de se réunir. Et tout

le monde dans les cases à la nuit tombée! Moi, je n'ai pas la faiblesse et la patience de mon frère avec les négros, ajouta-t-il en caressant son pistolet. Le premier qui pense seulement à faire un écart, il n'y aura pas de médecine pour le retaper d'une balle entre les deux yeux. Et maintenant, filez!

Et m'sieu John se montra aussi vigilant qu'il l'avait promis. Pendant deux jours il insista, à la grande fureur de Bell, pour que Kizzy go˚t,t aux plats avant lui. Toute la journée, il parcourait les champs à cheval, et il passait ses nuits à veiller sous le portique, un fusil sur les genoux.

290

Les esclaves étaient si terrorisés qu'ils n'osaient même plus discuter entre

eux du complot. Après avoir lu la Gazette, m'sieu John la br˚lait dans l',tre. Et, un après-midi o˘ un autre maître lui avait rendu visite, il ordonna

à Bell de sortir de la grande maison, tandis qu'ils demeuraient à discuter dans le bureau, toutes fenêtres closes. Ainsi, personne ne put recueillir le

moindre écho sur ce qui s'était passé à Richmond, et surtout sur les suites de l'affaire. Or c'était justement à ce propos que Bell et les autres étaient

malades d'inquiétude - en effet, le Violoneux était parti jouer pour un bal du grand monde à Richmond la veille du départ du maître et de Kounta

- et il n'était pas rentré à la plantation. Les esclaves ne savaient que trop

bien ce qu'il pouvait advenir de Noirs étrangers à Richmond s'ils tombaient aux mains de Blancs fous de rage et de terreur.

Et lorsque le maître et Kounta revinrent de leur voyage - écourté

de trois jours, à cause des événements de Richmond - le Violoneux n'avait toujours pas reparu. M'sieu John s'en fut le soir même et le maître, sans supprimer totalement les consignes qu'il avait édictées, les adou-cit un peu,

mais il se montra extrêmement froid. Kounta dut attendre la nuit pour raconter à Bell, dans l'intimité de leur case, ce qu'il avait pu glaner à Fredericksburg. Les rebelles noirs capturés avaient été

soumis à la torture : ils avaient livré aux autorités les noms de leurs autres

camarades et celui de leur chef. Il s'agissait d'un forgeron, l'affranchi Gabriel Prosser. Il avait recruté deux cents Noirs à toute épreuve - majordomes, jardiniers, concierges, serveurs, ferronniers, cordiers, mineurs de charbon, calfats et mêmes prédicateurs - et les avait préparés pendant plus d'un an. Prosser n'avait pas été retrouvé et la milice ratissait la campagne environnante; sur les routes, des patrouilles de petits Blancs faisaient régner la terreur; et des rumeurs couraient, que des maîtres battaient à mort leurs esclaves sur le plus mince soupçon.

Le lendemain, le maître écrivit un billet au shérif, pour l'informer de la disparition du Violoneux, et il envoya Kounta le lui porter au chef-lieu du comté. Sur le chemin du retour, Kounta laissa ses chevaux marcher au pas, préoccupé qu'il était par de sombres idées : ce Violoneux qu'il aimait bien, malgré son intempérance, ses jurons, ses " sorties ", le reverrait-il jamais? Et soudain il s'entendit héler, d'une voix imitant mal les inflexions traînantes des petits Blancs :

- Hé là, l' négro! Halte!

Allons bon. voilà que son imagination lui jouait encore des tours!

- quoi qu' tu fous par ici? reprit la voix.

Cette fois, Kounta retint les chevaux et inspecta les deux côtés de la route - il n'y avait personne.

- Crois-moi qu' ça va t' co˚ter cher de circuler sans passe - et, sur ces mots, voilà qu'émergea d'un fossé le Violoneux, le visage fendu dans un large sourire.

Il était en loques, plaqué de boue des pieds à la tête, plein d'entailles

et de meurtrissures. Kounta lança un cri de joie, dégringola de son siège et tomba dans les bras du Violoneux, qui l'entraîna dans une ronde exubérante.

Tu ressembles comme deux gouttes d'eau à un Africain que j'

connais, dit le Violoneux, mais j' dois m' tromper, pasqu'il irait jamais montrer qu'il est content.

- Faudrait savoir si j' suis content, répondit Kounta.

- Jolie façon de m' recevoir, dis donc, quand je m' ramène de Richmond à quat' pattes rien qu' pour r'voir ton vilain museau.

- T'as eu des sales moments, Violoneux? questionna aussitôt Kounta en retrouvant son sérieux.

- Des sales moments? T'es loin du compte. J'ai bien cru qu'j'allais finir par jouer du crincrin chez les anges!

Kounta ramassa l'étui à violon tout maculé de boue, ils s'installèrent tous les deux sur le siège et le chariot repartit, tandis que le Violoneux lui relatait ses aventures dans un flot de paroles.

- Les Blancs, à Richmond, ils sont fous d' peur. «a grouille de miliciens, et pour l' négro qu'a pas d' passe en règle, c'est direction la prison, avec quèq' p'tites bosses sur la tête. Mais ceux-là, z'ont encore d'

la chance. Pasque y a des bandes de p'tits Blancs qui courent les rues comme des chiens enragés, et l' négro qui leur tombe sous la main, ses prop' parents pourraient pas l' reconnaître.

" Alors, v'là qu'en plein milieu du bal o˘ que j' violonais, c'te nouvelle

du soulèvement arrive. Les maîtresses, elles se prennent à hurler en tournant comme des toupies, et les maîtres, ils braquent leurs pistolets contre les négros d' l'orchestre. Moi, j' profite du chahut pour m' glisser dans la

cuisine, et je m' cache dans un grand f˚t à ordures. Une fois tout l' monde parti, j' sors par une fenêtre et j' m'en vais pour quitter la ville en passant par les p'tites rues et en restant bien dans l' noir. Mais v'là-t-y pas qu' j'entends beugler derrière moi, et puis des gens qui galopent dans mon sens. quèqu'chose me dit qu'c'est pas des Noirs, mais j'ai pas l'temps d'attendre pour voir. Alors j' prends l' prochain tournant dare-dare, mais ils sont si près que j' vas pour dire ma dernière prière quand j' vise un perron avec une p'tite niche d'ssous et vlan! me v'là terré.

" J' suis plutôt à l'étroit, mais j'arrive encore à m' reculer un peu au moment o˘ ces p'tits Blancs passent à toutes jambes avec des torches, en criant : " Sus au négro! " Et je m' cogne dans quèq' chose de mou, j' sens une main qui m' clôt la bouche et une voix d' négro m' glisse dans l'oreille " T'aurais pu frapper, non? " C'était l' gardien d' nuit d'un entrepôt, et son camarade v'nait d'être mis en pièces par une bande de p'tits Blancs, et il avait plus l'intention d' bouger d' là avant qu' ça s' tasse, même si ça l' menait jusqu'au printemps.

" Alors, j'y ai souhaité bonne chance et j' suis parti tout droit vers les bois. Y a cinq jours de ça. J'ai pas pu aller plus vite, à cause des tripotées d' patterouilleurs sur les routes. J'ai fait mon ch'min par la forêt en

mangeant des baies et en dormant dans les fourrés. J' m'en étais tiré jusqu'à hier, et v'là qu'à quèq' milles d'ici des p'tits Blancs m' tombent d'ssus, juste comme j'étais à découvert.

" Ils grillaient d' fouetter un négro, p't-êt' même de s' régaler d'une p'tite pendaison - z'avaient une corde. Les v'là qui s' mettent à m'

bourrer

d' coups tout en m'abreuvant d' questions : et j' suis l' négro d' qui, et o˘

que j' vas? Mais ils écoutent rien de c' que j' dis - sauf quand j' parle d' violoner. Alors ils m' traitent de menteur, et puis ils m' commandent de jouer.

" Eh bien, l'Africain, tu peux m'en croire, z'ont jamais entendu un concert comme çui que j' leur ai donné en plein milieu de c'te route!

J'ai joué tous les airs qu'ils aiment, les p'tits Blancs, et en un rien d' temps ça claquait des mains, ça tapait des pieds, ça braillait.

Z'étaient

plus fatigués qu' moi quand je m' suis arrêté, et ils m'ont dit d' ramener mes fesses en vitesse à la plantation. Et ça a pas traîné, tiens! Je m'

jetais

dans l' fossé quand j' voyais d' loin un ch'val ou une voiture - et puis t'es passé!

A peine étaient-ils entrés dans l'allée conduisant à la grande maison qu'ils aperçurent une effervescence dans le quartier des esclaves, tandis que

leur parvenaient des cris de joie.

- S' pourrait bien qu'on leur aye manqué, dit le Violoneux en souriant pour dissimuler son émotion.

- Va falloir recommencer toute ton histoire, plaisanta Kounta,

- C'est s˚rement pas l' genre de chose qui m' dérange, répondit le Vio loneux. L' principal, c'est que j' soye là pour la raconter!

Dans les mois qui suivirent le soulèvement de Richmond, les conspira teurs furent l'un après l'autre capturés, jugés, exécutés - et, finalement, Gabriel Prosser lui-même fut pris et pendu. Avec le recul graduel des nou velles alarmistes - et des tensions qu'elles engendraient - les questions politiques revinrent à l'honneur dans les conversations de la grande maison et, par voie de conséquence, dans celles du quartier des esclaves. En totali-sant ce que Bell, Kounta et le Violoneux avaient respectivement recueilli à propos de l'élection du prochain président, il apparaissait qu'il y avait eu compétition entre un certain rn'sieu Aaron Burr et le célèbre m'sieu Thomas Jefferson - lequel avait finalement décroché le poste, gr,ce au sou-293

tien du puissant rn'sieu Alexander Hamilton; et ce m'sieu Burr, ennemi juré

de m'sieu Hamilton, avait la place de vice-président.

Sur m'sieu Burr personne ne savait grand-chose, mais sur m'sieu Jefferson Kounta apprit d'un cocher qui était né en Virginie, tout près de sa

plantation de Monticello. que ses esclaves ne pouvaient pas souhaiter un meilleur maître.

- C' cocher, il a dit que m'sieu Jefferson il avait jamais laissé ses régisseurs fouetter les gens, apprit Kounta aux autres esclaves. Z'ont tout c' qu' y faut à manger, il permet aux femmes d' filer et d' coudre des bons habits pour tout l' monde, et ses esclaves, il les laisse apprend' des métiers.

Kounta s'était même laissé dire qu'un jour o˘ m'sieu Jefferson revenait d'un long voyage, tous ses esclaves s'étaient portés au-devant de lui à plus de deux milles de la plantation, qu'ils avaient dételé les chevaux et avaient tiré eux-mêmes sa voiture jusqu'à la grande maison de Monticello, o˘ ils l'avaient porté jusqu'à son seuil sur leurs épaules.

- Tout l' monde sait qu' dans ces esclaves de m'sieu Jefferson y en a une tripotée qu'il a s'més lui-même, pasque c'te Sally Hemings qu'il a, l'est p't-êt' café-au-lait, mais c'est une sacrée pondeuse, ricana le Violoneux.

Kounta reprit, sans paraître remarquer l'interruption

- M'sieu Jefferson, il aurait dit que le esclavage c'est aussi mauvais pour les Blancs que pour nous aut'. Et il penserait comme m'sieu Hamilton, que les Blancs et les Noirs ils sont trop différents pour arriver à

vivre

ensemb' sans bisbille. Paraîtrait qu'il veut nous 'manciper, mais, comme il faudrait pas qu'on conque-rance les p'tits Blancs dans leurs emplois, il s'rait pour nous renvoyer en Afrique - mais tout doux, pour pas faire de grabuge.

- M'sieu Jefferson Irait mieux d' raconter ça aux marchands d'esclaves, pasque, pour eux, l' sens des bateaux c'est par ici, dit le Violoneux.

- D'puis un moment, dit Kounta, quand on va dans des plantations avec le maître, on entend plus parler que d' gens qui z'ont été vendus.

Y a des maîtres qu'ont vendu dans l' Sud des familles qu'avaient été chez eux toute leur vie. Hier, on a même croisé un d' ces marchands d'esclaves sur la route. Et ça salue, et ça lève son chapeau - mais l' maître a fait celui qui l'avait pas vu.

Ces marchands d'esclaves, dans les villes, c'est pire que des mouches, dit le Violoneux. La dernière fois que j' suis été à Fredericksburg, ils bourdonnaient même autour d'un vieux sarment comme moi. Heureus'ment que j' pouvais montrer ma passe. Mais les choses que j'ai vues! T'nez! Un vieux Noir tout gris, six cents dollars qu'il a fait - l'

prix

d'un beau p'tit jeune, y a seulement encore quèq' temps. Et alors c' vieux négro, ils l'ont un peu entendu! V'là qu'il s' met à brailler :

" Vous aut', les Blancs, vous avez fait d' la terre du Seigneur un 294

ENFER pour nous aut'. Mais, aussi vrai que l'JOUR DU JUG'MENT

il viendra, c't enfer il vous R'TOMBERA d'ssus! Et vous s'rez

'N…ANTIS! Et RIEN vous sauv'ra.... ni vos R'MEDES..., ni vos PRIE-RES.... ni vos FUSILS... Vous y PASS'REZ TOUS! " Pour moi, ça d'vait être un prédicateur, c' vieux négro-là.

Il était pas tout maigre et cassé, avec la barbe blanche et la peau bien noire, et une grosse cicatrice au cou? demanda Bell d'un air anxieux.

Oui, l'était absolument comme tu dis. «a s'rait-y qu' tu l' connais?

répondit le Violoneux, surpris.

- C'est çui qu'a baptisé Kizzy, dit Bell en regardant Kounta.

Le lendemain, alors que Kounta était en visite chez le Violoneux, Caton s'encadra dans la porte ouverte. Le Violoneux l'invita à entrer, et Caton prit la parole d'un air gêné :

- J' voulais seulement vous dire qu' faudrait mieux pas trop raconter c' que vous savez sur tous ces gens qu'on vend dans l' Sud. Pasque les aut', ils arrêtent plus de s' demander s'ils vont être vendus, et ça les retourne

tellement qu'ils font plus rien aux champs. Enfin, quand j' dis les aut', j'

compte pas Noé - c't' un gamin qu'a peur de rien. Pour moi, j' sais qu'

si ça doit m'arriver, ça m'arrivera, et j' pourrai rien y faire, alors ça servirait à rien de m' chagriner.

Les trois hommes débattirent alors de cette question et tombèrent d'accord : ils garderaient pour eux les nouvelles les plus alarmantes, afin de ne pas effrayer inutilement les autres.

Mais un soir, à quelques jours de là, Bell leva brusquement les yeux de son tricot et dit à Kounta

Y en a qu'ont perdu leur langue par ici - a moins qu' les Blancs ils vendent plus leurs négros, et c'est pas à moi qu'on fra avaler ça!

Kounta grogna d'un air gêné, à la fois étonné et heureux que Bell - et sans doute tout le quartier des esclaves - n'ait pas été dupe de sa nouvelle discrétion. Alors, il recommença à rapporter les ventes d'esclaves qui lui venaient aux oreilles, en taisant simplement les détails les plus affreux. En revanche, il répétait scrupuleusement toutes les histoires qui circulaient parmi les esclaves, à propos de ceux qui avaient réussi à

s'enfuir, le Plus souvent en dupant les patrouilleurs, petits Blancs ignorants

qui n'y avaient vu que du feu. Ainsi un majordome à la peau très claire s'était allié avec un palefrenier du plus beau noir : le premier s'était approprié un habit et un chapeau du maître, le second le buggy attelé, et ils étaient partis sur les routes, en contrefaisant le riche maître qui gour-mande son cocher chaque fois qu'ils passaient à portée d'une patrouille.

Ces deux-là avaient réussi à arriver dans le Nord, ce qui leur conférait automatiquement l@ affranchissement. Un autre esclave s'en était tiré en s'enfuyant sur un cheval et en arrivant au galop sur les patrouilles mêmes :

alors, il leur déroulait sous le nez une grande feuille couverte d'écriture et prétendait qu'il était en mission urgente pour son maître. Les petits 295

Blancs illettrés l'avaient à chaque fois laissé passer, incapables qu'ils étaient de déchiffrer le document mais soucieux de dissimuler leur ignorance. Les rires fusaient parmi les esclaves lorsque Kounta énumérait les innombrables astuces des fugitifs. Il y avait ceux qui bégayaient de façon si convaincante que les patrouilleurs renonçaient à les arrêter pour ne pas perdre des heures à les interroger. Il y avait les Noirs interceptés en chemin

et qui avouaient, après de longs détours, que leur riche et puissant maître prisait si peu les petits Blancs qu'il en cuirait à ceux qui tourmenteraient

son personnel. Mais l'histoire qui les rendit malades de rire fut celle de ce domestique qui avait réussi à passer dans le Nord juste sous le nez un ser-de son maître, lancé à ses trousses. Aussitôt, le maître avait appelé

gent de police et la foule s'était rassemblée. " Enfin, tu sais bien que tu es mon négro! " hurlait le maître. Mais le domestique s'était contenté de le

regarder d'un air pénétré en s'écriant : " Dieu m'est témoin qu' j'ai jamais vu c't homme blanc d' ma vie! " - emportant la conviction de la foule et du sergent de police, qui avait intimé silence au maître sous peine

d'arrestation.

Depuis des années, Kounta avait réussi à passer au large des adjudications d'esclaves - depuis ce jour oU une malheureuse jeune fille avait imploré en vain son aide. Pourtant, quelques mois après sa conversation avec Caton et le Violoneux, il arriva avec le maître sur la place du chef-lieu du comté juste au moment oU s'ouvrait une criée aux enchères.

- Oyez, oyez! Gentlemen de Spotsylvanie. C'est des négros de première qualité que j' vous offre aujourd'hui!

Tandis que le crieur haranguait l'assistance, son adjoint avait poussé

une vieille femme noire sur l'estrade. " Une fine cuisinière! " commença l'homme - mais la malheureuse se mit à interpeller frénétiquement un Blanc dans la foule .

- M'sieu Philip! M'sieu Philip! Allez pas faire ça, m'sieu Philip!

C'est-y qu' vous auriez oublié c' que j'ai peiné pour vot' papa, et puis après

pour vous? J' suis plus aussi vaillante, mais j' peux encore travailler dur.

Oh! mon Dieu! M'sieu Philip, les laissez pas m'. vendre dans l' Sud, que là-bas ils m' fouett'ront à mort!

Toby, arrête-toi, dit le maître.

Le sang de Kounta se figea dans ses veines, tandis qu'il retenait les chevaux. Pourquoi m'sieu Waller voulait-il assister aux adjudications d'esclaves, lui qui ne s'y intéressait jamais d'habitude? Songeait-il à acheter quelqu'un? Ou était-ce à cause des déchirantes plaintes,de la femme? Justement, elle venait d'être adjugée pour sept cents dollars. " Aide-moi, mon Dieu! Jésus, aide-moi! " implorait-elle tandis que l'aide du crieur l'entraî-nait brutalement, Mais elle se rebiffa en criant : " Hé là, négro, tire tes sales

pattes! " provoquant rires et quolibets parmi la foule. Kounta se mordait les lèvres pour ne pas éclater en sanglots.

- Et maintenant, gentlemen, l' plus beau sujet de tout l' tas!

Il y avait à présent sur l'estrade un jeune Noir enchaîné, aux yeux 296

br°lants de haine. Tout son corps, puissamment musclé, était zébré de sanglantes traînées de fouet.

- Il a juste eu besoin d'une petite frottée! En un rien d' temps, ça s' connaîtra plus. Et la besogne qu'il peut vous abattre! C' garçon-là vous ramasse ses quatre cents livres de coton par jour. Y a qu'à l' voir! Et un étalon, j' vous dis qu' ça - vos luronnes vous front d' jolies portées avec lui!

Le jeune homme fut adjugé quatorze cents dollars.

Brusquement, les larmes montèrent aux yeux de Kounta : on poussait sur l'estrade une mul,tresse - et la femme était grosse.

- Là, vous en avez deux pour le prix d'une, ou un gratis si vous préfé-1 rez! aboya l'homme. D' nos jours, vous avez pas à moins d' cent dollars

un négrillon qui vient juste de naître!

La femme fut vendue mille dollars.

Kounta sentait qu'il n'allait plus pouvoir se maîtriser, quand soudain la vente atteignit pour lui le comble de l'horreur, car celle qu'on amenait à présent, enchaînée, tremblant de tous ses membres, c'était Kizzy

- une Kizzy juste un peu plus ,gée, mais absolument semblable : la stature. la couleur de la peau, les traits! Comme assommé, Kounta entendit 'le crieur dévider son annonce : " Une domestique parfaitement dressée - ou une poulinière. si c'est c' que vous cherchez! " Et, invitant l'assistance à se rapprocher, il défit d'un geste la grossière robe de la jeune fille et la dénuda. La malheureuse poussait des cris déchirants en essayant vainement de cacher sa nudité de ses mains, tandis que les hommes, le regard allumé, se pressaient pour la palper sous toutes les coutures.

- «a suffit! Partons! ordonna le maître - e˚t-il tardé encore un instant, Kounta aurait lancé les chevaux de sa propre initiative.

Tout en ramenant le maître à la plantation, Kounta était en proie à

un tumulte d'idées. Et si la jeune fille avait été sa Kizzy? Si la cuisinière

avait été Bell? qu'adviendrait-il si elles étaient vendues, si leur famille était

séparée?

73

En rameriatit le maître et i.@n de ses cousins préférés qui venait dîner

à la grande maison, Kounta tendait l'oreille pour ne rien perdre de leu, conversation.

- L'autre jour, j'ai assisté à une adjudication au chef-lieu du comté, disait le maître, et j'ai constaté avec surprise que de simples esclaves des

champs atteignaient des prix deux et trois fois supérieurs à ce qu'ils valaient il y a seulement quelques années. Et quant à ceux qui ont un vrai métier : menuisier, maçon, forgeron, bourrelier, musicien, n'importe quoi, ils vont facilement chercher dans les deux mille cinq cents dollars.

- Depuis l'introduction de cette égreneuse de coton, c'est partout la même chose, s'écria le cousin du maître. Il y a déjà plus d'un million d'es-

claves dans le pays, et l'on n'arrête pas d'en amener de pleines cargaisons,

mais les plantations de coton du Sud profond en réclament toujours plus, pour arriver à alimenter les filatures du Nord.

Ce qui m'inquiète, c'est de voir tant de nos planteurs de Virginie se laisser app,ter par le bénéfice immédiat qu'ils peuvent retirer de la vente

de leurs esclaves, sans songer qu'ils se privent ainsi de leurs meilleurs sujets, et même de leurs meilleurs reproducteurs.

Bah! la Virginie a déjà plus d'esclaves qu'il ne lui en faut. Ils coutent plus cher à entretenir qu'ils ne rapportent.

- Cela est peut-être vrai aujourd'hui, répondit le maître, mais sait-on quels seront nos besoins dans cinq ou dix ans? qui aurait pu prévoir l'énorme essor du coton, il y a seulement dix ans? Et je n'ai jamais tellement souscrit à cette idée si répandue que les esclaves occasion-nent une trop grande dépense. Dans une plantation même moyennement organisée, tout ce qu'ils mangent, ce sont eux qui le font pousser ou qui l'élèvent. Et, en plus, ils sont généralement prolifiques - or, dès l'ins

tant de sa naissance, un négrillon a une réelle valeur marchande. En plus, beaucoup d'entre eux sont capables d'apprendre des métiers - ce qui accroît encore leur rapport. Pour moi, je soutiens que les plus s˚rs investissements, aujourd'hui, ce sont les esclaves et les terres -

dans

cet ordre. Et c'est pour cela que je ne vendrai jamais les miens - ils sont la pierre angulaire de notre système.

- Mais le système pourrait bien être en train de se transformer à

l'insu de bien des gens, rétorqua le cousin du maître. Il n'y a qu'à voir se pavaner ces rustres qui achètent un ou deux esclaves fourbus, les tuent à la t,che pour produire une poignée de coton ou de tabac, et se prétendent planteurs. Les mépriser serait leur faire trop d'honneur, seulement, il se trouve qu'ils sont encore plus prolifiques que les nègres, si bien que, par leur simple nombre, ils pourraient finir par prospérer à nos dépens.

Là, le péril ne me semble pas imminent, dit le maître, tant que les petits Blancs renchériront sur les Noirs affranchis pour acheter les esclaves

invendables.

Il est vrai que c'est proprement incroyable. Il paraît que la moitié

des nègres affranchis des villes travaillent jour et nuit pour arriver à

rache-

ter les leurs.

Mais il nous vient des villes un problème social plus grave que celui que posent les Noirs libres - je veux parler de ces marchands d'esclaves improvisés qui écument le pays. Il y en a de tous bords : taverniers, spécu lateurs, avocats véreux, prédicateurs - et j'en oublie. A trois ou quatre reprises, on m'a abordé au chef-lieu du comté pour me proposer d'acheter mes esclaves à des prix inouÔs, et l'un d'entre eux a même eu l'audace de déposer sa carte chez moi! Jamais je ne songerais à traiter avec de tels vautours

Kou'nta déposa le maître et le cousin devant la grande maison et s'empressa de faire passer à Bell et à tous les autres la nouvelle capitale : le

maître ne songeait pas à les vendre. Et le soir, à la veillée, il leur répéta

de son mieux ce qu'il avait saisi de la conversation dans le buggy. Et puis Soeur Mandy demanda:

L' maître et son cousin, z'ont dit qu' des négros libres ils mettaient d' l'argent d' côté pour racheter ceux d' leur famille. Mais comment z'ont fait, eux aut', pour avoir leur liberté?

C'est pasque dans les villes y a beaucoup d' maîtres qu'ont fait apprend' des métiers à leurs négros, expliqua le Violoneux, et après ils les

placent en location, comme le maître il fait avec moi, et les négros, ils tou- chent une partie d' l'argent qu'ils rapportent. Alors, l' négro qu'a été

loué

pendant dix ou quinze ans, et puis qu'a fait sa p'lote, il peut arriver à

s' racheter a son maître.

- C'est pour ça qu' t'arrêtes pas d' violoner? demanda Caton.

- C'est s˚rement pas pour le plaisir d' voir gigoter les Blancs, répondit

le Violoneux.

- Mais t'en as pas encore assez?

- Si j'en avais assez, j' s'rais pas là à écouter tes niaiseries!

- Mais quand t'en auras assez, insista Caton, quoi qu' tu fras?

- J' fendrai l' vent, Frère Caton! A moi l' Nord! Paraît qu' là-haut y a des négros qu'ont la belle vie. Alors moi, j' m'installe dans un coin o˘ qu'y a des mul,tres élégants, et me v'là comme eux : distingué, en habit d' soie, j' te pincerai d' la harpe, et on discutera d' nos lectures ou d'

nos

fleurs.

299

quand les rires se furent calmés, Tante Sukey demanda

- Les Blancs, ils disent que les mul,tres et les métis s'raient plus malins qu' nous, à cause qu'ils ont du sang blanc. quoi qu' vous en pensez?

- Si on m' prend, moi, avec ma peau claire, j' suis bien forcé d'être malin! Ou c' Benjamin Banneker - un génie mat-mat-tik, que les Blancs ils l'appellent, et puis les étoiles et la lune, il connaît qu' ça, c' mul

,tre.

Mais les malins, c'est pas ça qui manque chez les négros noirs.

- Une fois, l' maître il a parlé d'un méd'cin nègre de La Nouvelle-Orléans, James Derham qu'il s'appelle.

1

- Y a pas qu' lui, dit le Violoneux. T'as qu'à voir Prince Hall, qu a fondé c't ordre de francs-maçons noirs, ou ces célèb' pasteurs qu'ont ouvert

des temples, et puis Phyllis Wheatley qu'elle écrit des pouazies, et Gustavus

Vassa, çui qui fait des livres, c'est tous des Noirs pur sang.

Le Violoneux coula un regard malicieux vers Kounta :

- Y en a même qu'arrivent tout droit d' l'Afrique, z'ont jamais su c'

que c'était qu'une goutte de sang blanc, mais j' les trouve pas si abrutis qu' ça!

Environ un mois après cette soirée, le Violoneux rapporta au quartier des esclaves une triste nouvelle : le chef de cette France, un nommé Napo léon, avait fait traverser l'eau à une grande armée. Et, après de terribles combats et des bains de sang, cette armée avait repris Haiti aux Noirs et à leur libérateur, le général Toussaint. En plus, celui-ci avait commis l'erreur d'accepter l'invitation à dîner du général français victorieux, et,

au cours du repas, les serviteurs l'avaient maîtrisé, ligoté et jeté dans un

bateau qui l'avait amené en France, oU ce félon de Napoléon le gardait dans les chaînes.

Ce fut Kounta qui accusa le plus durement le coup, car Toussaint était son héros.

J' comprends c' que ça t' fait, que c' Toussaint l'a été pris, lui dit le Violoneux lorsque les autres furent partis, mais j'ai quèq' chose à t'

dire

qui peut pas attendre.

Le ton joyeux du Violoneux choque Kounta. quelle nouvelle pouvait contrebalancer la douleur et l'humiliation infligées au plus grand chef noir

de tous les temps?

- «a y est, j' les ai! lança le Violoneux d'un air surexcité. Il me manquait plus que quèq' dollars quand on en a parlé l'aut' fois avec Caton.

J' me les suis faits avec c'te dernière tournée. J'me d'mandais si j'en verrais

jamais l' bout : plus d' neuf cents fois qu' j'ai d˚ jouer pour faire danser

les Blancs! Mais ça y est, l'Africain, les sept cents dollars, j' les ai -

et

l' maître, il m'avait dit que quand j' les aurais, j' pourrais m' racheter!

Kounta était si médusé qu'il ne trouvait rien à dire. Le Violoneux attrapa sa paillasse et en fit dégorger des centaines de billets d'un dollar.

Puis il amena au jour un sac de jute et le retourna : des centaines de pièces

et de piécettes s'en échappèrent.

300

Alors, l'Africain, tu vas rester là longtemps la bouche ouverte? Dis quèq' chose, au moins!

- J' sais pas quoi dire, répondit Kounta.

- Par exemp' " félicitations "!

- J'arrive pas à y croire!

- Mais, c'est vrai, l'Africain! J' les ai p't-êt recomptés un millier d'

fois. Et j'ai même de quoi m'acheter un sac pour emm'ner mes affaires.

Ainsi, c'était vrai. Le Violoneux allait être libre! Kounta avait tout à la fois envie de rire et de pleurer.

- Et si tu t'ennuies trop d' moi, ajouta le Violoneux en devinant son émotion, j' te rachèterai toi aussi. Seul'ment, comme ça m'a pris trente-cinq

ans rien qu' pour moi, faudra qu' t'attendes un peu!

Kounta rentra tout triste chez lui. Bell, croyant qu'il se désolait à

cause de Toussaint, ne lui posa pas de questions, et il put donc penser tout

à son aise au vide qu'allait laisser le départ du Violoneux.

Le lendemain matin, il se précipita chez le Violoneux dès qu'il eut terminé de soigner les chevaux. Trouvant sa case déserte, il alla demander à Bell s'il n'était pas chez le maître.

- L'en est sorti v'là une heure. L'avait l'air complèt ment tourneboulé.

quoi qu'y arrive, hein? Et quoi qu'il y voulait, au maître?

Sans lui répondre, Kounta partit aussi vite qu'il le pouvait vers le quartier des esclaves. Il alla de case en case, et même jusqu'à la cahute des cabinets, il inspecta la grange, maiß le Violoneux n'était nulle part.

Alors, Kounta se dirigea vers le fond de la propriété en longeant la clôture.

Et, au bout d'un bon moment, un air vint frapper ses oreilles, celui d'une de ces chansons des Noirs au " Seigneur " - mais le crincrin du Violoneux, toujours si joyeux, semblait sangloter.

H,tant le pas, Kounta arriva devant un grand chêne dont le feuillage ombrageait en partie un ruisseau qui manquait presque la limite de la propriété. Il aperçut les pieds du Violoneux, de l'autre côté du tronc.

Brusquement, la musique cessa, et Kounta s'immobilisa, soudain gêné de son intrusion. Il attendit assez longtemps, mais le violon demeurait muet - seuls le bourdonnement des abeilles et le murmure du ruisseau emplissaient

l'air tranquille. Kounta finit par se résoudre à faire le tour de l'arbre : un si profond désarroi, une telle détresse se lisaient sur ce visage habituellement pétillant de vie, qu'il comprit aussit,t ce qui était arrivé à son ami.

- Si tu veux rembourrer ta paillasse... - la voix du Violoneux se brisa.

Kounta ne répondit pas. Les larmes commencèrent à rouler sur les joues du Violoneux; il les essuya d'un brutal revers de manche, et brusquement les mots jaillirent de sa bouche :

- J'y ai dit qu' j'avais enfin réussi à réunir l'argent pour ach'ter ma

liberté, qu' j'avais l' compte exact. Alors, il s' racle la gorge et puis il

r'garde au plafond. Après ça, il m' félicite d'avoir mis tout ça d' côté.

Et

si j' veux, qu'il dit, ces sept cents dollars ça s'ra un acompte, pasque les

301

esclaves, à c't' heure, ils vont chercher la grosse somme, d'puis qu'il y a ces égreneuses. Il dit qu'il peut pas aigue-ziger moins d' quinze cents dollars, et encore, pasque c'est moi qui m'achèt'rais. Un bon violoneux d'

rap-

port comme moi, il dit, il le l,cherait pas à moins de deux mille cinq cents

dollars si c'était de l' vendre au-dehors. Il regrette, qu'il dit, mais les affaires c'est les affaires, et s'il a investisse, faut qu' ça lui rapporte. (Le Violoneux se mit à sangloter.) En plus d' ça, qu'il dit, on a pas mal fait mousser

c' que c'était qu' d'être libre, mais faut encore voir. Enfin, si j'y tiens, il

m' souhaite bonne chance... J'ai qu'à continuer comme ça... Et en sortant que j' dise à Bell d'y apporter du café.

Il se tut. Kounta semblait rivé au sol.

- C't' enfant d' pute! hurla brusquement le Violoneux, et il jeta de toutes ses forces le crincrin dans le ruisseau.

74

A quelques mois de là, toute la région fut frappée par une épidémie dont le principal symptôme était une forte fièvre. Le maître et Kounta partaient chaque jour un peu plus tôt, et rentraient de plus en plus tard dans la nuit. Un soir même, ils revinrent si recrus de fatigue qu'ils boudèrent l'un et l'autre, chacun de son côté, le bon dîner que Bell leur avait préparé.

Kounta restait tassé dans le rocking-chair, à regarder le feu d'un air hébété. Il ne s'aperçut même pas que Bell lui t,tait le front et lui enlevait

ses souliers. Pourtant, au bout d'une demi-heure, il eut conscience d'u@l vide inhabituel : Kizzy n'était pas là.

- J' l'ai mise au lit y a une heure, lui dit Bell. L'était rompue d'avoir joué toute la journée avec mam'zelle Anne. Et tiens, justement, quand Roosby est v'nu la rechercher, l'a dit qu'il avait entendu l'

Violoneux

jouer pour un bal à Fredericksburg, o˘ qu'il avait conduit m'sieu John.

Il violone plus pareil du tout, qu'il dit.

- Y a plus rien qui lui plaît, au Violoneux, répondit Kounta.

- Pour s˚r! Il s'occupe plus d' personne, il dit même plus bonjour.

Y a qu'à Kizzy qu'il dégoise deux trois mots, quand elle y porte son dîner.

Y a qu'avec elle que ça va encore. Mais toi, tu l' vois jamais, hein9

- Avec c'te fièvre qu'y a dans tous les coins, répondit Kounta d'un air las, j' sais pas quand j'aurais l' temps de m' traîner jusqu'à sa case.

Tu crois que je l' vois pas? Va donc te coucher, tu tiens plus

-d'bout.

Empoignant Kounta d'autorité, Bell le poussa dans la chambre. Elle le fit asseoir au bord du lit et l'aida à se déshabiller. Mais, quand elle voulut lui masser le dos, il ne put réprimer un tressaillement.

- quoi qu' t'as? J'y suis pas allée fort, quand même!

- J'ai rien.

- C'est là qu' ça t' fait mal? dit-elle en lui appuyant au creux des reins.

Kounta poussa un cri de douleur, mais il s'empressa de la ras surer

- J' suis moulu, mais d'main matin ça s' connaîtra plus.

Seulement, le lendemain matin, Bell dut avertir le maître : Kounta était incapable de se lever.

C'est s˚rement la fièvre, dit le maître en essayant de dissimuler sa contrariété. Tu sais comment le soigner. Mais j'ai absolument besoin d'un cocher, avec cette épidémie qui se propage.

Maître, dit Bell après avoir réfléchi un moment, c' Noé qui travaille aux champs, il frait-y votre affaire? L'est déjà grand comme un homme.

et très capab' avec les mules. Y saurait bien conduire les ch'vaux.

- quel ‚ge a-t-il?

- L'a deux ans d' plus que ma Kizzy, alors - et elle s'interrompit pour

compter sur ses doigts - ça doit lui faire treize ou quatorze ans.

- Non, il est trop jeune, décida le maître. Dis au Violoneux de venir remplacer Toby. Depuis un moment, il ne se fatigue plus beaucoup au jar din, pas plus qu'au violon, d'ailleurs. qu'il attelle et qu'il m'attende devant la maison.

En allant transmettre l'ordre au Violoneux, Bell se demandait comment il allait réagir : indifférence ou contrariété? Le Violoneux mani festa l'une et l'autre. Il accueillit froidement l'idée de conduire le maître, mais la maladie de son vieil ami l'inquiéta à tel point que Bell dut user de toute son éloquence pour le dissuader de courir aussitôt à son chevet.

Dès lors, le Violoneux fut un autre homme. Certes, il n'avait pas retrouvé sa jovialité, mais il témoignait d'un inlassable dévouement. Et, après avoir mené le maître aux quatre coins du comté, il aidait encore Bell à administrer ses soins dans le quartier des esclaves, car l'épidémie n'avait pas épargné la plantation Waller.

Mais il y eut finalement tant de malades que le maître enrôla Bell comme adjointe. Tandis qu'il s'occupait des Blancs, Bell faisait la tournée des Noirs - Noé la conduisait dans la carriole tirée par les mules.

"L'maître, il a ses remèdes, et moij'ai les miens ", confia-t-elle au Violoneux.

Aussi, après avoir administré à ses patients le traitement prescrit par m'sieu Waller, leur faisait-elle absorber en plus une décoction d'écorce de plaqueminier - bien plus efficace que toutes ces médecines des Blancs, sou-tenait-elle. Mais, par-dessus tout, elle s'agenouillait au chevet du malade

et priait pour lui, car, comme elle le disait à Soeur Mandy et à Tante Sukey " C' qu'Il fait tomber sur un homme, Il peut le r'tirer si Il veut. "

Elle ne réussit pourtant pas à sauver tous ses patients - mais, d'un autre côté, m'sieu Waller non plus.

Et, malgré leurs soins à tous deux, malgré les ferventes invocations de Bell, l'état de Kounta ne cessait d'empirer. Trop fatiguée pour dormir, Bell passait toutes les nuits assise à son chevet. Baigné de sueur sous la pile de couettes dont Bell l'avait couvert, Kounta s'agitait, geignait, délirait

par moments. Alors, en proie à une folle angoisse, Bell étreignait sa main sèche et br˚lante : pourrait-elle jamais lui dire ce qu'elle ressentait seulement à présent, après tant d'années - qu'il était un homme fort, courageux, sans égal, et qu'elle lui vouait un profond amour?

Il était depuis trois jours dans le coma lorsque mam'zelle Anne, qui rendait visite à son oncle, trouva dans la case Kizzy, Bell, Soeur Mandy et Tante Sukey en train de sangloter et de prier. Aussitôt, les larmes la gagnèrent elle aussi, et elle retourna demander à son oncle de lui prêter la grande Bible, afin qu'elle en lise un passage pour le papa de Kizzy - et pouvait-il aussi lui indiquer quel passage conviendrait le mieux? Bouleversé par le chagrin de sa nièce chérie, le maître lui confia le gros livre noir en lui indiquant les versets qu'elle devrait lire. La rumeur s'étant aussitôt répandue dans le quartier des esclaves, tous

s'attroupèrent devant la case pour écouter la lecture de mam'zelle Anne : 1 1

- L'Eternel est mon berger, je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts p,turages; Il me mène le long des eaux tranquilles. Il restaure

mon ,me; Il me conduit dans les sentiers de la justice pour l'amour de son nom. quand je marcherais dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car Tu es avec moi. Ta houlette et ton b,ton me consolent.

Mam'zelle Anne s'arrêta, reprit sa respiration et regarda autour d'elle

d'un air indécis.

Profondément émue, Soeur Mandy s'écria

- Seigneur! C't' enfant, comme elle vous a lu ça!

Un concert de louanges s'éleva et la mère de Noé, Ada, dit d'une voix pénétrée :

- quand je r'vois c'te p'tite mignonne dans ses langes, c'est pourtant pas si vieux! quel ,ge qu'elle a donc?

- L'a eu ses quatorze ans y a pas longtemps, répondit Bell aussi fièrement que si ç'avait été sa propre fille. Mon trésor, lisez-nous-en encore un

peu! dit-elle en se tournant vers mam'zelle Anne.

Et mam'zelle Anne, toute rose de fierté, termina la lecture du psaume xxiii.

que le mérite en revînt aux médications ou aux prières, Kounta commença à se rétablir. Bell sut qu'il s'en tirerait le jour o˘, lui lançant un regard furibond, il arracha la patte de lapin et le sachet d'assa-304

foetida qu'elle lui avait attachés au cou pour chasser le mauvais sort et la maladie.

Et Kounta sut à son tour que le Violoneux s'en tirerait lorsque, un matin, il se réveilla aux accents du crincrin, et, ouvrant les yeux, il vit le

mul,tre à son chevet.

- J' suis-t-y en train d' rêver? dit Kounta.

- Non, tu rêves pas, répondit le Violoneux. J'en suis r'buté de m'ner ton maître par les trente-six ch'mins d' l'enfer et les autres. Alors, si tu

prends pas la r'lève, faudra m' faire une place dans ton lit, pasque l' malade, ça va être moi!

75

Le lendemain, Kounta entendit Kizzy et mam'zelle Anne - qui était en vacances - entrer dans la case et s'asseoir à la table.

- Kizzy, as-tu appris tes leçons? demanda mam'zelle Anne d'un ton sévère.

- Oui, ma'me, répondit Kizzy, entrant dans le jeu.

- Bien, alors, celle-là, qu'est-ce que c'est?

Kounta tendit l'oreille : Kizzy balbutia qu'elle avait oublié.

- C'est un C, dit mam'zelle Anne. Et celle-là?

- L' tout rond, là, c'est un 0, s'écria fièrement Kizzy.

- Bien! Et cette autre là?

- Heu!... un q! exulta Kizzy.

- Alors, regarde, C-0-q, qu'est-ce que ça fait? Tu ne vois pas? Un coq! Il faut que tu saches bien tes lettres, etje te montrerai à faire d'autres mots.

quand les fillettes furent reparties, Kounta resta un long moment à

réfléchir. Il était à la fois fier de voir que Kizzy était capable de s'instruire,

et révolté qu'elle apprenne des choses de toubabs. Et si m'sieu Waller découvrait qu'elle savait lire! Cela mettrait assurément un terme au jeu de la " maîtresse d'école ", sinon même un terme à l'amitié entre les fillettes.

Mais Kounta se demandait si le maître ne risquerait pas de sévir plus gravement.

Jusqu'à la fin de ses vacances, mam'zelle Anne " fit l'école " à

Kizzy trois fois par semaine et, après son départ, Kizzy persévéra toute seule. Le soir, à côté de Bell qui cousait ou tricotait, tandis que Kounta 305

se balançait dans son fauteuil devant l',tre, la fillette s'appliquait à

recopier les mots d'un livre dont mam'zelle Anne lui avait fait cadeau.

Kizzy n'ignorait pas que sa mère savait un peu lire et écrire, mais elle s'amusait à lui faire la leçon. " R'garde, mammy, disait-elle, ça c'est un A. Et

tu vois l' tout rond, là, c'est un 0. " Puis, à l'exemple de mam'zelle Anne, elle lui montrait à former les mots : " Tu vois : c-o-q, b-1-é, K-i-z-z-y, et ça c'est ton nom : B-e-1-1. Vas-y, essaye d' l'écrire.

"

Alors, Bell feignait la gaucherie et, de temps en temps, se trompait volontairement, pour donner à Kizzy le plaisir de la reprendre. " R'garde bien comme je fais, mammy, et après t'écriras aussi bien qu' moi ", disait Kizzy, ravie d'être pour une fois la plus experte des deux.

Au fil des mois, Kizzy et mam'zelle Anne continuèrent à se voir, généralement en fin de semaine, mais avec moins de régularité, et Kounta crut percevoir dans leurs relations sinon un refroidissement, du moins une sorte de lent et subtil rel,chement de leurs liens, à mesure que mam'zelle Anne, plus ,gée que Kizzy de quatre ans, se faisait femme.

Trois jours avant l'anniversaire de ses seize ans, mam'zelle Anne fit irruption dans la plantation et, au milieu d'un déluge de larmes, confia à

m'sieu Waller que sa mère feignait une de ses interminables migraines po ur décommander la fête prévue. Accepterait-il qu'elle donne sa réception chez lui, demandait la nièce de son air le plus enjôleur. L'oncle y consentit bien

volontiers - il était prêt à tout pour la rendre heureuse. Et, tandis que Roosby était dépêché chez les invités pour les informer du changement de programme, Bell et Kizzy aidèrent avec fièvre mam'zelle Anne à tout préparer. Elles terminaient à peine que déjà le moment était venu, pour mam'zelle Anne, de passer sa belle robe et de descendre accueillir ses invités.

Mais alors, comme Bell le raconta plus tard à Kounta, dès l'arrivée des premières voitures, mam'zelle Anne sembla brusquement ignorer la pauvre Kizzy qui circulait parmi les invités avec des plateaux de rafraîchissements, bien nette dans son tablier amidonné. " C'te pauv'

gamine en a pleuré toutes les larmes de son corps dans ma cuisine", ajouta Bell. Et, le soir, Kizzy en avait encore un tel chagrin que Bell dut

s'employer à la consoler. " Tu comprends, mam'zelle Anne, elle a grandi, et c' qui l'occupe maintenant, c'est des choses de demoiselle blanche.

C'est toujours c' qu'arrive aux négros qu'ont été él'vés avec les p'tits des Blancs : y a un moment oU faut qu'ils restent dans leur coin, et puis c'est tout. "

Mam'zelle Anne continua à rendre visite à son oncle, mais moins fréquemment - Roosby confia à Bell que les jeunes gens commençaient à

l'accaparer. A chaque fois, elle venait voir Kizzy, lui apportant souvent les robes qu'elle ne mettait plus; elles passaient une demi-heure ensemble, et puis mam'zelle Anne regagnait la grande maison.

Kizzy la regardait s'éloigner et, une fois rentrée dans la case, elle s'absorbait à lire et à écrire, parfois pendant des heures. Kounta répu-306

gnait toujours autant à la voir s'occuper ainsi, mais au moins cela l'empê

chait-il de trop penser à son amitié perdue. D'ailleurs, Kizzy était au seuil

de l'adolescence, et des ennuis d'une autre nature n'allaient pas tarder à

surgir pour la fille comme pour le père.

L'hiver fut particulièrement rigoureux, cette année-là - 1803 - et, après NoÎl, le buggy ne put même plus circuler, tant les congères étaient hautes sur les routes. Le maître ne sortait plus qu'à cheval, et seulement pour des cas de grande urgence. Kounta et le Violoneux, qui étaient bloqués dans la plantation, aidaient Caton et Noé à pelleter la neige et à

fen-

dre des montagnes de bois à br˚ler.

Ainsi privés de tout contact avec le monde extérieur - et même de la Gazette du maître, qui avait cessé d'arriver près d'un mois avant la grande neige - les esclaves ressassaient entre eux les dernières nouvelles dont ils avaient eu connaissance. Ils évoquaient notamment la satisfaction des

maîtres devant la façon dont m'sieu Jefferson " m'naît c' gouvern'ment ", en dépit de leurs réserves initiales sur ses opinions à propos des esclaves. Le président Jefferson avait réduit les effectifs de l'armée et

de la marine, comprimé la dette publique et même supprimé l'impôt sur les biens meubles - mesure dont les Blancs de la classe du maître faisaient grand cas, selon le Violoneux.

Mais Kounta raconta que, lors de sa dernière tournée au chef-lieu du comté, les Blancs lui avaient surtout paru louer m'sieu Jefferson de son acquisition de l'immense territoire de la Louisiane, aux conditions les plus

avantageuses. " Paraîtrait que c' Napoléon il l'a vendu pour une misère, pasqu'en France on l' gourmandait de c' qu'il y perdait trop d'argent, et déjà qu'il avait perdu cinquante mille soldats avant d' battre ce Toussaint à HaÔti. " Mais voici que, peu après, la première nouvelle qui leur parvint,

gr,ce à un Noir venu quérir le maître pour une urgence en pleine tempête de neige - fut celle du trépas du général Toussaint, mort de froid et d'inani

tion, au fin fond de la France.

Trois jours plus tard, comme Kounta rentrait chez lui dans l'après-midi pour boire un bouillon chaud, toujours aussi chagrin et abattu, il fut surpris de trouver Kizzy couchée, le visage défait. " L'est mal fichue

",

expliqua laconiquement Bell qui préparait une tisane pour Kizzy. Kounta sentit qu'elle ne lui disait pas tout; mais, au bout de quelques minutes dans

la case surchauffée, ses narines lui apprirent que Kizzy venait d'avoir son premier écoulement de sang.

Cela faisait près de treize ans qu'il voyait, au fil des jours, son enfant grandir et se développer, et il savait bien, depuis quelque temps, qu'elle ne tarderait pas à devenir femme - et pourtant, cette odeur révé-latrice le prenait entièrement au dépourvu. Mais Kizzy fut sur pied dès le lendemain

et Kounta, qui ne le contemplait plus avec les mêmes yeux, fut étonné de voir combien ce mince corps s'était épanoui. Il éprouvait une sorte de gêne devant les petits seins ronds comme des mangues, la crou pe déjà rebondie. Sa démarche, même, n'était plus celle d'une petite fille.

307

A présent, quand il lui arrivait, en sortant au matin de la chambre, de trouver Kizzy encore demi-vêtue, il détournait la tête - et la petite ellemême paraissait gênée.

S'ils avaient été en Afrique - cette Afrique devenue si lointaine pour lui - Bell aurait appris à Kizzy à se frotter de beurre de Galam pour avoir la peau luisante, et à se noircir la bouche, les paumes et les plantes des pieds avec la suie des marmites. Et Kizzy attirerait déjà les hommes cherchant à prendre pour épouse une jeune vierge formée à tous les travaux des femmes et nantie de bonnes manières. Mais l'émoi le saisissait dès qu'il

songeait qu'un homme plongerait un jour son foto entre les cuisses de Kizzy; et puis, il se rassurait : cela ne se passerait qu'après un mariage en règle. Et c'était à lui, le Fa de Kizzy, que reviendrait la responsabilité

de juger des qualités personnelles et des origines familiales des soupirants

- pour choisir celui qui conviendrait le mieux à sa fille; et ce serait encore

lui qui fixerait le " prix de la fiancée ".

Alors, Kounta se reprenait : pourquoi songer ainsi aux coutumes et traditions de son Afrique? Non seulement ne pouvait-il être question de les observer ici, mais même d'y faire allusion, sous peine de s'attirer de graves ennuis. quant à trouver pour Kizzy un prétendant de trente à trente-cinq ans - l',ge idéal - il n'y fallait pas songer! Non, il devait raisonner

selon les coutumes du pays des toubabs, o˘ les filles épousaient - enfin,

" sautaient le balai ", comme ils disaient - quelqu'un de leur ,ge.

Et Kounta pensa aussitôt à Noé. Ce garçon lui avait toujours plu.

A quinze ans - deux ans de plus que Kizzy - Noé paraissait aussi m˚r, sérieux et responsable qu'il était grand et fort. L'idée séduisait de plus en plus Kounta, à un détail près, mais un détail majeur : Noé ne semblait jamais accorder le moindre intérêt à Kizzy, et celle-ci, de son côté, ignorait totalement Noé. Pourquoi observaient-ils une telle distance? Après tout, Noé ressemblait assez à ce qu'était Kounta jeune homme, et cela seul suffisait à le rendre digne de l'attention de Kizzy, sinon de son admiration.

Il se demandait s'il était en son pouvoir de faire quelque chose pour les rapprocher. Mais non, agir ainsi serait le plus s˚r moyen de prévenir tout rapprochement éventuel. Il décida que, comme d'habitude, il ferait bien de ne se mêler de rien et de laisser faire la nature - en demandant toutefois à Allah d'y aider quelque peu.

76

Ecoute-moi, Kizzy, que j'entende encore une fois dire que tu t' pavanes d'vant Noé, et tu verras si ma badine elle est fatiguée!

Kounta, qui allait pousser la porte, s'arrêta net et écouta la suite de la semonce de Bell :

- T'as même pas encore tes seize ans! Et quoi qu'il dirait, ton papa, si ça y v'nait aux oreilles?

Kounta fit derni-tour et alla se réfugier dans l'écurie, pour réfléchir tranquillement à ce qu'il venait d'entendre. " Se pavaner " devant Noé - sa Kizzy! Bell n'en avait pas été elle-même témoin. quelqu'un le lui avait rapporté. Ce ne pouvait être que Tante Sukey ou Soeur Mandy - et ces vieilles chouettes pouvaient avoir mal interprété une attitude tout à fait innocente, pour le seul plaisir d'en faire des ragots. Mais qu'avaient-elles vu,

au juste? D'après la dernière phrase de Bell, celle-ci n'irait s˚rement pas le répéter à Kounta. Et jamais il n'oserait évoquer de lui-même la question un homme ne pouvait tomber dans des commérages de femmes.

Mais, par ailleurs, tout cela avait-il été vraiment innocent? Ou bien se pouvait-il que Kizzy eUt fait la roue devant Noé? Et lui, l'y avait-il encouragée? Il semblait pourtant être un garçon convenable, mais sait-on jamais?

Kounta ne savait vraiment que penser. De toute façon, comme l'avait dit Bell, Kizzy n'avait encore que quinze ans - chez les toubabs, une fille de cet ,ge-là ne songeait pas encore au mariage. Certes, ce n'était pas une attitude très africaine qu'il adoptait là, mais il répugnait à envisager qu'elle

pourrait bientôt se promener avec un gros ventre, comme il se souvenait avoir vu, chez lui, des filles de l',ge de Kizzy et même plus jeunes.

En tout cas, si elle épousait Noé, elle donnerait le jour à un enfant noir, et non à un de ces bébés café-au-lait qui étaient la preuve vivante de ce que des maîtres ou des régisseurs dépravés avaient fait subir aux mères. Kounta remerciait Allah de ce qu'aucune des femmes du quartier des esclaves, et surtout pas sa précieuse Kizzy, n'avait été mise dans une situation aussi horrible - en effet, m'sieu Waller désapprouvait ce mélange de sangs blancs et noirs, et il ne manquait jamais une occasion de le condamner lorsque des amis évoquaient devant lui la question.

Pendant plusieurs semaines, Kounta tint discrètement Kizzy à l'oeil.

Il ne la surprit jamais à tortiller du postérieur, mais, en revanche, il lui

arriva à deux reprises, en rentrant inopinément, de la trouver en train de tournoyer sur elle-même en fredonnant une chanson, les yeux mi-clos. Et, parallèlement, Kounta surveillait Noé. Il remarqua ainsi qu'à présent Noé

et Kizzy se saluaient en souriant lorsqu'il leur arrivait de se croiser.

Plus

il y réfléchissait, et plus il se persuadait qu'il y avait quelque chose entre

eux.

Et Puis Kounta s'aperçut que Noé ne l'observait pas moins que lui-même n'observait le jeune homme. Allons, il allait s˚rement lui demander Kizzy en mariage. Enfin, au début avril - c'était un dimanche après-midi

- alors que Kounta astiquait le buggy des invités du maître, il vit venir du quartier des esclaves la silhouette élancée de Noé.

Arrivé devant Kounta, le jeune homme lui lança tout d'un trait : t,

- L'ancien, y a qu'en vous qu'j'ai confiance. Faut que j' me confie à quelqu'un. il peux plus vivre comme ça. J' va m'ensauver.

Kounta fut d'abord tellement surpris qu'il ne trouva rien à répondre.

Enfin, les mots lui vinrent :

- Tu t'ensauv'ras nulle part avec Kizzy!

Ce n'était pas une question mais un avertissement.

- Oh! non, m'sieu! J' voudrais pas lui attirer des ennuis! répondit aussitôt Noé.

Embarrassé, Kounta dit, après un court silence

- La fuite, y en a pas un qu' ça travaille pas un jour ou J'autre.

- Kizzy m' dit qu'elle sait par sa mammy qu' vous avez marronné

quat' fois, reprit Noé en le regardant bien en face.

Kounta confirma la chose d'un signe de tête, sans rien laisser paraître

de ce qui lui tournoyait dans l'esprit. Il se revoyait au même ,ge, à p eine sorti des entrailles du grand bateau, et si obsédé par ses idées de fuite que chaque jour passé à attendre une occasion, aussi médiocre f˚t-elle, était un véritable supplice. Il songea fugacement à Kizzy : si elle ignorait le des-sein de Noé, comme la phrase de ce dernier le laissait entendre, combien elle allait souffrir de la disparition de cet être cher - si peu de temps après avoir perdu l'amitié de la fille toubab. Et nul n'y pourrait rien. Il lui fallait cependant bien peser ce qu'il allait dire à Noé.

- C'est Pas moi qu'irai t' pousser à t'ensauver ou à pas t'ensauver. Mais faut qu' tu soyes prêt à y laisser ta peau si on t' rattrape, ou sans «a t'es pas prêt.

- J' s'rai pas rattrapé, répondit Noé. A c' que j' sais, l'principal c est de s' guider sur l'étoile polaire, et puis l' jour y a des quakers blancs et des nègres affranchis qui vous cachent. Et dès qu'on arrive dans c't Ohio, on est libre.

Il ne sait rien de rien, pensait Kounta. Aller s'imaginer qu'on pouvait s'enfuir aussi facilement! Mais, bien sUr, Noé était jeune; et en plus, comme la plupart des esclaves, il n'était pratiquement jamais sorti de la plantation. Et c'est pour cela qu'ils étaient rattrapés si vite, et

surtout les travailleurs des champs : déchirés par les ronces, affamés, égarés dans des forêts et des marais pleins de serpents venimeux. En un éclair, Kounta revoyait ses courses éperdues, les chiens, les fusils, les fouets - la hachette!

- Tu sais pas d' quoi tu parles, mon garçon! grinça-t-il.

Mais, regrettant aussitôt ses paroles, il ajouta

- C' que j' veux dire, quoi, c'est qu' c'est pas si facile! Tu sais qu'ils

te lancent les chiens au derrière?

- Les chiens morts, ils peuvent plus manger personne, rétorqua Noé

en sortant vivement un couteau de sa poche. Y a rien qui m'arrêtera.

Caton l'avait bien dit, ce garçon n'avait peur de rien.

- Eh bien, si tu dois t'ensauver, tu t'ensauv'ras.

- J' sais pas quand ça s'ra, poursuivit Noé, mais faut que j' parte.

- Méfie-toi d' mêler Kizzy à rien, t'entends? insista gauchement Kounta.

- Oui, m'sieu! Mais quand j' s'rai dans l' Nord, j' travaillerai dur pour la racheter. Vous y direz pas, hein?

Kounta hésita, mais il finit par répondre

- Non, Faudra en parler vous deux.

- J'y dirai que quand ça s'ra l' moment, conclut Noé.

Brusquement, Kounta étreignit la main de Noé dans les siennes.

J' te souhaite de t'en tirer.

77

Une semaine après le seizième anniversaire de Kizzy, à l'aube du premier lundi d'octobre, les esclaves se rassemblaient comme d'habitude pour partir aux champs, lorsque l'un d'entre eux remarqua : " OU qu'il est, Noé? " Kounta, qui était justement en train de discuter avec Caton, sut aussitôt que

Noé s'était enfui. Les têtes se tournèrent pour scruter les environs, et Kounta rencontra le regard de Kizzy qui s'efforçait de jouer la surprise - elle baissa les yeux.

- J' pensais qu'il était là avec toi, dit à Caton la mère de Noé, Ada.

- Pas du tout, et j' voulais y passer un savon d' pas s'être levé à

l'heure, répondit Caton.

Et il alla heurter du poing la porte de l'ancienne case du vieux jardi-311

nier, que Noé venait d'hériter pour ses dix-huit ans. Poussant violemment la porte, il se précipita à l'intérieur en criant d'un air furieux : " Noé!

" @t

Mais il ressortit aussitôt, le visage soucieux, en remarquant

- «a lui ressemble pas.

Puis il dépêcha aussitôt les autres pour inspecter leurs cases, la cahute

des cabinets, les hangars, les champs.

Ils s'égaillèrent tous à la recherche de Noé et Kounta, pour sa part, se dirigea vers l'écurie o˘ il s'égosilla à crier : " NO…! NO…! " au point que les chevaux en levèrent la tête de leurs r,teliers. Kounta s'assura que personne ne venait dans sa direction et, grimpant prestement dans le fenil, Il se prosterna pour implorer la protection d'Allah sur l'entreprise de Noé.

Caton envoya finalement les autres aux champs, en disant qu'il les rejoindrait bientôt avec le Violoneux; ce dernier, en effet, avait eu la sagesse de se proposer pour les travaux agricoles, depuis que les occasions de jouer pour les bals - et donc de rapporter de l'argent - s'étaient raréfiées.

En arrivant dans l'arrIère-cour, le Violoneux murmura à Kounta

- Pour moi, il s'est ensauvé.

Kounta répondit par un grognement, mais Bell ajouta

- L'a jamais fait un écart, et c'est pas l'genre à courailler la nu it.

Caton finit par exprimer la crainte qui les tenaillait tous

- Va falloir l' dire au maître!

Ils se concertèrent rapidement, et Bell proposa d'attendre que le maitre ait pris son petit déjeuner.

- Des fois que l' garçon aurait quand même filé dehors c'te nuit, et qu'il aurait du mal à rentrer sans s' faire pincer par les patterouilleurs.

Bell servit au maître son petit déjeuner préféré : pêches conservées dang leur jus avec de la crème fraîche, jambon fumé au bois de hickory, oeufs brouillés, gruau, biscuits au babeurre, et elle attendit qu'il ait demandé de nouveau du café pour lui annoncçr la nouvelle.

- Maître, dit-elle en avalant sa salive, Caton me d'mande de vous dire que c' Noé, on l' trouve pas c' matin!

Fronçant le sourcil, le maître reposa sa tasse.

Et alors, o˘ est-il? Est-ce que tu essaies de me faire entendre qu'il est allé s'enivrer ou courir le guilledou et qu'il va rentrer en cachette, ou

bien qu'il s'est enfui?

- J' sais pas, maître. On l'a cherché partout et on l'a pas trouvé.

Je vais lui donner jusqu'à ce soir - non, jusqu'à demain matin -

avant de prendre des mesures.

- Maître, c'est un brave garçon, c' Noé, l'est né chez vous, l'a été

él'vé ici, et un travailleur avec ça, l'a jamais causé l' moind' ennui à

vous

ni à personne...

M'sieu Waller braqua son regard sur Bell

S'il est en fuite, il va le regretter.

Oui, m'sieu maître.

Et Bell se précipita dans la cour pour raconter aux autres comment 312

le maître avait réagi. Mais à peine Caton et le Violoneux étaient-ils

partis

en h,te pour les champs que m'sieu Waller rappela Bell pour lui dire de faire atteler le buggy.

Tout au long de la journée, en conduisant le maître d'un patient à

l'autre, Kounta passa de l'exaltation - à l'idée que Noé était en fuite -

à l'angoisse, en pensant aux épines et aux chiens. Et il pressentit l'espoir

et la souffrance qui devaient se disputer le coeur de Kizzy.

Tout le quartier des esclaves se retrouva à la veillée, sans oser échanger lus que des chuchotements.

-P L'est parti, c' garçon, dit Tante Sukey. J' l'avais lu dans ses yeux

qu' ça arriverait.

L'est pas du genre à filer la nuit pour aller s' griser! ajouta Soeur Mandy.

Ada, la mère de Noé, était enrouée d'avoir pleuré toute la journée.

- Il m'a jamais parlé qu'il aurait pensé à marronner, mon p'tit! Seigneur! Vous croyez-t-y qu' le maître va l' vendre?

Personne n'osa lui répondre.

A peine étaient-ils rentrés dans le , ur case que Kizzy éclata en sanglots;

Kounta ne s avait que dire ni que faire. Mais Bell la prit dans ses bras et la berça doucement.

Le mardi matin arriva et, bien s˚r, Noé n'avait pas reparu. M'sieu Waller se fit conduire par Kounta au chef-lieu, et il alla directement à la prison du

comté de Spotsylvanie. Il en ressortit une demi-heure après avec le shérif, et ordonna à Kounta d'attacher le cheval de ce dernier à

l'arrière

du buggy. " Nous déposerons le shérif en chemin ", dit le maître.

Avec tous ces négros qui marronnent, dit le shérif tandis que le buggy s'ébranlait, on a un fameux tintouin - ils filent dans les bois pour pas être vendus dans le Sud.

- Depuis que j'ai une plantation, dit m'sieu Waller, je n'en ai jamais vendu que s'ils violaient ma règle. Et ils le savent tous très bien.

- Mais c'est fameusement rare, un négro qui apprécie un bon maitre, vous le savez bien, docteur, répondit le shérif. Vous dites qu'il a dix-huit ans? Y a donc tout à parier qu'il a fait comme les négros des champs du même ,ge : direction le Nord. - Kounta se raidit. - Avec les domestiques, c'est une autre histoire : ils sont finauds, ils ont du bagou.

alors ils se font passer pour des affranchis ou ils racontent aux patrouilleurs qu'ils font une course pour leur maître et qu'ils ont perdu leur permis de circulation. Et puis, une fois à Richmond ou dans une autre grande ville, avec tous ces négros qu'il y a, allez donc les chercher. -Le shérif fit une pause. - Il a sa mère chez vous, docteur, mais vous savez s'il aurait de la famille ailleurs?

Je ne lui en connais pas.

Peut-être une fille, alors? A cet ,ge-là, le négro, il vous laissera la

mule en plein champ pour aller courir.

Pas à ma connaissance. Mais il y a chez moi la fille de ma cuisi-313

nière, elle doit avoir dans les quinze ou seize ans. Cependant j'ignore s'il y

avait quelque chose entre eux.

Kounta retint son souffle.

- J'en ai vu quéraient grosses à douze ans! ricana le shérif.

Ces

négresses, ça sait y faire, me@rne avec les Blancs. Et pour les négros fringants, faut pas leur en promettre!

Kounta bouillait de colère, mais il entendit le maître répondre d'un ton brusquement glacial

n'est pas dans mes habitudes d'avoir des relations personnelles avec mes esclaves, et quant à leurs affaires privées, je les ignore et tiens

à les ignorer.

- Bien sUr, sans doute, se h,ta de répondre le shérif. Vous m'avez dit qu'il était né à la plantation et qu'il n'avait jamais beaucoup circulé?

- Oui, c'est pourquoi je l'estime incapable d'arriver jusqu'à Richmond, et à plus forte raison d'atteindre le Nord.

- Vous savez, docteur, les négros se passent pas mal de renseignements entre eux. En leur frottant gentiment le cuir, on a pu faire cracher à certains qu'ils s'étaient mis dans la tête une carte complète du chemin à suivre et des endroits o˘ on les cacherait. Tout ça, c'est un coup de ces fameux amis des Noirs, ces prêchi

-prêcha de quakers et de Méthodistes.

Mais un garçon comme le vôtre, qu'est jamais sorti, qui vous a jamais fait ê

d'histoires, je parierais qu'avec encore deux bonnes nuits dans la for t vous

allez le voir rappliquer, tout péteux et crevant de faim. Le ventre vide, pour

un négro, ça pardonne pas. «a vous évitera la dépense d'un avis dans la Gazette ou d'une prime aux chasseurs de nègres.

Je souhaite que vous disiez vrai, mais de toute façon je le vendrai sur-le-champ dans le Sud, car il a violé ma règle rien qu'en sortant sans autorisation de la plantation.

Kounta serrait si fort les guides qu'il s'en rentrait les ongles dans les

paumes.

Dans ce cas, ça vous fait pour l'instant douze à quinze cents dollars perdus dans la nature. Je vais transmettre aux patrouilleurs du comté la description que vous m'avez fournie, et si on le rattrape ou si on apprend quelque chose, je viendrai aussitôt vous en avertir.

Le samedi matin, Kounta était en train d'étriller un cheval devant l'écurie lorsqu'il entendit monter le cri de l'engoulevent - le signal habituel

de Caton. Il attacha le cheval à un pieu et courut vers sa case. De la fenêtre

en façade, il apercevait presque jusqu'à l'intersection de la grand-route et

du chemin d'entrée. Dans la grande maison, Bell et Kizzy devaient été alertées, elles aussi, par l'appel de Caton. avoir Puis il vit un chariot remonter l'allée, et soudain l'angoisse le sais it C'était le shérif qui conduisait. Allah miséricordieux, est-ce qu'ils avaient

rattrapé Noé? Kounta savait qu'il aurait dU aller abreuver et bouchonner le cheval du visiteur, mais il demeurait rivé à la fenêtre - le shérif entrait

en trombe dans la grande maison.

A peine quelques minutes plus tard, Kounta vit Bell déboucher de la porte de la cuisine et accourir vers la case. Ouvrant la porte à toute volée,

elle hurla, le visage inondé de larmes

' shérif et l' maître, ils parlent de Kizzy!

- L

Kounta accusa le coup, mais il regarda d'abord Bell d'un air incrédule et puis, brusquement, il l'empoigna et la secoua en criant quoi qu'il y veut?

Bell parvint à lui raconter d'une voix hachée qu'à peine le shérif était-il arrivé, le maître avait appelé Kizzy qui était en train de faire sa chambre

à l'étage. Surprise par son ton brutal, Bell avait couru se poster dans l'anti-chambre pour essayer d'entendre ce qui se disait, mais elle n'avait pas compris les mots, simplement l'intonation.

- L'avait l'air fou furieux, dit-elle en essayant de reprendre son souffle. Et puis l' maître m'a sonnée, alors j'ai voulu m'en retourner pour faire

comme si je v'nais d' la cuisine, mais v'là qu'il étant d'vant la porte du salon. J' l'ai jamais vu m' faire des yeux pareils. Il m'a dit d' sortir à

l'ins-

tant d' la maison et d' pas rev'nir sans qu'il m'appelle! Seigneur Dieu! se lamenta Bell en allant devant la fenêtre pour surveiller la grande maison, mais quoi que l' shérif il peut bien vouloir à ma p'tite?

que faire? songeait désespérément Kounta. Fallait-il courir aux champs, pour alerter les autres? Mais que ne risquait-il pas d'arriver en son absence?

Bell se précipita dans leur chambre en implorant son Jésus à tue-tête, et il se retint pour ne pas déverser sur elle sa fureur : depuis combien de temps s'exténuait-il à lui démontrer qu'elle se leurait en croyant qu'il y avait du bon dans le maître - ou dans n'importe quel toubab!

- J'y retourne! s'écria brusquement Bell en prenant sa course vers la grande maison.

qu'allait-elle faire? Kounta se lança en clopinant derrière elle, la vit

s'engouffrer dans la cuisine, mais quand il arriva à son tour devant la porte,

la pièce était vide. Alors, il poussa la contre-porte grillagée avec précaution, pour l'empêcher de grincer, traversa la cuisine à pas feutrés et s'arrêta

devant la porte de communication avec le grand vestibule. Il tendit l'oreille

en retenant son souffle. Et puis il entendit appeler doucement : " Maître!

"

Il n'y eut pas de réponse. Alors la voix de Bell s'éleva de nouveau, cette fois nette et sonore

- MaItrel

Et la porte du salon s'ouvrit.

- O˘ est ma Kizzy, maître?

- C'est moi qui la garde, répondit durement m'sieu Waller. Un en fuite, ça suffit.

- Maître, j'y comprends rien. C't' enfant-là, elle sort jamais d' chez VOUS.

Après tout, dit le maître, il est possible que tu ne saches pas ce qu'elle a fait. On a réussi à capturer ce Noé, mais il a eu le temps de blesser

grièvement à coups de couteau deux patrouilleurs à qui il présentait un faux permis de circulation. Et on l'a finalement contraint à avouer que c'était ta fille qui avait fabriqué ce document. Et elle l'a reconnu devant le shérif.

il y eut un atroce moment de silence, et puis Kounta entendit un cri et des pas précipités. Comme il tirait brusquement la porte, Bell passa devant lui comme un ouragan, l'écarta avec la force d'un homme et jaillit hors de la porte de la cuisine. Alors, il se lança à sa poursuite et la rattrapa

devant leur case.

- L' maître, il va vendre Kizzy, j' te dis qu'il va la vendre! hurla Bell.

Tout tourna dans la tête de Kounta.

- J' vais lui reprendre! cria -t-il d'une voix étranglée, et il repartit

comme un fou vers la grande maison, avec Bell sur ses talons.

Soulevé par la fureur, il traversa la cuisine, poussa la porte et fit irruption dans le ve-,tibule, bravant le plus formel interdit.

Le Maître et le shérif pivotèrent sur eux-mêmes d'un air incrédule en entendant s'ouvrir avec fracas la porte du salon. Sur le seuil se dressait Kounta, les yeux br˚lant d'une rage meurtrière. Derrière lui, Bell hurlait :

- quoi qu' vous avez fait d' not' enfant? On viens la reprendre!

Kounta vit le shérif poser sa main sur la crosse de son pistolet, tandis

que le maître fulminait

- Sortez!

- Hé! négros, vous êtes sourds? - le shérif dégainait.

Kounta se ramassait pour bondir sur lui. Mais soudain la voix de Bell s'éleva derrière lui : " Oui, m'sieu ", et elle s'agrippa à son bras. Il recula

ainsi jusqu'au seuil

- et puis la porte lui claqua à la figure et il entendit

la clé tourner dans la serrure.

Kounta restait prostré dans la cuisine, rem,chant sa honte à côté de Bell, éperdue, lorsque leur parvinrent les voix du maître et du shérif..

puis

un bruit de pas traînants.... les sanglots de Kizzy... et le claquement sec de la grande porte.

- Kizzy! Kizzy! mon bébé! Seigneur Dieu, n' les laisse pas vendre ma Kizzy!

Bell se jeta dehors, suivie de Kounta, et ses clameurs alertèrent les Noirs des champs, qui accoururent aussitôt. Caton arriva juste à temps pour voir Kounta et Bell tourner le coin de la maison et se précipiter vers le grand escalier d'entrée : m'sieu Waller descendait les marches devant le shérif qui tirait Kizzy par une chaîne.

- Mammy! Maaaaaaaammy! hurlait Kizzy en se rejetant en arrière.

Bell et Kounta s'élancèrent - mais le shérif tira son pistolet et le braqua sur Bell. Elle s'arrêta net, plongea son regard dans celui de Kizzy et parvint à articuler :

- C'est vrai qu' t'as fait c' qu'ils disent?

Tous les yeux se tournèrent vers Kizzy : le regard noyé de larmes et suppliant qu'elle portait à tour de rôle sur Bell et Kounta, puis sur le maître

et le shérif, constituait une réponse éloquente.

- Seigneur Dieu! hurla Bell. Pitié, maître! Elle a pas compris c'

qu'elle fsait. C'est mam'zelle Anne qu'y a appris à écrire.

- La loi est la loi, répondit le maître d'un ton glacial. Elle a violé

ma règle. Elle a commis un délit. Elle pourrait être complice de meurtre, car l'un de ces Blancs est entre la vie et la mort.

- C'est pas elle qu'a frappé c't homme, maître! Dites, maître, elle a pas travaillé pour vous d'puis qu'elle est assez grande pour charrier vot'

pot d' chambre? Et moi, ça fait quarante ans que j' cuisine et que j' vous sers, et lui... - désignant Kounta - d'puis l' temps qu'il vous conduit partout! Maître, ça compte donc pour rien, tout ça?

- C'était votre travail, et rien de plus. Elle va être vendue, un point

c'est tout.

- Y a qu' les derniers des Blancs pour séparer les familles, hurla Bell.

Vous êtes pas du bas monde comme ça, maître!

Sur un signe furieux de m'sieu Waller, le shérif tira brutalement Ki zz y

en direction du chariot, mais Bell lui barra le chemin.

- Alors, z'avez qu'à nous vendre avec elle, son papa et moi! Nous séparez pas, maître!

Sors-toi d' là! lança le shérif en l'écartant brutalement.

Un rugissement s'échappa de la gorge de Kounta et il s'élança sur le shérif, qui roula au sol.

- Sauve-moi, Fa! cria Kizzy d'une voix déchirante.

Kounta la saisit par la taille et tira comme un forcené sur la chaîne.

Mais soudain il tomba à genoux, à demi assommé par le violent coup de crosse que le shérif venait de lui porter à la nuque. Alors Bell sauta sur l'hom-

me : celui-ci para le coup de son bras tendu, l'envoya à terre et, en un éclair, jeta Kizzy dans le chariot, attacha l'extrémité de la chaîne et bondit

sur le siège. Il fouetta le cheval, qui démarra en trombe. Redressé d'un coup de reins, Kounta se lança derrière le chariot, mais son pied mutilé

ne put tenir longtemps à ce rythme, et il resta bientôt en arrière.

Mam'zelle Anne!... Mam'zelle Anne.... s'époumonait à hurler la malheureuse Kizzy.

Le chariot tournait déjà sur la grand-route que ses cris semblaient encore suspendus dans l'air autour de Kounta: " Mam'zelle Anne!

Mam'zelle Anne... "

quand Kounta dut s'arrêter, chancelant, à bout de souffle, le chariot était déjà à plus d'un demi-mille. Il demeura sur le chemin, à le regarder disparaître, à regarder la poussière se dissiper au loin, à regarder la route

- de nouveau vide à perte de vue.

Et Kounta se sentit soudain envahi d'une poignante et irrémédiable certitude : jamais plus il ne reverrait sa Kizzy.

78

Hébétée et sans forces, Kizzy gisait sur une pile de sacs de jute, dans

une case obscure. Elle se demandait vaguement quelle heure il pouvait être.

quand on l'avait tirée hors de la carriole, il faisait déjà nuit, et il lui semblait que plus jamais le jour ne reparaîtrait. Elle se mit à s'agiter et à se retourner, en essayant de fixer son esprit sur quelque chose -

n'importe

quoi - qui ne f˚t pas terrifiant. Pour la centième fois, elle se força à

réflé-

chir aux moyens de parvenir " là-haut dans l' Nord ", o˘ les Noirs fugitifs trouvaient la liberté. Si elle n'allait pas dans la bonne direction, elle risquerait de se retrouver dans le " Sud profond ", o˘ les maîtres et les régisseurs

étaient infiniment pires que m'sieu Waller. Seulement dans quel sens était le Nord? Elle n'en avait pas la moindre idée. Mais elle s'enfuirait, cela, elle se le jurait.

Le grincement de la porte la glaça soudain. D'un bond elle fut debout et recula dans le noir. Le personnage qui entrait portait une bougie, dont il protégeait la flamme de sa main repliée. Elle reconnut le Bla nc@qui l'avait achetée tenait dans son autre main un fouet court a la lanière déroulée. Mais ce qui la terrorisa, ce fut le sale désir empreint sur

les traits de l'homme.

- J'aimerais autant pas avoir à t' frotter la peau, dit-il en répandant

de suffocants relents d'alcool.

Elle comprit aussitôt. Il voulait faire avec elle ce que son papa faisait

avec sa mammy, quand elle entendait monter de bizarres bruits derrière le rideau, au moment o˘ ils la croyaient endorinie. C'était cela aussi que Noé voulait, lorsqu'ils allaient se promener le soir, le long de la clôture;

elle avait même été plusieurs fois sur le point de lui céder, et plus encore

la veille de sa fuite. Mais Noé s'était écrié d'une voix rauque : " Oh! j, veux

qu'

tu m' portes un p'tit! " et elle avait eu tellement peur qu'elle s'était finalement refusée. Il fallait que ce Blanc f˚t fou pour s'imaginer qu'elle allait

le laisser faire - lui!

- J'ai pas de temps à perdre!

Le Blanc parlait d'une voix p,teuse. Kizzy essayait de jauger la distance qui la séparait de la porte - elle allait se lancer, esquiver l'homme, se

fondre dans la nuit. Mais il parut deviner son intention, se déplaça légèrement et, sans la quitter de l'oeil, il se pencha pour faire couler un peu
318

de cire sur la chaise branlante afin d'y fixer la bougie. Kizzy recula insen

siblement, mais elle se trouva bientôt le dos au mur.

- Ton nouveau maître, c'est moi, tu comprends ça, non? Une belle fille comme toi! Je pourrais même t'affranchir, si j'étais content de toi.

Il bondit sur Kizzy et l'empoigna; elle se dégagea en hurlant, mais, d'une sèche détente du poignet, il lança son fouet : la lanière br˚la la nuque

de Kizzy qui se lança sauvagement sur lui en essayant de lui lacérer le visage de ses ongles. Dans un torrent d'imprécations, il la jeta sur le sol.

Kizzy se releva en un éclair, mais, d'une bourrade, l'homme la renvoya à terre. Et soudain il était à genoux à côté d'elle, et, lui serrant la gorge

pour étouffer ses cris - " J' vous en prie, mditre, j' vous en prie! " - il lui

enfonçait, de l'autre main, des lambeaux de toile à sac dans la bouche.

Kizzy suffoquait, elle essayait de le repousser de ses bras, elle cambrait les reins pour se redresser. Alors il se mit à lui cogner le cr,ne contre le

sol, puis il la gifla - de plus en plus violemment - et Kizzy sentit soudain

qu'il lui relevait sa robe, qu'il lui arrachait ses dessous. Elle se tordit désespérément, hurla en vain - b,illonnée qu'elle était par la toile à

sac. Les mains de l'homme remontaient en haut de ses cuisses, cherchant ses parties intimes o˘ les doigts fouillaient, pinçaient, trituraient. Et puis

l'homme lui porta un coup qui l'hébéta et, rejetant ses bretelles, il tira sur

son pantalon. Soudain pénétrée comme par un trait de feu, Kizzy défaillit, mais l'homme s'agitait encore et encore. Alors, Kizzy s'évanouit.

quand elle rouvrit les yeux, l'aube était déjà là. La honte la submergea

en voyant, penchée au-dessus d'elle, une femme noire qui lui nettoyait le sexe avec un linge frotté de savon et de l'eau tiède. La main de la femme remonta sous ses fesses, et Kizzy reconnut à l'odeur qu'elle s'était souillée

- submergée de honte, elle ferma les yeux. quand elle osa de nouveau regarder la femme, elle se rendit compte que celle-ci avait un air aussi naturel que si elle exécutait n'importe quelle t,che courante. Pour terminer, la

femme lui couvrit le ventre d'une serviette propre et murmura

- T'as s˚rement pas envie d' parler.

Elle étendit un sac de jute sur Kizzy, ramassa le seau et les linges et sortit de la case en disant

- J' t'apport'rai à manger dans pas longtemps.

Kizzy restait étendue, en proie à un bizarre sentiment d'irréalité.

Non,

cette chose inimaginable, cette chose atroce n'avait pas pu lui arriver!

Mais

la douleur qui lui déchirait le sexe était là pour prouver qu'elle l'avait bien

subie. Elle était profondément salie, dégradée. Elle serra le sac autour d'elle

et demeura absolument immobile, mais la lancinante douleur s'accentua encore.

Elle revoyait tout ce qui s'était passé depuis quatre jours : l'expression terrifiée de ses parents, leurs cris lorsqu'on l'avait emmenée, la résistance qu'elle avait essayé d'opposer au négrier blanc à qui le shérif du comté de

Spotsylvanie l'avait livrée - elle avait même prétexté un besoin urgent en chemin pour tenter de s'enfuir. Et puis, arrivés dans une 319

petite ville, le négrier l'avait vendue - après d',pres marchandages - à ce nouveau maître qui avait abusé d'elle le soir même. Mammy! Papa! Si seulement ses cris avaient pu les atteindre - mais ils ne savaient pas o˘

elle était. Et même, qu'était-il advenu d'eux? M'sieu Waller ne vendait que ceux qui " violaient sa règle ", mais, en essayant d'empêcher le maître de la vendre, ils s'étaient justement rendus coupables de plusieurs manquements.

Et Noé? qu'était-il arrivé à Noé? Est-ce qu'ils l'avaient battu à

mort?

Et aussitôt les souvenirs affluèrent à sa mémoire : Noé exigeant avec emportement qu'elle lui prouve son amour en lui fabriquant une fausse passe; Noé jurant avec une farouche détermination que, dès qu'il aurait mis un peu d'argent de côté - car dans le Nord les emplois ne manquaient pas - il reviendrait et la ferait s'ensauver, elle aussi, " et on pass'ra l' reste

de not' vie ensemble ". Les sanglots soulevaient Kizzy. Jamais elle ne reverrait Noé. Jamais elle ne reverrait ses parents.

Entendant la porte grincer, Kizzy se leva d'un bond et recula vers le mur : mais c'était la femme qui apportait une petite marmite fumante, un bol et une cuillère. Kizzy se laissa retomber sur les sacs, tandis que la femme remplissait le bol et venait le déposer à sa portée, sur le sol.

Kizzy

ne réagit pas, mais la femme s'accroupit à côté d'elle et se mit à lui parler

aussi naturellement qu'à une vieille connaissance.

- J' suis la cuisinière d' la grande maison, j' m'appelle Malizy.

Et toi?

Kizzy finit par comprendre qu'elle serait une sotte de ne pas répondre.

- J' m'appelle Kizzy, mam'zelle Malizy.

La femme grogna d'un air bienveillant.

- T'as été bien él'vée, ça s' voit.

Et, jetant un coup d'oeil au bol que Kizzy n'avait pas touché, elle ajouta :

- Tu sais, ça t' fra pas d' bien d' manger froid.

Kizzy crut entendre Soeur Mandy ou Tante Sukey. Elle go˚ta une petite cuillerée de rago˚t et se mit à manger lentement.

- quel ‚ge t'as? demanda mam'zelle Malizy.

- Seize ans, ma'me.

- Oh! il finira en enfer, l' maître, aussi vrai qu'il est v'nu au monde!

marinonna mam'zelle Malizy. Autant que j'te l'dise tout d' suite, l'

maître,

c'est un Blanc qu'aime les négresses, et surtout les jeunes. L'a fricoté

avec moi, tu sais, pasque j'ai qu' neuf ans d' plus que toi, mais ça s'est arrêté quand il a am'né la maîtresse, pasqu'il m'a mise cuisinière à la grande maison d'oU qu' la maîtresse elle bouge pas, l' Seigneur en soit remercié grimaça mam'zelle Malizy. Faut t'attendre à l' voir rappliquer plus d'une fois.

Kizzy prit aussitôt sa décision. Dès la nuit venue, elle s'enfuirait -

jamais elle ne pourrait subir de nouveau cet homme. Mais mam'zelle Malizy semblait lire dans ses pensées.

- Va pas penser à t'ensauver, mon chou! Pasqu'il te fra rechercher, 320

et avec leurs chiens, t'as pas une chance et après tu s'ras dans un pire pétrin. Faut t' calmer. Déjà, il va pas être là pendant quat' cinq jours.

L'est

parti@ avec c' négro qu'entraîne ses bestioles. Vont bien courir la moitié

dl l'Etat pour s' montrer dans des grands combats d' coqs qu'y a, là-bas.

L' maître, sorti d' ses volailles, y a pas grand-chose qui compte.

Et mam'zelle Malizy poursuivit sa litanie : comment le maître, petit Blanc des plus démunis, avait gagné dans une tombola, rien qu'avec un billet à vingt-cinq cents, un bon coq de combat - et, à partir de là, comment il était devenu peu à peu un des grands propriétaires de coqs de combat de la région.

Il couche pas avec la maîtresse? risqua à un moment Kizzy.

Tu parles que si! L'est fou des femmes, c'est tout. Elle, tu la verras pas souvent; l'a une peur bleue d' lui, alors, elle bouge pas. L'est bien plus

jeune que lui : quatorze ans, qu'elle avait. quand il l'a am'née là - une crève-la-faim comme lui. Mais elle sait bien qu' pour lui, c'est d'abord ses coqs, et elle après.

Voyant que Kizzy ne l'écoutait que distraitement, tenaillée qu'elle était par ses idées de fuite, mam'zelle Malizy changea de sujet.

- Dis donc, d'o˘ tu viens, toi? Comment qu' tu dis? Du comté de Spotsylvanie, en Virginie. Jamais entendu c' nom-là! Ici, c'est l' comté

d'Caswell, en Caroline du Nord.

Le renseignement avait peu de prix pour Kizzy. Elle savait que la Caroline du Nord se trouvait plus ou moins à proximité de la Virginie, mais cela ne l'avançait guère.

- Dis donc, tu sais même pas Il nom du maître? reprit mam'zelle Malizy. S'appelle m'sieu Tom Lea, si bien qu' toi, tu s'ras Kizzy Lea!

- Mon nom, c'est Kizzy Waller! protesta Kizzy.

Mais elle songea aussitôt que c'était m'sieu Waller, celui dont elle portait le nom, qui l'avait précipitée dans l'horrible situation o˘ elle se trouvait, et les larmes lui jaillirent des yeux.

- Faut pas l'prendre comme ça, mon chou, s'écria mam'zelle Malizy.

Les négros, ils ont l' nom d' leur maître. quoi qu' ça peut faire, c'est juste

pour les appeler.

- Le vrai nom d' mon papa, c'est Kounta Kinté. L'est africain, dit Kizzy.

- C'est pas vrai? (Mam'zelle Malizy paraissait franchement ébahie.) Paraîtrait qu' mon arrière-grand-papa aussi l'était africain! Ma mammy m'a dit qu' sa mammy y avait raconté qu'il était noir comme du goudron, avec des cicatriks' sur les deux joues. Mais elle m'a jamais dit son nom.

Et toi, tu connais aussi ta mammy?

- Pour s˚r. S'appelle Bell. Elle aussi, l'est cuisinière à la grande maison. Et mon papa, il conduisait l' buggy du maître.

- Alors, t'étais avec ton papa et ta mammy? Tu sais qu' les négros, y en a pas beaucoup qui connaissent leurs deux parents!

Sentant que mam'zelle Malizy se préparait à partir, Kizzy chercha 321

à faire rebondir la conversation, pour ne pas rester seule - et, d'ailleurs,

cette question la tracassait.

- quoi qu'on va m' faire faire ici, mam'zelle Malizy?

- C' que tu vas faire? répondit mam'zelle Malizy d'un air étonné. L'

maître t'a pas dit combien qu'on est d' négros? Non? Ben, avec toi, ça fait tout juste cinq! Et encore, j' compte Mingo, l' vieux négro qu'est toujours avec sa volaille. Alors, moi, j' fais la cuisine, la lessive, l'

ménage,

et Soeur Sarah et Oncle Pompée ils travaillent aux champs, et c'est là qu'

t'iras, toi aussi! quoi qu' tu fsais, là o˘ t'étais? ajouta-t-elle en remarquant

le désarroi de Kizzy.

- J' nettoyais la grande maison et j'aidais ma mammy à la cuisine, répondit Kizzy d'une voix blanche.

- Je m' disais aussi qu' t'avais les mains bien tendres! Ici, tu les auras

calleuses en un rien d'temps! …coute donc, ma pauv'mignonne, dit mam'zelle Malizy pour atténuer un peu la brutalité de sa déclaration, t'étais chez un maître riche. Mais ici, c'est un d' ces p'tits Blancs qu'ont d˚ s' dém'ner pour arriver seulement à avoir un peu d' terre, et ils te b,tissent làd'ssus

une maison de rien du tout avec un grand portique, histoire de s' faire mousser. L'a guère plus d' quat'-vingts acres, et il les cultive pasqu'il veut

qu'on l' prenne pour un planteur. Mais il met tout c' qu'il a dans ses coqs de combat, l'en a bien plus d'un cent. L'arrête pas d' jurer à la maîtresse que quand il aura fait sa p'lote avec ses bestioles, elle aura une grande maison avec deux étages et six colonnes par-devant. R'marque, il y arrivera p't-êt' pasqu'il y a pas plus pingre. L'a pas d' cocher, pas d' garçon d'écurie. C'est lui qu'attelle le buggy, qui l' conduit tout seul. Tu sais, mon

chou, si j' suis pas aux champs, c'est pasque la maîtresse elle sait même pas faire cuire un oeuf; alors, comme il aime bien manger, il y faut quelqu'un, sans compter qu' ça l' flatte d'avoir une négresse pour servir à

table

quand il traite des gens. L'aime bien prendre des grands airs, surtout quand il s'est fait d' l'argent en pariant sur ses coqs. Alors, là, crois-moi qu'il boude pas sur l'alcool, et après, c'est des invitations à dîner longues comme la main. L'a quand même fini par s' mettre dans la tête que Tante Sarah et Oncle Pompée, ils suffisaient pas aux champs, et c'est comme ça qu'il t'a ach'tée. Tu sais combien tu y as co˚té?

- Non, ma'me, dit Kizzy d'une petite voix.

- Pour moi, t'as d˚ aller chercher dans les six à sept cents dollars, avec les prix qu'ils payent à c't' heure pour les négros, sans compter qu' jeune et solide comme t'es, ça lui fra des négrillons gratis.

Comme Kizzy restait sans voix, mam'zelle Malizy se dirigea vers la porte, mais elle conclut avant de sortir :

- L' maître, il t'aurait fait faire des p'tits par un d' ces négros r'pro-ducteurs qu' les maîtres ils louent, qu' ça m'aurait pas étonnée, mais j'vois qu'il va s' charger tout seul d' la besogne.

79

La conversation fut brève.

- Maître, j' vais avoir un p'tit.

- Et alors, qu'est-ce que tu veux qu'j'y fasse? C'est pas une maladie, non? Alors, ouste, au travail!

Mais, à mesure que le ventre de Kizzy s'arrondissait, il espaça de plus en plus ses visites nocturnes. Kizzy peinait sous le br˚lant soleil, parfois prise d'étourdissements, surtout le matin, à cause des nausées que provo-quait son état. Elle avait les paumes toutes gonflées d'ampoules qui

éclataient et se reformaient aussitôt pour éclater de nouveau, au contact du manche rugueux de la houe. Elle avançait dans les sillons en essayant de ne pas trop se laisser distancer par ses aînés : Oncle Pompée, courtaud et noir de peau; Tante Sarah, mince et nerveuse, avec un teint marron clair.

Mais elle n'arrêtait pas de fouiller sa mémoire pour essayer de retrouver tout ce que Bell lui avait appris sur son état. Elle aurait donné n'importe quoi pour que sa mammy soit auprès d'elle. Sans doute Bell l'avait sévèrement avertie de ne pas " fricoter avec c' Noé " et " de le t'nir au large

",

-nais cette fois elle comprendrait que Kizzy était grosse parce qu'on avait abusé d'elle, elle ne lui en voudrait pas, elle lui expliquerait tout ce qu'elle

ne savait pas.

Comme mam'zelle Malizy et Soeur Sarah ne semblaient prêter nulle attention à son ventre rond, à ses seins gonflés, Kizzy se dit amèrement qu'il serait inutile de leur parler de ses craintes. IJne fois suffisait, de s'être

fait rabrouer par m'sieu Lea. La grossesse de Kizzy était d'ailleurs le moindre de ses soucis, à le voir chevaucher aux quatre coins de la plantation pour houspiller ses trois malheureux travailleurs des champs.

L'enfant vint au monde à l'hiver 1806 - Soeur Sarah faisant office de sage-femme. Déjà presque oublieuse de ce qui lui avait paru une éternité

de gémissements, de hurlements, de déchirements d'entrailles, Kizzy gisait, baignée de sueur, et, devant ses yeux émerveillés, Soeur Sarah élevait le petit être gigotant. C'était un garçon - mais un garçon à la peau café-au-lait. Remarquant son anxiété, Soeur Sarah la rassura :

- Mon chou, leur faut un bon mois, aux bébés, pour foncer jusqu'à

leur vraie couleur!

Mais, Kizzy eut beau inspecter le petit plusieurs fois par jour pen-323

dant un bon mois, elle dut se ranger à l'évidence : il ne serait jamais, au mieux, que marron clair. Et Bell qui était si fière de dire : " Chez l'maître, on est qu' des vrais Noirs! " Et son papa couleur d'ébène, quel dédain ne manifestait-il pas pour le teint des mul,tres! Au fond, elle était soulagée

qu'ils ne pussent voir sa honte - et en souffrir. Mais, pour elle, toute fierté

serait désormais abolie : n'importe qui saurait ce qui lui était arrivé, et avec qui, rien qu'en la voyant avec son enfant. Mais pourquoi s'était-elle refusée à Noé? " C'est not' dernière chance avant que j' m'ensauve, poupée, pourquoi tu veux pas? " Ces mots résonnaient encore à son oreille. Oh!

Pourquoi n'avait-elle pas voulu - c'était l'enfant de Noé qu'elle aurait porté, un enfant noter!

- Eh bien, fillette, quoi qu'y a? T'es pas contente d'avoir un beau gros

poupon comme lui? finit par demander à Kizzy mam'zelle Malizy, intriguée par son expression désolée et sa façon de tenir le bébé de côté, comme si elle ne voulait même pas le regarder.

Mais, comprenant soudain la répugnance de Kizzy, elle s'empressa de la réconforter -

- Tu sais, une couleur ou l'aut', c'est du pareil au même. D'nos jours y a plus personne qui va en faire cas, pasqu'il y aura bientôt autant d'

mul,tres que d' négros noirs comme nous. C'est comme ça, quoi! Mais c'est ton bébé à toi, y a qu' ça qui compte!

- Mais quoi qu'y va arriver, demanda Kizzy pourtant revigorée par cette explication, quand la maîtresse elle va voir c't' enfant, mam'zelle Malizy?

- Bah! Elle sait bien qu'il vaut pas cher, m'sieu Lea! Et puis, j' toucherais seulement un cent chaque fois qu'une Blanche elle sait qu'

son mari l'a engrossé une négresse, que ça m' frait une jolie p'lote.

La maîtresse, c' qui la rend jalouse, c'est qu'elle est pas capab' d'avoir de p'tit.

Le lendemain soir, m'sieu Lea arriva dans la case de Kizzy. Il se pencha au-dessus du lit et contempla le poupon à la lueur de sa bougie.

- Eh bien! Il a l'air réussi, et solide avec ça! dit-il en chatouillant

du doigt une menotte. Maintenant, toi, ça suffit. Tu retournes aux champs lundi.

- Maître, faut que j' reste avec lui pour les tétées, laissa sottement échapper Kizzy.

M'sieu Lea se prit à hurler furieusement

- La ferme, hein, et fais cl qu'on te dit! Mais qu'est-ce que c'est qu'

ces aristocrates de Virginie qui vous g,tent les négros! Si tu veux pas l'emmener aux champs, moi, j' le vends et on en parle plus, t'entends?

Folle de terreur à l'idée d'être séparée de son enfant, Kizzy se mit à

sangloter. Satisfait de sa démonstration d'autorité, le maître se calma rapidement, mais Kizzy sentit alors - sans vouloir d'abord le croire - que le but réel de sa visite était de recommencer à user d'elle, là, juste à côté

du

bébé endormi.

- Maître, maître, c'est trop tôt, supplia-t-elle, j' suis pas bien guérie

encore!

Mais, comme m'sieu Lea ne tenait aucun compte de ses protestations, elle résista quelques instants, pour arriver à souffler la bougie, et puis se

soumit à l'épreuve en prenant garde de faire le moindre bruit, en ne songeant qu'à une chose : que le bébé ne se réveille pas. Enfin le maître se releva et, tout en faisant claquer ses bretelles dans le noir, il dit :

- Faut lui donner un nom. (Kizzy retint sa respiration.) Tiens, appelle-le George - comme mon premier négro, un garçon courageux comme une mule. Oui, c'est ça, George. Je l'inscrirai demain dans ma Bible.

Le maître parti, Kizzy se lava et se coucha, aussi ulcérée par ce que lui avait fait subir le maître que par son choix du prénom pour l'enfant.

Elle avait songé, pour sa part, à " Kounta " ou à " Kinté ", mais qu'aurait-elle pu dire : il était le maître, et un maître irascible. Elle frémit en pensant

à ce qu'en aurait pensé son papa africain, lui qui lui avait raconté que dans

son pays, le choix du nom des fils était essentiel, " pasque les fils ça s'ra les

hommes de la lignée ".

Au fond, elle n@avait jamais bien compris la rancoeur de son papa envers les Blancs - les " toubabs ", comme il les appelait. Elle n'avait guère

mieux compris non plus les paroles de Bell : " quand j' vois la chance que t'as, fillette, ça m' fait peur, pasque tu sais pas c' que c'est qu' d'être un

négro, au fond; mais j' prie l' Seigneur pour que t'ayes jamais à l'

savoir. "

Eh bien, elle le savait, à présent - et elle avait appris, en plus, qu'il n'existait pas de limites aux souffrances que les Blancs pouvaient infliger aux Noirs. Mais Kounta lui avait dit aussi que leur pire forfait, c'était de tenir

les Noirs dans l'ignorance de ce qu'ils étaient, de les empêcher d'être vraiment des êtres humains.

- Tu sais pourquoi j' l'ai aimé d'abord, ton papa? avait raconté Bell à Kizzy, c'est pasque j'avais jamais connu d' Noir aussi fier que lui!

En sombrant dans le sommeil, Kizzy se promit que son fils - vilement enfanté par un Blanc, nommé par lui et clair de peau - ne serait jamais, pour elle, que le petit-fils d'un Africain.

80

Comme, en dehors de son bonjour matinal, Oncle Pompée n'adressait pratiquement pas la parole à Kizzy, elle n'aurait jamais pu ima giner la surprise qu'il lui avait réservée pour son retour aux champs -

325

avec le bébé. En effet, il s'approcha timidement d'elle et, montrant du doigt les arbres en bordure des cultures, il marmonna : J' me suis dit qu' tu pourrais poser le p'tit là-bas.

Elle regarda le point qu'il lui désignait et aperçut sous un arbre une chose qu'elle distingua mieux en s'en approchant : c'était un abri en minia-ture, couvert d'herbe fraîche et de branchages.

Les yeux embués d'émotion, Kizzy étala un sac sur la moelleuse couche de feuilles déjà préparée et y déposa le bébé. il pleura un peu, mais Kizzy lui prodigua caresses et petits mots doux, et bientôt il souriait aux anges. En rejoignant ses deux compagnons qui binaient les plants de tabac, Kizzy exprima sa gratitude à Oncle Pompée, mais il se contenta de grogner en s'activant de plus belle, pour cacher sa confusion. De temps en temps, Kizzy courait jeter un coup d'oeil au bébé et, environ toutes les trois heures,

elle allait lui donner le sein - et, si la tétée tardait, il la rappelait à

l'ordre

en donnant de la voix.

- On est tout ravigotés par ce p'tit mignon, pasqu'il arrive jamais rien

dans l' coin, dit un peu plus tard Soeur Sarah en s'adressant ostensiblement

à Kizzy, mais en jetant un regard en coin à Oncle Pompée qui feignit une digne indifférence.

A présent, en rentrant des champs au coucher du soleil, Soeur Sarah insistait pour porter le bébé, tandis que Kizzy se chargeait de leurs deux houes, et la petite troupe harassée regagnait le quartier des esclaves - c'est-à-dire quatre malheureuses petites cases percées d'une seule fenêtre, groupées près d'un grand ch,taignier du Brésil. Kizzy se h,tait d'allumer un maigre feu de petit bois pour faire cuire son repas - m'sieu Lea leur délivrait tous les samedis matin leurs rations pour la semaine. Dès qu'elle avait mangé, elle s'allongeait sur sa paillasse de feuilles de maÔs et jouait avec George, en retardant le plus possible la tétée. quand il était repu, elle le tenait bien droit contre son épaule, en lui tapotant le dos pour qu'il fasse son rot, et se remettait ensuite à jouer avec lui. Elle s'efforçait de le tenir éveillé aussi tard que possible, pour que, une fois endormi, il ne réclame la tétée suivante que longtemps après. Car c'était justement durant cet intervalle que, deux ou trois fois la semaine, elle devait subir les ardeurs du maître. A chaque fois, il sentait l'alcool d'une manière répugnante, mais elle avait renoncé à lui résister - George et elle-rnême auraient eu tout à y perdre. Alors, malgré le dégo˚t qui la soulevait, elle restait sous lui, inerte, jambes ouvertes, attendant d'en être débarrassée quand il aurait pris son bruyant plaisir. Lorsqu'il se relevait enfin, elle restait les yeux fermés - il faisait sonner sur la table une piécette de dix cents ou parfois d'un quart de dollar, et s'en allait. Il arrivait à Kizzy de se demander si là-haut, dans la grande maison, la maîtresse dormait ou non; que devait-elle penser, que devait-elle éprouver lorsque le maître se glissait dans leur lit, la peau encore, imprégnée de l'odeur d'une autre femme?

A un an, George marchait déjà tout seul. A quinze mois, il comrnen-

ça à se montrer turbulent, prenant visiblement plaisir à s'ébattre enfin en
326

toute liberté. Pour qu'il se laiss,t porter ou cajoler, il fallait qu'il f˚t

ensommeillé ou souffrant - ce qui était rare, car il éclatait de santé. Il faut

dire que mam'zelle Malizy lui réservait journellement les plus fins morceaux de sa cuisine, et qu'elle ne se faisait pas scrupule de le gaver. Le dimanche après-midi, Kizzy venait retrouver ses trois compagnons et ils discutaient tout en se repaissant du spectacle de George déambulant autour d'eux, ravi de tout ce qu'il rencontrait : brindille, scarabée, libellule,

tout était prétexte à rires et à gambades, quand il ne se lançait pas aux trousses du chat ou des poules. Un dimanche, les femmes ne purent contenir leur hilarité au spectacle du grave Oncle Pompée bondissant çà et là

afin de faire prendre l'air au cerf-volant qu'il avait confectionné pour George, lequel suivait la manoeuvre d'un oeil émerveillé.

- Laisse-moi t' dire, ma belle, que c' que tu vois là c'est encore plus

fort que tu crois, dit Soeur Sarah à Kizzy. Pasque Oncle Pompée, avant qu'il y e˚t ce p'tit ici, il connaissait qu' sa case, et puis on l' voyait plus

jusqu'au lendemain matin.

- Pour s˚r, ajouta mam'zelle Malizy. Même moi, j' savais pas qu@il avait une once de belle humeur!

- Moi, il a fait mon bonheur avec c't'abri pour George qu'il avait dressé dans l' champ, dit Kizzy.

- Ton bonheur, qu'il a fait! Mais c't'enfant, il fait not'bonheur à

nous

aut', déclara Soeur Sarah.

Mais ce fut quand George atteignit ses deux ans qu'Oncle Pompée s'acquit auprès de lui le prestige le plus durable : il commença à lui raconter des histoires. Les dimanches après-midi, lorsque le temps fraîchissait avec le coucher du soleil, les trois femmes venaient installer leurs chaises autour du petit feu de bois vert que Pompée faisait br˚ler pour écarter les moustiques. Et George cherchait la meilleure position pour bien voir les gestes et les mimiques d'Oncle Pompée narrant les aventures de

" Frère Lapin " et " Frère l'Ours ". Le vieil homme semblait en avoir une telle réserve que Tante Sarah s'écria un jour -.

- que j' sois tannée si j' savais qu' tu connaissais tant d'histoires!

Et Oncle Pompée rétorqua d'un air énigmatique :

- Y a des tripotées d' choses qu' tu sais pas sur moi.

- Mais faut pas croire qu' ça intéresse quelqu'un, bougonna Soeur Sarah, tandis qu'Oncle Pompée tirait solennellement sur sa pipe, les yeux tout plissés de malice.

- Mam'zelle Malizy, laissez-moi vous dire quèq' chose, remarqua un jour Kizzy. Soeur Sarah et Oncle Pompée, ils sont toujours comme chien et chat, mais, pour moi, c'est leur façon à eux d' roucouler.

- J' crois pas trop, tu vois, fillette. S˚r qu'y en a pas un qui l'

di-

rait si c'était comme ça. Mais, pour moi, c'est seulement leur façon d'

passer l' temps. quant t'arrives à nos ,ges, et qu' t'as jamais eu personne, tu t'y fais, hein? Et d' toute façon, tu peux rien y changer. (Mam'

zelle Malizy scruta Kizzy.) On est vieux, et y a rien à y faire. Mais une 327

jeunesse comme toi, c'est aut' chose d' la voir sans personne! J' peux pas t' dire comme j'aurais voulu que l' maître il achète quelqu'un qu' tu pourrais t'apparier avec!

- Ben, mam'zelle Malizy, c'est pas la peine que j' fasse comme si j'y pensais pas, pasque j'y pense, ça c'est s˚r. Mais l' maître, il fra jamais

ça. (Kizzy se sentit brusquement reconnaissante envers les autres de ne jamais avoir fait allusion à ce qui se passait entre elle et le Maître, et qu'ils

ne pouvaient ignorer.) Mais comme on parle tout franc, poursuivit-elle, j'

vais vous dire qu' là d'o˘ j' viens, j'avais connu un homme, et j'arrête pas

d' penser à lui. On allait s' marier, et puis v'là-t-y pas qu' tout a mal tourné.

C'est même pour ça que j' suis arrivée ici.

Sentant l'affectueux intérêt que lui portait mam'zelle Malizy, Kizzy lui raconta ses amours avec Noé et termina son récit en disant : J'arrête pas de m' dire qu'il est en train de m' chercher, et puis qu'un jour on va s' retrouver l'un d'vant l'autre. Et j' vais vous dire, mam'zelle Malizy, si ça nous arrive, on rest'ra à s' regarder sans rien dire.

On s' prendra par la main, on viendra dire adieu à. tout l' monde, et puis on s'en ira avec George. J'y d'mand'rai même pas o˘ qu'on va, pasque, comme il m'a dit : " On pass'ra l' reste de not' vie ensemb'! "

La voix de Kizzy se brisa et les deux femmes se mirent à sangloter.

A quelque temps de là, George étant dans la grande maison, pour

" aider " mam'zelle Malizy à préparer le déjeuner du dimanche, Soeur Sarah invita Kizzy à entrer chez elle - pour la première fois depuis son arrivée dans la plantation Lea. Kizzy ouvrit de grands yeux : du haut en bas des.murs lézardés, ce n'étaient, pendues à des chevilles ou à des clous, 1

que racines et plantes séchées - Soeur Sarah ne disait-elle pas qu'elle possédait un remède naturel pour n'importe quelle maladie? Offrant à Kizzy

son unique chaise, elle lui dit :

- J' vais t' dire quèq' chose qu'y en a pas beaucoup qui l' savent ma mammy, c'était une Indienne cajoun de Louisiane, et elle m'a appris à prédire l'av'nir. Tu veux que j' te dise le tien? proposa-t-elle à Kizzy.

- J' veux bien, Soeur Sarah, répondit-elle d'une petite voix.

Soeur Sarah s'accroupit sur le sol et tira de sous sa couchette une caissette. Elle en sortit une petite boîte, y puisa deux poignées de bizarres choses séchées et les disposa une à une afin de former un motif régulier. Puis elle plongea la main dans son corsage pour extraire une courte et mince badine, au moyen de laquelle elle brassa vigoureusement les objets étalés. Elle se pencha au point de les toucher du front, puis, se redressant comme par un grand effort, elle parla d'une voix anornialement aiguÎ :

- J' voudrais pas avoir à t' répéter c' que les esprits ils ont dit.

Tu reverras jamais ta mammy ni ton papa, pas dans c' monde en tout cas!

Kizzy fondit en pleurs. Sans se préoccuper d'elle, Soeur Sarah ras-328

sembla soigneusement ses objets, et les brassa de nouveau, mais cette fois plus longuement. Kizzy se calma un peu et regarda à travers ses larmes les tremblements et les soubresauts de la badine. Et Soeur Sarah se mit à marmonner de façon à peine audible :

- L'a pas d' chance, c'te fillette... l'aim'ra jamais qu'un seul homme...

c' garçon il a eu bien du malheur... et il l'aime... mais les esprits z'ont dit

qu'il d'vait savoir la vérité... qu'il d'vait plus espérer...

Kizzy se dressa en hurlant, et Soeur Sarah s'émut

- Chut! Chuuut! Chuuuuut! Dérange pas les esprits, ma fille!...

Mais Kizzy se précipita dehors en poussant de longues clameurs et courut s'enfermer dans sa case. La porte de l'Oncle Pompée s'ouvrit aussitôt et, aux

fenêtres de la grande maison, apparurent les têtes du maître et de la maîtresse, tandis que mam'zelle Malizy et George surgissaient par la porte de la cuisine. George fit bientôt irruption dans leur case o˘

Kizzy

se tordait sur sa paillasse en poussant des cris rauques.

- Mammy! Mammy! quoi qu'y a?

Redressant son visage inondé de larmes, Kizzy lança au petit un regard si farouche qu'il s'empressa de détaler.

81

Dès l',ge de trois ans, George tint à "aider" dans le quartier des esclaves. " Seigneur, v'là qu'il a voulu m'apporter d' l'eau avec ce seau qu'est plus lourd que lui ", remarquait mam'zelle Malizy en riant, ou encore : " que j' sois pendue s'il a pas trimbalé les b˚ches une par une pour me remplir mon coffre à bois et, après, il a vidé toutes les cendres de l',tre! " Kizzy était fière de George, mais elle se gardait bien de lui répéter les compliments dont mam'zelle Malizy lui rebattait les oreilles, car l'enfant n'avait déjà que trop tendance à faire le faraud.

- Comment qu' ça s' fait que j' suis pas noir comme toi, mammy?

lui demanda-t-il un soir avant d'aller se coucher.

- Les gens, ils naissent avec une couleur, v'là tout, répondit Kizzy.

Mais, quelques jours plus tard, George recommença ses questions :

- Dis, mammy, qui c'était, ton papa? Pourquoi que j' l'ai jamais vu? OU qu'il est?

- Tais-toi, t'entends! répondit Kizzy d'un ton sévère.

Mais elle fut tourmentée toute la nuit par l'expression peinée et bon-329

teuse qui s'était peinte sur le petit visage. Le lendemain matin, au moment o˘ elle confiait le gamin à mam'zelle Malizy, Kizzy s'excusa maladroitement :

- C'est d' ta faute, aussi, tu ni' tannes de questions!

Mais George était trop éveillé pour ne pas revenir à la charge, et Kizzy savait qu'elle devait trouver une réponse qui lui f˚t à la fois accessible et crédible.

- L'est grand, et noir comme la nuit, et tu l' vois presque jamais sourire, finit-elle par lui dire. L'est ton parent comme il est l' mien, mais toi

tu l'appelles grand-papa.

Intéressé, George voulut en apprendre un peu plus. Alors Kizzy lui raconta que son grand-papa était venu d'Afrique sur un bateau qui l'avait débarqué à " Naplis' "; là m'sieu John Waller, le frère du maître, l'avait acheté et emmené dans une plantation du comté de Spotsylvanie, mais il avait essayé de s'ensauver. Ne sachant comment tempérer cette dernière partie de son récit, elle l'écourta :

- Et, comme il arrêtait pas d' s'ensauver, ils lui ont coupé l' pied.

- Pourquoi z'ont fait ça, mammy? demanda George d'un air bouleversé.

- L'avait presque tué des chasseurs de négros.

- Pourquoi qu'ils chassaient les négros?

- Pasqu'ils s'étaient ensauvés.

- D'o˘ qu'ils s'étaient ensauvés?

- D' chez leurs maîtres blancs.

- quoi qu'ils leur avaient fait, les maîtres blancs?

Exaspérée, Kizzy se mit à crier :

- T'as fini d'm'assommer d' questions! Allez, ouste, dégage!

Mais George n'avait pas coutume de rester longtemps silencieux, d'autant plus qu'il br˚lait d'en savoir plus sur son grand-papa africain.

- O˘ qu'elle est, c't' Afrique, mammy?... Y a-t-y des p'tits garçons là-bas?... Comment t'as dit qu'il s'appelait, mon grand-papa?

Et il se fit peu à peu un portrait de son grand-père en questionnant inlassablement sa mère. Kizzy fouillait sa mémoire - elle avait tant de choses à raconter! " Tiens, si t'avais entendu ses chants africains! J'avais p't-êt' ton ‚ge, tu vois, j'étais pas grande, et il m'emmenait avec lui dans

l' buggy et il les chantait pour moi toute seule. " Le visage de Kizzy s'éclairait en revivant ces bons moments o˘ ils parcouraient les routes poudreu-ses du comté de Spotsylvanie, juchés côte à côte sur l'étroit siège du buggy;

ou encore leurs promenades le long de la clôture, jusqu'au ruisseau qui fermait la propriété - dans ce chemin o˘, plus tard, c'était avec Noé

qu'elle

avait marché main dans la main. Elle disait à George : "Ton grand-papa, il m'apprenait l' nom des choses en africain. Un violon, c'était un ko, et puis il appelait un fleuve Kamby Bolongo, et plein d'mots bizarres comme 1. Annapolis, sur la baie de Chesapeake (Maryland). (N. d. T.) 330

ça. " Comme son papa serait heureux , songeait-elle, s'il pouvait savoir que

son petit-fils allait, lui aussi, apprendre les mots africains!

82

George atteignait ses six ans - l'‚ge d'aller travailler aux champs.

Mam'zelle Malizy trouvait sa cuisine désespérément vide sans lui, mais Kizzy et Soeur Sarah se réjouissaient de l'avoir enfin récupérés Dès le premier jour, il parut enchanté de tout ce qui s'offrait à lui. Il ramassait les

pierres qui risquaient d'émousser le soc de la charrue que poussait Oncle Pompée, il courait leur chercher à boire au ruisseau. Il " aidait " même à

semer le mocis et le coton, et s'il avait été assez fort pour soulever la houe,

ou assez grand pour atteindre les mancherons de la charrue, nul doute qu'il leur aurait, là encore, prêté la main.

Lorsqu'ils regagnaient leur case, à la nuit tomiée, Kizzy se mettait aussitôt à la préparation du dîner, car elle savait que George était affamé.

Mais, de lui-même, il proposa un jour à Kizzy de modifier leurs habitudes.

, Mainmy, t'as travaillé dur toute la journée. Pourquoi tu t' mets pas un peu sur le lit pour te r'poser avant d' t'occuper d' la cuisine? " Il s'essayait

même de temps à autre à la commander - quand elle était d'humeur à le laisser faire. Il semblait parfois à Kizzy que son fils voulait assumer le rôle du chef de famille, de l'homme qui manquait dans leur vie à tous deux.

George était déjà si indépendant que Tante Sarah et Kizzy en venaient presque à lui souhaiter un rhume ou une légère blessure pour pouvoir, l'une, lui administrer ses meilleurs remèdes et, l'autre, lui prodiguer tout

son amour sans le voir regimber. Parfois, au moment de s'endormir, Kizzy souriait toute seule dans le noir en l'entendant égrener ses inventions : J' marche sur c'te grand-route. et qu'est-ce que j' vois en I'vant la tête? Ce gros vieux compère l'ours qui s'amène.... l'est plus grand qu'un ch'val... et j'y crie : " Hé! M'sieu l'Ours! Hé! M'sieu l'Ours! Attends un peu que j' te retourne la peau, pasque faut pas croire que j' te laisserai toucher à ma mammy! " rester vautré

devant

Aussi remuant qu'il f˚t, il arrivait à George de

l',tre. A l'aide d'un b,tonnet qu'il avait taillé en pointe et fait charbonner

dans les braises, il dessinait des silhouettes d'animaux ou de personnages sur une planche de bois blanc. A chaque fois Kizzy s'inquiétait. Pourvu qu'il n'ait pas ensuite l'idée de vouloir apprendre à écrire ou à lire!

Pour-

331

tant, cette idée ne semblait pas l'effleurer, et pour sa part Kizzy se gardait bien de parler de ces choses, qui avaient été à l'origine de son affliction.

Depuis qu'elle était dans la plantation Lea, elle n'avait plus jamais eu l'occasion de tenir un crayon, de voir un livre ou un journal, et elle n'avait confié à personne qu'elle savait lire et écrire. Elle se demandait d'ailleurs parfois si elle en serait encore capable. Alors, elle épelait mentalement des mots qui lui étaient restés en tête, mais elle résistait à l'envie d'essayer de dessiner des lettres, pour voir si elle avail perdu la main - plus jamais elle n'écrirait, cela, elle se l'était juré.

Mais ce qui manquait le plus à Kizzy, dans la plantation Lea, c'était l'absence de nouvelles du monde extérieur. Autrefois, son papa rapportait au quartier des esclaves tout ce qu'il avait pu apprendre ou voir en conduisant m'sieu Waller. Mais ici, dans cette propriété modeste et isolée, avec un maître qui menait lui-même son buggy, rares étaient les occasions de savoir ce qui se passait ailleurs. Elles se limitaient d'ailleurs à saisir les bribes de conversations, lorsque le maître et la maîtresse avaient des hôtes à dîner - mais il pouvait s'écouler des mois sans une seule invitation. Un dimanche de l'année 1812, justement, mam'zelle Malizy abandonna un instant ses fourneaux pour courir jusqu'au quartier des esclaves :

- Z'ont déjà commencé à manger, alors j' peux pas rester longtemps, mais à c' qu'ils disent y aurait encore une guerre qu'aurait éclaté avec c't'

Angleterre! Paraîtrait que c't' Angleterre elle envoie des pleins bateaux d'

soldats contre nous!

Elle envoie rien contre moi! rétorqua Soeur Sarah. C'est les Blancs qui s'empoignent entre eux!

O˘ qu'y font c'te guerre? demanda Oncle Pompée.

Cela, mam'zelle Malizy ne le savait pas.

- Bah! tant qu'ils font ça dans l' Nord sans v'nir par ici, conclut-il,

ils peuvent bien s' battre tant qu' ça leur chante.

Mais le soir, dans leur case, George demanda à Kizzy

- Mammy, quoi c'est, une guerre?

Kizzy pesa soigneusement sa réponse.

- C'est tout un tas d'hommes qui s' battent ensemb'.

- Mais ils s' battent à cause de quoi?

- A cause de c' qu'ils veulent.

- Mais quoi qu'ils veulent, les Blancs et c't' Angleterre, pour aller s' battre?

- Tu vas arrêter, non? Tu m'éreintes, avec tes questions.

Une demi-heure plus tard, Kizzy ne put s'empêcher de sourire en entendant monter dans le noir la petite voix de George, chantonnant tout doucement, comme pour lui-même, une chanson de mam'zelle Malizy :

" Je revêtirai ma robe blanche! Au bord de la rivière! Au bord de la rivière!

Je frai plus jamais la guerre! "

Il fallut longtemps avant qu'un nouveau dîner permît de recueillir quelques informations. Mam'zelle Malizy rapporta aux autres 332

- Ils disent que c't' Angleterre elle a pris une grande ville là-haut dans

l' Nord, " Détroit " qu'elle s'appelle.

A quelques mois de là, elle leur rendit compte de l'allégresse qui dait au repas :

prési

Les …tats-Unités, z'ont lancé un gros navire qu'a quarante-quat'

canons, et il a coulé une tripotée de bateaux à c't' Angleterre Et puis, un dimanche de 1814, mam'zelle Malizy dépêcha George qui l'" aidait " dans sa cuisine. Il arriva hors d'haleine au quartier des esclaves

et lança tout d'une traite :

- L'armée de c't' Angleterre, l'a fauché cinq mille soldats des …tats-Unités, et puis l' Capitole et la Maison-Blanche, elle les a br˚lés.

- O˘ qu'elles sont, ces maisons-là? demanda Kizzy.

- A Washington, répondit Oncle Pompée. C'est à un bon bout d'che-min d'ici.

- Z'ont qu'à y aller, à s' tuer et à s' br˚ler entre eux, ça les change

de s'en prendre à nous aut'! s'écria Soeur Sarah.

Un peu plus tard dans l'année, mam'zelle Malizy délaissa un instant son repas et accourut à toutes jambes : " J' veux bien être pendue s'ils sont pas tous en train d' chanter quèq' chose sur ces navires d' l'Angleterre qu'ont canonisé un gros fort du côté d' Baltimore. "

Et elle essaya de fredonner quelques mesures du nouvel air. Dans l'après-midi, des sons insolites firent surgir les adultes sur le pas de leur porte : une longue plume de dinde fichée dans ses cheveux, George paradait dans le quartier des esclaves, marquant la mesure en frappant une gourde séchée avec un b,tonnet et chantant à pleins poumons sa propre version de ce qu'il avait entendu fredonner à mam'zelle Malizy : " Eh là, vous l' voyez-t-y, aux lueurs du matin..., c' drapeau que d' vos cris... la bombe a éclaté... sur un soi fier et lib' la bannière étoilée... "

En moins d'un an, les " imitations " de George devinrent le spectacle favori du quartier des esclaves, et spécialement celle de m'sieu Lea.

S'assu-

rant d'un coup d'oeil que le maître n'était pas dans les parages, Georg-fermait à demi les paupières et lançait, la bouche tordue dans un rictus :

" Eh là! les négros, si vous m'avez pas dépouillé ce champ d' coton net comme la main d'ici à C' soir, faudra pas compter sur vos rations! " Jamais les esclaves de la plantation Lea n'avaient autant ri. Il suffisait à

George

de voir quelqu'un pendant un petit moment pour le singer de la façon la plus comique - et surtout un certain prédicateur blanc que le maître avait un jour amené au quartier des esclaves, après un déjeuner à la grande maison.

Un samedi matin, au moment de la distribution des rations hebdo madaires par le maître, Soeur Sarah, mam'zelle Malizy, Kizzy et Oncle Pompée attendaient leur tour, plantés devant leur case, lorsque George arriva en trombe et faillit se cogner dans le maître. …gayé, m'sieu Lea feignit un ton sévère

qu'est-ce que tu fais pour gagner tes rations, mon garçon?

Et les adultes faillirent en tomber à la renverse en entendant ce gamin

de neuf ans répondre avec assurance

J' travaille aux champs, maître, et j' prêche!

…tonné. m'sieu Lea rétorqua

Eh bien! Vas-y, prêche!

Tous les regards braqués sur lui, George fit un pas en avant et annonça

J' fais c' prédicateur blanc qu' vous avez am'né un jour ici, maître, et soudain, à grand renfort de gestes, il se mit à débiter : Si vous suspicion-nez qu'Oncle Pompée il a pris un cochon au maître, faut l'dire au maître!

Si vous voyez mam'zelle Malizy en train d' prend' d' la farine à la maîtresse, faut l' dire à la maîtresse! Pasque si vous êtes des bons négros, à

bien vous comme-porter envers vot' bon maître et vot' bonne maîtresse, quand ce s'ra vot' tour de mourir, vous vous r'trouv'rez tous dans la cuisine du ciel!

George n'avait même pas fini que m@sieu Lea était plié en deux de rire ce que voyant, le gamin se lança dans une des chansons préférées de mam'zelle Malizy : " C'est moi, c'est moi, c'est moi, ô Seigneur... Pas ma marnmy, pas mon papa, mais moi... Pas l' prédicateur, pas l' diacre, mais moi... 0 Seigneur, j' suis là, j'ai besoin d' prières! "

Jamais les esclaves n'avaient vu le maître rire de cette façon.

Visible-

ment séduit, il tapa sur l'épaule de George :

- Mon garçon, tu peux prêcher tout ton so˚l. Te gêne surtout pas!

Et il repartit vers la grande maison en riant tout seul et en se retournant

de temps en temps vers George qui le regardait s'éloigner, la bouche fendue en un large sourire.

Ô

Au cours de l'été, m'sieu Lea rapporta d'un voyage deux grandes plu mes de paon. Il envoya mam'zelle Malizy quérir George aux champs et montra au garçon de quelle façon il devrait agiter les plumes derrière ses invités, lors du déjeuner qu'il donnerait le dimanche suivant.

" Tout ça, c'est des manières pour faire accroire qu'il s'rait riche!

"

lança mam'zelle Malizy d'un ton méprisant, après avoir reçu les instructions de la maîtresse : George devait se présenter à la grande maison récuré

des pieds à la tête et habillé de vêtements impeccablement empesés.

George avait du mal à contenir son impatience en voyant tout l'intérêt qu'on accordait à sa personne.

Et les invités n'étaient pas encore partis que mam'zelle Malizy, incapable d'attendre plus longtemps, déserta un instant sa cuisine pour aller informer les esclaves qui montaient fébrilement la garde.

- Laissez-moi vous dire que c'gamin J'a pas son pareil.

Elle décrivit George en train de balancer ses plumes de paon

- Et j' te tourne les bras, et j' me penche par-ci, et j' me penche par-là,

et j' fais encore plus d' manières que l' maître et la mai -tresse! Alors, apres

manger, l' maître il sert son vin d' liqueur et il fait comme si c't' idée lui

v'nait juste : " Eh! mon garçon, voyons voir un peu c' prêche! " Et j' vous dis qu' pour moi, ce George, il s'était entraîné! Pasque tout d' suite'il demande au maître un livre qui lui irait sa bible, et quand il a c' livre dans la main, Seigneur! le v'là qui s' campe sur le plus beau tabouret d'

tapisserie d' la maîtresse! Une vraie 'lumination qu'il fait dans c'te salle

à manger! Et il s' met à dégoiser! Alors, j' suis sortie pour vous l' dire, mais faut que j' m'en retourne tout d' suite!

Mam'zelle Malizy repartit prestement vers la grande maison, tandis que Kizzy, Soeur Sarah et Oncle Pompée se regardaient en hochant la tête et en souriant fièrement - mais sans encore trop oser y croire.

Pourtant, le succès de George était bien réel, car la maîtresse se mit à raconter à mam'zelle Malizy, au retour de ses visites dominicales avec le maître, que tel ou tel invité ayant assisté à la " prédication " avait encore

demandé des nouvelles du garçon. Et elle-même, pourtant habituellement si réservée, se laissait aller à témoigner un certain attachement pour George, " et l' Seigneur m'est témoin que c'te femme elle a jamais go˚té

les négros! " s'écria mam'zelle Malizy. La maîtresse trouvait d'ailleurs de plus en plus de t,ches à confier à George, dans la grande maison ou à

proximité, si bien qu'il ne paraissait plus guère aux champs.

D'un autre côté, ses nouvelles fonctions de chasse-mouches lui permettaient d'entendre tout ce qui se disait au cours des repas, contrairement

à mam'zelle Malizy qui n'en saisissait que des bribes à l'occasion de ses allées et venues depuis la cuisine. Après le départ des hôtes, George instruisait le quartier des esclaves des toutes dernières nouvelles. Ainsi, aux dires

d'un invité, " y aurait eu à Philadelphie un grand rassemblement d' négros mancipés, au moins trois milliers, z'étaient v'nus d' partout. L' Blanc, il qu' les esclaves et les négros 'mancipés z'ont aidé à construire c' pays, dit qu'ils ont envoye une rez-lution à c' président Madison pour y

'spliquer

z'ont été dans ses guerres, et qu' les Etats-Unités ils sont pas c' qu'ils prétendent si les négros c'est toujours rien. Là-d'ssus, ajouta George, l'

maître

il a dit qu' faut être idiot pour pas voir qu' ces affranchis fallait t'

chasser

tout ça du pays en moins d' deux! "

Un autre dîner donna à George l'occasion de relater que le visage des Blancs avait viré au rouge en parlant des grandes révoltes d'esclaves qui venaient d'éclater dans les Antilles. Certaines nouvelles ne suscitaient qu'un intérêt mitigé dans le quartier des esclaves : la malle " Concord "

à six chevaux, qui faisait Boston-New York, avait atteint le record de dix milles à l'heure, compte tenu des haltes, ou encore le bateau à vapeur de m'sieu Robert Fulton avait traversé un certain " océan Tlantique " en une douzaine de jours. En revanche, George passionna son auditoire en annon-

çant qu'il existait une nouvelle variété d'amuseurs " A c' que j'ai compris,

z'appellent ça des minstrels - c'est des Blancs qui s' noircissent la face Et, un dimanche soir, George rapporta, à l'issue d'un repas, que les Indiens

avec du bouchon br°lé, et puis ils chantent et dansent comme les négros. "

s'agitaient. " V'là qu' les Cherokees, ils occuperaient quat'-vingts millions

d'acres de terres, et les Blancs, z'ont besoin d' ces terres. Et y a longtemps

que l' gouvernement il aurait mis ces Indiens au pas, seulement paraîtrait qu'il y a d'aut' Blancs qui s'en mêlent, et surtout m'sieu Davy Crockett et m'sieu Daniel Webster. "

Un dimanche de 1818, George entendit les invités parler d'une " Société 'Méricaine de Colle-Ionisation " qui s'efforçait de ramener des Noirs émancipés en Afrique, dans un certain " Libéria ".

Les Blancs, ils disent que ces négros libres ça s'imagine que dans c' Libéria y a des arbres à jambon, avec des tranches à la place des feuilles,

et des arbres à mélasse, que t'as qu'à leur fendre l'écorce pour en boire tout ton so˚l! Mais, poursuivit George, l' maître il dit qu' pour lui on mettra jamais assez vite ces négros émancipés dans les bateaux!

- Plus souvent qu'j'irais en Afrique, tiens! ricana Soeur Sarah. Avec les négros dans l' faîte des arbres, au milieu des singes!

- D'o˘ qu' vous tirez c'te sornette? rétorqua sèchement Kizzy. Mon papa, il vient d'Afrique, et il descend s˚rement pas d'un arbre.

- Mais tout l' monde a toujours entendu dire ça.

- C'est pas pour ça qu' c'est vrai, glissa Oncle Pompée avec un regard malin. Et, en plus, ils t' prendraient pas dans leurs bateaux, t'es pas 'mancipée.

- Eh bien! Si j' le s'rais, j'irais pas quand même! lança Soeur Sarah avant de se réfugier dans un silence boudeur.

Kizzy, qui avait vivement ressenti les implications vexantes à l'égard de son papa, homme qui les dépassait pourtant tous en sagesse et en dignité, découvrit avec bonheur que George n'acceptait pas plus qu'elle que l'on se moqu,t de son grand-papa l'Africain. En effet, après avoir bien cherché ses mots pour ne pas paraître irrespectueux, il demanda à Kizzy Dis, mammy, Soeur Sarah, elle raconte des choses que c'est pas comme ça qu'elles sont, hein?

- 'Xactement, confirma Kizzy.

- Mais toi, hasarda-t-il après un long moment de réflexion, tu m'en raconterais pas un peu plus sur mon grand-papa?

Kizzy sentit les remords l'envahir : au début de l'hiver, George l'avait

tellement exaspérée avec son inlassable flot de questions qu'elle lui avait interdit de parler de son grand-père.

- J'ai bien cherché, tu sais, lui répondit-elle d'une voix douce, mais j' crois que j' t'ai dit tout c' que j' savais, et j' sais bien qu' t'as tout gardé

dans ta tête.

- Une fois, t'as dit que c' qui comptait l' plus pour mon grand-papa, c'était de t' raconter ces choses africaines, hein?

- Oui, l'avait l'air d'y penser tout l' temps.

- Alors, mammy, j' vais t' dire quèqu' chose. Moi, j' frai comme toi j' raconterai à mes enfants tout c' que j' sais d' mon grand-papa.

Kizzy sourit. quel singulier petit bonhomme que son fils! A douze ans, il parlait déjà de ses futurs enfants.

83

" C' garçon s' tient bien et il a l'air adroit, maître ", déclara Oncle

Mingo en terminant sa description du gamin qui vivait dans le quartier des esclaves et dont il ignorait, par ailleurs, le nom.

Cela faisait plusieurs années que Mingo souhaitait avoir un aide, mais il ne fut pas tellement surpris que le maître ait donné aussi vite son assenti

ment. Ce dernier avait bien d° remarquer que, depuis plus de six mois.

son dresseur de coqs de combat était affligé d'une mauvaise toux. Et puis il se faisait vieux, sa santé déclinait. Il savait d'ailleurs que le maître avait

cherché à acheter un jeune esclave déjà un peu débrouillé dans cette spécia-lité. Mais les autres propriétaires de coqs de combat lui avaient opposé

un barrage. " Si j'avais un garçon prometteur dans ce domaine, lui avait répondu un de ses rivaux, vous pensez bien que je n'irais pas vous le ven dre. Une fois formé par votre vieux Mingo, un garçon comme ça vous donnerait un fameux atout pour me battre! " Mais, surtout, la saison annuelle des combats de coqs allait s'ouvrir prochainement dans le cornté de

Caswell, avec la " grande " rencontre du Nouvel An, et si Mingo était déchargé

e de

par le garçon du soin de nourrir les jeunes, il pourrait consacr r plus

-ans, que temps à la mise en forme physique et à l'entraînement des deux l'on allait bientôt ramener du plein air.

George prit donc ses nouvelles fonctions. Mingo lui confia dès son arrivée la distribution de nourriture aux cochets - il y en avait des dizaines,

renfermés dans un certain nombre d'abris. Voyant que le garçon s'en tirait d'une façon acceptable, le vieillard le laissa aussi s'occuper des "jeunes

",

petits coqs n'ayant pas encore atteint un an mais témoignent déjà d'une humeur batailleuse. Pendant les jours qui suivirent, George n'eut pratiquement pas un instant de répit : il fallait donner aux volatiles maÔs broyé, coquilles d'huîtres et charbon de bois réduits en poudre, et renouveler trois

fois par jour l'eau de source dans leurs augets.

Jamais George n'aurait pu imaginer qu'il s'en laisserait un jour imposer par des volailles - surtout par les jeunes, qui sentaient pousser leurs ergots et qui se pavanaient dans leur nouvel habit de plumes multicolores, l'oeil constamment en alerte. De temps en temps ils s'arrêtaient et, renversant la tête en arrière, ils s'essayaient à lancer un cri qui leur restait dans

la gorge, comme pour défier les appels rauques des six et sept-ans, les 337

combattants maintes fois éprouvés - comme en témoignaient leurs cicatrices - qu'Oncle Mingo nourrissait lui-même.

M'sieu Lea venait inspecter ses volatiles au moins une fois par jour.

En le voyant arriver à cheval sur le chemin sableux, George se faisait tout petit, car il avait senti que, d'une certaine façon, le maître le considérait

comme un intrus. N'avait-il pas entendu raconter par mam'zelle Malizy que même la maîtresse n'était pas admise à pénétrer en ces lieux -

interdic-

tion à laquelle la maîtresse réagissait avec indignation en disant que c'était

la dernière des choses dont elle p˚t avoir envie.

Le maître et Mingo faisaient alors leur tournée d'inspection, le second

marchant sur les talons du premier pour saisir ce qu'il lui disait malgré

le concert étourdissant des vieux balafrés. George remarqua que le maître parlait avec aménité à Mingo, alors qu'il se montrait toujours brusque et tranchant avec Oncle Pompée, Soeur Sarah et sa mammy, qui n'étaient évidemment que des négros des champs. il lui arrivait de saisir des bribes de leur conversation. Ainsi, à la fin de la tournée, le maître disant : "

J'ai

l'intention de mettre trente coqs en piste cette année, Mingo, si bien qu'on

devra en ramener une bonne soixantaine du plein air. " Et Mingo répondant sur le même ton : " Oui, m'sieu maître. J' compte qlu'au moment d'

la sélek-sion on en aura une quarantaine fin prêts pour 1 entraînement. "

George se retenait de poser les innombrables questions qui ne cessaient de germer dans son esprit, car il sentait qu'Oncle Mingo appréciait le fait qu'il soit capable de tenir sa langue - moins un éleveur de coqs de combat en laisse échapper, et mieux cela vaut. Pour sa part, Mingo lui donnait des ordres laconiques et le laissait se débrouiller seul, pour voir s'il saisissait assez vite et s'il retenait bien les instructions - mais, avec

George, il était rarement nécessaire de revenir deux fois sur la même chose.

Après un certain temps, Mingo finit par dire à m'sieu Lea que George s'occupait des volatiles avec soin et intérêt, en prenant cependant la précaution d'ajouter : " Pour c' que j'en ai vu à c't' heure, maître, pasque ça

fait pas encore longtemps. "

Mais la réponse de m'sieu Lea le prit totalement au dépourvu : "

Juste-

ment, il te faut ce garçon ici à tout moment. Comme ta case est trop petite,

monte-lui donc une cabane - il t'aidera. Et ainsi, tu l'auras toujours sous la main. " Mingo fut consterné à l'idée que sa solitude de vingt années avec

ses précieuses bêtes allait être brusquement troublée par le garçon, mais il n'était pas question d'aller à l'encontre des décisions du maître. quand celui-ci-fut parti, Mingo s'adressa à George d'un ton maussade :

- V'là l' maître qui dit qu' j'ai tout l' temps besoin d' toi. Il doit en

savoir plus que moi, alors.

Oui, m'sieu, répondit George de son air le plus inexpressif, mais o˘ que j' vais habiter, Oncle Mingo?

- On va t' faire une cabane.

Kizzy trempait ses pieds douloureux dans une bassine d'eau chaude lorsque George rentra, avec un air sombre qui lui était peu couturnier.

- J'ai quèq' chose à t' dire, mammy.

- …coute, j' suis éreintée. Alors, viens pas m' parler de tes poulets d' malheur!

- C'est pas vraiment les poulets, mammy, lança George avec appréhension, mais l' maître il veut qu'on me construise une cabane avec Oncle Mingo.

Kizzy se dressa avec une telle vigueur qu'elle faillit en renverser son

bain de pieds.

- Une cabane, pour toi? quoi donc que t'as à faire là-bas qui t'empêche de rester dans la case o˘ t'as toujours habité?

J'y suis pour rien, mammy, c'est l' maître! Moi, j' veux pas t' quitter, mammy, cria-t-il d'une voix aiguÎ en reculant devant l'expression furi-bonde de sa mère.

T'es bien trop jeune pour t'en aller d' ton côté. C'est c' vieux Mingo qu'a mis ça dans la tête du maître, j' parie!

- Non, mammy, c'est pas lui! L'est pas plus content qu' toi.

L'airn'rait mieux rester tout seul, qu'il m'a dit. Mais tu sais, mammy, l'

maître il croit qu' c'est une bonté qu'il me fait, ajouta-t-il pour essayer d'arranger les choses. L'est agréab' avec Oncle Mingo et moi, pas du tout comme avec ceux des champs...

George se tut brusquement en avalant sa salive : sa mammy aussi travaillait aux champs! Le visage déformé par la fureur, Kizzy empoigna George et le secoua en hurlant

- Il s' moque bien d' toi, l' maître. L'a beau être ton papa, tout c'

qui compte pour lui, c'est ses poulets, et rien d'aut'!

Devant le visage stupéfait de George, elle réalisa la portée de ce qu'elle venait de laisser échapper, mais il était trop tard. Alors, elle récupéra dans un coin ses quelques hardes et les lui jeta à la tête en criant quoi qu' t'attends? Allez, ouste, dégage!

George restait figé sous le coup. Sentant qu'elle n'allait pouvoir retenir

ses larmes, Kizzy courut se réfugier chez mam'zelle Malizy. George attendit un moment en pleurant à chaudes larmes, et puis il fourra les vêtements dans un sac et s'en retourna vers les poulaillers. Cette nuit-là, il dormit dehors, la tête sur son sac. é

Au petit matin, Mingo découvrit le dorrneur et comprit ce qui s' tait passé. Toute la journée, il fut d'une gentillesse inusitée envers le garçon qui exécutait ses t,ches d'un air abattu. Tout en construisant la cabane, le vieil homme se mit à parler vraiment à George.

- Maint'nant, faudra qu' ta vie ça soye ces bestioles, comme si elles s'raient ta famille.

Mais George ne lui répondit pas. Il ne pensait qu'à une unique chose le maître était son papa; son papa était le maître. Cela le dépassait.

Devant son mutisme, Mingo reprit la parole :

- Je l' sais bien qu' les négros d' là-bas ils m' trouvent bizarre.

(Il

hésita.) Pour moi, zont raison.

Et il se tut.

Cette fois, George comprit qu'Oncle Mingo attendait tout de même une réponse. Mais il n'allait pas convenir que c'était justement ce qu'il avait entendu dire du vieillard. Alors, il posa une question qui le tracassait

depuis les tout premiers temps :

Oncle Mingo, comment ça S' fait qu' ces poulets, ils sont pas comme les aut'?

Ceux qu' tu dis, c'est des bestioles domestik', bonnes à rien qu'à

être mangées, lança Oncle Mingo d'un ton méprisant. Nos oiseaux qu'on a là, ils Sont exactement pareils à c' qu'ils étaient dans ces jungles d'o˘

qu'ils sont v'nus dans les anciens temps, d'après l' maître. Pour moi, tu remettrais un d' ces coqs dans la jungle qu'il s' battrait pour avoir toutes

les poules pour lui, et il tuerait tous les aut' coqs, comme si l'aurait jamais

quitté l' coin.

George avait encore bien d'autres questions en tête, mais Oncle Mingo était lancé.

- Si vot' coq chante avant d'arriver à l'arène, poursuivit-il, vous frez

bien d'y tordre le cou, pasque çui qui donne -trop tOt d' la voix, il fil'ra

doux quand il faut pas. Les vrais combattants, ils sont sortis d' l'oeuf avec

le sang de leurs grands-pères et de leurs arrière-grands-pères. Le maître il dit qu' dans l' temps, un homme et son coq de combat, z'étaient comme aujourd'hui un homme et son chien. Mais ces bestioles, c'est encore plus cr,ne qu'un chien, ou un taureau, ou un ours, ou un racoon, et qu'une pagaille d'hommes!

Remarquant que George avait les yeux fixés sur les minces cicatrices CI 1

claires qui sillonnaient ses mains, ses poignets, ses avant-bras, On e Mingo rentra dans sa case et en rapporta une paire d'éperons d'acier incurvés, effilés comme une aiguille.

- Dès qu' tu vas manier ces bestioles, t'auras des mains comme moi si tu fais pas attention, expliqua-t-il.

Et George frissonna d'émotion à l'idée qu'il pourrait, un jour, être estimé digne de mettre lui-même les éperons aux coqs du maître.

Tout en observant encore de longues périodes de rnutisme, Oncle Mingo se montra progressivement plus communicatif au fil des semaines.

Traitant maintenant George en véritable adjoint, il s'efforçait de lui inculquer cette notion essentielle que la fortune de m'sieu Lea dépendait de ses coqs, et encore, seulement des sujets d'élite, attentivement sélectionnés, élevés et entraînés par un véritable expert.

- Dans l'arène, m'sieu Lea, il craint personne, expliqua un soir Oncle Mingo. C'est même son plaisir de s' présenter contre ces riches qui vont t'entret ' 'nir un millier d' bestioles rien qu' pour en tirer une centaine de

combattants par an. Nous, à côté, on a presque rien, et pourtant l' maître il gagne Souvent contre eux. Et com@e c'est jamais qu'un p'tit Blanc qui s'est poussé, ça leur plaît pas. Mais l' maître, il aurait des bêtes à sa suffisance et puis un peu d' chance, il Pourrait dev'nir aussi riche qu'eux 340

aut'. Pasque y a moyen de s' faire de jolies sommes avec les combats d'

coqs. Moi, qu'on m' donne à choisir entre une centaine d'acres de terre à tabac ou à coton et une bestiole de première qualité, et crois-moi que j' prends la bestiole. L' maître, il pense comme moi. Et c'est pour ça qu'il

a pas mis son argent dans une grande propriété avec une tripotée d' négros.

Le dimanche, George venait voir les siens au quartier des esclaves -

Kizzy, bien s˚r, mais aussi Oncle Pompée, mam'zelle Malizy et Soeur Sarah, qu'il considérait comme sa famille. Il les sentait impressionnés malgré eux par le prestige attaché à ses nouvelles fonctions. Tante Sarah ne manquait d'ailleurs jamais une occasion de rappeler à l'adolescent de quatorze ans qu'elle l'avait langé quand il était bébé et qu'il aurait affaire à

elle s'il se permettait de prendre de grands airs.

George la rassurait en riant.

Mais, surtout, ils étaient dévorés de curiosité : à quelles mystérieuses

activités se livrait-on dans le domaine réservé? George n'en évoquait que les circonstances les plus banales. Les coqs de combat étaient capables de tuer un rat, de chasser un chat, et même d'attaquer un renard. Les poules de

combat pouvaient être aussi mauvaises que les coqs, et certaines chantaient même parfois comme eux. Il expliquait pourquoi le maître veillait à refouler toute intrusion : les oeufs de ces bêtes de race, et à plus forte

raison les bêtes elle-mêmes, tentaient les voleurs, car ils pouvaient en tirer

la forte somme. quand il raconta que, d'après Oncle Mingo, un riche propriétaire de coqs comme m'sieu Jewett était allé jusqu'à payer trois mille dollars pour une bestiole, mam'zelle Malizy s'écria : " Seigneur! L'aurait eu trois-quat' négros pour moins qu' ça! "

Pourtant, l'après-midi du dimanche était à peine entamé que déjà

George ne tenait plus en place. Il lui fallait retourner auprès de ses volatiles. En chemin, il arrachait des touffes d'herbe et, arrivé aux courettes o˘

les jeunes étaient renfermés, il leur en distribuait des petites poignées sur

lesquelles les bêtes se jetaient avec des gloussements satisfaits, en s'inter-rompant de temps en temps pour pousser un cocorico sonore. Gonflant leur bel habit de plumes multicolores, l'oeil farouche, les un-ans commen çaient déjà à s'affronter entre eux. Oncle Mingo avait d'ailleurs récemment remarqué : " L'est grand temps qu'on les mène au plein air pour couvrir les femelles. " George savait que l'opération se passerait en même temps que la récupération de ceux qui, tout à fait adultes, allaient être soignés et entraînés en vue de la prochaine saison des combats.

Après avoir g,té les jeunes, George continuait son chemin pour aller passer le reste de l'après-midi dans le bois de pins o˘ les bêtes vivaient en liberté. De temps en temps, il apercevait un adulte marchant gravement en tête de sa compagnie de femelles. Les volatiles trouvaient là tout ce qui

leur était nécessaire . herbe, graines, sauterelles et autres insectes, ainsi que

les gravillons qui facilitent le fonctionnement du gésier, et l'eau de plusieurs sources pour les désaltérer.

Au début du mois de novembre, m'sieu Lea arriva un matin dans le 341

chariot tiré par une mule. Oncle Mingo et George chargèrent les paniers dans lesquels ils avaient enfermé les un-ans. Puis le garçon aida le vieil homme à attraper son coq préféré, un vétéran tout couturé qui protesta avec énergie.

- Il est comme toi, Mingo, remarqua m'sieu Lea en riant. Il s'est bien battu, il s'est bien reproduit, maintenant il n'est plus bon qu'à manger et donner de la voix.

- A c't' heure, j' donne plus tellement d' la voix, maître, répondit Mingo en grimaçant un sourire.

George se détendit en les voyant pour une fois de si belle humeur.

Mingo monta sur le siège du chariot à côté du maître, et George se nicha parmi les paniers, en s'accrochant à la ridelle. Arrivé au milieu du bois de pins, le maître retint la mule. Lui et Oncle Mingo tendirent l'oreille.

Soudain, Mingo murmura : " J'les entends par là! " Il souffla brusquement sur la tête du vieux coq, qui lança alors un vigoureux cocorico. Presque aussitôt un coq lui répondit et, gonflant son collier, le vétéran recommença

son appel. Un frisson parcourut George en voyant le magnifique m,le qui débouchait à proximité d'eux, ébouriffant son chatoyant manteau de plumes, dressant bien haut le gracieux arc de sa queue. Il était suivi de neuf femelles caquetantes, qui s'arrêtaient pour gratter et becqueter le sol tandis

qu'il chantait en déployant tout grand ses ailes, la tête agitée de brusques

mouvements pour arriver à repérer l'intrus.

M'sieu Lea murmura: " Montre-lui le vétéran, Mingo! " A peine Mingo avait-il tendu l'animal à bout de bras que le jeune m,le fit un bond, ailes déployées, pour essayer de l'atteindre. D'un geste vif, m'sieu Lea l'attrapa au vol et le fourra dans un panier dont il rabattit le couvercle.

quoi qu' t'attends? L,che-moi un d' ces jeunes! lança brutalement 1

Oncle Mingo à George, comme si celui-ci connaissait déjà la manoeuvre.

George se dépêcha d'ouvrir un panier et, dans un grand claquement d'ailes, l'animal passa par-dessus la ridelle et retomba à petite distance du

chariot. L'instant d'après il déployait ses ailes en poussant un chant sonore

puis, après s'être ébroué, il se dirigeait, la tête haute, vers une des poules.

En quelques secondes le nouveau m,le avait disparu sous les arbres, en poussant devant lui les femelles tout agitées.

quand ils rentrèrent au crépuscule, ils ramenaient vingt-huit deux-ans.

Ils recommencèrent le lendemain et revinrent cette fois avec trente-deux coqs. George avait l'impression d'avoir fait ça toute sa vie. A présent, les

soixante bêtes lui donnaient de l'ouvrage. Il fallait les nourrir, renouveler

l'eau des augets, et les surveiller d'assez près, à cause de leur humeur

parti-

culièrement agressive. Devant la splendeur et la sauvagerie de ces coqs, George comprenait mieux ce que Mingo avait voulu lui expliquer de leur hérédité : ces animaux étaient prêts, à tout moment, à se battre à mort contre les leurs.

1

Le maître tenait à préparer au combat le double du nombre de bêtes qu'il présenterait finalement. Il arrivait désormais plus tôt le matin et pas-342

sait plusieurs heures avec Mingo, à étudier soigneusement ses soixante sujets. …taient définitivement écartés, pour autant que George p˚t le comprendre d'après ce qu'il saisissait de leurs conversations, les coqs ayant une quelconque blessure; ceux dont le bec, les ailes, les pattes ou la conformation générale n'étaient pas absolument parfaits; enfin - et c'était là un vice sans appel - ceux qui manquaient d'agressivité.

Pour les fortifier, Oncle Mingo concoctait un curieux mélange : grosse mouture de froment et d'avoine, beurre, bière, blancs d'oeufs, oseille sauvage, armoise et un soupçon de réglisse. Il en façonnait de minces galettes rondes qu'il faisait dorer dans un four de fortune. George avait alors la charge de réduire les galettes en menus morceaux et d'en donner tous les jours trois poignées à chaque animal.

" Mingo, je veux que tu me remues ces bêtes. Du muscle et de l'os, voilà ce qu'il me faut. quand je les aurai dans l'arène, je ne veux pas leur

voir une once de graisse, tu entends, Mingo? " disait le maître. Et dès le lendemain George dut courir en tous sens en tenant fermement sous son bras le vieux vétéran d'Oncle Mingo, poursuivi à tour de rôle par les futurs combattants. De temps en temps, George ralentissait légèrement et, d'une furieuse détente, le poursuivant manquait atteindre sa proie qui se répandait en vigoureuses clameurs.

Pour terminer, Oncle Mingo attrapait l'agresseur au vol et lui présentait une boulette de beurre et de plantes écrasées. Ensuite, il le déposait au fond d'un profond panier, sur une douce litière de paille, il le recouvrait

de plusieurs autres couches de paille et il refermait soigneusement le couvercle. Il n'en extrayait l'animal que lorsque celui-ci avait abondamment transpiré et, avant de le replacer dans sa cage, il lui passait un rapide coup

de langue sur la tête et les yeux. " C'est pour les habituer, pasque des fois

faut que j' leur suce les caillots de sang du bec pour qu'ils arrivent à

respi-

rer quand ils sont amochés ", expliquait-il à George.

La saison des fêtes de fin d'année passa inaperçue pour George, qui se contenta de faire une courte visite au quartier des esclaves, le matin de

NoÎl. Les coqs semblaient sentir que la saison approchait, car ils se déchaînaient à présent contre n'importe quoi. George songeait parfois à

sa " famille " qui se plaignait de la monotonie de l'existence qu'elle menait.

Mais lequel d'entre eux aurait pu imaginer qu'il se déroulait tant de choses

passionnantes presque à portée de main?

Deux jours avant le Nouvel An, m'sieu Lea et Oncle Mingo firent la toilette des coqs : ils leur coupèrent ras les plumes du cr,ne, raccourcirent

celles du cou, des ailes et de l'arrière-train, et leur taillèrent la queue en

éventail. Les bêtes avaient ainsi une tout autre allure, avec leur petit corps

bien dessiné, leur cou serpentin, leur tête au bec puissant, aux yeux brillants et vifs. Pour finir, ils leur grattèrent et récurèrent les ergots.

Le jour de l'ouverture de la saison, Mingo et George s'employèrent dès l'aube à placer les douze coqs sélectionnés dans des caisses carrées faites d'un lattis de hickory. Oncle Mingo donna à chacun une noisette 343

de beurre mélangée à du sucre candi réduit en poudre. Enfin, m'sieu Lea arriva avec le chariot, o˘ il avait déjà placé un boisseau de pommes rouges.

George et Mingo chargèrent les cages sur le plateau, Mingo grimpa sur le siège à côté du maître et la voiture s'ébranla. Tournant légèrement la tête, Oncle Mingo grinça:

Alors, tu t'amènes, ou non?

George se rr˘t à courir, s'agrippa au hayon et piqua une tête dans le chariot. Personne ne lui avait dit qu'il serait de la partie! Ayant repris son

souffle, il s'installa à croupetons. Le chariot grinçait et craquait, les coqs

chantaient et gloussaient, George était éperdu de gratitude et de respect envers Oncle Mingo et m'sieu Lea. Et il lui revint en tête - toujours avec le

même étonnement - ce que sa mammy lui avait dit du maître : qu'il était son papa. Eh bien, voilà, ce maître-papa l'emmenait aux combats de coqs.

De tous les chemins de traverse débouchaient sur la route chariot carrioles, coupés, cabriolets, ainsi que des cavaliers et - ceux-là à pied

- s'

des petits Blancs portant sur l'épaule un sac rebondi, renfermant leurs coqs

bien protégés par des bouchons de paille. George se demandait si m'sieu Lea s'était pareillement rendu à pied au premier combat dans lequel il avait

engagé le coq gagné à la tombola. Et ces petits Blancs qu'ils dépassaient, arriveraient-ils un jour à avoir, comme le maître, une plantation et une grande maison?

Après avoir roulé pendant deux bonnes heures, un bruit d'abord lointain frappa les oreilles de George : ce ne pouvait être que le chant conjugué

d'une multitude de coqs. L'incroyable tumulte ne cessait de s'enfler à

mesure que le chariot se rapprochait d'un vaste bouquet de pins sylvestres.

Une bonne odeur de viande grillant en plein air arriva jusqu'aux narines de George; mais déjà m'sieu Lea arrêtait le chariot et manoeuvrait pour le ranger parmi la multitude hétéroclite des véhicules. Chevaux et mules, attachés à des pieux, ren,claient ou hennissaient en fouettant de la queue.

Partout, des hommes discutaient.

- Tom Leal

Le cri montait d'un groupe de petits Blancs qui étaient en train de se passer une bouteille de main en main. La popularité du maître flatta George. M'sieu Lea salua les hommes d'un geste de la main, sauta à terre et alla se mêler à la foule. Il y avait là des centaines de Blancs de tous

,ges - y compris des bambins cramponnés à la jambe de leur père et des vieillards chenus - et les discussions allaient bon train. En regardant autour de lui, George vit que la plupart des esclaves étaient restés dans les voitures, pour s'occuper des bêtes retenues dans les cages et qui semblaient se livrer à un concours de cocoricos. Sous certains chariots, des couvertures roulées attestaient que les propriétaires venaient de loin et qu'ils devraient passer la nuit sur place. De forts effluves d'alcool de maÔs

imprégnaient l'air.

- Dis donc, mon garçon, bouge-toi un peu, faut qu'on dégourdisse nos oiseaux! lança Oncle Mingo dans l'oreille de George.

Penché au-dessus des cages de lattis, le garçon sortait les volatiles un

par un, en essayant d'esquiver leurs furieux coups de bec, et il les tendait

à Mingo qui leur massait les ailes et les pattes. Lorsque George lui eut passé le dernier, Mingo lui fit hacher menu une demi-douzaine de pommes, pour l'ultime repas avant le combat. Mais, remarquant que le garçon ne détachait pas son regard de la foule, le vieillard lui lança avec une feinte rudesse

- Vas-y donc faire un tour. Mais tu reviendras avant qu' ça commence, t'entends?

Déjà George avait bondi par-dessus la ridelle et disparaissait après un " Oui, m'sieu " précipité. Se glissant parmi la foule o˘ les bouteilles passaient de main en main, il circulait en tous sens, ses pieds nus s'enfonçant

dans l'épais tapis d'aiguilles de pin. Il vit des dizaines de cages renfermant

des oiseaux de tous plumages, du blanc immaculé au noir de charbon, en passant par toutes les combinaisons imaginables de couleurs.

Et il se trouva enfin devant l'arène! C'était une sorte de grande fosse

ronde aux parois protégées par des bourrelets. Au centre de l'aire d'argile sableuse était tracé un petit cercle. Une foule tapageuse et déjà fortement imbibée d'alcool s'étageait sur la pente d'un tertre s'élevant derrière l'arène.

Soudain, un personnage au visage rougeaud tonitrua

- Allez, messieurs, les combats sont ouverts!

George fila comme un lièvre et arriva au chariot une seconde avant le maître; celui-ci entama une conversation à voix basse avec Mingo.

Grimpé sur le siège, George surplombait les spectateurs et apercevait l'arène. Il s'y trouvait un groupe compact de quatre hommes en train de parler, et deux autres hommes s'avançaient vers eux, avec leur coq niché

sous le bras. Des cris montèrent dans l'assistance : " Dix sur le rouge!...

Pari tenu!... Vingt sur le bleu!... J'y vais pour cinq!... Cinq de mieux!...

Pari couvert! " Le tumulte ne cessait de s'enfler tandis que l'on procédait à la pesée - les coqs devaient avoir le même poids à deux onces près -

et que les propriétaires fixaient les redoutables éperons d'acier aux pattes

de leurs bêtes.

- Bec à bec! cria un homme qui se tenait au bord de l'arène.

Les maîtres des coqs s'accroupirent dans le petit cercle, tenant leurs coqs face à face et les laissant se becqueter légèrement. Le crieur et deux autres hommes s'accroupirent eux-mêmes à l'extérieur du cercle.

- Prêts!

Les maîtres reculèrent avec leurs coqs jusqu'à leur ligne de départ.

- L,chez les coqs!

Les coqs foncèrent l'un sur l'autre avec un tel élan que le choc les rejeta errarrière. En une fraction de seconde, ils bondirent de nouveau en zébrant l'air de leurs éperons. Ils retombaient, revenaient à l'attaque, et recommençaient, comme des boules de plumes agitées de furieux soubresauts.

- Le rouge est balafré! hurla une voix, et George regarda de tous ses yeux.

Les deux hommes rattrapèrent leurs coqs, les inspectèrent soigneusement et les replacèrent sur leur marque. Aiguillonné par sa blessure, le rouge revenait encore plus violemment à l'attaque et soudain un de ses éperons lacéra la cervelle de son adversaire. Le bleu retomba mort, les ailes encore agitées de mouvements convulsifs. Au-dessus du tumulte de cris et d'imprécations qui s'éleva aussitôt, George entendit la sonore annonce de l'arbitre :

Le vainqueur est l'oiseau de M. Grayson - une minute dix secondes au deuxième assaut!

George haletait. Le second combat dura encore moins longtemps. Le maître jeta comme une loque la sanglante dépouille du vaincu. Derrière George monta la voix d'Oncle Mingo :

- C't'oiseau, c'était rien qu'une pagaille de plumes!

Il y eut encore quatre ou cinq rencontres et soudain retentit l'annonce :

- M. Lea!...

Le maître s'éloigna précipitamment du chariot avec son champion sous le bras. George était enivré de fierté : cet oiseau, il l'avait nourri, 1

entraîné, caressé. Et voilà que le maître était dans l'arène - pesée, fixation

des éperons, paris, tout recommençait, mais cette fois pour m'sieu Lea!

- L,chez les coqs!

Les deux oiseaux foncèrent, battirent furieusement l'air, retombèrent.

Avec de sauvages coups de bec, des feintes, des ondulations serpentines de leurs minces cous, ils cherchaient la faille. Ils bondirent de nouveau e . n

l'air en battant follement des ailes, touchèrent de nouveau le sol - mais le coq de m'sieu Lea chancelait, visiblement atteint! Et puis, en un éclair,

les deux coqs s'élevèrent encore une fois - et l'oiseau du maître lacéra mortellement son adversaire.

M'sieu Lea ramassa prestement le combattant qui trompettait son triomphe et courut jusqu'au chariot. George eut à peine le temps d'entendre annoncer : " Le vainqueur est l'oiseau de M. Lea! " car déjà Oncle Mingo avait saisi le coq blessé et le palpait : il avait une profonde entaille au niveau des côtes. Collant ses lèvres sur la blessure, Oncle Mingo aspira fortement pour dégager les caillots de sang. Puis il posa brusquement l'animal devant George qui s'était agenouillé à côté de lui en criant

- Pisse dessus! Juste là!

Stupéfait, George restait sans réaction.

- Pisse dessus! Faut pas qu' ça s'infecte!

George déboutonna son pantalon et le chaud liquide vint asperger tout à la fois l'oiseau blessé et les mains d'Oncle Mingo. Celui-ci installa ensuite le combattant au fond d'un panier, dans un douillet lit de paille.

- J' crois qu'on va l' tirer de là, maître. L'quel que vous engagez maintenant?

M'sieu Lea désigna une cage.

Sors-moi cet oiseau, mon garçon! dit-il à George, bouleversé par cette marque de faveur.

Et m'sieu Ua repartit aussitôt vers la tumultueuse assistance. Malgré

l'assourdissant ramage de centaines de coqs et les hurlements des parieurs, George entendait le blessé caqueter faiblement dans son panier. Il était partagé entre la tristesse, l'exaltation, la crainte, mais surtout, jamais il n'avait

ressenti une telle excitation. En ce frais matin de janvier, les combats de coqs venaient de faire un nouvel adepte.

84

En arrivant, un dimanche matin, au quartier des esclaves, George sentit qu'il s'était produit quelque chose de racheux. Il ii'apercevait, en effet, ni

sa mammy ni les autres, alors que, depuis quatre ans qu'il habitait auprès d'Oncle Mingo, ils avaient toujours été dehors pour l'accueillir. Forçant le pas, il arriva devant la case de Kizzy, et il se préparait à frapper à

la

porte lorsque celle-ci s'ouvrit brusquement devant Kizzy qui le happa litté-
rarement, le visage convulsé d'effroi.

- La maîtresse t'a vu?

- Moi, j'l'ai pas vue, mammy! L'est arrivé quèq' chose?

- Seigneur! Si tu savais! L' maître, il a appris qu'on v'nait d'

pincer

un négro 'mancipé d'Charleston, en Caroline du Sud, un nommé Denmark Vesey, qu'aurait eu avec lui des centaines de négros quéraient prêts à

faire

un massacre de Blancs c'te nuit. L' maître, il vient tout juste d'partir, l'était comme fou. L'a dit qu' la maîtresse, elle nous tiendrait à l'oeil : çui

qui sortirait d' sa case avant qu'il s'en revienne d'une grande réunion o˘

qu' les Blancs vont s'organiser, il lui Prait son affaire, et il nous a balancé

son fusil sous l' nez!

Kizzy alla regarder avec précaution par l'unique fenêtre, qui donnait vers la grande maison.

- L'était postée derrière son rideau, mais j' la vois plus! P't-êt'

qu'elle

s'est cachée en t' voyant arriver!

Il était tellement absurde que la maîtresse p˚t se cacher à cause de lui que George commença à se laisser gagner par l'inquiétude de Kizzy.

- Tu vas repartir à l'instant chez tes poulets. On peut pas savoir c'que

l' maître il frait s'il te trouvait là!

- Non, mammy! J' reste là, et j'y parlerai, au maître!

Dans une pareille extrémité, pensait George, il avait tout de même un 347

atout pour désarmer la fureur du maître : lui rappeler, même de façon indirecte, sa paternité.

Mais t'es fou, non? Va-t'en, j' te dis! (Et Kizzy poussait George vers la porte.) L'est tellement monté qu'on peut pas dire c' qu'il s'rait capab' de faire. Passe par-derrière les cabinets pour pas t'faire voir d'

la

maîtresse!

Kizzy semblait au bord de la crise des nerfs. Le maître devait avoir été pire que jamais pour l'avoir ainsi terrorisée.

«a va, mammy, j' m'en retourne, céda George. Mais j'ai pas à

m'cacher, j'ai rien fait à personne. J' suis v'nu par le ch'min et je r'pars

pareil.

- Fais donc à ta tête, mais va-t'en!

George avait à peine eu le temps d'informer brièvement Oncle Mingo de ce qu'il venait d'apprendre lorsqu'ils entendirent le galop d'un cheval.

Arrivant à toute bride, m'sieu Lea s'arrêta pile devant eux, fusil braqué.

- Ma femme t'a vu, dit-il à George d'un ton plein de fureur. Alors, tu sais ce qui est arrivé!

- Oui, m'sieu, répondit George d'une voix étranglée, les yeux rivés au fusil.

Le maître fit mine de mettre pied à terre, mais il se ravisa et poursui

vit en fulminant :

- En cette minute même, des Blancs, des gens de bien, seraient en train de mourir s'il n'y avait pas eu un nègre de bon sens pour tout raconter

à son maître. Et ça prouve qu'on doit jamais faire confiance à un négro, jamais! (M'sieu Lea agita son arme.) Mais qu'est-ce que vous pouvez bien avoir dans l' cr,ne? En tout cas, allez même pas songer à bouger le petit doigt, parce que je vous fais sauter la cervelle comme rien!

Et m'sieu Lea repartit à toute allure en leur lançant un dernier regard

noir.

Oncle Mingo resta figé pendant un long moment. Puis il cracha avec fureur et s'écria :

- Tu peux bien travailler mille ans pour un Blanc qu' tu s'ras toujours

un négro!

Il partit vers sa case, mais, arrivé à la porte, il se retourna et dit à

George :

- …coute-moi, mon garçon! Tu t'imagines que t'as une place à part avec le maître, mais y a plus rien qui compte quand les Blancs ils ont la frousse! Alors, bouge pas d'ici tant qu' c'est pas tassé, t'endends? Reste là!

George s'assit sur une souche et se mit à tresser des lattes de hickory

en essayant de rassembler ses esprits. Comment avait-il été assez stupide pour croire que m'sieu Lea aurait envers lui une autre attitude que celle d'un maître? Et même pour penser parfois au fait qu'il était son papa?

Il aurait tellement voulu pouvoir en parler à quelqu'un. Mais à qui? Pas à Oncle Mingo - il ne pouvait lui avouer qu'il savait que le maître était son papa. Mam'zelle Malizy, Soeur Sarah ou Oncle Pompée? Pas plus -

car il n'était pas s˚r qu'ils aient été au courant de ce qui s'était passé

entre

le maître et sa mammy. Et il était pareillement exclu qu'il en parl‚t à

cette

dernière, tant -Ile regrettait d'avoir laissé échapper son secret dans un moment de colère.

Et d'ailleurs, sa mammy pensait-elle encore parfois à ces douloureux moments - il se souvenait vaguement des visites nocturnes du maître dans leur case, quand il était tout petit - alors qu'aujourd'hui, au moins sous ce rapport, m'sieu Lea et Kizzy se comportaient en parfaits étrangers?

Pourtarit il avait honte en pensant à eux dans les mêmes attitudes que lui et Charité - et, plus récemment, lui et Beulah - lorsqu'il s'échappait à la nuit de la plantation, pour aller la rejoindre.

George avait parfois songé à parler de son papa blanc avec Charité.

Elle aurait été capable de comprendre. En contraste avec Beulah, qui était noire comme la nuit, Charité avait une peau encore plus claire que celle de George. Mais elle ne semblait nullement en souffrir. Au contraire, et sans que George ait le moins du monde sollicité cette confidence, elle lui avait appris en riant que son père était le régisseur d'une grande plantation

de Caroline du Sud, o˘ plus d'une centaine d'esclaves cultivaient le riz et l'indigo. Elle avait vécu là jusqu'à dix-huit ans et puis avait été vendue aux enchères. M'sieu Teague, qui l'avait achetée, en avait fait la femme de chambre de la grande maison. La seule chose qu'elle regrettait, c'était d'avoir été ainsi séparée de sa mammy et de son petit frère, lequel avait la peau pratiquement blanche. Au début, les gamins noirs le tourmentaient, mais sa maman lui avait enseigné une réponse pour leur clouer le bec :

" C'est l'urubu qui m'a pondu, et l' soleil qui m'a fait éclore. L'

Seigneur

m'a donné ma couleur, et vous aut' les négros tout noirs, dans tout ça z'avez rien à voir! " Et dès lors, racontait Charité, son frère avait été

tran

quille.

Mais une autre chose tourmentait George : ce soulèvement avorté de Charleston allait retarder momentanément un projet qui lui tenait à coeur depuis au moins deux ans. Il venait justement de décider d'en parler à

Oncle Mingo. Seulement, pour l'instant, cela ne servirait à rien, puisque tout dépendrait finalement de la décision de m'sieu Lea - et celui-ci allait

être inabordable pendant encore longtemps. Sans doute avait-il cessé au bout d'une semaine de venir armé de son fusil, mais il avait singulièrement écourté ses visites quotidiennes, et encore se contentait-il de donner br,è

\,e-

ment ses instructions à Mingo, de son air le plus rébarbatif.

Pourtant, George n'avait pas réalisé toute la gravité de l'affaire de Charleston. L'occasion lui en fut donnée deux semaines plus tard lorsque, en dépit des mises en garde d'Oncle Mingo, il ne put résister à la tentation

de sortir nuitamment pour aller voir une de ses bonnes amies. Charité

devait être l'heureuse élue, choix quejustifiait amplement son tempérament de feu. Il lui fallut une bonne heure pour arriver, en coupant à travers champs, jusqu'au verger o˘ il avait coutume de se poster et d'imiter le cri de l'engoulevent. Mais il commença à s'inquiéter en ne recevant pas 349

le signal convenu - une bougie promenée devant la fenêtre - même après sa quatrième tentative. Il venait de se résoudre à y aller voir de plus près

lorsqu'une silhouette sortit des arbres : c'était Charité. George s'élança pour l'étreindre, mais elle lui accorda à peine un petit baiser et le repoussa.

- quoi qu'y a, bébé? interrogea-t-il d'une voix mal assurée, déjà

excité par la senteur musquée de cette peau.

Mais t'as donc la tête perdue d'aller courailler la nuit avec tous ces patterouilleurs qui canardent les négros!

Eh bien! On va dans ta case, dit George en lui enlaçant la taille.

Mais elle se dégagea encore une fois.

- On dirait qu't'as pas entendu parler du soulèv'ment!

- J' sais qu'y en a eu un, c'est tout.

- Alors, j' vas t'en dire un peu plus, moi!

Et Charité lui raconta ce qu'elle avait pu saisir des conversations entre

le maître et la maîtresse : le meneur était un charpentier de Charleston, Denmark Vesey, ancien esclave qui avait acheté lui-même sa liberté et était nourri de la lecture de la Bible. Il avait passé des années à préparer son projet avant de le confier à quatre amis intimes qui l'avaient aidé à

recruter

et à structurer des centaines de Noirs de la ville, esclaves et affranchis.

quatre groupes très bien armés devaient s'emparer des arsenaux et autres b,timents publics, tandis que les autres mettraient le feu à la ville et massacreraient indistinctement les Blancs. Pour les effrayer et les empêcher de se regrouper, des charretiers et des cochers devaient sillonner la ville à

toute allure avec leurs fardiers, leurs chariots, leurs cabriolets.

- Mais, l' dimanche matin, y a un négro qu'a pris peur et qu'est allé

raconter à son maître c' qui d'vait s' passer à minuit. Alors, v'là les Blancs

qui s' ramènent dans tous les coins, et j' te rosse et j' te torture les négros

pour leur faire cracher l' nom des meneurs. Z'en ont déjà pendu trente, et un peu partout, ça fait vilain pour les négros, mais surtout en Caroline du Sud, z'ont chassé les négros 'mancipés et br˚lé leurs maisons. Et puis, comme ils veulent plus qu' les négros ils prêchent, z'ont fermé leurs temples, pasqu'ils disent qu'au lieu d' prêcher z'apprenaient à lire et à

écrire

aux aut'.

Tout en prêtant à Charité une oreille distraite, George essayait de l'entraîner vers sa case.

- Mais t'as donc pas écouté c' que j'te disais? demanda-t-elle avec nervosité. Faut rentrer chez toi, et t,che de pas t' faire voir pasque ces patterouilleurs, ça les gêne pas d' tirer, tu sais!

George argua que les patrouilleurs ne seraient pas à craindre dans la case de Charité, et que s'il les avait bravés c'était justement pour lui témoigner sa passion ailleurs que sous les arbres...

J' t'ai dit qu' c'était non!

Exaspéré, George la repoussa brutalement. Et il refit tout le long chemin de retour en rageant - c'était Beulah qu'il aurait d˚ aller voir, mais maintenant il était trop tard.

350

Le lendemain, George dit à Mingo, d'un air qu'il voulait dégagé

" J'suis allé voir ma mammy, hier soir. Et mam'zelle Malizy nous a raconté l' soulèvement - l'a entendu l' maître et la maîtresse qu'en discutaient... " Sans trop savoir si Mingo avalerait sa fable, il lui rapporta tout

ce qu'il avait appris de Charité, et le vieillard l'écouta avec attention.

En

terminant, George lui demanda

- Oncle Mingo, pourquoi on tire sur les négros par ici à cause de quèq' chose qui s'est passé là-bas en Caroline du Sud?

- Les Blancs, ils ont toujours peur que nous aut'négros on s'organise pour se soulever ensemb', répondit-il après un moment de réflexion. Mais les négros, ils front jamais rien ensemb'. Et puis, ça va finir par s'

tasser

quand ils auront tué et terrorisé assez d' négros, et puis passé encore des lois, et qu'ils s'ront fatigués d' payer un tas d' bons à rien d'

patterouilleurs.

- Mais ça va prendre longtemps? demanda vivement George, s'apercevant trop ta rd qu'il posait une question stupide.

- quoi qu'tu veux qu'j'en sache?

Devant le ton de Mingo, George décida d'attendre que les choses aillent mieux avec le maître pour parier de son idée.

Au bout de deux mois m'sieu L-ea, qui s@était progressivement détendu, continuait à arborer une mine boudeuse, mais son agressivité avait disparu.

George estirna que le moment était venu.

- Oncle Mingo, commença-t-il, y a un bon bout d' temps que j' pense à quèqu' chose - les coqs du maître, ils pourraient gagner encore plus d' combats.

Mingo regarda son assistant comme si ce malheureux jeune homme de dix-sept ans venait d'être frappé de folie.

- «a fait cinq ans que j' vas avec vous à toutes les rencontres. Et j'ai bien vu qu' les maîtres ils avaient tous leur façon d'entraîner les bestioles.

George avait envie de rentrer sous terre : il était en train de parler à un homme qui entraînait déjà des coqs avant sa naissance.

- Nous, c' qu'on fait ici, c'est d' les fortifier, pour qu'ils résistent plus

longtemps qu' les aut'. Mais chaque fois qu'on perd, c'est quand l'aut'

combattant il saute plus haut que çui du maître, pasqu'il lui perce le cr

,ne

d'en haut. Alors, Oncle Mingo, si on leur fortifie les ailes, en leur faisant

faire tout un tas de exercices, les oiseaux du maître ils voleront plus haut

qu' les aut', alors ils gagneront encore plus.

George éprouva un immense soulagement en voyant qu'au moins Oncle Mingo ne riait pas de son idée. Mais qu'allait en penser le maître lui-même?

Lorsque le maître arriva, le lundi matin, George respira un bon coup et débita calmement son programme, en l'enjolivant de quelques détails techniques à propos des styles d'attaque.

M'sieu Lea contemplait George comme s'il venait seulement de découvrir sa présence.

3 5 1

Pendant les mois qui restaient à courir jusqu'à la prochaine saison des combats, m'sieu Lea assista plus fréquemment que jamais à l'entraînement de ses coqs. Il lui arrivait même de se retrouver côte à côte avec Mingo et George, en train de projeter de plus en plus haut les volatiles.

A force de battre frénétiquement des ailes pour ralentir la chute de leurs cinq ou six livres de chair et d'os, les coqs s'élevaient plus haut, et plus

facilement, que par le passé.

La saison de 1823 fut un véritable triomphe pour m'sieu Lea. Sur cinquante-deux rencontres, ses oiseaux en gagnèrent trente-neuf. En outre, aux gains qu'il retirait des grands combats étaient venus s'ajouter ceux que lui

assurait George - encore qu'il lui en abandonn,t la moitié - en engageant les coqs écartés de la sélection définitive dans des rencontres beaucoup plus modestes. Le maître avait donc tout lieu d'être satisfait de " Chicken George ", comme l'appelaient désormais les initiés 1.

Une semaine après la clôture de la saison, m'sieu Lea arriva donc de belle humeur - il venait voir o˘ en étaient la demi-douzaine de combattants émérites qui avaient été sérieusement blessés.

- J' crois pas qu'çui-là va s'en tirer, maître, dit Oncle Mingo en désignant un champion dans un si triste état que m'sieu Lea confirma le dia-gnostic d'un signe de tête. Mais, continua Mingo en montrant les deux cages suivantes, ces deux-là vont bien se remettre. Ces trois aut'-Ià, continua-t-il, on pourra plus jamais les engager dans des grandes rencontres, mais ça peut faire des bons vétérans.

M'sieu Lea confirma d'un signe de tête le pronostic d'Oncle Mingo et se dirigea vers son cheval, mais, au moment de se mettre en selle, il se retourna vers George :

- A propos, quand tu vas courir les champs la nuit, méfie-toi, t'es pas seul sur le coup.

Charité! George bouillait! Tout lui revenait à présent : avec quelle vigueur ne l'avait-elle pas empêché d'entrer dans sa case! Bougresse de fille! Mais à présent que le maître savait qu'il se permettait, sous le couvert

de la nuit, de filer de la plantation, qu'allait-il décider?

L'ayant laissé un peu mijoter dans son jus, m'sieu Lea décocha sa dernière flèche, au grand ébahissement du garçon :

- que diable! Tant que tu fais ton travail, tu peux bien courir la gueuse! Seulement, méfie-toi! Il y a d'autres jolis-coeurs qui ont le couteau facile. Et puis il y a quand même les patrouilles - elles tirent à vue sur les négros!

- Non, m'sieu! J' frai rien, s˚r!

George était si confus qu'il ne savait comment exprimer sa gratitude et sa bonne volonté.

M'sieu Lea enfourcha son cheval et partit au trot, les épaules secouees

par une sorte de rire intérieur.

1. Chicken= poulet. (Nd.T.)

Eh bien, mon garçon, à quoi penses-tu comme ça?

Depuis plus d'une heure que le chariot roulait, Chicken George s'était absorbé dans la contemplation des nuages qui moutonnaient, de la route s'étirant à perte de vue, du balancement monotone de la croupe des mules.

La question du maître le fit sursauter.

- A rien, répondit-il. J' pensais à rien du tout, maître.

- C'est une chose que je n'arriverai jamais à comprendre chez vous autres, les négros, lança m'sieu Lea d'un air agacé. Il suffit qu'on essaie de vous parler et aussitôt vous faites les abrutis. Il y a de quoi me rendre

enragé, surtout avec toi, qui dégoises pendant des heures quand ça te chante. Tu crois pas que les Blancs vous respecteraient autrement si vous vous teniez comme des gens sensés?

Y en a qui pourraient, et d'aut' qui pourraient pas forcément, répondit Chicken George, sur ses gardes. «a dépend.

Et allez donc, tourne autour du pot! «a dépend de quoi?

Ignorant o˘ le maître voulait en venir, Chicken George continua de biaiser.

- Ben, ça dépend qui c'est les Blancs qui vous parlent, maître, à

c' que j' crois, en tout cas.

M'sieu Lea cracha d'un air dépité

- On nourrit un négro, on l'habille, on lui donne un toit, ah! ouiche!

Et qu'est-ce qu@on en tire? Jamais une réponse franche!

Après tout, peut-être le maître voulait-il simplement bavarder pour égayer la monotonie de la route. Soucieux de ne pas l'agacer, Chicken George s'aventura légèrement :

- Si vous voulez la vérité vraie, maître, j' crois qu' les négros ils s' croient malins en s' faisant passer pour plus bêtes qu'ils sont, pasqu'ils

ont peur des Blancs.

Ils ont peur! se récria m'sieu Lea. Mais c'est des vraies anguilles, les négros! Alors, c'est parce qu'ils ont peur qu'ils fomentent des soulèvements à tout bout de champ, qu'ils veulent nous massacrer! qu'ils empoi-sonnent la nourriture des Blancs, qu'ils vont jusqu'à tuer les nourrissons!

Tout ce qu'il est possible d'imaginer contre les Blancs, les négros n'arrêtent

pas de le faire, et quand les Blancs agissent pour se protéger, les négros braillent qu'ils ont tellement peur!

Le silence retomba dans le chariot, mais Chicken George sentait que la rage s'emparait du maître. Finalement celui-ci explosa :

- …coute-moi bien, mon garçon! T'as toujours eu le ventre plein chez moi, tu connais rien d'autre. Tu sais pas c'que ça veut dire de grandir avec dix

frères et soeurs, sans jamais manger à sa faim, à douze dans deux malheureuses pièces, en comptant le père et la mère!

Comment le maître pouvait-il se laisser aller à faire de telles confidences! s'étonnait George, mais m'sieu Lea était lancé :

- J'ai jamais vu ma mère autrement qu'enceinte. Et mon père, toujours à moitié so˚l, à brailler et tempêter qu'on travaillait pas assez dur

- avec ça qu'on pouvait sortir quelque chose de ses dix acres de pierraille!

Et tu veux savoir c' qu'a changé ma vie? ajouta-t-il d'un air furibond.

- Oui, m'sieu, s'empressa de répondre George.

- C'est la venue d'un grand guérisseur religieux. Il avait une tente immense. Dès le premier soir, elle était remplie à craquer - ceux qui pouvaient pas marcher, on les avait portés. Jamais on avait vu ça dans le comté de Caswell : ses sermons du tonnerre de Dieu, ses guérisons miraculeuses. Y avait là des centaines de Blancs et ça sautait, et ça hurlait, et ça témoignait. Les gens s'accrochaient les uns aux autres et tu les voyais trembler ou s'agiter comme des possédés en poussant des gémissements.

Les assemblées d'fidèles des négros, c'était rien à côté. Mais, dans tout ce charivari, y a une chose qui m'a frappé plus que tout l'reste.

M'sieu Lea tourna les yeux vers George.

- Tu connais un peu la Bible.

- Non, m'sieu, enfin... presque rien.

- Mais j'parie que t'aurais cru que moi non plus! C'était tiré des Psaumes. J'ai marqué la page dans ma Bible. «a dit : "J'ai été jeune, et je suis devenu vieux; mais je n'ai pas vu le juste abandonné, ni ses enfants

mendiant leur pain. " Et ça m'est resté dans la tête. J'arrêtais pas d'y repenser en m'demandant quel sens ça avait pour moi. Justement, dans ma famille, on en était plus ou moins à mendier notre pain. On avait rien à

nous, et on aurait jamais rien. Alors, j'en suis arrivé à m'dire que si moi je devenais juste - si je travaillais dur, quoi! - j'aurais pas à mendier mon

pain quand je serais vieux.

Le maître semblait défier Chicken George, mais celui-ci s'empressa de répondre :

- Oui, m'sieu!

- Et c'est là qu'j'ai quitté la maison, poursuivit m'sieu Lea. J'avais onze ans. J'ai trimardé, j'ai fait tous les sales boulots, même ceux des négros. J'avais qu'des haillons sur le dos, qu'des restes à manger. J'ai économisé sou à sou pendant des années. Et c'est comme ça qu' j'ai fini par acheter vingt-cinq acres de terrain boisé et mon premier négro, George.

C'est à cause de lui que j't'ai appelé comme ça.

Oncle Pompée, il m'en a parlé, se h,ta de dire George, sentant que le maître attendait une réponse.

- Oui. Pompée, je l'ai acheté plus tard. Mais écoute-moi bien, mon garçon. Moi, avec ce George, j'ai travaillé comme une bête à essoucher et à débroussailler et à épierrer pour planter mon premier champ. Et puis l' Seigneur m'a fait acheter ce billet de loterie, et j'ai gagné ce coq.

J'ai jamais eu un oiseau comme lui! J' pouvais le ramener en sang, j' le requinquais, et il me gagnait encore des combats comme pas un. Au fond, j'me demande pourquoi j' suis en train de parler comme ça à un négro. Mais on a tous un moment o˘ on a besoin de parler. Avec la bonne femme, q@t'est-ce que tu veux qu'on dise! Une fois qu'elles ont mis l' grappin sur un homme, les v'là mal lunées, ou malades, ou fatiguées

- fatiguées quand elles ont même plus à lever l' petit doigt puisque les négros ils font tout. Et quand c'est pas ça, c'est qu'elles sont trop occupées

à se fariner le museau - et tu dirais des fantômes...

Chicken George n'en croyait pas ses oreilles, mais le maître semblait incapable de s'arrêter, maintenant qu'il était lancé.

- Mais y a des gens qui changeront pas, eux. T'as qu'à prendre ma famille. Pourquoi qu' mes neuf frères et soeurs ont pas cherché à s'en aller comme moi? Ils continuent à crever d' faim et à vivre les uns sur les autres et ils arrêtent pas d' faire des petits.

George jugea prudent de demeurer muet. Il avait eu l'occasion de voir des parents du maître, à l'occasion des combats de coqs. Ses frères étaient de la racaille de petits Blancs que les esclaves eux-mêmes méprisaient.

Combien de fois n'avait-il pas surpris la gêne du maître lorsqu'il leur arrivait de se trouver face à face. Et leurs pleurnicheries, leurs demandes d'argent, enfin leur expression haineuse lorsque le maître leur avait l,ché le demi-dollar ou le dollar qu'ils allaient échanger dans le quart d'heure contre du tord-boyaux. Mais le comble, c'était lorsque le maître les invitait à sa table. Mam'zelle Malizy l'avait raconté à George : ils se gobergeaient de la plus indécente façon, et, dès que le maître ne pouvait les entendre, ils le traînaient plus bas que terre.

- Y en a pas un qu'aurait pas pu faire c' que j'ai fait, s'écria le maître. Mais c'est des chiffes molles, alors, qu'ils aillent au diable! Et puis, reprit-il après un court silence, moi, ça va gentiment maintenant. Une maîson convenable, une centaine de coqs, quatre-vingt-cinq acres de terre dont la moitié en cultures, le cheval, les mules, les vaches et les cochons. Et puis quelques fainéants de négros.

- Oui, m'sieu, s'empressa de répondre Chicken George. (Peut-être était-ce le moment de glisser sa propre opinion!) Maître, nous aut', on travaille dur pour vous. Moi, d'puis que j'les connais - ma mammy, et mam'zelle Malizy, et Soeur Sarah, et Oncle Pompée - z'ont-y pas trimé

pour vous? Et, à part ma mammy, z'ont tous passé les cinquante ans, à

c't' heure!

Mais, mon garçon, t'as pas d° m'écouter! Y a pas un négro qu'a 355

travaillé aussi dur que moi. Alors, viens pas m'parler des négros qui triment!

- Oui, m'sieu.

- Oui, m'sieu, et après?

- Juste oui, m'sieu. Vous avez trimé dur, maître.

- Et comment! Tu crois qu' c'est facile de s'occuper de tout et de tout

l' monde? Et de tous ces poulets, hein, c'est facile?

- Non, m'sieu, c'est l'gros souci pour vous.

Et George pensait à Oncle Mingo : cela faisait plus de trente ans qu'il

s'occupait jour après jour des coqs de combat, sans compter l'apport personnel de George depuis sept ans. Le mieux était de feindre la na7iveté.

- Maître, vous savez quel ,ge il a, Mingo?

- J' peux pas dire exactement. Voyons, il a bien quinze ans de plus que moi, ce qui lui fait dans les soixante ans. Et il rajeunit pas! Il baisse,

Mingo, il est souvent patraque. qu'est-ce que t'en penses, toi? Tu vis avec lui, non?

Aussitôt, George songea aux abominables quintes de toux qui secouaient parfois le vieillard pendant des jours. Mais, d'un autre côté, combien de fois Soeur Sarah et Mam'zelle Malizy ne lui avaient-elles pas répété que le maître se refusait à croire à leurs maladies : pour lui, ce n'était qu'une façon de couper au travail. Alors, il chercha à ruser.

- L'a l'air d'aller bien, mais il s' prend des fois à tousser qu' ça arrive

à m' faire peur, pasque Mingo, c'est comme mon père.

Il regretta aussitôt d'avoir laissé échapper ces mots en sentant, chez le maître, une réaction hostile. Un cahot secoua opportunément le chariot et, pendant un moment, les coqs protestèrent tapageusement. Mais le maître finit par revenir à la charge.

- qu'est-ce qu'il a donc tant fait pour toi, Mingo? C'est lui qui t'a retiré des champs, qui t'a donné ton nouveau travail, avec une cabane à

toi par-dessus le marché?

- Non, m'sieu maître, ça, c'est vous.

- Tu vois, c'que tu m'as dit tout à l'heure, reprit le maître au bout d'un moment, j'y avais pas tellement réfléchi, mais c'est vrai qu' mes négros sont pas d' la dernière jeunesse. Sacredieu! ils risquent de m'claquer dans les mains à tout moment. Et ça a beau co˚ter gros à

c't' heure, un négro, il va falloir que j'en achète un ou deux pour les cultures! J' te l' disais bien tout à l'heure : j'ai qu' des soucis, moi, ça n'arrête

pas. - Oui, m'sieu.

- Oui, m'sieu. Tu dis n'importe quoi à un négro, et voilà ce qu'il te répond.

- Vous voudriez pas que l' négro il vous dise le contraire, maître!

- Alors c'est tout ce que ça te fait? Oui, msieu!

- Non, m'sieu! Mais, au moins, vous avez l'argent pour ach'ter des négros, pasqu'on a fait une bonne saison avec les coqs!

Et, pour essayer de faire dévier la conversation vers un terrain moins dangereux, Chicken George ajouta :

- Maître, y a-t-il des propriétaires de coqs qu'ont juste leurs bêtes, et pas d' cultures?

- Moi, j'en connais pas. Dans les villes, oui, y en a, mais c'est des rien-du-tout, avec trois ou quatre bêtes, quoi! Au contraire, ceux qu'ont le plus de coqs, ils ont aussi les plus grandes plantations. Tiens, t'as qu'à

voir M. Jewett. Tu sais bien comment c'est chez lui, t'y traînes assez la nuit!

- J'y vais plus,, maître, répondit George, pour couper court à ce sujet

épineux.

- Ah! bon. Tu t'es trouvé une autre garce, alors?

- J' sors plus beaucoup, maître, dit George.

Au moins, il ne mentait qu'à moitié.

- Un grand gaillard de vingt ans! lança m'sieu Lea d'un ton méprisant. C'est pas à moi que t'iras raconter qu' tu passes tes nuits dans ton lit. Ces négresses qu'ont l' feu au cul, tu vas me dire que ça t'excite pas?

En un éclair, George revit le maître et sa mammy. Dissimulant sa rage, il répondit avec une froideur affectée

- «a s' peut qu'elles soient comme ça, j'en connais pas beaucoup.

- «a va, ça va! Tu veux pas avouer que tu te défiles la nuit. Mais figure-toi que je sais o˘ tu vas et quand tu y vas. Mais comme j'ai pas envie que les patrouilles te canardent, comme ce négro à M. Jewett, tu sais c' que je vais faire? En rentrant je te signerai un laissez-passer pour toutes

les nuits! Si on m'avait dit que j' ferai ça un jour pour un négro! (M'sieu Lea se fit bourru, pour cacher sa gêne.) Mais laisse-moi te dire une bonne chose. T'as qu'à faire du grabuge, ou pas rentrer à l'aube, ou rentrer trop éreinté pour travailler, ou retourner chez M. Jewett - enfin, tout c' que t'as

pas le droit de faire - et ce laissez-passer, je le déchire et je te réserve une

gentille danse! T'as compris?

Chicken George n'en croyait pas ses oreilles.

- Oh! Maître, j'vous suis vraiment obligé. J'ai bien compris, allez!

- Très bien! Tu vois que je suis pas aussi mauvais que vous le racontez, vous autres. Moi, j' les traite bien, mes négros, quand je veux.

Mais m'sieu Lea était décidé à revenir à la charge.

- Alors, les garces noires, elles sont chaudes, hein? Combien t'en montes en une nuit? Paraît qu' les négros de ton ,ge, faut pas leur en promettre! Comment tu t'en tires, toi?

- Ben, maître, faut dire que... enfin... moi, j' fais pas ça.

- Et allez donc! Encore des craques!

- J' craque pas, maître! Mais faut que j'vous dise quèq' chose que j'ai raconté à personne - vous savez ce m'sieu MacGregor, çui qu'a l'coq jaune tach'té?

- …videmment. On jase même pas mal ensemble. Et alors?

- Vous avez promis de m' donner une passe, hein? Alors, j' vais vous 357

dire la vérité vraie. C'est vrai que j' sors la nuit, mais C'est pour aller voir

une fille de chez m'sieu MacGregor. (Cette fois, George était absolument sincère.) Moi, j'ai besoin d'en parler à quelqu'un, maître. J'la comprends pas, c'te fille! Matilda, qu'elle s'appelle. Une négresse des champs, qu' c'est, mais, des fois, elle aide à la grande maison. Eh bien, j'peux lui

raconter tout c'que j'veux, j'peux essayer d'toutes les façons, y a pas moyen d' la toucher. Tout c'que j' peux en tirer, c'est qu'elle a d'

l'amitié

pour moi, mais elle peut pas souffrir mes manières - alors, moi, j'y ai répondu qu'j'avais pas besoin d'elle, que j' pouvais avoir toutes les femmes

que j'voulais. Et là-d'ssus elle me dit qu'j'ai qu'à y aller et à la laisser

tranquille.

Cette fois, c'était au maître de ne pas en croire ses oreilles.

- Et c'est pas tout, poursuivit Chicken George, faut toujours qu'elle me rab,che des choses qu'il y a dans la Bible! Elle sait lire la Bible, pasque

son maître d'avant, c'était un prédicateur qu'a fini par vendre ses négros à cause de la religion. Pour vous dire comment qu'elle est religieuse, y a pas longtemps, v'là qu'elle apprend qu'des Noirs 'mancipés y fsaient la rete dans un bois pas loin d' là, et ça d'vait boire et danser toute la nuit.

Eh bien, c'te gamine - pasqu'elle a qu'dix-sept ans - elle est sortie d' la plantation de m'sieu MacGregor et elle leur est tombée d'ssus en braillant que l' Seigneur les sauve avant que l'diable il s'amène pour les faire griller,

et v'là mes négros 'mancipés qui filent comme des lapins avec leur violoneux qui clopine comme un malheureux par-derrière!

- C'est une terreur, ta garce, dis donc! lança m'sieu Lea, qui n'en pouvait plus de rire.

- Maître, ajouta George d'un ton cette fois hésitant, avant d' rencontrer c'te fille, c'est vrai que j' couraillais comme vous dites.

Mais

avec elle, bon sang, j' pense pas seulement à ça. J'ai comme une idée d' sauter l'balai... enfin... si des fois elle voudrait d'moi. (Il parlait très

bas, cette fois.) Et si vous auriez rien contre...

M'sieu Lea ne répondit pas aussitôt. Le chariot cahotait en grinçant, les poulets caquetaient. Enfin, le maître reprit la parole :

- M. MacGregor sait que tu courtises une fille de chez lui?

- «a m'étonnerait qu'elle y en ait parlé, m'sieu, pasque c'est jamais qu'une négresse des champs, mais les domestik' ils sont au courant, alors ils ont d˚ lui dire.

- Il y a combien de négros, chez M. MacGregor?

- L'a une grande plantation, maître. J'dirai p't-êt' une vingtaine ou plus.

- Tu vois, j'ai une idée, reprit le maître après un nouveau silence.

T'es né chez moi, tu m'as jamais causé d'ennuis - tu m'as même été pas mal utile. Alors, je vais faire quelque chose pour toi. Puisque j'ai besoin de nouveaux bras pour les cultures, si ta garce a envie de sauter l' balai avec un coureur - parce que je pense pas que tu vas changer comme ça

- eh bien, j'irai en discuter avec M. MacGregor. S'il a autant d'nègres que
358

tu dis, c'est pas cette fille qui ira lui manquer, à condition qu'on tombe d'accord sur le prix, bien s˚r. Et comme ça tu l'auras, ta garce - comment c'est, déjà son nom?

- Tilda... Matilda, maître, répondit Chicken George dans un souffle en se demandant s'il avait bien entendu.

- T'auras plus qu'à vous b,tir une case...

Chicken George remuait les lèvres, mais aucun son n'en sortait.

Dès qu'il eut retrouvé sa voix, il bégaya .

- Y a qu'un maître de qualité pour faire ça!

- Mais va pas oublier que ta place est avec Mingo, avant tout le reste,

hein?

- Oh! s˚r, maître!

- Et laisse-moi te dire encore une chose, bougonna m'sieu Lea. Une fois que cette Matilda t'aura mis le grappin dessus, moi, j'te r'tire ton laissez-passer. S'agira plus d'aller traîner tes fesses ailleurs!

Chicken George et Matilda se marièrent en ao˚t 1827. Au printemps 1828, un fils leur naquit.

86

Le jour allait se lever. Matilda avait attendu George toute la nuit et le voici qui rentrait en titubant légèrement, le melon sur l'oreille, la mine

réjouie.

- Y avait un r'nard qui s'était glissé chez les poulets, expliqua-t-il d'une langue p,teuse. Nous a fallu toute la nuit pour l'attraper, avec Oncle

Mingo.

D'un geste, Matilda lui intima silence.

- Et c'est c' renard-là qui t'a donné d' l'alcool à boire et puis qui t'a

parfumé à la rose, hein?

George essaya de réagir à l'algarade, mais Matilda n'allait pas se laisser interrompre.

- George, c'est moi qui parle! Moi, j' suis ta femme, j'ai porté tes enfants, alors tu peux partir, tu peux rev'nir, je s'rai toujours là. Et dis-toi

bien que tu nous fais pas autant de tort à nous que tu t'en fais à toi. Tu sais, c'est dans la Bible : " Car vous récolterez c'que vous avez s'mé! "

Et au sèp,@lif!!Pe chapitre de Matthieu, ça dit : " La mesure dont vous vous

servez, elle servira @OU., YOUS. "

359

George feignit la dignité outragée - et muette - mais, en réalité, il ne savait que répondre. Il repartit en titubant dangereusement et alla dormir dans un poulailler vide.

Pourtant, le lendemain, il réintégrait chapeau bas la case familiale, et il ne découcha plus de toute la fin de l'automne ni de l'hiver. Et le matin

o˘ Matilda fut prise des douleurs, au début de janvier 1831, il obtint du maître la permission de rester auprès d'elle, bien que la saison des combats

battît son plein. Si les grands tournois l'avaient empêché d'être présent pour la naissance de Virgile comme pour celle d'Ashford, il serait au moins là pour celle de son troisième enfant.

Il faisait les cent pas devant la case, tressaillant lorsque les cris de

Matilda devenaient plus aigus, tendant l'oreîlle à ses gémissement. Soudain lui parvint la voix de mammy Kizzy : " Tire sur ma main, mon chou, allez, tirefort! Respire un grand coup!... Comme ça!... Attends! Attends! "

Et Sarah commanda : " Laisse faire, t'entends! Et maintenant, vas-y...

POUSSE!... POUSSE! " Et bientôt : " Le v'là!... Le v'là... Seigneur! "

Chicken George, qui s'était collé contre la porte, recula en entendant un bruit de claques aussitôt suivi des vagissements d'un nouveau-né. Et grand-mère Kizzy ne tarda pas à apparaître sur le seuil, le visage épanoui dans un grand sourire.

- M'est avis qu' tu sais faire que des garçons!

Chicken George se mit à danser en poussant de telles clameurs de joie que mam'zelle Malizy sortit en trombe de la cuisine de la grande maison. Il se précipita à sa rencontre, la souleva de terre et tournoya sur lui-même en lui criant dans l'oreille :

«ui-là, on va l'appeler comme moi!

Le lendemain soir, conformément à la coutume qu'il avait instaurée, il réunit tout son monde et raconta au nouveau-né l'histoire de son grand-papa l'Africain.

- …coute un peu, petit! J'vais t' parler de ton arrière-grand-papa.

L'était africain, et il disait qu' son nom c'était Kounta Kinté. Il appelait

une guitare un ko et une rivière Kamby Bolongo, et plein d'aut' mots africains comme ça. L'était en train d' couper un arbre pour faire un tambour à son p'tit frère, et v'là quat' hommes qui l'attrapent par-derrière. Et puis

y a un gros bateau qui l'a emm'né sur la grande eau jusqu'à un endroit qui s'appelait " Naplis ". Après ça il s'est ensauvé quat' fois, et puis ceux

qui l'ont attrapé, ils y ont coupé l' pied. Mais v'là qu'il a sauté l'balai avec

la cuisinière de la grande maison, mam'zelle Bell, et ils ont eu une p'tite gamine - et à c't' heure c'est ta grand-mère Kizzy, qu'est en train de t'

faire

un sourire!

Vers la fin ao˚t, m'sieu Lea alla assister à une assemblée ordinaire des propriétaires fonciers du comté de Caswell. Ils repartaient vers la plantation - le maître conduisant le chariot et George, à l'arrière, en train d'écailler et de vider, à l'aide de son couteau de poche, des grosses ni-

-1---

1-r'ill-a

que m'sieu Lea venait d'acheter - lorsque le chariot fit Brusquement halte.

George écarquilla les yeux : m'sieu Lea avait sauté du siège et se précipitait, avec d'autres maîtres qui s'étaient pareillement arrêtés, vers un Blanc

qui accourait sur un cheval blanc d'écume. L'homme hurlait pour se faire entendre de la foule sans cesse plus nombreuse. Chicken George et les autres Noirs écoutaient, bouche bée, les lambeaux de phrases qui leur parvenaient. " Des familles entières massacrées... des femmes, des enfants...

ils dormaient et les Noirs... assassins... irruption dans les maisons...

des

haches, des sabres, des gourdins... un prédicateur noir qui s'appelle Nat Turner... "

Chicken George lut sur le visage des Noirs la même terreur que celle qu'il sentait monter en lui, en entendant les imprécations des Blancs, en voyant leurs gesticulations furieuses. Brusquement lui revint le souvenir horrible des mois qui avaient suivi le soulèvement de Charleston - ce soulèvement qui, tué dans l'oeuf, n'avait pas fait de victime blanche.

qu'allait-

il arriver maintenant? Blanc de rage, l'oeil étincelant, le maître regagnait

la voiture. Il démarra à une allure folle et rentra à la plantation sans jeter

un seul regard à Chicken George, cramponné à la ridelle.

Arrivé devant la grande maison, le maître dégringola de son siège, laissant George le nez sur les poissons. Peu de temps après, mam'zelle Malizy jaillit de la porte de la cuisine et courut vers le quartier des esclaves, les bras levés comme après l'annonce d'une catastrophe. Puis le maître sortit de la maison, armé de son fusil, et lança brutalement à

George

File chez toi!

Le maître fit sortir les esclaves de leurs cases et, d'un ton mauvais, les

informa des terribles événements. Sachant qu'il était le seul à pouvoir éventuellement calmer la colère du maître, George tenta de lui parler : "

Maître,

j' vous en prie... " - mais il s'interrompit, la gorge sèche : m'sieu Lea braquait son arme sur lui.

Allez ! Videz-moi vos cases! Vous m'entendez, les négros! Et plus vite que @a!

L'heure qui suivit fut un véritable cauchemar : les esclaves portaient ou traînaient leurs misérables possessions aux pieds du maître, qui les examinait en hurlant les pires menaces à l'égard de ceux qui auraient caché

des armes ou des objets douteux. Ils dépliaient et secouaient leurs hardes, ouvraient boîtes et récipients, éventraient leurs paillasses de feuilles de maÔs - mais rien ne semblait apaiser la rage de m'sieu Lea.

Il renversa d'un coup de pied la caisse o˘ Soeur Sarah renfermait simples et racines médicinales en hurlant : " J' veux plus voir ton nom de Dieu

de vaudou! " Sous les yeux des esclaves, il éparpilla leurs maigres trésors,

les brisa, les défonça à coups de botte. Les quatre femmes sanglotaient, Oncle Pompée demeurait paralysé, les enfants affolés s'agrippaient à la jupe de Matilda. Elle lança un cri douloureux et George dut se retenir pour ne pas sauter sur le maître : d'un coup de crosse, celui-ci venait de briser

le carillon de Matilda, souvenir de son grand-père.

que je trouve seulement un clou là-dedans, lança m'sieu Lea, au comble de la fureur, et y aura un négro d'moins!

Abandonnant le quartier des esclaves jonché de débris et d'objets souillés de poussière, m'sieu Lea sauta sur la plate-forme du chariot et se fit conduire par George dans l'enclos des coqs sans cesser de le tenir à

la pointe du fusil. Sommé de vider sa propre case, Oncle Mingo balbutia

- J'ai rien fait d'mal, maître...

- Y a des familles entières qui viennent de périr pour avoir fait confiance à des négros! hurla m'sieu Lea.

Il confisqua la hache, la hachette, le coin d'acier, une armature métallique et les couteaux de poche des deux hommes. Chicken George et Oncle Mingo le regardaient jeter les différents objets dans le chariot.

- Si vous aviez idée de, forcer ma porte, je vous préviens que je dors avec ce fusil! leur lança-t-il en fouettant le cheval.

Le chariot partit comme une flèche en soulevant un nuage de pous-siere.

87

Alors, ça te fait quatre garçons à la suite! dit le maître en mettant pied à terre dans l'enclos des coqs.

Il n'avait pas fallu moins d'une bonne année pour que s'apaisent l'effroi et la fureur du Sud blanc - et de m'sieu Lea. Certes, il avait recommencé à emmener George aux combats de coqs un ou deux mois après la révolte, mais sans se départir d'une ostentatoire froideur.

Curieu-

sement, les liens qu'ils avaient renoués semblaient plus étroits qu'avant.

M'sieu Lea et Chicken George n'en faisaient jamais état, mais l'un et l'autre souhaitaient ardemment qu'il n'y ait plus jamais de soulèvements de Noirs.

- Oui, m'sieu! Un beau gros garçon qu'est né juste au point du jour, maître! répondit Chicken George qui mélangeait les ingrédients pour confectionner

les galettes fortifiantes dont Oncle Mingo venait, à contre-coeur, de lui abandonner la responsabilité.

La toux du vieillard s'était aggravée et m'sieu Lea l'avait consigné

dans sa case. Chicken George aurait aussi à procéder lui-même à l'impi-toyable sélection des combattants : une vingtaine seulement seraient retenus, sur les soixante-seize qui venaient d'être ramenés du plein air.

362

Dans neuf semaines jour pour jour, lui et m'sieu Lea partiraient pour La Nouvelle-Orléans. Rendu confiant par ses succès locaux, puis par un nombre non négligeable de victoires en divers points de l'…tat, m'sieu Lea avait décidé d'engager une douzaine de ses bêtes de premier choix dans le grand tournoi du Jour de l'An, événement principal - et réputé - de la saison des combats de coqs dans cette lointaine ville. …tant donné l'excel-lence des champions en lice, il suffirait que m'sieu Lea - ou plutôt ses bêtes

- remport,t seulement la moitié des combats pour lui tailler, outre une jolie fortune, une réputation de première grandeur parmi les propriétaires de coqs de combat du Sud. Cette perspective exaltante occupait Chicken George, à l'exclusion de toute autre pensée.

Ayant attaché son cheval à la barrière, m'sieu Lea se dirigea vers George.

- C'est quand même drôle qu'avec quatre garçons t'en aies pas appelé

un comme moi!

Pris au dépourvu mais ravi, Chicken George feignit la spontanéité

- Maître, c' que vous dites là, c'est bien vrai! Et c'est justement comme ça qu'on l'a appelé : Tom, oui, m'sieu!

Une expression satisfaite se répandit sur le visage du maître, mais il s'assombrit aussitôt.

- Comment va le vieux?

- Ben, maître, c'te nuit, l'a toussé comme un malheureux. C'était avant qu'ils m'envoyant chercher par Oncle Pompée, pasque Tilda allait avoir le p'tit. Mais c' matin, quand j'y ai fait à manger, il s'est mis assis

dans son lit et il a tout avalé. «a va beaucoup mieux, qu'il dit. Il a fait vilain pasque j'y disais d' rester au lit tant qu' vous auriez pas décidé

qu'il

pouvait s' lever.

Tiens-le donc renfermé encore une journée, c't' oiseau-là. Je devrais peut-être appeler un médecin. «a me chipote, cette toux qui le prend depuis un bon bout de temps.

- S˚r, m'sieu. Mais il veut pas d' médecin, il dit qu'il y croit pas.

- Je m'en fous, de c'qu'il croit. Enfin, attendons de voir comment il s'en tire d'ici la fin de la semaine.

M'sieu Lea passa ensuite son inspection, en commençant par les cochets et les jeunes pour finir par les superbes combattants que George était en train de fortifier et d'entraîner. M'sieu Lea se montra extrêmement

satisfait des résultats. Puis il parla de son futur voyage à La Nouvelle-Orléans. Il faudrait compter six semaines de trajet. Un charron de Greensboro était en train de lui fabriquer un robuste chariot, dont il avait conçu

lui-même le modèle. Il comporterait une longue plate-forme contenant douze cages amovibles, un espace garni de bourrelets pour continuer l'entraînement quotîdien en chemin, des rayonnages, des r,teliers, des coffres destinés au matériel et aux provisions. Le chariot serait prêt sous une dizaine de jours.

Une fois le maître parti, Chicken George s'absorba dans ses t,ches.

Il soumettait les coqs à un entraînement impitoyable. Le maître lui avait donné carte blanche pour écarter toute bête présentant le plus minime défaut : étant donné le niveau des adversaires qu'ils allaient affronter à

La Nouvelle-Orléans, seuls seraient retenus les coqs de la plus haute classe. Tout en s'occupant des volatiles, George songeait à la musique qu'il allait entendre à La Nouvelle-Orléans, et notamment, à ce qu'on lui avait dit, les orchestres de cuivres défilant dans les rues. Selon un matelot noir qu'il avait rencontré à Charleston, tous les dimanches après-midi des milliers de gens s'attroupaient sur une grande place publique, la " place Congo ", oˇ des centaines d'esclaves exécutaient des danses africaines. Les quais de La Nouvelle-Orléans, avait-il dit encore surpassaient en beauté t out ce qu'il connaissait. Et les femmes! Aussi exotiques que faciles, et l'embarras du choix quant à la couleur

" créoles, octorones, quarterones ". A cette seule idée, Chicken George br˚lait d'impatience.

Vers la fin de l'après-midi, George trouva enfin un moment pour aller voir Oncle Mingo. En entrant dans la case envahie par un fouillis poussiéreux, il demanda :

- Comment ça va, Oncle Mingo? Vous avez-t-y envie d'quèq' chose?

Mais, aussi émacié et faible qu'il f˚t, le vieillard n'en vomissait pas

moins son inactivité forcée et il répondit hargneusement Fiche ton camp! Va donc d'mander au maître comment que j'vais!

Paraît qu'il sait ça mieux qu'moi!

Oncle Mingo ne tenant manifestement pas à sa visite, Chicken George s'en fut en songeant que le vieillard devenait de plus en plus comme ses vieux durs-à-cuire déplumés : vétérans de maints combats, certes, mais si diminués par l',ge que seule subsistait leur combativité, quand leurs forces

les avaient déjà abandonnés.

Peu après le coucher du soleil, George s'octroya une courte visite chez

les siens. Ravi de trouver Kizzy auprès de Matilda, il leur raconta comme un bon tour son échange matinal avec le maître, à propos du nom du bébé.

Mais, à sa grande surprise, elles ne partagèrent pas son hilarité. Ce fut Matilda qui répondit la première, d'un ton prudemment neutre Les Tom, c'est pas c'qui manque dans l'monde!

J'ai dans l'idée que Tilda et moi on pense pareil, dit alors Kizzy en m‚chant bien ses mots, et elle veut pas t' contrarier à cause de ton cher

maître. Y a rien à r'dire à quelqu'un qui s'appelle Tom. Seul'ment, vaudrait

mieux que c'pauv' gamin il doive son prénom à un aut' Tom. Enfin, se h‚ta-t-elle d'ajouter, c' que j'en dis, hein, c'est pas mon gamin à moi, et ça me r'garde pas.

En tout cas, ça r'garde le Seigneur! lança sèchement Matilda en allant chercher sa bible. L'était pas encore né, l' gamin, qu' j'ai cherché

c' qu'était dit dans l'…criture sur les noms.

Elle feuilleta la bible, trouva enfin le livre, le chapitre, le verset, et lut

à voix haute

" La mémoire du juste est en bénédiction; mais le noides méchants tombe en pourriture! "

- Seigneur! Aie pitié de nous! s'écria grand-mère Kzy.

Cette fois, George ne put se contenir.

Eh bien, allez-y donc! Laquelle qui veut dire aimaître qu'on ap pell'ra pas l'gamin Tom?

«a ne pouvait plus durer, fulminait-il intérieurementll ne pouvait plus mettre les pieds chez lui sans subir les pires avanies. E-,ette Matilda,

toujours le nez dans la Bible, à rab,cher ses histoires de ,nnation éternelle, il en avait par-dessus les oreilles! qu'est-ce que c'éit, déjà, qu'il

avait entendu à propos d'un nom? Ah! voilà, ça y étail App'lez-le donc Tom-Baptiste pendant qu'vous y@es! lança-t-il d'une voix si forte que ses trois fils apparurent sur le seuil - la chambre,

tandis que le nouveau-né se mettait à vagir.

Et Chickcn George s'en fut à grandes enjambées furuses.

Au même moment, dans le salon de la grande maisc, m'sieu Lea, installé au bureau, trempait sa plume dans l'encre. Moulant)igneusement les lettres, il inscrivit sur la première page blanche de sa biè. au-dessous

des quatre noms déjà enregistrés - celui de Chicken Goor@ 1lui-même et

de ses trois premiers fils, Virgile, Ashford et George - 20 sepmbre 1833...

né de Matilda : un fils... Tom Lea.

En repartant rageusement vers l'enclos des coqs, Geor, s'échauffait tout seul. Il tenait à Matilda, c'était évident. Il n'avait jnais rencontré femme plus droite. Mais une bonne épouse n'avait @ut de même pas à condamner son mari au nom de la religion dès qu'iagissait simplement comme un homme. Et d'abord, un homme av@ le droit de profiter occasionnellement de la compagnie de femmes quiimaient rire, boire, plaisanter - et se mettre au lit. Depuis le temps ('il voyageait avec m'sieu Lea, il savait que celui-ci agissait comme ii. Lorsqu'ils produisaient les coqs dans une ville de quelque importxe, ils y restaient toujours un jour de plus. Laissant les mules à l-urie et confiant les coqs à la garde d'un homme de confiance, ailleurs grassement rétribué, m'sieu Lea et Chicken George s'en alient, chacun de son côté. Ils se retrouvaient le lendemain matin à I'(urie, récupé-raient les coqs et regagnaient la plantation avec une fam@se gueule de bois et des souvenirs enivrants, qu'ils se gardaient bien dvoquer entre eux.

Il ne fallut pas moins de cinq jours à Chicken George pir se calmer.

Il arriva au quartier des esclaves, tout prêt au pardon.

- Seigneur! s'écria Matilda en le voyant entrer, te v'làdnc, George!

C'est les gamins qui vont être contents de r'voir leur papa! E;urtout çui-là

- l'avait même pas les yeux ouverts la dernière fois qu't' passé!

George allait repartir, furibond, mais il aperçut dans uroin ses trois fils - cinq, trois et deux ans - qui le contemplaient d'un aimquiet. Il eut envie de se précipiter sur eux, de les serrer bien fort. Av@ le prochain 365

Il soumettait les coqs à un entraînement impitoyable. Le maître lui avait donné carte blanche pour écarter toute bête présentant le plus minime défaut : étant donné le niveau des adversaires qu'ils allaient affronter à

La Nouvelle-Orléans, seuls seraient retenus les coqs de la plus haute classe. Tout en s'occupant des volatiles, George songeait à la musique qu'il allait entendre à La Nouvelle-Orléans, et notamment, à ce qu'on lui avait dit, les orchestres de cuivres défilant dans les rues. Selon un matelot noir qu'il avait rencontré à Charleston, tous les dimanches après-midi des milliers de gens s'attroupaient sur une grande place publique, la " place Congo ", o˘ des centaines d'esclaves exécutaient des danses africaines. Les quais de La Nouvelle-Orléans, avait-il dit encore, surpassaient en beauté tout ce qu'il connaissait. Et les femmes! Aussi exotiques que faciles, et l'embarras du choix quant à la couleur

" créoles, octorones, quarterones ". A cette seule idée, Chicken George br˚lait d'impatience.

Vers la fin de l'après-midi, George trouva enfin un moment pour aller voir Oncle Mingo. En entrant dans la case envahie par un fouillis poussiéreux, il demanda

- Comment ça va, Oncle Mingo? Vous avez-t-y envie d'quèq' chose?

Mais, aussi émacié et faible qu'il fˆt, le vieillard n'en vomissait pas

moins son inactivité forcée et il répondit hargneusement :

- Fiche ton camp! Va donc d'mander au maître comment que j' vais!

Paraît qu'il sait ça mieux qu'moi!

Oncle Mingo ne tenant manifestement pas à sa visite, Chicken George s'en fut en songeant que le vieillard devenait de plus en plus comme ses vieux durs-à-cuire déplumés : vétérans de maints combats, certes, mais si diminués par l',ge que seule subsistait leur combativité, quand leurs forces

les avaient déjà abandonnés.

Peu après le coucher du soleil, George s'octroya une courte visite chez

les siens. Ravi de trouver Kizzy auprès de Matilda, il leur raconta comme un bon tour son échange matinal avec le maître, à propos du nom du bébé.

Mais, à sa grande surprise, elles ne partagèrent pas son hilarité. Ce fut Matilda qui répondit la première, d'un ton prudemment neutre

- Les Tom, c'est pas c'qui manque dans l'monde!

- J'ai dans l'idée que Tilda et moi on pense pareil, dit alors Kizzy en m,chant bien ses mots, et elle veut pas t' contrarier à cause de ton cher

maître. Y a rien à r'dire à quelqu'un qui s'appelle Tom. Seul'ment, vaudrait

mieux que c'pauv' gamin il doive son prénom à un aut' Tom. Enfin, se h,ta-t-elle d'ajouter, c' que j'en dis, hein, c'est pas mon gamin à moi, et ça me r'garde pas.

- En tout cas, ça r'garde le Seigneur! lança sèchement Matilda en allant chercher sa bible. L'était pas encore né, l' gamin, qu' j'ai cherché

c' qu'était dit dans l'…criture sur les noms.

Elle feuilleta la bible, trouva enfin le livre, le chapitre, le verset, et lut

à voix haute

" La mémoire du juste est en bénédiction; mais le nom des méchants tombe en pourriture! "

Seigneur! Aie pitié de nous! s'écria grand-mère Kizzy.

Cette fois, George ne put se contenir.

- Eh bien, allez-y donc! Laquelle qui veut dire au maître qu'on appellera pas l'gamin Tom?

«a ne pouvait plus durer, fulminait-il intérieurement. Il ne pouvait plus mettre les pieds chez lui sans subir les pires avanies. Et cette Matilda,

toujours le nez dans la Bible, à rab,cher ses histoires de damnation éter-

nelle, il en avait par-dessus les oreilles! qu'est-ce que c'était, déjà, qu'il

avait entendu à propos d'un nom? Ah! voilà, ça y était App'lez-le donc Tom-Baptiste pendant qu'vous y êtes! lança-t-il d'une voix si forte que ses trois fils apparurent sur le seuil de la chambre,

tandis que le nouveau-né se mettait à vagir.

Et Chicken George s'en fut à

grandes enjambées furieuses.

Au même moment, dans le salon de la grande maison, m'sieu Lea, installé au bureau, trempait sa plume dans l'encre. Moulant soigneusement les lettres, il inscrivit sur la première page blanche de sa bible. au-dessous

des quatre noms déjà enregistrés - celui de Chicken George lui-même et de ses trois premiers fils, Virgile, Ashford et George - 20 septembre 1833...

né de Matilda : un fils... Tom Lea.

En repartant rageusement vers l'enclos des coqs, George s'échauffait tout seul. Il tenait à Matilda, c'était évident. Il n'avait jamais rencontré femme plus droite. Mais une bonne épouse n'avait tout de même pas a condamner son mari au nom de la religion dès qu'il agissait simplement comme un homme. Et d'abord, un homme avait le droit de profiter occasionnellement de la compagnie de femmes qui aimaient rire, boire, plaisanter - et se mettre au lit. Depuis le temps qu'il voyageait avec m'sieu Lea, il savait que celui-ci agissait comme lui. Lorsqu'ils produisaient les coqs dans une ville de quelque importance, ils y restaient toujours un jour de plus. Laissant les mules à l'écurie et confiant les coqs à la garde d'un homme de confiance, d'ailleurs grassement rétribué, m'sieu Lea et Chicken George s'en allaient, chacun de son côté. Ils se retrouvaient le lendemain matin à l'écurie, récupéraient les coqs et regagnaient la plantation avec une fameuse gueule de bois et des souvenirs enivrants, qu'ils se gardaient bien d'évoquer entre eux.

Il ne fallut pas moins de cinq jours à Chicken George pour se calmer.

Il arriva au quartier des esclaves, tout prêt au pardon.

- Seigneur! s'écria Matilda en le voyant entrer, te v'là donc, George!

C'est les gamins qui vont être contents de r'voir leur papa! Et surtout çui-là

- l'avait même pas les yeux ouverts la dernière fois qu't'es passé!

George allait repartir, furibond, mais il aperçut dans un coin ses trois

fils - cinq, trois et deux ans - qui le contemplaient d'un air inquiet. Il eut

envie de se précipiter sur eux, de les serrer bien fort. Avec le prochain 365

voyage à La Nouvelle-Orléans, il ne les verrait plus pendant trois mois.

Il faudrait qu'il leur déniche de jolis cadeaux, là-bas.

Il s'assit de mauvaise gr,ce devant la table servie. Après avoir invoqué la bénédiction divine sur le repas, Matilda dit à Virgile

- Va chercher la grand-mammy.

Chicken George manqua avaler de travers. qu'est-ce qu'elles avaient encore manigancé?

Kizzy arriva, et ce furent d'abord des embrassades avec Matilda, des c,lins aux garçons, des agaceries au tout-petit. Enfin, elle parut remarquer

son fils.

- «a va, mon garçon? D'puis l'temps qu'on t'a pas vu!

- Et toi, mammy, ça va aussi? répondit-il sur le ton de la plaisanterie,

tout en bouillant intérieurement.

Kizzy s'installa dans le fauteuil et Matilda lui mit le poupon dans les

bras. Alors, s'adressant à George de son ton le plus naturel, sa mammy lui dit :

- Y a tes garçons, là, qu'ont un truc à te d'mander. Pas vrai, Virgile?

George vit son aîné hésiter. Elles lui avaient soufflé quelque chose, c'était s˚r. Enfin, le gamin demanda de sa petite voix fl˚tée :

- Papa, tu veux pas tout nous raconter sur not' arrière-grand-papa?

Matilda lança un long regard à George.

- George, reprit doucement Kizzy, t'es un brave garçon, et ceux qui disent aut' chose, faut pas les écouter! Et va jamais t'imaginer qu'on t'aime

pas. Des fois, tu sais p't-êt' plus bien o˘ t'en es, ou qui on est, nous aut'.

On est ton sang, et l'arrière-grand-papa d' ces garçons aussi.

C'est juste c'qu'on dit dans l'Ecriture..., commença Matilda.

Mais elle se h,ta d'ajouter, devant le regard inquiet de George

- Tu sais, dans la Bible, ça parle aussi beaucoup d'amour.

Cette fois, George se laissa aller à son émotion. Il rapprocha sa chaise de l',tre et les trois garçons s'installèrent à ses pieds, tandis que Matilda lui mettait le bébé dans les bras. Enfin il se reprit, s'éclaircit la gorge et commença à raconter à ses quatre fils l'histoire de leur arrière-grand-papa, qu'il tenait lui-même de leur grand-mammy.

- Papa, l'interrompit brusquement Virgile, moi j' la sais, c't' histoire!

Avec une grimace triomphante à l'adresse de ses cadets, il se mit effectivement à la débiter - et ce gamin avait même retenu les mots africains.

- «a fait trois fois qu'tu la racontes, mais, en plus, la grand-mammy elle vient jamais sans la r'dire encore une p'tite fois, expliqua Matilda en riant.

Depuis combien de temps, se demandait George, n'avait-il plus entendu sa femme rire d'aussi bon coeur?

Mais Virgile tenait à reprendre en main son auditoire

- Grand-mammy, elle dit qu' c'est à cause de l'Africain qu'on sait qui on est, lança-t-il victorieusement.

- Oui, c'est à cause de lui, approuva Kizzy, rayonnante.

Pour la première fois depuis bien longtemps, Chicken George sentit qu'il était rentré au bercail.

quatre semaines plus tard, le maître fut averti que le nouveau chariot était prêt. Comme il avait eu raison de le faire fabriquer, réfléchissait George sur le chemin de Greensboro. Comment auraient-ils osé arriver à

La Nouvelle-Orléans dans leur vieux véhicule grinçant? Non, ils feraient leur entrée dans une luxueuse voiture, exécutée spécialement et à prix d'or

- le grand propriétaire de coqs et son entraîneur, le grand expert. Il faudrait d'ailleurs, avant de quitter Greensboro, qu'il emprunte au maître un dollar et demi : il avait besoin d'un melon neuf. Il le prendrait noir, pour

trancher sur la grande écharpe verte que Matilda finissait de lui tricoter.

Il devrait d'ailleurs veiller à ce qu'elle n'oublie rien dans sa valise : le

complet vert, le complet jaune, les larges bretelles rouges, et tout un tas de chemises, caleçons, chaussettes, mouchoirs. Après les combats, il devait pouvoir tailler une certaine figure dans la ville!

A l'atelier du charron, George resta dehors; au travers de la porte filtraient les échos d'une violente discussion. Le maître étant enclin à

mar-

chander, il n'y prêta pas autrement attention, mais il profita de ce moment de loisir pour revoir mentalement tout ce qu'il lui restait à faire avant le

départ. Le plus difficile, il ne se le dissimulait pas, serait de sélectionner

la douzaine de coqs qui allaient rester seuls en piste sur les dix-neuf dont

il avait fait de précises et inexorables machines à tuer. Ils s'y mettraient

tous les trois : lui-même, m'sieu Lea et Oncle Mingo - dont l'humeur ne s'était pas améliorée depuis qu'il était de nouveau debout.

Dans l'atelier, le maître, cette fois, poussait des clameurs : retard inexcusable.... manque à gagner pour lui..., rabattre le prix... Le charron contre-attaquait à pleins poumons : urgence de la commande..., matières premières en hausse.... sans compter les prix exorbitants de la main-d'oeuvre..., tous des Noirs affranchis... Cette fois, Chicken George tendit l'oreille : le maître était s˚rement moins furieux qu'il ne le paraissait, mais il essayait, à son habitude, de faire rabattre quelques dollars...

Le charron et m'sieu Lea devaient cependant être parvenus à s'entendre car voici qu'ils émergeaient, le visage encore tout congestionné, mais discutant apparemment de façon amicale. Le charron contourna le b,timent 367

et hurla un ordre à destination de gens invisibles. Et, quelques minutes plus

tard, quatre Noirs amenaient à grand-peine le lourd chariot, fabriqué selon les spécifications de m'sieu Lea. George écarquilla les yeux : il n'avait jamais vu une voiture aussi belle ni aussi bien conçue. Ce b,ti, ces planches de chêne, voilà qui résisterait! Il apercevait les douze cages amovibles. L'axe principal, les essieux, tout cela était superbement équilibré

et

graissé, car, malgré le poids du véhicule, il n'entendait pas le plus mince frottement, le plus léger grincement. D'ailleurs, il n'avait jamais vu m'sieu

Lea épanoui comme aujourd'huil

C'est pas souvent qu'on sort d'aussi belles pièces, s'écria le charron. C'est presque dommage de la faire rouler.

Eh bien, vous allez un peu voir si elle va rouler, rétorqua m'sieu Lea, et pas pour aller à côté, hein!

- Tout de même, La Nouvelle-Orléans, faut compter six semaines de voyage. Vous y allez pas tout seul, non?

- Non, j'aurai mon négro, là, et mes douze poulets, dit le maître en faisant un signe à Chicken George.

Passant à l'arrière du chariot, celui-ci s'empressa de détacher les deux

mules louées pour la circonstance, et les mena jusqu'à la voiture neuve.

Un des quatre Noirs l'aida à atteler les bêtes et rejoignit les au tres qui demeuraient aussi superbement indifférents à Chicken George qu'il l'était lui-même à leur égard. M'sieu Lea ne disait-il pas souvent qu'il ne pouvait souffrir la vue des Noirs affranchis? L'oeil étincelant, le visage épanoui dans un grand sourire, le maître fit encore plusieurs fois le tour du chariot,

puis il serra chaleureusement la main du charron et grimpa sur le siège.

Il démarra le premier, suivi de George qui menait la vieille voiture, et le fabricant les regarda partir d'un air pénétré de fierté devant la beauté de son ouvrage.

Juché sur son haut siège, o˘ il avait déposé ses acquisitions : chapeau

melon flambant neuf et guêtres de feutre gris - un dollar la paire, s'il vous

plaît - Chicken George occupa le long trajet du retour à revoir son programme d'ici leur départ pour La Nouvelle-Orléans. Il y avait encore tant de choses à faire, sans compter l'organisation à prévoir pour que tout se pass,t bien en leur absence. Lui parti, il savait que Matilda et Kizzy rencontreraient des difficultés, mais elles sauraient se débrouiller; quant à Oncle Mingo, il était certes de moins en moins valide, il n'avait pas toujours la tête à ce qu'il faisait, mais il serait tout de même capable de s'occuper convenablement des oiseaux. Il n'en faudrait pas moins songer bientôt à trouver quelqu'un d'autre pour remplacer le vieillard défaillant.

Mais comment procéder pour qu'Oncle Mingo ne prenne pas son éviction trop à coeur, et surtout pour qu'il cesse d'en vouloir à George, à propos de tout et de rien?

Les deux voitures tournèrent enfin dans l'allée de la plantation, et elles étaient encore à mi-chemin de la grande maison lorsque la maîtresse surgit sur le perron et descendit précipitamment les marches. Presque au 368

même moment, mam'zelle Malizy émergeait de la porte dei cuisine. Chicken George vit alors accourir du quartier des esclaves Milda et ses fils.

mammy Kizzy, Soeur Sarah et Oncle Poriipée. Un jeudi aes-midi! Pourquoi n'étaient-ils pas aux champs? Ils n'auraient tout denême pas osé

braver la colère du maître rien que pour contempler le be@ chariot neuf'

Non, il y avait autre chose, George le devinait à leur (pression.

Comme la maîtresse venait à la rencontre de m'sig Lea, George arrêta le chariot et se pencha pour essayer de saisir ce qu'ie disait.

Brus-

querrent, le maître eut un haut-le-corps et la maîtresse reptit précipitamment vers la grande maison. Ahuri, Chicken George vit ImaItre descen dre de son siège et venir vers lui. Devant son visage lide, il comprit instantanément, et il n'entendit que faiblement les mots i maître

- Mingo est mort!

Chicken George s'abattit sur le siège en sanglotant ccime un enfant.

Il ne s'aperçut même pas que le maître et Oncle Pompéle soutenaient pour le faire descendre. Et voici qu'encadré par Matilda eoncle Pompee il s'avançait vers le quartier des esclaves, entouré par les,ens éplorés.

Il

entra en titubant dans la case, fermement guidé par Malda que suivait Kizzy, portant le tout-petit.

Une fois qu'il se fut ressaisi, elles lui racontèrent ce ii s'était passé.

C'est lundi matin qu' vous êtes partis, hein? dit Ntilda, eh bien.

y a personne qu'a pu dormir de la nuit. Mardi matin, on ait en train de s' dire qu'on avait jamais autant entendu de hurlemer, d' hiboux et d' chiens, et puis

c'est là qu'on a entendu un granccri...

C'était Malizy! s'écria Kizzy. Seigneur! Ces braements qu'elle poussait! Alors, on s'est tous précipités d'o˘ qu' ça venait."était en allant

donner les épluchures aux cochons qu'elle était tombée'ssus. L' pauv'

malheureux, l'était couché en travers du ch'min, commetn tas d' vieux chiffons!

- L'était pas mort, reprit Matilda. mais il pouvait ph bouger qu'un côté d' sa bouche. Je m' suis mise à g'noux à côté d' lumais il parlait si bas qu' j'ai eu du mal à comprendre. " J' crois qu' j'aiu une attaque.

qu'il a dit. Faut m'aider pour les poulets... J'ai pas la f-ce. "

- Miséricorde! On savait rien de c'qu'il fallait faire,)us aut'!

ajouta

Kizzy.

Oncle Pompée avait essayé de soulever le corps ince, mais il était trop lourd. Alors, en s'y mettant tous ensemble, ils avaigt quand même réussi à le porter jusqu'au quartier des esclaves et à l'inaller dans le lit

d'Oncle Pompée.

- George. tu peux pas croire comme il puait, avec te maladie! dit Matilda. Nous , on essayait d'y faire de l'air en l'éventantnais il arrêtait

pas d' marmonner : " Les poulets..., faut qu' j'y r'tournf. "

- Miss Malizy, elle était allée prévenir la maîtresse)oursuivit Kizzy, et la v'là qui s'amène dans un état terrib', et j' te rds les bras et j' te pousse des clameurs! Mais allez pas croire qu' c'ait à cause de 369

et hurla un ordre à destination de gens invisibles. Et, quelques minutes plus

tard, quatre Noirs amenaient à grand-peine le lourd chariot, fabriqué selon les spécifications de m'sieu Lea. George écarquilla les yeux : il n'avait jamais vu une voiture aussi belle ni aussi bien conçue. Ce b,ti, ces planches de chêne, voilà qui résisterait! Il apercevait les douze cages amovibles. L'axe principal, les essieux, tout cela était superbement équilibré

et

graissé, car, malgré le poids du véhicule, il n'entendait pas le plus mince frottement, le plus léger grincement. D'ailleurs, il n'avait jamais vu m'sieu

Lea épanoui comme aujourd'hui!

- C'est pas souvent qu'on sort d'aussi belles pièces, s'écria le charron. C'est presque dommage de la faire rouler.

- Eh bien, vous allez un peu voir si elle va rouler, rétorqua m's' ieu Lea, et pas pour aller à côté, hein!

- Tout de même, La Nouvelle-Orléans, faut compter six semaines de voyage. Vous y allez pas tout seul, non?

- Non, j'aurai mon négro, là, et mes douze poulets, dit le maître en faisant un signe à Chicken George.

Passant à l'arrière du chariot, celui-ci s'empressa de détacher les deux

mules louées pour la circonstance, et les mena jusqu'à la voiture neuve.

Un des quatre Noirs l'aida à atteler les bêtes et rejoignit les autres qui demeuraient aussi superbement indifférents à Chicken George qu'il ilé ait t lui-même à leur égard. M'sieu Lea ne disait-il pas souvent qu'il ne pouvait souffrir la vue des Noirs affranchis? L'oeil étincelant, le visage épanoui dans un grand sourire, le maître fit encore plusieurs fois le tour du chariot,

puis il serra chaleureusement la main du charron et grimpa sur le siège.

Il démarra le premier, suivi de George qui menait la vieille voiture, et le fabricant les regarda partir d'un air pénétré de fierté devant la beauté de son

ouvrage.

Juché sur son haut siège, o˘ il avait déposé ses acquisitions : chapeau

melon flambant neuf et guêtres de feutre gris - un dollar la paire, s'il vous

plaît - Chicken George occupa le long trajet du retour à revoir son programme d'ici leur départ pour La Nouvelle-Orléans. Il y avait encore tant de choses à faire, sans compter l'organisation à prévoir pour que tout se pass,t bien en leur absence. Lui parti, il savait que Matilda et Kizzy rencontreraient des difficultés, mais elles sauraient se débrouiller; quant à Oncle Mingo, il était certes de moins en moins valide, il n'avait pas toujours la tête à ce qu'il faisait, mais il serait tout de même capable de s'occuper convenablement des oiseaux. Il n'en faudrait pas moins songer bientôt à trouver quelqu'un d'autre pour remplacer le vieillard défaillant.

Mais comment procéder pour qu'Oncle Mingo ne prenne pas son éviction trop à coeur, et surtout pour qu'il cesse d'en vouloir à George, à propos de tout et de rien?

Les deux voitures tournèrent enfin dans l'allée de la plantation, et elles étaient encore à mi-chemin de la grande maison lorsque la maîtresse surgit sur le perron et descendit précipitamment les marches. Presque au 368

même moment, mam'zelle Malizy émergeait de la porte de la cuisine. Chicken George vit alors accourir du quartier des esclaves Matilda et ses fils.

marnmy Kizzy, Soeur Sarah et Oncle Porilpée. Un jeudi après-midi! Pour quoi n'étaient-ils pas aux champs? Ils n'auraient tout de même pas osé

braver la colère du maître rien que pour contempler le beau chariot neuf?

Non, il y avait autre chose, George le devinait à leur expression.

Comme la maîtresse venait à la rencontre de m'sieu Lea, George arrêta le chariot et se pencha pour essayer de saisir ce qu'elle disait.

Brus-

quement, le maître eut un haut-le-corps et la maîtresse repartit précipitam ment vers la grande maison. Ahuri, Chicken George vit le maître descen dre de son siège et venir vers lui. Devant son visage livide, il comprit instantanéme nt, et il n'entendit que faiblement les mots du maître Mingo est mort!

Chicken George s'abattit sur le siège en sanglotant comme un enfant.

Il ne s'aperçut même pas que le maître et Oncle Pompée le soutenaient pour le faire descendre. Et voici qu'encadré par Matilda et Oncle Pompée il s'avançait vers le quartier des esclaves, entouré par les siens éplorés.

Il

entra en titubant dans la case, fermement guidé par Matilda que suivait Kizzy, portant le tout-petit.

Une fois qu'il se fut ressaisi, elles lui racontèrent ce qui s'était passé.

C'est lundi matin qu' vous êtes partis, hein? dit Matilda, eh bien.

v a personne qu'a pu dormir de la nuit. Mardi matin, on était en train de s' dire qu @on avait jamais autant entendu de hurlements d' hiboux et d' chiens, et puis c'est là qu'on a entendu un grand cri...

C'était Malizy! s'écria Kizzy. Seigneur! Ces braillements qu'elle poussait! Alors, on s'est tous précipités d'o˘ qu' ça venait. C'était en allant

donner les épluchures aux cochons qu'elle était tombée d'ssus. L' pauv'

malheureux, l'était couché en travers du ch'min, comme un tas d' vieux chiffons!

L'était pas mort, reprit Matilda. mais il pouvait plus bouger qu'un côté d' sa bouche. Je m' suis mise à g'noux à côté d' lui, mais il parlait si bas qu' j'ai eu du mal à comprendre. " J' crois qu' j'ai eu une attaque.

qu'il a dit. Faut m'aider pour les poulets... J'ai pas la force. "

- Miséricorde! On savait rien de c' qu'il fallait faire, nous aut'!

ajouta

Kizzy.

Oncle Pompée avait essayé de soulever le corps inerte, mais il était trop lourd. Alors, en s'y mettant tous ensemble, ils avaient quand même réussi à le porter jusqu'au quartier des esclaves et à l'installer dans le lit

d'Oncle Pompée.

- George. tu peux pas croire comme il puait, avec c'te maladie! dit Matilda. Nous, on essayait d'y faire de l'air en l'éventant, mais il arrêtait

pas d' marmonner : " Les poulets.... faut qu' j'y retourne... "

- Miss Malizy, elle était allée prévenir la maîtresse, poursuivit Kizzy, et la v'là qui s'amène dans un état terrib', et j' te tords les bras et j' te pousse des clameurs! Mais allez pas croire qu' c'était à cause de 369

Frère Mingo! Non! Tout c' qu'elle trouvait à brailler, c'était qu' si on s'occupait pas des poulets, l' maître il en frait une maladie! Alors, Matilda

elle a app'lé Virgile...

- C'est pas qu'j'y t'nais, dit Matilda. Un d' la famille avec les poulets, c'est déjà plus qu'assez. Et puis, t'avais parlé d' chiens errants et de

r'nards, et même de chats sauvages qu'auraient tourné autour des poulets!

f

Mais c' gamin, l'a du cran. Il en m'naît pas large, mais il a dit : "

Mammy,

moi, j' vais y aller, seulement j' sais pas c' qu'y a à faire! " Alors, Oncle

Pompée y a donné un sac de maÔs. " T'auras qu'à en j'ter une poignée 'a tous ceux qu' tu vois, qu'il a explqué au gamin, et puis j'irai te rel'ver dès que j' pourrai. "

Il n'y avait aucun moyen de prévenir le maître, Soeur Sarah ne possédait pas de remèdes capables de retaper Mingo et la maîtresse ne savait même pas comment quérir un médecin.

- Alors, on pouvait rien faire d'autre que d' vous attendre, raconté-rent-elles à George.

Matilda éclata en sanglots, et il essaya de la réconforter en lui prenant

la main.

C' qui la fait pleurer, c'est pasque quand on est rentrées dans la case de Pompée, une fois qu' la maîtresse elle a dit c' qu'elle voulait, c' pauv' Mingo l'était passé! expliqua Kizzy. Seigneur! j' l'ai tout d'

suite

vu à sa tête. L'était mort tout seul, le malheureux!

Une fois prévenue, la maîtresse avait fait un foin d'enfer. Elle ne savait

pas comment on doit procéder avec les morts, mais elle avait entendu le maître dire que si on les garde plus d'une journée ils se mettent à

pourrir.

M'sieu Lea et George ne seraient pas rentrés à temps. Alors, elle avait commandé aux esclaves de creuser une fosse. Ils avaient choisi un endroit dans la saulaie, parce que le sol n'y était pas trop dur; en se relayant à

la bêche, ils avaient creusé un grand trou. Après ça, Oncle Pompée avait fait la toilette de Mingo.

- L'a nettoyé avec de la glycérine qu' la maîtresse elle a donnée à

miss Malizy, et puis l'a aspergé avec ce sent-bon qu' tu m'avais rapporté

l'année dernière, dit Matilda.

- On avait seulement rien pour l'habiller, poursuivit Kizzy. C' qu'il avait sur lui, c'était une vraie infection, et les hardes de Pompée, z'étaient

trop p'tites pour son grand corps; alors, on l'a enroulé dans un drap.

Elle expliqua qu'Oncle Pompée avait fabriqué un brancard de fortune.

- La maîtresse, elle a quand même eu ça d' bien que quand elle a vu qu'on l' portait dans l' trou, elle s'est am'née en vitesse avec sa bible,

ajouta-t-elle. Et quand on l'a mis au fond, elle a lu dans l'Ecriture et dans

les Psaumes. Et puis moi, j'ai dit une prière pour d'mander au Seigneur de prend' l',me de Mingo sous sa garde!

Et puis ils avaient comblé la fosse.

- On a fait tout c' qu'on a pu pour lui! T'as pas à nous en vouloir! lança Matilda, se méprenant sur l'expression crispée de son mari.

Personne vous en veut.... répondit George d'une voix rauque en étreignant Matilda de toutes ses forces.

C'était au maître et à lui-même qu'il réservait sa colère, pour avoir été ailleurs, justement ce matin-là. Peut-être auraient-ils pu faire quelque

chose pour le sauver.

Mais que de soins, d'attentions, d'amour même, n'avaient pas témoignés envers Mingo ceux-là même qui avaient toujours prétendu ne pas l'aimer, pensait-il en quittant sa case. Apercevant Oncle Pompée, il alla lui parler un moment. Le vieillard - il avait presque l',ge de Mingo -

arri-

vait de l'enclos des coqs, qu'il avait laissé à la garde de Virgile.

- Tu sais, c'est un bon garçon qu' t'as là, dit-il à Chicken George.

Tu verras, sur le ch'min, y a encore la trace o˘ Mingo il s'est traîné, du fait qu'il a pas plu d'puis mardi.

Mais Chicken George ne voulait pas voir cette trace-là. Il fit le détour

par la saulaie et arriva devant le petit tertre sous lequel dormait Oncle Mingo. Sans trop savoir ce qu'il faisait, il ramassa des pierres et dessina tout autour une bordure régulière. Il avait le sentiment d'être indigne. Il avait sans doute été la personne la plus proche de Mingo, et pourtant, que savait-il de ce compagnon qui lui avait appris tant de choses? Rien. Ni d'ou

d'être acheté par le maître, ni s'il avait eu une famille, une il venait avant

femme, des enfants. Et maintenant o˘ était-il, le vieux Mingo?

Chicken George ne quitta pas l'enclos des coqs pendant toute la journée du lendemain et la nuit suivante. Le samedi matin, m'sieu Lea parut, le visage sombre. Il alla droit au but.

- J'ai bien réfléchi à toute cette histoire. Pour commencer, tu vas br˚ler la case de Mingo. C'est le meilleur moyen de s'en débarrasser.

Tandis qu'ils regardaient tous deux les flammes consumer la cabane qui avait abrité Mingo pendant plus de quarante ans, Chicken George sentit que le maître avait encore quelque chose en tête; mais ce qui suivit le prit totalement au dépourvu.

- J'ai pas mal repensé à La Nouvelle-Orléans, dit le maître lentement, comme s'il soliloquait. Si tout marche pas parfaitement, c'est trop risqué.

On ne peut pas s@en aller sans personne ici pour s'occuper des coqs. On a pas le temps de trouver quelqu'un et, même, il faudrait encore le former.

Pas question non plus que j'y aille tout seul. Je ne pourrais jamais conduire

et m'occuper d'une douzaine de bêtes. Pour s'engager dans des combats.

faut mettre toutes les chances de son côté, et pour l'instant, on en a pas les moyens. Alors, on reste là...

Chicken George sentit sa gorge se nouer. Des mois de préparation....

tous les frais engagés par le maître..., son rêve de faire partie de l'élite des

ires de coqs du Sud.... ces bêtes superbes, la crème des combat-proprieta

tants...

Oui, m'sieu, répondit Chicken George.

89

On approchait de la nouvelle saison des combats, mais m'sieu Lea n'avait pas parlé de La Nouvelle-Orléans. Au fond, Chicken George n'y croyait plus tellement; jamais ils n'iraient là-bas. En revanche, on ne vit qu'eux - et leur nouveau chariot rutilant - dans les grands tournois locaux.

Et ils tenaient la chance. M'sieu Lea sortait vainqueur de quatre rencontres

sur cinq et Chicken George remportait des gains non négligeables dans les combats mineurs, o˘ il présentait les bêtes de deuxième choix. Vers la fin de cette saison bien remplie - et lucrative - Chicken George se trouvait

justement chez lui lorsque son cinquième fils vint au monde. Il eut la magnanimité de laisser Matilda choisir son prénom : il s'appellerait James.

D'après ce que George avait l'occasion d'apprendre au cours de ses déplacements avec le maître, les Blancs semblaient traverser une mauvaise passe. Un Noir affranchi lui raconta notamment l'histoire d'Osceola, le chef des Indiens Séminoles, dans l'Etat de Floride. Comme les Blancs avaient réussi à s'emparer de son épouse, une esclave noire fugitive, il avait

réuni une troupe de deux mille hommes, Séminoles et esclaves marrons, et avait tendu une embuscade à un détachement de l'armée des Etats-Unis.

Plus d'une centaine de soldats y avaient péri. A présent, une opération militaire d'envergure avait été lancée pour réduire les hommes d'Osceola qui, connaissant toutes les pistes, tous les marécages de Floride, canar-daient les soldats et puis se volatilisaient.

Ce fut peu après la clôture de la saison de 1836 que l'on parla d'un endroit appelé " Alamo ". Une bande de Mexicains y avait massacré la garnison blanche - composée de Texans - et notamment l'éclaireur Davy Crockett, le célèbre ami et défenseur des Indiens. Mais, à peu de temps de là, les Mexicains, conduits par le général Santa Ana, avaient essuyé

une défaite beaucoup plus sérieuse. Ce général se vantait, paraît-il, d'être

le plus grand éleveur de coqs de combat du monde. Si tel était le cas, pensait Chicken George, comment se faisait-il qu'il n'ait jamais entendu parler

de lui auparavant?

Au printemps de l'année suivante, Chicken George rapporta au quar tier des esclaves une nouvelle assez stupéfiante.

- Paraîtrait que c' président Van Buren il a envoyé son armée pour faire repasser tous les Indiens à l'ouest du Mississippi!

372

- «a va être leur Jourdain, à ces Indiens! dit Matilda.

- V'là c' que ça leur a valu d' laisser les Blancs v'nir chez eux, remarqua Oncle Pompée. Y en a des tripotées d' gens qui savent pas qu' dans c' pays y avait d'abord que des Indiens - moi, ça m'a pris longtemps de l' savoir. Ils pêchaient, ils chassaient, ils s' battaient entre eux, ils d'man-daient rien à personne. Et puis, y a ce p'tit bateau plein d' Blancs qui s'amène, et j' te fais des signes, et j' t'envoie des sourires. " Hé là!

les

Peaux-Rouges, qu'ils disent, on est amis, alors on va casser la cro˚te et faire un p'tit somme chez vous! " J' te parie qu'à c't' heure les Indiens

ils s'en mordent les doigts d' pas avoir transformé c' bateau en porc-épic avec leur flèches!

La réunion des propriétaires fonciers du comté de Caswell, à laquelle le maître était allé assister, fut pour George l'occasion de glaner de nouvelles informations sur les Indiens.

Y aurait un général Winfield Scott qu'aurait dit à ces Indiens qu' les Blancs, comme ils sont chrétiens, ils veulent plus faire couler d' sang indien, alors fallait qu'ils aient assez d' jugeote pour s'en aller comme on

leur a dit! Paraît qu' l'Indien qu'a seulement l'air de vouloir résister, les

soldats ils l'abattent sur place! Et puis, l'armée, elle a déjà commencé à

pousser les Indiens par milliers vers un endroit qui s'appelle l'Oklahoma.

On peut pas dire combien y en a qui sont morts en route, sous les balles des soldats ou à cause de la maladie.

Vers la fin de 1837, il y eut en revanche une heureuse nouvelle, tout intime celle-là : la naissance du sixième fils de George et de Matilda.

Celle-

ci l'avait appelé Lewis - comme son époux était en voyage, elle avait eu, une fois de plus, la haute main sur la décision.

- Pour moi, vous aut', vous aurez jamais qu' des garçons! remarqua Kizzy.

Mammy Kizzy, déjà que j' suis sur le flanc et vous dites des choses comme ça! s'écria Mathilda dans son lit.

- J' dis rien d' mal! Tout l' monde sait bien qu' c'est mes chéris, mes

garçons! Mais vous pourriez tout d'même avoir au moins une fille!

- On va t'en faire une tout d' suite, de fille, mammy! répondit George en riant.

- Veux-tu bien t' sauver! cria Matilda.

Mais, quelques mois plus tard, la rondeur de Matilda témoigna que George était homme de parole.

- Vrai de vrai! Dès que c't' homme-là il est à la maison, et hop!

L'est pire que ses coqs! commenta Soeur Sarah.

Mam'zelle Malizy en convint.

Dès que Matilda fut prise de douleurs, George commença à tourner en rond. Et soudain, au milieu des cris et des gémissements de Matilda, montèrent les ferventes invocations de Kizzy Merci, Jésus! Merci, Jésus!

Point n'était besoin d'une autre confirmation il avait engendré une fille -

pour la première fois!

Avant même que le nouveau-né soit nettoyé, Matilda dit à sa belle-mère qu'elle et George avaient décidé, pratiquement depuis toujours, que leur première fille s'appellerait Kizzy. Et, pendant tout le reste de la journée, l'heureuse grand-mère s'exclama à intervalles : " Eh bien! J'ai pas vécu

pour rien! " L'après-midi suivant, elle n'eut de cesse que George délaiss,t l'enclos des coqs pour raconter une fois de plus aux garçons, et devant la minuscule Kizzy, l'histoire de leur arrière-grand-père, Kounta Kinté

l'Africain.

Environ deux mois plus tard, à la veillée, George demanda tout à trac à sa femme :

- Tilda, combien qu'on a d'argent d' côté?

- Un peu plus d' cent dollars, répondit-elle d'un air surpris.

- Rien qu' ça?

- Oui, rien qu' ça! Et c'est déjà beau qu'on en aye autant! D'puis l' temps que j' te dis qu'avec c' que tu dépenses c'est pas à toi d' parler d'économies!

- Bon, ça va, répondit George, tout penaud.

Mais Matilda était lancée.

- Sans parler de c' que t'as gagné et dépensé sans m' le dire, parce que c'était tes affaires, t,che un peu de d'viner combien tu m'as donné à

mettre de côté, d'puis qu'on est mariés, et puis, à chaque fois, tu me 1

9 as

redemandé

- J' sais pas, moi, combien?

Matilda laissa passer un instant avant de répondre avec emphase

- Dans les trois-quat' mille dollars.

- Moi, j'ai fait ça! Eh bien, vrai, j'en r'viens pas, répondit George.

Mais soudain son expression changea. Jamais encore, en douze ans de mariage, Matilda ne l'avait vu aussi sérieux.

z- Tu vois, à force d'être tout seul avec les coqs, j' pense à un tas

d' choses, dit-il enfin. Et justement, je m' suis d'mandé si on pourrait pas

mettre assez d'argent d' côté pour arriver à nous racheter.

Matilda en restait muette d'étonnement.

- Hé là, prends donc un crayon pour faire un peu l' calcul, au lieu de me regarder avec des yeux ronds!

Presque machinalement, Matilda prit son crayon, un morceau de papier, et s'assit à la table.

- L'embêtant, c'est qu'on sait pas combien que l' maître pourrait aller nous d'mander. Y a toi, moi et les gamins. On va commencer par toi. Au chef-lieu du comté, un travailleur des champs, ils le vendent pas à moins d' mille dollars. Comme t'es une femme, tu vaux moins : alors, écris huit cents dollars. Bon, mettons que l' maître il dise trois cents dollars pour les enfants, alors, huit enfants à trois cents dollars, combien qu' ça fait?

- Y en a qu' sept! remarqua Matilda.

374

- Et çui qu'on vient d' mettre en route, ça fait pas huit?

- Eh oui, tiens! Voyons, trois cents par huit, ça fait deux mille quat'

cents...

- Rien qu' pour les gamins? demanda George d'un ton à la fois surpris et mécontent.

-Ben oui! Trois fois huit vingt-quat', et avec les huit cents pour moi,

ça donne trois mille deux cents en tout.

- Dis donc, c'est pas rien, hein?

- J' te dis pas, mais y a encore toi à compter, et tu vas s˚rement chercher gros! Combien tu dirais?

- Combien j' vaux, à ton idée? la taquina George.

- Si j' l'aurais su, moi, j' tachetais au maître, tu sais.

Ils éclatèrent de rire en choeur, mais Matilda retrouva bien vite son sérieux.

- Ecoute, George, je m' demande c' qui nous prend d'aller discuter d' ça. Tu sais bien que l' maître, il te vendra jamais!

George parut hésiter, puis reprit :

- Tilda, j' sais bien que moins on parle du maître et mieux ça vaut pour toi. Alors, j' t'ai jamais dit grand-chose sur lui. Mais si ça fait pas

vingt-cinq fois qu'il m' répète la même chose, ça fait pas une : les combats

de coqs, y en a plus pour longtemps, pasqu'il sent qu'il s' fait vieux.

Alors,

dès qu'il a assez d'vant lui, il va s' faire b,tir une belle maison avec six

colonnes, et puis, avec la maîtresse, ils s' contenteront de c' que donnent les cultures.

- «a, j'attendrai de l' voir pour y croire. Lui ou toi, vous arrêterez jamais avec vos poulets d' malheur!

- Mais y a donc pas moyen de t' faire entend' quèq' chose. J' te dis qu' c'est lui qui m'a raconté ça. L' maître, il a soixante-trois ans à c't'

heure, je sais ça par Oncle Pompée. Donne-lui encore cinq ou six ans -

un homme qu'a toujours circulé avec ses oiseaux, il va s˚rement la trouver dure de s' tasser. Mais comme il y faudra pas mal d'argent pour b,tir sa belle maison, il s'ra p't-êt' bien content qu'on s' rachète, pasque ça y en fra encore plus.

Matilda grogna sans conviction.

- Enfin, vas-y, on peut toujours causer. Combien tu t' figures qu'il voudra, pour toi?

- Ben, l' cocher de m'sieu Jewett, tu sais, l' richard, il m'a juré

qu'il avait entendu son maître proposer quat' mille dollars à m'sieu Lea pour m'acheter, avoua Chicken George d'un air à la fois fier et consterné.

- Non? s'exclama Matilda, complètement éberluée.

- Si! T'aurais pas cru qu'tu couchais avec un négro d'quat'mille dollars, hein? Mais j' vais t' dire quand même, reprit-il d'un ton sérieux, que

pour moi c' négro il exagérait, juste pour voir si j'aval'rais sa couleuvre.

Non, j'aime mieux m' fier au prix des négros qu'ont un métier, comme 375

les charpentiers ou les forgerons. Mais ils vont quand même chercher dans les deux ou trois mille. Alors, vas-y pour trois mille. Combien ça fait en tout?

Matilda compta et recompta soigneusement.

Faudrait six mille deux cents dollars. Mais t'as pas compté mammy Kizzy.

- Tu peux pas attendre, non? lança-t-il d'un air impatient. A l',ge qu'elle a maintenant, elle peut pas co˚ter aussi cher qu'une jeune...

- Elle aura cinquante ans c't' année, glissa Matilda.

- Ecoute, mets-la pour six cents dollars. Alors, combien qu'il faudrait, en tout?

- On arrive à six mille huit cents dollars, répondit Mat;lda d'un air

malheureux.

- Rien qu' ça! Si après ça tu vois pas qu' les négros c'est du bel argent pour les Blancs! Mais j' crois qu'avec c' que je m' fais dans les p'tits combats, on

pourra y arriver.

Remarquant l'expression déconfite de Matilda, il ajouta

- J' sais c' qui te trotte -dans la tête. Y a mam'zelle Malizy et Soeur 1

Sarah et Oncle Pompée. Mais, tu sais, z'étaient déjà ma famille avant qu' t'arrives...

- Mon Dieu! George, j' sais bien qu'on d'vrait pas d'mander à un homme de racheter une famille à lui tout seul, mais moi, j' pourrai jamais les laisser!

- Ecoute, Tilda, comme c'est pas pour demain, on a l' temps d' voir venir, hein?

- Oui, t'as raison. Mais tu vois, George, j'arrive pas à croire que ces

chiffres, c'est nous qu' ça représente.

Elle avait envie de se lever et de se jeter dans ses bras, mais, en même

temps, elle était trop émue : pour la première fois de leur vie, ils étaient

en train de faire des projets pour leur famille, et c'était George qui avait

décidé, tout seul, de cet enjeu monumental. 1

- Nous, on arrive jamais à rien! s'écria George. Tout l' mal qu'on s'donne, c'est pourrai arriver l'maître! Moi, j'ai discuté avec des négros affranchis des villes. Ils disent que c'est dans l' Nord que ça va l' mieux pour eux. Z'habitent entre eux, z'ont des maisons et des bons boulots. Moi j' suis s˚r que j' pourrais décrocher un bon boulot! J'aurais même qu'à

continuer avec les coqs. Paraît qu'à New York y a des négros qui sont fameux pour ça. Je m' souviens même de leurs noms : Oncle Billy Roger, Oncle Pete, et puis un aut' qu'ils appellent " Négro Jackson ". Mais j'

vais

t' dire encore aut' chose, j' veux qu' les gamins ils apprennent à lire et à

écrire, comme toi.

- Mieux qu' moi, tu veux dire!

- P't-êt' bien, et puis j' veux aussi qu'ils ayent un métier. Mais dis donc, tu peux t'imaginer ça, toi : t'es dans ta maison, t'as plein d'

meubles

crapitonnés, et puis tout un tas d' babioles. Et c'te ma'me Tilda, 376

l' matin, y a des négresses 'mancipées qui viennent la voir, et ça boit du thé,

et ça discute de ses fleurs, et tout l' reste!

- Seigneur, mais il est fou, c't homme! lança Matilda en riant de bon coeur. (Mais, justement, comme elle l'aimait cet homme!) Pour moi, dit-elle en retrouvant son sérieux, l' Seigneur m'a donné c' soir tout c' que j'ai jamais eu besoin. Tu crois qu'on va y arriver, George? demanda-t-elle en glissant sa main dans la grosse patte de son mari.

- Pourquoi que j' s'rais là en train de t' parler, sans ça?

- Tu sais, l' soir o˘ j' t'ai dit que j' voulais bien t' marier? J'

t'ai

récité c' qu'était écrit au premier chapitre du livre de Ruth : " O˘

t'iras,

j'irai; là o˘ tu vas demeurer, je demeurerai; ton peuple sera mon peuple. "

T'as pas oublié, non?

- Non, ça m' revient.

- Eh bien, j' l'ai jamais autant pensé qu'en c' moment.

90

En arrivant devant le maître, Chicken George se découvrit.

- Y a mon fils Tom, çui-là qu'a vot' nom, maître, qu'a fabriqué ça pour sa grand-mère, dit-il en lui tendant une petite aiguière qui semblait faite d'un entrelacement de gros fils rnétalliques, et dont l'anse figurait une

corne de boeuf.

Le maître s'en saisit, l'examina rapidement et se contenta de pousser un grognement. George insista :

- Vous l' croiriez pas, maître, mais il a fait c't engin avec du vieux fil barbelé tout rouillé, en assemblant les brins au-dessus d'une fournaise de charbon d' bois, et puis en soudant tout l' truc une fois qu'il y avait donné la forme. On peut dire qu'il est adroit, c' Tom...

Mais m'sieu Lea ne réagissait toujours pas.

George comprit qu'il lui faudrait dévoiler ses batteries.

- Maître, vous imaginez pas comme ce garc, 'on il a toujours été fier d'porter vot' prénom. et nous on s' dit qu'en y 'donnant les moyens d'y arriver, ça î-rait un bon forgeron.

Cette fois m'sieu Lea réagit en prenant une expression mécontente, mais, d'une certaine façon, cela renforça la détermination de George.

N'avait-il pas promis à Matilda et à Kizzy d'user de son influence en fa-377

veur de Tom? Le mieux, d'ailleurs, était de faire valoir devant le maître les avantages financiers qu'il y trouverait.

- Maître, vous y laissez gros, au forgeron, tous les ans. Eh bien, ça s'rait autant d' gagné pour vous! On vous l'a jamais dit, mais Tom il vous évite déjà quèq' dépenses : c'est lui qu'aiguise les serpettes, les faucilles et

tout un tas d'aut' outils - sans compter tout c' qu'il répare. Si j'en parle

à c't' heure, c'est pasque vous m'avez fait conduire le chariot chez cet IsaÔe,

pour y faire mettre des jantes de métal neuves. Et v'là-t-y pas que c'

négro

il m' raconte que ça fait des années que m'sieu Askew il y promet un aide, pasqu'avec la forge il rapporte pas mal à son maître, mais il suffit plus à la besogne. Il dit qu' s'il arrivait à trouver un garçon sérieux, il en frait

un forgeron, alors, j'ai tout d' suite pensé à Tom. Y aurait qu'à y gagner, pasqu'il fabriquerait tout c' qu'on a besoin et l' travail qu'il frait pour le

monde, comme IsaÔe, ça s'rait du bénéfice.

M'sieu Lea devait être ébranlé, mais il n'en laissait rien voir.

- qu'est-ce que j'y gagne si ton garçon perd son temps à fabriqu er ses machins au lieu de travailler aux champs? lança-t-il aigrement à

George en lui rendant l'aiguière.

- Mon Tom, il a jamais manqué un jour aux champs, maître. Il prend seulement son temps du dimanche, mais il a ça dans la peau d' fabriquer des choses!

- «a va, je verrai! dit rn'sieu Lea en partant brusquement, laissant derrière lui un George tout penaud. se retour-Mam'zelle Malizy, qui épluchait des navets, se contenta de ner en entendant le maître entrer dans la cuisine. Autrefois, elle aurait sauté sur ses pieds, mais, à son ,ge et dans sa position, elle pouvait bien se permettre de légères infractions sans que m'sieu Lea en prît ombrage.

- qu'est-ce que tu penses de ce Tom? demanda le maître sans préam_

bule.

- Tom? Le Tom de Tilda, maître?

- Tu connais d'autres Tom ici? Alors, qu'est-ce que t'en penses?

Mam'zelle Malizy savait exactement de quoi il retournait. quelques minutes plus tôt, Kizzy l'avait informée de l'incertitude de Chicken George quant à la réaction du maître. Mais elle avait elle-même une si haute opinion de Tom - et pas seulement parce qu'il lui avait confectionné de petits ustensiles pour sa cuisine - qu'elle décida-de faire attendre m'sieu Lea quelques secondes, pour avoir l'air impartiale.

- C' garçon-là, maître, répondit-elle enfin, faut pas trop chercher à

lui parler, pasque la conversation, c'est pas son fort. Mais j' peux vous dire qu'y en a pas un plus malin qu' lui, et qu' c'est l' plus brave de tous.

Tom, il s'ra un homme, lui, par bien des façons qu' son papa il a pas eues.

qu'est-ce que tu racontes? quelles façons?

Juste des façons d'homme, maître. Un gaillard solide, qu'on peut compter d'ssus, qu'est pas toujours en train d' faire du vent. Un homme qu'est un bon mari.

J'espère bien qu'il ne songe pas encore au mariage, parce que, depuis que j'ai donné mon consentement à celui de l'aîné - comment il s'appelle, déjà?

- Virgile, maître.

- Oui, eh bien, ce Virgile file toutes les fins de semaine à la plantation

Curry pour aller coucher avec la fille, au lieu de rester ici à faire son travail. il est pas comme ça, maître. Déjà qu'il est trop jeune à c't'

- Tom,

heure, mais j'ai dans l'idée que ce s'ra pas son genre à c' garçon, l'est sérieux.

- A ton ,ge, tu sais plus c' que les jeunes ont dans la peau. Ils sont parfaitement capables de laisser en plan la mule et la charrue pour aller courir la gueuse.

Pour Ashford, j' dirai pas l' contraire, maître. Histoire de courailler, c'est son papa tout craché. Mais pas Tom.

Dans ce cas, tant mieux. Alors, d'après toi, ce garçon serait bon à quelque chose?

- C'est Exactement c' qu'on dit, nous aut', répondit mam'zelle Malizy en s'efforçant de dissimuler sa jubilation. J' sais pas pourquoi vous me d'mandez des choses sur Tom, mais s˚r que c'est l' meilleur de tous ces grands gars.

Cinq jours plus tard, m'sieu Lea annonçait sa décision à Chicken George.

- Je me suis entendu avec la plantation Askew. Ils vont le prendre pour trois ans, comme apprenti de leur IsaÔe.

Chicken George aurait volontiers embrassé le maître, mais il se

contenta de lui dédier son plus large sourire en balbutiant ses remerciements.

J'espère que tu ne m'as pas fait faire fausse route avec ce garçon.

George. Je me suis porté garant de lui auprès de M. Askew. Mais s'il ne donne pas toute satisfaction, s'il se permet le moindre écart, je vous tanne

rai le cuir à tous les deux, tu m'entends?

- Maître, avec mon Tom, y a rien à craindre, croire. C'est bien l' fils de son père! vous pouvez m'en i de se préparer, il C'est justement ce qui m'inquiète. Enfin, dis-lu part demain matin.

Oui, m'sieu, et merci, m'sieu. Vous l' regretterez pas.

Tout à la joie d'avoir réussi son coup, Chicken George se précipita pour annoncer la grande nouvelle dans le quartier des esclaves. Matilda et Kizzy eurent le bon go˚t de ne pas lui rappeler que c'étaient elles qui l'avaient poussé à parler de Tom au maître. Puis George se planta devant sa case et se mit à crier :

- Tom! Tom! Dis donc, Tom, t'arrives, oui?

- Me v'là, papa! répondit Tom depuis l'appentis qu'il s'était installé

derrière l'écurie.

379

Vas-tu t'am'ner, à la fin?

Tom accourut bientôt et écouta son père bouche bée, les yeux ronds.

L'incroyable nouvelle le prenait entièrement au dépourvu - car on 1

5 avait

tenu à l'écart de la démarche de son père, pour lui éviter une déception, au cas o˘ elle aurait échoué. Tom débordait de joie, mais il fut si gêné

par les félicitations dont les autres l'accablaient qu'il s'esquiva rapidement

- et puis il avait besoin d'être seul pour se faire à cette idée qu'il allait

enfin pouvoir réaliser son rêve. Mais Kizzy et Mary, ses deux petites soeurs, n'avaient pas attendu pour aller prévenir les grands frères.

Virgile venait juste de terminer sa besogne à l'écurie. Tom vit arriver

la haute silhouette efflanquée de son aîné, l'entendit grommeler quelque chose qui devait être un compliment et ne put se retenir de sourire en le voyant s'éloigner comme stupéfié - depuis son mariage, il ne semblait plus toucher terre.

Mais il se raidit, car voici qu'approchait Ashford, traînant derrière lui leurs deux plus jeunes frères, James et Lewis. Il y avait toujours eu entre lui et le cadet - aujourd'hui ,gé de dix-huit ans - un inexplicable antagonisme. Dandinant son corps r,blé et vigoureux, Ashford lança son venin :

- T'as toujours été le chouchou! A force de leur faire de la lèche, t'as réussi! Tu vas bien t' payer not' tête, à nous aut' qu'on est dans les champs!

Il gesticula comme pour frapper Tom, au grand effroi de James et de Lewis.

Mais t'en fais pas, j' t'aurai au tournant!

Et il s'en fut d'un air outragé. Un jour ou l'autre, pensa Tom, cela tournerait mal entre eux.

Mais, avec " P'tit George ", ce fut une autre chanson.

- C' que j' donnerais pas pour être à ta place! Papa, il m'éreinte avec

ses poulets! Pasque j' m'appelle comme lui, faudrait que j' soye fou d' ces sales bêtes! Mais moi, j' peux pas les sentir!

quant à Kizzy et Mary - dix et huit ans - estimant avoir fait leur devoir en annonçant le nouveau destin de Tom, elles ne le quittèrent plus de l'après-midi, éperdues d'admiration devant ce grand frère qui avait soudain toutes leurs préférences.

Le lendemain matin, Tom partit dans le chariot que conduisait Virgile. Arrivées aux champs, Kizzy, Soeur Sarah et Matilda se mirent à sarcler avec si peu d'entrain que Kizzy finit par remarquer tout haut :

- Et j' te r'nifle, et j' te pleurniche, et j' te prends un air dolent, ce

s'rait à croire qu'on le r'verra jamais, c't enfant!

- Eh là! Faut plus dire un enfant, ma belle! s'écria Soeur Sarah.

L'prochain homme qu'on aura par ici, ça s'ra Tom!

Chicken George ne se souvenait pas avoir connu une fièvre compara ble à celle qui s'empara des amateurs de combats de coqs, à la fin de novembre 1854 : le riche M. Jewett recevait chez lui un Anglais des plus opulents, noble de surcroît, qui avait traversé l'Océan avec trente oiseaux superbes, de haute race et entraînés " à l'anglaise ". C'était M. Jewett qui

avait invité l'Anglais, Sir C. Eric Russell, à venir faire combattre ses bêtes

contre les meilleurs champions des …tats-Unis. …tant amis de longue date, ils se refusaient à se mesurer l'un contre l'autre, mais chacun engagerait de son côté vingt coqs, soit au total quarante bêtes opposées à autant de champions. La somme des enjeux, pour les seuls propriétaires, serait de l'ordre de 30 000 dollars, et leurs paris individuels ne pourraient être infé

rieurs à 250 dollars. Il fut finalement décidé que huit éleveurs entreraient

en lice, chacun avec cinq coqs. Pour George, il allait sans dire que M'sieu Lea compter ait parmi ces huit.

En revenant de déposer sa caution de 1 875 dollars, le maître résuma la situation : " Nous avons six semaines pour entraîner cinq oiseaux. " Et nul, dans la plantation, ne vit beaucoup m'sieu Lea ou Chicken George pendant ces six semaines.

- L' maître, il fait aussi bien d' rester avec ses poulets, raconta mam'zelle Malizy à la fin de la troisième semaine, pasque la maîtresse, elle est tout c' qu'y a d' furieux! J' l'ai entendue qui fsait un foin d'enfer

pasqu'il aurait r'tiré cinq mille dollars de la banque. La moitié de c'

qu'ils

avaient mis d' côté dans toute leur vie, qu'elle tempêtait. Et tout ça pasqu'il

voulait faire le faraud d'vant des gens qu'ont mille fois plus d' bien qu' lui.

Pour finir, concluait mam'zelle Malizy, le maître lui avait hurlé de la fermer et il était parti en claquant les portes.

Matilda et Tom l'écoutaient d'un air lugubre. Le garçon avait maintenant vingt et un ans, et, depuis quatre ans qu'il était revenu de la plantation

Askew, la forge qu'il s'était installée derrière l'écurie ne désemplissait pas

- pour le plus grand bénéfice de m'sieu Lea. Folle de rage, Matilda avait confié à son fils que Chicken George lui avait brutalement extorqué les deux mille dollars d'économies qu'ils possédaient, pour les faire miser par m'sieu Lea sur ses coqs. Elle aussi s'était f,chée après avoir essayé en vain

381

de le raisonner, " mais t'aurais dit qu'il était dev'nu fou ", avait-elle raconté

à Tom. Et puis il s'était mis à hurler comme un perdu : " Nos oiseaux, moi, j' les connais d'puis qu'ils ont été pondus. Et j' te dis qu'y en a pas

un qui peut les battre, on va pas laisser passer c'te chance de doubler c' qu'on a en deux minutes, l' temps qu' not' coq il tue l'aut', au lieu d' s'échiner sou à sou pendant encore huit ou neuf ans! C'est pas possib'

qu'on perde. J' te dis de m' donner mon argent, femme! " Et Matilda avait bien été obligée de céder.

Une semaine avant le grand tournoi, le maître alla faire l'acquisition de six paires d'éperons en acier suédois, aussi acérés que des rasoirs.

Comme il leur semblait impossible de départager entre les huit coqs qu'ils avaient finalement sélectionnés, m'sieu Lea décida qu'ils les emmène-raient tous les huit et qu'ils choisiraient au dernier moment.

Ils partirent à minuit, afin d'arriver assez tOt pour pouvoir se reposer

et dégourdir convenablement les coqs. Mais Chicken George savait que le maître était aussi impatient que lui d'être sur les lieux. Le long voyage

nocturne se passa sans histoires. Chicken George conduisait et, tout en regardant danser la lanterne accrochée au bout de la flèche, entre les mules, il songeait à la scène que lui avait faite Matilda à propos de l'a rgent.

Il savait pourtant bien mieux queue ce que cela représentait de patientes économies, année après année; après tout, n'était-ce pas lui qui avait constitué ce magot en engageant les coqs dans des dizaines et des dizaines de petits combats? " T'as pas l' droit d'jouer l'argent d' not' liberté ", avait-elle crié. Mais justement, qui avait eu l'initiative de songer à leur rachat?

C'était bien lui, non?

Elle aurait d˚ comprendre que c'était une bénédiction que m'sieu Lea lui ait confié son besoin pressant d'argent frais - non seulement pour faire

bonne figure devant les richards qu'il affronterait, mais aussi pour leur ratisser pas mal de dollars dans les paris ouverts. Chicken George souriait tout seul au souvenir de l'ébahissement de m'sieu Lea lorsqu'il lui avait dit : " J'ai deux mille dollars de côté, maître ça pourrait grossir vos paris. "

Une fois revenu de sa surprise, le maître lui avait serré la main avec effu-

sion, en lui donnant sa parole qu'il ne garderait pas un cent des gains obtenus avec cet argent.

- Tu sais que tu vas toucher au moins deux fois ta mise! Et qu'est-ce que tu vas faire avec tout cet argent, mon garçon?

Alors, là, Chicken George avait décidé de risquer encore infiniment plus - en avouant tout bonnement ses mobiles.

- Faudrait pas qu' vous l' preniez mal, maître, pasque pour moi, y a pas mieux qu' vous. Mais on a discuté avec Tilda, et on voudrait essayer d' nous racheter avec nos enfants, pour finir not' vie comme des négros libres!

Voyant la surprise du maître, il l'avait imploré

- Allez pas prendre ça en mauvaise part, hein, maître...

Mais la réponse de m'sieu Lea l'avait littéralement cloué au sol.

382

Mon garçon, je vais te dire exactement ce que j'ai en tête avec ce tournoi-là. Pour moi, ce sera le dernier. J'ai tout de même soixante-dix-huit

ans, à l'heure qu'il est, et ça fait cinquante ans que j' me tue à élever ces

poulets et à courir partout au moment de la saison. J'en ai ma claque!

Et tu. sais c' que j'escomptais, moi? Réussir un gain suffisant, avec ma mise de départ et les paris ouverts, pour nous faire enfin b,tir une maison, la bonne femme et moi - pas une grande demeure comme je voulais d'abord, mais juste cinq ou six pièces. Il nous en faut pas plus, une maison

moyenne mais neuve. Et avant qu' t' en parles, j'avais pas pensé à un truc qu'est-ce qu'on a besoin de s'embêter avec une tripotée de négros? Sarah et Malizy suffiront largement pour la cuisine et le potager - j'aurai plus grand-chose à sortir, et rien a demander à personne.

fini. George en avait le souffle coupé, mais m'sieu Lea était loin d'avoir Alors, écoute donc, mon garçon! Vous m'avez bien servi, j'ai à m' plaindre de vous. On gagne ce tournoi, hein! Toi, en dou-jamais eu

blant ta mise, tu t' fais quatre mille dollars! Eh bien! Tu me les donnes, et on en parle plus. Et tu sais pourtant aussi bien que moi que vous valez au bas mot le double, tous ensemble. J' te l'ai jamais dit, mais ce richard de Jewett m'a déjà proposé quatre mille dollars rien que pour toi et j'ai refusé! N'importe, vous voulez être libres, eh bien, vous serez libres!

…clatant en pleurs, Chicken George s'était jeté dans les bras de m'sieu

Lea qui s'écartait, gêné.

- Seigneur Dieu! maître, vous pouvez pas savoir c' que vous êtes en train de m' dire. On voudrait tellement être libres, nous aut'!

J' me demande c' que vous serez capables de faire, vous autres négros, sans personne pour s'occuper de vous, répondit m'sieu Lea d'une voix étrangement rauque. Et ma femme a pas fini d' faire du foin, tiens!

Parce que c'est à peu près comme si je vous émancipais gratis! Rien que Tom, avec son métier de forgeron, il irait déjà chercher dans les deux mille

cinq cents dollars, et sans compter le manque à gagner, hein, parce qu'il me

rapporte gentiment pour l'instant! - Le maître repoussa Chicken George d'un geste brusque. - Va-t-en donc avant que je change d'avis, négro! Nom de Dieu, faut que j' sois fou! Et ta bonne femme et ta mammy et les autres qu'arrêtent pas de dire que j' suis un mauvais maître, ils chanteront plus la même chanson, j'espère!

Ils arrivèrent à l'aube en vue de l'aire du tournoi, déjà envahie par une foule immense et disparate qui se répandait même dans la prairie adja-cente qu'emplissaient rapidement chariots, carrioles, buggies, chevaux et mules.

Tom Lea! Les acclamations montaient d'un groupe de petits Blancs.

Le maître dégringola du siège, accueillit les bruyants hommages d'un signe de la main mais continua son chemin. Chicken George savait que le maître était à la fois fier et gêné de sa notoriété parmi les petits Blancs.

N'était-il

pas devenu un personnage légendaire depuis cinquante ans qu'il participait

à tous les combats de coqs de la région? Et ne faisait-il pas preuve, à

soixante-dix-huit ans, d'une compétence que l',ge ne semblait en rien avoir entamée?

BientOt, pourtant, la remuante assistance n'eut'plus qu'un point de mire : le grand cabriolet o˘, à côté de M. Jewett, trônait un gros petit homme rougeaud bizarrement accoutré - son hôte, le noble anglais. Ils affichaient tous deux un air de hautaine distinction, encore renforcé, chez l'Anglais, par

une pointe de mépris à l'égard de la turbulente piétaille au milieu de laquelle la voiture s'ouvrait un chemin.

Chicken George était trop accoutumé à l'ambiance des combats pour se laisser distraire de sa t,che la plus impérative : masser les pattes et les

ailes de ses oiseaux. Les bruits montant de la foule le renseigneraient sans

qu'il ait à jeter le moindre coup d'oeil.

Mais voici que soudain retentit la voix de l'arbitre

- Les cinq coqs à combattre maintenant sont à M. Tom Lea, du comté de Caswell!

Et puis tout sembla aller très vite : l'Anglais, apparemment piqué de l'ovation faite à son adversaire, proposant à m'sieu Lea de miser dix Mille dollars de plus sur leurs bêtes respectives.... le maître contre-attaquant en

doublant cette mise.... la surenchère de l'Anglais après le premier combat

-

gagné par m'sieu Lea... - et soudain l'impensable, l'atroce défaite de leur plus valeureux combattant, celui que Chicken George avait baptisé " le Faucon"!

Ils ne mirent que deux heures pour rentrer à la plantation, mais jamais

voyage n'avait paru plus long à George. Pourtant, il regretta vite qu'il n'ait

pas duré encore plus longtemps devant l'accueil que lui réserva Matilda.

Incapable de supporter ses hurlements et ses sanglots, il alla se réfugier dans l'enclos des coqs, o˘ il demeura toute la nuit et toute la journée suivante. A la tombée de la nuit, alors qu'il s'occupait des cochets, le maître

parut.

- J'ai quelque chose à te dire, George. (M'sieu Lea semblait chercher ses mots.) Je sais pas comment te déballer ça. Je suis loin d'avoir c'

qu'il

faut pour payer l'Anglais. A part quelques milliers de dollars, j' possède rien d'autre que ma maison, mes terres, et vous autres, mes négros, Il va nous vendre, pressentit George.

- Mais même avec tout ça, j'arrive pas à la moitié de c' que j' dois à ce nom de Dieu d'enfant d' putain! Alors, il m'a fait une proposition, poursuivit le maître d'une voix hésitante. Comme il estime beaucoup c'que t'as fait avec nos coqs...

Le maître respira un grand coup, tandis que George retenait son soufÔle.

- ... et puisqu'il a perdu son entraîneur y a pas longtemps, ça l'amuse-rait d'en remmener un de par ici - un négro.

Devant le regard incrédule de George, le maître se mit à parler plus sèchement.

Enfin, histoire d'arranger les choses, il me tiendra quitte moyennant tout c' que j'ai en liquide, une hypothèque sur la maison et tes services en Angleterre - juste le temps de lui former un bon entraîneur. Il dit que ça n'ira pas chercher plus de deux ans.

George était incapable d'articuler un mot. Et d'ailleurs, qu'aurait-il eu à objecter? Après tout, il n'était que l'esclave du maître.

- Et tu sais c' que je vais faire, pour compenser c' que t'as perdu?

D'abord, je te donne ma parole de m'occuper de ta femme et de tes enfants pendant que tu seras au loin. Et le jour o˘ tu rentres... (M'sieu Lea tira un papier de sa poche et le déplia sous le nez de Chicken George.) Tu sais c' que c'est? Je l'ai rédigé hier soir : c'est ton acte d'émancipation,

mon garçon! Il va rester dans mon coffre jusqu'à ton retour, à

t'attendre...

La rage au coeur, George jeta les yeux sur la feuille blanche remplie de signes mystérieux. Puis, en s'efforçant de parler calmement, il répondit au maître

J'allais tous nous racheter, maître. Et maintenant qu' j'ai plus rien, vous m'envoyez d' l'aut' côté d' l'eau, sans ma femme, sans mes enfants.

Et pourquoi qu' vous leur donnez pas leur liberté, à eux, et puis après à

moi, quand je reviendrai?

Dis donc, c'est pas à toi de me dire ce que j'ai à faire, mon garçon!

rétorqua le maître d'un air mauvais. J'en offre déjà trop, seulement, avec les nègres, c'est jamais assez. Mais je te conseille de tenir ta langue, hein!

«a serait pas que t'as été chez moi toute ta vie que je te vendrais, et plus

vite que ça!

Vous êtes là à parler d' ma vie, maître, mais quoi qu' vous en faites à c't' heure?

- Rassemble ce que tu veux emporter, répondit le maître d'un ton dur.

Tu pars samedi pour l'Angleterre.

92

Chicken George parti, la chance parut abandonner m'sieu Lea. Et chez@lui le coeur n'y était plus vraiment. Mais aussi bien se heurtait-il à

trop de difficultés. Trois jours après avoir confié la charge des coqs à

P'tit

George, il le surprenait déjà à négliger de remplir les augets des cochets.

Le rondouillard P'tit George renvoyé aux champs avec perte et fracas, c'était au benjamin, Lewis, quéraient revenues ces fonctions. Avec ses dix-385

huit ans, ce n'était plus un gamin, mais il était totalement inexpérimenté.

M'sieu Lea devait donc assumer seul la mise en forme et l'entraînement des combattants.

Lewis, qui accompagnait le maître aux rencontres, racontait qu'il avait entendu dire ouvertement que Tom Lea cherchait à emprunter de l'argent pour parier. " Et y en a pas beaucoup qui discutent avec le maître.

Les gens, ils lui disent deux ou trois mots ou ils lui font un signe et puis

ils s' défilent comme s'il avait la peste. - Oui, c'est la peste d'être pauv'

comme Job, dit Mathilda. - Il s'ra jamais qu'un p'tit Blanc de rien du tout! " conclut Soeur Sarah.

Tout le quartier des esclaves savait que m'sieu Lea s'était mis à

boire

plus qu'immodérément et qu'il se consolait ainsi journellement de ses déboires, entre deux prises de bec avec la maîtresse.

- C't homme-là, l'est dev'nu un vrai poison, confia mam'zelle Malizy d'un air lugubre, à l'occasion d'une veillée. Le soir, il s' ramène mauvais comme une teigne, et si la maîtresse ose seulement le regarder c'est des jurons et des braillements à n'en plus finir. Alors, quand il est pas là, elle

arrête pas d' pleurer et d' gémir qu'elle veut plus entendre parler des poulets!

Matilda l'écoutait sombrement : elle aussi avait tant prié et tant pleuré, mais c'était à cause du départ de George. Elle regardait ses enfants

- deux filles adolescentes, six grands fils adultes, dont trois déjà avec femme et enfants. Elle aurait voulu que Tom, le forgeron, donn,t son avis.

Mais la voix qui s'éleva fut celle de Lilly Sue, la femme de Virgile - et bientôt la mère de son enfant, à en juger par son gros ventre. Comme la plantation Curry, à laquelle elle appartenait, était peu éloignée, elle était

venue passer la veillée dans sa belle-famille.

- Moi, j' connais pas c' maitre-là aussi bien qu' vous, dit-elle d'un ton plein d'inquiétude, mais j' sens qu'il mijote quèq' chose de terrib'.

Un silence pesant s'installa, nul n'osant exprimer tout haut ses propres

appréhensions.

Le lendemain, après le petit déjeuner, mam'zelle Malizy entra avec précipitation dans l'atelier de Tom.

- Fautsellerl'chevaldumaîtreetyam'neraupiedduperron,lepressa-t-elle, visiblement au bord des larmes. Lambine pas, Seigneur Dieu! L'est en train d' dégoiser des abominations à c'te pauv' maîtresse!

Tom s'exécuta promptement, et il venait juste de laisser l'animal devant la grande maison lorsque le maître sortit en titubant, le visage empourpré par l'alcool; et, se mettant en selle à grand-peine, il partit au galop en maintenant un équilibre précaire.

Par une fenêtre entreb,illée parvenaient à Tom les sanglots de la maîtresse. Gêné pour elle, il s'empressa de regagner son atelier et il commen-

çait juste à redresser un soc tordu lorsque mam'zelle Malizy fit une réapparition.

- …coute bien c' que j' te dis, Tom, l' maître, il voudrait se supprimer

qu'il s'y prendrait pas autrement, pasque faut pas oublier qu'il va sur ses quatre-vingts ans!

- Si vous voulez savoir c' que j' pense, mam'zelle Malizy, c'est justement c' qu'il a dans l'idée.

Le maître revint vers le milieu de l'après-midi, flanqué d'un autre Blanc à cheval, et, de leurs postes d'observation respectifs - la cuisine et

la forge - mam'zelle Malizy et Tom constatèrent avec étonnement qu'au lieu de mettre pied à terre et d'aller se rafraîchir dans la grande maison les deux hommes se dirigeaient directement vers l'enclos des coqs. A peine une demi-heure plus tard, le visiteur repartait à toute bride, le visage furibond et coinçant sous son bras une poulette reproductrice gloussante d'indignation.

A la veillée, les esclaves apprirent par Lewis ce qui s'était passé.

- J'ai fait semblant d' travailler en entendant les ch'vaux, et puis j' suis

tout d' suite allé m' cacher derrière un buisson. Z'ont discuté comme des perdus pendant un bon bout d' temps et les v'là qui s' mettent d'accord sur cent dollars pour une poulette qu'était en train d' couver. L'homme, il compte les billets, l' maître il les recompte et il les fourre dans sa poche.

Mais v'là qu' ça commence à chauffer, pasque l'homme il disait qu' les (-tufs ils allaient avec la bestiole. Alors, l' maître il part à jurer comme un

fou, il attrape la poule et il écrase tous les oeufs à grands coups d' taIon! J' voyais l' moment o˘ ils allaient s'empoigner, mais d'un seul coup l' bonhomme il y prend la bestiole des mains, il saute sur son ch'val et le v'là parti en criant qu' si l' maître il était pas si vieux, il y aurait

pété l' cr,ne!

Dans le quartier des esclaves, le malaise n'arrêtait pas de grandir, et

le tour effrayant que risquaient de prendre les événements empoisonnait même le repos nocturne. Pendant tout l'été et la majeure partie de l'automne

1855, ce fut instinctivement vers Tom que toute la famille tournait ses regards dès que le maître faisait une nouvelle crise, ou qu'il effectuait

un déplacement inusité, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire ou penser : mais Tom restait muet.

En novembre, pourtant, le maître dut avoir au moins un sujet de satisfaction avec l'abondance de la récolte de coton et de tabac, dont les esclaves n'ignoraient pas qu'il avait tiré un bon prix. Un samedi, au crépuscule,

Matilda se posta derrière la fenêtre de sa case et guetta la forge de Tom : dès qu'elle vit le dernier client sortir, elle se h,ta d'aller retrouver son fils.

Tom ne pouvait se méprendre à son expression : elle avait quelque chose de particulier à lui dire.

- Tom, ça fait un moment que j' réfléchis. Tous les six, vous êtes des hommes, à c't' heure. Toi, t'es pas mon aîné, mais moi, j' sais qu' t'es l'plus

raisonnab'. En plus, t'es quand même forgeron, alors qu'eux, c'est jamais qu' des Noirs des champs. On a besoin d'un chef de famille, nous aut', d'puis huit mois qu' ton père est plus là - enfin, jusqu'à c' qu'il revienne.

387

C'était vraiment prendre Tom au dépourvu - lui qui s'était to ' ujours tenu en retrait, qui n'avait même jamais été vraiment lié avec ses frères, ne serait-ce qu'à cause de ses années d'apprentissage loin de la plantation Lea. Et, depuis son retour, il s'était confiné dans son atelier, tandis que les autres peinaient aux champs. C'était tout juste si les ponts n'étaient pas coupés entre lui et ses aînés, Virgile, Ashford et P'tit George, pour des raisons par ailleurs différentes. A vingt-sept ans, Virgile passait ses moindres instants de liberté dans la plantation voisine, o˘ vivaient sa femme Li!ly Sue et leur fils Urie - un nourrisson. Entre le cadet, Ashford, et Tom, il n'y avait jamais eu d'affection fraternelle. Pour ne rien arranger,

Ashford était tombé éperdument amoureux d'une fille qu'il ne pouvait épouser parce que le maître de cette dernière refusait son consentement en

traitant Ahsford de négro " faraud ", ce qui n'allait s˚rement pas lui adoucir le caractère. quant à P'tit George, à vingt-quatre ans, c'était déjà un gros rondouillard épris de la cuisinière d'une plantation voisine. qui aurait

pu être sa mère - ce qui faisait dire à la famille qu'il ferait n'importe quoi

pour avoir le ventre plein.

Mais, ce qui bouleversait le plus Tom, c'était que s'il déférait au voeu

de Matilda, il aurait, en tant que chef de famille, à servir d'intermédiaire

entre les siens et m'sieu Lea - alors qu'il s'était toujours efforcé de réd uire

au minimum leurs contacts. De son côté d'ailleurs, une fois la forge installée, le maître avait paru respecter tout autant la réserve de Tom que sa compétence, qui attirait une clientèle grandissante. M'sieu Lea encaissait directement le prix des travaux effectués par Tom et, tous les dimanches, il lui donnait deux dollars.

Le naturel taciturne de Tom se doublait d'une grande propension a la réflexion. Mais nul n'aurait pu imaginer que, depuis plus de deux ans, il n'arrêtait pas de retourner dans sa tête les passionnantes descriptions de son père sur les possibilités offertes aux Noirs affranchis " là haut dans

l' Nord ". Il avait même un moment songé très sérieusement à proposer à toute la " famille " un projet de fuite collective vers le Nord, au lieu d'attendre interminablement d'avoir amassé de quoi se racheter. Il avait pourtant d˚ abandonner cette idée en songeant à l',ge de grand-maman Kizzy - largement la soixantaine - et à celui de Soeur Sarah et de mam'zelle Malizy - soixante-dix ans bien comptés. Sans doute auraient-elles été justement les trois plus déterminées à tenter l'aventure. mais celle-ci risquait de leur être fatale.

Plus récemment, les réflexions de Tom l'avaient amené à penser que les pertes du maître, à la suite des derniers combats, dépassaient encore ce qu'il osait en avouer. Les déboires, l',ge, l'alcool se lisaient chaque jour

un peu plus sur son visage creusé, ses traits hagards. Tom trouvait d'ailleurs la confirmation de ses sombres pressentiments dans le fait que le maître avait vendu la moitié de ses volatiles - des bêtes issues d'un demi-siècle

de savant élevage.

quand vint NoÎl, puis le Nouvel An 1856, une lourde chape semblait 388

s'être appesantie, non seulement sur le quartier des esclaves, mais sur la plantation tout entière. Au début du printemps, se présenta à la grande maison un cavalier en qui mam'zelle Malizy crut déceler un nouvel acheteur de coqs. Mais elle fut prise d'appréhension devant le souriant accueil du maître. M'sieu Lea bavarda aimablement avec l'homme tandis que celui-ci mettait pied à terre, cria à P'tit George de s'occuper du cheval et

de l'installer à l'écurie pour la nuit, puis il fit à son hôte les honneurs de

la grande maison.

Mam'zelle Malizy n'avait pas encore servi le dîner que déjà des inter rogations angoissées résonnaient dans le quartier des esclaves. " quoi qu' c'est-y c't' homme-là?... J' l'avais encore jamais vu!... Ya beau temps que l' maître il avait plus des manières comme ça!... " Chacun se rongeait en attendant le compte rendu de mam'zelle Malizy. Mais celle-ci dut avouer, en rentrant, qu'elle ne savait pratiquement rien. Sans doute les deux hommes n'avaient-ils pas voulu discuter devant la maîtresse. En tout cas, l'oeil

fuyant du visiteur ne lui disait rien qui vaille, c'était s˚rement un personnage faux, essayant de se faire passer pour ce qu'il n'était pas. Tous les yeux du quartier des esclaves restèrent tournés vers la grande maison. La lueur dansante d'une lampe leur apprit que la maîtresse montait se mettre au lit, mais le salon était toujours éclairé lorsqu'ils durent se résoudre à

se coucher - car la cloche du réveil tintait à l'aube.

Avant le petit déjeuner, Matilda réussit à prendre Tom à part.

J'ai pas pu t' le dire hier soir, pasque j' voulais pas alarmer les autres, mais j' sais par mam'zelle Malizy que l' maître il doit payer deux billets de sa 'pothèque sur la maison, et il en a pas l' premier cent! Pour moi, c' Blanc-là, c'est un marchand d' nègres!

Pour moi aussi, répondit Tom. Mais tu vois, mammy, ça fait un moment que je m' demande si on s'rait p't-êt' pas mieux chez un aut' maî

tre. Pourvu qu'on soye tous ensemb', hein? C'est ça qui m' tourmente le plus.

Mais leur conversation fut interrompue par l'arrivée des autres.

Après avoir fait honneur au solide petit déjeuner que leur servit mam'zelle Malizy - la maîtresse étant retenue dans sa chambre par une migraine - le maître et son hôte se mirent à arpenter la grande cour en discutant d'une manière apparemment confidentielle. Puis ils se rendirent dans la forge, o˘ ils restèrent plusieurs minutes à regarder Tom fabriquer des gonds. A l'aide de ses longues tenailles, il sortit du foyer deux plaques

de fer amenées au rouge et les replia en deux autour du pivot fixé dans l'enclume, pour arrondir la partie destinée à recevoir la fiche. Puis il y perça à intervalles réguliers trois trous de fixation et termina son ouvrage

en évidant les plaques au burin, pour leur donner le dessin en H qu'avait commandé le client. A aucun moment Tom n'avait paru se préoccuper de ses deux spectateurs, et ce fut finalement m'sieu Lea qui rompit le silence.

- C'est un excellent forgeron, je ne crains pas de le dire.

L'homme se contenta d'approuver d'un grognement et se mit à inspec-389

ter les lieux en s'arrêtant devant divers spécimens du travail de Tom disséminés dans le petit atelier. Soudain, il demanda à Tom

- quel ,ge ça te fait, mon garçon?

- Bientôt vingt-trois ans, m'sieu.

- Combien t'as de p'tits?

- J' suis pas marié, rn'sieu.

- Un grand gaillard comme toi n'a pas besoin d'être marié pour faire

des p'tits dans tous les coins.

Tom ne répondit rien, en pensant à tous les petits dont les Blancs peuplaient les quartiers des esclaves.

Tu ne serais pas un de ces nègres religieux?

L' maître a d˚ vous dire qu'on est une famille, nous, ici, répondit Tom qui voyait bien o˘ l'homme voulait en venir avec ses questions.

Y a ma mammy, ma grand-mammy, mes frères et mes soeurs. On a tous appris à croire au Seigneur et à la Bible, m'sieu.

- Lequel de vous lit la Bible aux autres? rétorqua l'homme avec un regard méfiant.

Il n'était surtout pas question d'avouer à cet homme que sa mère et sa grand-mère savaient lire. Aussi, Tom rusa :

- D'puis qu'on est gamins on entend les histoires de l'…criture, alors on les connaît par coeur.

La réponse parut satisfaire l'homme, qui revint à ses premières préoccupations.

- Crois-tu que tu serais de taille à faire ce travail dans une propriété

beaucoup plus grande que celle-ci?

Et voilà! Toutes les craintes de Tom étaient confirmées. Mais il lui fallait absolument savoir si la vente envisagée comprenait aussi sa famille.

Alors, il rusa de nouveau .

- Ben, m'sieu, moi et les aut', on est tous bons pour la culture et on sait faire à peu près tout c' que les maîtres ont besoin...

Mais déjà le maître et son hôte s'en allaient nonchalamment vers les champs.

- quoi qu'ils ont dit, Tom? demanda mam'zelle Malizy, venue aux nouvelles. La maîtresse, elle ose même pas me regarder en face.

- S˚r qu'y a une vente qui s' mijote, répondit Tom en s'efforçant au calme, mais j' sais pas si c'est nous tous ou juste moi. (Mam'zelle Malizy éclata en sanglots.) Y a p't-êt' pas d' quoi pleurer, mam'zelle Malizy!

dit Tom. S' pourrait bien qu'on soye mieux chez un aut' maître, comme j'ai dit à mammy!

Au retour des champs, les frères de Tom arboraient des mines lugubres, les femmes se lamentaient ou pleuraient. Le maître et son visiteur étaient également venus les voir à l'ouvrage, et les questions de l'homme ne leur laissaient aucun doute : il cherchait à estimer sa marchandise.

Alors, le quartier des esclaves s'abandonna à un bruyant désespoir, qui se transforma progressivement en un tumulte dont les échos durent 390

secouer la grande maison. Les hommes n'étaient pas moins éperdus que les femmes. Les esclaves s'empoignaient, s'étreignaient en hurlant, en tremblant, en sanglotant, en clamant qu'ils allaient être à jamais séparés. "

Sei-

gneur, délivre-nous de c'maaaal! " implorait Matilda d'une voix perçante.

Au matin, en allant sonner la cloche, Tom avait le pressentiment d'une catastrophe imminente.

Mam'zelle Malizy rejoignit la cuisine de la grande maison pour préparer le petit déjeuner, mais dix minutes plus tard elle était de retour dans le quartier des esclaves, son vieux visage noir inondé de larmes : " L'

mai-

tre il dit qu' personne doit s'en aller. Il veut trouver tout l'monde ici quand

il aura fini d' manger... "

Oncle Pompée, le doyen à demi impotent, fut amené sur une chaise, et le petit groupe terrifié des esclaves attendit. M'sieu Lea et son hôte sortirent par l'arrière de la grande maison. Le maître avait d° boire encore plus

que de coutume, car il arriva en titubant devant les Noirs et se mit à les haranguer d'une langue embarrassée :

- Dites donc, les négros, comme vous n'arrêtez pas de fourrer votre nez dans mes affaires, vous savez très bien que la plantation est fichue.

J'ai plus les moyens de vous entretenir, alors, faut que je vende...

D'un geste courroucé, l'autre homme mit fin aux clameurs qui s'élevaient : Fermez-la! Vous n'allez pas recommencer le boucan de cette nuit!

Je ne suis pas un simple marchand de nègres, moi, dit-il en leur jetant des regards furibonds. Je représente une maison sérieuse, une des meilleures de la profession. Nous avons des succursales à Richmond, Charleston, Memphis et La Nouvelle-Orléans et nous transportons les négros par bateaux...

- Dites, m'sieu, on va tous être vendus ensemble? s'écria Matilda.

- Allez-vous la fermer, non? Vous le verrez bien! quand je pense que votre maître est un vrai gentleman, que votre maîtresse est en train de pleurer toutes les larmes de son corps à cause de vos vilains museaux noirs! Ils n'auraient qu'à vous vendre séparément pour en tirer plus, beaucoup plus! Rien que des petites garces comme vous, poursuivit-il en se tournant vers P'tite Kizzy et Mary, ça pourrait déjà porter des négrillons qui iraient chercher au bas mot dans les quatre cents dollars.

Et toi, dit-il à Matilda, tu n'es plus de la première jeunesse, mais tu dis que tu connais bien la cuisine : dans le Sud, à l'heure qu'il est, une bonne

cuisinière vaut facilement dans les douze à quinze cents dollars. Un forgeron capable, je dirai deux mille cinq cents à trois mille, et des travailleurs des champs dans la force de l',ge, de neuf cents à mille dollars, conclut-il en regardant successivement Tom et ses frères.

Le marchand s'interrompit, pour donner plus de force à ce qui allait suivre.

Mais vous pouvez dire que vous avez une fameuse chance! Votre 391

maîtresse insiste pour que vous soyez tous vendus ensemble, et votre maître la soutient!

- Merci, maîtresse! Merci, Jésus! s'écria grand-mammy Kizzy.

- Loué soit le Seigneur! hurla Matilda.

- Laferme! vociféra le marchand d'esclaves. J'ai essayé de leur montrer leur intérêt, mais ils s'entêtent. Et il se trouve que nous avons justement un acquéreur - une plantation de tabac pas très loin d'ici! Ce qu'ils cherchent, c'est une famille de Noirs qui veulent rester ensemble, sans ces histoires de s'ensauver et tout ça, et puis qui sachent faire tout ce qu'il faut

dans une plantation. Comme ça, vous ne passerez pas en adjudication, et comme il paraît que vous vous tiendrez tranquilles, il n'y aura pas besoin de vous enchaîner. Seulement, attention! conclut-il d'un ton coupant, à

par-

tir de maintenant, vous êtes mes négros jusqu'au moment o˘ vous ar '

riverez

à destination. Je vous donne quatre jours pour rassembler vos affaires.

Samedi prochain je viendrai avec des chariots pour vous emmener dans le comté d'Alamance.

Ce fut Virgile qui réagit le premier, en demandant d'une voix blanche Et ma Lilly Sue et mon gamin? Ils sont à la plantation Curry, eux aut' Dites,

m'sieu, vous allez-t-y les ach'ter?

Et puis grand-mammy Kizzy, Soeur Sarah, mam'zelle Malizy, Oncle Pompée, vous en avez pas parlé de c'te famille-là..., s'empressa d'ajouter Tom.

- Parce qu'il faudrait que j'achète une garce que mon négro a culbutée sous prétexte qu'il va se sentir seul! s'écria le négrier d'un ton sarcastique. quant à des vieux débris qui ne peuvent même plus -,e traîner, et encore moins travailler, ils sont tout simplement invendables! M. Lea est déjà bien assez bon de les garder ici!

Aussitôt éclatèrent clameurs et pleurs, mais grand-mère Kizzy bondit et vint se planter devant le maître.

- Déjà qu' vous avez envoyé vot' fils de l'aut' côté d' l'eau, et maintenant j' vais même plus avoir mes p'tits-enfants!

Le maître détourna vivement la tête et Kizzy chancela; les jeunes s'empressèrent de la soutenir, tandis que mam'zelle Malizy, Soeur Sarah et Oncle Pompée se répandaient en bruyantes lamentations : " Maître 1 c'est ma famille, j'ai qu'eux aut', moi!... Moi aussi, maître! Près d' cinquante ans qu'on était tous ensemble!... " Le pauvre impotent restait cloué sur sa chaise, le visage inondé de larmes, remuant les lèvres en une prière muette.

- Laferme! vociféra le négrier. Et ne me le faites pas répéter, hein!

Vous allez voir un peu si je sais dresser les négros, moi!

Tom tourna les yeux vers le maître, et pendant un instant leurs regards

se rencontrèrent. En pesant soigneusement ses mots, Tom lui dit, d'une voix rauque d'émotion :

- Maître, nous on est affligés de vot' déveine, et on sait bien qu'

vous

nous vendez pasque vous pouvez pas faire autrement...

C'est vrai, ça, répondit m'sieu Lea d'une voix à peine perceptible,

392

moi, j'ai rien contre vous autres. Je dirai même que vous avez été des bons

nègres, et puis vous êtes presque tous nés chez moi...

- Maître, implora doucement Tom, si ces gens du comté d'Alamance ils veulent pas ach'ter nos vieux, y aurait-y moyen que j' les rachète, moi?

C't' homme a dit qu'ils allaient pas chercher gros. Si l' nouveau maître il voulait bien que j' fasse le forgeron au-dehors, p't-êt' bien dans ce ch'min

d' fer, et puis qu' mes frères ils se louent, on pourrait vous envoyer p'tit à

p'tit la somme que vous d'manderiez d' not' grand-mammy et d' nos trois vieux. (Tom suppliait d'une voix étranglée par les larmes.) Après tout c'

qu'on a passé ensemble, c'est trop dur d'être séparés, maitre...

- Entendu, répondit le maître d'un ton plus sec, tu me donnes trois cents dollars de chacun et tu les auras!

Mais, levant soudain le bras, il coupa court à la joie qu'il voyait poin-dre chez les esclaves.

- Hé là! Attention! Je ne les l,cherai que quand j'aurai l'argent!

Aussitôt le désespoir s'empara des Noirs, tandis que Tom répondait d'une voix blanche :

- On s'attendait pas à ça d' vous, maître, après tout c' que vous avez dit.

- Eh bien, le marchand, dépêchez-vous de m'en débarrasser! lança brutalement le maître en repartant précipitamment vers la grande maison.

Alors, le quartier des esclaves s'abandonna à sa douleur. Tous se pressaient, en pleurs, autour de grand-mammy Kizzy pour l'étreindre, l'embrasser, la

couvrir de caresses. Rassemblant tout son courage, elle s'efforça

de les réconforter :

- Vous en faites donc pas comme ça. On va attendre que George il revienne, moi et Sarah, mam'zelle Malizy et Pompée. «a fait déjà deux ans passés, alors, y en a plus pour longtemps. Et s'il a pas l'argent pour nous racheter, Tom et les garçons ils y arriv'ront bien...

- Oui, ma'me, on y arrivera! dit Ashford, la gorge serrée.

- Mais y a surtout une chose que vous d'vez pas oublier, si vous avez des p'tits avant qu'on s' revoie, c'est d' leur raconter d'oˇ qu'ils viennent

ma mammy Bell, mon papa africain qui s'appelait Kounta Kinté et qu'est leur grand-papa à eux. Faut leur parler d' moi, et d' mon George, et d' vous aut' aussi. Faut leur parler de tout c' qu'on - enduré, et puis comment on a changé d' maîtres. Faut leur dire qui on est!

Toutes les voix s'élevèrent : " Oui, grand-mammy, tu peux être s˚re qu'on l' fra!... Jamais on n'oubliera... "

- Allez! Faut plus pleurer! J' vous dis d'arrêter, qu' vous êtes en train

de m' noyer!

C'est à peîne si la famille vit passer les quatre jours accordés pour les préparatifs du départ. Le samedi matin, ils étaient tous debout avant le jour et, se tenant par la main, ils contemplèrent en silence le lever du soleil. Lorsque les chariots arrivèrent, quelqu'un demanda, au milieu des ultimes embrassades

- Pourquoi qu'il est pas là, Oncle Pompée?

- L' pauv' malheureux, il a dit hier soir qu'il aurait pas l' courage de vous regarder vous en aller, répondit mam'zelle Malizy.

- J' vais y faire un bécot, moi! s'écria P'tite Kizzy en courant vers la case du vieillard.

Mais à peine était-elle entrée qu'elle poussa un cri déchirant

- Oh! Seigneur Dieu!

Les esclaves se précipitèrent. Cloué dans son fauteuil, Oncle Pompée avait cessé de vivre.

93

Ce fut seulement le dimanche suivant, une fois le maître et la maîtresse partis au temple, que les esclaves purent enfin échanger leurs impressions sur la plantation Murray.

- J' voudrais pas parler trop vite, hein! dit Matilda en regardant sa couvée réunie autour d'elle, mais pendant que j' faisais ma cuisine on a pas mal discuté, avec la maîtresse. Z'ont l'air d'être de bons chrétiens.

J' crois qu'on va être bien mieux ici que chez m'sieu Lea, sauf que vot'

grand-mammy et les aut' ils sont toujours là-bas, et qu' vot' papa il est

,,,/as revenu. quoi qu' vous en pensez, vous aut'?

- Pour moi, ce m'sieu Murray il sait pas trop faire marcher une plantation, et il s'y connaît pas plus avec les esclaves, répondit Virgile.

- Tu sais, ils viennent de la ville; z'avaient une boutique à

Burlington,

et la propriété ici, c'est l'oncle du maître qui leur a laissée.

- Il m'a déjà bien répété dix fois qu'il y fallait un régisseur blanc, poursuivit Virgile. Et j' me suis tué à y dire de pas g,cher son argent comme ça, qu' c'était encore cinq ou six négros des champs qu'il y manquait, et qu'un régisseur blanc il changerait rien à rien. J'y ai dit qu'il nous

laisse faire, qu'on est très capab' pour le tabac...

- Plus souvent que j' resterais, tiens, avec un rien-du-tout d'

régisseur

blanc dans l' dos! s'indigna Ashford.

- M'sieu Murray, il a dit qu'il allait attendre de voir comment on s' débrouille, poursuivit Virgile en ignorant charitablement l'intempes-

tive sortie d'Ashford. J' l'ai supplié pour qu'il achète ma Lilly Sue et mon gamin, j'ai dit qu'elle travaillerait aussi dur que nous. Faut voir, qu'il a répondu, mais comme il avait d˚ prendre une 'pothèque sur la grande maison pour avoir de quoi nous ach'ter nous aut', ça dépen-394

drait de c' qu'y tirerait du tabac c't' année. Alors, va falloir en mettre un coup! Et si on veut pas que c't' idée d' régisseur blanc elle le reprenne, y a qu'à s'activer quand on l'verra s'am'ner. Et mêmej'vous houspill'rai un peu d'vant lui, ajouta-t-il en regardant spécialement Ashford, mais vous saurez bien pourquoi, hein?

Tiens donc! éclata Ashford, l' négro à son maître, pas vrai! J'en connais déjà un aut' comme toi!

Tom tressaillit, mais il réussit à garder son calme et feignit d'ignorer

l'allusion. En revanche, Virgile redressa sa haute taille et rétorqua, hors de lui :

- Ecoute bien c' que j' te dis, mon garçon, çui-là qui s'entend jamais avec personne, c'est qu'il a quèq' chose de dérangé! Un d' ces jours, ça pourrait causer du grabuge, tu sais. Et si c'est avec moi, j'aime autant te dire qu'y en a un des deux qui repartira sur une civière!

- Mais vous allez pas taire vos becs, non? lança Matilda en roulant des yeux furieux. Et toi, Tom, dit-elle pour détourner la conversation, j'ai

vu que l' maître il allait t' parler dans l'atelier. quoi qu' t'en penses?

- J' pense que t'as raison, on d'vrait être mieux ici, nous aut'. Mais c'est à nous d' s'y prend' comme y faut. L' maître, c'est pas d' la racaille

blanche, mais, d'un aut' côté, les négros il sait pas les manier. Moi, j'

crois

qu'il s' donne des airs d'être plus dur qu'il est pour qu'on aille pas penser

qu'il est trop bonasse, et d' là son histoire de régisseur blanc. M'est avis

qu'on a déjà mammy qui s'occupe de la maîtresse, eh bien, nous aut', faut s'occuper du maître, pour y mettre dans la tête de nous laisser faire comme on veut.

Des murmures d'approbation s'élevèrent et Matilda, toute à sa joie de voir l'avenir prometteur qui se dessinait pour les siens, y ajouta encore

une ou deux touches :

- On va faire de not' mieux pour prêt-suader m'sieu Murray d'acheter Lilly Sue et Urie. Pour vot' papa, ça dépend pas d' nous, y a qu'à

l'attend'.

Un d' ces jours, on l' verra s'am'ner...

- Avec son écharpe verte au vent et son m'lon noir sur l'oreille!

l'interrompit Mary en lançant son rire perlé.

- 'Xactement, fifille! répondit Matilda en souriant avec les autres.

Et

j' vous ai pas encore dit pour grand-mère Kizzy, Sarah et Malizy : la maîtresse a promis de m' donner un coup dl main! quand j'y ai raconté not'

séparation, on pleurait toutes les deux comme des fontaines. Bien s˚r, même dans sa position elle est pas capab' de faire ach'ter au maître trois vieilles femmes qui valent plus rien, mais elle va l' pousser à laisser Tom et les aut' louer leurs services. Alors, mettez-vous bien dans la tête qu'ici

on travaille pas juste pour un maître, mais pour arriver à réuniter not' famille.

Forte de ces résolutions, la famille inaugura les semailles de 1856.

Le maître put constater que Virgile menait rondement ses frères et soeurs pour faire fructifier la terre au maximum, ce qui laissait présager une pro-
395

metteuse récolte de tabac. Pour sa part, Tom s'affairait à remettre en état la propriété, fabriquant ses propres outils, la plupart des instruments ara-toires, ainsi que quantité d'ustensiles domestiques ou d'objets décoratifs, tirant parti du moindre morceau de ferraille depuis longtemps abandonné

à la rouille et aux orties. quant à Matilda, elle veillait au ménage et à

la

cuisine avec un soin et une compétence qui lui valaient la haute estime du maître et de la maîtresse.

Presque tous les dimanches après-midi, les Murray recevaient des visites : planteurs du comté venus leur souhaiter la bienvenue, ou vieux amis de Burlington, de Graham, de Haw River, de Mebane. En leur faisant faire le tour du propriétaire, les Murray ne manquaient jamais de désigner à

leur admiration tout ce qu'ils devaient à l'habileté de Tom. Après cela, les

invités avaient presque tous quelque chose à faire exécuter ou réparer par Tom, et m'sieu Murray y consentait, visiblement fier du succès de son forgeron. Aussi la maîtresse n'eut-elle pas à insister auprès de m'sieu Murray pour qu'il autoris,t Tom à louer ses services, car la rumeur populaire ne tarda pas à lui faire une réputation dans le comté d'Alaniance. Et ce fut

bientôt un défilf',- quotidien dans la plantation Murray : des esclaves apportaient à Tom outils et objets à réparer; des Blancs venaient lui demander, croquis en main, d'exécuter tel ornement de ferronnerie; ou encore des clients sollicitaient de m'sieu Murray la délivrance d'un laissez-passer pour

Tom, afin qu'il vienne effectuer un ouvrage dans leur plantation ou leur maison de ville. Dès 1857, Tom travaillait de l'aube à la nuit - sauf le dimanche. Les clients réglaient directement m'sieu Murray selon un barème assez précis : il fallait compter quatorze cents le fer pour le ferrage

d'un cheval, d'une mule ou d'un boeuf; un bandage de roue : trente-s t ep

cents; réparation d'une fourche : dix-huit cents; aiguisage d'une pioche : six

cents. Les travaux de ferronnerie à façon étaient estimés en fonction de

@V,,,r importance : par exemple, cinq dollars pour une grille d'entrée décorée

d'un motif de feuilles de chêne. Tous les dimanches, m'sieu Murray remettait à Tom dix pour cent des sommes qu'il avait encaissées. Tom confiait alors l'intégralité de son gain à Matilda, qui en emplissait progressivement

des bocaux de verre qu'elle enfouissait dans la terre - en des lieux qu'ils étaient seuls à connaître.

Les travailleurs des champs avaient congé à partir du samedi à midi.

P'tite Kizzy et Mary - dix-neuf et dix-sept ans - ne perdaient pas une minute : elles se lavaient des pieds à la tête dans un baquet, tressaient

leurs cheveux crépus en dures petites nattes retenues par un lien, se lustraient le visage avec de la cire d'abeille. Et elles faisaient leur entrée

dans la forge, avec leurs robes de cotonnade fraîchement empesées, apportant une cruche d'eau ou de citronnade. Après avoir servi Tom, elles offraient à boire au petit groupe d'esclaves qui ne manquaient jamais d'être

réunis là, à attendre tel objet promis par Tom pour la fin de la semaine. Et Tom s'égayait en entendant l'esprit de repartie dont faisaient preuve ses soeurs - et toujours avec de jolis garçons! Aussi 396

ne fut-il pas surpris d'entendre, un samedi soir, Matilda les tancer d'importance :

- J' suis pas aveugle, non! il vous vois p't-êt' pas remuer d'

l'arrière-

train au milieu d' ces hommes?

P'tite Kizzy contre-attaqua avec feu

- Dis donc, mammy, on est des femmes, nous! Y avait jaaaamais d'hommes chez m'sieu Lea!

Matilda s'en tira en marmonnant, mais Tom sentit qu'elle avait volon tairement exagéré la semonce. Il en reçut la confirmation peu après, lorsque ce fut à son tour d'être interpellé par sa mère :

- Sous ton nez, qu' ça s' passe, et toi tu dis rien! Tu pourrais au moins faire attention qu'elles tirent pas l' mauvais numéro, non?

Mais la famille n'était pas revenue de ses surprises, car ce ne fut pas

cette aguicheuse de P'tite Kizzy qui annonça la première qu'elle voulait sauter le balai, mais Mary, la " raisonnable ". Elle avait fixé son choix sur

un palefrenier d'une plantation toute proche de la petite agglomération de Mebane. " Mammy, tu voudrais pas t' mêler de prêt-suader l' maître de pas d'mander trop cher de moi quand l' maitre à Nicodème il offrira d' m'acheter? Comme ça, on pourrait habiter ensemb', nous deux. " Matilda réserva sa réponse, et la pauvre Mary s'en fut en pleurant toutes les larmes

de son corps.

Seigneur! «a s' mélange dans ma tête, confia Matilda à Tom.

J' suis contente pour la gamine, pasque j' vois bien qu'elle est heureuse.

faire à c't' idée qu'elle soye vendue encore une fois.

Mais j' peux pas m'

Faut pas parler comme ça, mammy. Moi, j' voudrais sur ment pas qu' ma femme elle soye dans une aut' plantation! T'as qu'à regarder Vir gile. L'en est malade que sa Lilly Sue elle est restée là-bas.

- Mais y a pas que cte Mary, mon garçon. J' parle pas de toi ni d' Virgile, mais prends tes frères : tous les dimanches que Dieu fait, les v'là

partis à courailler!

- Dis donc, mammy! On est des hommes, non? l'interrompit sèchement Tom.

- J' discute pas d' ça, mon garçon. Seul'ment, on voulait réuniter not' famille, hein? Et elle est justement en train de s' désuniter!

Tom ne trouvait pas de mots pour réconforter Matilda. Il savait qu'entre la perspective du départ de ses enfants et l'absence de Chicken George, qui se prolongeait bien au-delà du délai prévu, elle n'avait que trop

de sujets de tristesse.

- Tiens, puisqu'on est en train d' penser à grand-mammy, Soeur Sarah et mam'zelle Malizy, dit-il pour changer de sujet de conversation, combien qu'on a d' côté, mammy?

- «a, je l' sais à un cent près : quat'-vingt-sept dollars et cinquante-deux cents.

- Faudrait qu' j'arrive à m' faire plus d'argent.

- Et puis qu' Virgile et les aut', ils contributent un peu plus!

- Ils sont pas fautifs. C'est pas facile de trouver à s' louer pour les

cultures, avec les négros 'mancipés qui s' tuent à l'ouvrage pasque s'ils ont

pas leurs vingt-cinq cents par jour ils crèvent de faim! Moi, j' vais en mettre un coup! Avec ça qu'elles se font pas jeunes, hein?

- Ta grand-mammy doit avoir dans les soixante-dix ans, et Sarah et Malizy en ont près d' quat'-vingts. Et tu sais c' que ça m' fait penser? Ta grand-mammy elle racontait qu' son papa africain il comptait son ,ge en mettant des cailloux dans une gourde. Eh bien, y a longtemps qu'il a d˚

s'arrêter d' compter, si elle, ça lui fait soixante-dix ans! Il est plus de c' monde et la mammy Bell non plus, pauv' malheureux!

- Eh oui! Des fois, c'est comme si j' les connaissais, tellement qu'on m'en a parlé. Mais j' voudrais savoir à quoi ils ressemblaient.

La mère et le fils s'absorbèrent chacun dans ses pensées. N'était-ce pas le moment, s'interrogeait Tom, de parler d'un sujet qu'il avait jusque-là

soigneusement dissimulé, mais qui prenait à présent une tournure promet-teuse?

Y a un moment, tu m'as d'mandé si j' voulais me marier, hein, mammy?

Oui, mon garçon! répondit Matilda d'un air de joyeuse attente.

Tom aurait donné n'importe quoi pour ravaler ses paroles, mais il était trop tard.

- Ben, j'ai un peu parlé avec une fille...

- C'est pas Dieu possib', Tom; quelle fille?

- Tu la connais pas. Son nom c'est Irène, mais y en a qui l'appellent Reinie. Elle est à ce m'sieu Edwin Holt, domestik' à la grande maison,

- Tu veux dire à c' grand m'sieu Holt que j'ai entendu l' maître et la maîtresse en parler? «ui qu'a la grosse filature au bord de l'Alamance?

- Oui, ma'me.

- Alors, c'est la grande maison oU t'as fait les jolies grilles pour les

fnêtres?

- Oui, ma'me, répondit Tom d'une petite voix.

- Seigneur! s'écria Matilda d'un air extasié. Y en a enfin une qu'a passé le licou à mon sauvage! Oh! Tom! j' suis-t-y heureuse! balbutia-t-elle

en se jetant sur lui pour l'embrasser. Tu sais, l' maître, il te l'achètera, tu

peux y compter. Allez, dis-moi un peu comment qu'elle est?

Devant les yeux de Matilda s'allongeait déjà toute une rangée de gros g,teaux de noces - les plus beaux qu'elle aurait jamais confectionnés de sa vie...

quelques mois plus tôt, à peine rentré de l'office dominical avec la maîtresse, m'sieu Murray avait demandé à Matilda d'aller quérir Tom.

L'expression et le ton du maître trahissaient sa satisfaction. Il venait

de recevoir un billet de M. Edwin Holt, le propriétaire de la grande filature

de coton, dit-il à Tom. Sa femme avait eu l'occasion d'admirer une ferronnerie d'art qu'il avait exécutée, et elle souhaitait lui confier l'exécution de

grilles pour les fenêtres de sa propriété des " Caroubiers ", selon un modèle

qu'elle avait dessiné elle-même.

Le lendemain matin, m'sieu Murray remit un laissez-passer à Tom, lui expliqua le chemin à suivre et lui prêta une mule - car la propriété

Holt était assez éloignée.

Le jardinier noir qui l'accueillit le fit attendre au bas du perron.

Bien-

tôt parut ma'me Holt. Elle avait déjà vu des pièces exécutées par Tom, dit-elle, et elle tenait à l'en féliciter. Puis elle lui montra ses croquis : elle

voulait des grilles imitant un treillage abondamment garni de plantes grimpantes. " J' crois que j' pourrai y arriver, ma'me, dit Tom après avoir examiné soigneusement le modèle. J' vais faire tout mon possib'. " Mais, étant donné la compiàité du dessin, ainsi que le nombre et la variété des fenêtres, il ne comptait pas en avoir fini avant deux mois. Ma'me Holt parut trouver ce délai très raisonnable et, confiant ses croquis à Tom, elle le laissa à sa toute première t,che : mesurer très précisément chaque baie.

Au début de l'après-midi, alors qu'il venait d'attaquer les fenêtres de

l'étage, qui donnaient sur une véranda, il eut soudain l'impression qu'on le regardait. Tournant les yeux, il aperçut dans l'encadrement de la fenêtre

suivante une véritable beauté à la peau cuivrée. Bien prise dans son simple uniforme de domestique, les cheveux tirés en un gros chignon, elle secouait son chiffon à meubles tout en dévisageant Tom d'un oeil amical. Seule la réserve naturelle de Tom l'empêcha de montrer sa stupéfaction, et il s'empressa de se découvrir en balbutiant

- Bjour, mam'zelle!

- Bjour à toi! répondit-elle avec un lumineux sourire.

L'instant d'après elle avait disparu.

Pendant tout le chemin du retour, Tom ne put détacher sa pensée de la jeune fille. Il s'aperçut soudainement qu'il ne savait pas comment elle 399

s'appelait. Elle avait tout au plus dix-neuf ou vingt ans. Mais une fille aussi

jolie devait déjà être mariée, ou au moins promise...

Il ne fallut pas plus de six jours à Tom pour exécuter tous ses encadrements de fenêtres - simple travail d'assemblage, par soudure, d'épaisses lames de fer préalablement coupées aux dimensions. Mais ensuite commencèrent les difficultés. En passant dans des filières de plus en plus étroites des barres de fer chauffées à blanc, il obtenait bien des tiges aussi

minces que celles du lierre ou du chèvrefeuille. Seulement, il n'arrivait pas

à reproduire les courbes fluides des végétaux. Alors, au lieu de s'acharner inutilement, il prit le temps d'aller voir les plantes elles-mêmes, d'étudier

de près leurs gracieux rejets, la souple torsion de leurs tiges.

Maintenant,

il sentait qu'il saurait mieux les imiter.

Tous les jours, m'sieu Murray devait apaiser des clients dépités, en expliquant que Tom ne pouvait procéder qu'aux réparations absolument pressantes, car il exécutait un important ouvrage pour M. Edwin Holt -

annonce à laquelle résistaient peu d'indignations. M'sieu Murray et sa femme suivaient attentivement les progrès du travail de Tom, et ils amenaient même leurs visiteurs à la forge, si bien qu'ils étaient parfois huit ou dix à le regarder oeuvrer.

Dès qu'il avait vu les dessins de ma'me Holt, Tom s'était douté que le plus difficile serait de faire les feuilles. Alors, fort de sa première expérience, il reprit ses promenades dans la nature, contemplant chaque feuille,

la fixant dans sa mémoire. Puis il passa à l'exécution. Martelant de sa lourde masse carrée des petits morceaux de métal cuits et recuits, il obtint

d'abord de minces lames dont il découpa les bords à la cisaille. Ensuite vint l'étape la plus délicate : la mise en forme au marteau à emboutir. La

moindre maladresse pouvait tout g,cher : le four porté à un trop haut point d'incandescence, un martelage trop appuyé.

Restait encore le travail de soudure pour le dessin des nervures et la fixation des feuilles sur les tiges. Mais, cette fois, Tom était content n'y en avait pas deux pareilles, exactement comme dans la nature. Il ne restait plus, après cela, qu'à monter les foisonnantes grilles sur les encadrements.

" On dirait qu' c'est des vraies plantes! " s'écria Matilda en contemplant avec révérence l'oeuvre de Tom. Enthousiasmée, P'tite Kizzy parut en oublier pendant un moment les trois jolis-coeurs qui tournaient autour d'elle. Les frères de Tom eux-mêmes ne cachèrent pas leur admiration. Le maître et la maîtresse se montraient à la fois heureux et fiers de posséder un tel forgeron.

Et Tom retourna pour la seconde fois à la propriété Holt, cette fois avec le chariot chargé de grilles. Ma'me Holt lui réserva un accueil plus que chaleureux. Et, lorsqu'il eut soumis une grille à son approbation, elle se répandit en exclamations, battit des mains et finit par appeler sa fille et ses grands fils, qui rivalisèrent aussitôt d'éloges avec leur mère.

Deux heures plus tard, les grilles du rez-de-chaussée étaient déjà en 400

place; entre les membres de la famille Holt et plusieurs esclaves qui avaient

d˚ se passer le mot, les admirateurs ne manquaient pas. Mais o˘ était-elle?

Un des fils Holt conduisit Tom à l'étage, mais c'est à peine s'il jeta un coup d'oeil au grand vestibule ciré, au majestueux escalier. C'était justement en mesurant les fenêtres qui donnaient sur la véranda qu'il l'avait vue. qui était-elle, o˘ était-elle, quelles étaient ses fonctions? Il ne pouvait

questionner personne. Il était si déçu qu'il travailla avec une sorte de fureur. Le mieux était d'en avoir fini au plus vite et de filer.

Il en était à sa troisième grille lorsque des pas précipités résonnèrent

dans l'escalier : et voici qu'elle était devant lui, tout essoufflée. Tom ne pou

vait pas articuler un mot.

- Bjour, m'sieu Murray!

…videmment, elle ne pouvait savoir qu'il s'appelait Tom " Lea ", elle lui

donnait le nom de son maître.

- Bjour, mam'zelle Holt! répondit-il en tortillant son chapeau de paille.

- J'étais au fumoir à fumer d' la viande. J' viens seulement d' savoir vot'venue... Oh! c'est-y beau! s'exclama-t-elle brusquement en découvrant une grille. Y a ma'me Emily, en bas, qu'arrête pas d' parler d' vous.

Tom remarqua qu'elle avait les cheveux serrés dans un foulard, à la façon des Noires des champs.

- J' croyais qu' vous étiez femme de chamb'.

aîtres,

- «a m' plaît pas d'être toujours à la même besogne, et les m ils me laissent faire. Mais c'est pas tout ça, hein! faut que j' m'en retourne.

J'ai mon ouvrage, et vous aussi...

Tom ne pouvait la laisser partir sans savoir son nom.

- Irène. Mais on m'appelle Reinie. Et vous?

- Moi, c'est Tom.

Et voilà, maintenant elle allait partir. Alors, Tom risqua le tout pour

le toat

- Mam'zelle Irène, vous avez-t-y une connaissance?

Elle le dévisagea longuement, avec intensité. Il se serait battu d'avoir été aussi maladroit.

- M'sieu Murray, c' que j' pense, moi, j' le dis tout dro quand j'ai

vu qu' vous étiez si peu hardi, l'aut' fois, je m' suis d'mandé q'u'une chose

va-t-y seulement rev'nir me voir?

Tom faillit en tomber de tout son haut.

Dès lors, il avait commencé à demander des laissez-passer au maître pour sortir le dimanche. M'sieu Murray lui prêtait aussi la carriole et la mule. Tom avait un prétexte tout trouvé auprès de sa famille : il courait les routes pour ramasser des vieux métaux, déchets ou objets de rebut.

Comme Irène habitait loin - quatre bonnes heures aller et retour - il ne manquait jamais, en variant ses itinéraires, de ramener une moisson qui rendait ses randonnées plausibles.

Dans la propriété Holt, le quartier des esclaves réservait un chaleu-

reux accueil à Tom. " Tu sais pourquoi ils t'aiment, les gens? lui expliqua Irène à sa façon naÔvement directe. C'est pasqu'au lieu d'en installer avec tout c' que tu sais faire, t'es timide comme c'est pas possib'. "

Tom emmenait Irène dans la carriole. Et puis ils faisaient halte et se promenaient - après avoir mis la mule à paître, au bout d'une longe.

- Mon papa, c'est un Indien. Ma mammy disait qu'il s'appelait Hil-lian. C'est à cause de lui qu' j'ai c'te couleur, expliqua un jour Irène.

Comme elle avait une vraie carne de maître, elle s'est ensauvée. Mais v'là

qu' des Indiens, ils l'attrapent dans les bois, et puis ils la ramènent dans

leur village. Alors, elle s'est mise avec mon papa, et c'est comme ça que j' suis née. Seul'ment, quand j'étais encore qu'une p'tite misère, y a des Blancs qu'ont attaqué l' village et tué tout plein d' monde. Mais 1

ma mammy, ils l'ont ram'née à son maître. Il y a flanqué une rossee terrib', qu'elle disait, et puis il l'a vendue à un négrier.Mais on a eu la chance d'être achetées par m'sieu Holt - eux, c'est des gens d' qualité, enfin, pour c' qu' est des maîtres, hein! C'était elle qui fsait tout le linge.

Mais, y a p't-êt quat' ans, l'a été emportée par une sale maladie. Moi, à c't' heure, j'ai dix-huit ans - dix-neuf au Nouvel an. Et toi, quel

,ge que t'as?

Vingt-quat'.

raison de Tom dressa un court portrait de sa famille, ajoutant qu'en leur arrivée récente ils étaient dépaysés, en Caroline du Nord.

J'en sais pas mal sur le coin, à cause que les Holt c'est du grand monde, alors, il en défile des invités, et moi, j' suis pas sourde. Parait qu' les arrière-grands-pères des Blancs du comté d'Alamance, ils sont v'nus d' Pennsylvanie avant c'te guerre d'Indépendance. Avant, y avait guère que des Indiens Sissipaws dans l' coin, mais z'ont été massacrés par les soldats

de c't' Angleterre. Alors, les Anglais qui rn'naient les colonies, ils ont mis

c' morceau d' Caroline du Nord en vente à moins de deux cents l'acre, pour ceux-là qu'arrivaient plus à s' caser en Pennsylvanie. Et v'là tout c' monde qu'entasse ses affaires dans des chariots b,chés pour se ram'ner par ici. Y avait des quakers, des presbytériens écossais, des luthé-riens allemands. Et les v'là à défricher et à planter, mais z'avaient plutôt

des p'tites fermes et ça a toujours continué comme ça. Alors, dans l' coin, on connaît pas tellement la grande plantation avec des masses de négros.

Tom attendait impatiemment ce moment du dimanche o˘ ils se retrouveraient tous les deux, sur les routes de campagne bordées de champs

de blé, de maÔs, de tabac et de coton, o˘ tranchait parfois la tache verte des rangées de pommiers ou de pêchers. De temps à autre, il sautait à

bas du chariot pour ramasser un morceau de ferraille, lorsque ce n'était pas au tour d'Irène, qui avait aperçu sa fleur préférée : la rose sauvage.

Irène semblait tout connaître de ce qu'ils rencontraient : entrepôt, 402

église, école, cantine ambulante. (, C'est à force d'entend' le maître raconter

à ses invités c' que ceux d' sa famille ils ont fait dans l' comté

d'Alamance;

z'ont fait presque tout. " Lors de leur premier dimanche ensemble, elle avait d'ailleurs tenu à montrer à Tom la filature Holt, sur les bords de l'Alamance - signe irréfutable de sa prééminence.

Tom se fatiguait d'entendre à tout propos Irène encenser le maître et sa famille. Ainsi, ce samedi o˘ ils s'étaient aventurés à Graham, le chef-lieu du comté : " L'année de c'te grande ruée vers l'or en Californie, le père du maître l'a été un des gros bonnets qu'ont ach'té l' terrain et fait b,tir c'te ville qu'est dev'nue le chef-lieu. " Le samedi suivant, comme ils

passaient devant une grosse pierre commémorative au bord de la route de Salisbury, Irène reprit la litanie : " C'est là qu'y a eu c'te bataille d'Alamance, juste sur la plantation au grand-père du maître. Les gens, ils en pouvaient plus de c' que ce roi leur rsait supporter, alors ils ont tiré

sur

les habits rouges. L' maître, il dit que c'te bataille a été l' père-lude à

la

guerre d'Indépendance qu'est v'nue cinq ans après. "

Pour sa part, Matilda commençait à s'énerver sérieusement. Elle en avait assez de ce secret qui s'éternisait. " quoi qu' tu cherches. hein? Tu la

montrer, ton Indienne? " Dissimulant son irritation, Tom bal-veux pas

butia quelques mots indistincts. Matilda en fut si exaspérée qu'elle frappa un grand coup : " «a s'rait-y qu'elle est trop bien pour nous à cause que

-,es maîtres c'est du si beau monde? "

Pour la première fois de sa vie, Tom tourna les talons et s'en fut sans a mère. Et pourtant, comme il aurait voulu pouvoir confier répondre à s

à ouelqu'un le doute qui s'était emparé de lui : devait-il continuer à fréquenter Irène? il lui vouait un profond amour - de cela, il était s˚r.

N'avait

elle pas tout pour lui plaire? Charme, malice, finesse - et sa beauté de sang-mêlé! Mais, à sa façon réfléchie, Tom avait décelé deux questions d'importance qui risquaient d'entacher leur union.

La première tenait à ce que lui-même n'avait amais pu se départir i à l'égard des Blancs - m'sieu et ma'me Murray compris - d'un reste de méfiance, les aimer sans aucune restriction, tandis qu'Irène semblait adorer, sinon révérer, ses maîtres. C'était donc là un point sur lequel ils ne pourraient s'entendre totalement.

La seconde, et peut-être la plus épineuse, c'était l'attachement qu'avaient les Holt pour Irène - trait qui s'observait parfois chez les riches

planteurs à l'égard de leurs domestiques. Il savait qu'il ne pourrait jamais

supporter d'être uni à une femme vivant dans une autre plantation, situation impliquant, entre autres, la honte toujours renouvelée de devoir solliciter des maîtres l'autorisation d'aller rendre ses devoirs conjugaux.

Tom allait jusqu'à se demander si la seule issue honorable, aussi douloureuse f˚t-elle, ne serait pas la rupture pure et simple.

Le dimanche suivant, au cours de leur promenade en chariot, Irène lui demanda d'un ton inquiet

quoi qui va pas, Tom?

- Rien du tout, répondit-il laconiquement.

Au bout d'un moment, elle revint à la charge avec son habituelle fran chise :

- …coute, si tu veux rien dire, j' te force pas, mais j' vois bien qu' t'es tourmenté.

Et voilà! songeait Tom. Alors que ce qu'il admirait le plus, parmi les qualités dIrène, c'était sa franchise et sa droiture, lui-même, depuis des mois, n'avait été que dissimulation. Il lui avait caché ce qu'il pensait véritablement, sous le fallacieux prétexte qu'ils risquaient d'en souffrir l'un et

l'autre. Cette situation - et l'amertume qu'il en concevait - ne pouvait se prolonger.

Alors, il demanda à Irène, sur le ton de la conversation J' te l'avais raconté, pour mon frère Virgile, qu' sa femme elle était chez un aut' maître quand m'sieu Lea il nous a vendus?

Depuis peu, justement, Virgile avait retrouvé Lilly Sue et Urie, car m'sieu Murray, cédant aux instances de Tom, avait fait le voyage jusqu'au comté de Caswell pour les acquérir. Mais, comme la question n'était pas là, il choisit de taire cette partie de l'histoire.

Ben, tu vois, une supposition qu' ça m' viendrait à l'idée d' penser à marier quelqu'un.... moi, j' pourrais pas si qu'on d'vrait pas habiter dans

la même plantation.

Et moi non plus, tiens! lança Irène avec un tel emportement qu'il faillit en l,cher les guides.

- quoi qu' t'as dit?

- Pareil que toi, t'as bien entendu!

i@

Tom ne pouvait plus reculer.

- Tu sais bien qu' ma'me et m'sieu Holt ils voudront jamais t'

vendre!

- Ils voudront quand j' voudrai! répondit calmement Irène.

- Mais quoi qu' tu racontes? demanda Tom, qui se sentait vaciller.

- Sauf ton respect, c'est pas tes affaires, c'est les miennes.

- Ben, si tu te fsais vendre, on pourrait...

Les mots étaient sortis de sa bouche presque malgré lui.

quand tu voudras...

Tom réfléchissait fiévreusement. Les Holt n'allaient-ils pas exiger une

somme énorme pour une telle perle?

- Faut d'mander à ton maître si il veut m'acheter, reprit Irène.

- Il voudra. répondit Tom avec une feinte assurance. Mais faudrait savoir combien tu pourrais aller chercher. L'a besoin d'avoir une idée, l' maître.

- Dis-y d' faire une offre convenab', ça suffira.

Stupéfait, Tom contemplait Irène. Et Irène contemplait Tom.

Tom Murray, des fois, t'es exaspérant! Tu m' l'aurais d'mandé que j' te l'aurais dit dès l' premier jour! D'puis l' temps qu' j'attends qu'

tu

t' décides! Attends un peu qu'on soye ensemb', tu verras si j'y fais pas des entailles dans ta tête de bois!

404

C'est à peine si Tom sentit les coups que faisaient pleuvoir les petits

poings sur sa tête, sur ses épaules : pour la première fois de sa vie, il étreignait une femme...

95

Au bruit de sanglots qui montaient du vestibule, ma'me Holt se précipita, anxieuse - Irène gisait dans un coin, prostrée, en pleurs.

qu'y a-t-il, Irène?

Ma'me Emily se pencha et secoua sa malheureuse femme de chambre.

Allons, veux-tu bien te relever. qu'est-ce qu'il y a?

Irène se releva et, chancelante, elle avoua d'une voix mouillée à la maîtresse son amour pour Tom, son désir d'être unie à lui, plutôt que de devoir résister sans fin aux pressantes avances de certains jeunes maîtres.

Cédant à la fiévreuse insistance de ma'me Holt, elle cita deux noms.

Le soir même, les Holt prenaient le sage parti de vendre Irène au plus vite - justement, M. Murray avait fait une offre.

Mais, comme m'sieu et ma'me Holt aimaient sincèrement Irène et estimaient hautement Tom, ils insistèrent pour que leur mariage ait lieu aux

,(Caroubiers ". Les maisonnées blanches et noires des Holt et des Murrav e'

se retrouvèrent sur la pelouse devant la grande maison, et ce fut m'si u Holt lui-même qui conduisit Irène devant le pasteur.

Mais le moment peut-être le plus émouvant pour la jeune épousée fut celui o˘ le marié lui offrit la plus délicate rose de fer qui se p˚t voir, amoureusement travaillée dans un métal pur et comme vivant... Tandis que les invités l'admiraient à l'envi, Irène dit, dans un souffle : " J'ai jamais rien

vu d' si beau, Tom! C'te rose, elle me quittera jamais. Et moi, avec toi.

ça s'ra pareil! "

Les Blancs, radieux, rentrèrent dîner dans la grande maison, tandis que les Noirs s'installaient autour de la longue table dressée dans la cour,

et sur laquelle s'étalait un véritable festin. Après son troisième verre de vin vieux, Matilda confia à Irène, d'une langue légèrement incertaine :

- On peut dire que ta mère t'a réussie! Et moi qui croyais qu'mon Tom aurait jamais l' courage de proposer l' mariage à une fille...

Mais Irène l'interrompit d'une voix sonore

Il l'a pas proposé!

Une tempête de rires salua sa déclaration.

405

Depuis le mariage, disait-on en riant autour de Tom, son marteau semblait chanter sur l'enclume. Et, de fait, nul ne l'avait jamais connu aussi souriant ni aussi communicatif. Et il redoublait encore d'activité.

Lorsqu'il ne s'agissait que d'une petite réparation ou d'un aff˚tage d'outil,

il l'exécutait sur-le-champ, pour éviter au client de revenir. Certains esclaves s'asseyaient sur des billots pour attendre, mais la plupart préféraient rester debout, à discuter par petits groupes. Les Blancs, eux, s'installaient

de l'autre côté, sur des bancs rustiques que Tom avait confectionnés lui-même et judicieusement plantés à une distance qui lui permettait, tout en

travaillant, d'entendre leurs propos - à leur insu, bien entendu. Les Blancs

trompaient leur attente en fumant, en tailladant un bout de bois, en faisant

de temps en temps honneur à leur flasque de poche - mais surtout en discutant, eux aussi. La cour de l'atelier devenait un lieu de rencontre, o˘

l'on

trouvait toujours quelqu'un à qui parler - et ainsi Tom pouvait-il nourrir les veillées du quartier des esclaves de menues nouvelles quotidiennes, occasionnellement relevées de " grandes nouvelles ".

Ainsi cette campagne antiesclavagiste qui n'arrêtait pas de se développer, à cause des abolitionnistes du Nord, que les Blancs vomissaient. " Ils disent que c' président Buchanan frait mieux de t'nir au large c'te sale bande d'amis des Noirs, sans ça, l'aura pas un parte-rizan dans l' Sud. "

Mais leur plus féroce haine, les Blancs la réservaient à " m'sieu Abraham Lincoln, qu'à parlé d'affranchir les esclaves... "

Y a pas plus vrai, dit Irène. «a doit être l'année dernière, tiens, qu'on disait qu' si il la fermait pas, l'allait perci-pi guerre contre l' Sud! ter l' Nord dans une

- Mon maître d'avant, l'était comme possédé! s'écria Lilly Sue. Avec ses longues jambes et ses bras qui y vont jusqu'aux g'noux, qu'il disait, et puis sa vilaine face poilue, personne irait parier s'il ressemble plus à

un gorille ou à un singe! L'était-y pas né dans une cabane de rondins, et comme c'était tout pauv' comme Job, ça mangeait du putois et d' l'ours, et quand ça en avait pas attrapé, ça t' fendait les b˚ches pour faire les clôtures - du labeur de nègre, quoi!

T'as pas dit que m'sieu Lincoln, c'était un avocat à c't' heure?

demanda P'tite Kizzy.

J' m'en moque pas mal, moi, de c' qu'ils disent, les Blancs! déclara Matilda. Pour les retourner comme ça, faut que ce m'sieu Lincoln il nous fasse du bien à nous aut'. A c' que j'entends, ça s'rait un peu comme MoÔse qu'il voulait libérer les enfants d'IsraÎl!

- Pour moi, il ira jamais assez vite! conclut Irène.

De même que Lilly Sue, Irène avait été achetée par m'sieu Murray pour travailler aux champs. Seulement, elle était très vite arrivée à se faire

fabriquer un métier à tisser par Tom - était-il capable de lui refuser quelque chose? Alors, la nuit, bien après l'heure du coucher des esclaves, montaient les clic-clac réguliers du métier. Bientôt Tom arborait - d'un air un peu gêné - une chemise tissée, taillée et cousue par sa femme. " C'est 406

ma mammy qui m'a appris à faire ça ", répondait modestement Irène lorsqu'on la complimentait. Et voici qu'elle se mit à carder, filer, tisser, tailler

et coudre de pimpantes robes pour Lilly Sue et P'tite Kizzy. Cette dernière rayonnait dans sa parure neuve, d'autant plus qu'après avoir fait tourner maintes têtes elle venait de s'attacher un nouveau soupirant : Amos, homme à toutes mains dans l'hôtel de la Compagnie des chemins de fer de Caroline du Nord, tout récemment édifié à proximité des ateliers de réparation.

Irène fit ensuite des chemises pour chacun de sesbeaux-frères - même ce grognon d'Ashford en fut touché. Matilda et elle-même ne vinrent qu'en dernier : tabliers, blouses et bonnets assortis. Ou plutoi en avant-dernier,

car il y eut encore la robe et la chemise qu'elle confectionna pour ma'me et m'sieu Murray, et qui les comblèrent d'autant plus d'aise qu'elles provenaient du coton de leur plantation. Radieuse, la maîtresse essaya aussitôt la robe et tourna sur elle-même pour la faire admirer à Matilda - non moins ravie qu'elle.

- Je ne comprendrai jamais pourquoi les Holt nous ont vendu Irène à un prix si modéré, remarqua-t-elle.

- Pour moi, répondit Matilda qui savait le fin mot de l'histoire par Irène, c'est à cause qu'ils estimaient tellement mon Tom.

Aimant beaucoup les couleurs, Irène ramassait plantes et fleurs pour teindre ses tissus. Et voici qu'au début de l'automne 1859 tous les étendoirs

à linge de la plantation Murray se constellèrent, en fin de semaine, de pièces d'étoffe o˘ dominait, parmi les rouges, les verts, les bleus, les pourpres et les marrons, certain jaune dont elle avait le secret. Et, petit à

petit,

Irène abandonna les travaux des champs sans que quiconque sembl,t s'en formaliser. Tout le monde, depuis les maîtres jusqu'à cette petite vermine d'Urie - qui allait sur ses quatre ans - paraissait sensible au fait qu'elle

paraît la vie quotidienne d'un nouvel éclat.

- Pour moi, si j' tenais tant à Tom, c'est pasque tous les deux on aime tellement fabriquer des choses pour les gens, confia-t-elle à Matilda, un soir d'octobre o˘ le froid les avait réunies devant l',tre.

Et elle ajouta, en jetant à sa belle-mère un malin regard en dessous Comme je connais Tom, c'est pas la peine de vous d'mander s'il vous a dit qu'on fabriquait aut' chose...

Déjà Matilda était debout, poussant des cris de joie, la serrant dans ses bras.

- Fais-moi une p'tite gamine, mon chou, une mignonne que j' pourrai bercer et pomponner!

Pendant tout l'hiver, alors que sa grossesse avançait, Irène déploya une incroyable activité. Il n'était pas un endroit de la grande maison ou du quartier des esclaves qu'elle n'embellît d'un ouvrage de ses mains.

Tapis

tissés à partir de chutes de tissu; bougies de couleur parfumées, pour les fêtes de fin d'année; peignes de corne; récipients, louches ou nids d'oiseaux

taillés dans des gourdes. Elle tint à décharger entièrement Matilda de la 407

lessive et du repassage. Et, comme elle glissait dans le linge des feuilles de rose séchées ou des brins de basilic, tous les Murray, blancs et noirs, avaient le plaisir d'endosser des vêtements imprégnés d'une discrète senteur.

Au mois de février, Matilda enrôla Irène dans une conspiration à

laquelle participait aussi Ashford, pour une fois coopératif. Après lui avoir

exposé son plan, Matilda exigea le secret : " Va surtout pas en toucher un traît' mot à Tom, l'est tellement conv'nab', lui! " Mais Irène ne voyait, pour sa part, aucune objection à jouer le rôle qui lui était assigné. Dès qu'elle eut l'occasion de se trouver seule à seule avec P'tite Kizzy, elle lança avec le plus grand sérieux :

- Faut que j' te dise quèq' chose qui m'est v'nu aux oreilles. C't'

Ash-

ford dégoi.se qu'y aurait une fille de toute beauté qu'aurait l'oeil sur Amos,

et c'est déjà pas mal embringué. Ashford. il sait ça à cause que sa connaissance, elle est dans la même plantation que c'te fille. Paraîtrait qu'il va la

voir les soirs de s'maine - toi, c'est jamais qu' les dimanches, hein? A c'

qu'elle clame, y en aurait plus pour longtemps avant qu'il saute le balai avec elle, Amos...

Matilda fut plus que satisfaite d'apprendre que P'tite Kizzy avait aussitôt gobé l'hameçon : il était temps, pour elle, de se ranger, et Am os était un soupirant sérieux et solide.

Lorsque celui-ci arriva, le dimanche suivant, Tom lui-même laissa paraître son étonnement devant l'accueil de P'tite Kizzy. Jamais on ne l'avait vue aussi vive, enjouée, mutine même à l'égard de ce taciturne Amos qu'elle avait, jusque-là, toujours paru trouver suprêmement assommant. Il ne

fallut encore que quelques dimanches du même genre pour que la jeune fille confess,t à Irène - son idole - qu'elle était amoureuse. Irène transmit

d˚ment l'information à Matilda, qui s'en montra ravie.

Mais les dimanches défilaient, et il n'était toujours pas question de mariage.

- A c't' heure, j' suis pas tranquille, confia Matilda à Irène. Ils vont

fricoter ensemble, ça c'est s˚r. T'as qu'à voir, dès qu'il s'amène, les v'là partis tous les deux, et ça s' parle tout bas, et ça s' rapproche. Et j'ai

deux raisons de m'tourmenter. «a peut finir qu'elle se retrouve avec un gros

ventre avant d' l'avoir marié. Mais va savoir aussi si c' garçon, qu'a l'habitude des ch'mins d' fer et des gens qui voyagent, il y a pas mis en tête de s'ensauver dans l' Nord! L'est capab' de tout, c'te gamine!

Le dimanche suivant, à peine Amos était-il arrivé que Matilda servait un gros g ,teau fourré et un cruchon de citronnade. Sans doute ne cuisinait-elle pas aussi bien que P'tite Kizzy, s'exclama-t-elle avec volubilité, mais

Amos allait tout de même lui faire le plaisir de manger une trancne ae son g,teau et de bavarder un peu. non?

Amos n'avait d'autre choix que de s'exécuter, tandis que P'tite Kizzy ravalait son indignation sur un regard comminatoire de Tom. Tout en go˚tant, la famille échangeait de menus propos auxquels Amos ne s'asso-408

ciait guère que par quelques monosyllabes. Au bout d'un moment, P'tite Kizzy n'y tint plus : les siens ne se doutaient pas de toutes les choses intéressantes que son galant avait à raconter!

- Amos, dis un peu c' que c'est qu' ces grands poteaux et puis ces fils que les Blancs du ch'min d' fer ils viennent d'agencer!

- J' sais pas si j'arriv'rai à descriter ces machins, prévint Amos.

Z'avaient planté des grands poteaux, et l' mois dernier, v'là qu'ils tendent

plein d' fils d'un faîte à l'aut'...

- A quoi qu' c'est bon? l'interrompit Matilda.

- Attends donc, mammy! grogna P'tite Kizzy.

- Z'appellent ça du télégraphe, ma'me. Les fils, ils arrivent jusqu'à

la gare et là, y a un employé qu'a d'vant lui un drôle d'engin avec une p'tite manivelle sur le flanc. Des fois il le fait marcher avec son doigt, mais

les trois quarts du temps c't' engin il fait clic-clic tout seul. Et les Blancs.

z en sont tout échauffés. Tous les matins, y en a un paquet qui s' ramènent à la gare, et puis ils attendent que c'te machine fasse son boucan. Ils disent

que c'est des nouvelles qu'arrivent de partout sur les fils...

- Attends, Amos, dit Tom de son ton réfléchi, tu dis qu' ça donne des nouvelles avec des clic-clic? Y a rien qui parle?

- Oui, m'sieu Tom, c'est comme un gros criquet. J' sais pas comment il s'y prend, l'homme de la gare, mais lui il en tire des paroles.

Et, après, il va les répéter aux Blancs qu'attendent.

C'est-y Dieu possible c' qu'ils font, ces Blancs! s'écria Matilda en regardant Amos avec de grands yeux.

- M'sieu Tom, reprit Amos, visiblement plus à l'aise, vous avez-t-y vu les ateliers d' réparation qu'ils ont dans ce ch'min d' fer?

- Non, mon garçon, répondit Tom, qui appréciait décidément de plus en plus le choix de sa soeur. On est passés d'vant, avec ma femme, mais j'y suis jamais rentré.

Moi j'ai pu, pasque j' porte à manger d'puis l'hôtel aux hommes qui travaillent là-d'dans. Y a douze ateliers, hein! mais c'est à la forge qu'y a l'

plus d' besogne. Y a les gros essieux à redresser, toutes sortes de réparations sur les trains, et aussi plein d' pièces à fabriquer pour les

faire marcher. Z'ont des grues aussi grosses que des troncs d'arbre là-d'dans, des foyers qu'on pourrait y faire rôtir d'un seul coup deux trois

boeufs, des enclumes qui pèsent jusqu'à des huit cents livres!

- Combien elle pèse, ton enclume à toi, Tom? demanda Irène.

- Dans les deux cents livres, et c'est pas tout l' monde qu'est capab'

de la soulever.

- Amos, et ton hôtel neuf o˘ tu travailles, raconte un peu! demanda P'tite Kizzy.

- Eh là! C'est pas mon hôtel, répondit plaisamment Amos, mais j' voudrais bien qu' ça l' soye! Une vraie mine d'or, que c'est. Et d'

penser

que Il président d' la Compagnie il a mis à la tête de ça mam'zelle Nancy Hillard, c' qu'a piqué tous les hommes qui guignaient la place. C'est elle 409

qui m'a engagé, pasque j'avais toujours travaillé chez ses parents. Eh bien,

c't' hôtel, il a trente chambres, et six toilettes dans la cour de derrière. Pour

un dollar de la journée, les gens ils ont la chambre, avec lavabo et serviette,

les trois repas et un fauteuil sous la véranda. Des fois, mam'zelle Nancy elle grogne que les ouvriers du ch'min d' fer ils lui massacrent ses draps avec la graisse et la suie, et puis, après, elle dit qu'au fond ils dépensent

tout c' qu'ils gagnent au village de la Compagnie, si bien qu' faut pas s' plaindre!

- Dis donc! Et tous ces gens des trains qu' vous les faites manger, hein! glissa P'tite Kizzy, insatiable.

- Oui, et croyez-moi qu' c'est pas l' moment d' lambiner, reprit Amos avec un sourire. Y a deux trains d' voyageurs par jour, un dans chaque sens. quand ils arrivent à McLeansville ou à Hillsboro, s'lon qu'ils vont vers l'est ou l'ouest, l' chef de train il télégraphie à l'hôtel combien qu'ils

sont en tout, avec les passagers et les employés. Et quand l' train entre en gare on est tous là à s'occuper d'eux. Y a des grandes tables o˘ qu'ils ont à choisir : des cailles, du jambon, du poulet, du lapin, du boeuf, une pagaille de légumes, de salades, et une table rien qu'avec des desserts!

Z'ont vingt minutes pour se lester l'estomac et puis tout l' monde remonte et l' train r'part!

P'tit George, tout chaviré par ces visions de tables croulant sous les plats, s'écria avec une sincère admiration

- J' me s'rais jamais douté qu' tu voyais tans d' choses dans ta journée, Amos!

Mam'zelle Nancy, elle dit qu' le ch'min d' fer c'est une chose rapi-tale, remarqua Amos avec modestie. Une fois qu' les lignes comme-n'ique-ront, rien s'ra plus jamais pareil.

96

Chicken George s'était engagé à toute bride dans le chemin de la plantation. Et soudain il stoppa net son cheval, dont la robe était trempée d'écume. Oui, c'était bien là, mais quelle vision incroyable! Derrière un foisonnement d'herbes folles, la façade de la grande maison, jadis crème, n'était plus que lèpre grise; là o˘ des vitres manquaient, les ch,ssis des fenêtres étaient bourrés de chiffons; l'un des côtés de la toiture s'affaissait

dangereusement. Les champs environnants étaient en friche, et les clôtures effondrées.

Comme frappé d'hébétude, il poussa son cheval au milieu des hautes herbes. Il s'arrêta une nouvelle fois en découvrant la véranda de guingois, les marches du perron brisées et là-bas, dans le quartier des esclaves, les toits des cases éventrés. Il mit pied à terre et conduisit son cheval jusque

dans l'arrière-cour sans voir un chat, un chien, un poulet.

Brusquement Chicken George aperçut un être humain, une femme informe, le buste ployé en avant. Assise sur un billot, elle équeutait des épi-nards dont elle jetait le vert dans une vieille cuvette rouillée. Ce ne pouvait

être que mam'zelle Malizy, mais il n'arrivait pas à accepter cette idée, et il ne put retenir une exclamation incrédule.

Mam'zelle Malizy redressa la tête, le vit, mais ne parut pas le reconnaître. Il courut vers elle en criant : " Mamzelle Malizy! " et puis s'arrêta court... Il voyait qu'elle fouillait sa mémoire... Et soudain, elle se

redressa lourdement en balbutiant :

- George.... tu s'rais pas George, mon garçon?

- Oui, mam'zelle Malizy! répondit-il d'une voix étranglée en se jetant sur elle, en serrant dans ses bras le gros corps flasque.

- Seigneur Dieu! O˘ qu' t'étais-t-y donc passé? Avant, t'étais là tout l' temps!

Devant son air hébété, George se demanda si elle mesurait que cinq ans avaient passé.

J'étais d' l'aut' côté d' l'eau, dans c't' Angleterre, mam'zelle Malizy.

A cause des poulets, vous savez? Mais o˘ qu'ils sont, dites, mammy, ma femme, mes p'tits?

Le vieux visage demeurait totalement inexpressif, comme vidé à

jamais de toute émotion.

Y a quasiment plus personne ici. Ils sont tous partis. Reste que l' maître et moi...

- Ils sont partis o˘, mam'zelle Malizy?

- Ta mammy.... Kizzy qu'elle s'appelait..., l'est là-bas, dit-elle en montrant la petite saulaie derrière le quartier des esclaves.

George sentit les sanglots lui monter aux lèvres.

- Sarah, elle y est aussi... et la maîtresse, elle est sous la p'louse

-

t'as d˚ passer d'vant en arrivant.

- Mam'zelle Malizy, o˘ qu'ils sont, hein, Matilda, et mes enfants?

- Tilda, ah! oui. Une bonne fille que c'était. Avec une tripotée de p'tits. Mais tu sais donc pas qu'y a beau temps qu' le maître les a vendus?

- Les a vendus o˘, mam'zelle Malizy? aboya George. Et l'maitre, o˘ qu'il est?

Dans la grande maison. A c't' heure, il doit dormir; l'est toujours so˚l, alors il s' lève tard... et j' te braille que j'y fasse à manger....

mais

j'ai rien, moi, à cuisiner... T'as pas apporté quèq' chose, mon garçon?

Mais déjà George avait tourné les talons et traversait en trombe la cuisine dévastée, le vestibule aux murs écaillés, le salon malodorant-, il s'arrêta au pied du petit escalier et hurla : " M'SIEU LEA! "

Il allait monter lorsqu'il entendit du bruit. Et bientôt émergea de la chambre à droite du palier un personnage hirsute, qui le contemplait par-dessus la rampe. Malgré sa colère, George fut bouleversé par cette apparition : h,ve, pas rasé, malpropre, le maître n'était plus que l'ombre de lui-même.

- Msieur Leal se risqua-t-il enfin à appeler.

- George! (Le vieillard eut un haut-le-corps.) George!

Déjà il s'était précipité dans l'escalier et descendait les marches d'un

pas chancelant. quand il arriva en bas, les deux hommes restèrent un instant plantés l'un devant l'autre. Chicken George contemplait le visage émacié, les yeux chassieux. Soudain un rire aigu secoua le maître et il se preci-pita sur George, les bras ouverts. Mais celui-ci esquiva l'étreinte et, saisissant les mains osseuses de m'sieu Lea, il les serra vigoureusement.

- Je suis si content de te revoir, George! qu'est-ce qui s'est passé?

Il y a beau temps que tu aurais d˚ rentrer!

- Oui, m'sieu! Mais lord Russell vient seulement de m' l,cher. Etj'ai encore eu huit jours de bateau, d'puis Richmond.

- Viens donc dans la cuisine! Tiens, assieds-toi, dit le vieillard en poussant deux chaises branlantes devant la table. LIZY!

- Me v'là, maître, répondit Malizy depuis la cour.

- Tu sais, elle a plus sa tête...

- Maître, o˘ elle est, ma famille?

- Avant de discuter, on va boire un coup! Tu te rends compte qu'on a jamais bu un coup ensemble! «a me fait tellement plaisir que tu sois

revenu... Enfin, quelqu'un à qui parler...

- J' suis pas là pour parler, maître! O˘ qu'elle est, ma famille?

- LIZY!

La grosse masse de Malizy était apparue sur le seuil de la cuisine.

Elle dénicha la bonbonne, la mit sur la table avec deux verres et ressortit sans paraître avoir remarqué la présence des deux hommes.

- Pour ta mère, j'ai eu de la peine. Mais c'était l',ge, hein? Elle est

partie très vite. On l'a mise dans une belle fosse...

M'sieu Lea remplissait les verres.

En un éclair, Chicken George comprit qu'il n'avait pas changé : il faisait exprès de ne pas parler de Matilda et des enfants. Il fallait s'en méfier

comme d'un serpent... et, surtout, ne pas le f,cher.

Maître, vous avez-t-y oublié c' que vous m'avez dit quand j' suis parti? que vous m' donneriez ma liberté dès que j' s'rais rev'nu. Eh bien, j' suis rev'nu!

M'sieu Lea semblai@ devenu soudainement sourd. Il remplit de nouveau le verre de Chicken George et le sien.

- A ta santé, mon garçon! A ton retour!

Chicken George but à sa propre santé. L'alcool lui br°lait l'estomac, mais il lui donnait du coeur au ventre. Il avait besoin de ce coup de fouet...

Et, puisqu'il fallait ruser, il allait ruser.

- J' sais par Malizy c' malheur qu' vous avez eu d' perdre la maîtresse.

- Un matin, elle s'est pas réveillée, expliqua m'sieu Lea en finissant de lamper son verre. «a m'a fait quèq' chose. Depuis ce fameux tournoi, elle me faisait une vie infernale. Mais quand même... on aime pas voir par tir les gens. Enfin, de toute façon, on partira tous, ajouta-t-il dans un

hoquet.

Il est pas encore aussi g,teux qu' Maliz.i,, mais il en est pas Foin,

pensait George. Il fallait y aller carrément.

-- Ma Tilda et les p'tits, mam'zelle Malizy elle dit qu' vous les avez

vendus...

- J'avais pas le choix. La malchance, rien que la malchance! Les terres, c'est pareil, il a fallu que j' les vende, et mes poulets aussi,, ils y ont

passé!

George allait exploser, mais m'sieu Lea était remontée

- Aujourd'hui, c'est la dèche complète. Avec Malizy. on matige que c' que l'on peut ramasser ou attraper, et ça s'arrête là. Mais tu sais, pour

moi, c'est pas la première fois, trompetta t-il. Moi, je suis né pauvre!

Mais

maintenant que t'es là. toi et moi, on peut remettre les choses en marche.

'Fous les deux, on doit y arriver, mon garçon!

La seule réponse qu'aurait pu donner Chicken George aurait été

d'étrangler le maître. Mais il portait dans ses rr@oelles l'idée du ch

,timent

auquel s'expose le Noir qui attaque un Blanc. Pourtant, le maître aurait pu difficilement se méprendre à son ton.

- Maître, quand qu' vous m'avez fait partir, vous avez donné

\ot' parole de me 'manciper! Et quoi que j' trouve en revenant : ma famille qu'est vendue. Y m' faut mon acte, maître, et j' veux savoir o˘

qu'ils

,ont, ma femme et mes enfants!

- Je te l'ai pas dit? Chez un planteur de tabac du comté d'Ala i-nance, un nommé Murray, tout près des ateliers du chemin de fer. Et je te conseille d'y mettre une sourdine, mon garçon, ajouta m'sieu Lea, l'oeil mauvais.

Le comté d'Alainance.... le nom du planteur: Murray..., les ateliers du chemin defer... Chicken George gravait ces mots dans sa mémoire. Il pouvait bien, à présent, manifester quelque contrition :

- Maître, faut pas vous f,cher. Je m' suis un peu emporté, mais c'est pas mon genre...

Bon! M'sieu Lea se calmait... Faut qu'j tire c'papier qui m'libère.

- Chicken George n'avait plus que cette seule pensée.

- Les revers que j'ai eus, mon garçon - le maître s'avachissait peu à peu sur la table. Tu m'écoutes, oui? Au plus bas, que j'ai été! Et je parle

pas seulement de l'argent, hein!

- Oui, m'sieu.

- J'ai passé de sales moments! Ces enfants d' putain qui me rica-

iiaient dans le dos. Mais il est pas fini, Tom Lea! Maintenant que t'es là.

on va un peu leur montrer. On recommence avec les poulets, hein! J'ai quatre-vingt-trois ans, et puis après?... On va les ratisser, mon garçon!

- Maître...

- T'as quel ,ge, mon garçon, je sais plus très bien...

- J' vais sur mes cinquante-cinq ans, maître.

- C'est pas vrai! Moi qui t'ai vu naître! Une petite misère de négro tout ridé, jaune comme paille. C'est moi qui t'ai appelé George!

George refusant la nouvelle rasade qu'il lui offrait, m'sieu Lea se versa

seul à boire et regarda autour de lui, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls.

- Je les ai quand même eus, tous autant qu'ils sont. Ils croient que je suis à sec, mais j'ai de l'argent. Personne le trouvera. Il est bien caché. Et tu sais à qui il reviendra quand j'y serai plus? Et pas seulement ça! J'ai encore dix bons acres de terre, et la terre, c'est un capital, 1

hein? Eh bien, tout c' que j'ai, c'est toi qu'en hériteras, parce que t'es mon sang!

Le coeur comme dans un étau, George restait muet. Pour raconter des 1

trucs comme ça, pensait-il, faut qu'il sove à bout.

- Reste avec moi, George, même rien qu'un petit moment. Je sais que t'es pas homme à laisser tomber ceux qui t'ont poussé dans le monde...

Il me l'avait montré, c't acte de émancipation; je l' mets dans mon coffre, qu'il avait dit... Il n'y avait qu'un moyen pour réussir à lui soutirer

ce papier : le griser.

- Tu te rappelles, quand je t'ai signé cette passe pour que t'ailles courir la gueuse tout ton so˚l? T'étais un chaud lapin, hein!

- Oui, m'sieu! Un chaud lapin, maître!

- Moi, je m'en privais pas non plus quand on faisait nos voyages. Toi et moi, C'était la fine équipe, pas vrai?

Les voyages, les tournois, les fredaines... George se secoua brusquement. Il avait failli se laisser prendre à l'évocation de ces souvenirs.

Et,

en plus, le whisky lui tournait un peu la tête. Ce n'était pourtant pas le moment d'oublier son objectif! Saisissant la bonbonne, il se servit un doigt

d'alcool, referma la main autour de son verre pour ne pas éveiller les soup-

çons de m'sieu Lea, et lui versa une grande rasade.

A vot' santé, maître! Et j' crains pas de dire qu'y en a pas d'

meil-

leur que vous!

M'sieu Lea avala son verre d'un trait.

- Tiens, remets-moi ça. A la santé du meilleur négro que j'aie eu!

(Il commençait à parler d'une voix p,teuse.) Tu m'as rien dit de c't Anglais. ' C'était comment, déjà, son nom?

- Lord Russell, maître. L'a tellement d'argent qu'il sait pas quoi en faire. Rien qu' pour un tournoi, l'a au bas mot quat' cents bestioles qu'il a qu'à choisir dedans. (George marqua volontairement une pause.) Mais

@l

question de s'y connaît', il vous vient pas à la cheville, maître.

- Tu parles sérieusement?

- Déjà, l'est pas aussi malin. Et puis, vous êtes un homme, vous!

Lui, il a la fortune et la chance, rien d'aut'. L'a pas vot' classe, maître...

M'sieu Lea, qui dodelinait de la tête, sursauta et regarda George d'un oeil incertain. O˘ qu'il peut être caché, son coffre? Dire que tout le reste

de la vie de Chicken George dépendait de ce morceau de papier couvert de signes incompréhensibles.

- Maître, j' boirais bien encore un coup.

- Mais sers-toi donc, mon garçon, autant que tu veux...

Une nouvelle fois, les deux hommes vidèrent leur verre.

Chicken George luttait contre les fumées de l'alcool. Voyant m'sieu Lea piquer du nez vers la table, il se redressa. L'a l'air d'avoir son compte

à ct'heure. Il repoussa silencieusement sa chaise et attendit encore un instant. Puis il se dirigea vers la porte et s'arrêta sur le seuil. " Mai-tret... Maîtret... " siffla-t-il entre ses dents. Vautré sur la table, m'sieu Lea

ne repondit pas. A pas feutrés, Chicken George fit le tour du rez-de-chaussée, fouillant chaque meuble. Puis il gravit l'escalier quatre à quatre, en pestant contre ses craquements.

Arrivé en haut, quelque chose le retint d'abord malgré lui : tout de même, il allait entrer dans la chambre d'un Blanc! Mais, en voyant le désordre qui y régnait, il se trouva brusquement dégrisé. Une odeur fétide le prit à la gorge - whisky éventé, urine, sueur, vêtements souillés. Comme un possédé, il se mit à chercher, secouant les hardes, inspectant les tiroirs,

déplaçant les objets. C'est pt-êt'sous son lit? Il se jeta à genoux, s'aplatit

le coffre était là!

Déjà il dégringolait l'escalier, traversait le vestibule, sortait en quatre

enjambées. Il passa sur le côté de la maison, s'arrêta pour essayer de forcer

la serrure de la lourde boîte métallique, mais celle-ci résistait. Il songea un instant à s'enfuir avec le coffre. Mais non! Si l'acte n'était pas dedans, c'en serait fini de lui - à jamais.

Soudain, ses yeux tombèrent sur le billot à fendre le bois - la vieille hache était toujours à côté. La serrure céda au premier choc.

Du coffre s'échappèrent des billets, des pièces, des papiers... et l'acte était là, il le reconnut au premier coup d'oeil.

- quoi qu' tu fais, mon garçon?

Chicken George sursauta violemment. Mais ce n'était que mam'zelle Malizy, trônant sur son rondin, les yeux dans le vague.

- Fautquej'file,mam'zelleMalizy.

- Te gêne pas pour moi, mon garçon...

- J' donnerai l' bonjour pour vous à Tilda et aux p'tits.

- Bien obligée...

- Adieu, ma'me...

George étreignit tendrement la pauvre vieille. J' devrais aller sur les tombes. Mais, au fond, mieux valait le souvenir qu'il avait de mammy Kizzy et Soeur Sarah vivantes. Pour la dernière fois, Chicken George 415

embrassa du regard ces lieux o˘ il était né, o˘ il avait vécu. Les joues inondées de larmes, il se mit à courir, sauta sur son cheval et partit au galop, sans se retourner.

Irène ramassait des plantes odorantes dans un enclos que longeait la grand-route. Le martèlement d'un cheval au galop lui fit lever la tête.

Elle

étouffa un cri : le cavalier portait une écharpe verte et un melon noir, orné

d'une souple plume de coq. Elle se précipita dans sa direction en faisant de grands signes et en criant :

- Chicken George! Chicken George!

Le cavalier vint se ranger tout contre la clôture. Trempé de sueur, son

cheval souillait avec peine.

rire. - Je t' connais, fillette? demanda-t-il à Irène en lui rendant son sou-

- Non, m'sieu. On s'est jamais vus, mais j' vous aurais r'connu n'importe o˘, tellement que Tom, mammy Tilda et tout' la famille ils parlent de vous.

- Tu veux dire ma Tilda, mon Tom?

- Oui, m'sieu. Vot' femme et mon mari - l' père de mon p'tit!

- Z'avez un ptit, toi et Tom? dit George qui revenait difficilement de sa surprise.

Irène hocha affirmativement la tête. D'un air radieux, elle montra son ventre :

- Il s'ra là dans un mois!

- Seigneur Dieu tout-puissant! Comment tu t'appelles?

- Irène, m'sieu.

Tandis que Chicken George continuait jusqu'à l'allée d'entrée, la jeune

femme s'en fut aussi vite que le lui permettait son état et, arrivée à

portée

de voix du champ o˘ travaillaient Virgile, Ashford, P'tit George, James, Lewis, P'tite Kizzy et Lilly Sue, elle les appela à pleins poumons. P'tite Kizzy accourut vers elle et repartit avec encore plus de précipitation pour annoncer l'incroyable nouvelle. Et ce fut la ruée vers le quartier des esclaves o˘ Matilda et Tom venaient juste d'accueillir Chicken George. Ils se

@@q

bousculaient autour de leur père, l'ahurissant de cris de joie, l'étouffant de

baisers, au point qu'il faillit demander gr,ce.

416

- Faut mieux que j' vous dise d'abord les mauvaises nouvelles! parvint-il enfin à articuler.

Et il leur apprit la mort de grand-mammy Kizzy et de Soeur Sarah.

La vieille ma'me tea aussi, l'a passé...

Lorsque leur chagrin se fut un peu apaisé, Chicken George décrivit le triste état de la pauvre Malizy, puis il raconta sa séance avec m'sieu Lea et brandit triomphalement son acte d'émancipation. Il fallut tout de même s'interrompre pour dîner, mais à la veillée le cercle se reforma autour de Chicken George. que de choses n'avait-il pas à rapporter sur

" c't' Angleterre " o˘ il avait passé près de cinq ans! " Mais j' crois qu' ça m' prendrait bien encore une aut' année si j' me mettais dans la tête

de raconter tout c' que j'ai vu et tout c' que j'ai fait d' l'aut' côté d'

l'eau! "

Il n'en fit pas moins un tableau rapide de ce milieu dans lequel il avait débarqué. Sir C. Eric Russell possédait une grande fortune et faisait figure

dans le monde; ses coqs - superbes bêtes de race - sortaient vainqueurs de toutes les rencontres; Chicken George lui-même, en tant qu'entraîneur noir venu d'Amérique, n'avait pas suscité un mince intérêt chez les adeptes des combats de coqs; ne voyait-on pas, en Angleterre, des dames de qualité

aller à la promenade avec des négrillons africains vêtus de soie ou de velours et retenus, en guise de laisse, par une chaîne d'or passée à leur cou?

- J'irai pas dire que j' suis pas content d'avoir vu tant d' choses.

Mais

Dieu sait si j' me suis langui d' vous aut'.

- C'est pour ça qu'au lieu des deux ans t'es resté plus d' quat'!

répli

qua vertement Matilda.

- La vieille a pas changé, hein? lança George aux enfants amusés.

- Ah! ouiche, la vieille! T'as pas r'gardé ta tignasse grise, non?

- C'est pas moi qu'a pas voulu rentrer, dit George en riant de l'air faussement indigné de Matilda. Une fois qu' j'ai eu fait mes deux ans, j' l'ai r'mémorisé à lord Russell. Mais v'là qu'un p'tit moment après il vient

m' dire que j'y entraînais si bien ses poulets, et puis que l' garçon blanc qui m'aidait l'était pas fini d' former, qu'il voulait m' garder encore un an

- l'allait envoyer d' l'argent à m'sieu Lea pour qu'il m' laisse. Fou furieux,

qu' j'en étais, mais quoi qu' j'aurais pu faire, hein? Alors, j'y ai d'mandé

d' bien insister dans sa lettre à m'sieu Lea qu'il vous dise c'

qu'arrivait.

- L'en a pas dit un mot! s'écria Matilda.

- Pour s˚r, c'est là qu'il nous a vendus, ajouta Tom.

- Alors, c'est pas moi l' fautif, non? rétorqua George d'un air de dignité offensée.

Il avait finalement obtenu de lord Russell la promesse formelle de ne pas repousser son départ au-delà d'une autre année. De l'aveu de ce dernier, l'entraînement de Chicken George avait amené ses coqs à un rare point de perfection, et dès que son assistant blanc serait parfaitement au point, il pourrait prendre la relève. Enfin, ce jour était venu.

- Et croyez-moi qu'y a pas beaucoup d' négros qu'ont eu comme 417

moi deux pleines voitures d' ces Anglais pour me m'ner jusqu'au port Southampton, que c'était. J' peux pas vous dire la nuée d' navires qu'y avait là-d'dans. Moi, j' devais voyager dans l'entrepont - c'est lord Russell

qu'avait tout arrangé. Seigneur! La frousse de ma vie qu'j'ai eue! On était à peine engagés qu' ça commence à monter et à descendre et à ruer comme un ch'val sauvage! J' m'égosillais d' prières, moi! poursuivit-il en ignorant

le regard noir de Matilda. Comme si c't' océan il voulait nous éventrer!

Mais, une fois calmé, ça a bien été jusqu'à New York...

- New York! s'écria P'tite Kizzy. quoi qu't'as fait là-haut, papa?

- Attends, fillette, j' peux pas aller plus vite que l' violon! Ce lord

Russell, il avait donné d' l'argent à un officier d' not' bateau, pour qu'il

me mette sur un aut'qu'allait à Richmond. Mais v'là que c'bateau d'Richmond, il partait pas avant cinq six jours. Alors, je m' suis baladé dans New York à voir comment ça s' passait là-d'dans, à écouter...

- O˘ t'habitais? glissa Matilda.

- Dans une pension pour gens d' couleur, ça veut dire les négros.

J'allais pas rester à la rue avec l'argent que j' rapporte! Lord Russell, c'est

pas un rapiat, lui! J'ai pas mal discuté avec des négros affranchis, hein!

Y en a une tripotée qu'arrivent tout juste à pas crever d' faim, plus mal lotis qu' nous aut' qu'ils sont. Mais y en a qu'ont la belle vie! Z'ont un commerce à eux, ou une place bien payée. Ceux qu'ont les moyens, ils s'achètent une maison, mais c'est rare; z'habitent plutôt dans des logements, qu'ils appellent ça, en donnant d' l'argent tous les mois. Y en a même qu'envoient leurs p'tits à l'école et tout ça. Mais c' qui les

'xaspere,

c'est c'te nuée d' Blancs qu'ont 'migré...

- C'est les abolitionnaires? le coupa P'tite Kizzy.

- qui c'est qui raconte, toi ou moi? C'est pas d' ceux-là que j'

parle.

Les abolitionnaires, c'est des Blancs qu'ont été dans c'pays au moins aussi longtemps qu' les négros. Ceux que j' dis, moi, ça s' déverse par pleins bateaux à New York et même dans tout l' Nord. C'est surtout des Irlandais, qu'on les comprend seulement pas, et puis des gens d'aut' sortes, qui parlent même pas anglais. Paraît que l' premier mot qu'ils apprennent à

bafouiller en descendant du bateau c'est " négro ", et en un rien d' temps ils braillent que les négros leur prennent leurs boulots! Sont tout l'

temps

en train d' chercher la bagarre et d' rameuter l' monde - pire que les p'tits

Blancs, qu'ils sont!

Seigneur! Tout c' que j' demande c'est qu'ils s' ramènent pas par ici! dit Irène.

- Dites donc, à c' train-là, il m' faudra la s'maine pour raconter seulement la moitié de c' qu'est arrivé sur c' bateau qui m'a am'né à Richmond...

- Toi qu'aimes tant courir, pourquoi t'as pris l' bateau?

- Mais j'aurai donc jamais d' repos avec c'te femme! On s' ramène après des années, et on s' fait houspiller comme si qu'on était parti d' la veille! lança Chicken George d'un ton légèrement agacé.

418

Tom s'empressa d'intervenir

T'as ach'té ton ch'val à Richmond?

'Xactement! Soixante-dix dollars! C'te jument, elle pète le feu. Un négro affranchi doit pas avoir un canasson, que j' me suis dit. Et j' te l'ai

m'né un train d'enfer jusque chez m'sieu Lea...

Pendant toute la semaine, Chicken George alla voir les uns et les autres à leur ouvrage; mais, aux champs, les semailles du début avril ne laissaient guère de temps pour bavarder; à la forge, Tom était débordé; quant à Matilda et Irène - cette dernière au huitième mois de sa grossesse

- leurs sourires gênés montraient amplement qu'elles avaient trop à faire pour perdre leur temps avec lui. Il essaya bien, à plusieurs reprises, d'engager la conversation avec Tom pendant que celui-ci travaillait, mais à chaque fois il sentait que son arrivée modifiait l'ambiance. Les esclaves en train d'attendre devenaient visiblement nerveux devant la réaction des Blancs qui interrompaient brusquement leurs discussions, crachaient de façon bien évidente et s'agitaient sur leurs bancs de rondins en contemplant

d'un oeil lourd de suspicion ce Noir osant arborer écharpe verte et melon noir.

A deux reprises, Tom surprit m'sieu Murray à rebrousser chemin alors qu'il était presque arrivé à la forge, et il ne s'en étonna pas.

Matilda

!ui avait rapporté que lorsque les Murray avaient appris l'arrivée de Chi-ken George, " z'avaient l'air contents pour nous, mais, après, les v'là

partis

à discuter tout bas et dès qu' j'entre ils s'arrêtent ".

Chicken George étant " libre ", quelle pouvait être sa situation dans la plantation Murray? qu'allait-il faire? Ces questions tracassaient tous les membres de la famille, à l'exception d'un seul : Urie, dont les quatre ans nourrissaient d'autres préoccupations.

- T'es mon grand-papa, toi?

Urie avait sauté sur l'occasion qui lui était donnée de parler directement à cet homme étrange, dont l'arrivée avait suscité un tel émoi chez les adultes.

- quoi? sursauta Chicken George, qui errait dans le quartier des esclaves, ulcéré de se sentir repoussé par tous.

Il contempla l'enfant qui levait vers lui de grands yeux arrondis de curiosité.

- Oui, il paraît. C'est comment, ton nom?

- Urie, m'sieu. O˘ qu' c'est-y qu' tu travailles?

- quoi qu' tu racontes? qui c'est qui t'a dit de m' demander ça?

- Personne, c'est moi tout seul.

Chicken George décida de lui dire la vérité.

- J' travaille nulle part. J' suis libre.

- C'est quoi, libre?

- C'est quand on appartient plus à personne.

Chicken George lut dans les yeux d'Urie que cela dépassait sa compréhension. que dire qui f˚t à la portée d'un si jeune enfant?

419

Tu sais d'o˘ tu viens?

Moi, m'sieu? D'o˘ que j' viens?

Ainsi, l'on n'avait pas instruit cet enfant de ses origines, ou on l'avait

fait dans des termes qui n'avaient pu se graver dans son souvenir.

- Viens avec moi, mon garçon.

Ouvrant la marche, Urie sur ses talons, Chicken George se dirigea vers la case de Matilda.

- Maint'nant, tu vas t' mettre sur c'te chaise et écouter c' que je t' raconte. Faudra pas tout l' temps poser des questions, hein?

- Oui, m'sieur.

- Ton papa c'est not' fils, à grand-mammy Tilda et à moi. T'as compris?

- Mon papa, c'est vot, p'tit.

- Très bien. T'es pas si bête que tu parais. Ma mammy a moi, elle s'appelait Kizzy. A toi, c9est ton arrière-grand-mère Kizzy, t'entends?

- Oui, m'sieu, 'rière-grand-mère Kizzy.

- Et sa mammy à elle, elle s'appelait Bell.

- S'app'lait Bell.

- Bien, mon garçon@ grogna Chicken George. Et le papa de Kizzy, il s'appelait Kounta Kinté...

- Kounta Kinté.

- «a y est! Alors, Kounta Kinté et Bell, c'est tes arriere-arrière-grands-parents.

Une bonne heure plus tard, Matilda fit irruption dans la case, affolée par la disparition d'Urie. Et elle trouva le petit-fils s'efforçant de répéter, sous la conduite de son grand-père, des mots tels que " Kounta Kinté ", et " ko ", et " Kamby Bolongo ". Alors elle s'installa et écouta Chicken George conter à un Urie fasciné l'histoire de son arrière-arrière-grand-père africain : il était allé aux abords du village, afin de couper un tronc pour faire un tambour; il avait été assailli, battu, enlevé

par quatre hommes... "et un bateau y a fait traverser la grande eau jusqu'à un endroit qui s'appelle Naplis, et ià, un msieu John Waller l'a ach'té et emm'né dans sa plantation qu'était au comté de Spotsylvanie, Virginie "... ppro-Le lundi suivant, Chicken George accompagna Tom pour le réa visionnernent à Graham, le chef-lieu du comté. Dans le chariot, ils n'échangèrent pas un mot, chacun absorbé par ses pensées. Puis ils li firent la tournée des boutiques, et le père se plut à remarquer la reserve et la dignité de ce garçon de vingt-sept ans dans ses rapports avec les commerçants blancs. Pour terminer, ils passèrent à la graineterie, qui venait d'être reprise, lui apprit Tom, par un dénommé J.D. Cates, ancien shérif du comté.

Sans paraître remarquer leur présence, le corpulent Cates s'affaira à

servir ses quelques clients blancs. Tom fut saisi d'un pressentiment en le voyant surveiller du coin de l'oeil Chicken George, qui circulait avec 420

aplomb dans la boutique en examinant les marchandises. Songeant à battre retraite, il se dirigeait vers son père lorsque Cates lui intima sans ména-en

gement

d'eau de ce

- Dis donc, mon garçon, porte-moi donc une mesure seau, là-bas!

Cates attachait sur Tom un regard dangereusement insultant. Tom se raidit comme sous un coup de fouet, mais, sans rien en laisser paraître, il exécuta l'ordre du Blanc. Cates avala l'eau d'un trait, sans quitter des yeux Chicken George qui restait rivé à sa place en secouant lentement la tête. Et le Blanc lui tendit la mesure

- J'ai encore soifl

A gestes mesurés, Chicken George plongea la main dans sa poche, en tira son acte d'émancipation et le tendit à Cates. Celui-ci le déplia et en prit connaissance.

- qu'est-ce que tu fais dans notre comté? demanda-t-il d'un ton sec.

- C'est mon papa, s'empressa de dire Tom. E vient juste d'être

'man-

cipé.

-- Il vit avec vous dans la plantation Murray?

- Oui, m'sieu.

Prenant à témoin sa clientèle blanche, Cates s'écria M. Murray devrait tout de même connaître le code de cet …tat.

Ignorant ce qu'il voulait dire par là, Tom et George restèrent muets.

Soudain, Cates se fit presque aimable.

- Eh bien, en rentrant, dites donc à M. Murray que j'irai lui causer dans pas longtemps.

Sous les rires des Blancs, le père et le fils se h,tèrent de sortir.

Le lendemain après-midi, Cates se présenta à la grande maison. quelques minutes plus tard, Irène accourait à la forge.

- Mammy Tilda, elle dit que l' maître et ce Blanc ils sont à discuter sous la véranda. Ou plutôt que l' Blanc il arrête pas d' parler et l'

maître

il est tout l' temps en train d'hocher la tête.

- «a va, mon chou, répondit Tom. Aye pas peur et retourne donc voir.

e Une demi-heure plus tard elle vint rapporter que le Blanc était parti t que le maître et la maîtresse restaient à chuchoter entre eux. Mais rien ne se passa jusqu'au dîner, que Matilda servit dans un silence contraint.

e apportait le dessert et le café, m'sieu Murray

Enfin, au moment o˘ ell

lui dit d'une voix blanche

- Matilda, préviens ton mari que j'ai à lui parler. qu'il me rejoigne sous la véranda.

Elle trouva Chicken George à la forge. Il accueillit son message avec un rire forcé.

- J' me demande si c'est pas pour ni' faire y dégotter quèq' bons coqs.

Il noua son écharpe, inclina son melon sur l'oreille et partit d'un pas

conquérant vers la grande maison. M'sieu Murray l'attendait sous la 421

véranda, assis dans un rocking-chair. Chicken George s'arrêta au bas des marches.

- Tilda dit qu' vous voulez m' parler, m'sieu.

- Oui, George. Et je vais te dire franchement les choses. Ma femme et moi, nous n'avons qu'à nous louer de ta famille...

- Oui, m'sieu, l'interrompit George, et eux aut' ils vous mettent au-dessus de tout, maître!

- Mais il y a malheureusement une question qui doit être résolue, reprit fermement le maître. Hier, à Burlington, tu as vu l'ancien shérif du comté, M. J.D. Cates?

- Oui, m'sieu.

- Et tu sais sans doute qu'il m'a rendu visite aujourd'hui. Il M'a informé qu'une loi de Caroline du Nord prescrit que les Noirs émancipés ne peuvent demeurer plus de soixante jours dans l'…tat; après ce délai, ils doivent redevenir esclaves.

Incapable d'articuler un mot, Chicken George regardait m'sieu Mur-i

ray, les yeux écarquillés.

Crois bien que j'en suis désolé, mon garçon. Je sais combien cela

'i

doit te paraître injuste.

- «a vous paraît-y juste à vous, m'sieu Murray?

Le maître hésita.

A vrai dire, non. Seulement, la loi est la loi. Mais sache que si tu décides de rester ici, tu y seras bien traité. Je t'en donne ma parole.

- J'ai vot' parole, m'sieu Murray? répondit George en regardant le maître d'un oeil éteint.

Cette nuit-là, dans le lit, George et Matilda se prirent par la main et

restèrent longtemps sans rien dire, à contempler le plafond.

Tu sais, Tilda, murmura enfin George, j' crois que j' vais pas m'en aller. J'en ai ma claque de circuler.

Non, George, dis pas ça. T'es l' premier qu'est libre, de nous aut'.

Faut qu' tu restes libre, qu'on aye un 'mancipé dans la famille. Tu peux pas recommencer à être esclave.

Et les époux fondirent en larmes.

Deux jours plus tard, Matilda était encore trop éprouvée pour aller dîner chez Tom et Irène, aussi Chicken George se rendit-il seul dans leur petite case. Comme ils parlaient du bébé qui allait naître - la grossesse d'Irène touchant presque à son terme - Chicken George se fit solennel :

- Faudra tout lui raconter sur not' famille, à ce p'tit, vous m'entendez?

- Papa, tous mes enfants ils sauront not' histoire. J' parie qu' si j'y

manquais, grand-mammy Kizzy reviendrait m' tirer par les pieds, dit Tom avec un sourire forcé.

Ils restèrent tous les trois à contempler le feu. Enfin, Chicken George

rompit le silence :

- On a compté avec Tilda. J'ai encore quarante jours à tirer d'après 422

c'te loi. Mais, partir pour partir, j'aime autant qu' ce soye tout d'

suite...

Bondissant sur ses pieds, il étreignit farouchement Tom et Irène.

- Je reviendrai, lança-t-il d'une voix rauque. Vous laissez surtout pas aller, vous aut'!

Et Chicken George se précipita dans la nuit.

On était au début novembre 1860, et Tom se h‚tait de terminer l'ultime pièce de sa journée. Puis il étouffa le foyer et regagna sa case o˘ Irène était en train de donner le sein à Maria Jane, leur fillette de dix-huit mois.

Les époux n'échangèrent pas un mot de tout le dîner, car Tom semblait absorbé dans ses pensées. Puis ils allèrent passer la veillée chez Matilda, o˘ la famille au grand complet épluchait des noix de hickory tout en bavardant. Matilda et Irène - qui était de nouveau enceinte - en avaient fait une ample moisson pour les g‚teaux de NoÎl et du Nouvel An.

Tom écoutait les propos échangés sans mot dire - et même, apparemment, sans les entendre. Et puis, à un moment o˘ la conversation languis-sait, il prit la parole :

J' vous ai déjà dit pas mal de fois c' que les Blancs, à la forge, pouvaient sacrer et écumer à cause de ce m'sieu Lincoln? Vous les auriez-t-Y entendus à c't' heure qu'il est élu président. Ils disent que dans c'te Maison-Blanche il fra plus rien qu'au dette-rimant du Sud et d' ceux qu'ont des négros.

- C'est s˚r que l' maître il arrête pas de 'spliquer à la maîtresse que

si l' Nord et l' Sud z'arrivent pas à s' met' d'accord, y aura du grabuge, glissa Matilda.

- Aut' chose qu'ils racontent, poursuivit Tom, c'est qu'y a beaucoup plus d' monde qu'on croit qu'est contre l'esclavage. Et c'est pas seulement dans l' Nord. Et v'là c' qui m'a trotté dans la tête toute la journée : c'est

p't-êt' trop fort à croire, mais s' pourrait qu'un jour y ait plus d'esclaves.

- C'est pas nous qu'on verra ça, lança sombrement Asford.

- Mais la p'tite, c'est pas dit, rétorqua Virgile en montrant Maria Jane.

- J' donnerais cher pour y croire, mais pour moi ça risque pas, remarqua Irène. Rien qu'en comptant tous les esclaves du Sud au prix des Noirs des champs, à huit ou neuf cents dollars pièce, ça fait plus d'argent que 423

l' Seigneur en a jamais vu! Et, en plus, c'est nous qu'on fait tout l'

travail.

Les Blancs, ils abandonneront jamais tout ça.

- En tout cas, pas sans grabuge, dit Ashford. Et comme nous aut'

on est pas autant qu'eux, on peut pas espérer gagner.

Mais si tu prends tout l' pays, remarqua Tom, y a autant d' Blancs qui veulent pas d' l'esclavage que d' Blancs qu'en veulent.

- L' malheur, c'est qu' ceux-là qu'en veulent pas, ils sont pas là ou qu'on est, nous aut', observa Virgile.

- Ben, si ça finit par la bagarre, comme dit Ashford, v'là une chose qui pourrait changer plus vite qu'on croit, conclut Tom.

Un soir du début décembre, peu de temps après le retour des Murray qui étaient allés dîner dans une plantation voisine, Matilda fît irruption chez Tom et Irène.

- quoi qu' ça veut dire " cesse-et-sion "?

Devant leur geste d'ignorance, elle poursuivit

- Eh bien, c'est c' que vient juste de faire la Caroline du Sud.

L' maître, il en parle comme si qu'ils se retiraient des …tats-Unités.

- Comment qu'ils peuvent se r'tirer d'un pays qu'ils sont d'dans?

demanda Tom.

- Les Blancs, c'est capab' de tout, rétorqua Irène.

Tom leur cacha que, de toute la journée, les Blancs venus à la forge n'avaient pas décoléré, disant qu'ils préféraient " patauger jusqu'aux g'noux

dans l' sang " plutôt que de céder devant le Nord sur la question des " droits des Etats " et sur celle du droit à posséder des esclaves. Il se

limita à leur dire :

- J' crois bien qu' c'est vrai qu'il va y avoir la guerre.

- Seigneur Dieu! Et o˘ qu'elle va s' passer, Tom?

- Mammy, y a pas un endroit pour les guerres, ça peut arriver partout.

- Tout c' que je d'mande, c'est qu' ça vienne pas par ici!

- Vous m' frez jamais avaler qu' des Blancs iraient en tuer d'aut'

à

cause des Noirs, lança sarcastiquement Irène.

Pourtant, au fil des jours, Tom n'eut que trop d'occasions d e surprendre des propos prouvant qu'il avait raison. Il n'en rapportait d'ailleurs qu'une partie à sa famille, afin de ne pas l'alarmer inutilement.

Lui-même n'arrivait pas encore à démêler s'il redoutait ce qui allait se passer ou s'il le souhaitait. Mais il sentait bien que l'inquiétude gagnait les siens devant l'animation inhabituelle régnant sur la grand-route : jamais ils n'avaient assisté à un tel va-et-vient de cavaliers et de buggies, de plus en plus pressés, de plus en plus nombreux. C'était à présent tous les jours que quelqu'un remontait le chemin de la plantation pour venir parler à m'sieu Murray. Et Matilda avait toujours a epousseter ou à laver le sol dans les parages. Aussi, en quelques semaines, la famille en vint-elle à oser croire, sur la foi des discours furieux ou apeurés des Blancs, que s'il y avait une guerre - et 424

si les " Yankees " étaient victorieux - l'affranchissement pourrait devenir réalité.

Les Noirs qui apportaient de l'ouvrage à Tom n'arrêtaient plus de l'entretenir de la nouvelle attitude de leurs maîtres : regards soupçonneux,

conciliabules - certains allaient jusqu'à épeler les mots même devant leurs plus vieux, leurs plus intimes serviteurs.

- Sont-y bizarres quand t'es là, mammy? demanda Tom à Matilda.

- Si tu veux dire à chuchoter ou à épeler ou des trucs comme ça, non, répondit Matilda. Mais j' peux pas entrer sans qu'ils parlent des récoltes ou des dîners o˘ qu'ils sont invités.

- L' mieux, pour nous aut', c'est d'avoir l'air godiche, observa Tom, comme si qu'on avait jamais entendu parler de c' qui s' passe.

Matilda réfléchit à l'attitude préconisée par Tom - et choisit d'aller à l'encontre. Un soir, après avoir servi leur dessert aux Murray, elle revint dant la salle à manger et s'écria en se tordant les mains Seigneur, m'sieu et ma'me, faites 'scuse, mais mes p'tits et moi on arrête plus d'entend' parler d' ces Yankees, et ça nous fait une peur terrib',

alors, si ça allait mal, nous, on espère que vous nous laisserez pas arriver

d' misères.

Le maître et la maîtresse semblaient soulagés.

- Vous avez certainement raison d'avoir peur, dit la maîtresse, car ces Yankees ne sont assurément pas vos amis!

- Mais ne t'inquiète donc pas, la rassura m'sieu Murray, tout ira bien.

Tom lui-même ne put s'empêcher de rire en entendant Matilda décrire la scène. Il égaya d'ailleurs sa famille en relatant de quelle façon un garçon

d'écurie de Melville s'était tiré du même pas. Comme son maître lui demandait quel parti il prendrait si la guerre éclatait, il avait répondu

" Z'avez déjà vu deux chiens s' bagarrer autour d'un os, maître. Eh bien, les négros, c'est nous qu'on est l'os! "

NoÎl et le Nouvel An survinrent, mais on ne songeait guère aux réjouissances dans le comté d'Alamance. Tom apprit par ses clients qu'à tour de rôle les …tats du Sud se séparaient de l'Union - d'abord le Mississippi, ide, l'Alabama, la Géorgie et la Louisiane, rien@que pendant puis la Flor

le mois de janvier 1861; et, le 111 février, le Texas. Ces Etats du Sud

avaient alors formé une " Confédération " qui s'était donné pour président un certain Jefferson Davis. A son exemple, un grand nombre de membres du Congrès - sénateurs et représentants - ainsi que des militaires de haut grade, démissionnaient et regagnaient le Sud.

Pour ce qui était du comté d'Alamance, le vieux juge Ruff in de Haw River se rendit à Washington afin de participer à une grande conférence de paix. Hélas! il en revint quelques jours plus tard porteur d'une triste nouvelle : la conférence avait échoué et s'était même terminée par de violentes altercations entre les jeunes délégués du Nord et du Sud.

Tom apprit par un cocher noir, qui le tenait lui-même du concierge du tribunal du comté d'Alamance, que les Blancs de la région avaient pris 425

part à une vaste réunion - près de quatorze cents personnes. Tom savait que m'sieu Murray y avait assisté. A cette occasion, l'ancien maître d'Irène, m'sieu Holt, et d'autres Blancs non moins éminents avaient bruyamment adjuré l'assistance d'éviter à tout prix la guerre, et assené de grands coups de poing sur les tables en qualifiant de " traîtres " ceux qui voulaient entrer dans la Confédération. Le concierge avait ajouté qu'ils avaient désigné un m'sieu Giles Mebane pour aller porter à une convention de Caroline du Nord, réunie sur la question de la sécession, le vote du comté d'Alamance : quatre à un en faveur du maintien de l'…tat au sein de l'Union.

La famille commençait à avoir du mal à enregistrer tous les événements que Tom ou Matilda rapportaient à chaque veillée. Ainsi y avait-il eu par exemple, en une seule journée du mois de mars : l'entrée en fonction du président Lincoln; la grande cérémonie de Montgomery, Alabama, pour la présentation du drapeau confédéré; l'abolition de la traite des esclaves africains par le président de la Confédération, Jeff Davis. Sachant qu'il était

partisan de l'esclavage, la famille ne parvenait pas à comprendre le sens de cette décision. quelques jours plus tard, l'inquiétude monta encore singulièrement avec l'annonce que la législature de Caroline du Nord décrétait l'enrôlement immédiat de vingt mille volontaires.

Le vendredi 12 avril 1861, m'sieu Murray partit de bon matin pour Mebane, o˘ les Blancs devaient tenir une réunion. Lewis, James, Ashford, P'tite Kizzy et Lilly Sue étaient en train de repiquer le tabac lorsque leur

attention fut attirée par le nombre inhabituel de cavaliers blancs qui sillonnaient la route à toute allure. L'un d'eux ralentit au passage et leur montra

le poing en vociférant des mots indistincts. Alors, Virgile envoya P'tite Kizzy prévenir Tom, Matilda et Irène qu'il avait d˚ arriver quelque chose de grave.

- J' vais aller voir avec la mule, dit Tom.

- Tom, t'as pas d' laissez-passer! lui cria Virgile en le voyant galoper

dans le chemin.

Tant pis, j' tente le coup! hurla Tom.

En débouchant sur la grande-route, il se trouva pris dans un véritable tourbillon. Il était évident que les cavaliers couraient aux nouvelles -

c'est-

à-dire au bureau du télégraphe. En dépassant des petits Blancs et des Noirs courant, eux aussi - mais à pied - Tom sut que le pire avait d˚

arriver, et son coeur se serra en arrivant en vue de la gare devant laquelle

se bousculait une énorme foule.

Il fit halte, attacha sa mule et décrivit un grand cercle pour contourner

la masse gesticulante des Blancs, qui levaient le nez vers les fils comme si les nouvelles allaient en tomber directement. Arrivé de l'autre côté, il se mêla au petit groupejacassant des Noirs et tendit l'oreille: " M'sieu Linne-colon, il va s' battre à cause de nous à c't' heure... V'là que l' Seigneur s'occupe finalement de nous aut' négros... J' peux pas y croire... Libres, Seigneur, libres!... "

Un vieillard apprit à Tom la raison du tumulte. L'artillerie de la Caroline du Sud pilonnait la garnison fédérale du Fort Sumter, dans la baie de Charleston. Le président Davis avait ordonné la prise de vingt-neuf bases militaires de l'Union dans le Sud. C'était la guerre.

Deux jours plus tard, le Fort Sumter tombait. Tom apprit qu'on employait un millier d'esclaves à boucher les accès du port de Charleston avec des sacs de sable. Après avoir informé le président Lincoln que la Caroline du Nord ne lui fournirait aucun renfort de troupes, le gouverneur de l'…tat, John Ellis, avait engagé sous la bannière de la Confédération des milliers d'hommes armés de fusils. Le président Davis avait demandé

à tous les Blancs du Sud entre dix-huit et trente-cinq ans de prendre un engagement volontaire de trois ans, et ordonné aux planteurs de mettre gratuitement à la disposition de l'armée sudiste un dixième de leurs effectifs d'esclaves m,les, notamment pour les travaux du génie. Le général Robert E. Lee avait démissionné de l'armée des …tats-Unis pour prendre la tête de l'armée de la Virginie. Et l'on racontait qu'en prévision d'une invasion sudiste, tous les b,timents gouvernementaux de Washington étaient gardés par la troupe et protégés par des chevaux de frise et des murs de ciment.

Dans tout le comté d'Alamance, les Blancs se pressaient pour s'enrôler.

Un palefrenier noir raconta à Tom que dans sa plantation le maître avait recommandé à son domestique de confiance : " Je compte sur toi pour veiller squ'à mon retour. " Et beaucoup de Blancs

sur la maîtresse et les enfants ju

du voisinage vinrent faire ferrer leurs chevaux avant de rejoindre, à Mebane la " compagnie Hawfields " qui était en train de se former; une fois complète, celle-ci serait emmenée par chemin de fer à Charlotte pour y faire ses classes. Un cocher noir qui avait conduit ses maîtres pour le départ de leur fils aîné décrivit la scène à Tom : les femmes en larmes, les jeunes gens penchés aux portières, emplissant l'air des cris de ralliement des Sudistes, ou vociférant qu'ils seraient rentrés pourle petit déjeuner après avoir culbuté ces maudits Yankees. " Le p'tit maître, dit le cocher, l'avait son uniforme gris tout neuf, et il pleurait aussi

fort que l' maître et la maîtresse, z'étaient là tous les trois à

s'embrasser,

à se t'nir dans les bras; et puis après ils sont restés à se regarder en s'raclant

la gorge et en r'niflant. Et c'est pas la peine que j' raconte des histoires,

ben moi aussi j' suis parti à pleurer! "

99

Cette nuit-là, à la lueur de la lampe, Tom demeura assis à côté du lit, abandonnant sa main à Irène qui l'agrippait convulsivement au fur et à mesure que les douleurs se rapprochaient. Elle lança soudain un cri per-

çant et il se précipita pour chercher sa mère. Mais Matilda, qui ne dormait pas, avait été alertée par le cri et elle accourait déjà, en secouant au passage P'tite Kizzy et Lilly Sue, aux yeux tout embrumés de sommeil :

" Grouillez donc à faire bouillir de l'eau, allez, ouste! " Ce fut bientôt le

branle-bas dans tout le quartier des esclaves, et les cinq frères de Tom se mirent à arpenter la cour avec lui, en tressaillant à chaque hurle ment

d'Irène. Enfin, à l'aube, monta le vagissement d'un nouveau-né, et les autres entourèrent Tom, lui tapant dans le dos, lui serrant la main. Et bientôt Matilda se montra sur le seuil pour annoncer avec un large sourire

" Tom, ça vous fait une aut' P'tite! "

Au bout d'un moment commença le défilé - Tom en tête - aupres d'Irène, épuisée mais souriante, et du poupon au minuscule minois chif-fonné. Matilda avait annoncé la nouvelle à la grande maison et, dès qu'ils eurent pris leur petit déjeuner, m'sieu et ma'me Murray s'empressèrent de venir voir le second bébé né sur leur plantation. Irène voulait l'appeler Ellen, comme sa propre mère, et Tom accepta bien volontiers. Il était si heureux d'être père pour la deuxième fois qu'il ne se souvint que beaucoup plus tard qu'il avait souhaité avoir un garçon.

Mais l'exaltation de cette naissance céda bientôt le pas devant la triste

réalité des événements qui se précipitaient. Tout en ferrant chevaux et mules, en fabriquant et en réparant outils et instruments, Tom s'efforçait de surprendre les moindres renseignements qu'échangeaient ses clients blancs. Il régnait parmi eux une atmosphère de jubilation, car les Confédérés allaient de victoire en victoire - ce qui était au contraire source de déception pour Tom. Comme il le raconta à sa famille, il y eut particulièrement cette bataille du " Bull Run ", après laquelle les Blancs s'étaient abandonnés à leur allégresse, jetant leurs chapeaux en l'air, s'envoyant des bourrades, hurlant à pleins poumons : " Les Yankees qu'on a p@b laissés morts ou blessés, z'ont pas d'mandé leur reste! " et aussi

" Dès qu' nos gars s'amènent, les Yankees, ils détalent! " Les mêmes transports de joie saluèrent les lourdes pertes des Yankees à " Wilson's 428

Creek ", dans le Missouri, et, peu après, à " Ball's Bluff ", en Virginie, o˘

l'on releva notamment, au milieu de centaines de morts, le corps criblé de balles d'un général qui avait été un intime du président Lincoln. A la fin de l'année 1861 - le comté d'Alamance ayant déjà envoyé au feu douze compagnies - Tom ne rapportait plus aux siens qu'une toute petite partie de ce qu'il avait appris, pour ne pas augmenter encore leur désarroi. Tous leurs espoirs de liberté n'étaient-ils pas déjà anéantis?

Au printemps 1862, Tom aperçut, un après-midi, un cavalier en uniforme gris d'officier de la Confédération qui s'engageait dans le chemin de la

plantation Murray. Sa silhouette lui sembla vaguement familière et il sursauta en reconnaissant, dans l'homme qui s'approchait, l'ancien she'rif

Cates, le responsable de l'exil de Chicken George! que venait-il encore faire dans la grande maison? Matilda accourut bientôt à la forge, le visage ravagé d'inquiétude.

L' maître te d'mande, Tom. L'est en train de discuter avec ce moins-que-rien de msieu Cates, le grainetier. quoi qu' tu crois qu'il te veut?

Tom avait déjà retourné dans sa tête une foule d'éventualités.

N'avait-il

pas notamment appris de ses clients blancs que beau(oup de planteurs emmenaient leurs esclaves au combat avec eux, tandis que d'autres offraient à l'armée les services de ceux qui possédaient un métier : charpentier, bourrelier, maréchal-ferrant? Il s'efforça pourtant de répondre calmement : " J'en sais rien, mammy. On verra bien. "

- Tom, tu reconnais le major Cates? dit m'sieu Murray.

- Oui, m'sieu, répondit Tom sans lever les yeux vers Cates, dont il sentait le regard peser sur lui.

Le major Cates commande une nouvelle unité de cavalerie qui est à l'instruction près d'ici, et ils ont besoin de toi pour ferrer les chevaux.

- Maître, ça veut-y dire que j' vas à la guerre? demanda Tom d'une voix enrouée.

Ce fut Cates qui répondit d'un ton méprisant

- Plus souvent que j'emmènerais des négros au combat, pour les voir détaler dès qu'une balle leur siffle aux oreilles On a besoin de toi pour ferrer les chevaux qui font l'exercice, c'est tout!

- Oui, m'sieu, dit Tom avec soulagement.

- Nous nous sommes entendus, le major et moi, expliqua m'sieu Murray. Tu travailleras une semaine sur deux pour sa cavalerie pendant toute la durée de la guerre, qui d'ailleurs ne semble pas devoir s'éterniser. Et quand voulez-vous qu'il commence? ajouta-t-il en se tournant vers le major Cates.

- Demain matin, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

- Mais certainement, c'est notre devoir envers le Sud, répondit m'sieu Murray, qui semblait heureux de pouvoir contribuer à l'ef@rort de guerre.

J'espère qu'il saura remplir sa t,che, ajouta Cates. L'armée, C'est pas une plantation o˘ on se la coule douce.

429

- Tom sait très bien faire face à ses obligations, dit m'sieu Murray en regardant Tom d'un air confiant. Ce soir, je lui rédigerai un laissez-passer et, demain matin, il prendra une mule et ira se présenter devant VOUS.

- Parfait! s'écria Cates, qui ajouta, à l'intention de Tom : Pour les fers, on a c' qu'il faut, mais amène tes outils. Et tu sais qu'il faudra grouiller! On a pas de temps à perdre!

Oui, m'sieu.

Le lendemain matin, Tom se mit en route après avoir chargé sur la mule un attirail portatif de maréchal-ferrant. En arrivant aux abords de la base de cavalerie, il remarqua que, là o˘ s'élevaient précédemment des petits bois clairsemés, se dressaient à présent d'impeccables rangées de tentes. En se reprochant encore, il entendit le son du clairon, les décharges des fusils. SOudain, un guetteur à cheval déboucha du camp :

- qu'est-ce que tu fous là, négro? C'est un terrain militaire, ici!

- L' major Cates m'a dit de v'nir ferrer les ch'vaux, répondit nerveusement Tom.

- Ah! bon. La cavalerie, c'est par là, dit le guetteur en faisant un geste du bras. Saute un peu, si tu veux pas être canardé!

Tom poussa la mule et arriva bientôt au sommet d'une légère éminence. De là, il pouvait contempler quatre rangées de cavaliers à l'exe rcice

et distinguer, derrière les officiers vociférant les ordres, le major Cates sur

un cheval piaffant. Il se rendit compte que le major avait remarqué son arrivée, au signe que ce dernier fit à un cavalier qui se précipita vers Tom.

- C'est toi, le négro maréchal-ferrant?

- Oui, m'sieu.

- Pose ton matériel par là - c'est les tentes des ordures, dit le soldat.

Dès qu' t'auras monté tes outils, on t'envoie les chevaux.

La première semaine que Tom passa au service de la cavalerie confédérée ne fut qu'un interminable défilé de chevaux. De l'aube à la nuit tom-

gri-

bée il ferrait sans discontinuer, au point que les sabots formaient une saille devant ses yeux. En outre, les propos des jeunes soldats de cavalerie

ne laissaient aucun doute : les Yankees sortaient vaincus de la moindre rencontre. Aussi fut-ce un Tom triste et découragé qui regagna la plantation Murray pour sa semaine " civile ".

Il trouva les femmes bouleversées. Urie était demeuré introuvable depuis la veille au soir. Enfin, peu avant le retour de Tom, Matilda l'avait

déniché, pleurnichant de peur et de faim, sous la véranda de la grande maison. " J' voulais juste entendre c' que l' maître et la maîtresse ils disaient

sur les négros qu'on leur donne la liberté, mais là-d'ssous j'entendais rien ",

avait-il expliqué entre deux reniflements. Après avoir aidé Matilda et Irène

à réconforter Lilly Sue, qui n'en était pas à sa première alerte avec son étrange fils, Tom raconta sa première semaine au camp.

Du peu qu' je sais, c'est pas bien parti pour nous aut', conclut-il.

Irène essaya d'adoucir l'amertume générale en remarquant 430

- Comme j'ai jamais été libre, ça va pas tellement me manquer.

Mais Matilda dit d'un air inquiet:

- Encore heureux si on se retrouve pas pire qu'avant!

C'est à peine si Tom vit passer sa semaine à la plantation Murray.

Et, en retournant au camp, il se sentait envahi de sombres pressentiments.

La troisième nuit, alors qu'il n'arrivait pas à trouver le sommeil, il entendit

un bruit qui semblait venir des tentes voisines, o˘ étaient entreposés les f˚ts à ordures. Il chercha sa masse à t,tons et sortit pour aller voir. A la

faible clarté de la lune, il distingua une silhouette humaine qui sortait d'une tente à ordures en portant ses mains à la bouche. En se rapprochant sans bruit, il eut la surprise de découvrir un maigre adolescent blanc. Ils s'entre-regardèrent pendant un instant, et soudain le jeune Blanc détala.

Mais il n'avait couvert que quelques mètres lorsqu'il trébucha à grand fracas dans quelque chose, et Tom eut encore le temps de le voir se relever avant de disparaître dans la nuit. Au bruit, des gardes accoururent avec leurs fusils et leurs lanternes et ils s'arrêtèrent net en voyant Tom armé

de sa masse.

Tu barbotais, hein, négro9

Il n'était surtout pas question de nier ouvertement - cela équivalait à traiter un Blanc de menteur, situation beaucoup plus dangereuse que d'être surpris à voler. Tom balbutia :

J'ai entendu quèq' chose et j' suis sorti et c'était un Blanc dans les ordures, m'sieu, et l'a détalé.

Les gardes se mirent à ricaner.

- Tu crois qu'on va gober ça, négro? dit l'un d'eux. Le major Cates a dit de te tenir à l'oeil! Attends un peu qu'il s' réveille, tiens!

L'autre garde ordonna

- Jette ta masse, mon garçon!

Instinctivement, la main de Tom serra plus fort le manche. L'homme lui pointa son arme sur le ventre. Tom l,cha la masse, qui heurta le sol avec un bruit mat.

Les gardes le poussèrent devant eux jusqu'à un espace dégagé au milieu duquel s'élevait une grande tente et le remirent au factionnaire en armes.

tait de ronde, et on a trouvé ce négro en train de barboter,

- On é

expliquèrent-ils. On lui aurait fait son affaire, mais le major a dit que s'il

y avait du louche avec lui, il s'en occuperait personnellement. On reviendra

quand le major sera levé!

La sentinelle aboya :

Au sol, et sur le dos, négro. Si tu fais un geste, je tire.

Tom s'allongea et resta immobile sur la terre froide. Il essayait d'imaginer ce qui allait arriver, retournait des idées de fuite, pesait les consé-

quences. Dès le lever du jour, les gardes revinrent se planter devant la tente

et l'un d'eux cria à voix forte

Les hommes de ronde, major!

431

- qu'est-ce que c'est? gronda une voix à l'intérieur.

Le forgeron noir, major, on l'a pris à voler cette nuit!

,£le major Cates sortit brusquement et contempla Tom d'un oeil à la fois mauvais et satisfait.

- Alors, négro, on vole malgré ses grands airs! Tu sais comment on traite ça dans l'armée?

Aussitôt, Tom débita l'histoire tout d'une traite. Il fallait que le major

le croie!

L'avait méchamment faim, m'sieu, pour fourrager dans les ordures.... conclut-il.

Un Blanc qui mangeait des ordures! Non, mais! Il faudrait pas que je te connaisse! Ton bon-à-rien d'affranchi de père, j'en suis venu à bout, mais tu m'avais filé entre les doigts. Seulement le règlement militaire n'est

pas fait pour rien, hein?

Non! Ce n'était pas possible! Cates s'emparait d'un fouet accroché

au pommeau d'une selle. Tom regarda autour de lui, cherchant une issue, mais les trois gardes braquèrent leurs fusils sur lui. Cates s'approcha, le visage déformé par la fureur, et la lanière cingla les épaules de Tom...

encore... et encore...

Titubant de rage et d'humiliation, Tom regagna l'aire du ferrage des chevaux, ramassa son sac d'outils, bondit sur la mule et fila à toute bride,

pour ne s'arrêter que devant la grande maison. quand il eut raconté toute l'histoire à m'sieu Murray, celui-ci était rouge de colère, et il hocha la tête

d'un air approbateur lorsque Tom conclut

- Tant pis si ça fait vilain, maître, j'y retournerai jamais.

- Tu n'as pas trop mal, Tom? demanda m'sieu Murray.

- A la peau, non, maître, mais au coeur, oui.

- Tom, je t'en donne ma parole, que le major vienne nous faire des ennuis, et j'irai jusqu'au général commandant en chef si nécessaire. Je ne peux te dire à quel point je suis désolé de ce qui s'est passé. Reprends ton

travail à la forge. Mais écoute-moi encore, poursuivit le maître d'un ton hésitant, bien que tu ne sois pas l'aîné, ma femme et moi te considérons comme le chef de famille. Et nous tenons à ce que tu dises aux tiens que nous ne souhaitons qu'une chose : finir tous ensemble le reste de nos jours,

une fois matés ces Yankees. Ce ne sont pas des hommes, mais des diables!

Au printemps 1862, Irène fut de nouveau grosse. En entendant les nouvelles colportées par ses clients blancs, Tom avait l'impression que le comté d'Alamance était l'unique havre de paix dans un pays ravagé

par la guerre. A la bataille de Shiloh, o˘ Yankees et Confédérés avaient perdu de part et d'autre quelque quarante mille tués et blessés, les survivants devaient se frayer un chemin parmi les cadavres, et il avait fallu procéder à tant d'amputations que les membres coupés formaient un énorme tas dans la cour d'un hôpital du Mississippi proche du champ de bataille. Si l'issue de cet engagement était demeurée incertaine, partout ailleurs les Yankees étaient défaits. Il n'était pas possible de

se tromper à la jubilation des Blancs après la deuxième bataille du Bull Run : la déroute des Yankees, avec deux de leurs généraux tués au feu, leur repli en désordre sur Washington, d'o˘ s'enfuyait la population civile tandis que

les fonctionnaires fortifiaient les b‚timents gouvernementaux, que le Trésor et les caisses de la Banque de l'Union étaient expédiés par bateau à New York, qu'une canonnière restait ancrée sur le Potomac, toutes chaudières allumées, prête à évacuer le président Lincoln et son cabinet. Et, à peine deux semaines plus tard, les forces confédérées, sous la conduite du général Stonewall Jackson, faisaient onze mille prisonniers yankees à Harpers Ferry.

Tom, faut arrêter de rn' raconter toutes les horreurs de c'te guerre, demanda Irène un soir de septembre o˘ il venait de lui décrire l'affrontement meurtrier d'Antietam : deux rangées d'hommes face à face, sur une longueur de plus de trois milles. J' suis en train d' porter not' troisième enfant, moi, et c'est pas bon d'entendre parler que de combats et de morts...

Au même instant, ils tournèrent tous les deux la tête vers la porte il leur semblait avoir entendu un léger grattement. Mais non, ce n'était qu'une idée. Pourtant voici que le bruit se répétait - quelqu'un frappait à tout petits coups. Irène alla ouvrir. Tom sourcilla en entendant une voix pleurarde de Blanc :

Faites excuse. Vous auriez pas quèq' chose à manger? J'ai faim.

Tom se retourna et faillit tomber à la renverse : c'était l'adolescent blanc qu'il avait surpris à fouiller les ordures du camp de la cavalerie.

Il

se reprit aussitôt et resta en alerte, soupçonnant un piège, tandis que sa femme, sans se douter de rien, répondait .

- On a rien qu' des galettes de maÔs.

- Grand merci, ça fait deux jours que j'ai rien mangé.

Après tout, ce n'était qu'une bizarre coÔncidence, se dit Tom en se levant pour aller à la porte.

Alors, on mendie à c't' heure? lança-t-il à l'adolescent.

Celui-ci le regardait d'un air intrigué, et soudain ses yeux s'arrondi-rent de surprise. Aussitôt, il disparut dans la nuit, laissant Irène stupéfaite

- et sa stupéfaction redoubla lorsque Tom lui apprit que ce garçon était le visiteur nocturne du camp.

Dès la veillée du lendemain, tout le quartier des esclaves était au courant de l'incroyable incident, car Matilda raconta que, juste après le petit

déjeuner, " un jeunot de p'tit Blanc, tout efflanqué " s'était dressé

devant

la porte grillagée de la cuisine, en lui demandant à manger d'une voix pitoyable. Elle lui avait donné un bol de rago˚t froid, ce dont il l'avait remerciée avec effusion avant de filer; un peu plus tard, elle avait trouvé

sur le pas de la porte le bol soigneusement récuré. Tom la mit en garde:

- Comme tu y as donné à manger, l'a pas d˚ quitter l' coin. Il doit dormir dans les bois. Et faut s' méfier, hein! L'est capab' de nous mettre dans la mélasse en un rien d' temps!

- La vraie vérité qu' tu dis là, s'écria Matilda. Et tu sais c' que j'

vais

faire, s'il ramène son museau? J'y fais croire que j'y prépare un casse-cro˚te et pendant c' temps-là j' cours rameuter l' maître.

Le lendemain matin, le piège fonctionna parfaitement. M'sieu Murray sortit par le perron etfit le tour de la maison, tandis que Matilda regagnait

précipitamment sa cuisine pour assister aux événements.

- qu'est-ce que tu fais là? demanda le maître en arrivant brusquement devant l'adolescent.

Mais celui-ci ne perdit aucunement contenance.

- Monsieur, j'en peux plus de trimarder avec le ventre vide. Je fais rien d' mal, et vos négros ont eu c'te bonté de m' donner un peu de nourriture.

Après un instant d'hésitation, m'sieu Murray répondit

- C'est une triste situation, j'en conviens. Mais les temps sont durs, et nous ne pouvons nourrir une bouche supplémentaire. Il faut t'en aller'

- Monsieur, me renvoyez pas! implora le jeune homme. Mettez-moi à n'importe quelle besogne, juste pour ma pitance. C'est pas l' travail qui m' fait peur.

- Mais je n'ai rien à te confier. Mes nègres suffisent aux cultures

- Justement, j'ai jamais rien connu d'autre que les cultures, moi.

J' me démènerai plus dur que vos négros, monsieur, rien que pour manger à ma faim, insista le garçon.

- Comment t'appelles-tu, et d'o˘ viens-tu?

- George Johnson, monsieur. De Caroline du Sud. La guerre a tout ravagé chez nous. J'ai voulu m'enrôler, mais j'étais trop jeune. J' viens d'avoir seize ans. Nos champs sont nus comme la main, tout est coupe -

jusqu'aux lapins qu'ont décampé. Et moi j'ai fait pareil. J' me disais que ça pouvait pas être pire, dans un autre endroit. Mais, à part vos négros, personne m a seulement donné un quignon d' pain!

Matilda sentait que le maître était ému, mais jamais elle n'aurait pu imaginer sa réponse.

Serais-tu capable de faire le régisseur?

J'ai jamais essayé, dit l'adolescent d'une voix incertaine. Mais, comme je vous ai dit, j'ai pas peur du boulot.

Matilda se rapprocha de la porte grillagée pour mieux entendre. Et la suite du dialogue l'horrifia.

- J'avais toujours songé à prendre un régisseur, bien que mes nègres me donnent entière satisfaction pour les cultures. Je t'offre uniquement le vivre et le couvert - et on verra!

- Monsieur..., faites excuse, j' sais pas votre nom...

- Murray...

- Eh bien! Vous v'là avec un régisseur, monsieur Murray!

Matilda entendit le petit rire du maître.

y a un appentis vide derrière l'écurie. Tu peux t'y installer. O˘

sont tes affaires?

434

Mes affaires j' les ai sur le dos, répondit George Johnson.

Dans la famille, la nouvelle fit l'effet d'un coup de tonnerre.

- J' pouvais pas en croire mes oreilles! s'écria Matilda.

Les autres explosaient littéralement.

L'est dev'nu fou, l' maître!... On f sait-y pas marcher les choses tout

seuls, non? Mais c'est un Blanc, alors... Attends seulement qu'on s'en mêle, tu verras si ça tourne pas au vinaigre avec son p'tit Blanc!

En arrivant aux champs, le lendemain matin, ils trouvèrent l'impos-teur qui les y avait précédés, et son attitude désarma vite leur fureur.

George Johnson, un adolescent blanc efflanqué et h,ve, vint au-devant d'eux. Les joues empourprées, avalant difficilement sa salive, il fit un bref

discours :

J' sais bien qu' vous êtes montés contre moi, et j' peux pas vous en vouloir. Mais attendez donc un peu d' voir c' qui s' passe. Moi, j'ai jamais eu affaire à des négros, mais j' me figure que noir ou blanc, c'est qu'une couleur. Faut voir c' que fait l' bonhomme, hein? Et j' me dis une bonne chose : vous m'avez donné à manger quand j'avais faim, et y a une tripotée de Blancs qui peuvent pas en dire autant. M. Murray veut s'offrir un régisseur. Moi, je frai pas long feu si vous prenez idée de m' chercher des noises, seulement, attention au prochain!

Comme nul d'entre eux ne trouvait à lui répondre, il ne leur restait plus qu'à se mettre à l'ouvrage. George Johnson lui-même s'y lança avec fougue - visiblement désireux de prouver sa sincérité.

La troisième fille de Tom et d'Irène - Viney - vint au monde à

peine une semaine après l'arrivée du " régisseur ". Aux champs, celui ci s'installait hardiment à côté des " négros " pour déjeuner, sans paraître remarquer qu'Ashford se levait aussitôt à grand fracas et allait s'asseoir plus loin. " Si vous voulez savoir c' que j'y connais, au métier d' régisseur, avoua George Johnson à la famille, c'est rien du tout!

Alors faut m'aider, pour que M. Murray aille pas penser que j' fais pas l'affaire. "

Le soir, à la veillée, les esclaves n'évoquèrent pas sans amusement l'idée qu'ils allaient " former " leur régisseur, et ils convinrent que la responsabilité en revenait de droit à Virgile, puisqu'il avait de tout temps dirigé les travaux des champs.

- D'abord, faut changer d' manières, expliqua Virgile. Comme on est assez d' monde pour voir quand l' maître il arrive, on vous fra un signe.

Alors là, faut prend' du champ, pasque les Blancs, et surtout les régisseurs,

z'ont pas à rester trop près des négros.

- Chez moi, en Caroline du Sud, ce s'rait plutôt les négros qui restent

pas trop près des Blancs!

Eh bien, c'est des négros malins! L'aut' chose, c'est d' faire croire au maître que ses négros travaillent plus dur avec un régisseur. Faut hurler

" Allez ouste, les négros, à l'ouvrage! " et des trucs comme ça. Et puis, d'vant l' maître ou d'aut' Blancs, perdez vot' façon d' nous app'ler par 435

not'nom, t,chez moyen aussi d' gronder, d'sacrer, d'paraître bien mauvais, pour montrer au maître que vous avez d' la poigne!

Lorsque m'sieu Murray vint voir les travaux des champs, George Johnson se surpassa : vociférations, jurons, menaces, tout y était.

- Eh bien, comment s'en t'irent-ils? demanda le maître.

- Pour des négros qui besognaient seuls, faut pas s' plaindre, répondit George Johnson avec suffisance, mais attendez voir une ou deux semaines, que j' les aie bien t'pris en main.

A la veillée, les esclaves se tinrent les côtes de rire en singeant George

Johnson. Et, quand le calme fut revenu, il leur raconta simplement 1

ce qu'avait été sa vie jusque-là : il n'avait jamais connu que la misère, et,

pour finir, la guerre avait ravagé leurs maigres terres et dispersé les siens; alors, il était parti dans un autre …tat, en quête d'une existence meilleure.

- Pour moi, on en trouvera jamais un aut' Blanc comme ça, à dire les choses tout droit, sans raconter des histoires, observa Virgile en résu-inant le sentiment général de la famille.

- Vous l'avez à la bonne, ce vieux George, lança Matilda.

Les rires reprirent, tant l'idée d'appeler " Vieux George " un garçon aussi jeune semblait comique. Mais Matilda avait tout à fait raison. Aussi

incroyable que ce f˚t, ils s'étaient sincèrement attachés à leur "

régisseur ".

100

L'afîrontement entre le Nord et le Sud piétinait. Aucun des adversaires ne paraissait capable de mener une action décisive. Tom commençait à percevoir un certain découragement dans les conversations de ses clients.

Et il se reprenait à rêver de l'émancipation.

Un soir, Vieux George annonça d'un air mystérieux " M.

Murray

m' laisse partir parce que j'ai une affaire à arranger. Mais je vais me dépêcher de revenir. " Le lendemain, il quittait la plantation, et les supputations allèrent bon train dans le quartier des esclaves. Pouvait-il s'agir d'une affaire de famille? Mais non! Il semblait avoir rompu les ponts avec les siens. A moins qu'il ne se soit engagé dans l'armée. Allons donc! Ce Vieux

George était trop pacifique pour ça! Ashford, toujours malveillant, suggéra qu'il avait pris le large, maintenant qu'il s'était remplumé. Alors là, la 436

famille se récria unanimement. Oser accuser ce Vieux George d'ingrati-tude!

Un bon mois s'était écoulé lorsque, un dimanche, Vieux George réintégra la plantation. Son arrivée fut saluée par des cris de joie - ou plutôt

leur arrivée. Car il ramenait avec lui une petite créature timide, aussi mai

gré et h,ve qu'il l'avait été lui-même. Et la rondeur de son ventre indiquait

une grossesse presque arrivée à terme.

- V'là ma femme, Martha, annonça Vieux George. On s'était mariés juste avant que j' parte, et j' devais aller la t'chercher quand j'aurais trouvé

d' la besogne et un toit. J'en avais pas parlé parce que c'était déjà assez difficile de s' faire embaucher tout seul, alors, avec une femme! (Il sourit

à Martha.) Tu les salues pas"

Martha salua chacun à to'ur de rôle et se lança dans ce qui, pour elle.

devait être un long discours :

- George m'a énormément parlé d' vous.

Remarquant le regard que jetait Matilda sur le ventre de sa femme, Vieux George s'empressa de se justifier :

- Je savais pas que c't' enfant était en train, quand j' suis parti.

Mais

j'avais tout l' temps l'idée que j' devais aller la chercher Et voilà

qu'elle

était grosse!

La frêle Martha et le Vieux George semblaient si parfaitement appariés que tous les coeurs étaient émus devant le jeune couple.

- Vous l'avez même pas dit au maître? demanda Irène.

- Non, même pas. J'y ai dit comme à vous, qu' j'avais à arranger une affaire. S'il veut pas d'elle, on s'en ira.

- L' maître est pas comme ça! dit Irène, et Matilda lui fit écho

- Non, l'est pas homme à ça!

- Dès que j' le verrai, j' lui raconterai tout.

Mais Matilda préféra prendre les devants et en informer ma'me Murray, non sans dramatiser la situation.

- Avec sa pauv' p'tite femme, ils s' mangent les sangs que l' maître va les chasser pasqu'il en avait pas parlé avant. Avec ça qu'elle est pas loin d'avoir son p'tit.

- Bien entendu, c'est à mon mari de décider, mais je suis s˚re qu'il ne va pas les chasser...

- Pensez qu'elle a pas plus d' treize ou quatorze ans, ma'me, et c' bébé qu'arrive, et à part nous aut' et les maîtres, ils ont personne.

- Je t'ai dit que la décision revenait à M. Murray. Mais je suis certaine qu'ils pourront rester.

Bien entendu, m'sieu Murray ne songea pas un instant à chasser les Johnson. Matilda et Irène déchargèrent Martha de toute t,che domestique, car la frêle créature était à bout de forces. Maigre et affaiblie comme elle

l'était, elle risquait malheureusement d'avoir un accouchement difficile.

Deux semaines après son arrivée, elle fut prise des douleurs vers midi.

Depuis l'appentis, derrière l'écurie, ses hurlements retentirent dans le quar-
437

tier des esclaves pendant toute la nuit et jusqu'au midi suivant. Matilda et Irène ne la quittèrent pas d'une minute. Mais, lorsque cette dernière sortit, son visage décomposé apprit le malheur au Vieux George, avant qu'elle ait pu former les mots :

- J' crois que mam'zelle Martha, elle s'en tir'ra. Le bébé, c'était une

gamine - mais elle a pas vécu.

1 01

Le Jour de l'An 1863, Matilda fit irruption dans le quartier des esclaves, folle de joie.

- Vous avez vu c' Blanc qu'arrivait, hein? Vous allez pas l' croire!

L'est là à discuter avec le maître de c' que l' fil du télégraphe il a fait savoir : l' président Lincoln il a signé une " Proclamation de 'Mancipation ", et ça nous donne la liberté!

Cette nouvelle galvanisa les Murray noirs comme des millions de leurs semblables, qui s'abandonnaient à leur exultation - à l'abri des murs de leurs cases. Mais les semaines passèrent et la joyeuse attente de la liberté diminua, dépérit et vira finalement au désespoir lorsqu'il apparut que la décision du président Lincoln avait encore renforcé la haine que lui portait la Confédération chaque jour plus ravagée, plus exsangue.

Dans le quartier des esclaves de la plantation Murray, tout espoir fut abandonné pendant près de deux ans, malgré quelques annonces de grandes victoires remportées par les Yankees, dont la prise d'Atlanta. Et puis, à la fin 1864, Tom rentra tout excité. Les clients blancs racontaient que des milliers et des milliers de Yankees sanguinaires et pillards avançaient en Géorgie sur un front large de cinq milles, sous la conduite de ce fou de général Sherman. Et l'espoir d'être un jour libres se raviva une fois de plus dans la famille, soutenu par les bulletins quotidiens de Tom.

- Ces Yankees, ils laissent rien d'bout. Les Blancs, ils jurent qu'ils br˚lent les récoltes, les grandes maisons, les écuries, les étables. Ils abattent les mules et ils font rôtir les vaches pour manger. Tout c' qu'ils peuvent pas br˚ler ou manger, ils le rasent, et ils prennent tout c' qu'ils sont

capab' de charrier. Paraîtrait qu'y a des tripotées d' négros dans tous les coins, pasqu'ils abandonnent les plantations pour suivre les Yankees que c' général Sherman l'en est v'nu à les supplier de retourner d'o˘ qu'ils viennent!

Et puis, peu de temps après la marche triomphale des Yankees jusqu'à

la mer, survint la nouvelle de la chute de Charleston, celle de la prise de Richmond par le général Grant et finalement, en avril 1865, l'ultime information rapportée par un Tom haletant : " L'général Lee, il s'est rendu avec toute l'armée d' la Confédération! L' Sud, il crapitule! "

Rien n'aurait pu retenir les esclaves : traversant au trot la pelouse devant la grande maison, ils descendirent l'allée d'entrée jusqu'à la route et se mêlèrent aux centaines de Noirs qui s'abandonnaient à leur joie : bondissant, criant, chantant, prêchant, priant : " Libres, Seigneur, libres!...

Merci, Dieu tout-puissant... Enfin libres! "

Mais il ne fallut que quelques jours pour que l'exultation soit remplacée par la douleur et le deuil : le président Lincoln avait été assassiné.

Hor-

reur des horreurs! hurlait Matilda tandis que toute la famille sanglotait autour d'elle, comme sanglotaient des millions de Noirs qui avaient révéré

le président Lincoln comme leur MoÔse à eux.

Au mois de mai se produisit dans tout le Sud vaincu la même scène qu'à la plantation Murray. Le maître réunit ses esclaves sur la grande pelouse. Il avait un visage bouleversé, ma'me Murray pleurait, à côté d'eux Vieux George et Martha Johnson restaient interdits - rangés en file, les Noirs osaient à peine regarder les Blancs. D'une voix étranglée, le maître leur lut un papier o˘ il était dit que le Sud avait perdu la guerre. En essayant de maîtriser son émotion, il ajouta

Cela signifie que vous êtes désormais aussi libres que nous. Si vous voulez partir, vous le pouvez; si vous voulez rester, nous essaierons de iyer votre labeur...

Mais déjà les Murray noirs se livraient à de bruyantes démonstrations de joie : " On est libres!... Enfin libres!... Merci, Jésus!... " Les clameurs exultantes portèrent jusqu'à la case de Virgile, o˘ Lilly Sue était restée au chevet d'Urie, alité depuis des semaines par une forte fièvre.

Entendant crier " On a la liberté! " le gamin bondit du lit avec toute la fougue de ses dix ans et, bannière au vent, il courut jusqu'à la soue, o˘

il hurla aux cochons : " Grognez plus, les cochons, vous v'là libres! " De là il gagna l'étable pour prévenir les vaches : " Z'avez plus à donner d' lait, les vaches, vous v'là libres! " Et il repartit comme une flèche vers le

poulailler pour crier triomphalement : " Gardez vos cocos, les poulettes. Vous v'là libres... et moi Z'AVEC! "

Mais le soir, lorsque l'exaltation eut fait place à la lassitude, Tom réunit toute la famille dans la grange. qu'allaient-ils faire de cette "

liberté "

si longtemps, si chèrement attendue?

- C'est pas d'être 'mancipés qui nous donn'ra à manger, dit-il. Faut décider de c' qu'on va faire pour gagner not' vie. On a qu'un tout p'tit peu d'argent d'vant nous, et à part moi qu'est forgeron, et mammy avec sa cuisine, on connaît rien d'aut' que l' travail des champs.

Matilda annonça que m'sieu Murray avait insisté pour qu'ils réfléchis-sent à l'offre qu'il leur faisait : il morcellerait la propriété entre eux, et ceux

qui le voudraient exploiteraient leur parcelle en métayage. L'idée fut vivement débattue. Plusieurs d'entre eux souhaitaient partir au plus vite. Mais Matilda protesta :

- Moi, j' veux qu' not' famille elle reste ensemb'. On décampe, que vous dites, et quoi qu'il arrive quand vot' papa va s' ram'ner? Y aura plus personne pour lui dire o˘ qu'on est partis!

Un silence se fit, et Tom prit la parole

- …coutez un peu! On peut pas s'en aller maintenant, on est pas prêts!

Je s'rai l' premier à partir quand ce s'ra l' moment.

La plupart convinrent qu'il avait raison, et l'on se sépara. Dans le clair de lune, Tom prit la main d'Irène et ils se dirigèrent vers les champs.

Soudain, Tom franchit souplement une barrière, partit à longues enjambées, tourna à angle droit, poursuivit son chemin, tourna de nouveau et revint vers la barrière pour dire à Irène d'un air rayonnant

- Tu vois, ça s'ra à nous!

Et Irène répondit en écho î

- A nous!

En une semaine, les parcelles furent délimitées et chacun se mit au travail dans " son " champ. Un matin o˘ Tom avait abandonné la forge pour venir au renfort des cultures, il aperçut sur la route un cavalier solitaire : c'était le major Cates tout dépenaillé, chevauchant une bête boiteuse. Cates avait lui-même reconnu Tom et il retint son cheval en arrivant à proximité.

- Eh! négro, apporte-moi une mesure d'eau! lui lança-t-il.

Tom regarda longtemps l'homme avant de réagir, puis il plongea la mesure dans le seau d'eau et la lui apporta.

- C'est plus pareil, à c't' heure, m'sieu Cates. J' vous apporte de l'eau

pasque j' donnerai toujours à boire à un homme qu'a soif, mais pas à cause que vous avez braillé!

- Apporte-m'en une autre, dit simplement Cates en tendant la mesure vide à Tom.

Tom prit la mesure, la laissa tomber au fond du seau et partit sans se retourner.

Mais voici qu'un matin un cavalier arriva à grand fracas sur la route en bordure des champs. Levant le nez, les Noirs distinguèrent un melon

. noir cabossé, une écharpe verte délavée... et, abandonnant tout, ils prirent

leur course vers le quartier des esclaves. " Le v'là, mammy, le v'là; il est

rev'nu! " Chicken George eut à peine le temps de mettre pied à terre -

déjà ses fils le hissaient sur leurs épaules et le portaient en triomphe devant

une Matilda en larmes.

- quoi qu' t'as donc à beugler, femme? dit Chicken George en la serrant à l'étouffer. He là, vous aut', lança-t-il alors à la famille attroupée

autour d'eux, ça vous démange, hein, d' savoir quoi qu'j'ai passé pendant tout c' temps-là? Mais faudra attendre. A c't' heure, y a quèq' chose de plus pressant : j'ai trouvé un endroit o˘ qu'on va aller tous ensemb'!

Et Chicken George raconta aux siens qu'il était venu les chercher. Il les mènerait vers l'ouest, au Tennessee, o˘ les Blancs qui venaient de s'y établir n'attendaient plus qu'eux pour les aider à édifier une ville.

- C'te terre noire qu'ils ont là-bas, l'est si riche qu'elle donne même

du cochon rien qu'en plantant des queues..., les pastèques, elles m˚rissent si vite que d'un bout d' la nuit à l'aut' z'éclatent comme des pétards! Les opossums, ils sont trop gras pour se r'muer, alors ils restent couchés sous les plaqueminiers, la gueule ouverte, et l' sirop des fruits leur goutte tout

droit dans la gorge, épais comme de la mélasse!...

Aussitôt, la frénésie s'empara de la famille. Tandis que certains couraient propager l'heureuse nouvelle dans les plantations voisines, Tom passa son après-midi à tirer des plans pour transformer les chariots usuels en " Rockaways ", c'est-à-dire en chariots b,chés et aménagés de telle sorte

qu'une dizaine suffiraient pour transporter toute la famille et ses possessions. Mais, vers la fin de la soirée, une douzaine d'autres chefs de

famille

étaient déjà venus le trouver, non pour solliciter, mais pour exiger d'être,

eux aussi, du voyage - il y avait là des Holt, des Fitzpatrick, des Perm, des Taylor, des Wright, des Lake, des MacGregor noirs, affranchis récents des plantations du comté d'Alamance.

En deux mois d'une fiévreuse activité, les hommes fabriquèrent et équipèrent les " Rockaways ". Les femmes préparèrent les amples provisions de route : viandes séchées ou fumées, conserves de légumes et de fruits, et firent le tri de tous les objets indispensables. Chicken George se

répandait dans tous les quartiers, surveillait les opérations, se carrait dans

son rôle de héros. De nouvelles familles manifestaient encore le désir de se joindre à eux et, finalement, Tom annonça que tous pourraient être du voyage à condition de disposer d'un " Rockaway " par maisonnée.

Et vint le dernier soir. Tout était chargé. Le lendemain, à l'aube, les vingt-huit chariots prendraient le départ. Saisis d'une étrange tristesse, les affranchis erraient d'un lieu à l'autre, effleurant de la main une auge, une barrière, un mur, avec le sentiment poignant que c'était pour la dernière fois.

Pendant des jours, les Murray noirs avaient à peine aperçu les Murray blancs. Matilda ne pouvait retenir ses larmes. " Seigneur! quand j' pense à c' qu'ils doivent passer, eux aut'! J' vous jure que ça m' fait deuil! "

Tom Murray s'était installé pour la nuit dans son chariot. quand il entendit frapper de légers coups à l'arrière, il sut qui était son visiteur avant

même d'avoir soulevé le battant de toile. Le visage crispé d'émotion, le Vieux George tortillait son chapeau.

Tom, si j' te dérange pas.... j'ai quèq' chose à t' dire...

Tom Murray sauta à terre et suivit le Vieux George Johnson à la lueur de la lune. Mais, quand celui-ci fit halte, c'est à peine s'il réussit à

articuler

quelques mots, tant il avait la gorge nouée

- On a discuté avec Martha... On a que vous, comme famille. Tom, vous nous laisseriez partir aussi, dans c't' endroit o˘ vous allez?

441

Après un moment de silence, Tom lui répondit

- Y aurait que ceux d' ma famille, j' pourrais décider tout d' suite.

Mais aux aut', faut que j' leur demande...

Alors, il alla d'un chariot à l'autre, en appelant les hommes.

Lorsqu'ils

se furent rassemblés autour de lui, il les informa de la requête du Vieux George. quand il eut terminé, un silence pesant s'installa. Tom Murray reprit

- L'a été l' meilleur régisseur qu'on pouvait avoir, pasque l'était pas

un vrai régisseur, il besognait coude à coude avec nous aut'.

Il y eut, chez certains, une vive opposition. qu'avaient-ils à faire d'un

Blanc? Mais, au bout d'un moment, une voix s'éleva : " quoi qu'il y peut, s'il est blanc... " Il fut finalement décidé, par vote majoritaire, que l'on

emmènerait les Johnson.

Le départ fut repoussé d'une journée - le temps de fabriquer un "

Rock-

away " pour le vieux George et Martha. Et, enfin, le jour se leva sur la file des vingt-neuf " Rockaways " qui sortaient en craquant et en grinçant de la

propriété Murray. En tête, monté sur son cheval " Vieux Bob " en compagnie de son vénérable coq de combat borgne, venait Chicken George, portant beau malgré ses soixante-trois ans, le melon noir vissé sur la tête, l'écharpe verte négligemment nouée. Tom conduisait le premier chariot, Irène assise à côté de lui et, derrière eux, leurs enfants éperdus d'excitation, dont la benjamine, Cynthia, avait deux ans. Il était suivi de vingt-sept chariots peuplés de Noirs et de mul,tres avec, en serre-file, celui

du Vieux George et de Martha Johnson. Juchés sur le haut siège, ceux-ci tendaient le cou pour essayer d'entrevoir, à travers le nuage de poussière soulevé par les véhicules, le chemin de cette terre promise annoncée par Chicken George.

102

- Alors, c'est là? demanda Tom.

- La terre promise? demanda Matilda.

- O˘ sont-y, les cochons et les pastèques? demanda une des fillettes, tandis que Chicken George arrêtait son cheval.

Devant eux s'étendait une zone déboisée. Au centre, l'agglomération se ramenait à quelques boutiques de bois au carrefour des deux chemins qui la coupaient en croix. Trois Blancs - assis respectivement sur un baril de clous, dans un fauteuil à bascule et le troisième renversé sur sa chaise,

442

les pieds en l'air sur une balustrade - échangèrent des signes d'intelligence

devant la longue file de chariots poussiéreux. Deux garçonnets blancs poussant un cerceau s'arrêtèrent brusquement pour contempler les arrivants, oubliant leur jouet qui poursuivit un moment sa course avant de s'effondrer en tournoyant sur lui-même. Un vieux Noir en train de balayer un porche les regarda avec surprise, puis esquissa un sourire. Un gros chien occupé à se gratter s'interrompit un instant, la patte en l'air, la tête

penchée, puis retourna à ses affaires.

- J' vous l'avais dit, qu' c'est une nouvelle colonie, s'empressa d'expli-quer Chicken George. Y a pas plus d'une centaine de Blancs dans l' coin, alors, même si on reste plus qu'à quinze chariots à c't' heure, vu qu' les aut' nous ont l,chés en ch'min, on va doubler la population d'un seul coup.

C'te ville, elle est juste partie à grandir, et nous, on s'ra aux premières loges.

- «a s' voit qu'elle vient tout juste d' partir, remarqua P'tit George sans ironie.

- Avec ça qu' la terre est d' première qualité! Vous m'en direz des nouvelles! poursuivit Chicken George, emporté par son propre enthou-siasme.

- Ah! ouiche, tu vas voir les marécages, marmonna Ashford entre ses dents.

Mais la terre était vraiment de première qualité - riche et grasse.

Côte

à côte, les parcelles des Noirs - trente acres par famille - s'étendaient de

la lisière de la ville jusqu'aux grandes exploitations des Blancs qui occupaient déjà les meilleurs sols du comté de Lauderdale, sur les bords de la Hatchie, à six milles au nord. Sans doute la plupart des propriétés blanches avaient-elles une superficie égale à celle de toutes les parcelles des Noirs réunies, mais pour ces derniers, qui n'avaient jamais possédé un pouce de terre, trente acres constituaient déjà un joli lopin.

Tout en continuant de camper à l'étroit dans les chariots, ils attaquèrent aussitôt l'essouchage et le défrichage. Bientôt les champs furent retournés, les sillons tracés, et ils firent leurs premières semailles -

beau-

coup de coton, un peu de maÔs, sans oublier le coin réservé au potager et aux fleurs. Il fallut ensuite abattre et débiter des arbres afin de construire

les maisons. Sans mettre lui-même la main à la p,te, Chicken George se révéla imbattable sur le chapitre des conseils. Il en avait bien le droit,

lui qui avait changé leurs vies - et qui n'oubliait jamais de le leur rappeler. Seulement, sa forfanterie le poussa aussi à s'en vanter auprès des colons blancs - gr,ce à ceux qu'il avait amenés, la ville allait s'étendre, prospérer, et bientôt son fils Tom ouvrirait la première forge de la région.

Peu après, trois cavaliers arrivèrent chez Tom au moment o˘ il préparait un enduit de boue et de soies de porc pour colmater ses murs de rondins, déjà élevés à mi-hauteur.

C'est vous le forgeron?

Tom vint aussitôt vers les cavaliers. Allons, voilà que les clients le devançaient!

- Il paraît que vous voulez vous établir en ville, dit l'un d'eux.

- Oui, m'sieu. Je m' demandais o˘ qu' ce s'rait l' mieux d' b,tir ma forge. Y a c' terrain à côté d' la scierie, si personne l'a en vue.

- …coutez, mon garçon, dit le second homme après avoir échangé un regard avec ses compagnons, c'est pas la peine de tourner autour.

Vous

connaissez le travail de la forge, c'est une affaire entendue. Mais vous ne

pouvez pas vous mettre à votre compte en ville. Il faut que l'atelier appartienne à un Blanc. Vous y aviez pensé?

- Non, m'sieu, dit Tom en s'efforçant de maîtriser la fureur qui l'envahissait. Moi et ma famille, on est libres, à c't' heure, et tout c' qu'on veut c'est gagner not' vie comme tout l' monde, en fsant l' métier qu'on a. Si j' peux pas être le maître de ma besogne, on a pas not'

place ici.

- Avec des idées comme ça, répondit le troisième homme, vous n'avez pas fini de déménager, dans cet …tat.

- On a pas peur des voyages. C'est pas que j' @içns à faire des embar-

ras, mais j' veux vivre comme un homme. On aurait-y su qu' vous étiez comme ça par ici, qu'on vous aurait jamais dérangés, avec ma famille.

- Enfin, réfléchissez encore, mon garçon, reprit le second Blanc.

C'est

à vous de choisir.

- Méfiez-vous donc que ces histoires d'émancipation vous montent pas à la tête, à vous autres, conclut le premier Blanc.

Et les trois hommes s'en furent sans un mot de plus.

Dès que la nouvelle eut circulé dans les fermes, les chefs de famille vinrent trouver Tom.

- Fils, dit Chicken George, ça s'rait-y qu' tu connais pas encore les manières des Blancs? Tu peux pas faire comme ils disent, juste pour commencer? Une fois qu'ils t'auront vu à l'ouvrage, z'auront bien vite fait d' tourner casaque.

- On est v'nus d' si loin! s'écria Matilda, et v'là qu'il faudrait recommencer les paquets. Fais pas ça à ta famille, fils!

- Tom, j' t'en prie, j' suis éreintée! …reintée! intercéda Irène.

Mais le visage de Tom reflétait sa détermination.

- Moi, je reste pas dans un endroit o˘ j' peux pas faire c' qu'un homme libre il a l' droit. Je d'mande à personne de v'nir avec nous, mais on va charger l' chariot et d'main on quitte le coin.

J' m'en vas aussi! dit Ashford, furibond.

A la nuit tombée, Tom se mit à arpenter les champs. Il était accablé

à la pensée des épreuves qu'il allait de nouveau imposer à sa famille -

il n'avait pas oublié les interminables semaines du premier voyage... Une sentence favorite de Matilda lui revint à l'esprit " A bien chercher dans

c' qu'est mauvais, on finit par trouver quèq' chose de bon. "

Et soudain une idée lui traversa l'esprit. Il déambula encore une bonne

444

heure - le temps que le projet prenne tout à fait forme. Et il regagna alors

le chariot o˘ les siens dormaient déjà.

Au matin, Tom demanda à James et à Lewis de confectionner des abris temporaires pour Irène et les enfants, car il avait besoin du chariot.

Sous les yeux étonnés de la famille - et à la grande fureur d'Ashford -

il entreprit de décharger la lourde enclume avec l'aide de Virgile, et de la

fixer sur un billot. A midi, il avait réuni tous les éléments d'une forge de

fortune. Devant son public de plus en plus intéressé, il déb,cha le chariot,

en désarticula le coffre et s'attaqua ensuite à la plate-forme. Et les autres

commencèrent alors à entrevoir en quoi consistait l'ahurissant projet de Tom.

A la fin de la semaine, Tom arriva en ville avec sa forge ambulante et tous les habitants restèrent bouche bée devant son agencement enclume, foyer, bac à refroidir et panoplie complète des outils de marécha-lerie, tout cela solidement fixé sur la plate-forme du chariot renforcée par

d'épais madriers.

Saluant poliment tout ceux qu'il rencontrait - Blancs ou Noirs - Tom leur proposait ses services, au plus juste prix. En quelques jours, I,-s demandes affluèrent de toutes les fermes environnantes, nul ne voyant ce que l'on pouvait valablement objecter contre un Noir servant la pratique en chariot. Et Tom fut si vite indispensable que personne ne songea plus à lui créer la moindre difficulté. D'ailleurs, il faisait correctement son ouvrage et se mêlait de ses affaires - attitude qui lui valait l'estime générale. En fait, la famille n'avait pas tardé à se faire une réputation honorable : de bons chrétiens, payant rubis sur l'ongle et ne se mêlant de rien

- une réputation de " gens sachant rester à leur place ", comme le Vieux George Johnson l'avait entendu formuler, dans la principale boutique, par un groupe de Blancs.

Pourtant, le Vieux George lui-même était traité comme " eux " - les autres Blancs l'évitaient; il était servi en dernier dans les boutiques-, et

même, ayant voulu essayer un couvre-chef chez le chapelier, il s'en était retrouvé " acheteur " après l'avoir pourtant reposé sur le rayon, car il ne lui entrait pas sur la tête. La famille se tint les côtes en l'entendant raconter

sa mésaventure, le chapeau trop étroit perché sur le sommet du cr,ne. Il n'y eut qu'Ashford - fidèle à son personnage - pour envisager de faire manger l'objet du litige à ce gredin de boutiquier.

que la communauté blanche n'ait rien à faire d'eux - et vice versa

- Tom et les autres en étaient parfaitement conscients. mais ils n'ignoraient

pas non plus que les commerçants se frottaient les mains devant le notable accroissement de leurs ventes. Sans doute les Noirs se suffisaient ils largement à eux-mêmes, pour ce qui était de la nourriture, du vêtement ou du bois de construction et de chauffage. Mais la croissance de leur commu nauté aurait pu se mesurer rien qu'aux quantités de clous, de tôle ondulée et de fil de fer barbelé qu'ils achetèrent dans les deux ans qui suivirent leur

arrivée.

445

En 1872, toutes les fermes avaient fini de s'équiper : maisons, granges,

appentis, clôtures - plus rien ne manquait.

Alors, sous l'impulsion de Matilda, la famille commença de se préoc-

cuper d'une entreprise dont les bienfaits devaient rejaillir sur tous : la construction d'un temple, qui remplacerait les lieux de prière improvisés sous des charmilles. Ils y consacrèrent toute une année et y engloutirent la meilleure part de leurs économies. Mais vint enfin le moment o˘, après avoir poncé le dernier banc et décoré le choeur de la superbe tenture blanche barrée d'une croix pourpre qu'Irène avait tissée et cousue, Tom et ses frères scellèrent le vitrail de deux cent cinquante dollars, commandé à

la firme de vente par correspondance Sears, Roebuck & Co. Et tous s'accordèrent alors à dire que le temple du Nouvel Espoir (…glise épiscopale méthodiste des gens de couleur) valait largement les sommes et la peine qu'il avait co˚tées.

Le premier office du dimanche attira une telle foule - pratiquement tous les Noirs habitant dans un rayon de vingt milles - que beaucoup ne purent trouver place dans le temple. Mais, de la pelouse, on entendait parfaitement la voix sonore du révérend Sylus Henning, ancien esclave d'un directeur aux Chemins de fer de l'Illinois, le D' D.C. Henning, qui possédait de vastes terres aux environs. P'tit George glissa à Virgile que le révérend semblait se prendre pour le Dl' Henning lui-même, mais pas un fidèle n'aurait osé mettre en doute la ferveur de ses invocations.

L'office se termina par le vibrant cantique 0 Jésus, ta Croix domine....

dirigé par une Matilda radieuse. Les fidèles séchèrent leurs larmes et défilèrent devant le prédicateur - lui serrant la main, lui tapotant l'épaule.

Puis

ils récupérèrent les paniers déposés sous le porche, déployèrent les nappes sur la pelouse et attaquèrent leur pique-nique : poulet frit, côtelette de porc,

oeufs durs, salades de pommes de terre et de chou, pickles, galettes de maÔs,

citronnade, g,teaux et tourtes - P'tit George était sur le point de demander

gr,ce en avalant la dernière bouchée.

Ensuite, ils restèrent à bavarder ou à déambuler par petits groupes

- les hommes et les jeunes gens en costume et cravate, les femmes vêtues de blanc, les jeunes filles en robes de teintes vives, la taille ceinte d'un

ruban. Les yeux embués, Matilda regardait s'ébattre la vaste nichée de ses petits-enfants. Elle posa sa main sur la grosse patte de son mari, noueuse et balafrée de coups d'ergots.

C'te journée, George, dit-elle avec douceur, j' pourrai jamais l'ou-blier. On a fait du ch'min, pas vrai, d'puis qu' tu t'am'nais avec ton m'lon

noir pour me rechercher en mariage! On a eu une grande famille, et les v'là qu'ont plein de p'tits à c't' heure, et l' Seigneur il a permis qu'on reste

tous ensemb'. Y a qu'une chose qui m' fait deuil : la mammy Kizzy, elle est pas avec nous.

- T'en fais pas, fifille, répondit George, les yeux humides, elle nous r'garde, la mammy! Tu peux m'en croire, elle nous rgarde!

103

Ce lundi-là, pendant la pause de midi, les enfants se h,tèrent de quitter les champs et de gagner le temple : ils avaient enfin un toit pour abriter

leur études. C'était là un événement, car depuis deux ans les classes de Soeur Carrie White, fraîchement émoulue du Lane College 1 de Jackson, Tennessee - promotion inaugurale - se passaient en plein air. Les admi-

nistrateurs du temple du Nouvel Espoir avaient payé de leur bourse crayons, cahiers, manuels de lecture, d'écriture et d'arithmétique. Comme elle enseignait simultanément à tous les enfants d',ge scolaire, Soeur Carrie avait la responsabilité de six classes, regroupant des élèves de cinq à

quinze ans, parmi lesquels les cinq premiers enfants de Tom : Maria Jane, douze ans; Ellen; Viney; P'tite Matilda; et Elizabeth, six ans. Tom le Jeune devait entrer à l'école l'année d'après, suivi par la benjamine, Cynthia.

Lorsque Cynthia passa son examen de sortie, en 1883, Maria Jane était déjà mariée et mère d'un enfant-, quant à Elizabeth, elle s'occupait de la comptabilité de la forge - et, gr,ce à elle, Tom Murray savait désormais signer son nom. Le succès de sa forge ambulante avait permis à ce dernier d'installer un atelier en ville - sans que personne y trouv,t à

redire.

Ne comptait-il pas à présent parmi les habitants les plus prospères?

Elizabeth travaillait pour son père depuis environ un an lorsqu'elle s'éprit d'un nouveau venu à Henning, John Toland. qui exploitait en métayage une propriété de Blancs - six cents acres de bonne terre - située près de la rivière Hatchie. Ils s'étaient rencontrés dans une boutique, et Elizabeth avait confié à sa mère qu'il lui avait fait une forte impression.

non seulement parce qu'il était bien b,ti et beau garçon. mais à cause de sa dignité et de son intelligence. Il savait même un peu écrire, puisqu'elle

l'avait vu signer un reçu. Pendant plusieurs semaines, ils se retrouvèrent pour se promener dans les bois, et la jeune fille put pleinement apprécier la personnalité de John Toland : homme de bien, bon croyant, de caractère doux en dépit de sa force physique, et économe - car il ambitionnait d'avoir un jour sa propre exploitation agricole.

1. Les " collèges " américains sont des établissements d'enseignement supérieur plus

ou moins comparables à des universités. (Nd. T.)

Ils se rencontraient régulièrement depuis deux mois - et commençaient à parler mariage - lorsque Tom Murray, parfaitement au courant de leur idylle, dit à Elizabeth qu'au lieu de filer à tout instant elle ferait mieux d'amener son jeune homme à la maison après l'office du dimanche.

L'attitude de John Toland envers Tom Murray fut franche et respectueuse, tandis que ce dernier se montrait encore plus taciturne que de coutume et s'esquivait après quelques minutes d'un échange de menus propos. Une fois John parti, Tom Murray appela sa fille et lui dit d'un ton sévère :

- Y a pas besoin de t' voir deux fois avec lui, hein! Vous avez-t-y parlé d' quèq' chose?

Elizabeth resta interdite.

- «a va, j'ai compris. Mais j' te laisserai pas l' marier, quoiqu'il aye l'air d'être très correk'.

Elizabeth regardait son père sans comprendre.

- L'est trop clair. L'est presque blanc - mais pas comme un vrai Blanc. Ni chair ni poisson, qu'il est. Tu comprends c' que j' te dis? Trop clair pour les Noirs, trop foncé pour les Blancs. Il y peut rien, à sa couleur, 1 mais il arrivera jamais à être d'un bord ou d' l'aut'. Et faut penser aux p'tits qui viendraient, Elizabeth. J' veux pas d'une vie comme ça pour ma fille.

- Mais, papa, tout l' monde aime John. Nous aut' on s'entend bien avec le Vieux George Johnson, alors pourquoi pas avec lui?

- C'est pas pareil!

- Mais, papa, plaida désespérément la jeune fille, tu parles que d'un bord ou d' l'aut' on voudrait pas de John! Mais c'est toi qui veux pas d' lui.

- «a suffit! J' t'ai assez entendue! Puisque t'es pas capab' d'estimer les ennuis qu' tu t' ménages, j' vais l' faire pour toi. Tu l' verras plus!

- Mais, papa..., sanglota Elizabeth.

- Allez, ouste! Tais ton bec!

- Si j' peux pas marier John, jamais j' marierai personne! hurla Elizabeth.

Tom Murray quitta brusquement la pièce en claquant la porte. Il s'arrêta un instant près d'Irène, qui restait figée dans son fauteuil.

Tom, quoi que t'es en train..., commença-t-elle.

J'ai dit c' que j'avais à dire! lança-t-il hargneusement en sortant à

grandes enjambées.

En apprenant la scène, Matilda fut prise d'un tel courroux qu'Irène eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'aller dire son fait à Tom.

- quand on pense que l' papa de c' garçon il a du sang blanc! hurla t-elle.

Et brusquement elle chancela, crispant les mains sur sa poitrine.

Irène

la rattrapa comme elle allait s'effondrer.

- Oh! mon Dieu! gémissait Matilda, le visage convulsé de douleur.

Doux Jésus! 0 Seigneur! Non!

448

Elle battit des paupières et se laissa aller, inerte, les yeux clos.

- Grand-mammy! cria Irène.

Elle colla l'oreille contre le sein de Matilda. Le coeur palpitait encore faiblement. Mais, deux jours plus tard, il cessa de battre.

Chicken George ne versa pas une larme. Mais il y avait quelque chose de déchirant dans son air pétrifié, ses yeux éteints. Dès lors, plus personne ne put lui tirer un sourire, un mot aimable. Lui et Matilda n'avaient jamais été étroitement unis - et pourtant il semblait que sa propre chaleur était morte avec elle. Et il se ratatina, se dessécha. En peu de temps, Chicken George était devenu un vieillard - mais, loin d'être débile ou g,teux, il était plus raide et hargneux que jamais. Comme la maison o˘ il avait habité avec Matilda lui était devenue odieuse, il prit le pli d'aller s'installer chez l'un de ses nombreux descendants - pour passer chez le suivant lorsque l'on était trop excédé de part et d'autre. Lorsqu'il ne se répandait pas en plaintes, il restait sur le perron pendant des heures, à se balancer dans son fauteuil en balayant les environs d'un oeil féroce.

Peu après avoir atteint ses quatre-vingt-trois ans - et s'être obstinément refusé à go˚ter au g,teau d'anniversaire confectionné en son honneur - à la fin de l'hiver 1890, il était assis devant la cheminée crépitante, dans la maison de sa petite-fille Maria Jane. Celle-ci lui avait enjoint de rester tranquillement à se chauffer en étendant sa jambe malade, tandis qu'elle s'absentait quelques minutes pour porter le déjeuner à son mari dans un champ voisin. Maria Jane s'était pourtant h,tée, mais, au retour, elle trouva Chicken George étendu sur le sol : il était tombé dans l',tre et avait réussi tout juste à s'en dégager. Son chapeau melon, son écharpe, son tricot achevaient de se consumer, et, des cheveux jusqu'à la ceinture, il portait d'atroces br˚lures. Il mourut la nuit même.

Toute la population noire de Henning, ou peu s'en faut, assista à ses funérailles - et ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants en constituaient déjà une bonne fraction. Au moment o˘ on le descendit dans la fosse, à côté de Matilda, son fils P'tit George se pencha vers Virgile et murmura :

- L' vieux dur à cuire, il pouvait pas finir de mort naturelle.

- Tu sais, moi, j'y étais attaché, répondit tristement Virgile, et tous

autant qu'on est, c'était pareil.

- Pour s˚r, approuva P'tit George. Y en a pas un qui pouvait supporter c'te vieille fripouille de cocoricoteur, et les v'là tous à r'nifler à

c't' heure qu'il a passé.

104

- Maman! Will Palmer, il voudrait m' raccompagner à la maison dimanche, après l'office! s'écria Cynthia d'un air extasié.

- C'est pas vitesse et précipitation avec c' garçon, hein? «a fait bien

deux ans que j' le vois te reluquer au temple chaque dimanche que Dieu fait, observa Irène.

- qui ça? demanda Tom.

- Will Palmer. Peut-y la ram'ner à la maison après l' temples

- Faudra voir, répondit froidement Tom.

Cynthia quitta la pièce comme un chien battu.

Irène fixait son mari d'un oeil sévère.

- Tom, y en a donc pas un qu'est assez bon pour tes filles? Y a-t-y du monde en ville qui sait pas encore que c'est ce jeune Will qui fait marcher

quasiment seul le commerce de bois de c' pochard 'vétéré de M. James? Les gens de Henning, ils le voient pas qu'est à décharger les wagons, à faire les ventes, et les livraisons, et que j' te dresse les factures,

et que j' te ramasse l'argent, et que j' te l' dépose à la banque, c'est pas

lui qui s' coltine le tout? Et avec ça, jamais un mot plus haut qu' l'aut'

contre M. James.

- Il fait son boulot, v'là tout! Mais tu crois que j' vois pas ces yeux

blancs qu'elles ont les filles, au temple, quand il s'amène?

Il peut bien ram'ner la gamine, non? Z'ont envie d'être ensemb', laisse donc faire. question d' rester ensemb' après, ça les r'garde.

- Et moi aussi! répondit Tom d'un air intraitable.

Il n'avait pas l'intention de paraître abandonner un pouce de son autorité paternelle - et maritale. Et, par-dessus tout, Irène devait continuer à

ignorer qu'il avait, depuis déjà un bon moment, jugé ce Will Palmer à sa propre valeur, soupesé ses possibilités, et approuvé d'avance son éventuelle

entrée dans la famille. C'était un garçon avisé, compétent et ambitieux -

uvait beaucoup de son propre caractère chez ce futur gendre.

Tom retro

Nul, pourtant, n'aurait pensé que les choses iraient aussi vite. Onze mois plus tard, le mariage de Will et de Cynthia était célébré au temple du Nouvel Espoir. Plus de deux cents personnes assistèrent à la cérémonie

- pour la moitié venues en un temps lointain de Caroline du Nord ' dans un convoi de chariots b,chés, et fixées depuis lors dans tout le comté de Lauderdale.

Will édifia de ses mains leur petite maison, dans laquelle un an plus tard, en 1894, Cynthia allait mettre au monde un fils qui ne vivrait que quelques jours. A ce moment, il n'était plus question pour lui de distraire le moindre moment de ses journées, tant son patron sombrait dans la bois-son; quant à mener tout seul le commerce, c'était chose faite. Un vendredi d'orage, alors qu'il contrôlait les livres comptables en f'in d'après-midi, Will découvrit qu'une traite à régler ce jour demeurait impayée à la Banque populaire. Il prit son cheval et fit plus de huit milles sous une pluie battante pour atteindre la propriété du président de la banque. Là, il se présenta à la porte de service. " Monsieur Vaughan, dit-il, voici un règlement qui a échappé à l'attention de M. James, mais je sais qu'il ne voudrait

pas vous faire attendre jusqu'à lundi. " Invité à entrer pour se sécher, il répondit : " Non, merci, monsieur, Cynthia s'inquiéterait si je tardais. "

Et

il repartit aussitôt sous les trombes d'eau.

Vivement impressionné par cet incident, le banquier le colporta dans toute la ville.

A l'automne 1893, un messager vint prévenir Will qu'on l'attendait à la banque. En chemin, Will supputait les raisons de cette convocation inopinée. Il trouva en train de l'attendre dix des principaux commerçants blancs de Henning, arborant tous un air gêné. M. Vaughan expliqua en quelques mots que le patron de Will venait de déclarer faillite, et s'apprêtait à quitter la ville avec les siens.

Henning a besoin d'un marchand de bois, expliqua le banquier.

Cela fait des semaines que nous en discutons, et nous ne voyons pas qui serait plus apte que vous, Will, à remplir cet office. Nous nous sommes tous mis d'accord pour éponger en commun les dettes de cette entreprise et vous en faire propriétaire.

Sans se soucier de retenir ses larmes, Will Palmer passa devant la rangée de Blancs en leur serrant les mains sans un mot. Les Blancs eux-mêmes ne cherchaient pas à dissimuler leur émotion. Une fois qu'ils furent partis,

Will retint un long moment la main du banquier dans la sienne, puis il lui demanda :

- Monsieur Vaughan, pouvez-vous faire encore quelque chose pour moi? Ce serait de verser la moitié de ce qui se trouve sur mon compte d'épargne à M. James, sans lui dire d'o˘ vient cette somme.

En un an le credo commercial de Will - la meilleure qualité au prix le plus juste - attirait même la clientèle des villes voisines. Mais, en plus,

des visiteurs - surtout noirs - se déversaient dans Henning à pleins chariots, certains venus d'aussi loin que Memphis, à quarante-huit milles au sud, pour voir de leurs propres yeux la première entreprise de l'ouest du Tennessee appartenant à un Noir - une b,tisse aux fenêtres garnies par Cynthia de rideaux à volants, portant sur sa façade, en grandes lettres peintes par Will: MAISON W.E. PALMER. BOIS DE CONSTRUCTION ET DE CHARPENTE.

En 1895, les prières de Cynthia et de Will furent exaucées une belle t

et robuste fillette leur naquit, qu'ils prénommèrent Bertha George

" George " en l'honneur du père de Will. Devant une foule de parents, invités pour l'occasion, Cynthia raconta au poupon toute l'histoire des siens jusqu'à l'Africain, Kounta Kinté, cette histoire que Tom Murray avait tant de fois narrée à ses enfants.

Will Palmer était le premier à respecter la vénération de Cynthia pour ses ancêtres, mais son naturel fier acceptait mal qu'on p˚t le croire "

entré "

dans la famille de sa femme - et non l'inverse, comme il se doit. Et sans doute fut-ce pour cette raison qu'il monopolisa la petite Bertha avant même qu'elle s˚t marcher. Tous les matins, avant de partir au travail, il la promenait dans ses bras. Le soir, nul autre que lui ne la couchait dans le berceau qu'il lui avait fabriqué de ses mains.

Bertha n'avait pas plus de cinq ans que toute la famille et la plus grande partie de la communauté noire de Henning reprenaient à leur compte une remarque échappée à Cynthia : " L'est g,tée pourrie par Wili Palmer, c'te gamine! " Le père avait ouvert à sa fille un compte dans toutes

les boutiques o˘ l'on vendait des sucreries et il réglait mensuellement ses notes, tout en exigeant cependant qu'elle lui fournît parallèlement une justification de ses achats, qu'il pointait solennellement, " pour l'initier aux

affaires ". Et, pour l'anniversaire de ses quinze ans, Bertha se vit ouvrir un compte à la firme de vente par correspondance Sears, Roebuck & Co.

L'étonnement, la consternation même le disputaient à la fierté chez les Noirs de Henning qui disaient en hochant la tête : " C'te gamine, l'a qu'à

choisir dans l' catalogue 'lustré, et puis elle passe sa commande. Et ces Blancs de Sears et Roebuck, là-bas à Chicago, ils y envoient - et son papa, à c'te Bertha, il paye... vous m'avez-t-y entendu? Tout c' qu'elle veut il'

y paye!

La même année, Bertha commença à apprendre le piano avec un professeur qui venait spécialement de Memphis une fois par semaine. Elève douée, Bertha fut bientôt capable d'accompagner les choeurs au temple du Nouvel Espoir, à l'administration duquel Will et Cynthia prenaient une part prépondérante.

Bertha quitta l'école de Henning en juin 1909. Il était déjà décidé

qu'à la rentrée elle irait poursuivre ses études au Lane College de Jackson,

Tennessee, établissement d'enseignement supérieur sous l'égide de l'…glise méthodiste épiscopale des gens de couleur.

- Fifille, j' peux pas t' dire c' que ça représente pour nous aut'...

La

première de not' famille qu'elle aura été à c'te 'niversité...

- Maman, à quoi serviraient les universités si on n'y allait pas? Mais est-ce que je n'obtiendrai jamais de toi et de papa que vous cessiez de manger vos mots et de glisser des cte partout?

Une fois seule avec son mari, Cynthia en pleura.

- Seigneur Dieu, c'te pitié. L'est pas capab' de comprendre, Will.

- «a vaut p't-êt' mieux, dit-il pour la consoler. J' me tuerais à l'ouvrage pour y donner une plus belle vie qu' nous aut'!

Comme on pouvait s'y attendre, Bertha fut une brillante étudiante -

elle se destinait au professorat - obtenant constamment les meilleures notes, faisant partie du choeur de l'école et l'accompagnant au piano. L'on évoquait souvent son agilité d'esprit dans Henning. N'était-ce pas elle qui avait suggéré à son père de faire tracer sur sa voiture de livraison : Henning 121 : Pour votre bois - Appelez-moi - car le téléphone avait fait depuis peu son apparition dans le comté.

Bertha, qui revenait deux fois par mois passer la fin de semaine sous le toit familial, commença à entretenir de plus en plus souvent ses parents d'un garçon qui chantait, comme elle, dans le choeur de l'école. Originaire de Savannah, dans le Tennessee, il s'appelait Simon Alexander Haley et se destinait à l'agronomie. Etant très pauvre, expliquait-elle, il besognait

à temps partiel pour payer ses études. Un an plus tard, en 1913, comme ce Haley tenait toujours autant de place dans les conversations de Bertha, Will et Cynthia décidèrent de l'inviter à Henning pour se faire une opinion personnelle à son sujet.

Les nouvelles vont vite dans une petite ville et, le dimanche, l'on put

remarquer au temple du Nouvel Espoir une assistance plus nombreuse que de coutume. Dès son entrée, " l'étudiant de Bertha " fut le point de mire de toute la communauté noire. Mais, loin de perdre contenance, il chanta le cantique Au jardin en soliste, d'une belle voix de baryton - accompagné

au piano par Bertha; après l'office, il se mêla de bonne gr,ce aux discussions des fidèles, regardant chacun bien en face, serrant vigoureusement la main des hommes, se découvrant devant les dames.

Le soir, Bertha et Simon Alexander Haley prirent ensemble l'autocar pour regagner leur école. Après leur départ, les conversations allèrent bon train dans la communauté. Nul ne trouvait quoi que ce soit à redire au jeune homme - publiquement. En privé, pourtant, on se demandait s'il ne fallait pas regretter qu'il e˚t le teint si clair. (Simon avait confié ses origines

à Bertha, qui, pour sa part, était de peau très foncée : ses parents, anciens

esclaves, étaient l'un et l'autre enfants d'une Noire et d'un Irlandais; du côté paternel, il s'agissait d'un certain Jim Baugh, régisseur; du côté

mater-

nel, d'un fils de planteur du comté de Marion, en Alabama, qui avait 453

servi dans l'armée sudiste en qualité de colonel pendant la guerre de Sécession.) En revanche, on s'accordait unanimement à lui trouver une belle voix, une bonne éducation, et une réelle simplicité de manières en dépit de son instruction.

Pendant tout l'été, Bertha et Simon durent se contenter de correspon-dre. Le jeune homme travaillait comme garçon des wagons-lits pour réunir les premières sommes nécessaires à son enrôlement à l'Agricultural and I?

Technological College de Greensboro, en Caroline du Nord, o˘ il ambitionnait de faire un diplôme d'études supérieures de quatre ans. Lorsque les Etats-Unis entrèrent dans la Première Guerre mondiale, lui et

ses condisciples de quatrième année s'engagèrent dans l'armée, et ce fut bientôt

de France que parvinrent à Bertha les lettres de Simon. Gazé dans l'Argonne en 1918, il demeura de longs mois dans un hôpital français, avant d'être rapatrié, convalescent. Et ce fut un Simon complètement rétabli qui reparut à Henning au cours de l'année 1919, pour l'annonce de ses fiançailles avec Bertha.

Leur mariage au temple du Nouvel Espoir, durant l'été 1920, fut le premier événement social de Henning auquel assistèrent indistinctement Noirs et Blancs - non seulement parce que Will Palmer comptait a présent parmi les notables, mais aussi à cause de la fierté qui s'attachait à la réussite de Bertha, cette enfant de Henning qui avait justifié tous les espoirs mis en elle. La réception eut lieu sur la vaste pelouse se déployant en pente

douce devant la nouvelle maison des Palmer - dix pièces, dont un salon de musique et une bibliothèque. L'on festoya; l'on admira la profusion des cadeaux de noces; l'on écouta béatement le choeur du Lane College -

amené par un autocar frété pour l'occasion par Will Palmer.

Dans la soirée, ce fut une véritable foule qui envahit la petite gare de Henning pour mettre Simon et Bertha dans le train de nuit qui allait à Chicago d'o˘, en prenant une autre ligne, ils aboutiraient à Ithaca, dans l'… tat de New York. Il y avait là une " université Cornell " o˘ Simon termi nerait son diplôme d'agronomie, tandis que Bertha entrerait au Conserva-toire de musique.

Pendant près de trois trimestres, Bertha écrivit régulièrement aux siens

elle avait tant de choses passionnantes à raconter sur leur lointaine résidence! Et elle ne cessait de redire combien elle et Simon étaient heureux ensemble. Mais, au début de l'été 1921, ses lettres commencèrent à

s'espacer singulièrement. Cynthia et Will finirent par être très inquiets Bertha devait avoir des ennuis et les leur dissimuler. Will remit cinq cents

dollars à sa femme, avec mission de les envoyer à leur fille en lui disant Be

de les employer au mieux, sans en parler à son mari. Les lettres de rtha

ne s'en firent pas moins de plus en plus rares, si bien qu'à la fin ao˚t Cynthia prévint Will et leurs amis intimes qu'elle allait se rendre à Ithaca pour

voir sur place de quoi il retournait.

Deux jours avant le départ de Cynthia, ils furent réveillés à minuit par des coups frappés à la porte d'entrée. Aussitôt debout, Cynthia enfila 454

sa robe de chambre et se précipita, avec Will sur ses talons. Du seuil de leur chambre, ils pouvaient apercevoir le perron d'entrée à travers les portes-fenêtres de la salle de séjour : dans la clarté de la lune se découpaient

les silhouettes de Bertha et de Simon. Avec un grand cri, Cynthia bondit pour ouvrir la porte.

Excusez-nous de ne pas vous avoir prévenus. Nous voulions vous apporter une surprise, dit calmement Bertha en déposant dans les bras de Cynthia un petit paquet roulé dans une couverture.

Le coeur battant, Cynthia souleva le coin de la couverture - Will regardant par-dessus son épaule - et découvrit une petite tête brune...

Ce bébé de six semaines, c'était moi.

106

Papa se plut souvent, par la suite, à évoquer cette nuit de la "

grande

surprise ". " Pendant un moment, j'ai cru que j'avais perdu mon fils ", disait-il en riant. Il racontait que grand-père Will Palmer m'avait pris des bras de grand-mère et emporté. " Sans un mot, il est sorti dans la cour et il est

allé quelque part, derrière la maison. Il a d˚ rester parti une bonne demi-heure, mais, à son retour, aucun de nous ne lui a fait la moindre remarque.

D'abord, parce que nul ne se permettait de faire des remarques à Will Palmer, mais peut-être encore plus parce que nous savions tous avec quelle ardeur il avait souhaité un fils - avec toi, l'enfant de Bertha, il avait enfin

ce fils. "

Papa repartit une semaine plus tard pour Ithaca - seul. Ils avaient décidé qu'il était plus sage que maman rest,t à Henning avec moi, tandis qu'il terminerait son diplôme. Grand-père et grand-mère s'emparèrent alors littéralement de moi, surtout grand-père.

Je ne marchais pas encore que déjà il m'emportait à bras jusqu'au chantier de bois, o˘ il me déposait dans un berceau fabriqué de ses mains, tandis qu'il vaquait à ses affaires. Cela, je l'ai su par grand-mère. Mais combien de souvenirs n'ai-je pas de nos promenades en ville, dès que je pus me tenir sur mes jambes. Je trottinais à côté de lui, la menotte accrochée à son index. Je le voyais se dresser au-dessus de moi comme un grand arbre brun. En chemin, il s'arrêtait pour bavarder avec les gens. C'est grand-père qui m'a appris à regarder n'importe qui bien en face, à

m'adresser aux autres distinctement et courtoisement. Lorsqu'on lui faisait

des compliments sur ma bonne éducation ou sur ma solide croissance, il répondait " J' pense que ça ira. "

A la "Maison W.E. Palmer - Bois de construction ", grand-père me permettait de jouer parmi les grosses piles de planches, dans l'odorant mélange des diverses essences : chêne, cèdre, pin, hickory, et je m'inventais

toute sorte d aventures, presque toujours dans les pays lointains et dans d'autres temps. Parfois, grand-père me faisait entrer dans son bureau, m'abandonnait son fauteuil et me coiffait de sa visière verte. Alors, je tournais et tournais sur le siège, à m'étourdir. Avec grand-père, je ne co nnaissais que de bons moments.

Mais grand-père mourut avant que j'aie atteint mes cinq ans. J'eus une telle crise de nerfs qu'il fallut appeler le docteur Dillard. Il me donna

à boire un liquide blanch,tre qui devait me faire dormir. Et je me souviens avoir revu, avant de sombrer dans le sommeil, le long défilé des gens, Noirs

et Blancs - toutes les têtes inclinées, les femmes coiffées d'un fichu, les hommes le chapeau à la main. Pendant les jours qui suivirent, il me sembla que le monde entier pleurait mon grand-père.

Papa, qui était sur le point de terminer sa thèse, quitta la Cornell University pour venir gérer le commerce de bois. Maman entra comme institu-trice à l'école de Henning. La perte de grand-père, à qui j'avais été si profondément attaché, et le chagrin dans lequel s'enfermait grand-mère nous rapprochèrent, maman et moi, et elle m'emmenait à peu près partout avec elle.

Je suppose que ce fut en partie pour combler le vide laissé par la disparition de son mari que grand-mère prit l'habitude d'inviter chaque année des parentes du côté Murray à passer tout ou partie de l'été avec nous.

Ces vieilles dames - " vieilles " à mes yeux d'enfant, car elles étaient toutes

aux environs de la cinquantaine - venaient de villes aux noms exotiques : Dyersburg au Tennessee; Inkster au Michigan; St. Louis, Kansas City. Il y avait là tante Plus, tante Liz, tante Till, tante Viney et cousine Georgia.

Après avoir fait la vaisselle du dîner, elles s'installaient sous la véranda de

devant dans des fauteuils à bascule, et moi je me faisais tout petit derrière

celui de grand-mère. La nuit tombait, piquetée du vol des lucioles, parfumée des senteurs du chèvrefeuille, et elles parlaient - toujours des mêmes choses, sauf en cas d'événement local particulièrement digne d'intérêt.

Bri-

bes par bribes, elles dévidaient la longue histoire de notre famille, transmise et augmentée de génération en génération - bien s˚r, je n'ai compris cela que plus tard.

Ces évocations étaient l'unique source de dissentiments entre maman et grand-mère. Il arrivait en effet que cette dernière s'y abandonn,t même 0

en l'absence de ses " contemporaines ", et maman ne tardait pas al rs à

l'interrompre sans ménagements : " Pour l'amour du Ciel, mamanl Tu m'horripiles avec tes vieilles histoires d'esclaves! " Et grand-mère rétorq uait

sèchement : " Fifille, p't-êt' bien qu' t'en as rien à faire, toi, mais moi, s. 1

1 "

Et elles se boudaient ensuite pendant toute la journée, sinon le lendemain.

456

Malgré mon jeune ,ge, je sentais que ces vieilles dames grisonnantes parlaient de temps très reculés. Bien s˚r, je ne savais guère faire le

partage

entre les divers récits. que les choses fussent arrivées longtemps auparavant ou du temps de leur jeunesse - " Tiens! J'étais pas plus grande que c' gamin! " - échappait à ma compréhension, car je ne pouvais imaginer que ces vieilles personnes ridées aient jamais pu avoir le même ,ge que moi. Mais je savais que ce dont elles parlaient était très, très ancien.

Je suivais d'ailleurs avec diff iculté leurs récits. que pouvaient bien

signifier les mots " maît re " et " maîtresse "? Et une " plantation "? Je me

représentais quelque chose comme une grande ferme. Mais, à force de les entendre été après été, j'arrivais à retenir certains noms, à me souvenir de

quelques événements. Il y avait un personnage au-delà duquel elles ne semblaient plus rien savoir. Celui-là, c'était " l'Africain ". Elles racontaient

qu'il avait été amené sur un bateau, et débarqué dans une ville appelée

" Naplis ". Il avait été acheté par un " m'sieu John Waller ", qui possédait

une plantation dans un certain " comté de Spotsylvanie, en Virginie ". Cet Africain avait constamment essayé de se sauver et, à sa quatrième tentative, il avait eu le malheur d'être capturé par deux chasseurs d'esclaves professionnels - des Blancs. Sans doute pour faire un exemple, ils lui avaient fait choisir entre deux choses aussi horribles l'une que l'autre le castrer ou lui sectionner le pied et - " Jésus soit loué! ou on s'rait pas

là, nous aut'! " - l'Africain avait choisi la seconde. Je n'arrivais pas à

comprendre pourquoi des Blancs avaient commis une telle vilenie.

Mais, poursuivaient les vieilles dames, un certain docteur William Waller - le propre frère de m'sieu John - avait sauvé la vie de l'Africain et l'avait installé dans sa plantation, car il était révolté par cette mutilation.

Désormais estropié, l'Africain ne pouvait travailler aux champs, aussi le docteur lui avait-il confié le jardin potager. Et cet Africain était resté

très

longtemps dans la plantation - alors qu'à cette époque on vendait fréquemment les esclaves, surtout les hommes, plusieurs fois de suite. Pour cette raison, beaucoup d'enfants d'esclaves n'avaient jamais connu leurs parents.

Grand-mère et les autres racontaient que les maîtres donnaient un nouveau nom aux esclaves africains fraîchement débarqués des vaisseaux négriers. L'Africain en question avait été appelé " Toby ". Mais il protestait

véhémentement que son nom était " Kinne-tay ".

" Toby ", ou " Kinne-tay ", s'était occupé clopin-clopant du jardin jusqu'au moment o˘ le maître l'avait pris pour conduire son buggy. Et puis il s'était uni à une esclave, " Bell, la cuisinière de la grande maison ".

Ils avaient eu une petite fille, " Kizzy ". quand l'enfant avait atteint quatre ou cinq ans, l'Africain avait commencé à faire des promenades avec elle en lui disant le nom africain de ce qu'ils voyaient sur leur passage. Par exemple, lui montrant une guitare, il lui faisait répéter : ko.

Ou,

désignant la rivière voisine de la plantation - c'était la Mattaponi disait quelque chose qui ressemblait à " Kamby Bolongo ". Et ainsi ensei gnait-il tout un tas de mots à Kizzy. L'Africain avait peu à peu appris 457

à s'exprimer en anglais, si bien que, quand Kizzy était plus grande, il avait pu lui raconter ce qui lui était arrivé, lui parler de son peuple, de son pays - et décrire comment on l'en avait arraché. Il était allé tailler un tronc dans la forêt, non loin du village, en vue de se confectionner un tambour, et là quatre hommes l'avaient assailli, battu et enlevé -

pour en faire un esclave.

Lorsque Kizzy avait eu seize ans, poursuivaient grand-mère Palmer et les autres vieilles dames du clan Murray, elle avait été vendue à un nou-

veau maître dénommé Tom Ixa, qui possédait une petite plantation en Caroline du Nord. Et c'était dans cette plantation qu'elle avait donné le jour à un fils, baptisé George par Tom Lea, qui en était le père.

Lorsque George avait eu quatre ou cinq ans, sa mère avait commence à lui répéter les histoires de son grand-père l'Africain, à lui apprendre les

mots qu'elle avait retenus, et peu à peu l'enfant les avait sus aussi bien qu'elle. A douze ans, racontait grand-mère, le maître l'avait confié à

" Oncle Nfingo ", le vieil esclave qui élevait et dressait ses coqs de combat.

La réputation qu'il s'était acquise, très jeune, dans ce domaine, lui avait valu d'être appelé, sa vie durant, " Chicken George ".

A vingt et un ans, Chicken George s'était uni à une esclave nommée Matilda, qui devait lui donner huit enfants. A chaque naissance, disaient grand-mère et les autres, Chicken George réunissait autour de lui le cercle sans cesse élargi de ses enfants pour raconter une fois de plus l'histoire de leur arrière-grand-père, cet Africain qui disait s'appeler " Kinne-tay "

et désignait une guitare sous le nom de ko, une rivière de Virginie sous celui de " Kamby Bolongo ", et beaucoup d'autres choses encore. Avant cela, il avait été enlevé et emmené en esclavage alors qu'il taillait un tronc

dans la forêt pour s'en faire un tambour.

Devenus adultes, les huit enfants de Chicken George et de Matilda s'étaient à leur tour mariés, avaient eu des enfants. Leur quatrième fils, Tom, était forgeron. Il avait été vendu, avec toute la famille, à un m'sieu Murray qui possédait une plantation de tabac dans le comté d'Alamance, en Caroline du Nord. C'était là qu'il s'était uni à une jeune esclave nommée Irène, qui était fille d'une Noire et d'un Indien. Irène venait de la plantation de " m'sieu Holt ", propriétaire d'une grande filature. Ils avaient eu,

à leur tour, une nombreuse famille, et à chaque naissance Tom avait perpétué la tradition inaugurée par Chicken George, en réunissant autour de lui ses enfants pour leur raconter l'histoire de leur arrière-arrière-grand-père

et de sa descendance.

Après l'émancipation des esclaves, Tom et Chicken George avaient conduit un convoi de chariots b,chés jusqu'à Henning, au Tennessee, ' ou toute la famille s'était installée. Et c'est à Henning que la benjamine des filles de Tom, Cynthia, s'était unie à Will Palmer.

J'étais si captivé par ces récits de temps lointains, de personnages '

in-

connus, que j'avais chaque fois peine, lorsque l'on arrivait vers la fin, à

identifier cette Cynthia de deux ans sautant de joie dans le chariot qui 458

l'emmenait au Tennessee avec la Cynthia qui était devant moi.... ma grand-mère! Et tante Viney, tante Matilda, tante Liz - les aînées de grandjmère

- elles aussi avaient connu le convoi de chariots, avaient fait le long voyage!

Nous nous trouvions toujours à Henning lorsque naquirent mes frères : George, en 1925, et Julius, en 1929. Après cela, papa vendit le commerce de bois pour le compte de grand-mère et retourna à sa vocation pédagogique. Maman et nous trois le suivions au hasard de ses postes.

Nous étions restés plus longtemps qu'ailleurs à Normal, Alabama, o˘ papa enseignait l'agriculture à l'Agricultural and Mechanical College, lorsque, en 1931, on vint un matin me chercher dans ma classe. Je courus jusque chez nous, poussai la porte comme un fou : les sanglots déchirants de papa emplissaient la maison. Maman était mourante. Depuis notre départ de Henning, elle avait été souvent malade. Maintenant, c'était la fin - elle avait trente-six ans.

George, Julius et moi passions toutes nos vacances d'été à Henning, chez grand-mère. Mais il semblait que son entrain s'en f˚t allé avec grand père et

avec maman. Les gens la saluaient au passage, lui adressaient un mot aimable : " Eh bien, Soeur Cynthia, comment qu'on s' porte à

c't' heure? " Et grand-mère, assise dans son fauteuil à bascule blanc.

répondait généralement : " On s' porte assise... "

Deux ans après la mort de maman, papa se remaria avec une collègue, Zeona Hatcher, originaire de Colombus, Ohio, et diplômée de l'université

de cet Etat. Nantie du jour au lendemain de trois garçons à élever et éduquer, elle s'attaqua de tout son coeur à la t,che, et nous donna un peu plus

tard une petite soeur - Lois.

Au sortir de ma deuxième année de collège, je m'engageai volontaire dans les gardes-côtes, o˘ je fus affecté au service du carré des officiers - j'avais dix-sept ans. Et ce fut dans le Pacifique Sud-Ouest, sur

un ravitailleur de munitions, que commença pour moi le long chemin qui allait me mener à écrire Racines.

Parfois en mer pendant trois mois d'affilée, le plus tenace ennemi que nous avions à combattre était moins les avions et les sous-marins de l'adversaire que le pur et simple ennui. quand j'étais encore au lycée, papa

m'avait forcé à apprendre la dactylographie - à présent, je n'avais rien de plus précieux que ma machine à écrire portative. Il n'y eut pas, je crois,

un seul de mes amis et connaissances à qui je n'aie envoyé une lettre.

Je lisais et relisais tout ce qui me tombait sous la main : les livres de la

petite bibliothèque du bord, mais aussi ceux que j'empruntais à mes camarades. Depuis l'enfance, la lecture avait été un de mes passe-temps favoris,

surtout les récits d'aventures. Et si je me mis à écrire, ce fut peut-être parce

que j'étais excédé d'avoir lu tout ce qui était disponible sur notre navire.

Le processus m'intriguait et me fascinait tout à la fois : on glisse une feuille

dans la machine, on tape des caractères, et il se trouve, ailleurs, de' s gens

ourd'hui encore je demeure dans les mêmes senti-pour vous lire. Et aui

459

ments à cet égard. Je ne sais ce qui a pu m'encourager à me lancer - et à persévérer. Tous les soirs, et sept jours par semaine, j'écrivais.

J'envoyais

le produit de mes veilles aux magazines. Je dus, au total, soumettre des centaines de nouvelles - qui me furent retournées avec une constance égale à la mienne. Et cela dura bien huit ans avant qu'un de mes textes f˚t enfin accepté.

Lorsque, quelques années après la guerre, certaines de mes nouvelles parurent dans des magazines, le corps des gardes-côtes me bombarda

"journaliste". Cela me permettait de consacrer beaucoup plus de temps à l'écriture - et d'être publié plus fréquemment. Mais vint le moment o˘

j'avais tiré vingt ans de service - j'étais habilité à prendre ma retraite.

C'était en 1959, j'avais trente-sept ans. Je résolus de tenter une nouvelle carrière : auteur.

Je commençai par des récits historiques de grands drames de la mer, destinés aux magazines spécialisés dans l'aventure. Et puis je reçus des commandes du Readers Digest - il s'agissait de relater des " vies "

particu-

lièrement intéressantes.

En 1962, j'enregistrai un entretien avec le célèbre trompettiste de jazz

Miles Davis, et ce texte inaugura la série des " interviews " de Playboy.

Peu après, le porte-parole des "Musulmans noirs ", Malcolm X, accepta lui aussi de se prêter à une interview. Intéressé par son contenu, un éditeur

proposa à Malcolm X de publier l'histoire de sa vie, et celui-ci me demanda de collaborer à sa rédaction. Il nous fallut une bonne année d'en-tretiens fréquents pour en réunir la matière, et encore une autre année pour

la rédaction définitive de lautobiographie de Malcolm X. Et, comme il l'avait prédit, il ne devait pas en voir la parution : à peine deux semaines

après avoir terminé le manuscrit, Malcolm X était assassiné.

Je dus, peu après, aller à Londres pour le compte d'un magazine. Je profitai de mes moindres moments de liberté pour circuler dans cette ville o˘ le poids de l'Histoire est partout sensible. Il est peu de visites guidées

que je n'aie suivies. Et, un jour o˘ je fouinais au British Museum, je tombai

en arrêt devant quelque chose dont j'avais vaguement entendu parler : la pierre de Rosette. Je ne sais pourquoi cet objet me transporta. Je me rendis

aussitôt à la bibliothèque pour consulter un ouvrage à son sujet.

J'appris ainsi que cette pierre, découverte dans le delta du Nil, était

gravée de trois textes, en trois registres : l'un en caractères grecs, le second

en caractères inconnus à l'époque de la trouvaille, et le troisième en hiéroglyphes - écriture de l'ancienne Egypte que l'on estimait alors indéchiffrable. Mais, en comparant les hiéroglyphes, les caractères inconnus et les lettres grecques, le savant français Jean Champollion arriva à la conclusion qu'il s'agissait d'un seul et même texte. Et c'est ainsi qu'il avait percé

le mystère du déchiffrement de l'écriture égyptienne ancienne. Tout un grand pan de l'histoire antique de l'humanité allait s'éclairer, puisque la lecture des annales consignées dans cette écriture devenait dès lors possible.

460

Cette découverte d'une clé ouvrant la porte du passé me fascinait. Je sentais qu'il s'y attachait pour moi une sorte de signification personnelle,

mais j'aurais été bien en peine de dire laquelle. Et ce fut dans l'avion qui

me ramenait aux Etats-Unis qu'une idée me traversa l'esprit. A partir d'une langue gravée dans la pierre, le savant français avait déchiffré un contenu historique jusque-là inconnu en le comparant avec ce qui était déjà connu.

Là se situait, toutes proportions gardées, l'analogie en ce qui me concernait : le connu, c'était l'histoire que m'avaient transmise oralement, depuis

mon enfance, grand-mère, tante Liz, tante Plus, cousine Georgia et les autres; l'inconnu, c'étaient ces mots ou ces sons bizarres qui nous venaient de l'Africain. Voyons, pensai-je, il disait s'appeler " Kinne-tay

",

il désignait une guitare sous le nom de ko, une rivière sous celui de

" Kamby Bolongo ". C'étaient des mots secs, pointus, o˘ les k prédominaient. Ces sons avaient d'ailleurs d˚ subir quelques transformations au cours de leur transmission, mais ils constituaient indéniablement des bribes

phonétiques de la langue de cet ancêtre africain dont notre famille perpétuait la légende. De quel idiome africain pouvait-il s'agir? Existait-il un

moyen de le savoir?

107

Trente ans s'étaient écoulés depuis les veillées de mon enfance à Henning. De nos vieilles conteuses, seule la plus jeune - cousine Georgia Anderson - survivait encore. Grand-mère et toutes les autres n'étaient plus. Cousine Georgia, qui avait dépassé quatre-vingts ans, vivait auprès de son fils et de sa fille, Floyd Anderson et Bea Neely, à Kansas City, Kansas, au 1200 Everett Avenue. Je ne l'avais plus revue depuis quelques années - depuis une époque o˘ je m'étais rendu là-bas à plusieurs reprises pour soutenir, dans la mesure de mes moyens, les ambitions politiques de mon frère George. Celui-ci avait été dans l'armée de l'air, puis au More-house College d'Atlanta et enfin à la faculté de droit de l'université du Kansas. A présent, il briguait dans cet Etat un siège de sénateur. George menait rondement sa campagne, mais, le soir o˘ fut annoncée la victoire de son parti, l'on convint en riant que l'artisan de son succès n'était autre

que... cousine Georgia. Son fils étant l'organisateur de la campagne, cousine Georgia avait eu maintes occasions de l'entendre souligner la haute intégrité de George. Et la chère créature, toute vo˚tée, toute blanche, s'était

mise de la partie, en faisant du porte-à-porte. Frappant chez les uns et chez

461

les autres du bout de sa canne, elle leur brandissait sous le nez une photo de son petit-neveu en déclarant " C' garçon a plus de 'tégrité qu'y en faut

pour être honnête! "

A présent j'étais dans l'avion de Kansas City, j'allais revoir cousine Georgia.

Je ne pourrai jamais oublier sa réaction lorsque j'évoquai l'histoire de notre famille. J'étais à son chevet - car elle était souffrante -je contemplais son visage ridé. Et soudain elle se mit sur son séant et retrouva instantanément le fil des récits qui avaient bercé mon enfance.

Oui, mon garçon, c't' Africain, il disait qu'il s'appelait " Kinne-tay "!... Une guitare c'était ko, la rivière c'était " Kamby Bolongo ", et il

taillait du bois pour s' fabriquer un tambour et puis les hommes, ils l'ont attrapé!

Floyd, Bea et moi e˚mes du mal à la calmer, car ce flot de souvenirs familiaux la bouleversait. Je lui expliquai qu j'étais en train de chercher le moyen de retrouver d'o˘ était venu " Kinne-tay ".... ce qui nous ferait retrouver notre tribu ancestrale.

- Vas-y, mon garçon! s'écria cousine Georgia. Ta bonne grand-mère et toutes les autres, elles te regardent de là-haut!

Et ce fut à mon tour d'être bouleversé.

108

A peu de temps de là, je me rendis aux Archives nationales - qui sont conservées à Washington - et demandai à consulter les relevés des recensements effectués dans le comté d'Alamance, Caroline du Nord, juste après la guerre de Sécession. On me communiqua plusieurs bobines de microfilms. Je commençai à les passer dans la machine. Devant mes yeux défilaient des listes et des listes de noms, dressées par divers recenseurs dans cette calligraphie du xixe siècle, désuète, certes, mais si lisible.

Je

commençais à me lasser lorsque soudain défilèrent, devant mes yeux stupéfaits : Tom Murray, Noir, forgeron... Irène Murray, Noire, mère de famille... et puis les noms des soeurs aînées de grand-mère - ces noms que j'avais entendu répéter d'innombrables fois sous la véranda de la maison de Henning. Elizabeth, six ans - c'était ma grand-tante Liz! Et grand-mère n'était pas encore née, au moment de ce recensement!

Non que j'eusse jamais douté des récits de grand-mère ou des autres.

Ii;

Il aurait été impensable, pour quiconque, de ne pas ajouter foi aux dires de ma grand-mère. Mais de là à lire de ses propres yeux ces noms dans les archives officielles des Etats-Unis, il y avait un grand pas - et je venais

de le franchir.

Je vivais alors à New York, et, chaque fois que je parvenais à en trouver le temps, je retournais à Washington - pour continuer à explorer les Archives nationales, mais aussi pour fouiller la Bibliothèque du Congrès et celle des Filles de la Révolution américaine. Dans quelque département que ce f˚t, les documents que je demandais à consulter m'étaient fournis à une vitesse accélérée dès que des bibliothécaires noirs étaient informés de l'objet de mes recherches. Au cours de l'année 1966, je trouvai ici et là des preuves confirmant matériellement la véracité de certains grands événements familiaux. J'aurais donné cher pour pouvoir le dire à grand-mère - mais cousine Georgia n'avait-elle pas affirmé qu'avec les autres elle me regardait de là-haut?

Cependant, un point capital demeurait sans solution : vers qui, vers quoi et comment orienter mes recherches pour retrouver l'origine de ces étranges sons proférés par notre ancêtre africain? J'en vins à la conclusion

qu'il me fallait entrer en contact avec le plus grand nombre possible d'Africains - et d'Africains de diverses régions, étant donné la multitude des langues tribales africaines. New York abritant le siège des Nations Unies., je me dis qu'en bonne logique je trouverais là quantité d'Africains - et d'Africains différents. Alors, je commençai à me rendre aux Nations Unies à

l'heure o˘ tout le monde en sortait; de pleins ascenseurs déversaient dans le hall d'entrée des gens pressés de rentrer chez eux. Chaque fois que je détectais un Africain - ce qui est facile - je l'abordais, et, s'il acceptait

de m'écouter, je lui répétais mes sons incompréhensibles. Je dus bien en accoster ainsi plus d'une vingtaine en deux semaines : mais chacun me dévisageait, tendait impatiemment l'oreille et s'empressait de me planter là.

Loin de moi l'idée de leur en faire reproche - proférés avec l'accent du Tennessee, quels sons africains demeureraient reconnaissables?

Décu et malheureux, je parlai longuement de mes déboires avec George Sims, un chargé de recherches qui avait été mon camarade d'enfance à Henning. quelques jours plus tard, George me remettait une liste de douze spécialistes faisant autorité dans le domaine des langues africaines. Le nom que je retins en premier, en raison de l'énoncé de ses qua-lifications et de son expérience, fut celui d'un Belge, le docteur Jean Vansina. Au sortir de l'Ecole des hautes é tudes africaines et orientales de l'université de Londres, il avait inauguré sa carrière en allant vivre dans des villages africains, et il était l'auteur d'un ouvrage intitulé la Tradition

orale. Il enseignait alors à l'université du Wisconsin. Je lui téléphonai sur-le-champ et il accepta de me recevoir. Ce fut un mercredi matin que je pris l'avion pour Madison, dans le Wisconsin... Je n'avais que quelques sonorités africaines à lui soumettre... et pas la moindre idée de ce qui allait

en découler...

Ce soir-là, dans la salle de séjour des Vansina, je racontai dans le plus menu détail tout ce que j'avais retenu des récits transmis dans notre famille, ces récits que je connaissais depuis ma petite enfance et que

venait de rafraîchir cousine Georgia, à Kansas City. Le docteur Vansina m'écouta d'un bout à l'autre avec la plus extrême attention et, quand j'eus fini, il se mit à me questionner. Historien de la tradition orale, cette transmission matérielle d'un récit au long des générations l'intéressait

particu-

lièrement.

Il était si tard lorsque notre conversation prit fin qu'il m'offrit de passer la nuit sous son toit. Et, le lendemain matin, voici ce que me déclara le docteur Vansina " Il me fallait laisser au sommeil le soin de décanter

votre affaire. Ces sons, transmis dans votre famille de génération en gé '

ne-

ration, peuvent avoir d'immenses ramifications. " Il avait déjà téléphoné

à un confrère africaniste, le docteur Philip Curtin, et ils étaient tombés d'accord sur un point : la langue en question devait être du " mandingue ".

Je ne connaissais pas ce mot; le docteur Vansina m'expliqua que c'était la langue des " Mandingues ", ou " Malinkés". Un des sons que je lui avais rapportés signifiait probablement vache ou bétail; un autre devait être le nom du baobab en Afrique occidentale. Ko correspondait certainement à

la kora, la harpe-luth qui est l'un des plus anciens instruments à cordes des Mandingues - elle se compose d'une caisse de résonance faite d'une demi-calebasse fermée par une peau de chèvre, d'un long manche et de vingt et une cordes tendues par un chevalet. Un esclave mandingue pouvait faire un rapprochement entre la kora et les instruments à cordes dont jouaient les Noirs en Amérique.

quant au nom de " Kamby Bolongo ", que mon ancêtre répétait à sa fille Kizzy en traversant la Mattaponi, rivière du comté de Spotsylvanie, en Virginie, le docteur Vansina fut affirmatif : le mot mandingue bolongo désigne de l'eau en mouvement, par exemple celle d'une rivière; précédé

de Kamby, il pouvait s'agir de la Gambie.

Ce fleuve m'était totalement inconnu.

Et voici qu'on me demanda de faire une conférence à l'occasion d'un séminaire organisé par le collège de la ville d'Utica, dans l'Etat de New York. Tout en parcourant un corridor en compagnie du professeur qt i m'avait invité, je mentionnai que j'arrivais de Washington et l'informai e i

quelques mots des recherches que j'y effectuais. " La Gambie? me dit i , mais il me semble qu'on m'a récemment parlé d'un étudiant gambien qi i étudierait à Hamilton, un brillant sujet, paraît-il. "

Le Hamilton College, institution vénérable et réputée, se trouve à

Clin-

ton, dans l'Etat de New York, à une derni-heure de route d'Utica. Avant que j'aie pu m'enquérir plus avant, un autre professeur, nommé Charles Todd, me renseigna " Il s'appelle Ebou Manga. " Il put même me préciser que je le trouverais dans la section d'économie agraire. De petite taille, avec un regard attentif et un maintien réservé, Ebou Manga était d'un noir de suie. Il lui sembla pouvoir confirmer l'origine des sons que je proférais.

464

Etait-il lui-même de langue mandingue? " Non, mais elle m'est familière. "

Il m'expliqua qu'il était ouolof. Je lui racontai toute l'histoire de ma quête.

A la fin de la semaine suivante, nous partions ensemble pour la Gambie.

Nous débarqu,mes de notre vol transatlantique à Dakar, au Sénégal, d'o˘ un petit appareil nous déposa sur l'aéroport exigu de Youndoum, en Gambie. Après quelques minutes de route, nous entrions dans la capitale, Bandjoul - qui s'appelait encore Bathurst. Ebou et son père, Alhadji Manga - la majorité des Gambiens sont musulmans - rassemblèrent un petit groupe d'hommes versés dans l'histoire de leur modeste territoire, et nous nous rencontr,mes dans le salon de l'A tlantic Hotel. Je leur racontai toute l'histoire que notre famille s'était transmise au long des générations.

Mais je commençai par la fin et remontai de grand-mère à Tom, puis Chicken George, puis Kizzy, à qui son papa africain, qui aff armait s'appeler

" Kinne-tay ", avait appris des mots de sa langue et raconté maintes fois l'histoire de sa capture, dans le bois proche de son village, o˘ il voulait tailler un tronc pour se faire un tambour...

Lorsque j'eus terminé, ils se récrièrent d'un ton non exempt d'ironie

- Il tombe sous le sens que " Kamby Bolongo " c'est la Gambie; tout le monde le sait.

- Eh bien, non! rétorquai-je vivement, il y a une multitude de personnes qui ne le savent pas!

Mais ce qui les intéressait le plus, c'était ce nom de " Kinne-tay ".

Chez nous, les très vieux villages ont souvent pris le nom de ceux qui les ont fondés, il y a de cela des siècles.

Ils envoyèrent chercher une carte et me désignèrent un point

- Vous voyez, ici, c'est le village de Kinté-Koundah. Et, non loin de là, celui de Kinté-Koundah Djanneh-Ya.

Et ils m'apprirent alors quelque chose dont e n'aurais jamais osé rêver : dans les villages les plus reculés, on trouvait encore des hommes de très grand ,ge, les griots, qui étaient véritablement des archives vivantes de la tradition orale. Le griot émérite, celui que l'on sollicitait

dans les grandes occasions pour raconter l'histoire séculaire des villages, héros, avait largement dépassé la soixan-des clans, des familles, des

taine; en dessous de lui venaient des griots dont le savoir décrois sait avec l',ge, jusqu'aux garçons débutants - ainsi était-ce après avoir entendu répéter les mêmes récits pendant quarante à cinquante ans que l'on devenait griot émérite. Dans toute l'Afrique noire, des chroni-ques orales s'étaient transmises depuis les ancêtres. quelques griots légendaires avaient

emmagasiné un tel trésor d'événements historiques qu'ils pouvaient littéralement parler trois jours sans s'arrêter - et sans jamais se répéter.

Devant mon étonnement, ces Gambiens me rappelèrent que tout être remonte ancestralement à un temps o˘ l'écriture n'existait pas; les hommes ne disposaient que de leur seule mémoire pour conserver la trace des faits, de leur bouche et de leurs oreilles pour en assurer la transmission. Rares
465

sont les hommes de culture occidentale, me dirent-ils, qui peuvent mesurer ce dont est capable une mémoire exercée, conditionnés qu'ils sont par la " béquille de la chose imprimée ".

Mon ancêtre avait dit se nommer " Kinne-tay " - ils estimaient qu'il fallait entendre " Kinté ". Or le clan Kinté était un clan de haute antiquité

et de grand renom en Gambie. Ils allaient donc essayer de dénicher un griot qui pourrait éclairer mes recherches.

Revenu aux Etats-Unis, je me mis à dévorer des ouvrages d'histoire de l'Afrique. La nécessité de combler mon ignorance sur ce continent, qui est, par la taille, le deuxième du monde, tourna bientôt à l'obsession.

J'éprouve encore aujourd'hui de la honte à penser que jusqu'alors les i nages que je m'en faisais provenaient largement des films de Tarzan; qt ant au peu que j'en savais réellement, c'était pour avoir feuilleté de loin en o in

le National Geographic. Et voici qu'à présent, après avoir lu toute la journée, je passais encore mes soirées à étudier une carte de l'Afrique, me mettant en tête les différentes contrées, les fleuves, ainsi que les zones maritimes o˘ avaient croisé les bateaux négriers.

quelques semaines plus tard, je reçus de Gambie une lettre recommandée. Elle m'invitait à retourner là-bas dès que possible. Mais je n'avais plus un sou - ne pouvant mener de front recherches et " travail ", j'avais terriblement négligé ce dernier.

Je me souvins qu'au cours d'une réception donnée par le Readers Digest, la cofondatrice de cette revue, Mrs. DeWitt Wallace, m'avait dit avoir beaucoup apprécié le " portrait " que je leur avais donné - celui d'un vieux maître coq des gardes-côtes dont j'avais été le second. En me quittant, Mrs. Wallace m'avait encouragé à m'adresser à elle, si j'étais un jour dans l'ennui. Alors, j'envoyai à Mrs. Wallace une lettre assez embarrassée, en lui décrivant brièvement l'objet de ma quête et son caractère contrai-gnant. Elle demanda à quelques rédacteurs de me sonder. Ceux-ci m'invitè-rent à déjeuner, et je parlai pendant trois heures d'affilée. Peu après, je recevais une lettre m'informant que le Readers Digest m'allouerait mensuellement trois cents dollars pendant un an ainsi que des frais de déplacement " dans des limites raisonnables " - le point le plus important pour moi. Je retournai voir cousine Georgia à Kansas City - je ne sais ce qui m'y avait poussé, mais je la trouvai très malade. Elle n'en palpita pas moins à l'évocation de ce que j'avais déjà appris et de ce que j'espérais apprendre encore. Elle me souhaita bon voyage et je pris l'avion pour l'Afrique.

Les hommes que j'avais déjà rencontrés en Gambie m'informeront tout uniment qu'ils avaient fait circuler dans l'intérieur du pays la nouvelle que l'on cherchait un griot très ferré sur le clan Kinté. Eh bien, oui, il s'en trouvait un, " Kebba Kandji Fofana ". Je me sentais prêt à exploser. " o˘ est-il? - Dans son village ", me répondirent-ils avec un regard bizarre.

J'en compris assez vite la raison aller voir ce griot représentait une petite expédition! Je me lançai à corps perdu dans son organisation. Il me 466

fallut trois jours de négociations, emplies de ces interminables palabres africaines dont j'ignorais tout, pour m'assurer les services du bateau à moteur qui remonterait le fleuve; ensuite, vint la location d'un camion et d'une Land-Rover qui transporteraient le matériel par voie de terre; et enfin

la constitution d'une équipe qui ne comprenait pas moins de quatorze personnes, dont trois interprètes et quatre musiciens - les vieux griots de l'intérieur n'acceptaient pas de réciter sans fond musical, m'expliquèrent-ils.

A bord du Baddibou, qui remontait le large et rapide " Kamby Bolongo ", je me sentais mal à l'aise, étranger. Est-ce que ces gens me prenaient pour un touriste en mal d'aventures? Nous arriv,mes en vue de l'île James, o˘ s'élevait jadis un fort qui fut, pendant deux siècles, l'enjeu d'af-frontements armés entre l'Angleterre et la France, en raison de sa situation

idéale pour le commerce des esclaves. Je demandai à débarquer un moment et me frayai un chemin parmi les ruines sur lesquelles veillent toujours de fantomatiques canons. Je tremblais de répulsion en songeant aux atrocités qui y avaient été perpétrées. A défaut de trouver un restant de chaîne, j'emportai une brique et un fragment de mortier. Avant de remonter à bord du Baddibou, je contemplai longuement le cours de ce fleuve dont mon ancêtre avait enseigné le nom à sa fille, là-bas, de l'autre côté de l'océan

Atlantique, dans le comté de Spotsylvanie, en Virginie. Puis notre bateau reprit sa route jusqu'au village d'Albreda, o˘ nous débarqu,mes. De là@

nous devions gagner à pied un village encore plus petit : Djouffouré - et y trouver le griot annoncé.

Tout homme a, dans sa vie, un " grand moment ", quelque chose qui surpasse, en intensité, tout ce qu'il a connu et connaîtra jamais. Mon

" grand moment ", je l'ai connu ce jour-là.

Comme nous arrivions en vue de Djouffouré, les enfants jouant dehors donnèrent l'alerte et les habitants - soixante-dix tout au plus -

sor-

tirent aussitôt de leurs cases. Comme tous les villages de l'intérieur, Djouffouré diffère peu de ce qu'il était voici deux siècles, avec ses cases rondes

aux murs de torchis, coiffées d'un toit de chaume pointu. Au milieu de l'attroupement, je distinguai un petit vieillard vêtu d'une robe écrue et portant une calotte. Ce visage aux traits aigus, cet air de tranquille assurance

ce ne pouvait être que lui, l'homme que j'étais venu écouter.

Tandis que les trois interprètes se détachaient de notre groupe pour s'avancer vers le vieillard, les villageois se rapprochèrent de moi. Ils s'étaient placés sur trois ou quatre rangs et dessinaient un fer à cheval si

fermé que j'aurais pu effleurer ceux qui m'encadraient rien qu'en tendant les bras.

Je sentais tous les yeux peser sur moi, me fouiller littéralement. Ils me dévisageaient avec une telle intensité qu'ils en plissaient le front.

quel-

que chose d'inconnu me prenait aux entrailles... que m'arrivait-il? Et ce fut soudain comme une foudroyante révélation : jamais, de ma vie. je ne m'étais trouvé au milieu d'une foule indistinctement noire - d'un noir de jais!

Bouleversé, je baissai les yeux _ éflexe banal chez une personne gênée, hésitante - et je vis mes mains.... cette peau marron... J'avais l'impression d'être un hybride - d'être impur parmi les purs. J'éprouvais une incommensurable honte... Mais le vieillard venait juste de s'éloigner des interprètes. A présent, la foule s'attroupait autour de lui.

Un interprète se précipita vers moi pour me dire d'un ton de confidence : " S'ils vous regardent comme ça, c'est parce qu'ils n'ont jamais vu un Noir américain. " Et cela fut peut-être mon plus gros choc : ces gens ne me regardaient pas, moi, en tant qu'Alex Haley, mais en tant que symbole des vingt-cinq millions de Noirs américains qui vivent de l'autre côté de l'Océan - nous autres, qu'ils ne connaissent pas!

A présent, la foule se pressait autour du vieillard, en lui parlant avec

animation tout en me regardant à la dérobée. Au bout d'un moment, le griot fendit leur groupe et vint directement à moi. Me transperçant de son regard, il s'exprima comme si j'étais capable de comprendre le mandingue

- et un des interprètes traduisit : " Nous tenons de nos ancêtres que beaucoup des nôtres, gens d'ici, sont en exil dans ce lieu appelé Amérique -

et dans d'autres lieux. "

Le vieillard s'assit alors en face de moi et tout le village s'installa derrière lui. Et il se mit à réciter l'histoire ancestrale du clan Kinté, transmise

oralement de temps immémorial. On aurait pu croire qu'il lisait un parchemin. C'était là, manifestement, un moment faste pour Djouffouré. Le griot disait quelques phrases, penchant en avant son buste raidi, comme si ce qu'il proférait pouvait être appréhendé matériellement. Puis il se rejetait en arrière, pour laisser à un interprète le temps de traduire. Il déversait tout le lignage du clan Kinté, remontant à maintes générations : qui avait épousé qui; quels enfants leur étaient nés-, qui ces enfants avaient à leur tour engendré. Toute la scène était proprement incroyable. D'abord, j'étais ahuri par la profusion des détails, mais surtout par leur tournure biblique : ... et il prit telle femme et il engendra... quiengendra...

quiengen-

dra... Et il citait à chaque fois les époux, ou les épouses de cette descendance, et leur propre descendance, généralement nombreuse. Pour dater cette geste familiale, le griot se référait à des événements marquants.

L'année de la " grande eau " - c'est-à-dire de " l'inondation " - " il a tué

un buffle ".

Pour ne citer que les grands traits de la fresque fourmillante qu'il dessina, le clan Kinté avait pris naissance dans une région appelée " l'empire du Mali ". Les Kinté étaient traditionnellement forgerons - " ils avaient domestiqué le

feu " - et leurs femmes potières ou tisserandes. Et puis un rameau du clan était allé s'installer dans un pays appelé Mauritanie. Et c'est de là qu'un fils de ce clan, nommé Kairaba Kounta Kinté - un marabout, c'est-à-dire un saint homme de l'Islam - était descendu jusqu'a u pays

appelé Gambie. Il était demeuré un moment au village de Pakali N'Ding, puis dans celui de Djiffarong, et s'était fixé à Djouffouré.

A Djouffouré, KaÔraba Kounta Kinté avait pris pour épouse une j eune 468

Mandingue nommée Sireng. Et il avait engendré deux fils nommés Dianneh et Saloum. Puis il avait pris une deuxième épouse, qui s'appelait YaÔssa.

Et il avait engendré un fils nommé Omoro.

Une fois devenus des hommes, les deux aînés, Djanneh et Saloum, avaient quitté Djouffouré et avaient fondé un nouveau village appelé Kinté-Koundah Djanneh-Ya. Le plus jeune fils, Omoro, était toujours demeuré

à Djouffouré et, arrivé à l',ge de trente pluies, il avait pris pour épouse une jeune Mandingue nommée Binta Kebba. Et, approximativement entre 1750 et 1760, Omoro avait engendré quatre fils nommés Kounta, Lamine, Souwadou et Madi.

Le vieux griot parlait déjà depuis près de deux heures, et il avait bien

d˚ interrompre son récit une cinquantaine de fois pour ajouter un détail à propos d'une personne dont il citait le nom. Comme il venait juste d'énumérer les quatre fils d'Omoro, il s'interrompit de nouveau pour fournir encore une précision, et l'interprète traduisit :

- Vers les temps oU arrivèrent les soldats du roi - un des repères chronologiques du griot - l'aîné de ces quatre fils, Kounta, sortit du village

pour aller tailler du bois... et on ne le revit jamais...

Et le griot reprit sa narration.

Je restai pétrifié. Il me semblait que le sang s'était figé dans mes veines. Cet homme, dont toute la vie s'était écoulée dans un village africain, ne pouvait savoir qu'il venait de faire écho à ce que j'avais entendu au long de mon enfance, sous la véranda de la maison de grand-mère à Henning, au Tennessee..., sur cet Africain qui n'avait cessé de protester que son nom était " Kinne-tay "; qui disait ko en désignant une guitare, et

" Kamby Bolongo " devant une rivière de Virginie; qui avait été enlevé non loin de son village, alors qu'il était allé tailler un tronc pour se faire un

tambour, et emmené en esclavage.

Fouillant fébrilement dans mon sac de toile, j'en sortis mon carnet et montrai à l'interprète les premières pages, sur lesquelles j'avais consigné

le récit de grand-mère. Il les parcourut rapidement, visiblement stupéfait, et les mit alors sous les yeux du vieux griot à qui il sembla en résumer rapidement le contenu. Aussitôt, l'émoi s'empara du vieillard; il se dressa et interpella l'assistance en désignant le carnet que tenait l'interprète; et,

cette fois, tous furent en émoi.

Spontanément, les soixante-dix villageois se rangèrent en cercle autour de moi et ce large anneau humain commença à tourner de droite à gauche, en modulant un chant tantôt très doux, tantôt très sonore; ils piétinaient au coude à coude, levaient les genoux, frappaient du pied la poussière rouge...

Une femme se détacha des autres et vint vers moi d'un air tendu. Saisissant le bébé qu'elle portait sur son dos, arrimé par une écharpe, elle me

le tendit d'un geste brusque signifiant à l'évidence : " Prends-let "... et je serrai l'enfant dans mes bras. Elle reprit aussitôt le petit, mais déjà

une autre m ère me tendait le sien, puis une autre, et encore une autre...

Je dus étreindre une douzaine de bébés. Le sens de leur geste devait m'être expliqué, un an plus tard, par le docteur Jerome Bruner, professeur à

1'uni-

versité Harvard et spécialiste de ces questions : " Vous avez participé à

une des plus anciennes cérémonies de l'humanité, l'imposition des mains.1

Elles vous disaient à leur façon : Par cette chair qui est nôtre, nous nefaisons qu'un avec toi. "

Plus tard, les hommes de Djouffouré me conduisirent dans leur mosquée de bambou et de chaume, et ils prièrent autour de moi en arabe.

Je me souviens avoir pensé alors en me prosternant : " Voici que j'ai retrouvé les miens, et je ne comprends pas un mot de ce qu'ils disent. "

L'essentiel de leur prière me fut ensuite traduit par un interprète : "

Loué

soit Allah, car celui qui était perdu il nous l'a ramené. "

…tant venu par le fleuve, je voulais rentrer par terre. J'avais pris place

derrière le jeune chauffeur mandingue, qui négociait vigoureusement la méchante route cahoteuse nous ramenant à Bandjoul. Dans la poussière et la chaleur, je retournais une idée stupéfiante : A supposer que chaque Noir américain ait eu comme moi le bonheur de détenir un mince fil conducteur jusqu'à ses ancêtres, ne pourrait-il dès lors arriver à savoir qui .

était son ancêtre paternel ou maternel africain, o˘ vivait cet ancêtre lorsqu'il avait été emmené en esclavage, et enfin quand il avait été enlevé?

Et,

muni de ces seuls indices, ce Noir américain ne pourrait-il arriver à dénicher un vieux griot dont le récit lui permettrait de retrouver son clan familial, peut-être même son village?...

Je me représentais - ou plutôt je " voyais ", comme une brumeuse pro-
jection - cette déportation de millions de nos ancêtres dont j'avais lu des descriptions. Des milliers d'entre eux avaient été enlevés individuellement,

comme Kounta, mais il y avait eu aussi pour des milliers d'autres l'horrible

réveil nocturne, les hurlements, le tumulte et la terreur des villages attaqués, souvent livrés aux flammes. Les survivants valides étaient alors encordés par le cou en longs " convois " - s'étirant parfois sur un mille.

Et je les voyais, ces chaînes de captifs, dans leur torturante marche vers la mer. Combien étaient morts en chemin ou, pire encore, avaient été abandonnés, à bout de forces? quel sort, pourtant, attendait ceux qui atteignaient la côte! Rasés, frottés d'huile, inspectés jusque dans leurs plus inti

mes orifices, souvent marqués au fer rouge, ils étaient enfournés dans les grands canots sous le cinglement des fouets. Certains résistaient en hurlant, enfonçaient leurs ongles dans le sable de la plage, s'en emplissaient la bouche, essayant désespérément de rester encore un instant acc roc hés à leur sol natal. Je voyais les captifs roués de coups, jetés dans lés cales puantes et ténébreuses des vaisseaux négriers, enchaînés sur des planches, souvent si à l'étroit qu'ils devaient se tenir étendus sur le côte'

Tout cela tourbillonnait dans ma tête au moment o˘ la voiture arr'i'va en vue d'un gros village. Il était évident que le bruit de ma visite à

Djouf-

fouré nous y avait précédés. Le chauffeur ralentit : tous les habitants i,

s'étaient massés sur la route. Ils nous faisaient de grands signes et s'égosil-
470

laient à crier quelque chose. Alors, je me levai et agitai les bras tandis qu'ils s'écartaient lentement pour laisser passer la Land-Rover. Nous n'avions encore parcouru qu'un tiers du village lorsque je compris brusquement ce qu'ils clamaient tous.... jeunes hommes et vieillards parcheminés, mères et

petits enfants d'un noir de goudron - le visage illuminé par un sourire radieux. Mister Kinté! Mister Kinté!

Je sentis un sanglot monter des tréfonds de moi-même et, l'instant d'après, le visage enfoui dans mes mains, je versai toutes les larmes de mon

corps. L'homme mUr que je suis n'avait jamais pleuré comme ça depuis son enfance. Mister Kinté! Il me semblait que je pleurais sur toutes les atrocités que l'homme a commises envers l'homme, sans doute la pire tare de l'humanité...

Je repris l'avion à Dakar. Et ce fut pendant ce vol de retour que je décidai d'écrire un livre. L'histoire de mes ancêtres serait, symboliquement,

la geste de tous les descendants d'Africains - tous issus, comme nous de Kounta, d'un homme ou d'une femme né dans un village d'Afrique noire et puis un jour capturé et enchaîné au fond d'un de ces vaisseaux négriers qui l'avait emmené de l'autre côté de l'Océan. Ces descendants d'Africains pour qui, après la succession des plantations, était venue la lutte pour l'émancipation.

A New York m'attendait, parmi beaucoup d'autres, un message de l'hôpital de Kansas City : notre cousine Georgia venait de mourir, à quatre-vingt-trois ans. En comparant les heures, je devais découvrir q@'elle avait quitté ce monde juste au moment o˘ rentrais dans Djouffouré. Etant la dernière des vieilles dames investies de la mission de conter " notre "

histoire, cousine Georgia avait rempli son dernier devoir en me menant jusqu'en Afrique, et puis elle était allée rejoindre les autres installées là-haut - et qui me regardaient.

Au fond, dès ma petite enfance, des faits sont survenus dont je distingue après coup la chaîne, et qui devaient me conduire à écrire le présent livre. En tout premier lieu, grand-mère et les autres ont ancré dans ma mémoire notre histoire familiale. Ensuite, un pur concours de circonstances m'a poussé à tenter d'écrire pour tromper l'ennui de la navi-gation, et à persévérer jusqu'à ce que j'en fusse capable. Comme j'aimais la mer, j'avais pris pour sujet de mes premières nouvelles de dramatiques

" aventures en mer " glanées dans les archives jaunies des gardes-côtes des

…tats-Unis. Je ne pouvais souhaiter meilleure préparation au casse-tête allaient constituer, pour ma rédaction, les recherches ayant trait aux qu

questions maritimes.

Le bateau avait amené l'Africain dans " un endroit appelé Naplis ", disaient grand-mère et les vieilles dames. Il devait s'agir d'Annapolis, dans

le Maryland. Pourrais-je arriver à trouver quel navire en provenance de la Gambie avait accosté à Annapolis avec une cargaison humaine parmi laquelle se trouvait " l'Africain ", celui qui tenait tant à son nom de "

Kin-

ne-tay " auquel m'sieu John Waller avait substitué celui de " Toby "?

471

La première chose à faire était de déterminer approximativement l'époque de ce passage. Des mois plus tôt, à Djouffouré, le griot av ait situé

la capture de Kounta Kinté " vers les temps o˘ arrivèrent les soldats du roi ". Après avoir dépouillé pendant une dizaine de jours les archives concernant tous les déplacements de troupes anglaises au cours des années 1760, je finis par trouver : les " soldats du roi " ne pouvaient être

que les " forces du colonel O'Hare ", un détachement envoyé de Londres en 1767 pour défendre le fort James, sur la Gambie - fort qui était alors aux mains des Anglais et servait de point de concentration et d'écoulement de la traite. Le griot avait été si précis que j'avais un peu honte d'être en

train de vérifier ses dires.

Puis je m'adressai aux Lloyds de Londres. Le directeur qui me reçut, M. R.C.E. Landers, écouta patiemment toute mon histoire et me déclara en conclusion : " Soyez assuré, monsieur, que les Lloyds de Londres vous accorderont toute l'aide possible. " Je n'aurais pu espérer aide plus efficace,

car elle m'ouvrit les portes qui allaient me permettre de consulter les anciens registres de l'inscription maritime.

Mes six premières semaines de recherches furent des plus éprouvantes.

Je revois la succession de ces journées, toutes semblables, toutes infructueuses, à dépouiller dossier après dossier, à parcourir feuillet après feuillet

d'inscriptions maritimes consignant des milliers de voyages triangulaires des vaisseaux négriers, rel,chant alternativement en Angleterre, en Afrique et en Amérique - pour repérer un unique navire, à une unique date. Et ma déception se doublait d'une fureur croissante en constatant à quel point ceux qui participaient alors à la traite des esclaves n'y voyaient qu'un commerce de grande envergure, comparable à celui du bétail, de nos j'ours.

J'en étais à ma septième semaine de recherches sans avoir trouvé un seul mouvement de navire entre la Gambie et Annapolis. Il devait être quatorze heures trente lorsque j'attaquai le 1 023' feuillet d'inscription des vaisseaux négriers. De format oblong, plus large que haut, il contenait un état descriptif de quelque trente mouvements de vaisseaux sur la Gambie

- accostages au fort James, ou appareillages depuis ce point, pour les années 1766 et 1767. Arrivé à celui qui était inscrit sous le numéro 18, mes yeux remontèrent automatiquement aux intitulés des colonnes : Nom du bateau... Nom du capitaine... Destination...

Le 5 juillet 1767 - J'année " o˘ arrivèrent les soldats du roi " - le Lord

Ligonier, commandé par le capitaine Thomas E. Davies, avait appareillé

pour Annapolis...

Curieusement, je ne réagis pas aussitôt. Je me souviens avoir noté

pas-

sivernent ces indications, avoir rendu les dossiers, être sorti. Il y avait un

petit salon de thé à deux pas. J'y entrai, commandai du thé, et soudain quelque chose se déclencha dans mon esprit : ce bateau pouvait être celui qui avait emmené Kounta Kinté!

Déjà j'étais debout - et j'avoue être parti sans payer! J'appelai la Pan

Am, retins la dernière place sur le vol de New York. Je n'avais même pas
472

le temps de repasser par mon hôtel. Un taxi me déposa de justesse à l'aéroport de Heathrow. Bien que ce f˜t un vol de nuit, je ne pus fermer l'oeil.

Une seule chose m'occupait l'esprit : consulter de nouveau un livre que j'avais eu en mains à la Bibliothèque du Congrès de Washington. Je revoyais sa reliure marron clair, son titre estampé en brun : le Trafic du port dannapolis, par Vaughan W. Brown.

A New York, je pris la navette des Eastern Airlines pour Washington.

A l'aéroport, je sautai dans un taxi et me fis conduire à la Bibliothèque du Congrès. J'y demandai le livre, l'arrachai presque des mains du jeune homme qui me l'apporta, le feuilletai fiévreusement... et la confirmation était là! Le 29 septembre 1767, le Lord Ligonier avait été examiné par la douane portuaire d'Annapolis.

Je louai une voiture et me rendis à Annapolis. J'allai tout droit aux Archives de l'…tat du Maryland. Je voulais consulter la presse locale du début octobre 1767. La bibliothécaire, Mrs. Phebe Jacobsen, m'apporta bientôt une bobine de microfilms : la Gazette du Maryland. Et je trouvai l'annonce dans le numéro du 11, octobre, composée dans ces caractères qui nous paraissent surannés . " VIENT D'ARRIVER, A bord du Lord Ligo nier, capitaine : Davies, du fleuve Gambie, en Afrique, et offerte à la vente

par les soussignés, le 7 octobre prochain à Annapolis, contre argent comptant ou lettres de change, une cargaison d'ESCLAVES SAINS DE

PREMIER CHOIX. Ledit bateau chargera du tabac en franchise à destination de Londres au prix de 6 £ Sterling la tonne. " Les soussignés étaient

John Ridout et Daniel of St. Thos. Jenifer.

Le 29 septembre 1967, je ne pouvais me trouver qu'en un unique lieu sur un quai d'Annapolis. C'est là que deux siècles plus tôt, jour pour jour,

avait accosté le Lord Ligonier. Tourné vers l'Océan, vers cette " grande eau " à travers laquelle on avait amené mon arrière-arrière-arrière-arrière-

grand-père, je pleurai - encore une fois.

Dans le feuillet o˘ j'avais trouvé inscrit, parmi les mouvements des trente navires qui avaient accosté au fort James sur la Gambie ou qui en avaient appareillé, durant la période 1766-1767, celui du Lord Ligonier, il était précisé qu'il avait emporté cent quarante esclaves. Combien avaient

survécu au voyage? Il me fallait retourner aux Archives du Maryland. Et j'y trouvai un inventaire de la cargaison du navire, à son arrivée dans le port d'Annapolis, à savoir : 3 265 " dents d'éléphants ", comme on appelait alors les défenses de ces animaux; 3 700 livres de cire d'abeille; 800

livres

de coton brut; 32 onces d'or de Gambie; et 98 " nègres ". Ainsi, quarante deux Africains étaient morts pendant la traversée, soit près d'un tiers de sa cargaison de " bois d'ébène " - eh bien, ce chiffre se situait dans la moyenne des pertes sur les vaisseaux négriers.

Mais au fond, me dis-je à ce moment-là, grand-mère, tante Liz, tante Plus, cousine Georgia n'avaient-elles pas été, à leur façon, des sortes de griots? Dans mes carnets, pleins de leurs récits séculaires, il était dit que

notre Africain avait été vendu à " m'sieu John Waller ", celui qui l'avait 473

baptisé " Toby ". Au cours de sa quatrième tentative de fuite, se trouvant acculé, il avait blessé d'un jet de pierre un des deux chasseurs d'esclaves

professionnels qui l'avaient rattrapé, et ceux-ci lui avaient sectionné le pied.

" Le docteur William Waller " avait, par ses soins, sauvé la vie de cet

esclave et, indigné par sa mutilation, l'avait acheté à son frère John.

Allais-

je dénicher, là-dessus, un document? Au point o˘ j'en étais, je n'en doutais

plus.

Alors, je me rendis à Richmond, Virginie. Je scrutai - en microfilm

- tous les actes légalement passés dans le comté de Spotsylvanie après septembre 1767. Et je trouvai un acte du 5 septembre 1768, par lequel John Waller et sa femme, Ann, transféraient à William Waller les terres et les biens ci-après désignés, dont deux cent quarante acres de terres arables...

et, sur la deuxième page, un esclave m,le noir, du nom de Toby.

Seigneur Dieu!

Mon choc devant la pierre de Rosette remontait à douze ans. Depuis lors, j'avais couvert au moins huit cent mille kilomètres - à chercher, à

filtrer, à vérifier, à trouver de plus en plus de choses sur des gens dont les traditions orales respectives ne s'étaient pas seulement révélées exactes,

mais se recoupaient des deux côtés de]'Océan. Le moment était venu d'abandonner mes recherches et d'écrire le livre que je projetais!

…voquer l'enfance et l'adolescence de Kounta Kinté me fut une longue t,che, et j'en étais venu à le connaître si bien que sa capture me mit au supplice. Mais j'en arrivai au moment de son transport sur un navire négrier parti de Gambie. Alors, je repris l'avion pour l'Afrique. Et je fis le siège des compagnies pour trouver le bateau qui me ramènerait de n'importe quel port africain aux Etats-Unis. quelle pouvait avoir été

l'atmosphère de ces transports? J'embarquai sur lafrican Star, un navire de la compagnie Farrell. Une fois en mer, j'expliquai qu'écrivant un livre je voulais essayer de retrouver l'ambiance de la traversée de mon ancêtre.

Et tous les jours, après dîner, je descendis par les échelles de fer jusqu'à

fond de cale - comme la cale était profonde et sombre, dans ce vieux cargo! Ne gardant que mes sous-vêtements, je me couchais sur les dures planches du fardage. …tendu sur le dos, j'essayais d'imaginer ce que Kounta distinguait, entendait, sentait, go˚tait et surtout, tel que je le connaissais

ce qu'il éprouvait. En réalité, mes dix jours de traversée furent grotesquement luxueux, comparés à l'atroce épreuve du " passage " de Kounta Kinté, de ses compagnons, de ces millions d'hommes terrifiés, enchaînés, immobilisés dans leurs déjections pendant un voyage de quatre-vingts à

quatre-vingt-dix jours, au terme duquel les attendaient encore d'autres abominations physiques et psychiques. Mais je par-vins finalement à décrire cette traversée de l'Océan - cet enfer flottant vécu par une cargaison humaine.

J'ai déroulé dans Racines l'histoire de nos sept générations. Tandis que je l'écrivais, maintes occasions me furent données de parler à un audi-474

toire de sa genèse et de sa rédaction. Et il est une question que l'on me posait généralement : " quelle part y a-t-il de réel dans Racines, et quelle

part d'inventé? " Eh bien, toute la lignée décrite est telle que la tradition

orale de mes familles africaine et américaine en a préservé l'histoire -

histoire corroborée par les nombreux documents que j'ai pu retrouver.

quant à la texture de Racines, elle procède d'innombrables recherches sur les moeurs et coutumes, les cultures, les modes de vie indigènes. Pour réunir

tout ce matériel, j'ai fouillé une cinquantaine de bibliothèques, de dépôts d'archives et autres hauts lieux de la conservation pendant des années et sur trois continents.

Et je pense à présent que ceux qui " regardent de là-haut " ne sont pas seulement grand-mère, cousine Georgia et les vieilles dames mais aussi tous les autres : Kounta et Bell; Kizzy; Chicken George et Matilda-, Tom et Irène; grand-père Will Palmer; maman - et celui qui les a rejoints depuis peu : papa...

Il avait quatre-vingt-trois ans. George, Julius, Lois et moi étions en train d'organiser ses funérailles lorsque l'un de nous exprirna qu'à son sens

papa avait eu une vie bien remplie et riche, dans l'acception qu'il donnait du terme " richesse ". En outre, il était mort rapidement, sans souffrir, et

nous le connaissions trop bien pour savoir qu'il n'aurait pas voulu nous voir pleurer. Eh bien, nous n'allions pas pleurer.

Je remuais tant de souvenirs que, lorsque le chargé des pompes funèbres parla du " défunt ", j'eus du mal à faire la relation entre ce mot et notre père, autour de qui l'ambiance avait toujours été si vivante. Peu avant le service funèbre, qui devait se dérouler dans une chapelle de Washington bondée d'amis de la famille, mon frère George prévint l'officiant,

le révérend Boyd, que nous, les fils, prendrions à un certain moment la parole pour évoquer le souvenir de papa avec nos amis.

Et c'est ainsi qu'à un moment de la cérémonie juste, après qu'eut été

interprété un des cantiques préférés de papa, George se leva et se tint à côté du cercueil ouvert. L'un des souvenirs les plus nets qu'il avait, dit-il, c'était que de tout temps nous avions hébergé au moins un des élèves de papa - parce que, ayant poussé un petit fermier à mettre son garçon au collège, il avait résolu la question des frais en disant : " Il habitera chez nous. " George estimait qu'il devait y avoir dans le Sud près d'une vingtaine d'ingénieurs agronomes, directeurs de lycée et enseignants qui revendiquaient avec fierté d'être des " garçons du professeur Haley ".

Puis George évoqua un de ses plus anciens souvenirs. Papa nous avaient emmenés tous les trois à Tuskeegee, Alabama, pour voir un

" grand homme ". Il s'agissait du docteur George Washington Carver, scientifique noir de génie. Celui-ci nous avait fait visiter son laboratoire,

recommandé de bien travailler en classe et donné à chacun une petite fleur.

Et George termina en disant que, puisque papa regrettait, vers la fin de sa vie, que nous n'organisions pas, chaque année, de grandes réunions de 475

famille, nous devions considérer notre présence ici comme une grande réunion en son honneur.

Ce fut alors à mon tour. J'allai prendre la place de George et, contemplant papa, je dis à l'assistance qu'étant J'aîné j'avais de lui des souvenirs

plus anciens que quiconque. Ainsi, ma première impression distincte de ce qu'était l'amour, je l'avais eue tout enfant en voyant mes parents se regarder au temple, tandis que maman jouait l'introduction du cantique que papa allait chanter en soliste. Un autre souvenir de ma petite enfance, c'était que papa disposait toujours pour moi d'une iécette de cinq ou même de di p x cents, aussi serré que p˚t être le budget familial. Il me suffî-sait de le trouver seul et de lui demander de me raconter, une fois de plus,

les combats de son unité, la 92e section du 3661 d'infanterie du corps expé-ditionnaire américain, dans l'Argonne, " Fils, S'écriait-il, nous étions féroces! " A la fin du récit, il ressortait à l'évidence que toutes les fois o˘

les choses avaient pris trop mauvaise tournure, le général Pershing avait fait mander le sergent Simon A. Haley, de Savannah, Tenessee (matricule 2816106), nouvelle aussitôt transmise par les espions allemands à leur haut commandement et qui faisait trembler jusqu'au Kaiser lui-même.

L'événement le plus décisif pour nous dans la vie de papa, racontai-je à nos amis, hormis sa rencontre de maman au Lane College, survint lorsqu'il était à l'Agricultural and Technological College de Greensboro, en Caroline du Nord. Il en était arrivé au point d'envisager d'abandonner ses études et de se

faire métayer. " Vous comprenez, les enfants, avec quatre boulots à temps partiel, je n'avais plus une minute pour étudier. " Mais, juste à ce moment, sa demande de travail temporaire pour l'été, comme garçon des wagons-lits, avait été agréée. En service sur le train Buffalo-Pittsburgh, il avait été sonné à deux heures du matin : c'étaient un Blanc et sa femme qui, n'arrivant pas à s'endormir, demandaient du lait chaud.

Papa leur avait apporté le lait et, racontait-il : " Je voulais repartir, mais

l'homme avait envie de bavarder. Il semblait surpris de rencontrer un étudiant à ce poste. Il me posa une foule de questions et me donna un généreux pourboire en arrivant à Pittsburgh. " Ayant épargné au maximum, papa était retourné au collège en septembre 1916. Et voici que le directeur lui avait montré une lettre, émanant du client des wagons-lits - il s'appelait

R.S.M. Boyce; c'étaît un ancien chef de service de l'agence de publicité.

Curtis, à présent retraité. S'étant enquis du montant global d'une année d'études, il avait envoyé un chèque couvrant toutes les dépenses de papa : cours, pension complète et livres - au total 513 dollars et 15 cents. Et papa

avait obtenu des notes qui lui avaient fait attribuer la bourse instituée la

même année par la faculté d'agriculture de l'université Cornell en faveur des meilleurs élèves des collèges noirs patronnés par les …tats.

Et c'est ainsi que papa avait pu passer son diplôme à l'université

Cornell et devenir professeur. Nous, les enfants, avions bénéficié de l'influence de ce milieu enseignant conjuguée à celle des réussites dans la famille de maman, d'o˘ ce que nous étions devenus, nous, ses quatre 476

enfants, réunis pour la dernière fois autour de lui : moi - écrivain; George

- directeur adjoint à l'Agence d'informatîon des …tats-Unis; Julius -

archi-

tecte de la Marine; Lois - professeur de musique.

Nous nous envol,mes ensuite pour]'Arkansas, o˘ une seconde cérémonie attendait la dépouille de papa : celle qu'avaient organisée la foule de ses amis de l'université de Pine Bluff et des environs, o˘ il avait terminé

ses quarante ans d'enseignement comme doyen du département d'agri culture. Nous le conduisîmes à travers le campus et lui fimes monter et redescendre la voie qui a été baptisée, lorsqu'il a pris sa retraite

" Avenue S.A. Haley ".

Après le service funèbre de Pine Bluff, nous avons emmené papa là

o˘ il voulait reposer - dans le cimetière des Anciens Combattants, à Little Rock. Arrivés à la section 16, nous avons vu descendre son cercueil dans la tombe nO 1429. Et les enfants qu'il a engendrés - la septième génération depuis Kounta Kinté - sont alors partis très vite, en évitant de se regarder.

Nous avions promis de ne pas pleurer.

Ainsi, papa a rejoint les autres là-haut. Et, tous ensemble, ils nous regardent et nous guident. Et je sens qu'ils partagent mon espoir : que ce récit sur notre peuple contribue à rendre un peu moins pesant le fait que l'Histoire, le plus généralement, est écrite par les vainqueurs.

Achevé d'imprimer le 15 décembre 1977

sur les presses de Maury-Imprimeur S.A.

45330 Malesherbes

NI, d'éditeur 77529

No d'imprimeur L77/4966

DépOt légal - 4e trimestre 1977

imprimé en France